MÉDITATIONS

SUR LA

VIE DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST.

MÉDITATIONS

SUR LA VIE DE

N.-S. JÉSUS-CHRIST

SUIVIES DES

MÉDITATIONS SUR LA VIE DES SAINTS

Par le P. Julien HAYNEUVE

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

ÉDITION CORRIGÉE, RAJEUNIE ET DISPOSÉE SELON L'ORDRE DU BRÉVIAIRE ROMAIN

Par M. L'ABBÉ J.-B. LOBRY,

CURÉ DE VAUCHASSIS, ANCIEN DIRECTEUR AU GRAND SÉMINAIRE DE TROYES

OUVRAGE DÉDIÉ A Mgr E.-J. RAVINET

ÉVÊQUE DE TROYES, PRÊLAT ASSISTANT AU TRONE PONTIFICAL

TOME SIXIÈME

ALMA COLLEGE
246.723
LIBRARY
H334
Alma, California

PARIS

HIPPOLYTE WALZER, LIBRAIRE-ÉDITEUR

RUE DE VAUGIRARD, 31

1869

44603

MÉDITATIONS

SUR LA

VIE DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST.

QUATORZIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

NOUS NE POUVONS SERVIR JÉSUS ET NOTRE HUMEUR, QUI SONT DEUX MAITRES OPPOSÉS.

SUR CES PAROLES DE L'ÉVANGILE :

Personne ne peut servir deux maîtres [1].

Le Sujet est pris de l'Évangile du jour, qui nous déclare que l'on ne peut servir deux maîtres ; si l'on s'attache à l'un on quittera l'autre; si l'un des deux est aimé, l'autre ne le sera pas; et si l'un est obéi, l'autre sera méprisé [2]. Et parce que ces deux maîtres sont Jésus d'une part, et de l'autre, notre humeur, ou l'affection qui prédomine le plus en nous, qui se fait servir par les soins inutiles qu'elle fait prendre, et par l'anxiété qu'elle donne pour les biens de ce monde. Pour reconnaître quel mauvais maître c'est que l'humeur, quand nous ne considérerions que la grande quantité de soins et d'anxiétés dont elle nous charge inutilement, ce serait assez pour nous porter à y renoncer. Et au contraire, pour apprendre quel maître c'est que Jésus et l'avantage que l'on retire de son service, il suffit de savoir qu'il nous laisse un commandement dont

[1] Nemo potest duobus dominis servire. *S. Matth.* VI.

[2] Aut enim unum odio habebit et alterum diliget ; aut unum sustinebit et alterum contemnet. Non potestis Deo servire et mammonæ, ideo dico vobis ne solliciti sitis animæ vestræ, quid manducetis, etc.

l'exécution nous est aussi profitable que facile, puisqu'il consiste à chercher avant tout le royaume de Dieu, et la perfection de notre état qui nous y conduit; étant assurés que tous les autres biens nous seront donnés par surcroît [1].

La Fin de la méditation sera de reconnaître comment l'humeur empêche que Jésus soit le maître de notre cœur; comment il est impossible de servir l'un et l'autre, et partant, qu'il faut choisir à qui on se soumettra; et pour ne se point tromper dans ce choix, qu'il ne faut que savoir combien l'humeur est un mauvais maître, qui ne nous donne que du soin et de la peine, et, au contraire, combien est aimable et préférable Jésus, qui ne nous recommande qu'une affaire, qui regarde autant notre profit que sa gloire.

La Forme est en ces trois points :

1° Notre-Seigneur et notre humeur sont deux maîtres si contraires, qu'on ne peut les servir tous deux en même temps.

2° Notre humeur, en nous chargeant de beaucoup de soins et de soucis, montre qu'elle est un mauvais maître.

3° Jésus, en ne nous recommandant qu'une affaire, nous montre, au contraire, qu'il est un bon maître.

PREMIER POINT.

NOTRE-SEIGNEUR ET NOTRE HUMEUR SONT DEUX MAITRES SI CONTRAIRES, QU'ON NE PEUT LES SERVIR TOUS DEUX EN MÊME TEMPS.

Personne ne peut servir deux Maîtres. Cela doit s'entendre quand ils sont contraires l'un à l'autre, comme sont ces trois ennemis, qui veulent se rendre maîtres de notre cœur contre les droits de Jésus, qui est notre vrai et légitime seigneur [2]. Mais parce que entre ces trois la chair, ou autrement notre humeur et notre naturel est le plus dangereux, il faut ici examiner trois vérités. L'une, que le naturel se rend maître de notre cœur, si on n'y prend garde; l'autre, qu'il est un maître opposé à Jésus; et la troisième, comment on ne peut servir ces deux maîtres si contraires.

[1] Quærite ergo primùm regnum Dei et justitiam ejus, et hæc omnia adjicientur vobis.

[2] Deum contemnunt homines concupiscentia victi, et diaboli persuasione, nec diabolum diligunt, sed cupiditate implicati eum patiuntur. *Glossa.*

Pour comprendre la première vérité, il ne faut que savoir, que l'humeur ou le naturel, c'est l'inclination naturelle ou l'affection sensible, qui prédomine le plus dans notre cœur. C'est par le tempérament naturel qu'elle commence à prédominer; mais c'est en suivant cette inclination naturelle, qu'elle achève de prendre possession du cœur et de l'homme tout entier, puisqu'il se forme ainsi une habitude, qui se fortifie tellement dans toutes les facultés de l'âme et les parties du corps, que tout obéit à cette humeur quand elle commande, et elle commande presque toujours; et c'est pour cela qu'on l'appelle inclination, parce qu'elle nous incline et nous porte à ce que nous aimons [1]. Cette inclination devient passion, quand le mouvement se fait avec une plus grande agitation du cœur; tentation quand le démon ou le monde s'y mêle; affection, quand la raison en prend connaissance et qu'elle y consent; péché quand la matière est mauvaise ou que la fin est déréglée; enfin vice, quand l'habitude y est formée. Ainsi une même humeur, par exemple, de colère ou d'orgueil, sera appelée indifféremment naturel, inclination, passion, affection, tentation, péché, vice, ou mauvaise habitude et obstination, selon qu'on peut considérer diversement cette humeur naturelle.

Voyez maintenant quelle est la vôtre, si elle règne en vous, ou si elle sert et obéit; car tous les hommes ont leur humeur: mais elle ne règne pas dans tous les hommes. C'est pourquoi l'Apôtre ne disait pas: que le péché ne soit point en vous, mais qu'il n'y règne point [2]; car il savait bien que personne n'était sans péché. Mais autre chose est de commettre quelque péché, ou d'avoir des inclinations au péché; et autre chose que le péché, ou l'humeur règne en nous, parce que quand on y résiste, quand on la combat, et que pour l'ordinaire elle obéit, le mal n'est pas si dangereux; mais quand elle commande, et

[1] Voyez au liv. de l'Ordre, en la 1re p. d. 20.

[2] Non regnet in vestro mortali corpore, ut obediatis concupiscentiis ejus. *Rom.* VI.

que la raison et la conscience s'y assujettissent, c'est alor qu'elle règne et que le mal est évident [1]. Le mal est que c mauvais maitre est tout à fait contraire à Jésus-Christ, et c'es la seconde vérité qu'il nous faut considérer.

Il est vrai qu'il y a de bonnes inclinations naturelles, qu portent au bien et à la vertu ; mais nous ne parlons pas de cel les-là, nous supposons ce qui nous arrive le plus ordinaire ment, que l'humeur incline plutôt au mal qu'au bien; car quand même il y aurait quelque bonne inclination dans la per sonne, elle ne laisserait pas de la porter à quelque mal, ou quelqu autre mauvaise inclination se trouverait mêlée, laquelle ser toujours contraire à Jésus-Christ, étant contraire à son Évangile à sa vie et à ces grâces. Comparez un peu l'un avec l'autre voyez où vous porte l'humeur; n'est-ce pas aux plaisirs, au commodités, aux attaches de la terre, des créatures, des biens à la joie, à la tristesse, au désir, à la crainte et aux autres pas sions, selon l'amour qu'on a pour quelque objet? Et n'est-ce pa de tout cela que Jésus veut nous retirer par les enseignement de son Evangile et par les grâces qu'il nous donne tous le jours? C'est ce qui fait que le monde lui est contraire, parce qu'i ne suit que ses maximes et les sentiments de la nature corrom pue. C'est ce que Jésus ne peut approuver , et ce qu'il est venu combattre. C'est ce qui lui fait dire que son royaume n'est pa de ce monde [2]; parce qu'il n'y règne pas à la façon du monde où le naturel et l'humeur commandent, et que dans son royaume, il veut que l'humeur obéisse.

De là vient pour troisième vérité, qu'on ne peut pas servi ces deux maîtres qui sont si contraires ; et que servir l'un c'es désobliger l'autre ; servir Jésus, c'est avoir crucifié sa chai avec toutes ses concupiscences, comme parle l'Apôtre [3] : et servi

[1] Tunc regnare ostenditur, si desideriis ejus creditur, quibus non est obedien dum, ne obedientibus regnet. S. Aug. lib. *de Conc.*

[2] *S. Joan.* XVIII.

[3] Qui sunt Christi, carnem suam crucifixerunt cum vitiis et concupiscentiis *Gal.* v.

ses passions, c'est se déclarer ennemi de la croix [1], comme il dit; c'est s'opposer à l'Évangile, c'est résister à la grâce, c'est contredire son esprit, ses inspirations par lesquels il nous gouverne. On ne peut donc les servir tous deux ensemble, de sorte qu'il faut déclarer à quel parti on appartient. Lequel voulez-vous des deux, disait Pilate au peuple [2], lui proposant le choix entre Jésus et un larron? Et c'est ce que l'Evangile vous propose aujourd'hui; vous ne sauriez être neutre, il faut vous déclarer pour l'un ou pour l'autre; il faut ou vivre pour Jésus, ou vivre selon les inclinations de la nature. *Lequel voulez-vous*?... Ah! mon âme, quelle comparaison! N'en rougis-tu point de honte? Jésus d'une part, et une légère satisfaction de l'autre? La seule vue de cette comparaison me fait frémir; que sera-ce donc de donner la préférence à cette satisfaction et de crier avec les Juifs: Nous ne voulons point que ce juge règne sur nous, nous ne connaissons point d'autre roi et de maître que le monde et la chair [3]... O mon Jésus! ne considérez pas, s'il vous plaît, ce que je veux; mais usez de votre droit, et faites-moi vouloir ce qu'il vous plaît.

DEUXIÈME POINT.

NOTRE HUMEUR, EN NOUS CHARGEANT DE BEAUCOUP DE SOINS ET DE SOUCIS, MONTRE QU'ELLE EST UN MAUVAIS MAITRE.

Et partant je vous dis : ne vous mettez point en peine pour les biens de ce monde [4]. Notre humeur agit contrairement à ces paroles, car elle nous accable de soins et de soucis, qui ne servent qu'à nous donner de la peine et du tourment. Ce qui devrait nous faire reconnaître qu'il n'y a point de plus mauvais maître, et partant qu'il est dangereux de lui obéir. Car, quel est celui qui voudrait servir un maître qui ne commande que des choses fâcheuses, qui n'offre d'autre récompense qu'un peu de paille et de boue, comme fut Pharaon à l'égard des Hébreux; quand surtout on peut en trouver un autre, qui charge fort peu et récompense largement? Si du moins il n'imposait que des soins et des soucis

[1] Inimicos crucis Christi. *Phil.* III.

[2] Quem vultis vobis de duobus, *S. Matth.* XXVII.

[3] Nolumus hunc regnare super nos. *S. Luc.* X.

[4] Ideo dico vobis ne solliciti sitis, etc.

médiocres, cela serait tolérable ; mais il excite tant d'inquiétudes et de troubles qu'on ne peut les supporter. Comme il y a des soins modérés qui sont louables [1], vous reconnaîtrez à ces trois marques, que ceux que nous impose ce mauvais maître sont immodérés et mauvais.

La première consiste à se mettre en peine de choses qui sont ou inutiles ou impossibles. La seconde, à y penser quand ce n'est ni le temps ni le lieu. La troisième, à rechercher avec une ardeur déraisonnable ce à quoi l'on prétend. Reconnaissez donc ce mauvais maître, et voyez si vous ne lui obéissez-pas en vous chargeant de ces soins, et en le servant par ces déréglements. Oh ! détestable servitude, qui fait que les meilleurs deviennent les plus mauvais !... Ceux qui servent le mieux un mauvais maître, sont à la vérité les meilleurs serviteurs ; mais ils sont les plus méchants hommes, parce que leur service est déréglé; le meilleur service n'est qu'un plus grand déréglement. Ceci est encore plus vrai et plus indigne, quand c'est le maître qui se laisse gouverner par son valet. Quand un serviteur commande, dit le Sage au livre des Proverbes, ou qu'une servante devient maîtresse de la maison, les pauvres domestiques peuvent bien craindre ; car c'est un gouvernement insupportable [2]. Entre les extravagances qui régnent dans le monde, le plus grand désordre que j'ai remarqué, dit le Sage, c'est d'avoir rencontré des valets à cheval et leurs maîtres à pied [3]. Il voulait nous faire comprendre par cet emblème, que comme ce serait une chose insupportable, que les valets eussent l'avantage sur leurs maîtres contre leur gré, de même on ne doit pas souffrir que l'humeur qui doit servir la raison, la domine au contraire, et que la nature qui doit être assujettie à l'esprit, lui dicte des lois, et lui commande.

[1] Sollicitudo secundum directionem et præceptum rationis spectat ad prudentiam. S. Thom. II, III, q. XLVII, a. 9.

[2] Per tria movetur terra, et quartum non potest sustinere. Per servum cum regnaverit, etc., per ancillam cùm fuerit heres dominæ suæ. *Prov.* XXX, 21.

[3] Vidi servos in equis, et principes ambulantes super terram quasi servos. *Eccles.* X, 7.

Je suis trop grand, et né pour des choses trop élevées [1], pour me faire esclave de mes penchants, disait un païen! N'auriez-vous pas plus sujet de le dire ; d'autant plus que, comme chrétien, vous avez été crée pour des choses plus grandes, que n'étaient celles qu'entendait ce philosophe? C'est cette pensée qui toucha plus vivement l'Enfant prodigue, quand il s'aperçut de sa misère ; se souvenant qu'il était fils de bonne maison, et que néanmoins il était réduit à conduire de vils animaux et à manger leurs restes. Je n'en puis plus, dit-il alors, à tout prix il faut que je me lève, et que je me retire de cette infâme servitude [2]. Quel spectacle de voir un enfant de bonne maison devenu le gardien de ces animaux immondes qu'on à horreur de nommer, partageant leur nourriture, et même ne pouvant en apaiser sa faim!... Voilà où en sont réduits tous les esclaves de leurs penchants déréglés. Il y a toutefois cette différence : le prodigue en voyant sa misère, s'en relève aussitôt; tandis que vous qui méditez ceci, et qui pourriez bien voir la vôtre, vous ne faites pas semblant de l'apercevoir, de peur d'être obligé de la quitter; ou si vous la reconnaissez, vous n'avez pas le courage de vous en relever. Oh! qu'il paraît bien ou que les charmes de ce maître qui commande sont puissants, ou que la malice du serviteur qui obéit est grande!...

TROISIÈME POINT.

JÉSUS, EN NE NOUS RECOMMANDANT QU'UNE AFFAIRE, NOUS MONTRE QU'IL EST TOUJOURS UN BON MAITRE.

Cherchez premièrement le royaume de Dieu et sa justice, et le reste ne vous manquera pas. Voilà l'unique commandement que nous fait Notre-Seigneur, nous délivrant de tous les autres soins inutiles, et se chargeant de pourvoir à tous nos besoins, pourvu que nous vaquions à cette unique affaire, qui seule doit nous occuper. Car, quand il dit, *premièrement*, cela ne veut pas dire qu'il faille chercher autre chose après le royaume de Dieu ;

[1] Major sum, et ad majora natus, etc. Senec.
[2] *S. Luc*, xv.

mais signifie, comme l'explique saint Augustin [1], qu'il faut le chercher uniquement et par excellence. C'est ainsi qu'une affaire, que l'on dit être la première, est si considérée qu'on ne pense point aux autres, qu'elle ne soit faite, quand surtout les autres y sont un obstacle, et quand, en faisant cette première affaire, les autres s'expédient. De même, l'affaire de notre salut s'appelle la première, et l'on dit qu'il y faut penser uniquement, parce que c'est pour elle que nous sommes venus au monde ; c'est par elle que les autres se font ; et c'est contre elle et à son préjudice qu'on les entreprendrait si on ne les y rapportait, car elle mérite seule d'être la fin de toutes nos actions [2]. Ce n'est pas qu'on ne puisse vaquer à ses affaires temporelles, qu'on ne puisse prendre le soin de sa maison ou de ses besoins particuliers, mais il ne faut pas en faire une affaire séparée comme si c'étaient deux affaires ; l'une, de se sauver en servant Dieu, et l'autre de faire sa fortune ou de vivre dans le monde. Non, ce n'en est qu'une, car il faut servir Dieu et se sauver en faisant sa fortune et en vivant dans le monde ; il faut vivre dans le monde en servant Dieu et en se sauvant. De sorte que notre Maître nous fait bien voir qu'il est véritablement bon, en ce que, loin de nous empêcher de penser à notre profit spirituel et temporel en le servant, il nous assure, au contraire, que jamais nous ne le servons mieux, qu'en remplissant dignement nos charges et en nous acquittant honorablement de nos emplois. Comme au contraire, le naturel montre bien qu'il est un mauvais maître, puisqu'il veut être servi par les hommes, aux dépens de leur salut, de leur repos, de leur honneur et de leurs biens.

Mais, pour reconnaître mieux encore la grande différence qui existe entre ces deux maîtres, et pour nous éclairer sur le choix que nous en devons faire, considérons ce qu'ils sont en eux-mêmes, quel droit ils ont de nous commander ; quelle raison

[1] Cùm Dominus dicit illud *primum*, significavit quod hoc posterius quærendum est, non tempore, sed dignitate. S. Aug. 1 *de Serm. d.*

[2] Si ideo quæramus cibum, ut habeamus regnum Dei, facimus quod dictum est : *Quærite primum*, etc.

il y a dans leur commandement, et enfin, où aboutit le service de l'un et de l'autre; car tout ceci est fort considérable. Premièrement, c'est Jésus d'une part, qui est tellement notre vrai et légitime Seigneur, puisqu'il est notre Dieu, notre Créateur, notre Sauveur, notre fin dernière, notre rémunérateur [1], que quand il commanderait les choses les plus difficiles, il faudrait lui obéir et mourir à la peine. Et de l'autre, ce n'est qu'un penchant de la nature corrompue par le péché, aveuglée par ses passions, dépravée par le monde, sollicitée par les démons. Cette nature corrompue doit être soumise à l'esprit, elle n'a de lumière pour connaître ce qu'elle veut que par les sens et l'imagination, sujets à toutes sortes d'erreurs et d'illusions; elle n'a de puissance que par l'abus qu'elle fait de la liberté,qui est donnée à la volonté qu'elle cherche à dominer et de laquelle elle triomphe, parce qu'on ne lui résiste pas. Et on obéirait à ce maître?...

Secondement, ce que nous commande Jésus est la raison même, tandis que notre mauvaise nature ne commande rien que contre la raison. Lequel des deux est le plus raisonnable; ou celui qui ordonne que la raison commande à la nature déréglée, ou celui qui veut mettre la nature au-dessus de la raison?...

Il ne reste plus qu'à voir où aboutissent les services de l'un et de l'autre maître. Que deviendront enfin ces serviteurs de Jésus et de la nature corrompue? Levons les yeux vers le ciel et considérons ce que c'est que voir Dieu toute l'éternité? Quel est l'état et l'excellence de ce royaume? Quelle en est l'assurance et la possession? Quels sont les habitants de cet auguste lieu? Quelle joie et quel contentement ne témoignent-ils pas?... Abaissons ensuite nos regards sur ce lieu de misère et d'horreur, et considérons comment les âmes y brûlent d'un feu allumé par la colère de Dieu, comment elles y blasphèment et maudissent leur Créateur et toutes les créatures; et, après avoir donné à chaque sens le loisir d'y remarquer l'objet, qui lui est le plus

[1] Dominus Judex noster, Dominus Legifer noster, Dominus Rex noster.

contraire, faisons cette réflexion et disons-nous : eh bien, voilà où aboutissent enfin les services de l'un ou l'autre de ces deux maîtres ! Voici ce royaume de Dieu, qui ne se prend que par force, où règnent tous le bons serviteurs de Jésus ! Et voilà ces prisons éternelles, où les esclaves de la nature déréglée se sont jetés[1]. Desquels voulons-nous être ?... Cela dépend du choix que nous ferons du maître que nous voudrons servir ; car l'arrêt en est porté : la chair et le sang ne posséderont point le royaume de Dieu, ni la corruption ne jouira pas de cet héritage incorruptible [2]. Et, puisque l'humeur n'est que la chair et le sang, corruption de la nature, que reste-t-il, sinon qu'il faut ou renoncer à sa part de paradis, ou renoncer à cette passion qui n'y entrera jamais.

O mon Jésus ! je suis si convaincu de cette nécessité de me donner à vous, que je crains de le faire, parce que je dois cette conviction à des motifs si nombreux ; car je voudrais ne considérer que votre mérite, qui n'est que trop capable de m'attacher à vous. Mon fils, ne crains point d'apprendre d'autres considérations qui t'obligent à me servir ; car cette humeur qui empiète toujours sur mes droits est si maligne, que les plus nobles motifs ne sont pas quelquefois les plus efficaces, et qu'étant exposé au danger de me quitter, il vaut mieux se servir d'une moindre considération pour me suivre plutôt que de me quitter, faute de ce motif.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

Notre-Seigneur et notre humeur sont deux maîtres si contraires, qu'on ne peut servir ensemble l'un et l'autre.

Personne *ne peut servir deux maîtres*, c'est-à-dire quand ils sont contraires, comme sont nos trois ennemis, et notre Jésus, qui est notre vrai et légitime seigneur. Mais parce qu'entre ces trois, celui qu'on appelle

[1] Evigilabunt alii in vitam æternam, et alii in opprobrium, ut videant semper. *Dant.* XII.

[2] Caro et sanguis regnum Dei possidere non possunt, neque corruptio incorruptelam possidebit. I *Cor.* VX.

communément la chair, et que nous entendons mieux par le mot d'humeur et de naturel, est le plus dangereux, parce qu'il peut nuire sans les autres, et que les autres ne sont rien sans lui. Mettons ce maître en comparaison avec Jésus. Considérons que chacun ayant son naturel particulier, il le rend maître de son cœur quand il lui obéit, sans lui résister; ce qui ne se peut faire, sans préjudice du service de Jésus-Christ, car ce sont deux maîtres aussi contraires que le sont entre eux le vice et la vertu, l'Evangile et le monde, la grâce et la sensualité, l'esprit et la chair, en un mot, que le bien et le mal. Il faut donc conclure qu'on ne peut pas s'accorder avec ces deux maîtres, puisqu'on ne peut pas en servir deux en même temps, quand ils sont contraires, et qu'on ne peut pas en trouver deux qui soient plus opposés.

Qu'en dites-vous; quelle est votre humeur? Lequel des deux est votre maître, de cette humeur ou de Jésus?... Vous auriez honte d'avouer que c'est l'humeur; mais n'est-il pas plus honteux de la servir, que de reconnaître qu'on la sert, puisque la connaissance du service n'est honteuse, que parce que le service est honteux? Oh! rougissez donc de honte! et que la honte vous fasse renoncer à un si vilain maître.

DEUXIÈME POINT.

C'est la marque d'un mauvais maître de nous charger d'une quantité de soins pénibles.

Pour mieux reconnaître encore en particulier ces deux maîtres, par les qualités qui font les bons ou mauvais maîtres, considérez que l'Evangile nous désigne l'humeur comme un mauvais maître, parce qu'elle charge ses sujets de quantité d'affaires et de soins, qui ne font que les tourmenter. Et parce qu'on peut avoir des soins bons et louables, remarquez que ceux que donne la passion, ont ces trois circonstances, qui montrent qu'ils sont mauvais : l'une qu'ils s'appliquent pour l'ordinaire à des choses inutiles ou impossibles ; l'autre qu'ils nous préoccupent à contre-temps, et la troisième, qu'ils importunent beaucoup plus que la chose ne le mérite. N'est-ce pas là le propre d'un mauvais maître de traiter ainsi ses serviteurs? Et cette servitude n'est-elle pas misérable, quand le meilleur valet est le plus méchant homme, et quand le serviteur s'érige en maître, parce que celui-ci a trop de condescendance pour son valet?

Si toute servitude est fâcheuse, certes celle-là est bien insupportable, quand un plus grand sert son inférieur, quand le seigneur se soumet à son sujet. Quand l'Enfant prodigue se vit réduit à être le gardien des animaux

immondes: Ah! je n'en puis plus, s'écria-t-il, je ne saurais plus vivre en cet état, je suis de trop bonne maison il faut que j'y retourne. Qui pensez-vous que soit ce jeune enfant, qui ne vivait que de glands et de la nourriture des bêtes? C'est vous, si vous vivez par l'appétit qui est la vie des bêtes; il est votre figure, excepté que cet enfant se releva de sa misère, et que vous ne voulez pas en sortir.

TROISIÈME POINT.

La marque contraire du bon maître en Notre-Seigneur.

Jésus donc au contraire fait bien voir qu'il est bon maître, en délivrant les siens de tous ces vains soucis, et en prenant sur lui le soin de les nourrir, pourvu qu'ils veuillent seulement chercher le royaume de Dieu, et leur propre perfection qui les y conduira. Il ne leur recommande qu'une seule affaire; car quelque chose qu'on fasse, on peut y servir Dieu et faire son salut, si on ne la fait que comme il la faut faire, selon les ordres de Dieu plutôt que selon la passion. Oh! quelle bonté de notre Jésus, de vouloir bien être servi par nos actions ordinaires et journalières, qui ne perdent rien de leur mérite et de leur valeur spirituelle, pourvu seulement que nous rapportions le profit temporel que nous en retirons, à la gloire de Dieu et à notre salut. La passion n'agit pas ainsi avec ceux qui la suivent, car elle les tyrannise si violemment, qu'ils ne peuvent profiter, ni en biens spirituels ni en biens temporels.

Si vous voulez encore mieux reconnaître la différence de ces deux maîtres, considérez le droit qu'ils ont de commander, les raisons qu'ils peuvent avoir dans leurs commandements, et la fin où aboutissent tous les services qu'on leur rend. Oh! que vous y verrez de différence, et si vous n'apprenez pas à reconnaître votre légitime seigneur, vous apprendrez à connaître combien l'autre est inique qui vous empêche une connaissance si légitime, et que les commandements de Jésus sont raisonnables, puisqu'ils ne veulent que la raison; tandis que la passion qui veut assujettir la raison à l'appétit est déraisonnable. Et enfin, autant le ciel est différent de l'enfer, autant la fin de leurs services est-elle différente, puisque comme les serviteurs de Jésus trouveront le royaume de Dieu qu'ils cherchent, aussi les esclaves de leur passion n'y auront point de part; car elle est cette chair et ce sang qui ne posséderont point le royaume de Dieu.

Mon âme, mettons-nous un peu entre ces deux dernières fins, et répondons à laquelle des deux nous aspirons. Cela dépend du maître que nous servirons. O mon Jésus! je suis toute confuse, non-seulement de vous

avoir quitté en suivant un si malheureux maître ; mais encore de vouloir maintenant vous suivre par un mérite autre que celui de votre mérite, car vous êtes digne d'être servi pour l'amour de vous-même. Ma fille, je ne refuse point le service qui m'est rendu par quelque motif que ce soit, pourvu que ce motif empêche toujours les prétentions que ta nature ne cesse d'opposer à mon service.

DESSEIN DES MÉDITATIONS DE LA SEMAINE.

La suite de la vie et de l'histoire de Notre-Seigneur, nous fera découvrir quelques illusions et faux prétextes qui, sous de belles apparences, peuvent nous tromper en matière de bien, si l'on n'apprend à s'en méfier.

LUNDI.

PLAINTE DES PHARISIENS CONTRE LES DISCIPLES DE NOTRE-SEIGNEUR, SUR CE QU'ILS NE S'ÉTAIENT PAS LAVÉ LES MAINS, COMME EUX, AU MILIEU DU REPAS.

Pourquoi vos disciples transgressent-ils les traditions des anciens[1] ?

Le Sujet. Nous devons tout d'abord nous rappeler qu'il s'était glissé parmi les Juifs une coutume superstitieuse, qu'ils tenaient de leurs docteurs et des anciens, et que les Scribes et les Pharisiens pratiquaient avec affectation. C'était de nettoyer fort soigneusement tout ce qui était destiné à préparer et à servir leurs viandes. C'est pour cela, que dans le même repas, ils lavaient leurs mains autant de fois qu'on servait de mets différents sur

[1] Quare discipuli tui transgrediuntur traditionem seniorum? S. *Matth.* xv.

la table [1], n'osant toucher à aucune viande sans s'être lavé de nouveau la main jusques au coude, et avec un soin si scrupuleux, qu'ils se faisaient conscience d'y manquer. Comme donc ils s'aperçurent que les disciples de Notre-Seigneur ne s'arrêtaient pas à ces traditions, ni à ces scrupules, ils prirent occasion de s'en plaindre à leur Maître, comme d'un grand péché. Ils nous donnent ainsi sujet de remarquer la première sorte d'illusion à laquelle sont exposées les personnes spirituelles, et qui consiste à reprendre facilement ceux qui ne font pas ce qu'elles font. Jésus, en répondant à cette plainte, nous apprendra le moyen de remédier à cette illusion.

La Fin sera d'apprendre, qu'il faut se donner de garde en général de toutes sortes d'illusions et d'erreurs, en matière de dévotion et de vie spirituelle ; et en particulier de celle-ci, qui trompe sous l'apparence du zèle et de la perfection.

La Forme est en ces trois points :

1° Qu'il faut prendre garde en général aux illusions, qui surviennent touchant les choses spirituelles.

2° Qu'il faut surtout prendre garde à celle, qui se présente sous l'apparence du zèle.

3° La réponse de Notre-Seigneur nous enseigne comment il faut y prendre garde.

PREMIER POINT.

QU'IL FAUT PRENDRE GARDE EN GÉNÉRAL AUX ILLUSIONS, QUI SURVIENNENT TOUCHANT LES CHOSES SPIRITUELLES.

Toute illusion est une tromperie, qui a lieu sous l'apparence du bien ; mais toute tromperie qui se présente sous l'apparence du bien n'est pas proprement illusion. Car ceux qui font manifestement le mal et même ceux qui le persuadent aux autres, ne sont trompés, et ne trompent les autres que sous le prétexte d'un bien sensuel et périsssable ; mais nous ne disons pas, à proprement parler, que ces tromperies soient des illlusions, parce que ce sont des tromperies trop manifestes. Ce qu'on appelle donc proprement illusion, c'est une tromperie plus

[1] Pharizæi enim et omnes Judœi, nisi crebro lavent manus, non manducant, tenentes traditionem seniorum : et a foro nisi baptizentur, non comedunt, et alia multa sunt quæ tradita sunt illis servare baptismata calicum et urceorum, et æramentorum et lectorum. S. *Marci.* VII.

raffinée et plus cachée, qui se couvre de la belle apparence d'un bien moral et spirituel, que l'on poursuit, et toutefois on se trouve trompé. Ce qui peut arriver de trois manières : de la part des hommes, des démons, et de nous-mêmes.

La première source de ces illusions nous vient d'abord des hommes : ce qui a lieu quand on croit trop légèrement et trop aisément, ceux qui ne sont pas versés dans les choses de la foi, ou de la vie spirituelle ; on les croit parce qu'ils ont de l'autorité, de belles paroles, un extérieur religieux, ou quelque apparence de bonne vie. Mais ce sont des loups sous des peaux de brebis [1] ; ce sont ces trompeurs qui, au témoignage des Apôtres, doivent se montrer à la fin des temps, et qui séduiront les âmes par leur extérieur édifiant et par leurs discours, qui ne respireront que les plus beaux sentiments de la piété [2]. O Dieu ! qu'on y est souvent trompé, et qu'il en arrive de scandales et de malheurs !...

La seconde nous vient de la ruse et de l'artifice du démon qui, se transfigurant en ange de lumière, forme dans notre imagination des apparences de bien, et excite dans notre cœur des sentiments de dévotion, qui ne sont que amusements et tromperie ; comme on en voit que trop d'exemples dans ceux qui commencent, et qui se laissent aller aux premiers mouvements, bien qu'il soit écrit : Qu'il ne faut pas croire à tout esprit, mais qu'il faut éprouver s'il est de Dieu [3].

La troisième source des illusions qui nous arrivent, vient de nous-mêmes, sans que d'autres personnes, ni même le démon ne s'en mêlent. Elles sont engendrées par l'ignorance qui nous est naturelle ; par l'imagination qui est si vive, qu'elle n'a point d'arrêt ; par la passion qui est si impérieuse, et surtout par l'amour-propre, qui est si ardent dans la recherche de ses propres intérêts, que tout ce qui lui semble doux et agréable, il le prend pour chose divine et spirituelle, afin de s'y entretenir

[1] S. *Matth.* VII.

[2] Per dulces sermones et benedictiones seducunt corda innocentium. *Rom.* XVI.

[3] Nolite omni spiritui credere, sed probate spiritus, si ex Deo sint. II *Joan.* IV.

avec plus de confiance[1]. De sorte qu'il fera accroire que tel mouvement de la nature sera un effet de la grâce, qu'il prendra pour dévotion, ce qui ne sera que sensualité, pour lumière du ciel, ce qui ne sera qu'imagination, et pour amour de Dieu, ce qui ne sera que amour-propre. Par ce moyen il se trompe et beaucoup plus lourdement que si c'était un mal évident, parce qu'en le prenant pour un bien, il s'y attache, et il est plus difficile de l'en retirer, que si c'était un mal.

C'est pour cela que l'Ecriture nous avertit si souvent, qu'il ne faut point s'appuyer sur sa prudence, qu'il ne faut point être sage à ses propres yeux[2]; qu'il n'y a que malheur pour celui qui est seul, parce que s'il vient à tomber il n'a personne qui le relève[3]. Or c'est ce que Dieu permet souvent en punition de l'orgueil et de la présomption d'une âme, qui ne s'humilie pas et ne se défie pas assez de ces forces, qui ne se communique pas pour être dirigée, mais qui veut se gouverner elle-même, contre l'ordre établi par Dieu[4]. En effet, il ne veut pas nous gouverner immédiatement par lui, ni par nous, mais seulement par d'autres, et surtout par ceux qu'il a destinés à cet office, et à qui il donne des grâces pour cet effet. Cependant nous croirons, contre ce bel ordre, que nous sommes capables de nous conduire nous-mêmes, et quand nous le ferons, nous penserons que c'est Dieu qui nous conduit; n'est-ce pas là une illusion?... A nous entendre parler, nous ne cherchons que la gloire de Dieu et que l'accomplissement de sa volonté, nous protestons que si nous savions que Dieu ne le voulût pas, nous nous en retirerions aussitôt, mais que nous nous y sentons si attirés et si portés que nous ne pouvons douter que ce ne soit Dieu qui nous y porte. Voyez-vous la tromperie et la vraie marque d'un amour-propre, qui est de s'attacher si fortement à ce qu'on aime, qu'on ne veuille point y renoncer quelques raisons qu'on nous pré-

[1] Il ne faut pas suivre d'abord tout mouvement qui paraît bon. *Imitat.* liv. III, ch. XI.

[2] Ne innitaris prudentiæ tuæ. Ne sis sapiens apud temetipsum. *Prov.* IV.

[3] Væ soli, quia cùm ceciderit, non habet sublevantem se. *Eccli.* IV.

[4] I *Cor.* XII.

sente, ou quelques soient les égards dus aux personnes qui nous parlent à l'opposé.

A la vérité s'il s'agissait de quelque affaire temporelle, ou qu'en matière spirituelle ceux qui contredisent notre manière de voir, fussent des parents, des amis ou d'autres personnes également suspectes, on pourrait se tenir fermes dans ses bonnes résolutions; mais quand les personnes qui vous avertissent de ce que vous avez à faire, sont capables et qu'elles ont mission pour cela, si vous ne voulez croire que votre sentiment, tenez ce sentiment pour amour-propre et pour illusion, jusqu'à ce que vous fassiez de vrais miracles, qui montrent que vous êtes un saint à qui on peut confier la conduite de vous-même. Mais à moins de cela, si vous ne vous laissez pas conduire, vous vous laissez tromper. C'est donner la main à un séducteur dit saint Bernard, de ne la pas donner à un autre, qui nous dirige au milieu des dangers de cette vie, c'est se faire disciple d'un insensé, dit-il encore, de ne reconnaître d'autre maître que soi-même [1]. Et saint Augustin assure, que personne ne peut se délivrer des misères si nombreuses de ce monde, s'il n'est aidé par un plus grand maître [2]. Et vous penseriez en savoir assez et n'avoir lieu de douter de rien? Oh! que c'est se tromper!.. C'est s'éloigner d'autant plus de l'esprit de Dieu, qu'on pense en être plus près, car il n'y a rien qui en éloigne davantage que la présomption, comme il n'y a rien qui en approche plus près que la défiance de soi-même, et la docilité à se laisser conduire. La sagesse qui vient d'en haut, dit saint Jacques, se laisse persuader et guider par les bons avis [3]. Vous pouvez donc conclure, que celle qui, au contraire, s'opiniâtre, n'est que folie ou que sagesse d'en bas, ce qui ne vaut guère mieux. Mon âme, si on nous parlait de conduire les autres, nous pourrions nous excu-

[1] Seductori dat manum qui dare renuit præceptori. Qui se magistrum sui facit, se stulti discipulum constituit, et omnia illi desunt qui sibi nihil deesse putat. S. B. Ep. XXVII.

[2] Nisi quisque adjuvetur à superiore, nullo modo est idoneus ut sese tantis miseriarum implicamentis expediat. S. Aug. *de Ser, D. in monte.*

[3] Suadibilis, bonis consentiens. *S. Jac* III.

ser sur notre incapacité et l'excuse serait valable, mais quand on nous parle de nous laisser conduire que dirons-nous? Si nous faisons les suffisants, nous nous perdons; si nous reconnaissons notre insuffisance, n'est-ce pas une bonne raison de nous laisser conduire, et ne pensons pas perdre quelque chose de notre honneur, puisque un Apôtre nous a dit [1], que la vraie sagesse consistait à se laisser conduire.

DEUXIÈME POINT.

QU'IL FAUT PRENDRE SURTOUT GARDE A L'ILLUSION, QUI SE PRÉSENTE SOUS L'APPARENCE DU ZÈLE.

Après avoir vu en général comment on peut être sujet aux illusions, considérons maintenant qu'il est une sorte d'illusion assez commune chez les personnes spirituelles, et illusion que nous remarquons dans les Scribes et les Pharisiens, qui passaient en ce temps-là pour les plus religieux et les plus spirituels. Voici qu'ils abordent Notre-Seigneur, et se plaignent à lui de ce que ses disciples ne suivent pas les usages des anciens, et ce qu'ils font eux-mêmes, c'est-à-dire, qu'ils ne lavent pas leurs mains pendant le repas, comme eux-mêmes ont l'habitude de le faire [2]. Cette plainte est remplie de malice, et elle ressemble à cette autre plainte que font les hérétiques, les séculiers et les libertins, au sujet des ecclésiastiques et des religieux, de ce que ceux-ci n'exécutent pas ce qu'à leur avis ils devraient faire. Et quoique quelques-uns de ces Pharisiens ne fussent pas aussi mauvais, et qu'ils exposaient simplement ce qu'ils pensaient; néanmoins ils pensaient mal, et ils se trompaient en trois chefs, qui vous feront connaître que de semblables plaintes sont au moins des illusions, si elles ne sont pas des actes de méchanceté.

Premièrement, la matière était si légère, qu'à peine méritait-elle d'être proposée. Secondement, quand elle eût été plus importante, ils se seraient encore trompés, en ce qu'ils

[1] *Suprà.*

[2] Tunc accesserunt ad eum ab Jerosolymis Scribæ et Pharisæi dicentes Quare discipuli tui, etc.

pensaient qu'il fallait tellement s'attacher à tout ce que disaient, et faisaient quelques-uns en matière de dévotion ou d'actions de conseil, que quiconque y manquait méritait d'être accusé et condamné comme coupable. Enfin, ils sont encore dans l'erreur, parce qu'ils trouvent mauvais que les Apôtres ne fassent pas comme eux, comme s'ils étaient la règle des bonnes mœurs, et que quiconque ne s'y conformerait pas, mériterait d'être blâmé. Voilà proprement une illusion qui trompe sous l'apparence d'un bien prétendu, et nous verrons par la réponse que leur fit Notre-Seigneur que, comme c'est une erreur de vouloir faire tout ce que font les autres; de même, c'est une illusion d'exiger que les autres fassent ce que nous faisons, de telle manière que s'ils y manquent, nous en portions un mauvais jugement, nous en murmurions, nous nous en plaignions, nous nous posions en hommes zélés et en réformateurs. Malheur à nous! dit saint Jérôme, en qui les vices des Pharisiens sont venus[1]! N'êtes-vous point de ce nombre?... Ne perdez-vous point de votre dévotion, de peur d'en faire plus que les autres? Ou ne perdez-vous point la charité et l'humilité, si vous voyez que les autres n'en fassent pas autant que vous, en les estimant moins et en en parlant plus librement? C'est se tromper étrangement, de perdre la charité ou de s'exposer à la perdre, en jugeant témérairement les autres, sous prétexte de quelque zèle ou de quelque dévotion qui vous porte à les reprendre. Car, quel zèle peut-il y avoir sans la charité, et quelle dévotion peut être celle qui condamne les autres, sinon la dévotion de ce Pharisien qui condamnait le Publicain? O mon Dieu! gardez-moi de ces dévotions qui font les opiniâtres et les réformateurs.

TROISIÈME POINT.

QUE LA RÉPONSE DE NOTRE-SEIGNEUR NOUS ENSEIGNE COMMENT IL Y FAUT PRENDRE GARDE.

Notre-Seigneur écouta patiemment ces murmurateurs, et leur apprit sagement, que s'il était question de quelque commande-

[1] Væ nobis miseris, ad quos Pharisæorum vitia transierunt. S. Hier.

ment de Dieu, non observé par les disciples, il auraient raison de les avertir de leur devoir ; mais que c'est à tort qu'ils les blâment, puisqu'il ne s'agit que d'une cérémonie de peu d'importance ou indifférente, que l'on peut sans préjudice de personne observer ou non ; et que leurs censeurs mériteraient plutôt d'être censurés, parce que, s'attachant à de si légères traditions des hommes, ils quittent les commandements de Dieu qui sont bien plus importants. Mais c'est une autre espèce d'illusion que nous considérerons plus tard. Qu'il suffise maintenant d'entendre Notre-Seigneur nous dire qu'il faut garder scrupuleusement tous les préceptes, mais qu'à l'égard des conseils et des pratiques spirituelles, il faut user d'une grande discrétion, afin que chacun fasse ce qu'il jugera prudemment et raisonnablement devoir faire ; car c'est une grande indiscrétion de vouloir tellement que tout le monde suive vos dévotions, que vous condamniez ceux qui ne les suivent pas.

Le prétendre, ce serait se tromper. Tous n'ont pas les mêmes sentiments de dévotion, quoique tous puissent être dévots ; tous n'ont pas les mêmes lumières, ni les mêmes degrés de grâces, pour servir Dieu, quoique tous servent Dieu ; car Dieu ne veut pas être servi de tous de la même manière. Chacun a son don particulier, dit l'Apôtre [1], confirmant la réponse de son Maître ; et si chacun abonde dans son sens, qu'il ne se décharge point sur les autres pour les juger. Celui qui mange, ne doit pas juger celui qui ne mange pas, et celui qui ne mange pas, ne doit pas condamner celui qui mange [2]. C'est fort bien de donner bon exemple, et de désirer que tout le monde vive bien ; mais comme il y a plusieurs vocations, et dans une même vocation plusieurs degrés de sainteté, c'est assez bien vivre, quand chacun vit dans la perfection de son état ; et c'est assez pour imiter les saints, de s'acquitter fidèlement de ce que Dieu veut de nous, dans notre condition, comme ils l'ont fait dans la leur,

[1] Unusquisque proprium donum habet ex Deo, alius quidem sic, alius verò sic. I *Cor.* XIII.

[2] Is qui manducat, non manducantem non spernat, et qui non manducat, manducantem non judicet. *Rom.* XIV.

sans faire tout ce qu'ils ont fait [1]. Et quand l'Apôtre désirait que tous les chrétiens fussent ses imitateurs, comme il l'était de Jésus-Christ, ce n'était pas qu'il voulût qu'ils fussent tous apôtres et prédicateurs, non plus que lui-même ne prétendait pas faire tout ce qu'avait fait Jésus-Christ, pour pouvoir l'imiter, mais c'était assez aux uns et aux autres de ne rien omettre de leurs devoirs, et de travailler aussi fidèlement sur deux talents que sur cinq et sur dix.

N'est-ce pas là une vérité qui ne souffre point de contestation? Voyez donc encore une fois comment vous vous y êtes conformé, et prenez garde à trois fautes qui y sont opposées. L'une, de laisser de côté ce que la conscience vous suggère en particulier de faire, parce que les autres ne le font pas; car ils n'ont peut-être pas l'inspiration et la grâce pour le faire comme vous. L'autre, de trouver mauvais que, parmi ceux mêmes qui s'adonnent à la dévotion et à une vie plus parfaite, il s'en trouve qui ne pratiquent pas les mêmes exercices de piété que vous, ou qui semblent être plus libres dans leur conversation que vous ne l'êtes. Vous avez peut-être d'autres lumières qu'eux; suivez-les, mais ne condamnez point ceux qui ne s'y conforment pas.

La troisième serait si votre langue devenait un rasoir à deux tranchants, comme celles des Pharisiens qui tantôt, allaient trouver les disciples de Jésus, pour les questionner et les mettre mal avec leur maître, et tantôt s'adressaient au maître pour se plaindre de ses disciples [2]. Agir ainsi, c'est avoir un double cœur et des lèvres criminelles, c'est attirer sur soi le malheur prédit par le Sage [3]. On a toujours regardé comme la marque d'un mauvais esprit d'aller rapporter aux uns et aux autres, ce qui peut les indisposer réciproquement et les désunir. Il y a six choses, dit le Sage dans les Proverbes, que Dieu hait, mais il y en a une qu'il déteste par-dessus toutes les autres;

[1] Voyez au l. de l'*Ordre* II p. dis. II, sect. V.
[2] Quare cum publicanis et peccatoribus manducat magister vester. *S. Matth.* IX.
[3] Væ duplici corde et labiis scelestis! *Eccli.* II, 14.

c'est cette espèce de gens, qui sèment les querelles et les discordes entre les personnes, qui étaient unies ensemble comme frères [1]. S'ils le font, disent-ils, ce n'est pas dans une mauvaise intention, mais seulement par manière d'entretien! Oh la dangereuse manière de parler; oh! qu'ils sont pernicieux ces entretiens, que se permettent souvent des personnes qui se croient spirituelles, et dans lesquels on blesse la charité et la sincérité. Eloignez-vous de cette piété qui se donne ces fausses libertés, ou plutôt rejetez loin de vous ces fausses libertés de parler, qui étouffent la vraie dévotion. Voulez-vous savoir à quelle marque on reconnaît une âme bien intérieure, et capable des entretiens de son Epoux? C'est quand elle est attentive aux mouvements de son cœur et de sa langue, qu'elle ne voit et ne pense nullement à ce que font les autres, qu'autant que sa charge l'oblige de le voir et d'y penser. O mon Jésus! que c'est bien assez de quoi s'occuper d'avoir l'honneur de vous entretenir, de vous parler et d'entendre vos diverses paroles.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Qu'il faut prendre garde en général aux illusions, qui surviennent en matière de choses spirituelles.

Nous sommes tous sujets aux illusions, autant que nous sommes sujets à être trompés par les hommes, les démons et nous-mêmes, sous prétexte de bien; car l'illusion consiste à être porté au mal par l'apparence d'un bien. Les hommes nous trompent, quand ils entreprennent de nous parler de ce qu'ils n'entendent pas, et que nous les croyons trop facilement, parce qu'ils nous paraissent être des gens de bien. Les démons nous abusent quand ils se transfigurent en anges de lumière, et que nous suivons aussitôt les premiers mouvements, que nous ressentons pour le bien, sans nous donner le loisir d'examiner s'ils viennent de Dieu. Enfin, nous nous trompons nous-mêmes en suivant notre amour-propre, qui nous fait tenir à certaines pratiques qui peuvent préjudicier à notre plus grand bien, et qui nous fait accroire que là où nous sentons du goût et de la dévotion, ce

[1] Sex sunt quæ odit Dominus, et septimum detestatur anima ejus. Eum qui seminat inter fratres, discordias. *Prov.* IX.

n'est que grâce et volonté de Dieu ; car si l'attachement est trop grand c'est un très-mauvais signe ; et plus le bien que l'on veut faire est grand, plus l'erreur est grande ; car l'affection en est plus forte, et l'issue plus dangereuse, puisqu'un plus grand bien en apparence, n'est en effet qu'un plus grand mal.

O mon Dieu ! dirigez-moi dans ces difficultés et dans ces mauvaises occasions. Mon fils, je le veux bien ; mais ce sera par le moyen de ceux à qui je donne une grâce particulière, pour discerner les esprits, et pour découvrir les illusions. Qui se retire d'eux, se retire de ma direction.

DEUXIÈME POINT.

Qu'il faut prendre garde à cette illusion, que nous remarquons dans les Pharisiens.

Voici une espèce particulière d'illusion que nous découvrons dans les Pharisiens dont parle l'Evangile. Ils vont se plaindre à Jésus de ce que les disciples ne se lavent pas les mains autant de fois, au milieu du repas, qu'ils le faisaient, et ils en font un grand cas de conscience. Qui ne voit leur sottise et leur erreur ? Ils le faisaient cependant par une sorte de zèle louable ; c'était pour entretenir cette coutume, et pour faire honneur aux traditions qu'ils avaient reçues de leurs ancêtres. Mais c'est cette apparence de bien qui les trompe, et qui les jette dans l'illusion, comme nous le verrons par la réponse que leur fit Notre-Seigneur.

Remarquez qu'il arrive aussi à ceux qui s'addonnent à la dévotion un peu plus que les autres de murmurer, de critiquer et de se plaindre des imparfaits sous prétexte de piété, de zèle et de désir que Dieu soit honoré, et que chacun s'avance dans la perfection. Mais en cela, il y a souvent erreur et illusion ; car souvent c'est l'amour-propre, qui vous fait tant estimer tout ce que vous faites, que si les autres ne le font pas, il n'y a rien de bien fait ; et parce qu'on a honte d'ajouter qu'il y ait de l'amour-propre, on se fait accroire que ce n'est qu'amour de Dieu. Mais, l'amour de Dieu ne juge pas ainsi des dévotions ni des personnes. Si vous voyez dans les autres quelque faute que vous ne voudriez pas commettre, à la bonne heure, ne les imitez pas ; mais ne les jugez pas pour cela ; et si vous avez certaines lumières pour faire quelque bien, que les autres ne font pas ; allez, allez où ces lumières vous appellent, mais ne pensez pas y obliger les autres.

TROISIÈME POINT.

La réponse de Notre-Seigneur nous enseigne comment il faut y prendre garde.

Voilà en substance comment notre bon Jésus répondit à ces Pharisiens, qui se posaient en hommes zélés et en réformateurs. Il leur dit que s'il était question de quelque commandement de Dieu, que les disciples ne gardassent pas, ils auraient raison de se plaindre; car tous y sont obligés; mais qu'à l'égard de certaines cérémonies, ou même des dévotions particulières ou encore d'œuvres de conseil et de perfection, il n'y a point d'obligation si stricte de les garder, qu'il faille blâmer ou bien se plaindre de ceux qui ne les gardent pas. On peut bien souhaiter que tous servent Dieu fidèlement, qu'ils soient dévots, saints et parfaits, mais ce n'est pas à dire que tous doivent suivre les mêmes exercices de dévotion, et la même manière de servir Dieu, car Dieu veut être servi de diverses façons par les uns et par les autres. Chacun a son don et sa grâce particulière, et s'il voulait la communiquer à un autre, peut-être qu'il ferait mal; car cet autre a aussi la sienne, qu'il doit suivre et ménager. Chacun répondra pour soi, et la meilleure réponse qu'il pourra rendre, ce sera de dire qu'il a tâché de se former la conscience la plus sûre qu'il a pu dans sa condition, et qu'il l'a suivie fidèlement, sans se préoccuper mal à propos des autres.

MARDI.

DE L'ERREUR DES PHARISIENS, ET DE CEUX QUI FONT LE MAL, SOUS LE PRÉTEXTE DE FAIRE QUELQUE BIEN.

Pourquoi transgressez-vous le commandement de Dieu, à cause de votre tradition [1]?

Le Sujet nous découvre une autre sorte d'erreur et d'illusion qui consiste à faire le mal, sous prétexte de quelque bien, ce que Notre-Seigneur reprend dans les Pharisiens, lorsqu'il répond à la plainte qu'ils avaient faite contre ses disciples. Dans sa réponse il nous enseigne qu'il ne faut

[1] Quare et vos transgredimini mandatum Dei, propter traditionem vestram? *S. Matth.* xv.

jamais faire le mal, pour quelque bien que ce soit; comme aussi il ne faut pas facilement laisser le bien qu'on a entrepris, quand il n'y a point de mal à le continuer.

La Fin sera de bien nous pénétrer de cette vérité, qu'il faut se garder de cette sorte d'illusion, qui nous fait commettre le mal, sous prétexte de quelque bien; ou qui nous fait laisser le bien légèrement et sans sujet.

La Forme est en ces trois points :

1° C'est une illusion, de faire le mal sous prétexte de bien.

2° Quelles raisons nous font voir que c'est une erreur et une illusion.

3° Qu'il ne faut pas quitter le bien, s'il n'y a pas sujet de le quitter.

PREMIER POINT.

C'EST UNE ILLUSION DE FAIRE LE MAL SOUS PRÉTEXTE DE BIEN.

Un saint Père a dit avec raison que Notre-Seigneur dans sa réponse aux Pharisiens qui se plaignaient de ses Apôtres, a réfuté une fausse calomnie par un reproche mérité, quand il leur demande pourquoi ils transgressaient les commandements de Dieu, en suivant leurs traditions[1]? Car c'est comme s'il leur eût dit : Je m'étonne que vous qui laissez les commandements de Dieu, pour suivre la tradition des hommes, vous jugiez mes disciples répréhensibles, parce qu'il ne gardent pas les coutumes des anciens qui ne les obligent point, et qui même pourraient les empêcher de garder ce que Dieu demande d'eux. C'était donc à tort qu'ils accusaient les Apôtres, qui ne péchaient nullement; et quand ils eussent manqué en omettant quelques traditions, il est certain que les Pharisiens commettaient une faute plus grave, en violant le commandement de Dieu, touchant l'honneur et le service que les enfants doivent aux parents, puisque, sous prétexte de quelques offrandes qu'ils leur persuadaient de faire, ils les détournaient du devoir d'assister, dans leurs besoins, ceux à qui ils devaient le jour[2]. Car, c'est une faute bien plus grave de faire une chose qui est évidemment mauvaise, que d'omettre un bien qui de soi est indifférent,

[1] Falsam calumniam vera responsione confutat : Cum, inquit, vos propter traditionem hominum præcepta Dei negligatis, quare discipulos meos arguendos putatis, quod seniorum jussa parvipendant, ut Dei scita custodiant? S. Hier.

[2] Et irritum fecistis mandatum Dei propter traditionem vestram.

et qui n'est que de dévotion et de conseil. Voilà proprement l'erreur et l'illusion des Pharisiens, ils ne se faisaient point de scrupule de faire publiquement un grand mal pour procurer un petit bien. Si nous n'y prenions garde, nous pourrions bien les imiter et tomber dans ces trois erreurs.

La première, si nous faisions quelque mal, afin qu'il en arrivât du bien, de mentir, par exemple, pour faire plaisir à quelqu'un ; ce qu'il ne faut jamais faire.

La seconde, si l'on apporte moins de soin à éviter le mal qu'à faire un bien qui n'est que de dévotion, par exemple, si au lieu d'éviter des paroles oiseuses, et celles qui blessent la charité, on préférait faire quelque aumône ou quelque jeûne qui n'est pas commandé ; plusieurs s'abusent sur ce point.

La troisième, enfin, est de nous acquitter si négligemment et si imparfaitement du bien que nous faisons, que nous nous arrêtions plutôt aux apparences qu'aux effets ; de sorte que ce bien devient en quelque sorte un mal; car il faudrait plutôt éviter cette négligence et cette lâcheté, que de faire ce bien qui n'en a que l'apparence. Mais parce que nous sommes attachés à ce bien, soit à cause de l'habitude et de la routine que nous avons de le faire, soit à cause du scrupule que nous ressentons de le laisser, soit pour toute autre raison, nous préférons le faire négligemment plutôt que de l'omettre, et c'est souvent une erreur et une illusion, comme nous le fait remarquer saint Jean Chrysostome, dans son discours sur la prière[1]. On peut raisonner de même au sujet de la confession, de la communion et des autres exercices de piété, où l'on se contente de ce qui est extérieur et sensible, sans s'inquiéter de l'intérieur, de l'essentiel et de ce qui fait proprement la vertu.

C'est ce qu'avait prévu l'Apôtre, quand il disait que, dans les derniers temps, il y aurait des hommes pleins d'amour-propre, de convoitise et de vanité, qui n'auraient qu'une apparence de piété et point de vraie vertu[2]. N'êtes-vous point du nombre ?...

[1] *Serm. de orando Deo*, tom. V.

[2] Habentes quidem speciem pietatis, virtutem autem ejus abnegantes. *Tim.* III.

Reconnaissez sérieusement la vérité, sans vous flatter. Si vous avez coutume de faire chaque jour, ou toutes les semaines par dévotion; par exemple, quelque mortification quelque communion, quelque oraison, ou quelque lecture, vous faites fort bien, mais avez-vous autant de soin d'éviter toute affection déréglée, oiseuse, toute négligence coupable, toute sorte de mensonge et de détraction ?... Vous vous feriez scrupule de manquer à vos dévotions, et vous ne vous en faites point de manquer au commandement de Dieu qui défend de mentir, de dire une parole oiseuse, et d'avoir une affection mondaine.... Ne craignez-vous point de mériter ce reproche que Notre-Seigneur fait aux Pharisiens, quand il leur demande comment ils ont la hardiesse de violer les commandements de Dieu, eux qui sont si exacts observateurs de leurs cérémonies ? Et vous, qui faites le dévot et qui faites le mal qu'il vous défend, quelle est donc votre dévotion?... Répondez, ou confessez avec Job[1], que vous ne sauriez donner une bonne réponse aux demandes que l'on pourrait vous faire sur ce sujet; et, au lieu de vous excuser, reconnaissez devant votre juge, que vous êtes coupable, et priez-le de vous accorder votre grâce et votre pardon. Oui, mon âme, nous devons avouer que nous faisons plus de mal que de bien, et que le plus grand bien que nous puissions faire, c'est de reconnaître nos fautes, et de nous en amender.

DEUXIÈME POINT.

QUELLES RAISONS NOUS FONT SAVOIR QUE C'EST UNE ERREUR ET UNE ILLUSION.

On ne peut douter que cette réprimande que Notre-Seigneur fait aux Pharisiens et à ceux qui leur ressemblent, ne soit juste et fondée; néanmoins, comme il s'agit de reconnaître que c'est une erreur et une illusion d'avoir plus de soin de faire le bien que d'éviter le mal, il est fort à-propos de connaître les raisons qui nous le démontrent. En voici trois entre autres, qui méritent qu'on y réfléchisse.

La première est que vous vous trompez en faisant ce bien que vous faites, pensant le faire pour Dieu ; car, si réellement vous

[1] *Job.* IX.

le faisiez par amour de Dieu et dans le dessein de lui être agréable, n'éviteriez-vous pas aussi ce mal que vous savez lui déplaire? Vous n'ignorez pas qu'il le défend absolument, que jamais il ne l'approuve, qu'il ne donne à qui que ce soit la permission de le commettre, n'est-il pas vrai [1] ! Or, il n'en est pas ainsi du bien que vous faites ; il ne l'ordonne pas si absolument, qu'il ne se tienne offensé si vous l'omettez, pourvu que ce ne soit pas par mépris ou par négligence; en effet, vous voyez assez qu'il n'exige pas que tout le monde fasse ce bien que vous faites, comme il exige que chacun évite le mal, que vous ne craignez point de faire [2]. C'est donc la preuve que vous cherchez plutôt votre propre satisfaction, que le bon plaisir de Dieu en faisant le bien que vous avez coutume de faire, et en n'évitant pas le mal que vous devez éviter; puisque si vous agissiez pour Dieu, vous auriez plus de soin d'éviter le mal que de faire ce bien, par cette raison que Dieu défend plus étroitement le mal, qu'il ne veut ce bien. Par conséquent, c'est donc une erreur et une illusion manifeste de faire plus de cas de ce qui plaît moins à Dieu, et de moins estimer ce qui lui est plus agréable. Lisez, si vous voulez, sur ce sujet, ce que nous en avons rapporté plus amplement ailleurs [3].

La seconde raison qui nous découvre encore mieux cette vérité, c'est que l'on pense faire un plus grand bien et acquérir un plus grand mérite, quand on fait positivement quelque bien, comme de jeûner ou de se donner la discipline, ou tout autre chose semblable, que quand on évite quelque mal. Mais c'est une erreur manifeste, et si vous croyez l'Ecriture, vous apprendrez qu'il n'y a point de sacrifice plus salutaire ni d'œuvre plus méritoire, que de s'abstenir du péché [4]. Les Pères spirituels et

[1] Omne execramentum erroris odit Dominus, et non erit amabile timentibus eum. Nemini mandavit impiè agere, et nemini dedit spatium peccandi. *Eccli.* xv.

[2] Quæcumque suadentur potius quàm jubentur, facta prosunt, infecta non puniunt. Cassian.

[3] Au livre *de l'Ordre* II p. dis. I.

[4] Sacrificium salutare est attendere mandatis et discedere ab omni iniquitate, etc. V. *Eccli.* xxv.

es docteurs, descendant aux cas particuliers, nous disent expressément qu'il y a moins de mérite dans le jeûne, que de démérite dans la colère, et que si le soleil n'a jamais vu quelqu'un se fâcher, c'est bien plus que s'il ne l'a jamais vu boire ou manger[1]. Considérez quelle pénitence et quelle mortification, c'est de passer les journées sans manger; et néanmoins, c'est bien plus de les passer sans se fâcher contre quelqu'un. En effet, il peut y avoir plus de charité, plus d'amour et de respect de Dieu, en évitant ce mal, qu'en faisant ce bien. Il y aura souvent plus de résistance de la nature et plus de force d'esprit, et si cette œuvre paraît moins grande, moins éclatante devant les hommes, elle n'en est que plus grande, plus desintéressée et plus pure devant Dieu; de sorte que, quand Dieu veut témoigner qu'il approuve quelqu'un, comme il l'a fait à l'égard de Job, de Tobie [2] et de quelques autres, il les loue plutôt de ce qu'ils n'ont pas fait de mal, que de ce qu'ils ont fait de bien. C'est de Dieu et non pas des hommes qu'il faut apprendre quelle est l'œuvre bonne ou mauvaise, quelle est la meilleure ou la moindre; car, comme il connaît à fond les choses, il juge selon la vérité, tandis que le monde n'en juge que par l'apparence, et par l'éclat qui brille aux yeux du corps, et qui charme ceux de l'âme pour se laisser tromper.

La troisième raison qui nous fait connaître cette erreur, est qu'en faisant le mal on résiste toujours à la grâce, et qu'on obéit à la nature, tandis qu'en faisant le bien, on n'obéit pas toujours à la grâce. Car, comme vous l'avez vu, elle ne le veut pas toujours pour l'instant, elle se contente que la volonté soit en état de le faire, quand elle le lui inspirera, au lieu que, pour éviter le mal on à toujours la grâce actuelle [3]. En effet, comme Dieu veut que l'on évite sans cesse le mal, ou du moins qu'il ne veut jamais qu'on le fasse, et que d'ailleurs on ne peut l'éviter, sans le secours de sa grâce, il faut dire qu'elle est tou-

[1] Non est tantum lucrum jejunii, quantum iræ dispendium, nec tantum lectione capitur fructus, quantum contemptu fratris accipitur detrimentum. Cass.

[2] *Job.* I; *Tob.* II.

[3] Nec enim omnia possunt esse in hominibus. *Eccli.* XVII.

jours prête, ou qu'elle est prête plus souvent pour éviter le mal, que pour faire tel bien qu'il ne désire pas toujours. D'où il suit que l'on ne fait jamais le mal sans combattre la grâce, ce qui nous rend plus criminels en faisant le mal qu'en omettant le bien. Car on pourrait dire à Dieu, pour s'excuser d'avoir négligé tel bien: Je ne savais pas que ce fût votre bon plaisir, et je ne me sentais pas, à cet effet, excité par votre grâce; mais vous ne sauriez avancer ces paroles pour vous excuser d'un mal, que vous aurez commis. Vous savez bien en effet que Dieu ne veut pas le péché, mais que plutôt il veut que vous l'évitiez, et pour ce sujet il vous présente sa grâce, que vous sentez assez en vous-même par les remords, qui sont comme autant de témoignages de votre conscience, qui vous accuse et vous condamne. Il suit de là que, s'il n'y a aucun pécheur, même parmi les païens, comme assure saint Paul[1], qui n'ait agi contre la lumière de la raison, et contre sa conscience, vous qui avez encore tant d'autres lumières et tant de grâces, qu'avez-vous fait quand vous avez péché? Comme vous l'a dit le même Apôtre [2], vous avez comme foulé au pieds, le Fils de Dieu, vous n'avez point fait de cas de son sang, qu'il avait répandu pour vous éloigner de ce péché; vous avez fait une espèce d'affront à l'esprit de la grâce, qui s'était présentée pour vous garantir de ce malheur, et vous l'avez refusée en aimant mieux obéir aux suggestions de la passion et du démon, qu'à ses avis et à ses remontrances.

Vous voyez donc que Notre-Seigneur avait raison de reprendre les Juifs, et de leur dire qu'ils étaient bien plus criminels, en faisant le mal qu'ils commettaient, que ne l'étaient les disciples, qui omettaient un bien prétendu. Et vous donc, qui étiez dans cette erreur, désabusez-vous et apprenez que peut-être vous n'avez pas fait autant de bien, dans toutes les bonnes œuvres passées, ou que vous pourriez faire, que vous avez fait de mal par un seul péché; et que, par conséquent, si vous avez du zèle pour le service de Dieu et pour votre salut, vous

[1] *Rom.* I.
[2] *Hebr.* X.

ne sauriez mieux le faire paraître, qu'en témoignant que vous croyez cette vérité. Apprenez qu'en vous y conformant, et en évitant avec la grâce tout péché, quelque léger qu'il soit, c'est la dévotion la plus solide et la plus sûre, car il n'y a point de si petite faute qui ne soit un grand mal.... Mais, mon Dieu, j'ai entendu dire que nous ne pouvons pas nous empêcher entièrement de vous offenser; de quoi donc me servira d'y veiller soigneusement comme vous m'y exhortez? C'est, mon fils, afin que tu m'offenses le moins que tu pourras, cette vigilance fait qu'on m'offense moins souvent, et que les offenses mêmes qui échappent sont beaucoup moindres.

TROISIÈME POINT.

QU'IL NE FAUT PAS POURTANT QUITTER LE BIEN, S'IL N'Y A PAS SUJET DE LE QUITTER.

N'allez pas conclure de ce qui a été dit, qu'on blâme les saintes pratiques et les exercices qui nous portent au bien, car ce serait tomber dans une autre extrémité qui ne remédierait pas au mal[1]. Ce n'est pas ce que Notre-Seigneur prétend, en reprenant les Pharisiens du mal qu'ils commettent; ce n'est pas le bien qu'ils accomplissent, si toutefois ils en font, que Jésus condamne en eux; mais il les blâme de ce qu'ils s'arrêtent à certaines coutumes, qui n'ont qu'une apparence de bien, et quand, elles seraient bonnes et louables, de ce qu'ils en font plus de cas que des commandements de Dieu. Ils croiraient avoir fait un plus grand péché d'avoir manqué une fois à ces cérémonies, que d'avoir menti ou désiré avec excès les biens et les honneurs; ce qui est une illusion évidente, car ainsi ils se croient vertueux et très-religieux, parce qu'ils font quelque bien, et ilsne considèrent pas que cela ne suffit pas, les vices qu'ils portent en eux-mêmes répugnant davantage à la religion et à la sainteté, que le bien qu'ils font n'y contribue. Qu'ils continuent leurs exercices de piété, de pénitence et de miséricorde, et qu'ils y en ajoutent d'autres, s'ils peuvent, c'est très-bien; mais ce qu'on

[1] Hæc oportuit facere, et illa non omittere. *S. Matth.* XXIII.

demande d'eux, c'est que, sous prétexte du bien qu'ils font, ils ne soient pas aussi libres à faire le mal ; comme si leur bien les soutenait assez ; et qu'ils sachent que le plus grand bien qu'ils peuvent faire, c'est d'éviter le mal. De sorte que si l'on avait à choisir entre faire un bien et éviter un mal, il faudrait plutôt fuir le mal, que de faire le bien qui ne serait que de dévotion. Et qu'enfin ils soient aussi portés à fuir le mal, qu'ils sont affectionnés à faire le bien.

Tel est le dessein et le but de la réponse de Notre-Seigneur aux Pharisiens ; c'est comme s'il leur eût dit : Vous autres Pharisiens qui montrez un grand zèle en reprenant mes disciples, que ne tournez-vous la pointe de ce zèle sur vous-même ; et surtout quand il est question d'éviter le mal? Car, c'est principalement en ce point, que vous ferez paraître votre religion et votre piété. Voulez-vous en vérité nous témoigner que vous êtes touchés d'un vrai désir de la gloire de Dieu et de l'avancement du prochain dans la vertu? Montrez-nous-le dans vos personnes, instruisez-nous par vos exemples. Si vous nous dites que vous faites du bien, en gardant les cérémonies de vos ancêtres, je vous déclare que ce bien, quel qu'il soit, n'est pas si grand, que serait celui que vous feriez en évitant le mal que Dieu défend! Et, puisque vous voulez nous montrer que vous êtes si portés au bien, je ne désire de vous que ce que vous demandez de mes disciples ; vous voulez qu'ils fassent le bien que vous faites, et moi, je vous demande premièrement que vous fassiez le vrai bien, que vous êtes tenus de faire, et que vous serviez d'exemple et de règle aux autres. Car il faut que la règle soit droite, et pourtant si vous voulez nous régler sur le bien que nous avons à faire, montrez-nous ce bien par vos exemples, vous verrez aussitôt que nous vous imiterons et que nous serons d'accord.

Voilà comment Notre-Seigneur les instruisait, en prenant occasion du bien qu'ils prétendaient faire et procurer aux autres, afin qu'ils s'affectionnassent au vrai bien, qu'ils ne faisaient pas, et auquel ils étaient obligés. De sorte qu'il entreprend moins de blâmer ce qu'ils font, que de les exhorter à faire ce qu'ils

omettent, sur l'exemple même de ce qu'ils font. Et c'est ce que l'on vous dit : Qu'on n'entend pas vous détourner de vos dévotions et de vos pratiques de piété ; mais qu'on en tire au contraire une raison et un motif pour vous persuader un plus grand bien, sur ce que vous êtes déjà porté de vous-même à faire du bien, puisque autrement ce ne serait qu'une erreur et qu'une illusion, si dans ce dessein que vous avez de vous adonner au bien, vous quittiez le vrai bien, pour en suivre un autre qui n'est pas aussi assuré, aussi nécessaire et probable.

Que dites-vous à cela, vous qui ne méditez que pour apprendre le bien que vous devez faire ; si vous apprenez aujourd'hui qu'il consiste principalement et avant tout, à vous corriger de vos mauvaises inclinations, et de vos habitudes déréglées, que repondrez-vous ? Qu'allèguerez-vous ? Que ce n'est pas ce bien que vous voulez faire, mais un autre, et que vous êtes libre de choisir. Réfléchissez bien à ce que vous dites ; car s'il y a du mal dans vos inclinations naturelles, et dans votre liberté de converser, vous êtes obligé de l'éviter. C'est ce bien qui n'est que de dévotion que vous pourriez prendre ou laisser, selon qu'il vous plairait ; mais ce bien qui tient à la destruction d'un mal, vous est d'autant plus nécessaire, que vous êtes obligé de faire tout votre possible avec la grâce pour éviter le mal. Mon âme, n'es-tu point étonnée de la bonté et de la patience de Jésus à instruire ces Pharisiens, qui ne devaient rien faire de ce qu'il leur disait ; mais que sera-ce si tu n'en fais pas plus qu'eux ?... Ce sera abuser davantage de sa bonté, car c'était pour toi qu'il leur parlait, c'étaient nous qu'il instruisait en les prêchant, et si tu ne peux souffrir que ces auditeurs aient si peu suivi ses instructions, comment ne lui obéiras-tu pas en évitant le mal et en faisant le bien qu'il veut de nous ?... O mon Jésus ! je le veux et je me trouve tout de nouveau si obligé à ce devoir, qu'il me semble que je n'ai encore rien fait, et que je vais seulement commencer maintenant.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

C'est une illusion de faire du mal sous prétexte de bien.

Pourquoi transgressez-vous les commandements de Dieu pour garder vos traditions? L'erreur et l'illusion des Pharisiens consistait à faire plus de cas de certaines traditions, qu'ils avaient reçues de leurs ancêtres, et dont les unes étaient indifférentes, comme de se laver les mains au milieu du repas, et d'autres qui étaient mauvaises et pernicieuses, comme celle de frustrer les parents de l'assistance que les enfants leur devaient dans leurs besoins, sous prétexte d'offrande qu'ils faisaient de leurs biens. Et partant, Notre-Seigneur les reprend à bon droit, eux et tous ceux qui, à leur exemple, font le mal sous prétexte de faire quelque bien, ou qui aiment mieux faire tel bien que d'éviter le mal. Oh! que le nombre de ceux qui pensent et agissent ainsi est grand dans le monde!...

Mon âme, n'allons point courir par le monde pour savoir ce qui s'y passe, demeurons en nous-mêmes pour voir si nous ne sommes point de ceux-là. C'est à ceux qui se feraient plus de scrupule de quitter quelque dévotion ou quelque jeûne, que de mentir, de se fâcher ou de s'attacher à quelque créature, c'est à ceux-là, dis-je, que Jésus fait ce reproche: Pourquoi faites-vous si peu de cas des commandements de Dieu qui défendent toute sorte de mal, vous qui vous flattez de servir Dieu?... Eh bien, ne sommes-nous pas de ceux-là? Et que lui répondrons-nous?.... O mon Jésus, pour toute réponse je ne puis que m'accuser, et vous prier de me retirer de cette erreur.

DEUXIÈME POINT.

Raisons qui nous démontrent que c'est une erreur et une illusion.

Pour se retirer d'une erreur, il faut la connaître, et bien qu'il suffise de savoir que Notre-Seigneur la combat, il convient néanmoins que nous considérions les raisons qui nous font voir qu'il la combat justement. En voici trois, qui montrent évidemment l'illusion qu'il y a d'avoir plus de soin de faire quelque bien, que d'éviter le mal.

La première est, qu'en faisant un bien qui est indifférent, vous pensez plaire à Dieu, et en n'évitant point le mal, vous montrez évidemment que vous n'avez pas envie de lui plaire, car il est certain qu'on lui est plus agréable, en évitant le mal qu'il ne veut jamais, qu'en faisant ce qui n'est

que de dévotion, qu'il ne commande pas aussi absolument, qu'il défend le mal.

En second lieu, ce qui vous trompe, c'est qu'il semble qu'il y a plus de mérite à faire un bien positif, qu'à éviter ce qui est mal, à jeûner, par exemple, où à se donner la discipline, qu'à ne point se fâcher, ou à ne point s'attacher avec excès à quelque objet; mais on se trompe, et moins une œuvre a d'éclat et d'apparence devant les hommes, plus elle a de mérite et de valeur aux yeux de Dieu,qui en juge tout autrement.

Enfin, vous reconnaîtrez l'erreur, en considérant que quand on commet le mal, on résiste toujours à la grâce, ce qui n'arrive pas en omettant un bien; car nous n'avons pas toujours des grâces aussi fréquentes, ou aussi fortes pour faire toute sorte de bien, comme nous en avons pour éviter toute sorte de mal. Oh! qu'il est vrai de dire, qu'il faut se garder de l'amour-propre, même dans le bien qu'on fait; je ne l'avais jamais mieux connu, et Dieu veuille que cette connaissance m'y fasse prendre garde.

TROISIÈME POINT.

Qu'il ne faut pas quitter le bien, s'il n'y a aucun sujet de le quitter.

N'allez pas en conclure, qu'il faut quitter vos exercices de dévotion, et vos pratiques de piété, pour ne plus penser qu'à éviter le mal; car ce n'est pas le dessein de Jésus, en reprenant les Pharisiens, et en vous instruisant en leur personne. Il est bien vrai que si cette œuvre de dévotion était cause de quelque mal, ou empêchait un plus grand bien, il faudrait la quitter ; mais autrement persévérez dans vos dévotions et dans vos saints exercices, et ne les omettez jamais par légèreté, ou sans un sujet raisonnable. Ce qu'il faut plutôt conclure des deux premiers points, c'est que puisqu'on s'adonne au bien et à la vie spirituelle, on doit s'adonner avec plus de soin encore à éviter le mal qu'à faire le bien. Car autrement on se tromperait, en pensant faire le bien, et en omettant celui qu'on doit faire, avant tout. O mon Dieu! je vous demande la grâce d'éviter le mal, car c'est le moyen de vous plaire davantage, et c'est le plus grand bien qu'on puisse faire.

MERCREDI.

D'UNE AUTRE SORTE D'ERREUR ET D'ILLUSION QUI NOUS ARRIVE, QUAND NOTRE CŒUR NE S'ACCORDE PAS AVEC NOS ŒUVRES.

SUR CES PAROLES DE NOTRE-SEIGNEUR :

Ce peuple m'honore des lèvres, mais son cœur est loin de moi[1].

Le Sujet. Notre-Seigneur dans le discours qu'il adresse aux Pharisiens, leur dénonce encore une erreur qui n'est pas moindre que les précédentes, en leur faisant voir qu'ils n'étaient que des hypocrites, et que c'était à bon droit, que le prophète Isaïe avait dit d'eux : *Que c'était un peuple qui n'honorait Dieu que des lèvres, son cœur en étant fort éloigné*[2].

La Fin et l'objet de cette méditation doit être de nous faire reconnaître l'erreur, l'illusion, qui consiste à ne pas mettre d'accord son cœur avec les œuvres, en ce qui regarde le service de Dieu, et les moyens qu'il faut employer pour la corriger.

La Forme est en ces trois points :

1° Ce que c'est qu'un cœur éloigné de Dieu.

2° Quelle erreur et quelle illusion il y a dans cet éloignement du cœur.

3° Quel est le moyen de corriger cette erreur, et de mettre d'accord son cœur avec ses paroles et ses œuvres.

PREMIER POINT.

CE QUE C'EST QU'UN CŒUR ÉLOIGNÉ DE DIEU.

Mon fils, donnez-moi votre cœur[3] : Voilà ce que Dieu désire le plus, c'est ce que nous lui donnons le moins. Oh ! si du moins je pouvais le lui donner dans l'oraison !... Dieu de mon cœur, prenez ce que vous demandez, et ce qui vous appartient si légitimement. Ah ! que je crains que ce que je dis, ne soit dit que du bout des lèvres, et que je ne sois de cœur aussi loin de

[1] Populus hic labiis me honorat : Cor autem eorum longè est a me. *S. Matth.* xv.

[2] Hypocritæ, benè prophetavit de vobis Isaias dicens, Populus hic, etc.

[3] Præbe fili mi, cor tuum mihi, et oculi tui vias meas custodiant. *Prov.* xxiii.

Dieu, que je crois en être proche !... Cela a lieu de plusieurs manières, mais nous omettons les plus grossières, telles qu'étaient celles des Pharisiens et des autres libertins du siècle ; et nous en proposons trois autres, accommodées aux trois voies ou aux trois états de la perfection.

La première, quand il n'y a point, ou que fort peu d'affection et de volonté dans ce que l'on fait, et qu'on le fait seulement parce qu'il faut le faire, ou qu'on y est poussé par quelque considération naturelle. Le cœur est alors d'autant plus éloigné de Dieu, que l'action est moins faite pour lui, ou qu'elle est moins parfaite et moins digne de lui être présentée. Ce danger est encore plus grand, quand le cœur est attaché à quelque créature ; car, bien que vous soyez attentif à vos prières, que vous preniez du goût à vos œuvres, que vous ayez les meilleures intentions de plaire à Dieu, qu'il vous semble que vous n'y cherchiez rien autre chose ; néanmoins parce que votre cœur est attaché ailleurs, et que vous aimez quelque autre objet que Dieu, sans lui rapporter cet amour, votre cœur n'est pas selon le cœur de Dieu ; car il voudrait que vous fussiez tout à lui, comme il se donne tout à vous. Cela n'est-il pas juste et raisonnable ? Et c'est en quoi pèchent ceux qui commencent, et qui conservent toujours je ne sais quoi du monde. N'êtes-vous point de ceux-là ? N'y a-t-il point en vous quelque reste de vieux levain ?... Rejetez-moi tout cela, si vous voulez vous approcher de Dieu, et purifiez votre cœur de toutes les affections du monde, comme vous vous laveriez les mains, avant d'approcher de la table sainte ou de l'autel [1].

La seconde manière de connaître si un cœur est éloigné ou près de Dieu en ce qu'on fait, est un peu plus spirituelle, et n'appartient qu'à ceux qui sont plus avancés dans la dévotion ; c'est de savoir si l'action se fait selon l'esprit et la grâce particulière qui lui est propre ; car il arrive bien souvent que nos actions sont comme une matière sans forme, sans âme et sans vie, quoique rien ne nous empêche au dedans et au dehors, et

[1] Purificate corda, duplices animo. S. *Jac.* IV.

que nous ayons la meilleure volonté du monde. Mais parce que toutes les actions ont certaines vertus qui leur sont propres, et que les vertus ont une grâce qui leur est particulière ; quand cela vient à manquer, l'action est défectueuse, le cœur n'y est pas, comme il devrait y être, et par conséquent il n'est pas avec Dieu. Pour entendre la Messe, par exemple, quoiqu'on puisse exercer plusieurs vertus, la dévotion néanmoins est la vertu propre de cette action, et si elle faisait défaut, le cœur ne serait pas dans l'action comme il devrait y être [1]. De même, au temps du repas, quand on est assis à table, les vertus qui règlent cette action, sont la tempérance et la modestie, si elles font défaut, le cœur n'est point dans l'action ni avec Dieu, quoique la personne pratiquât d'autres vertus et qu'elle pensât même à Dieu ; car Dieu veut qu'elle soit alors tempérante et modeste, et qu'elle pense à garder ces vertus. Jugez ainsi des autres actions, et de la manière dont vous vous y comportez.

La troisième enfin, pour ceux qui sont encore plus avancés et plus parfaits, est que, comme leur cœur est parfaitement uni à Dieu par la vigilance qu'ils exercent sur eux-mêmes, et qu'ils travaillent autant qu'ils le peuvent, selon le degré de grâce et de perfection, où chacun d'eux en particulier est appelé ; de même en sont-ils éloignés quand ils n'apportent pas cette vigilance, quand ils ne veulent faire les choses qu'à l'ordinaire, non pas imparfaitement, comme les premiers dont nous avons parlé, ni sans la vertu propre de l'action, comme les seconds, mais sans monter au degré de vertu que Dieu désirait d'eux et qu'il n'exige pas des autres. Car la dévotion, par exemple, la tempérance et toutes les autres vertus ont des degrés où Dieu appelle les uns et non pas les autres, et quand il leur donne des grâces en rapport avec leur vocation et ses desseins particuliers sur eux, il voudrait qu'ils le servissent dans leur état, et qu'ils s'élevassent à ce point de perfection où la grâce les attend [2]. Aussi, quand ils ne

[1] Où êtes-vous quand vous n'êtes pas présent à vous-même ? *Imitat.* liv. II, v.

[2] Quicumque perfecti sumus, hoc sentiamus, et si quid aliter sapitis, et hoc vobis Deus revelabit. *Phil.* III.

s'y trouvent pas ou qu'ils ne s'efforcent pas de se rendre fidèles à ces grâces, et d'aller aussi vite et aussi haut qu'il le désire, il leur dit que leur cœur est bien loin de lui, étant loin de cette grâce particulière qu'il leur avait préparée pour s'unir avec eux.

Entendez-vous bien ces vérités? Reconnaissez-vous bien ces diverses voies de Notre Seigneur? Prenez-vous garde à ces degrés de la vie spirituelle? Etes-vous arrivé à celui où Dieu vous veut?... Hélas! où est votre cœur, quand il n'est pas où Dieu le veut? En quelque part qu'il soit, quand il serait même en paradis, il est mal, si Dieu ne veut pas qu'il y soit.... Il serait déplacé de vaquer à la contemplation, quand Dieu veut que l'on soit dans l'action, ou d'être dans l'action, quand il veut que l'on soit dans la contemplation. Notre cœur doit être là où Dieu veut le mettre, où il l'attend. Nous devons penser à bien faire ce qu'il veut que nous fassions, à le faire de la manière qu'il le veut, conformément aux fins et aux intentions qu'il nous a proposées, et selon l'étendue des grâces qu'il donne pour cet effet. O mon Dieu! je ne vous demande pas plus de grâces que vous ne m'en donnez, mais je vous demande, s'il vous plaît, plus de fidélité pour y coopérer.

DEUXIÈME POINT.

QUELLE ERREUR ET QUELLE ILLUSION IL Y A DANS CES ÉLOIGNEMENTS DU COEUR.

Ici prennent naissance plusieurs illusions ; car les premiers qui sont encore attachés au monde, quoiqu'ils ne fassent point de mal, et ne pêchent point mortellement; cependant, parce qu'ils ne se détachent pas du monde, ils ne s'approchent pas de Dieu, comme ils le devraient, quand même ils entreraient dans l'état religieux[1]. C'est un abus, si n'ayant quitté le monde que de corps et de profession, mais y ayant laissé votre cœur et vos affections, vous croyez n'en plus faire partie, car c'est le cœur qui est le centre du mauvais monde, c'est l'affection du monde qui fait une âme mondaine. Que la personne soit dans

[1] Si quis diligit mumdum, non est charitas Patris in eo. I *S. Joan.* II.

l'état religieux ou qu'elle n'y soit pas, si elle aime le monde, elle est du monde ; elle ne sert pas son Dieu comme il le désire si elle ne quitte le monde, de cœur et d'affection plutôt que d'effet et de possession. C'est une illusion de penser servir Dieu et le monde, ou de penser qu'on sert Dieu et non pas le monde, quand on a pour le monde un attachement qui n'est point selon Dieu. Car bien que pour un temps, l'attache n'étant pas grande et mortelle, on rendit quelque service à Dieu, néanmoins on n'y demeurera pas longtemps, on s'en lassera, on le quittera, et Dieu même vous abandonnera. Leur cœur est divisé, dit un prophète[1], ils n'en donnent qu'une partie à Dieu, et l'autre au monde ; c'en est fait, ils vont mourir. Il faut qu'ils se déclarent, ils ne sauraient servir deux maîtres, il faut quitter l'un pour être tout à l'autre, et les malheureux qu'ils sont, ils quitteront plutôt Dieu, qu'ils ne quitteront le monde. C'est ce malheur, que le Sage prédit au cœur double, et à celui qui marche par deux chemins[2].

En second lieu, il y a encore erreur et illusion dans ceux qui sont plus avancés, s'ils ne font pas leurs actions selon les vertus propres à ces actions, et s'ils n'exercent pas les actes de ces vertus par leur motif formel, qui en est comme l'esprit et l'âme, ou par quelque autre motif, qui n'ait pas moins de force, parce que autrement ils n'en acquièrent point l'habitude. De là vient qu'il y a tant de personnes qui, après beaucoup d'actes d'humilité, par exemple, d'obéissance et de mortification, n'avancent point dans ces vertus. Il arrive même que quelques-uns y commettent de grandes fautes, parce qu'ils ne les pratiquent que par les motifs naturels et humains, ou bien parce qu'elles leur plaisent dans les cas particuliers, où ils les exercent, ou encore parce qu'elles ne sont pas difficiles, parce que c'est un supérieur agréable qui les commande, ou pour tout autre motif, qui n'est pas le motif propre de la vertu[3]. Aussi

[1] Divisum est cor eorum, nunc interibunt. *Osee* x.
[2] Væ duplici corde et peccatori terram ingredienti duabus viis. *Eccli.* II.
[3] Virtutis nullum signum valuimus ostendere. *Sap.* v.

arrive-t-il que lorsque le commandement vient d'un autre supérieur, qui ne leur plaît pas autant, ils y trouvent de la difficulté; parce qu'il n'y a point d'habitude intérieure, qui en facilite l'usage, d'autant qu'ils n'en ont point acquis et qu'ils n'ont point fait les actes par le motif, qui était seul capable de produire cette habitude. N'est-ce donc pas là une erreur et une illusion, de mettre en désaccord son cœur avec ses actions, en les séparant de leurs vertus, ou en séparant les vertus de leur forme et de leur âme?

Enfin, les autres plus parfaits se trompent, s'ils pensent s'unir parfaitement avec Dieu, en ne s'élevant pas au degré de vertu et de perfection où la grâce les appelle. Car comme il n'y a de parfaite union, que par la grâce que Dieu donne à l'âme, pour s'unir avec lui comme il le veut; c'est se tromper, de penser arriver à cette divine union, n'étant point arrivé à cette grâce qui la produit. Ce qui suffirait à un serviteur pour être agréable à son maître, ne suffit pas à un fils pour complaire à son père; et ce qui serait assez pour une âme médiocrement avancée dans la vertu, ne suffit pas à une autre, qui y est plus avancée, et de qui Dieu veut être aimé, comme un père de son enfant... De là vient que, bien que les fautes des parfaits, comparées à celles des autres, soient moins graves, néanmoins Dieu les châtie sévèrement. En effet, c'est un père qui châtie ainsi ses enfants [1], il punit plus rigoureusement leurs fautes que celles de ses serviteurs; telle faute serait dissimulée dans un serviteur, qui ne l'est pas dans un enfant. C'est donc se tromper, de penser que vous en faites assez, quand les autres n'en font pas plus, si Dieu veut que vous en fassiez davantage. Souvent il ne demande pas plus d'oraisons ou de mortifications aux plus parfaits, qu'à ceux qui sont moins avancés; mais il exige que ces oraisons, ces mortifications, et les autres actions des parfaits soient plus parfaitement accomplies. Car la grâce ne peut point être oisive, et si elle est plus grande, il faut que son travail et son effet soit

[1] Tanquam filiis vobis offert se Deus : quis enim filius quem non corripit pater? *Hebr.* XII.

plus grand, ou elle n'est pas satisfaite. Oh! que ceux-là sont heureux, qui ont plus de grâces pour travailler! mais qu'ils sont encore plus heureux, s'ils travaillent autant qu'ils ont de grâce. Mon âme, nous en avons assez pour être de grands saints, mais nous en perdons assez pour n'être jamais saints.

TROISIÈME POINT.

QUEL EST LE MOYEN DE CORRIGER CETTE ERREUR, ET DE METTRE D'ACCORD SON COEUR AVEC SES PAROLES EN SES OEUVRES.

Pour remédier à tous ces inconvénients, corriger ces erreurs, et apprendre à vous unir de plus près avec votre Dieu, pénétrez-vous bien de cette vérité : Que toute la perfection, toute la solidité des vertus, et l'assurance de la vie spirituelle consiste à coopérer de tout son pouvoir à la grâce présente, que Dieu vous donne pour bien faire vos actions, à ne penser qu'à cela, mais à y penser aussi, autant que l'action le mérite, pour qu'elle soit accomplie. Et quand même vous ne sauriez pas en quoi consiste la perfection de cette action, faites-la néanmoins avec toute l'exactitude et la perfection que vous savez; vous en apprendrez ensuite davantage.

J'ajoute que quand même vous remarqueriez de l'imperfection dans votre action, il faut cependant y apporter tout le soin et la diligence que vous pourrez, afin que pour le moins l'imperfection soit aussi légère que possible. Et croyez que cet essai, cette vigilance et ce soin de faire ce que vous faites, avec le moins d'imperfection que vous pourrez, c'est ce que Dieu veut de vous; pourvu que vous ayez dans le cœur le désir et la volonté de mieux faire, que vous soyez prêt à en apprendre les moyens, et à n'y pas épargner votre peine[1]. C'est ce que Dieu attend, c'est ce qu'il regarde, vous considérant à tout moment pour voir s'il n'y a point de lâcheté, de mépris ou de négligence dans votre action. Qu'elle soit en elle-même parfaite ou imparfaite, ce n'est pas tant ce que Dieu regarde, que le cœur d'où elle part; il considère s'il est droit, et s'il s'applique de tout

[1] Exhibeamus omnem hominem perfectum in Christo Jesu in quo et laboro, certando secundum operationem ejus, quam operatur in me in virtute. *Col.* I.

son pouvoir avec la grâce, à faire chaque action conformément à la manière et à la fin qui lui sont agréables. Agir ainsi, c'est accorder son cœur avec ses œuvres, c'est avoir le cœur droit, car il ne biaise ni à droite ni à gauche, pour en faire plus ou moins qu'il ne pense devoir faire ; c'est être un homme selon le cœur de Dieu et accomplir toutes ses volontés ; c'est témoigner sa fidélité et se rendre capable de croître autant en grâces, qu'on met ainsi à profit celles qu'on a reçues[1].

Retenons bien cette instruction : Qu'il s'agit moins de faire parfaitement ce que nous avons à faire, que de s'efforcer de le faire le moins imparfaitement que nous pourrons. Car c'est une imperfection des parfaits, de s'affliger avec excès de se voir imparfaits, lorsqu'ils ne peuvent devenir plus parfaits. Sachons que c'est assez que nous nous efforcions de travailler, quoique nous ne fassions rien ; car puisque l'éloignement de notre cœur d'avec Dieu, et tous les maux qui en viennent, ne procèdent que de la négligence que nous apportons dans nos actions ordinaires, le remède consiste à y appliquer plus soigneusement son cœur. Que ces actions soient ensuite parfaites ou non, ce n'est pas à vous d'en juger ou de le rechercher, c'est assez que votre cœur y ait été présent et vigilant, de manière à ne rien épargner de ce qui était en votre pouvoir.

Mais, mon Dieu, cela est toujours bien fâcheux de se voir dans ces imperfections, sans jamais en sortir. Mon fils, prends garde à ce mouvement qui te fait ainsi parler ; car il ne vient que de l'amour-propre, qui te fait plutôt rechercher ta satisfaction dans tes dévotions, que mon contentement. Puisque je t'ai assuré que quand tu fais ce que tu peux avec ma grâce, je suis content, si tu te fâches trop après cela dans ces imperfections naturelles, que tu ne peux pas encore corriger, ce n'est pas pour mon honneur que tu te fâches, mais pour ton intérêt.

[1] Non cessamus pro vobis orantes et postulantes ut impleamini agnitione voluntatis ejus in omni sapientia et intellectu spiritali, ut ambuletis digne, Deo per omnia placentes in omni opere bono, fructificantes in scientia Dei, in omni virtute confortati secundum potentiam claritatis ejus. *Col.* I.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Qu'est-ce qu'un cœur éloigné de Dieu.

S'il n'y avait pas d'autre éloignement du cœur avec Dieu, que celui des Pharisiens, peut-être que nous lui aurions donné ce qu'il nous demande, c'est-à-dire notre cœur et tous ses mouvements ; mais parce qu'il y a trois autres manières de le lui refuser, moins grossières et moins impies, voyez ou vous en êtes, et s'il ne peut pas vous reprocher que vous ne l'honorez que des lèvres, et que votre cœur est loin de lui.

La première est quand le cœur est divisé par quelque affection qui l'attache par trop à une créature.

La seconde, quand il n'est pas assez attaché aux actions qu'on fait, ne les faisant pas selon les vertus qui leur sont propres. La dévotion est pour la prière, la tempérance pour la table, et ainsi des autres actions, qui ont tellement leurs vertus particulières, que sans ces vertus ont peut dire que le cœur n'est point dans l'action, ni avec Dieu, qui veut être servi dans ces actions par leurs vertus propres.

La troisième est, quand Dieu appelle quelques-uns à un plus haut degré de vertu que les autres, et qu'ils ne s'y élèvent pas; leur cœur est aussi éloigné de Dieu, qu'ils sont éloignés de ce degré de perfection où il les appelait. Oh! mon Dieu! mettez-moi là où il vous plaira, pourvu que je sois avec vous, je suis bien, et je serai toujours avec vous, quand je serai où il vous plaira que je sois.

DEUXIÈME POINT.

Quelle erreur et quelle illusion il y a dans cet éloignement du cœur.

De là prennent naissance des erreurs et des illusions; quand premièrement, on croit s'approcher de Dieu sans quitter le monde, ou qu'on croit se séparer du monde, en le quittant de corps et non de cœur. C'est se tromper de penser que Jésus et le monde peuvent se trouver dans un même cœur, puisque Jésus a dit expressément que le monde le haïssait, et c'est le cœur qui fait le monde ; c'est dans le cœur que les haines se forment.

En second lieu, on se trompe, si on fait ses actions sans la vertu qui est propre à l'action; car le vice contraire y règnera, il gâtera l'action et jamais on n'acquerra de vraies vertus.

C'est enfin une erreur chez ceux qui aspirent à l'union avec Dieu, et

qui ne s'efforcent pas de monter au degré de vertu où la grâce les attend; car c'est cette grâce qui unit à Dieu, et c'est l'éloignement de cette grâce particulière qui en éloigne l'âme. Oh! qu'il est bon d'avoir beaucoup de grâce pour plaire à Dieu; mais qu'il est bien meilleur de correspondre dignement à la grâce, pour lui plaire autant qu'il le désire.

TROISIÈME POINT.

Quel est le moyen de corriger cette erreur et de mettre d'accord son cœur avec ses œuvres.

Le vrai moyen d'y correspondre dignement, et de remédier à tous les inconvénients que nous avons considérés, c'est de s'appliquer de tout son cœur et de tout son pouvoir à faire le moins imparfaitement que nous pourrons ce que nous avons à faire. Il y aura toujours, ou bien souvent de l'imperfection; mais c'est moins l'imperfection qui nous éloigne de Dieu, et nous jette dans ces erreurs que nous avons remarquées, que la négligence, cause de ces imperfections. Cette négligence ne venant que de l'absence de notre cœur, qui ne s'applique pas à faire ce qu'il doit, ou comme il le devait, le remède sera de rendre le cœur plus soigneux, plus vigilant et plus présent à tout; car c'est ainsi qu'il sera droit et fidèle, qu'il sera uni avec Dieu, et que vous serez un homme selon son cœur, accomplissant toutes ses volontés.

Que sauriez-vous désirer davantage?.... Oh! mon Dieu! ce serait, s'il vous plaît, de me voir dans cet heureux état. Mon fils, c'est assez que tu y sois, et que je t'y voie, sans que tu aies la satisfaction de cette vue. Contente-toi d'essayer toujours à faire ce que tu dois, et laisse-moi le contentement de te voir dans ces essais, sans chercher autre chose que mon contentement; car celui qui veut se voir parfait, ne le sera jamais, parce que la vue de ces prétentions lui donne de la complaisance, et cette complaisance est une imperfection, qu'il faut plutôt craindre que désirer.

JEUDI.

D'UNE AUTRE ERREUR ET ILLUSION, QUI VIENT D'UNE TROP GRANDE CONFIANCE EN NOUS-MÊMES.

SUR CES PAROLES DE NOTRE-SEIGNEUR :

Toute plante que mon Père céleste n'aura point plantée sera déracinée[1].

Le Sujet nous donne la suite du discours de Notre-Seigneur, contre les erreurs des Pharisiens.

La Fin de la méditation est, d'apprendre à se garder d'une autre sorte d'illusion, qui consiste à avoir plus de confiance dans l'industrie humaine, que dans la Providence divine.

La Forme est en ces trois points :

1° La plante qui n'est pas plantée par la main de Dieu, c'est l'œuvre humaine, qui n'est pas faite avec Dieu et selon Dieu.

2° C'est une dangereuse illusion d'entreprendre quelque chose sans Dieu.

3° Il faut soigneusement y pourvoir, et s'en donner de garde.

PREMIER POINT.

LA PLANTE QUI N'EST PAS PLANTÉ PAR LA MAIN DE DIEU, C'EST L'OEUVRE HUMAINE, QUI N'EST PAS FAITE AVEC DIEU ET SELON DIEU.

Il n'est pas difficile de comprendre comment la parole de Notre-Seigneur, que toute plante que son Père n'aura point plantée, sera déracinée, s'applique à propos aux Pharisiens, et à ceux qui leur ressemblent. Car, comme ils étaient pleins d'hypocrisie, et qu'ils détruisaient plutôt qu'ils ne cultivaient la religion; il est assez évident que leur dévotion n'était pas une plante plantée par Dieu, et qu'ainsi ils devaient être arrachés et périr misérablement, malgré leurs vertus et leurs dévotions apparentes. Mais il n'est peut-être pas aussi facile de voir comme cela se vérifie en nous; au lieu d'en donner une explication

[1] Omnis plantatio quam non plantavit Pater meus cœlestis, eradicabitur. *S. Matth.* xv.

générale, nous pensons qu'il sera plus à propos que chacun s'en fasse l'application selon son état, et selon la connaissance qu'il a de lui-même. La chose sera plus facile, si on comprend bien que tout ce que peut faire l'industrie humaine, sans la vue et la communication de Dieu, peut-être justement nommé une plante qui n'est point plantée par Dieu, et qui sera bientôt arrachée. Or, cette mauvaise plante peut croître de trois manières, selon qu'il y a trois sortes d'œuvres que nous entreprenons de nous-mêmes, sans l'avis et l'assistance de Dieu. Car les unes concernent seulement les choses purement humaines et temporelles ; les autres sont un peu plus nobles, et elles regardent les exercices de l'esprit, comme les lettres, les arts, la conversation civile, les diverses charges et fonctions qui se traitent par les hommes, et entre les plus honnêtes gens ; d'autres, enfin, qui appartiennent à notre état spirituel, comme sont la méditation, l'usage des sacrements, les lectures, et les autres exercices de dévotion ou de vie spirituelle.

Dans toutes ces œuvres, si nous n'agissons que par l'avis et le conseil humain, plutôt que par le conseil de Dieu, si nous avons plus de confiance dans l'industrie humaine que dans la Providence, et si nous cherchons autre chose que Dieu, c'est alors qu'on peut dire que c'est une plante qui n'est point plantée par le Père céleste, et que cette plante ou cette action n'aura point de durée, qu'elle ne sera point arrosée d'en haut, et qu'elle ne produira aucun fruit. Toute œuvre corruptible périra, dit le Sage, et quiconque la produit, sera perdu comme elle [1]. Rentrez donc maintenant en vous-même, et appliquez vous ces vérités... Examinez si, dans ces trois sortes d'œuvres, ce que vous recherchez n'est point trop bas et trop humain, si vous ne vous y portez point par une affection trop naturelle, si vous y regardez Dieu et ses desseins, plutôt que vos intérêts particuliers et temporels... Examinez si vous consultez toujours Dieu, avant

[1] Omne opus corruptible in fine deficiet, et quid illud operatur, ibit cum illo Et omne opus electum justificabitur, et qui operatur illud, honorabitur in illo. *Eccli.* XIV.

d'entreprendre quelque chose, pour savoir ce qu'il lui plaît que vous fassiez ; ou si vous le savez bien, pour apprendre la manière d'accomplir cette œuvre, ou pour la lui offrir, ou pour lui demander la grâce de la faire dignement pour sa gloire, de la faire plutôt parce qu'il le veut, que parce qu'elle vous plaît, et vous est agréable.

Comment vous comportez-vous en tout cela ?... Dites la vérité, ne vous fiez-vous pas plutôt à votre esprit, à votre crédit, à vos moyens, ou à vos amis, qu'à votre Dieu, et à son assistance ?... Ne pensez-vous pas plutôt comment vous ferez avec un tel et un tel, que comment vous traiterez avec Dieu, pour apprendre à traiter avec les hommes ?... Ne pensez-vous pas aussitôt qu'il vous arrive quelque goût de dévotion, que c'est votre industrie qui vous a mérité cette douceur, et non la pure bonté et la miséricorde de votre Dieu ?... Ne formez-vous pas souvent votre petite fortune et vos desseins pour l'avenir, avant d'en avoir communiqué avec votre Jésus ? N'êtes-vous pas plus aise d'accommoder à vos inclinations la pratique des vertus, que de changer vos inclinations et vos affections humaines en vraies et solides vertus, qui ne s'attachent qu'aux principes de la foi et de la religion, sans s'amuser à ce que veut, ou ne veut pas la passion [1]...

O pauvre homme ! qui êtes-vous pour répondre à Dieu, qui vous interroge, et vous dit : Voila mon dessein, ma volonté, touchant votre état intérieur et extérieur, touchant votre salut et votre perfection ; et malgré ce qu'il vous dit, vous formez d'autres desseins dans votre esprit, et vous croyez vous trouver mieux de suivre votre imagination déréglée que la sagesse et la Providence divine. Qui donc pensez-vous être ?... Quelque rang que vous ayez parmi les hommes, quelque savant que vous soyez, fussiez-vous prêtre ou religieux, qui êtes-vous pour pré-

[1] Væ filii desertores, dicit Dominus, ut faceretis consilium, et non ex me, et et ordiremini telam, et non per spiritum meum, ut adderetis peccatum super peccatum, qui ambulatis ut descendatis in Ægyptum, et os meum non interrogastis, sperantes auxilium in fortitudine Pharaonis et habentes fiduciam in umbra Ægypti. *Isaiæ.* xxx, 2.

férer votre propre sagesse à celle de Dieu ?... Si toutefois vous ne vivez et ne traitez vos affaires temporelles ou spirituelles, que naturellement et humainement, que par une conduite qui tient plus de la terre que du ciel, de la chair que de l'esprit, ou de l'esprit humain que de l'esprit divin, écoutez ce que vous êtes : Vous et toutes vos affaires, tous vos procédés et vos actions ne sont qu'une plante qui n'est point plantée par la main de Dieu, aussi elle se détachera et sera arrachée jusqu'à la racine. Qu'en croyez-vous ? Qu'en dites-vous ?... Vous aurez bien de la peine à le croire, et même à y penser. Vous demanderez peut-être, s'il ne faut pas penser à ses affaires, et s'il ne faut pas y apporter tous ses soins et toutes les industries possibles pour les faire réussir ; s'il ne faut pas se préparer à ses exercices de dévotion, et s'il n'y va pas autant du nôtre que de la grâce ? Faites, à la bonne heure, cette demande à Dieu, et apprenez ainsi à recourir à lui, à en attendre les lumières et les éclaircissements dans tous vos doutes ; car c'est là votre mal, non pas de travailler à vos affaires, mais d'y travailler comme s'il n'y avait que vous, ou que les hommes qui puissent s'en occuper à l'exclusion de Dieu ; c'est lui qui, au contraire, doit en être le principal auteur et le meilleur agent.

DEUXIÈME POINT.

C'EST UNE DANGEREUSE ILLUSION D'ENTREPRENDRE QUELQUE CHOSE SANS DIEU.

Comme on nous recommande de travailler, et d'apporter du nôtre pour l'entretien de la vie naturelle, civile et spirituelle, on se persuade qu'il ne faut donc que travailler, s'ingénier à en trouver les moyens, et on pense les trouver dans sa tête. C'est là une grande illusion. La nature se trouve mieux, ce lui semble, de s'adresser aux hommes qu'à Dieu ; au moins on les voit, on leur parle, on sait ce qu'ils peuvent ou non, tout cela est fort naturel, tandis qu'on ne voit point Dieu, et l'on ne sait presque à qui on parle. La foi seule nous guide, mais comme la foi est par elle-même obscure et faible en nous, la confiance que nous

avons en Dieu, est aussi fort petite ; ce n'est, pour ainsi dire, que par formalité qu'on s'adresse à lui, ou de peur qu'il ne le trouve mauvais, et qu'il ne nous châtie. Agir ainsi, c'est bien se tromper, et quoi qu'il en arrive du temporel, il est certain que le spirituel en reçoit un notable dommage ; et on peut raisonnablement penser, que la cause du peu de fruit qu'on retire de tant de moyens que nous avons de nous avancer, vient en partie de cette illusion, qui nous fait plutôt mettre notre confiance dans l'industrie humaine, que dans l'assistance divine.

N'avez-vous jamais été étonné, que tant de lectures et de prédications, tant de méditations et d'examens, et surtout tant de sacrements employés pour notre profit spirituel, produisent néanmoins si peu de fruits ? A peine s'emploie-t-on à une autre affaire que l'on n'y réussisse davantage. D'où vient cela ? Une des causes principales est, que nous ne prenons pas assez garde que la Providence divine préside à toutes nos affaires... Nous ne considérons pas que nous ne devrions rien entreprendre ni pour le temporel ni pour le spirituel, sans recourir à ell e, sans son ordre et sa permission, sans agir pour les fins et par les moyens qu'elle a déterminés [1]. C'est, en effet, un principe de foi, que Dieu a un soin très-particulier des affaires de tous les hommes, et en particulier de ceux qu'il appelle de plus près à son service, de sorte qu'il ordonne tout ce qui les touche, pour sa gloire et pour leur bien. Il suit de là que nous devrions nous conduire par l'ordre de cette divine sagesse, qui sait mieux que nous ce qui est le meilleur pour sa gloire et pour nous, et nous verrions que tout ce qui nous arriverait réussirait heureusement [2]. Car c'est lui qui en prendrait soin, et qui en ferait infailliblement sortir de très-bons effets, parce que la vraie félicité des hommes, et le succès qu'ils doivent attendre dans toutes leurs affaires,

[1] Numquid non istud factum est tibi, quia dereliquisti Dominum Deum tuum, eo tempore, quo ducebat te per viam? *Jer.* II.

[2] In his omnibus deprecare Altissimum, ut dirigat in veritate viam tuam. *Eccli.* XXXVII.

In oratione confitebitur Domino, et ipse diriget consilium ejus, et disciplinam. Ibid. XXXIX.

c'est d'arriver au point où Dieu les veut, c'est d'être aussi riches, aussi vertueux et spirituels qu'il le veut, et non pas davantage. Mais, parce que au lieu d'en user ainsi à son égard, au lieu de considérer et de suivre, dans nos affaires et dans nos dévotions, la volonté divine, nous ne prenons garde qu'à ce qui nous plaît, à ce qui nous est naturel, à ce qui peut nous donner de la satisfaction, il arrive de là que nous n'avançons point dans la vertu, que les moyens que nous prenons de nous-mêmes ne prospèrent pas, parce que c'est une plante qui est plantée par nous.

C'est encourir la malédiction des Juifs, c'est semer sans moissonner, de s'appliquer à quoi que ce soit sans y rechercher Dieu ; et celui qui attend de la moisson d'une telle semence doit s'attendre à être trompé dans son expérience [1]. Quand l'un édifie, dit le Sage, et qu'un autre détruit, que peut-il revenir à tous deux de leur travail [2] ?... Comme vous détruisez ce que Dieu avait édifié, en voulant vous conduire vous-mêmes, Dieu détruira ce que vous élevez contre ses desseins, et renversera les vôtres comme il ruina la tour de Babel, et confondit tous ceux qui l'avaient construite [3]. N'avez-vous jamais entendu ce que Dieu commanda à un prophète, de dire à ceux qui travaillaient sans lui, comme s'il eût parlé à des maçons qui auraient voulu élever une muraille sans mortier et sans ciment ? Parlez, prophète, et dites-leur de la part de Dieu, qu'au premier souffle du vent, ou à la première ravine d'eau, cette muraille s'écroulera, et que de même leurs desseins et leurs entreprises seront détruites aussitôt qu'ils seront formés [4]. N'est-ce pas encore ce que Notre-Seigneur disait : qu'une maison sans fondement, ou qu'un fondement qui n'est posé que sur le sable mouvant, sera aussitôt renversé par les vents [5]. O mon Dieu ! nous n'avons que trop d'instructions, et nous demeurons toujours dans le mal,

[1] Frustra seretis sementem quæ ab hostibus devorabitur. *Levit.* xxvi, 16.
[2] Unus ædificans et unus destruens, quid prodest illis nisi labor. *Eccli.* xxxiv
[3] *Gen.* x.
[4] Dic ad eos qui liniunt absque temperamento quod casurus sit : erit enim imber inundans, etc. *Ezech.* xiii.
[5] *S. Matth.* vii.

quoique nous le voyons. Mon fils, si tu prends bien garde à mes instructions, elles te servent, non-seulement à connaître ton mal, mais encore à le haïr et à le détester; et si une fois tu apprends à le haïr, il n'y a mal si enraciné qui ne te quitte; parce qu'il n'y a que la volonté qui entretienne le mal, en l'aimant sous l'apparence du bien, de sorte que si elle le connaît et le déteste, ce n'est plus un mal.

TROISIÈME POINT.

IL FAUT SOIGNEUSEMENT Y POURVOIR ET S'EN DONNER DE GARDE.

S'il y a ce désavantage dans la perte des biens spirituels, que la perte est bien plus grande que celle des biens temporels, si on n'y rémédie; de même y a-t-il cet avantage, qu'on peut y remédier avec la grâce, si on sait bien s'en servir. C'est donc ce qu'il nous faut faire maintenant, et puisque tout le mal consiste en ce que vous vous gouvernez plutôt par le mouvement de votre industrie naturelle, que par la conduite de la Providence divine, le remède sera de reconnaître les péchés que vous avez commis à ce sujet, d'en demander bien humblement pardon, enfin de former une ferme résolution de ne plus rien entreprendre qu'en vue des desseins, des ordres, et des grâces de Dieu. Et, afin que cette résolution soit plus ferme, pesez à loisir quelle injure c'est faire à Dieu, qui veut vous gouverner et vous conduire, de vous soustraire à sa conduite, et, d'un enfant d'obéissance, devenir un enfant de rébellion, pour me servir d'une expression de l'Apôtre [1], comme si vous étiez plus sage et plus prévoyant que Dieu. Renouvelez en vous-même la foi en la Providence divine, et la soumission que vous êtes tenu de lui rendre. Faites ensuite, quelque réflexion sur vous-même, et sur votre conduite générale et particulière, touchant ces trois sortes d'œuvres que vous avez considérées au premier point, et voyez ce que vous avez maintenant à faire, ou à l'avenir, afin de ne faire que ce qu'il veut, comme il le désire, selon les fins qu'il veut et non point autrement [2].

[1] Sperate in eam quæ vobis offertur, gratiam : quasi filii obedientiæ non configurati prioribus ignorantiæ vestræ desideriis. I *Petr.* I.

[2] Justus meus ex fide vivit; quod si substraxerit se, non placebit animæ meæ.

Que jamais vous ne sortiez, ni de la communion, ni de l'oraison, sans lui communiquer et recommander toutes vos affaires, sans lui demander si ceci et cela est comme il le veut, et sans remettre particulièrement entre ses mains tout ce que vous aimez et craignez le plus, de peur que la nature ne soit emportée par ses mouvements, et qu'elle ne prenne le dessus sur la grâce.

S'il arrive que vous doutiez de quelque chose, ou que vous en ayez une autre suspecte, prenez conseil d'une personne sage et prudente, priant premièrement Dieu, qui lui plaise de l'éclairer, et de vous déclarer sa volonté par son moyen, et suivez plutôt son avis que le vôtre, pensant qu'en agissant ainsi, vous accomplissez mieux la volonté de Dieu [1]. Que si vous voulez vous instruire plus pleinement sur ce sujet, écoutez cette divine parole de votre Jésus, qui vous est donnée dans le livre de l'Imitation : Mon fils, laissez-moi faire avec vous ce que j'ai résolu de faire, je sais ce qui vous est le meilleur et le plus expédient. Toutes vos pensées ne sont que des pensées d'homme, et vous jugez sur bien des choses selon les inclinations de l'homme, là où vous avez en moi, un Dieu qui vous gouverne [2]. Voyez ici ce que vous avez à reprendre, ou dites-lui ce que votre cœur vous suggérera, selon l'état où il se trouve... O mon Jésus ! puisque je n'ai dorénavant plus rien à dire n'y a faire qu'après vous, comme je l'ai résolu par votre grâce, faites-moi commencer à mettre en pratique cette bonne résolution, en ne vous priant et en ne vous demandant que ce qu'il vous plaît de me donner, ou que ce qu'il vous plaît de me faire demander.

Nos autem non sumus substractionis filii in perditionem, sed fidei in acquisitionem animæ. *Hebr.* x.

[1] Qui timet Dominum, excipiet doctrinam ejus, et qui vigilaverint ad illum, invenient benedictionem. Fili, sine consilio nihil facias, et post factum non pœnitebit. *Eccli.* xxxii.

[2] *Imitat.* liv. III, ch. xvii.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

La plante qui n'est pas plantée par Dieu, c'est l'œuvre humaine qui n'est pas faite avec Dieu, et selon Dieu.

Toute plante, dit Notre-Seigneur, que mon Père céleste n'aura point plantée, sera déracinée. Cette plante plantée par une autre main que celle de Dieu, c'est toute œuvre entreprise sans lui, que cette œuvre soit temporelle, civile ou spirituelle, qu'elle soit faite par un séculier ou par un régulier, par un laïc ou par un prêtre, si elle n'est appuyée que sur l'industrie humaine, elle n'a aucune valeur. Car toute la valeur de nos œuvres se prend des ordres, des desseins et des grâces de Dien; de sorte que quand on y procède autrement, on y perd sa peine et ses espérances; ce que l'homme fait sans Dieu, Dieu le défait sans l'homme. Eh quoi! pauvre homme, penseriez-vous pouvoir quelque chose sans Dieu? Et quand, vous le pourriez, voudriez-vous l'entreprendre sans lui, sans ses avis, sans sa permission, et sans son assistence? Apprenez que celui qui plante seulement, ou qui arrose, n'est rien; mais que tout dépend de celui qui donne l'accroissement aux plantes, et qu'il ne donnera jamais aucune bénédiction à vos desseins, s'ils ne sont pris de sa part et exécutés par ses grâces et par sa conduite, plutôt que par adresse humaine.

DEUXIÈME POINT.

C'est une dangereuse illusion, que d'entreprendre quelque chose sans Dieu, et le dommage qu'elle apporte à la vie spirituelle.

On tombe dans l'erreur et l'illusion quand on fait plus qu'on ne doit, et qu'on n'attend pas que Dieu ordonne ce que nous avons à faire; on se met à travailler beaucoup, et en attendant une pareille récolte, on ne trouve que le regret de son travail. Ce qui paraît plus visiblement dans notre affaire spirituelle, que dans les autres. Car que ne faisons-nous pas pour être saints? Quels moyens n'avons-nous pas pour y arriver? Quel usage n'en faisons-nous pas, puisque c'est si souvent que nous communions, que nous méditons et que nous entendons parler de Dieu? Et néanmoins où est le fruit de ces saints exercices; où est la sainteté qu'ils produisent?....

Oseriez-vous penser que vous avez commencé à être saint, vous qui êtes encore si plein de l'amour de vous-mêmes, et si sensible quand on touche

à votre honneur ou à votre intérêt?.... D'où vient cela? C'est que Dieu n'y donne pas sa bénédiction. Et pourquoi? C'est qu'il n'y est pas appelé, qu'il n'est pas consulté pour savoir ce qu'il veut de nous en tout cela. Nous y allons plus par coutume, que par dévotion, plus par complaisance naturelle, que par respect de Dieu, plus par l'espérance fondée sur nos travaux, que par la confiance que nous devons avoir en lui. Il arrive de là qu'au lieu que nous devrions travailler ensemble, l'un ne fait qu'empêcher le travail et le dessein de l'autre. Et que deviendrez-vouz après cela? Quelle sera cette vie spirituelle, quand l'âme détruit ce que Dieu bâtit pour elle, et que Dieu renverse ce qu'elle voulait élever contre lui? N'est ce pas vivre dans l'illusion, de vivre ainsi : voulez-vous donc toujours y vivre?...

TROISIÈME POINT.

Il faut soigneusement y pourvoir et s'en donner de garde.

Pour se retirer de ce malheur, il faut reconnaître qu'on y a vécu trop longtemps, il faut en demander pardon à Dieu, et se résoudre plus fermement à vouloir dépendre si entièrement de lui, qu'on n'entreprenne plus rien qu'en vue de ses desseins, de ses ordres, et de ses grâces. Il faut souvent s'arêter à la considération de la Providence de Dieu, soit générale soit particulière. Il faut penser aux obligations et aux avantages qu'il y a de se laisser gouverner par elle. Il faut en venir à la pratique dans tous les cas particuliers, commençant dès le matin dans l'oraison, et s'abandonner pleinement à sa conduite. Et quand la nature voudra s'y soustraire en se recherchant elle-même, c'est alors qu'il faut l'assujettir, et protester qu'il n'en sera que ce qu'il plaira à Dieu d'en disposer, Ah! c'est trop disputer; nous avons un Dieu pour nous gouverner, et nous ne voudrions pas le laisser faire!... Agissez, mon Dieu, agissez en maître, en seigneur, en souverain et en Dieu, faites tout ce qu'il vous plaira, et s'il m'arrive de penser à faire quelque chose sans vous, oh! je vous en prie, que cette pensée ne passe pas outre, arrachez-la comme une mauvaise plante, dès qu'elle commencera à naître dans mon cœur.

VENDREDI.

D'UNE AUTRE SORTE D'ILLUSION QUI CONSISTE A CROIRE QUE LES PÉCHÉS D'AFFECTION SONT MOINS GRAVES QUE LES AUTRES.

SUR CES PAROLES DE NOTRE-SEIGNEUR :

Ce qui sort de la bouche, procède du cœur; ce qui souille l'homme, c'est ce qui vient du cœur [1].

Le Sujet. Ces paroles terminent le différend, dont il est question dans cet entretien que Notre-Seigneur eut avec les Pharisiens, touchant l'ablution des mains pendant le repas. Jésus y déclare que la pureté et la souillure de l'homme ne viennent pas de la netteté ni de la malpropreté des mains, mais du cœur. C'est là que se forme le mal et plus il est près du cœur, plus l'affection est grande et plus le mal est grave, quoiqu'il ne le semble pas. L'erreur et l'illusion consistent donc à regarder comme légers les péchés qui viennent d'affections, tandis que, en réalité, ils sont les plus grands.

La Fin sera de reconnaître cette illusion, et de prendre tellement garde à ses affections, qu'on les arrête dès les premières pensées du cœur.

La Forme est en ces trois points :

1° Les péchés qui viennent de l'affection du cœur, sont les plus griefs.

2° Ce sont toutefois ceux que l'on considère comme moins graves.

3° De là vient une illusion qui nous oblige à veiller sur les premiers mouvements de notre cœur.

PREMIER POINT.

LES PÉCHÉS QUI VIENNENT DE L'AFFECTION DU COEUR SONT LES PLUS GRIEFS.

Il n'y a aucun péché, quelque léger qu'il puisse être, que l'on ne doive regarder comme un grand mal ; car que pensez-vous que ce soit d'offenser Dieu ? Mais parce que, entre les péchés

[1] Quæ procedunt de ore, de corde exeunt, et ea coinquinant hominem. *S. Matth.* xv.

même veniels, les uns sont plus graves que les autres, de là vient que, ordinairement parlant et en supposant que toutes les autres circonstances soient égales, on doit craindre que ceux qui partent de l'affection du cœur ne soient les plus griefs. A ce sujet, il faut se souvenir de ce qu'on a déjà remarqué ailleurs, qu'il y a des péchés qui procèdent d'une sorte d'ignorance, quoique coupable, d'autres de l'irréflexion, d'autres de la faiblesse; et d'autres qui naissent de la trop grande affection qu'on porte aux choses ou aux objets, lesquels n'étant pas de soi mauvais, ou l'affection n'étant pas aussi violente, ces péchés ne peuvent être que véniels. Mais, entre les veniels, il y a danger que les derniers ne soient des plus griefs, pour ces trois causes.

La première, parce qu'ils souillent le cœur, toute affection déréglée étant pour l'âme une tache. De là viennent les paroles et les œuvres mauvaises, qui sont comme autant de ruisseaux impurs d'une source immonde. Voila précisément ce qui souille l'homme, dit Notre-Seigneur, parce que le cœur est le premier souillé; ce qui n'arrive pas à la suite d'un péché d'ignorance ou de fragilité [1].

Secondement, ces fautes et ces taches sont plus volontaires que les autres; car comme elles sont attachées à l'âme, et que souvent la pensée en revient, et que l'on en ressent les impressions, on ne peut les ignorer. De sorte que, si on ne rejette les premiers mouvements, ou si l'on n'empêche qu'ils ne viennent jusques au péché, c'est qu'on y consent avec pleine connaissance; et, par conséquent, ces péchés sont plus volontaires et plus griefs. Ah! pauvre âme, que répondras-tu à l'Apôtre qui assure que pour ces péchés volontaires, nous n'avons point d'hostie que nous puissions offrir à Dieu [2], c'est-à-dire qu'ils se remettent plus difficilement, et presque point, parce que tant que l'affection du péché reste dans le cœur, le péché n'est point remis, quelque confession et communion qu'on puisse faire, et

[1] De corde exeunt cogitationes malæ, homicidia, etc. Hæc sunt quæ coinquinant hominem. *S. Matth.* xv.

[2] Voluntarie peccantibus nobis post acceptam notitiam veritatis jam non relinquitur pro peccatis hostia. *Hebr.* x.

ces affections sont si tenaces, qu'elles ne s'en détachent pas aussi aisément qu'elles s'y attachent.

De là vient pour troisième cause de leur grièveté que, comme les fautes qu'on commet par ces affections sont plus fréquentes, elles deviennent aussi plus graves, parce qu'elles croissent toujours en malice, si on ne tâche de s'en amender! Oui, la seconde faute est plus grave que la première, la troisième que la seconde, la quatrième que la troisième, et ainsi des autres. De là vient que quelquefois on commet tant de péchés de même espèce sur un même sujet, que, tout en n'étant que véniels, ils ne laissent pas néanmoins d'être bien grands en comparaison des premiers; ce que nous pouvons reconnaître par le châtiment que Dieu en tire, ou en ce monde ou en Purgatoire. Car ce sont principalement les péchés d'affection, comme dit saint Augustin [1], que ce feu doit purifier, et plus l'affection aura été grande, plus la peine sera rigoureuse, plus il sera difficile de s'en purifier; parce que la tache et la souillure de l'âme, que l'affection y a imprimée, était plus attachée et plus intérieure. De même que plus une étoffe est sale, et plus elle est battue et pressée pour être nettoyée. Ainsi, plus une âme est attachée à ce qu'elle aimait, plus elle sera souillée en sortant de ce monde, et plus elle restera de temps et souffrira dans le lieu d'expiation, avant d'être digne d'entrer dans le ciel qui n'est fait que pour ceux qui sont purs. Oh! que j'aime ce Dieu, qui aime ainsi la pureté; car il en est plus saint et plus aimable! Mais, mon âme, pour l'aimer comme tu dis, il faut avoir un cœur plus épuré que le tien; car c'est par ce cœur qu'il veut être aimé, et c'est pour en être aimé qu'il le veut purifié des affections qui le souillent. O mon Dieu! créez en moi un cœur pur comme vous le voulez; car je crois que ce sera plus tôt fait de m'en donner un nouveau que de laver le mien, qui s'est laissé corrompre par tant d'affections mondaines.

[1] Tantum necesse est urat dolor, quantum hæserat amor à quo dolore tantò est quisque securior, quantum ea vel minus amaverit, vel tamquam non habens habuerit. S. August. XXI *Civ.* cap. XXVI.

TROISIÈME POINT.

CES PÉCHÉS SONT CEPENDANT CEUX QUE L'ON CONSIDÈRE COMME ÉTANT MOINS GRAVES.

Si nous agissions toujours par raison et par grâce, ou nous ne ferions point de mal, ou s'il nous en échappait, nous le reconnaîtrions aussitôt. Mais comme nous agissons et que nous sommes mus par affection, plutôt que par raison, ou par un autre bon mouvement; cette affection nous cache tellement la grièveté de ces péchés, qu'au lieu de la reconnaître et de l'avouer, nous nous faisons accroire qu'il n'y a point de mal, ou qu'il est fort petit, qu'on n'a pas mauvaise intention [1]; qu'on aimerait mieux mourir que de faire un péché mortel; que l'on ne peut éviter tous les péchés véniels; qu'ils sont engendrés par notre caractère et par notre tempérament qu'on ne saurait changer quand on le voudrait, que chacun a le sien; que chacun a sa conscience qui l'accuse ou l'excuse, que pour la nôtre, elle ne nous reprend point en ce sujet, et que si nous en reconnaissions du mal, nous ne voudrions pas nous y arrêter. Voilà ce que l'affection fait dire ou penser à tous ceux qu'elle possède, et, à l'entendre parler, on dirait qu'elle dit vrai; car qu'y a-t-il de plus excusable que de dire qu'on n'y voit point de mal, et que si on le voyait, on ne l'approuverait pas! Mais c'est la passion qui aveugle et qui empêche de le voir, de vouloir le connaître et de s'en informer, de peur d'être obligé de quitter ce qu'on aime et ce qu'on ne veut pas quitter.

C'est ce qui fait dire à Notre-Seigneur : que quiconque fait le mal qu'il ne veut pas quitter, hait la lumière qui le découvre [2]; il ne veut pas qu'il soit en vue des autres ou de sa conscience, de peur d'en être repris; et ainsi, s'il ne voit rien, il n'en est pas plus excusé que s'il le voyait, parce qu'il ne veut pas le voir.

[1] Quid niteris bonam ostendere viam tuam ? Et dixisti : absque peccato et innocens ego sum. Ecce ego judicio contendam tecum eo quod dixeris , non peccavi. *Jer.* II.

[2] Omnis qui male agit, odit lucem, ut non arguantur opera ejus. S. *Joan.* III.

Demandez-lui un peu quel jugement il porte des autres péchés, pour lesquels il n'a ni attachement ni passion; s'il les excuse, c'est afin que les personnes qui les commettent lui rendent la pareille et excusent les siens. Mais vous verrez qu'il les condamnera plutôt que les siens propres. Demandez aux autres ce qu'ils pensent des leurs; ils les coloreront et les amoindriront tous de telle sorte, qu'il n'y aura pas un péché, qui soit si petit et si excusable que le leur.

L'avare qui sera tempérant, n'avouera jamais que l'amour qu'il porte à son argent, soit avarice ou que cet avarice soit un grand mal; mais si on lui parle de jouer, de faire bonne chère, ah! le grand péché, dira-t-il, d'être aussi libertin [1]. Le libertin, au contraire, s'en moquera, ne regardant cette vie joyeuse que comme un simple plaisir et un passe-temps. Et si on lui parle de ménager son argent et d'économiser, c'est lui parler d'avarice et du plus grand péché qu'il puisse faire. Quels tristes casuistes! Où donc ont-ils appris à raisonner ainsi sur la gravité plus ou moins grande des péchés? Ah! que la passion est un mauvais maître, il renverse toutes les notions, toutes les consciences et toutes les vérités; elle n'est pas plus capable de juger d'un péché, qu'un juge de juger dans sa cause; or quand il n'y aurait pas d'autre mal dans le péché d'affection, que cet aveuglement volontaire ou affecté, ce ne pourrait être un petit péché. Car c'est étouffer sa conscience, c'est se rendre rebelle aux lumières du ciel, c'est s'opposer à l'Evangile, et enfin c'est de quoi se faire condamner au jour du jugement, sans autre forme de procès... Le juge a déjà prononcé la sentence, lorsqu'il a dit que c'était là principalement sur quoi il formerait l'arrêt de condamnation; que la lumière était venue au monde, et que les hommes avaient mieux aimé la nuit que le jour, les ténèbres que la lumière, et le mensonge que la vérité [2]. Demandez un peu à Jésus-Christ, ce qu'il pense de votre péché ou de votre affection, car

[1] Quid vides festucam in oculo fratris tui, et trabem in oculo tuo non vides? *S. Matth.* VII.

[2] Hoc est judicium quia lux venit in mundum, et dilexerunt homines magis tenebras quàm lucem. *S. Joan.* III. *S. Matth.* VI et XVIII.

il est la lumière qui est venue nous éclairer, il est le juge qui doit en décider. Mais vous n'oseriez le regarder sur la croix, de peur de voir votre condamnation.

Vous n'oseriez l'écouter prêchant, de peur qu'il ne vous dise : Si ton œil te scandalise, si c'est ta main ou ton pied, il faut les arracher à quelque prix que ce soit.... N'est-ce pas là parler des affections? Et n'est-ce pas là en parler assez clairement, pour vous apprendre qu'il y a plus de mal que vous ne pensez?... Répondez si vous le pouvez ; ou si vous ne pouvez répondre, avouez votre péché et ne le dissimulez plus....

TROISIÈME POINT.

DE LA VIENT UNE ILLUSION FORT DANGEREUSE, QUI NOUS OBLIGE A VEILLER SUR LES PREMIERS MOUVEMENTS DE NOTRE COEUR.

L'illusion est manifeste; impossible de résister, il faut se rendre. Car, quelle plus grande erreur, et en quelle matière plus importante, que de penser ne point pêcher ou fort légèrement, lorsqu'on pêche le plus?... Que d'appuyer ses excuses sur ce qui nous accuse davantage, et de vouloir nous justifier par des raisons, qui ne sont bonnes qu'à nous faire condamner? En effet, il n'y a rien qui fasse davantage pour notre condamnation, que de dire que c'est notre naturel et notre inclination, puisqu'il nous est recommandé si formellement de ne point suivre ce naturel, de le mortifier, de le dompter et de le soumettre aux ordres de la raison et de la grâce [1]. Ce serait accuser la Providence de Dieu de ne pas donner les grâces nécessaires pour le dompter, ou bien condamner les grâces, comme n'étant pas capables de se l'assujettir. Instruisez-vous, si vous voulez, plus amplement sur ce sujet, en lisant ce qui est rapporté au livre de l'Ordre [2]; et apprenez que ce sont ordinairement ces péchés d'affection, qui n'étant que véniels au commencement, disposent aux mortels, parce que, comme dit saint Thomas [3], une fois qu'on a donné à son cœur la liberté d'aimer quelque

[1] Post concupiscentias tuas non eas, et a voluntate tua avertere. *Eccli.* XVIII,
[2] I Part. dis. XXI, sect. V.
[3] I, II, q. LXXXVIII, a. 4.

objet plus qu'il ne doit, il passe facilement d'un moindre objet à un plus grand, et d'une faute légère à une plus grave [1]. Eh bien, n'est-ce donc pas se tromper, d'estimer si peu ces péchés qui peuvent être mortels? Et ce qui achève de nous perdre en tout ceci, c'est qu'il nous semble que nous n'aimons point le péché, ne nous souvenant pas de ce qu'on nous a dit si souvent, qu'il n'est aucun pécheur qui aime autrement le péché, qu'en aimant trop l'objet qui en est la cause On voudrait bien qu'il n'y eut point de mal ni d'offense de Dieu; mais puisqu'il y en a, et que vous vous entretenez dans ces affections qui vous sont défendues, c'est assez aimer le péché que d'en aimer la cause [2].

O mon Dieu! qui eût pensé qu'on en fût venu là? Ce n'était au commencement qu'une connaissance d'amis, qu'un honnête entretien, qu'une entrevue de personnes qui ne parlaient que de Dieu; mais, parce que le cœur s'est trop attaché à la personne, qu'il y a trop pensé, qu'il s'est trop longtemps entretenu dans ces pensées, il s'y est trouvé si malheureusement entrelacé qu'il n'a pu ensuite s'en défaire, et il s'est si bien accoutumé à se nourrir de poison, qu'il en a fait sa nourriture [3]. Voilà, dit Jésus, voilà ce qui souille l'homme, c'est ce cœur qui commence à aimer et qui, en aimant, achève de se corrompre. C'est là qu'il faut prendre garde, c'est dès les premières atteintes des affections, dès les premiers mouvements et les premières pensées, qu'il faut écraser la tête du serpent, si on veut se délivrer de son venin. C'est plutôt fait de refuser l'entrée à l'ennemi, que d'entrer en composition avec lui; c'est une étincelle de feu qu'il faut éteindre, ou elle vous brûlera. Si le cœur est touché, c'en est fait de la vie naturelle; et si l'affection

[1] Malum non potest esse secundum se intentum ab aliquo. S. Thom. I, II, q. LXXVIII, a. 1, ad. 2.

[2] Quisque incaute exterius respicit, plerumque in delectationem peccati etiam nolens cadit, atque obligatus desideriis, incipit velle quod noluit. S. Greg. XXI, *Mor.* II.

[3] Diabolus serpens lubricus est, cujus si capiti, hoc est primæ suggestioni, non resistitur, totus interna cordis, dum non sentitur, illabitur. Tentationum diabolicarum initia flagitia sunt. S. Hier.

déréglée s'est emparée du cœur, c'est la mort de la vie spirituelle. C'est pourquoi le Sage nous recommande tant de garder notre cœur, qu'il veut que nous n'y épargnions rien, parce qu'il est la source de la vie spirituelle, aussi bien que de la vie naturelle [1]; et la nature n'a pas plus de soin de la conservation de cette noble partie de l'homme pour cette vie, que la grâce n'en a pour l'autre, si nous voulions aussi bien écouter la grâce que la nature.

Mon âme, voudrais-tu, maintenant que tu es devant Dieu, consentir à un péché? Dieu de miséricorde, j'aimerais mieux descendre dans les enfers. Eh bien donc, si tu as une affection déréglée à quoi que ce soit, tu consens à un péché; parce que c'est un péché d'avoir cette affection, ou tu ne seras pas longtemps sans en commettre quelqu'un. Et si au commencement ce péché n'est que véniel, il pourra devenir mortel; car à peine y a-t-il d'âme damnée, ou en danger de l'être, qui n'ait commencé par un péché véniel, et par une affection aussi légère, que celle que tu pourrais avoir.... O mon Dieu! j'y renonce comme je renonce au péché, et je vous donne mon cœur, comme je désire que vous me donniez votre grâce; ou plutôt donnez-moi, s'il vous plaît, votre grâce comme vous voulez que je vous donne mon cœur; car vos désirs sont mieux réglés que les miens, et les miens seront parfaits quand ils suivront les vôtres.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Les péchés qui viennent de l'affection du cœur sont les plus griefs.

Comme il y a des péchés qui se commettent par ignorance, mais une ignorance qui en soi est coupable, et d'autres par irréflexion, d'autres par fragilité, il en est aussi d'autres qui ont pour cause l'affection, qu'on a pour les objets, qui nous font offenser Dieu. Ces derniers sont les plus dangereux, parce qu'ils viennent du cœur, et qu'ils le souillent; ils sont encore les plus dangereux parce qu'ils sont plus volontaires, et qu'étant réi-

[1] Omni custodia serva cor tuum, quia ex ipso vita procedit. *Prov.* IV.

térés plus souvent, ils croissent tellement en malice, que le second est pire que le premier, le troisième encore plus mauvais que le second, et ainsi des autres; aussi méritent-ils de grandes peines, ou en cette vie ou en l'autre. Car là où il y aura plus de taches, il y aura une plus grande expiation à subir, et l'âme qui aura eu plus d'affections, portera plus de taches dont elle aura besoin de se purifier. Oh! qu'il serait bon de s'en purifier ici-bas; mais qu'il vaudrait encore bien mieux ne s'en point infecter dans cette vie. O mon Dieu, si cela est, il me faudrait un cœur nouveau ; car le mien est tout corrompu.

DEUXIÈME POINT.

Ces péchés sont cependant ceux que pour l'ordinaire on considère comme moins graves.

Le mal est que ces péchés étant tels, sont pris tout autrement qu'ils ne sont. Si la raison en jugeait, elle les condamnerait plus que tous les autres, comme vous l'avez vu ; mais parce que c'est la passion et l'amour-propre qui s'en fait juge, ce ne sont pas, à son avis, des péchés, ou ils sont fort pardonnables. L'affection et la conscience s'accordent si bien entre elles, que l'affection ôte le jour et la lumière à la conscience, et la conscience laisse l'affection dans ses ténèbres, mais le péché en est-il pour cela diminué? Non, non, dit le souverain Juge, mais ce qui sera la condamnation de tous ceux qui pèchent ainsi par affection, c'est qu'ils ne veulent pas voir la lumière, qui leur est donnée pour voir leurs péchés, de peur d'être obligés de les quitter, et afin de pouvoir ainsi pécher plus librement. Mon âme, tu peux bien en faire accroire aux hommes et à ta conscience, mais non pas à ton Dieu, qui te jugera d'autant plus sévèrement que tu t'en fais plus accroire.

TROISIÈME POINT.

De là vient une illusion fort dangereuse, qui nous oblige à veiller sur les premiers mouvements de notre cœur.

Cependant remarquez l'illusion qui vient de ce jugement que vous portez, au préjudice de la vérité et de votre conscience. Peut-on voir une erreur plus manifeste ou qui soit en matière plus dangereuse, que de vouloir se persuader que les plus grands péchés soient les moindres, et de croire que ces péchés sont plus pardonnables parce qu'ils viennent de l'inclination naturelle. C'est ainsi qu'on détruit la raison, la vertu et la grâce, qui ne nous sont données que pour régler cette inclination.

On a beau dire qu'on n'aime point le péché, c'est une excuse futile, car il n'est aucun pécheur qui l'aime autrement, qu'en aimant l'objet qui est la cause du péché. Cet amour ne commençant que par les premières pensées du cœur, ce sont ces pensées qu'il faut étouffer, dès leur naissance, comme on écrase la tête du serpent de peur de son venin, ou comme on éteint une étincelle de feu de peur d'un incendie. Gardez votre cœur, dit le Sage, de tout votre pouvoir, car c'est du cœur que vient la vie. Mais qu'est-ce que le garder, sinon veiller, et empêcher qu'il n'ait aucune affection déréglée? Vois-tu, mon âme, l'importance de cette vigilance. Si c'est du cœur que vient la vie, c'est par la vigilance que vit le cœur. O mon Dieu! prenez, s'il vous plaît, ce cœur pour le garder, ou bien aidez-moi à le conserver..

SAMEDI.

DE LA CHANANÉENNE.
SA CONDUITE NOUS PRÉMUNIT CONTRE CETTE ILLUSION QUI CONSISTE A DIRE QU'IL EST INUTILE DE TRAVAILLER A SON SALUT ET A SA PERFECTION, ET QU'IL FAUT EN LAISSER LE SOIN A DIEU.

Ayez pitié de moi, Seigneur, Fils de David, ma fille est misérablement tourmentée par le Démon [1].

Le Sujet, quant à l'histoire, est suffisamment expliqué dans les points de cette méditation; mais il faut remarquer ici, comment il nous découvre encore une sorte d'illusion, qui fait dire à plusieurs qu'il faut laisser agir Dieu, et ne rien faire, ou peu de chose, de nous-mêmes. Il est bien vrai que cela se peut dire, étant bien entendu, mais souvent on l'entend fort mal, et on se trompe. C'est pourquoi l'exemple de la Chananéenne, qui insista tant pour obtenir ce qu'elle demandait, vient bien à propos, pour nous instruire sur cette sorte d'erreur.

La Fin est d'apprendre, de la persévérance de cette femme, que nous devons faire ce qui nous est possible dans nos nécessités spirituelles.

[1] Miserere mei, Domine filii David, filia mea male a Dæmonio vexatur. *S. Matth.* xv.

La Forme est en ces trois points :

1° Comment la Chananéenne, s'approchant de Notre-Seigneur, est rejetée ;

2° Comment elle ne se rebute point, et obtient enfin ce qu'elle demande ;

3° Comment, à son exemple, nous devons faire tout ce qui nous est possible dans nos nécessités spirituelles.

PREMIER POINT.

COMMENT LA CHANANÉENNE, S'APPROCHANT DE NOTRE-SEIGNEUR, EST REJETÉE.

Il y a vraiment de quoi s'étonner, en voyant une femme payenne et infidèle comme était cette Chananéenne, si bien instruite, si dévote et si affectueuse, en la voyant aborder ainsi Jésus-Christ, et lui dire avec une si grande confiance : Seigneur, Fils de David, ayez pitié de moi ; j'ai une fille qui est possédée du démon, et qui en est fort tourmentée[1]. Elle ne dit pas, venez, elle ne dit pas même, commandez ; elle déclare seulement qu'elle est dans la peine à cause de sa fille, qu'elle implore sa miséricorde, qu'elle lui en présente un motif, qui serait capable d'émouvoir un cœur moins compatissant que le sien, qui est tout amour et miséricorde ; qu'il lui plaise donc d'avoir compassion d'elle et de la secourir. Elle croit qu'il le peut absolument par son crédit et par son autorité, s'il le veut, et s'il veut se laisser toucher de compassion à son égard. Elle ne lui demande donc pas autre chose que d'avoir pitié d'elle, et elle croit que pour l'émouvoir c'est assez de lui dire, que c'est cet ennemi qu'il chasse partout, qui tourmente sa fille.

Il est vrai qu'il y a de quoi s'étonner de la prière et de la dévotion de cette femme ; mais ce qui est plus étonnant, c'est qu'elle est néanmoins rejetée de Notre-Seigneur, qui ne fait pas semblant de la voir ou de l'écouter, lui qui était si abordable par tout le monde, qui ne rebuta jamais aucun de ceux, qui s'adressèrent à lui dans leurs nécessités corporelles ou spiri-

[1] Egressus indè Jesus, secessit in partes Tyri et Sidonis. Et ecce mulier Chananæa a finibus illis egressa, clamavit dicens ei : Miserere mei Domine, etc.

tuelles[1]. Il invitait tout le monde à le venir trouver, et voici qu'une femme se présentant à lui avec une grande affliction, il ne lui dit mot, il la renvoie sans se laisser toucher par aucun sentiment humain ; cela n'est-il pas bien étrange?... Eh quoi ! bon Jésus, que dira-t-on de vos bontés, si vous n'en faites usage dans une si belle occasion ? A quand les réservez-vous plus à propos, que lorsqu'on les requiert dans le plus grand besoin? Il est vrai que c'est une Chananéenne et une infidèle qui vous prie; mais n'est-il pas vrai aussi que vous êtes le Sauveur et le bienfaiteur de tous les hommes, que vous voulez du bien à tous, et que le premier bien que l'on puisse faire à une personne affligée, c'est de la délivrer de son affliction? Eh bien, que tardez-vous donc de secourir cette pauvre femme, qui vous en prie si cordialement? Est-il quelques personne qui le merite mieux qu'une mère, qui prie pour sa fille? Est-il une occasion où elle puisse mieux prier, où elle doive être mieux écoutée, que quand sa fille est possédée du démon, et que la mère ne peut s'adresser à personne plus sûrement qu'à vous?

Ces considérations et beaucoup d'autres semblables, rendent ce silence et ce refus de Notre-Seigneur fort surprenant. Et ce qui redouble l'étonnement, c'est que, comme cette femme s'adressa aux Apôtres, pour prier leur maître d'avoir pitié d'elle, que tous l'en prièrent, en lui représentant qu'elle les suivait pas à pas et qu'elle ne faisait que crier après eux, il leur dit pour toute réponse, qu'il n'avait été envoyé que pour les Juifs[2] ; comme s'il eût donné à entendre que cette femme étant étrangère, elle ne devait rien attendre de lui. Mais pourquoi cela ?...

O mon Sauveur ! je n'en veux pas demander davantage, je vous prie même de me pardonner, si j'ai voulu m'informer, pourquoi vous faisiez tant de difficulté dans une occasion qui semblait être à rechercher, pour montrer vos bontés et vos

[1] Qui non respondit ei verbum. Et accedentes discipuli ejus rogabant : Dimitte eam quia clamat post nos.

[2] Ipse autem respondens ait : Non sum missus nisi ad oves quæ perierunt domûs Israel.

miséricordes. Je me retiens, et j'aime mieux adorer votre sagesse dans votre silence, que de m'étonner de votre silence; j'aime mieux reconnaître que vous vous êtes retenu fort à propos de parler à cette femme, plutôt que de rechercher pourquoi vous ne lui avez pas parlé. C'est ainsi que vous nous apprenez comment vous voulez observer le premier, ce que vous enseignez aux autres [1]. Il était ordonné que l'on ne travaillerait pas encore ouvertement à la conversion des gentils, comme on s'employait à celle des Juifs; et vous gardez cette ordonnance. Cette pauvre femme était infidèle et idolâtre, elle ne faisait que commencer à vous connaître; il fallait un peu l'exercer, afin que par là elle méritât mieux ce qu'elle demandait. Bref, il fallait nous instruire en sa personne, de ce que nous avons à faire dans nos besoins. Et ainsi, mon Seigneur, vous la rebutez pour mieux la recevoir, vous faites le sévère afin de lui faire mieux sentir les effets de votre bonté, vous lui refusez sa demande, afin de mieux la lui accorder [2]. Je vous prie d'agir ainsi avec moi comme vous faites avec elle; afin que j'agisse avec vous comme elle l'a fait.

DEUXIÈME POINT.

CETTE FEMME NE SE REBUTE POINT, ELLE OBTIENT ENFIN CE QU'ELLE DEMANDE.

Peut-être que toute autre se fût rebutée et désespérée, en se voyant si mal reçue de celui qui renvoyait tout le monde satisfait et content; mais cette femme prend courage, elle approche plus près de la personne du Sauveur, elle l'adore plus humblement, et lui crie avec plus d'instance et d'ardeur : Seigneur, secourez-moi [3]. Il ne faut nullement douter que le cœur compatissant de Jésus ne fut attendri par ces paroles, et que s'il n'eût eu de grands desseins dans cette circonstance, il ne se serait jamais tant fait prier. Mais comme il voulait nous don-

[1] Ne videretur contrarius illi sententiæ : In viam gentium ne abieritis, et calumiantibus occasionem daret. S. Hier.

[2] Clamabat fœmina et dissimulabatur a Christo, non ut misericordia negaretur; sed ut desiderium accenderetur, et humilitas commendaretur. S. Aug.

[3] At illa venit, et adoravit eum, dicens : Domine, adjuva me.

ner en elle un modèle de constance et de fidélité à persévérer dans nos prières, il va encore éprouver la vertu et la foi vive de cette femme, en lui disant : Qu'il n'était pas à propos de prendre le pain des enfants, pour le jeter aux chiens [1]. Comme s'il eût voulu lui faire entendre que ce n'était pas pour elle qu'il faisait des miracles, mais pour les Juifs, qui étaient comme les enfants de la maison, et que, pour elle, et ses semblables ils n'étaient considérées que comme des chiens, à qui il ne convient pas de donner le pain et la nourrriture des enfants.

Cette réponse n'était-elle pas de nature à la désespérer et à l'indigner, en se voyant assimilée aux animaux? Mais non. Elle est mieux disposée que cela, et, au lieu de s'alarmer de cette parole de rebut et de mépris, elle s'en sert adroitement pour son avantage et repart sur le champ. Oui, mon Seigneur, ce que vous dites est vrai; les Juifs sont vos enfants, et pour moi, je je ne veux pas prendre d'autre qualité auprès de vous, que celle que vous me donnez; mais de grâce, vous savez bien que les petits chiens mangent les miettes, qui tombent de la table de leurs maîtres [2]. Elle voulait dire que, si elle ne méritait pas les faveurs qu'il faisait aux autres, pour le moins il lui plût de lui en faire quelque part; qu'elle ne demandait pas qu'il prît la peine de venir dans sa maison, ni de toucher la malade, mais que ce lui était assez d'avoir seulement de lui un mot, ou la moindre inclination de volonté; qu'elle attendrait tant qu'il lui plairait; qu'elle ne méritait pas d'être considérée et traitée autrement qu'il ne disait, mais qu'au moins on prenait quelquefois pitié des chiens, et qu'on les nourrissait des restes des enfants et des domestiques.

C'en fut assez pour la bonté de Jésus, à qui il tardait autant de donner ce qu'elle lui demandait, qu'à elle de l'obtenir. O femme, lui dit-il aussitôt, que la foi de votre cœur est grande! Vous méritez d'avoir ce que vous me demandez; qu'il soit fait

[1] Qui respondens ait illi : Non est bonum sumere panem filiorum, et mittere canibus.

[2] At illa dixit : Etiam, Domine, nam et catelli edunt de micis, quæ cadunt de mensa dominorum suorum.

comme vous le désirez [1]. Cette parole suffit pour la délivrance de la fille; car aussitôt le démon s'en alla, la possédée fut délivrée, la mère fort contente, toute la maison en grande paix; par là nos âmes sont édifiées, et pleinement instruites de la valeur et de l'efficacité de l'oraison auprès de notre Dieu, quand elle est accompagnée de foi, de confiance, de persévérance et d'humilité. Il avait comme décidé de n'avoir aucune communication avec les infidèles; et toutefois cette prière a été si puissante, qu'elle a en quelque façon changé cet ordre. C'est ainsi qu'autrefois il avait arrêté la mort du roi Ezéchias, et cependant il la diffère en considération de sa prière [2]; c'est ainsi que la peine des trois jours de peste infligée au roi David, fût abrégée en faveur de son humilité [3]. Ainsi en arriva-t-il au roi Achas [4] et à plusieurs autres; ce qui nous fait voir clairement le pouvoir de l'oraison, quand on s'en sert dignement et à propos.

Ce n'est pas pourtant que Dieu change ou qu'il se contredise, quand il semble changer ses ordonnances par l'effet de la prière [5]; car, à proprement parler, il n'y a point de changement en Dieu, ni dans ses ordonnances, qui n'étant que conditionnelles, ne doivent recevoir leur exécution que dans le cas ou personne n'emploierait pas l'oraison pour empêcher l'effet des menaces divines. De sorte que, quand l'oraison s'y est opposée, les menaces n'ont plus d'effet; puisque la condition qui devait les empêcher s'y est trouvée. De même, il avait résolu de ne faire aucune faveur aux gentils, et de ne délivrer cette fille qu'à l'instante prière de sa mère; la résolution n'est point changée par la délivrance de la fille, car cette délivrance n'a eu lieu qu'en vertu de la condition, qui était attachée à la résolution [6]. Cependant c'est une belle leçon que Dieu nous donne, pour apprendre

[1] Tunc respondens Jesus, ait illi : O mulier magna est fides tua, fiat tibi, sicut vis; et sanata est filia ejus ex illa hora.

[2] IV *Reg.* XL.

[3] II *Reg.* XXIV.

[4] III *Reg.* XX.

[5] Neque enim Deus cogitat sicut homines, ut aliqua ei nova succedat sententia. S. Ambr.

[6] Impetravit oratione quod non Apostoli. S. Chrys.

combien la prière, accompagnée d'humilité et de persévérance, lui est agréable, puisqu'elle a le pouvoir de modifier ses desseins et ses ordonnances; et si ce n'était en sa considération, jamais Dieu n'accorderait tant de ces grâces et de ces faveurs qu'il répand sur les hommes [1]. Apprenons donc à nous servir de ces moyens, et si nous avons mérité d'être châtiés, ou si nous ne méritons pas de recevoir quelques faveurs dont nous aurions besoin; employons pour les obtenir l'oraison, et joignons-y les vertus qui la rendent plus efficace. O mon Dieu! donnez-moi ces vertus, et que ce soit là la première demande que je vous fais, à savoir, celle d'obtenir la grâce de vous présenter mes autres prières si à propos, et comme il faut vous les présenter, que j'en obtienne l'effet pour moi, et pour tous ceux qui en sont participants.

TROISIÈME POINT.

COMMENT, A SON EXEMPLE, IL FAUT FAIRE TOUT NOTRE POSSIBLE DANS NOS NÉCESSITÉS SPIRITUELLES.

Nous apprenons en particulier de ce fait, et nous devons considérer avec soin, puisque c'est la fin principale de cette méditation, que quand on dit qu'il se faut laisser conduire par Dieu, cela ne doit pas s'entendre dans ce sens que nous n'avons rien à faire, et que nous devons le laisser agir seul, car ce principe est faux, et ce serait une illusion évidente, comme nous le voyons clairement par l'exemple de cette femme. N'est-il pas vrai que si elle n'eût rien fait, elle et sa fille s'en seraient fort mal trouvées? Si donc on dit qu'il faut se laisser conduire par Dieu, on ne doit point entendre autrement cette proposition que dans ce sens : qu'il faut se laisser conduire comme Dieu même l'entend, et selon qu'il nous fait savoir en quoi il veut que nous nous laissions conduire; car il y a certaines choses qu'il veut de nous et il y en a d'autres qu'il ne veut pas. Et comme il ne faut pas entreprendre sur ce qu'il ne veut pas de nous, et qu'il faut le laisser agir seul, puisqu'il le veut ainsi, de même faut-il faire ce qu'il exige de nous, et ce serait se tromper, de vouloir le

[1] Et dixit, ut disperderet eos, si non Moyses electus ejus stetisset in confractione, in conspectu ejus. *Psal.* CIII.

laisser agir seul, puisqu'il entend et nous déclare que nous travaillions avec lui.

Si cette femme fût demeurée à la maison, dans l'affliction où elle était, et dans l'impuissance de se soulager elle-même, et qu'elle se fût travaillé l'esprit autant que le démon tourmentait sa fille, elle eût mal fait. En effet, on eût pu lui dire alors, qu'elle n'avançait en rien, et qu'elle devait se laisser conduire par Dieu; car ce que Dieu demandait d'elle, n'était pas de se tourmenter et de se désespérer. Mais quand elle vient à Jésus et qu'elle le prie, comme nous voyons qu'elle le fit, on ne peut que la louer, ainsi que Notre-Seigneur l'a louée lui-même, et de fait et de parole; car c'est ce qu'il voulait d'elle, pour délivrer sa fille. De même, quand dans nos afflictions ou autres nécessités, soit du corps, soit de l'âme, nous ne faisons que nous affliger et nous tourmenter, nous faisons mal, et on peut fort bien nous dire de nous laisser conduire par Dieu, qui veut ces afflictions, sans que nous nous tourmentions de la sorte. Mais, si nous recourons à la prière, et aux autres remèdes ordinaires qu'il a établis, personne ne saurait le trouver mauvais, parce que c'est ce qu'il veut de nous; quelquefois même il nous envoie des afflictions, afin de nous donner sujet d'avoir recours à lui, pour nous humilier, et pour nous exciter à faire ce que nous ne ferions pas, si nous n'étions visités par cette adversité [1].

Cela est si vrai que, si on ne fait pas ce qu'il prétend qu'on fasse en cet état, il s'en plaint, il en châtie doublement, et il déclare qu'il punit davantage les pécheurs, pour ne s'être pas servis de la prière, afin de l'apaiser, que pour les péchés dont ils l'ont offensé [2]. Que s'il ne semble pas accorder aussitôt ce qu'on lui demande, ce n'est que pour l'accorder plus avantageusement, ou pour donner quelque chose de meilleur; car tôt ou tard, si vous faites ce qu'il attend de vous, il ne man-

[1] Invoca me in die tribulationis, eruam te et honorificabis me. *Ps.* XLIX.

[2] Quamobrem prohibitæ sunt stellæ pluviarum et serotinus imber non fuit, frons mulieris meretricis facta est tibi, noluisti erubescere, ergo saltem a modo voca me. *Jer.* III; *Eccli.* XVIII.

quera pas de vous accorder ce que vous lui demandez. C'est à vous d'apporter à la méditation la préparation nécessaire, comme le Sage le recommande [1], de vous appliquer au sujet, d'agir raisonnablement, et de vous servir des autres moyens de perfection; mais c'est à Dieu de vous éclairer, de vous échauffer, de vous consoler et de vous perfectionner selon qu'il lui plaira. Qui penserait tout faire, ne ferait rien, et qui voudrait ne rien faire, mériterait d'être châtié comme un paresseux et un présomptueux [2].

Il faut toujours marcher entre ces deux extrêmes, ne pas plus entreprendre que Dieu ne veut, et ne laisser rien aussi de ce qu'il veut. Or, puisque nous savons qu'il veut surtout que nous nous humiliions dans nos prospérités ou adversités; humilions-nous en sa présence, disait la sage Judith, faisant tout ce qu'il veut faire avec nous, et le laissant faire en ce qu'il veut faire lui seul [3]. Ceux à qui elle parlait, avaient résolu dans leur assemblée d'attendre encore cinq jours, sans se rendre aux ennemis. Ce n'est pas cela, leur dit-elle, que Dieu veut de nous, mais il exige que nous nous reconnaissions, que nous lui demandions pardon de nos péchés, que nous attendions de sa providence ce qu'il lui plaira d'ordonner, et que nous espérions que tout ce que sa bonté permettra, ne sera que pour notre plus grand bien. N'est-ce pas là de quoi vous instruire, et de quoi vous apprendre à conformer toujours vos devoirs à vos pouvoirs, en ne désirant pas plus que vous ne pouvez, et en faisant aussi tout votre possible? Mais, mon Dieu, ce qui me donne de la peine, c'est que je pense quelquefois pouvoir ce que je veux, et que je ne puis pas ce que je ne veux point. Mon fils, ne juge pas de ton pouvoir par tes désirs et tes sentiments; mais par la raison, par

[1] Quicumque spiritu Dei aguntur, ii sunt filii Dei. *Rom.* VIII.

[2] Aguntur ut agant, non ut ipsi nihil agant et ad hoc eis ostenditur quid agere debeant, et quando id agunt sicut agendum est, id est cum dilectione et delectatione justitiæ, suavitatem, quam dedit Dominus, ut terra eorum daret fructum suum, accepisse se gaudeat. S. Aug. *de Verb. Ap.*

[3] Et ideo humiliemus illi animas nostras et in spiritu constituti humiliato servientes illi, dicamus flentes Domino, ut secundum voluntatem suam sic faciat nobiscum misericordiam, etc. *Jud.* VIII.

la foi et par la grâce ; tu connaîtras ainsi véritablement ce que tu dois faire ou laisser, et si tu agis fidèlement selon ce que tu sais, tu mériteras d'en connaître tous les jours davantage.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Comment la Chananéenne, s'approchant de Notre-Seigneur, est rejetée.

Cela est à la vérité étonnant, qu'une femme infidèle sache si bien, si dévotement, et si à propos, prier Notre-Seigneur, comme l'a fait la Chananéenne ; mais il est bien plus étonnant que ce Seigneur de toute bonté, renvoie une personne qui le prie si à propos, sans lui accorder sa requête et sans lui dire mot. Pourquoi, mon doux Jésus, depuis que vous avez fait connaître vos bontés à tout le monde, les cachez-vous dans une si belle occasion, qui était capable de les faire éclater, si elles eussent été cachées ? Si c'est parce qu'elle est étrangère, qu'elle ne mérite pas d'être écoutée, hélas ! voilà vos Apôtres qui s'emploient pour elle. Mais attendons, son temps viendra, Jésus ne fait rien que dans l'ordre, cet ordre n'est pas encore arrivé, pour qu'il lui accorde ce qu'elle demande. Il nous veut apprendre en sa personne, comment nous ne devons pas nous rebuter dans les premiers refus, que nous recevons de nos requêtes, et qu'il faut être quelquesfois refusé, pour avoir mieux ce qu'on demande. O mon Jésus, je n'ai plus rien à dire contre votre silence ; mais j'ai à admirer votre sagesse, qui m'instruit autant en se taisant qu'en parlant.

DEUXIÈME POINT.

Comment cette femme ne se rebute point ; elle obtient enfin ce qu'elle demande.

Cette femme ne se rebute point pour être ainsi traitée, elle s'encourage plutôt par ce mauvais traitement, qu'elle ne désespère. Elle approche plus près, elle s'humilie plus bas et elle crie plus haut : Seigneur, secourez-moi. Non, dit ce Seigneur, il n'est pas à propos de prendre le pain des enfants, pour le jeter aux chiens. Il est vrai, repart-elle, mais aussi les chiens mangent-ils les miettes, qui tombent de la table de leurs maîtres. O femme ! lui dit alors le bon Jésus, que votre foi est grande, vous méritez d'obtenir ce que vous demandez ; et en effet, sa fille fut aussitôt guérie. O mon Jésus! quand vous n'auriez point rendu ce témoignage à la foi et à la dévotion de cette femme, nous aurions assez de sujet de penser que

ces vertus sont grandes, puisqu'elles ont le pouvoir de nous obtenir ce que vous ne donneriez jamais sans elle. Mon âme, veux-tu être toute puissante auprès de ton Dieu? Veux-tu empêcher les maux dont il nous menace, et mériter les biens qu'il nous refuse? Apprends de cette femme à t'humilier, à prier et à persévérer; et si nous regardons comme une honte qu'une femme nous fasse la leçon, pensons qu'il est bien honteux de ne pas savoir faire, ce qu'une femme Chananéenne et infidèle a fait.

TROISIÈME POINT.

Comment il faut, à son exemple, faire ce que nous pouvons dans nos nécessités spirituelles.

Ce n'est pas seulement à l'égard de la prière et de quelques vertus, qu'il faut imiter cet exemple, mais il doit nous servir à apprendre dans quel sens il faut entendre, et pratiquer ce qu'on dit assez ordinairement : Qu'il faut se laisser conduire par Dieu, sans se mêler d'agir beaucoup. Car nous voyons que si cette femme n'eût agi puissamment, elle n'eût rien mérité; d'où l'on peut conclure qu'on pourrait se tromper dans cette proposition, si on ne la prenait pas dans son sens véritable. Elle nous apprend donc qu'il y a des choses que Dieu ne veut pas de nous, et qu'il y en a d'autres qu'il veut et qu'il attend, pour nous donner ce que nous lui demandons. Laissons le faire quand il ne veut pas que nous nous travaillions; mais quand il veut que nous y mettions la main, quand, par exemple, il ne veut pas nous donner du pain, autrement qu'en labourant; il est aussi nécessaire d'agir alors avec lui, qu'il faut le laisser agir seul, quand il ne veut pas que nous y travaillions. C'est donc ainsi qu'on se laisse parfaitement conduire par Dieu, quand on se conduit tellement par son ordre et par sa volonté, qu'on n'en fait pas plus qu'il ne désire, mais aussi qu'on en fait autant qu'il veut, et non pas moins. Ce sont deux extrémités qui sont également vicieuses, et il n'y a de sûreté qu'au milieu; et en donnant la main à Dieu, afin qu'il l'a prenne pour nous aider, ou en le laissant agir selon qu'il lui plaira. O mon Dieu! pourvu que je connaisse vos volontés, je suis prêt à les exécuter. Mon fils, pourvu que tu fasses celles que tu connais tu apprendras les autres que tu ne connais pas.

QUINZIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

RÉSURRECTION DU FILS DE LA VEUVE DE NAIM.

Jeune homme, je vous commande de vous lever. Il se leva aussitôt plein de vie, mais il ne sortit pas du cercueil où il était, il s'y tint assis jusques à ce que Notre-Seigneur le prenant par la main, l'en fit sortir, et le rendit à sa mère[1].

Le Sujet qui a déjà été considéré ailleurs[2], dans le cour du récit évangélique, s'arrête ici principalement à considérer que ce jeune homme après sa résurrection ne se leva qu'à demi, demeurant dans son cercueil, y parlant avec le convoi qui l'accompagnait au tombeau. Ceci nous représente qu'après notre conversion de l'état du péché à l'état de la grâce, nous demeurons ainsi souvent assis et arrêtés dans nos imperfections naturelles, figurées par le cercueil, dont Notre-Seigneur veut nous retirer par une seconde grâce, si nous savons bien nous en servir. Et, par conséquent,

La Fin doit être, qu'après avoir reconnu cette vérité, on s'étudie à travailler avec cette divine grâce, pour se relever tout à fait de ses mauvaises habitudes et de ses inclinations trop naturelles,

La Forme est en ces trois points :

1° Résurrection du jeune homme.

2° Il demeure dans son cercueil, et nous représente les mauvaises habitudes, qui restent après le péché.

3° Notre-Seigneur l'en retire, et nous donne à entendre qu'il est prêt à nous retirer aussi de nos imperfections par sa grâce.

PREMIER POINT.

RÉSURRECTION DU JEUNE HOMME.

Un jeune homme était mort, car on meurt à tout âge[3]. Sa mère, qui était veuve, en est toute affligé, parce qu'il était son fils unique, qu'il était fort riche et de belle espérance ; mais les

[1] Adolescens tibi dico, Surge. Et resedit qui erat mortuus, et cœpit loqui et dedit illum matri suæ. *S. Luc.* VII.

[2] Voyez le mardi de la septième semaine après la Pentecôte.

[3] Iste moritur robustus et sanus, dives et fœlix. *Job.* X.

espérances du monde sont bien frêles et bien caduques. On le portait déjà dans le tombeau, le convoi nombreux, paraissait magnifique et fort grand ; il ne délivre pourtant pas de la mort ce pauvre jeune homme, non plus que son âge et ses richesses [1], et la pauvre mère n'est pas beaucoup soulagée dans sa douleur, par l'honneur qu'on lui fait, ainsi qu'à son fils.... Voyez-vous tout cet appareil ? Il faut passer par là tôt ou tard, il faut mourir, ou avant, ou après y avoir vu passer les vôtres ; que pensez-vous ?...

Cependant Notre-Seigneur entra dans la ville où ces obsèques se faisaient, et, rencontrant à la porte ce convoi, il jette les yeux sur la mère du défunt, qui était inconsolable, il en a compassion, il lui parle et lui dit de ne plus pleurer ; puis, commandant aux porteurs de s'arrêter, il appelle le défunt par ces paroles : *Jeune homme, je vous commande de vous lever.* Le voilà aussitôt en vie et en santé ; la foule voyant ce miracle en demeura si ravie d'étonnement, qu'elle n'avait plus de parole que pour louer Dieu, et pour dire que cet homme, qui venait d'opérer ce prodige, était véritablement un prophète, et qu'ils étaient bien obligés à Dieu, de ce qu'il les visitait si amoureusement dans la personne de cet homme tout divin [2].

Il est vrai qu'il y avait bien de quoi s'étonner, et vous pourriez avec eux admirer et louer cette puissance et cette bonté divines. Mais comme vous savez assez que ce Dieu de miséricorde est tout-puissant et bon, vous ne vous étonnerez peut-être pas de ce miracle ; aussi, ne faut-il pas passer ce point, sans saisir l'occasion qui se présente, de produire quelques actes de cette affection d'étonnement et d'admiration, que nous impose la vue des merveilles de Dieu. Si vous ne pouvez donc plus vous étonner, que Dieu ressuscite un mort, parce qu'il est assez bon et assez puissant pour le faire, étonnez-vous comment ce Dieu puissant

[1] Non proderunt divitiæ in die ultionis. *Prov.* XIII.

[2] Cùm autem appropinquaret portæ civitatis, ecce defunctus efferebatur filius unicus matris suæ, et hæc vidua erat, et turba civitatis multa cum illa, quam cùm vidisset Dominus misericordia motus super eam, dixit illi : Noli flere, et accessit et tetigit loculum. Hi autem qui portabant, steterunt, et ait : Adolescens tibi dico : surge. Accepit autem omnes timor, et magnificabant Deum dicentes, quia Propheta magnus surrexit in nobis, et quia Deus visitavit plebem suam.

et bon n'en a ressuscité qu'un ou deux, trois tout au plus, parmi tant de personnes qui mouraient, au temps qu'il vivait sur la terre [1]. Pourquoi un Dieu si bon les laissait-t-il mourir, ou pourquoi ne les ressuscitait-il pas ?

Oh ! sagesse admirable de Jésus ! ôh ! jugements épouvantables de Dieu ! Comme ce mort ressuscité nous représente le pécheur rappelé à la grâce, de même tant d'autres, qui sont morts sans être ressuscités, nous signifient, qu'il y en a incomparablement plus qui sont délaissés, et qui meurent enfin dans leur péché, qu'il n'y en a qui se convertissent, ou qui persévèrent dans la grâce. Cela n'est-il pas épouvantable, parmi tant de bontés que Dieu a témoignées à tout le genre humain, et n'avez-vous point sujet de craindre que, le nombre des morts étant si grand et celui des ressuscités si petit, vous ne soyez plutôt de ce grand nombre qui se perd, que du petit qui est sauvé?... Vous savez bien que vous avez commis quelque péché mortel ; Ah ! péché ! soupirez et sanglottez à ce mot de péché mortel.... Vous savez bien qu'être dans l'état du péché, c'est être mort et enseveli comme ce jeune homme qu'on portait en terre, que c'est être près d'être jeté dans les enfers, comme il était près d'être mis dans son tombeau [2]. Eh bien, savez-vous avec une égale certitude, que vous soyez ressuscité à la grâce, comme vous savez que vous êtes mort par le péché? Et dans cette incertitude, n'avez-vous rien à craindre?...

Mais ce qui doit mettre encore le comble à notre étonnement, c'est que ce bon Jésus ne laisse pas de crier tous les jours aux pécheurs, ce qu'il a dit une seule fois à ce mort : *levez-vous,* car il ne cesse de les prévenir, et de les appeler par ses grâces [3]. Et néanmoins, il y en a si peu qui reviennent.... Assurément, cela est encore plus étonnant, que de voir le grand nombre de

[1] Videte, admiramini et obstupescite. *Hab.* I. S. Augustinus, tractatu XLIX, *in S. Joan.*

[2] Nisi quia Dominus adjuvit me ; paulò minus habitasset in inferno anima mea. *Psalm.* XXXIX.

[3] Sapientia foris prædicat, in plateis dat vocem suam.

In capite turbarum clamitat, in foribus portarum urbis profert verba sua dicens : Usquequò parvuli, etc. ? Convertimini ad correptionem meam. *Prov.* I.

morts de la mort corporelle, car il ne voulait pas leur rendre la vie; tandis qu'il appelle le pécheur, veut le ressusciter et lui présente sa grâce qui est la vie....

N'est-il pas vrai qu'il vous en a souvent pressé, et que vous êtes peut-être encore à revenir, ou que vous avez fort tardé, ou enfin, qu'il y en a tant dans le monde qui font la sourde oreille? Que dites-vous de tout cela; de quoi vous étonnez-vous le plus, de la patience d'un Dieu si bon, ou de l'endurcissement des pécheurs, de la miséricorde qu'il vous a faite, ou de votre malice d'y avoir tant résisté?... Mais si maintenant il vous appelle encore, s'il vous dit : Levez-vous, quittez ce péché [1], et il vous le dit aussi véritablement que vous êtes dans ce péché, et qu'il veut vous en relever, que répondrez-vous, que ferez-vous?... Le voilà qui attend, le voilà qui vous parle de votre orgueil, de votre attachement à cette créature, de votre honneur, de votre bien. Debout, vivre dans ces affections déréglées, c'est la mort de la vie spirituelle. Levez-vous, c'est moi qui ai commandé à la mort, et à qui la mort a obéi, qui vous commande maintenant de quitter cette affection, qui est plus mortelle que vous ne pensez? Serez-vous plus mort et plus insensible que la mort même?...

Si la conscience ne vous reproche rien sur ce sujet, portez alors votre pensée vers tant de personnes, à qui Dieu ne fait pas peut-être les mêmes grâces qu'à vous, ou qui y résistent; dites-lui d'un cœur tout attendri de compassion : Ah! mon Seigneur Jésus, l'heure n'est-elle pas venue, cette heure dont vous avez dit, que ceux qui sont dans les monuments, écouteraient votre parole [2]? Parlez donc, mon Seigneur, s'il vous plaît, parlez, et faites-leur la grâce de vous écouter. Plût à votre bonté, que je fusse capable de vous émouvoir par mes larmes; voilà que je vous offre celles de votre Mère. O sainte Vierge! priez pour tels ou tels, que vous connaissez mieux que moi, afin

[1] Propter quod dicit, surge qui dormis, et exurge a mortuis et illuminabit te Christus. *Ephes.* v.

[2] Venit hora in qua omnes qui in monumentis sunt, audient vocem filii Dei *S. Joan.* v.

qu'ils reviennent, de la mort du péché, où ils sont ensevelis, à la grâce qui leur est offerte...

DEUXIÉME POINT..

LE JEUNE HOMME ÉTANT RESSUSCITÉ, ET RESTANT DANS LE CERCUEIL, NOUS REPRÉSENTE LES MAUVAISES HABITUDES QUI RESTENT APRÉS LE PÉCHÉ.

Ce qui est particulier et merveilleux dans ce jeune homme, c'est que, étant ressuscité, il ne sortit pas aussitôt du cercueil, mais il y restait assis comme dans son lit sans se lever, si Jésus n'y eût encore apporté la main. Quel spectacle, mais quel mystère!... Car il n'y a rien ici de superflu et qui ne puisse servir à notre instruction. Cet état donc et cette posture du jeune homme, signifie que ceux qui ressuscitent de la mort du péché, ou qui changent de vie demeurent souvent encore dans les habitudes et les inclinations de la nature; ces inclinations sont comme un cercueil ou une bière, où nous sommes liés et arrêtés jusqu'au tombeau [1].

Oui le péché, quoique pardonné et effacé, laisse de mauvaises habitudes, des inclinations naturelles, qui causent trois grands inconvénients à ceux, qui ne travaillent pas à s'en défaire au plus tôt. Le premier est d'être en danger de retomber aisément dans le péché, et de vivre dans des combats perpétuels, quand d'un côté la bonne conscience, et de l'autre la mauvaise inclination presseront la volonté. Il arrive de là que ce ne sont que scrupules et anxiétés, on ne sait si on y a consenti ou non; n'être pas entièrement à Dieu, ne se donner à lui qu'à demi, ne vivre pour lui qu'à moitié, ah! que c'est un triste état [2]! Car, lors même qu'on ne tomberait point dans le péché mortel, néanmoins, et c'est le second inconvénient, on mène une vie toute languissante, tiède et fort imparfaite, qui ne durera pas longtemps, sans se déclarer d'un côté ou d'un autre. Dieu ne veut point que dans son service on marche en boîtant, mais il veut qu'on marche droit; il ne veut point de ces serviteurs à deux

[1] Et resedit qui erat mortuus. Remanent dispositiones ex præcedentibus actibus causatæ, quæ dicuntur reliquiæ peccati. S. Thom. III p. q. VI, art. 5.

[2] Est qui promittit, et quasi gladio pungitur conscientiæ. *Prov.* XII.

maîtres qui n'en servent aucun[1]; il ne peut souffrir ces tièdes, qui ne sont ni chauds ni froids [2], ni bons ni mauvais en apparence... Déclarez-vous, voulez-vous le servir ou non? Que ce soit donc à bon escient et comme il faut; car autrement voici encore un troisième inconvénient qui en arrive. C'est que, comme ces personnes, qui font semblant de servir Dieu, passent dans le monde pour dévotes et spirituelles, et comme elles ne sont pas des plus spirituelles et des plus mortifiées, elles se laissent aller à leurs mouvements naturels de colère, de vengeance, de dépit et d'autres semblables, qui décrient fort la vie dévote et spirituelle, comme si elle permettait ces extravagances [3]; et qui pis est, ces bonnes personnes qui scandalisent ainsi la vertu, ne voyant pas le mal qu'elles font, ne se persuadent pas qu'elles soient si mauvaises. Parce qu'elles ressentent quelque bonne volonté de servir Dieu, il leur semble qu'elles n'ont que de la haine et de l'aversion pour le péché et de l'amour pour la vertu; de sorte qu'il ne leur paraît pas qu'elles puissent pécher. Mais comme elles sont encore dans leur cercueil, comme elles ne sont point sorties de leur mauvais naturel, quoiqu'elles ne l'aiment plus, elles ne laissent pas pourtant de le suivre et de s'y laisser emporter; ainsi ce jeune homme, tout ressuscité qu'il était, demeurant dans l'état de mort, était porté comme un mort ou comme un malade; et s'il y fût demeuré longtemps, il n'eût ressuscité et vécu qu'à demi.

Quelle misère, s'il ne fût pas sorti de là! Vous le voyez assez; mais apprenez de là aussi, combien est misérable l'état où vous êtes, si vous vous arrêtez davantage à vivre selon vos inclinations et vos affections naturelles, et si vous ne prenez la ferme résolution de leur commander plutôt que d'y être soumis, et de porter plutôt votre cercueil ou votre lit, comme fit le paraly-

[1] III *Reg.* XIII.

Gressus rectos facite pedibus vestris ut non claudicans quis erret, magis autem sanetur. *Hebr.* XII.

[2] *Apocal.* III.

[3] Nonne ipsi blasphemant bonum nomen quod invocatum est super vos. *Jacob.* II.

tique [1] plutôt que d'en être porté. C'est faire trop d'honneur à ses mauvaises habitudes, de les loger dans le même lieu où l'on reçoit tant de grâces de Dieu. Ce n'est pas recevoir ses grâces comme elles le méritent, de ne leur donner que la moitié de son cœur; il est déjà trop petit pour le ciel, qui y descend avec le très-saint Sacrement; et que sera-ce si vous le rétrécissez encore davantage [2]?... Ah ! que de grâces perdues; que de rebuts à l'esprit de Dieu, qui s'est tant de fois présenté pour être le maître de la maison, pour la gouverner en Dieu, et qui en a été renvoyé, autant de fois qu'une mauvaise inclination s'est soulevée pour avoir le dessus et pour se maintenir dans sa possession... Forcez, mon Dieu, forcez ce mauvais naturel, et vous l'assujettissez entièrement. Tendez, ô mon Seigneur, la main à ce misérable languissant et demi-mort, comme vous l'avez tendue à ce pauvre jeune homme, et me retirez de moi-même, afin de m'attirer à vous....

TROISIÈME POINT.

NOTRE-SEIGNEUR EN RETIRANT CE JEUNE HOMME DE SON CERCUEIL, NOUS FAIT ENTENDRE QU'IL EST ÉGALEMENT DISPOSÉ A NOUS RETIRER DE NOS MAUVAISES INCLINATIONS.

Notre-Seigneur voyant donc ce jeune homme sur son séant, le prit par la main, le fit sortir de son cercueil et le rendit à sa mère qui en fut fort consolée. C'est ainsi qu'après nous avoir retirés du péché et de l'état de perdition, il ne cesse encore de nous appeler, et de nous retirer de l'état imparfait où nous nous arrêtons. Quelques-uns, dit saint Thomas [3], comme l'Apôtre saint Paul et sainte Madeleine, se convertissent si parfaitement aussitôt qu'ils sont appelés, qu'ils ne se laissent plus emporter

[1] S. *Lucæ* v.

[2] Coangustatum est enim stratum, ita ut alter decidat, et pallium breve utrumque operire non potest. *Isa.* XXVIII.

[3] Quandoque tanta commotione convertit cor hominis ut subitò perfectè consequatur sanitatem spiritualem, non solum remissa culpa, sed sublatis omnibus peccati reliquiis : quandoque autem prius remittit culpam per gratiam operantem, et postea per gratiam cooperantem, successive tollit peccati reliquias. III p. q. LXXXVI, a. 5, ad 1.

aux inclinations de la chair et du sang; mais à ceux qui n'entrent pas dans les voies d'une conversion si parfaite, il est besoin d'une nouvelle grâce que notre bon Seigneur ne leur refuse pas. J'ai, dit-il, étendu ma main, mais il ne s'est trouvé personne qui daignât jeter les yeux sur moi [1]; c'est-à-dire, qu'il y en a si peu qui y pensent, que l'on peut dire qu'à peine y en a-t-il un seul; oui, à peine en trouve-t-on un seul qui se convertisse comme il faut....

Vous en trouverez assez qui feront des confessions générales, qui changeront leurs habits, réformeront leur extérieur; mais vous en voyez fort peu qui, d'orgueilleux, de sujets à la colère, de sensuels et d'attachés qu'ils sont à leurs intérêts, deviennent humbles, doux, spirituels, désintéressés. C'est pourtant où nous appelle cette seconde grâce, c'est l'accomplissement de la première, c'est la parfaite conversion. Quoiqu'on ne change point d'état, ni de vocation, il faut toujours changer ses inclinations ou apprendre à les gouverner si bien, que si elles ne sont pas changées dans leur nature, elles le soient dans leurs effets, en tant qu'on ne leur permette rien que selon l'ordre de la raison et de la grâce [2]. Voilà la vraie conversion; c'est là être vraiment ressuscité et retiré de son cercueil. Or, c'est où cette seconde grâce nous attire. C'est pourquoi Notre-Seigneur dit, dans l'Ecriture, qu'il a étendu sa main en nous appelant; il veut nous faire entendre que, comme on étend la main vers un autre, principalement pour trois motifs, de même, cette grâce produit en nous trois effets qui nous sont nécessaires pour nous défaire parfaitement et pour nous rendre maîtres absolus d'une mauvaise inclination.

Premièrement, on étend la main vers quelqu'un, quand on veut l'aider à se relever ou à marcher; s'il a de la peine à le faire, on étend la main pour le soulager, et c'est ainsi que

[1] Extendi manum meam et non fuit qui aspiceret. *Prov.* I.
Apprehenderunt mendacium et noluerunt reverti, attendi et auscultavi : nemo quod bonum est, loquitur, etc. *Jer.* VIII.

[2] Caro transit in spiritum, non substantiæ commutatione, sed vitæ. *S. Paul.* Suprà.

Notre-Seigneur fit sortir ce jeune homme ressuscité. C'est donc ainsi qu'il étend la main vers nous [1]; c'est ainsi que sa grâce nous aide et nous assiste, pour dompter nos mauvaises inclinations, qui ne pourraient autrement être domptées; c'est ainsi que tous les saints les ont soumises, car ils avaient leurs penchants comme nous, et ils sont parvenus à les dominer par le moyen de la grâce, qui nous est offerte. Quand on nous parle de nous combattre et de nous surmonter, à l'exemple des saints, nous opposons toujours qu'ils étaient saints, qu'ils n'avaient pas les mêmes empêchements que nous, ou que nous n'avons pas les grâces qu'ils avaient. En raisonnant ainsi, nous sommes dans l'erreur, car ils étaient hommes, et sujets comme nous à quelque passion particulière [2], qu'ils n'auraient pu corriger sans la grâce; nous avons aussi cette grâce pour corriger la nôtre, si nous voulons y travailler comme ils l'ont fait. Et pourquoi ne le voudriez-vous pas?...

En second lieu, on étend la main en signe de paix, d'amitié et de bienveillance, en embrassant, en donnant ou en recevant[3]; et l'on peut croire que Notre-Seigneur donna tous ces signes d'amitié à ce jeune homme, et que le jeune homme y répondit. Tel est le second effet de cette grâce, touchant la pratique de cette mortification intérieure de nos inclinations. Elle nous communique tant de douceurs et de contentements, dans cette victoire sur nous-mêmes, qu'il n'y a pas autant de plaisir à suivre ses inclinations, qu'à les quitter; et si Dieu nous tend la main et nous donne de quoi nous contenter, nous lui offrons aussi ce qui lui plaît davantage, en nous refusant ce qui lui déplaisait. Et c'est ainsi, entre Dieu et l'homme, la manière de s'entre-donner et de recevoir la plus magnifique, quand l'homme, pour être agréable à Dieu, lui sacrifie ses plaisirs et ses intérêts, et que Dieu lui donne tant de paix et de

[1] Ego Deus tuus confortavi te, et auxiliatus sum tibi, et suscepit te dextera justi. *Isa.* XLI.

[2] Elias homo erat similis nobis, passibilis. *S. Jac.* V.

[3] Ut darent dextras atque acciperent. II *Machab.* XIV.

consolation, qu'il se tient encore plus obligé de lui donner tout ce qu'il a, et tout ce qu'il est. O doux Jésus! qu'il m'est avantageux de recevoir vos dons, car de quoi vous servent les miens? et sans les vôtres je ne suis rien [1].

Enfin, on étend la main pour soutenir la personne qu'on aide à marcher, ou pour lui indiquer le lieu où elle doit aller et demeurer. C'est ainsi que Notre-Seigneur rendit le fils à sa mère [2], et c'est ainsi qu'il nous montre, par cette grâce, le degré où nous devons aspirer dans la voie de la perfection [3]; or ce degré consiste particulièrement dans cet exercice de se vaincre soi-même, là où nous en avons le plus besoin; c'est le lieu où il veut nous mettre, c'est notre perfection, c'en est la meilleure et la plus sûre disposition. Il n'y a plus de difficulté ensuite pour s'unir et s'attacher à son Dieu et à son souverain bien, quand on est ainsi détaché de soi-même.

O Jésus! étendez donc, s'il vous plaît, votre main qui opère si parfaitement tous ces effets.... Oui, mon fils, je le veux bien, mais il faut aussi y apporter la tienne, et travailler avec moi d'un même cœur à un même objet, pour ta perfection. Tout ton mal est que, quand je mets ma main pour guérir ton orgueil, tu retires la tienne, et nous ne faisons rien. Pense un peu à ce que je te dis, et à ce que tu as à me répondre....

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Résurrection du jeune homme.

Voilà qu'un jeune homme, fils unique d'une veuve fort riche, vient de mourir. Que de bruit dans la maison, que de pleurs et de regrets!... Mais tout cela ne lui redonne pas la vie, non plus que son âge et ses biens n'avaient pu la lui conserver. On l'ensevelit, on forme le convoi, on prépare les obsèques, on le porte en terre, ce n'est que deuil dans toute la ville;

[1] Notas mihi fecisti vias vitæ, adimplebis me lætitia cum vultu tuo, delectationes in dextera tua usque in finem. *Psal.* XV.

[2] Et dedit illum matri suæ.

[3] Tenuisti manum dexteram meam, et in voluntate tua deduxisti me. *Psalm.* LXXII.

Dexteram suam reget eos. *Sap.* V.

c'est pitié de voir une mère si affligée. Qu'y ferait-on, il faut en passer par là, si Dieu ne fait un miracle, et si Jésus ne se présente. Mais voilà qu'il entre dans la ville, lorsque la foule en sortait pour enterrer ce mort. Il en a compassion, il parle à sa mère, et dit à l'enfant : *Levez-vous.* Ce jeune homme est aussitôt rendu à la vie, et tout le peuple est dans la joie et dans l'étonnement, à la vue d'une si soudaine et si prodigieuse merveille.

Et vous, ne vous en étonnez-vous point? Si vous croyez qu'il y ait plus de quoi s'étonner de ne voir qu'un seul mort ressuscité, parmi tant d'autres qui sont laissés dans la mort du corps et de l'âme, à la bonne heure, ravissez-vous dans cette merveille. Mais ne vous y laissez pas tant emporter, que vous ne rentriez en vous-même, pour penser avec un grand recueillement d'esprit, et avec componction de cœur, que vous ne savez avec certitude desquels vous êtes; et que si, d'un côté, il y a de quoi espérer, il y a bien plus de quoi craindre de l'autre, car le nombre des morts est bien plus grand que celui des ressuscités.... Et, afin que la crainte ne soit pas inutile, écoutez attentivement si ce bon Jésus n'a rien à vous dire sur ce sujet, si ce n'est point à vous qu'il dit encore : *Levez-vous.* Assurément, il le dit au pécheur qui en a besoin; et si vous êtes sage, vous vous appliquerez premièrement cette parole, comme si elle était dite pour vous; puis vous prierez Notre-Seigneur qu'il se fasse entendre à quelques autres personnes, qui sont dans le péché, et qui font la sourde oreille. Parlez, mon Seigneur, et faites-vous entendre.

DEUXIÈME POINT.

Ce jeune homme, en demeurant après sa résurrection dans son cercueil, nous représente les mauvais restes du péché.

Ce jeune homme étant ressuscité, et ayant reçu de Notre-Seigneur l'ordre de se lever, ne se leva qu'à moitié, demeurant assis dans son cercueil, d'où il parlait avec l'assistance, sans penser à en sortir. Voilà où nous en sommes pour l'ordinaire; nous nous arrêtons ainsi dans nos mauvaises inclinations qui restent après le péché, quoique nous soyons ressuscités et excités à une vie meilleure. Quelle eût été la misère de ce jeune homme, s'il ne fût point sorti de sa bière! Et quelle misère pensez-vous qu'il y ait à ne point sortir de son mauvais naturel? Savez-vous bien ce que c'est, de tomber dans son péché, d'être dans les tourments de scrupules et d'anxiétés, pour savoir si on a consenti ou non, de n'être ni chaud ni froid, mais de ces tièdes qui font bondir le cœur de Dieu, et d'être de ces

gens qui font blasphémer le monde contre Dieu et son service, parce qu'ils semblent servir Dieu, et qu'ils ne sont néanmoins pas plus vertueux que s'ils ne savaient pas ce que c'est que servir Dieu. Voudriez-vous être de ceux-là? Voudriez-vous traîner votre vie dans ces misères?... Cependant, c'est l'état de ceux qui se tiennent comme assis et arrêtés dans leurs penchants, après avoir reçu la grâce de les dominer et de s'adonner à la vie dévote et spirituelle.

Eh bien, n'êtes-vous point de ce nombre? N'êtes-vous pas de ceux qui veulent mieux vivre qu'ils n'ont fait auparavant? Et n'est-ce pas vous qui vous fâchiez hier aussi insolemment, comme vous faisiez avant de vouloir mieux vivre? C'est donc vous qui voulez vivre dans ces misères, c'est vous qu'on portait mort en terre, il y a quelque temps, c'est vous qui avez été ressuscité depuis peu, par ce bon Jésus qui vous a fait miséricorde. C'est à vous qu'il a dit: Levez-vous, retirez-vous du péché et des inclinations qui vous y portent; et c'est vous qui répondez: je veux bien me retirer du péché, mais non pas de mes inclinations. Ah! pauvre ressuscité, tu n'iras pas loin sans mourir plus dangereusement que la première fois, et tu ne trouveras pas toujours quelqu'un qui veuille te ressusciter...

TROISIÈME POINT.

Notre-Seigneur en le retirant de la bière nous apprend qu'il veut nous retirer de nos mauvaises inclinations.

Notre-Seigneur prit ce jeune homme par la main et le fit sortir du cercueil pour le rendre à sa mère. C'est ainsi qu'il étend sa main favorable pour nous relever et nous retirer entièrement des restes de nos péchés, si nous voulons y joindre la nôtre pour travailler avec lui, et comme lui. Hé! doux Jésus, quel serait le malheureux qui ne voudrait pas porter sa main où vous mettez la vôtre?... Ah! mon fils, qu'il est grand le nombre de ces malheureux! et que j'en trouve peu qui veuillent réellement travailler avec moi pour leur salut et leur perfection. Quand je touche précisément où il faut frapper, c'est alors qu'ils devraient se joindre à moi pour abattre cet orgueil, ou toute autre mauvaise passion; mais c'est alors qu'ils me quittent, ou qu'ils ne s'approchent que pour m'empêcher, et pour crier qu'on leur fait trop mal. N'es-tu point de ceux-là?... Et puis tu me demanderas quel serait ce malheureux qui ne voudrait pas travailler avec moi? C'est toi qui ne veux pas que je travaille à te rendre humble et mortifié comme il le faudrait... O mon Dieu! que ne faites-vous ce qu'il vous plaît, bien que je m'y oppose; ou que ne faites-vous que je ne m'y oppose point?... Ecoutez ce qu'il vous répondra à ce sujet....

SUJET DES MÉDITATIONS DE CETTE SEMAINE.

La suite de la vie de Notre-Seigneur, selon le récit évangélique, nous amène à méditer maintenant la demande que fit Notre-Seigneur à ses Apôtres sur ce que les hommes pensaient de sa personne. Considérant à ce sujet que les hommes ne se trompent pas moins dans plusieurs points qui regardent leur salut et perfection, que dans le jugement qu'ils portaient sur Jésus-Christ, il m'a semblé qu'il serait à propos, pendant cette semaine, d'insister sur ce point. Nous essayerons donc d'examiner combien les hommes sont sujets à se tromper dans leurs opinions et leurs sentiments naturels, afin de ne point nous y arrêter, et de reconnaître que Dieu juge tout autrement des choses, et qu'il faut conformer nos jugements aux siens.

LUNDI.

DE L'OPINION DES HOMMES TOUCHANT LA PERSONNE DE NOTRE-SEIGNEUR; PROFESSION DE FOI DE SAINT PIERRE.

Que disent les hommes du Fils de Dieu[1] ?

Le Sujet s'arrêtant davantage à la fin et au fruit de la méditation qu'au narré de l'histoire, nous fait premièrement considérer combien il est vrai, en général, que les hommes diffèrent de Dieu dans leurs pensées et leurs jugements, et ensuite la demande de Notre-Seigneur et la réponse des Apôtres. Nous voyons, à ce propos, combien les hommes se trompaient sur la personne sacrée de Jésus. Enfin, saint Pierre, confessant hautement ce qu'il en croit, et recevant la promesse qui lui est faite de sa primauté sur toute l'Eglise, nous oblige de faire un examen et une déclaration de notre foi, pour nous affermir dans celle que nous devons avoir en notre bon Jésus.

La Fin est que, voyant les opinions erronées que le monde a de Jésus, nous apprenions à n'en former que de vrais jugements et à les manifester par des œuvres qui y soient conformes.

La Forme est en ces trois points :

1° Combien il est vrai en général, que les hommes diffèrent de Dieu dans leurs pensées et leurs sentiments.

2° Combien sont différents les sentiments des hommes, en particulier touchant la personne de Jésus.

3° Quel doit être notre sentiment sur ce sujet.

PREMIER POINT.

COMBIEN IL EST VRAI EN GÉNÉRAL, QUE LES HOMMES DIFFÈRENT DE DIEU DANS LEURS PENSÉES ET LEURS SENTIMENTS.

Il y a longtemps que cette parole a été prononcée, mais on peut l'employer ici avec plus de vérité que jamais. *Autant le ciel est distant de la terre, autant sont éloignées et différentes les pensées des hommes de celles de Dieu*[2]. Il y a, entre autres, trois causes qui produisent cette grande distance et cette différence de pensées.

[1] Quem dicunt homines esse filium hominis ? *S. Matth.* XVI.

[2] Non enim cogitationes meæ cogitationes vestræ, neque viæ vestræ viæ meæ, dicit Dominus, quia sicut exaltantur cœli a terra, etc. *Isa.* XXXV.

La première est l'ignorance naturelle des hommes touchant les choses divines. A peine connaissons-nous celles de la terre, que nous avons tous les jours devant les yeux, comme nous dit le Sage [1]; comment pourrions-nous donc connaître les choses célestes et divines, qui sont si élevées au-dessus de nous?

La seconde est la dépravation de notre volonté. L'homme sensuel ne comprend rien aux choses divines [2]; et bien que nous en ayons quelque intelligence, néanmoins nous ne nous y plaisons point, parce que la nature corrompue se sentant comme forcée, par la conscience, de faire ce qu'elle connaît être à faire, et ne voulant pas s'y assujettir, se donne la liberté de former d'autres jugements qui lui servent de règle de vie, afin de suivre mieux ses appétits et ses inclinations naturelles, sans sentir le reproche de la conscience, qu'elle étouffe par ce jugement contraire. Oh! quelle liberté, oh! quelle conscience.

La troisième cause enfin d'où nous viennent des pensées si contraires à celles de Dieu, c'est que tous les hommes, ressentant naturellement de vives inclinations pour l'honneur, les plaisirs et les biens, se sont formé à ce sujet certaines opinions qui sont acceptées dans le monde comme des lois et des maximes [3], et ces maximes s'emparent tellement de nos esprits, qu'à peine pouvons-nous les quitter. De plus, comme ces lois et ces maximes du monde sont opposées à celles de Dieu, il n'est pas étonnant que, suivant le parti du monde, nous soyons en opposition avec les lois de Dieu [4]. Si vous étiez du monde, disait Notre-Seigneur à ses Apôtres, le monde vous aimerait comme il aime ce qui lui appartient; mais, comme vous n'êtes pas de ses gens, il vous hait, comme il hait moi et mon Père, qui suivons d'autres lois et d'autres ordonnances [5].

[1] Difficile æstimamus quæ in terra sunt, et quæ in prospectu sunt, invenimus cum labore; quæ autem in cœlis sunt, quis investigabit? *Sap.* IX.

[2] Animalis homo non percipit ea quæ sunt spiritûs Dei. I *Cor.* II.

[3] Venite, fruamur bonis quæ sunt, et utamur creatura. Sit fortitudo nostra lex justitiæ. *Sap.* II.

[4] Ipsi de mundo sunt, ideo de mundo loquuntur, et mundus eos audit. I *S. Joan.* IV.

[5] Si de hoc mundo fuissetis, mundus quod suum erat, diligeret, quia verò

Représentez-vous quelques-unes des lois et des maximes du monde, voyez comme elles sont contraires à celles de Dieu. Qu'en dites-vous? A quel parti appartenez-vous?... Ne craignez-vous point ce que dit le Prophète royal, parlant à Dieu de vous, si vous n'êtes pas des siens[1]: Vous avez méprisé tous ceux qui s'éloignent de vos jugements, parce que leur pensée est injuste. Pesez ces mots : *être méprisé de Dieu*, et ne laissez pas passer ceux-ci sans les bien considérer : *parce que leur pensée est injuste*. De fait, quelle plus grande injustice, que de s'opposer à la justice même?... Et si les jugements de Dieu sont si justes et si équitables[2], qu'ils sont la justice et l'équité même, les jugements du monde, qui lui sont contraires, ne seront-ils pas l'injustice et l'iniquité même; et après cela, vous serez encore plus attaché aux vôtres et à ceux du monde qu'à ceux de Dieu?... Vous aimerez mieux croire, avec le monde, que le monde est heureux, que le bonheur est dans les richesses, dans les plaisirs et dans les honneurs, plutôt que de croire avec Dieu que le monde est malheureux, et qu'il n'y a que malheur dans son bonheur.... Malheureux que vous êtes ! de ne pas vouloir connaître quel est le bonheur et le malheur véritable, ayant autant de moyens de le connaître que vous en avez de savoir ce que Dieu en dit et ce qu'en dit le monde, et de savoir que Dieu est la vérité même, et que le monde ne peut être que mensonge, quand il lui est contraire. O mon Dieu ! comment ces bonnes pensées ne me viennent-elles pas à l'esprit, quand j'entends louer ces riches et ces grands du monde, et que je les estime si heureux, que je voudrais partager leur sort ?... C'est, mon fils, que tu ne t'accoutumes pas à rejeter ce mauvais jugement du monde, aussitôt qu'il se présente, et que tu t'en laisses tellement posséder, qu'il ne reste plus de place pour une bonne pensée. Entends-tu, mon âme, la cause de ton malheur ? Tu

de mundo non estis, propterea odit vos mundus, et oderunt me et Patrem meum. *S. Joan.* XV.

[1] Sprevisti omnes discedentes a judiciis tuis, quia injusta cogitatio eorum. *Psal.* CXVIII.

[2] Æquitas judicia tua. Ibid.

devrais être aussi prompte à rejeter les faux jugements du monde, que les pensées contre la foi ; car c'est la vérité que les jugements du monde, contraires à ceux de Dieu, sont des pensées contre la foi, et qu'on ne remporte jamais mieux la victoire sur le monde que par le combat de la foi [1].

DEUXIÈME POINT.

COMBIEN SONT DIFFÉRENTS LES SENTIMENTS DES HOMMES EN PARTICULIER TOUCHANT LA PERSONNE DE JÉSUS.

Que disent les hommes du Fils de l'homme ? Cette diversité de jugements a grandement paru dans la connaissance de Notre-Seigneur, où l'on voit que les hommes non-seulement n'en jugeaient pas selon Dieu et selon la vérité, mais que leurs jugements même ne s'accordaient pas entre eux, et qu'ils étaient presque aussi différents, qu'il y avait de personnes qui en parlaient. Il le savait bien, ce bon Sauveur, il savait bien tout ce que les hommes en disaient, néanmoins il s'en informe près de ses Apôtres, afin de nous donner sujet de faire réflexion sur nous-mêmes, et d'examiner quel sentiment nous avons de lui, ce que nous en pensons, et ce que nous en croyons en vérité.

Ils lui répondirent donc, que les uns le prenaient pour Jérémie, d'autres pour Elie, ceux-ci pour Jean-Baptiste ressuscité, ceux-là enfin pour quelque autre des prophètes [2]. De là vient la grande variété des opinions et des jugements que le monde en faisait, et la liberté que chacun se donnait de dire sa pensée. Et encore, s'ils fussent demeurés dans ces opinions, quoique fausses, ils auraient pu trouver une excuse dans leur ignorance ; mais à quel point de folie et de malice en venaient ceux qui disaient hardiment du Fils de l'homme, que c'était un séditieux, un samaritain, un blasphémateur, un homme adonné à la bonne chère, un séducteur et un possédé du démon. [3] Oh ! senti-

[1] Omne quod natum est ex Deo vincit mundum, et hæc est victoria quæ vincit mundum, fides nostra. I S. *Joan.* v.

[2] At illi dixerunt, alii Joannem Baptistam, alii autem Eliam, alii verò Jeremiam, aut unum ex Prophetis.

[3] S. *Joan.* VIII.

ments humains! que vous êtes téméraires et présomptueux, de vous porter ainsi plus haut que vous ne pouvez atteindre, et de chercher à connaître et à juger ce qui ne peut être su ni connu que par la grâce, qui ne se donne point à la présomption ! Oh ! patience héroïque de mon Jésus, qui, sachant bien l'iniquité de ces jugements, les a si constamment endurés, et a voulu passer ainsi pour un trompeur, lorsqu'il était venu nous détromper, et nous désabuser des jugements du monde.

Mais, depuis ce temps jusqu'à nos jours, qu'est-ce que les hommes ont cru de lui ? Quelle opinion en ont les païens, les juifs, les mahométans, les hérétiques, les schismatiques, les libertins et les pécheurs ?... Les uns ont dit qu'il n'était qu'un homme, les autres qu'il n'était que Dieu ; les uns qu'il ne subsistait qu'en une nature, les autres qu'il subsistait en deux personnes ; les uns qu'il n'avait pas véritablement souffert, les autres qu'il avait souffert tant de rigueurs, qu'il s'était abandonné au désespoir, et qu'il avait souffert les peines des damnés. De même les chrétiens ont encore de lui des sentiments divers ; les uns disent qu'il est trop sévère, et qu'il commande des choses trop pénibles ; les autres qu'il est trop bon, et qu'il sauve même les plus grands pécheurs ; ceux-ci nient ce qu'il a dit, ou donnent un tout autre sens à ses paroles, ceux-là se soucient fort peu de ce qu'il a dit, et de ce qu'il a voulu dire ; quelques-uns se contentent de le savoir, mais en laissent la pratique aux autres. Enfin, les plus spirituels, et ceux qui semblent avoir de meilleurs sentiments de lui, le font si terrible et si austère parfois, qu'ils se laissent ronger par les scrupules et les inquiétudes, et ne le servent qu'avec un esprit servile, qui les empêche de l'aborder, et de communiquer avec lui, aussi tendrement qu'il le voudrait. Les autres, au contraire, se le figurent si doux et si facile, qu'ils ne craignent point de parler de lui ou avec lui, fort librement ; ils ne craignent point de se dissiper l'esprit, ils ne veulent point s'assujettir à toutes ces règles qu'on donne pour la méditation, l'examen, la communion, la confession, et les autres exercices spirituels ; ils veulent toujours vivre selon leur

volonté; c'est là ce qu'ils appellent liberté intérieure, croyant que ce n'est que la charité qui les gouverne, et rien autre chose. Mais quiconque sépare Jésus d'avec Jésus, celui-là est un Antechrist, dit le Disciple bien-aimé [1]. Et c'en est assez pour faire craindre ceux qui ne veulent rien craindre.

O mon Seigneur! comme il est vrai que vous êtes le but contre lequel tous les traits des langues sont décochés [2]. Mais en quoi peuvent-ils lui nuire? Peuvent-ils le faire autre qu'il n'est?... On connaîtra enfin, on connaîtra ce Seigneur quand il jugera les juges [3].... Attendons, mon âme, attendons ce jugement de Dieu, et ne craignons point celui des hommes. Voilà qu'à peine trouve-t-on un homme qui ait de Notre-Seigneur une opinion telle qu'il doit avoir, et nous voulons que tout le monde ait bonne opinion de nous!... Ecoutons, mon âme, écoutons ce que nous dit l'Apôtre : Ayez en vous les mêmes sentiments que vous remarquez en votre bon Jésus [4]. Or, le Fils de Dieu, qui est égal à son Père, est maltraité par le jugement pervers et déréglé des hommes, et il ne s'en plaint point! Ne devons-nous pas souffrir ainsi, quand nous verrons que les hommes auront de nous des sentiments qui nous déplaisent?... O bon Jésus! vous êtes celui qui est [5], quoique les hommes disent le contraire; et moi je suis celui qui n'est pas, malgré ce que les hommes peuvent dire à ma louange. Que je vous connaisse, que je me connaisse; que je vous connaisse pour apprendre à vous obéir et à vous aimer; que je me connaisse, pour savoir me mépriser et me haïr.

[1] Omnis spiritus qui solvit Jesum, ex Deo non est, et hic est Antichristus. I S. *Joan.* IV.
[2] S. *Lucæ* II.
[3] Cognoscetur Dominus judicia faciens. *Psal.* IX.
[4] Hoc sentite in vobis quod et in Christo Jesu. *Phil.* II.
[5] *Apoc.* I.

TROISIÈME POINT.

QUEL DOIT ÊTRE NOTRE SENTIMENT SUR CE SUJET.

Mais vous autres, mes disciples, quelle opinion avez-vous de moi ? Saint Pierre, prenant la parole comme le chef de tous, répondit : Vous êtes le Messie et le Fils du Dieu vivant. Alors Notre-Seigneur lui répartit : Tu es bienheureux, Simon, fils de Jean, parce que ce n'est point la chair, ni le sang qui t'ont révélé ce mystère, mais mon Père qui est dans le Ciel; et moi je te confirme le nom de Pierre, que je t'ai donné, et je t'assure que sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, contre laquelle tout l'enfer s'élèvera, sans qu'il puisse jamais l'ébranler ni la détruire [1].

Avant d'examiner votre opinion ou votre croyance, touchant la personne de notre Sauveur, considérez ici trois choses.

La première est la foi excellente de saint Pierre et la profession qu'il en fait ; offrez-lui des congratulations dignes de son mérite, et confessez avec lui, que Jésus est le Christ, le Messie, le Sauveur et le Fils du Dieu vivant.

La seconde est le bonheur de son élection, pour faire cet illustre profession de foi [2]. Quelle faveur, que le Père éternel l'ait choisi entre tous les autres, pour lui révéler ce grand secret ! Quelle grâce et quel bonheur, que de tous les hommes qui vivaient alors, Dieu fit choix de ce pauvre pêcheur, pour lui faire une si sublime révélation ! Oh ! que je serai heureux, si la chair et le sang ne me suggèrent rien, mais qu'il n'y ait que Dieu qui m'inspire, et que je suive son inspiration....

La troisième est fort considérable et digne de vénération à perpétuité. C'est ce que Notre-Seigneur ajoute touchant l'auto-

[1] Vos autem quem me esse dicitis? Tu es Christus Filius Dei vivi. Beatus es Simon Bar-Jona, quia caro et sanguis non revelavit tibi, sed Pater meus qui in cœlis est : Et ego dico tibi, quia tu es Petrus, et super hanc petram ædificabo Ecclesiam meam. *S. Matth.* VI.

[2] Beatus hic est, qui ultra humanos oculos intendisse et vidisse laudatus est, dignusque judicatus, qui quod in Christo Dei esset, primus agnosceret. S. Hilar,

rité et la principauté de saint Pierre[1]; il la lui promet maintenant, et il la lui donnera plus tard, comme saint Jean nous assure qu'il l'a fait après sa Résurrection. Il la promet à la connaissance, et il la donnera à l'amour; car, comme il ne la lui promet qu'après qu'il en fait des actes de foi, de même il ne la lui donnera qu'après avoir fait des actes d'amour : *Simon,* lui dira-t-il, *m'aimez-vous?* Et il lui répondra : *Vous savez, Seigneur, combien je vous aime* ; et il entendra aussitôt : *Paissez mes brebis*[2]. O bon Jésus! faites que je vous connaisse tellement, que, tout ensemble, je vous aime et que je vous aime, tellement que j'obtienne l'effet de vos promesses.

Or, maintenant que pensez-vous de Notre-Seigneur, quelle opinion en avez-vous, qu'en dites-vous? Tout ce que vous pouvez en penser et en dire, doit se rapporter à trois chefs, qui comprennent les trois vertus théologales.

Le premier est ce que la vraie foi nous enseigne, touchant la personne divine, pour le croire comme elle l'enseigne.

Le second, ce que l'espérance nous fait attendre de ses grâces et de ses promesses, pour s'y confier avec assurance, plutôt que de mettre sa confiance en soi-même ou dans les créatures.

Le troisième, ce que la charité doit nous faire entreprendre et supporter, selon les ordres qu'il nous donne, selon les lumières, les graces et les opérations surnaturelles. Car, comme il ne cesse de nous en communiquer tous les jours de nouvelles, afin de nous donner toujours de nouvelles preuves de son amour, et de nous exciter à l'aimer réciproquement et à l'imiter, nous sommes responsables de ses faveurs, et nous devons nous en demander compte, afin d'être prêts à le rendre quand il nous sera demandé. Eh bien, quelle est votre foi, votre espérance et votre charité? Vous croyez qu'il est le Fils de Dieu, qu'il est le Sauveur du monde et qu'il est notre maître, c'est

[1] Petrum universo terrarum orbi Christus præposuit. S. Chrys.
Dignus certe, qui ædificandis in domo Dei populis lapis esset ad fundamentum, columna ad sustentaculum, clavis ad regnum. S. Aug.

[2] Simon Joannis, diligis me? Ait illi : Etiam Domine, tu scis quia amo te. Pasce agnos meos, pasce oves meas. *S. Joan.* XXI.

bien ; mais si vous vous en tenez là, les démons en croient tout autant que vous [1].

Si vous voulez savoir non-seulement ce que vous devez croire, mais encore ce que vous devez faire, conformément à votre foi, écoutez ce que vous enseigne celui qui porte tous ces beaux titres; écoutez-le quand il vous excite tous les jours à la mortification de vous même, à porter la croix avec lui, à vous combattre, et à mépriser le monde de plus en plus. C'est ce que les démons et leurs suppôts ne font pas ; mais c'est sur ce point que vous devez examiner vos vertus et votre fidélité; c'est en cela qu'on doit reconnaître si vous croyez et espérez en lui comme il faut, si vous l'aimez comme il le mérite, ou comme vous le devez et le pouvez. Ce n'est point par des paroles, ni par des apparences, mais par de véritables effets, qu'on démontre ce qu'on croît et ce qu'on est ; autrement c'est se tromper, et vous vous écartez autant de la véritable foi que vous devez avoir en lui, que vous vous éloignez de son obéissance [2]. Car si vous croyez ce qu'il vous a dit, vous devez croire qu'il ne vous l'a dit que pour l'accomplir, et que vous êtes autant obligé de le faire, que de le croire. Voudriez-vous ne pas croire ce qu'il vous a déclaré? Et comment voulez-vous ne pas le faire, puisqu'il ne vous l'a déclaré qu'afin que vous l'exécutiez. Je vois bien ce qu'il en est ; vous trouvez qu'il y a plus de difficulté pour faire que pour croire ; mais quand il y aurait de la difficulté à croire, ne seriez-vous pas prêt à surmonter cette difficulté, plutôt que de ne pas croire ? Et pourquoi n'êtes-vous donc pas également prêt à passer par-dessus toutes les difficultés qui se présentent, puisque c'est un article de foi, qu'il faut tout souffrir et mourir à la peine, plutôt que de consentir au péché [3]. Notre bon Jésus ne nous parle de mortification, d'abnégation et de croix, qu'afin que nous sachions qu'il ne faut

[1] Et Dæmones credunt et contremiscunt. *S. Jacob.* II.

[2] Fides ab eo dicitur appellata, quia fit quod dicitur. S. Aug. ep. XIX.

[3] Pro justitia agonizare pro anima tua, et usque ad mortem certa pro justitia. *Eccli.* IV.

pas s'épargner, quand il s'agit du service de Dieu, et du salut de notre âme.

La règle et la mesure du sentiment, que nous devons avoir pour lui, c'est son propre sentiment, c'est le désir qu'il a de ce que nous en devons ressentir, c'est l'ordre qu'il nous donne. Quiconque y contrevient, le contredit lui-même ; celui qui n'est pas avec moi, dit-il, est contre moi [1]. Or, ce n'est pas être avec lui, de ne pas partager les sentiments qu'il a pour nous, et qu'il veut que nous ayons pour lui ; c'est donc être contre lui, c'est avoir d'autres sentiments, et c'est comme en avoir de contraires. Enfin, puisqu'il l'a dit, il en est ainsi ; celui qui n'est pas avec lui, est contre lui. Pesez bien l'un et l'autre, et délibérez sur le choix que vous avez à faire.... Si c'est la difficulté qui vous empêche d'être avec lui, pourriez-vous bien, sans difficulté, vous porter contre lui? Pourriez-vous bien vous faire ce reproche, sans éprouver de peine : Je suis contre Jésus, je me suis déclaré contre lui, je suis du parti qui lui est opposé, je suis son ennemi.... C'est cependant là qu'il faut en venir, si l'on n'est pas avec lui ; et l'on n'est pas avec lui, si on ne résiste pas à ses passions, et si on ne porte pas sa croix, comme il l'entend. Eh bien, où est donc la vôtre? Ou si vous n'en voulez point, dites le mot, dites-lui adieu, et renoncez à son service.... O mon Jésus ! prenez vous-même ma croix, mettez-la sur mes épaules, et liez moi si fortement à elle, que je ne puisse jamais la quitter.... Mon fils nous verrons bientôt, si c'est ton cœur qui parle...

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Combien il est vrai en général, que les hommes diffèrent de Dieu dans leurs pensées et leurs sentiments.

Quand on dit que le ciel et la terre ne sont pas plus éloignés entre eux, que les jugements de Dieu le sont des jugements des hommes, il n'y a pas de quoi s'étonner, parce qu'on en voit bien la cause dans l'ignorance, et dans

[1] S. *Luc.* I.

la liberté, que les hommes se donnent, de juger de ce qu'ils n'entendent pas. Mais ce qui est étonnant, c'est de voir que nous, qui connaissons assez les jugements, que Dieu porte sur le bonheur et le malheur du monde, et qui ne pouvons douter que ces jugements ne soient très-justes, et très-équitables, nous aimons mieux cependant suivre les jugements des des hommes, qui leur sont contraires, et qui par conséquent sont faux. Nous aimons mieux dire avec le monde, que les richesses et les plaisirs sont de grands biens, que de croire avec Dieu, que ce sont des maux, et des misères. D'où vient cela, puisque nous ne craignons rien tant que d'être trompés dans toutes nos autres affaires, tandis que dans celle-ci où il s'agit du salut, nous voulons-nous-mêmes nous abuser?

Si c'était un païen qui se laissât tromper par le monde, on ne s'en étonnerait pas; mais un chrétien!... Cela est si épouvantable, à qui le considère de près, qu'on croira plutôt que celui-là n'est pas chrétien, que de croire qu'un disciple de Jésus-Christ préfère croire le monde, que son Dieu.... Mon âme, si tu te trouves dans cette infidélité, au lieu de t'étonner, songe plutôt à y porter remède.

DEUXIÈME POINT.

Combien ils sont différents en particulier touchant la personne de Notre-Seigneur.

C'est en particulier au sujet de la personne de notre Sauveur, que les jugements des hommes ont paru bizarres et extravagants; en ce que non-seulement ils sont contraires à ceux de Dieu et de la vérité, quand ils le prennent pour Jérémie pour Elie, ou quelque autre prophète, mais qu'ils se contredisent réciproquement et se détruisent. Ainsi, l'un dit qu'il est seulement Dieu et non pas homme, l'autre assure qu'il n'était qu'homme et non pas Dieu; celui-ci jure qu'il n'a point souffert, et celui-là affirme qu'il a autant souffert qu'une âme damnée. Et ainsi, chacun en pense et dit ce qu'il lui plaît.

O bon Jésus! qu'il faut avoir de patience pour entendre tous ces blasphèmes et garder le silence; mais qu'il faut avoir d'impudence, pour en parler habituellement comme on le fait, sans savoir si l'on en parle d'une manière convenable! Nous mêmes, qui faisons les étonnés et les zélés à propos des impiétés des autres, nous prenons la liberté de donner nos avis, et de dire tantôt qu'il est trop bon, pour nous châtier si rigoureusement, tantôt qu'il est si rigoureux en effet, qu'on ne saurait avoir de paix dans ses scrupules, ni de confiance dans ses peines.

Qu'est-ce que tout cela, mon âme, sinon calomnier ton Sauveur? Ne ressens-tu pas combien tu es sensible aux médisances, ou aux discours que les autres tiennent sur toi ? Et tu oses bien parler de Jésus, comme tu ne voudrais pas qu'on parlât de nous, tu ne voudrais pas qu'on te jugeât comme tu le juges, tu ne voudrais pas qu'on crût que nous sommes trop indulgents ou trop sévères; c'est ce qui t'est souvent échappé dans tes discours, dans tes perplexités, dans tes murmures. Ah ! bon Jésus, pardon, et ne permettez point que j'aie dorénavant d'autres pensées, que celles qui peuvent me servir à m'humilier et à vous honorer.

TROISIÈME POINT.

Quel doit être notre sentiment sur ce sujet.

Nous connaissons assez la belle réponse que fit saint Pierre à Notre-Seigneur, qui lui promit alors ce qu'il lui donna plus tard, quand il lui fit produire des actes d'amour, et qu'ensuite il l'établit le pasteur de ses agneaux et de ses brebis. Mais,savez-vous bien ce que vous répondriez, si Jésus vous demandait quel sentiment vous avez de lui? Savez-vous bien que Dieu a voulu nous faire entendre dans la personne de saint Pierre que nous devions employer de la foi, de l'espérance et de la charité à son égard? Car c'est à la foi qu'il promet ses faveurs, c'est l'espérance qui les mérite, et c'est la charité qui les emporte. C'est sur ces trois vertus que vous devez fonder votre réponse, c'est par là que vous devez en donner des preuves; sans que vous parliez, vos vertus répondront pour vous, et elles témoigneront que vos sentiments sont conformes à ceux de Jésus ; en proportion de ce que vos actes seront fidèles. Ne regardez pas seulement ce que vous croyez et espérez, mais examinez si vous agissez selon votre foi. Croire simplement que Jésus est Dieu, qu'il nous a prêché l'Évangile et la vérité, et ne pas faire ce qu'il nous ordonne dans son Évangile, c'est une foi de démon, qui en croit autant que vous, mais qui ne fait pas ce qu'il croit. Et vous donc, si vous n'en faites pas davantage, que dira-t-on de vous? Le monde pourra vous louer; mais savez vous ce qu'en dira votre Jésus? Ecoutez bien : Cette âme, qui est remplie de mauvais penchants et qui ne se mortifie point, n'entre pas dans mes sentiments; elle n'est point avec moi, puisque je suis dans le chemin étroit de la vertu, et qu'elle marche dans le chemin large de la nature; quiconque n'est pas avec moi est contre moi, il est mon ennemi, il voudrait que je fusse comme lui, ne voulant pas être comme moi. Pesez ces mots....

MARDI

DE L'OPINION DES HOMMES, TOUCHANT LES PEINES ET LES AFFRONTS.

SUR CE QUE NOTRE-SEIGNEUR PRÉDISANT SA PASSION A SES APÔTRES, SAINT PIERRE LUI TÉMOIGNE UN SENTIMENT CONTRAIRE.

Ce fut en ce temps-là que Jésus commença à découvrir plus ouvertement à ses Apôtres, comment il devait souffrir et mourir dans la ville de Jérusalem [1].

Le Sujet nous fait voir comment les hommes se trompent, dans le jugement qu'ils portent sur les peines et le mépris qu'il faut souffrir, quand Dieu le permet pour sa gloire et notre salut. C'est à l'occasion de ce que Notre-Seigneur prédisant sa Passion et sa mort à ses Apôtres, saint Pierre ne pût entendre ces mots, de *Passion* et de *mort*, sans témoigner un sentiment contraire à celui du Sauveur. Mais Jésus malgré sa douceur l'en reprit sévèrement; il l'appela même du nom de Satan, qui veut dire adversaire, lui faisant entendre et à nous, que ne pas approuver les peines et les souffrances c'était le contredire, et montrer qu'on avait des sentiments contraires aux siens [2].

La Fin sera de voir comment les hommes partagent le sentiment de cet Apôtre, touchant les peines qu'il faut souffrir ; comment, par conséquent, ils se trompent dans leur jugement, et comment il faut nous en désabuser, apprenant à nous conformer plutôt au sentiment de Dieu, qu'à celui des hommes.

La Forme est en ces trois points :

1° Notre-Seigneur prédit sa Passion à ses Apôtres.

2° Saint Pierre s'y oppose, et découvre le sentiment humain touchant les peines.

3° Notre-Seigneur réprime ce sentiment, et montre comment nous devons le rendre conforme à celui de Dieu.

[1] Exinde cœpit Jesus ostendere Discipulis suis quia oporteret eum ire Jerosolymam et multa pati et occidi. *S. Matth.* XVI.

[2] Et assumens eum Petrus cœpit increpare illum dicens : Absit a te, Domine, non erit tibi hoc : Qui conversus dixit Petro: Vade post me Satana, scandalum es mihi, quia non sapis ea quæ Dei sunt, sed ea quæ hominum.

PREMIER POINT.

NOTRE-SEIGNEUR PRÉDIT SA PASSION A SES APÔTRES.

Il est à remarquer que Notre-Seigneur s'est toujours étudié à joindre dans sa personne ces deux extrémités : la grandeur et la bassesse. C'est ainsi qu'il se faisait mieux reconnaître Dieu et homme, quand, d'un côté, on voyait tant de grandeur, et de l'autre, tant de bassesse. Il se rendait ainsi également honorable et imitable, puisqu'on trouvait autant à imiter dans sa bassesse, qu'à honorer dans sa grandeur. C'est ce qui le porta à parler de sa Passion, après que saint Pierre l'eut si magnifiquement proclamé devant tous les Apôtres, vrai fils de Dieu [1] ; ce fut en ce moment, dit l'Evangéliste, qu'il commença à leur découvrir plus particulièrement les diverses sortes de peines et d'ignominies qu'il devait souffrir à Jérusalem, de la part des notables de la ville, qui lui raviraient l'honneur et la vie [2]. Oh ! la merveilleuse union de grandeur et de bassesse, d'être Fils de Dieu et d'être condamné à la mort de la croix ! La grandeur fait mieux reconnaître la bassesse, et la bassesse fait mieux aimer et adorer la grandeur. C'est nous enseigner parfaitement l'humilité, nous en montrant la parfaite pratique, et nous en donnant trois moyens, qui nous sont aussi nécessaires, qu'ils sont peu connus et pratiqués.

Le premier est de s'humilier lorsqu'on nous loue, comme vous voyez que Notre-Seigneur le fait, à l'occasion des louanges que lui donne saint Pierre.

Le second est que lorsqu'on s'humilie, on parle du fond du cœur, et non pas du bout des lèvres comme vous le faites; car vous seriez bien fâché qu'on crût ce que vous dites, vos paroles n'étant pas sérieuses, ou n'étant qu'une malice raffinée qui ne s'abaisse que pour se faire relever [3]. Ce n'est pas ainsi que Notre-

[1] Exindè cœpit.
[2] Multa pati a Senioribus, et Scribis, et Principibus Sacerdotum.
[3] Est qui nequiter humiliat se, et interiora ejus plena sunt dolo. *Eccli.* XVIII.

Seigneur en parlait ; car il se fâchait même, si on ne croyait pas ce qu'il disait à son désavantage.

Le troisième moyen est, qu'on prenne garde de perdre courage en s'abaissant de cœur[1] ; qu'on ne croie pas perdre quelque chose, en perdant un peu d'honneur devant les hommes. Cette perte est un grand gain devant Dieu, comme vous pouvez le reconnaître dans la personne de Notre-Seigneur, qui n'en a pas moins été Fils de Dieu pour être fils de l'homme, et n'en a pas moins été adoré au ciel[2], pour être méprisé sur la terre, et même, plus il s'est humilié, et plus maintenant il est glorifié. O divine Sagesse ! que vous gouverniez puissamment votre humanité et ses inclinations, en unissant ainsi ce qui est humble et ce qui est élevé, et en y mettant un tel contrepoids, que la grandeur n'accablait point la bassesse, et la bassesse n'offusquait point la grandeur !... Que ne gouvernez-nous ainsi mes inclinations, puisqu'il vous plaît de prendre la peine de me conduire, et de me communiquer le même esprit, qui vous animait et vous gouvernait si admirablement ? C'est, mon fils, que tu ne m'es pas soumis, comme l'étaient les inclinations de ma nature humaine, et parce que tu peux me résister, tu te sers mal de ce pouvoir. Entends-tu, mon âme, la raison qui fait que tu commets tant de fautes en ta conduite ? Car tu as le même esprit que Jésus pour te conduire, et tu devrais y obéir comme Jésus s'y soumettait. Oh ! quel bonheur d'avoir la même sagesse, et le même esprit pour nous gouverner qu'avait Jésus ! Mais quel malheur de ne pas vouloir se laisser gouverner par lui, comme Jésus s'y est laissé conduire !

DEUXIÈME POINT.

SAINT PIERRE S'OPPOSE A CE QUE DISAIT NOTRE-SEIGNEUR, ET DÉCOUVRE LE SENTIMENT HUMAIN TOUCHANT LES PEINES.

Saint Pierre, entendant Notre-Seigneur parler de peines, d'ignominies et de mort, ne prenait pas plaisir à ces discours, et, ne pouvant même accorder dans son esprit la vérité des paroles

[1] Et est qui se nimium submittit a multa humiliate. Ibid.
[2] *Phil.* II.

qu'il entendait, avec leur effet qui lui semblait trop indigne de la personne qui parlait, il ne put dissimuler la répugnance naturelle qu'il éprouvait, et le mouvement soudain qui lui fit repartir aussitôt, et comme par manière de reproche : Ah! Seigneur, que dites-vous ; cela pourrait-il bien être ? Je n'en crois rien, et je prie Dieu qu'il détourne ce malheur, et qu'il n'en soit jamais parlé [1]. La réponse que lui fera bientôt son Maître, montre bien que le disciple a péché en parlant ainsi. L'on peut remarquer trois défauts dans ses paroles, non pour l'accuser, mais plutôt pour nous instruire, et pour reconnaître ce que c'est que l'homme, quand il ne pense et ne parle qu'en homme.

La première faute est, qu'il fut trop prompt à parler et à faire savoir ce qu'il pensait. Car, quoiqu'il semble que la faute commence dans le cœur et dans la pensée, néanmoins, s'il n'y eût que la simple pensée, et qu'il se fût donné le loisir de l'examiner avant que de la produire, il n'y aurait pas eu grand mal ; mais de parler aussitôt que l'on pense, sans savoir si la pensée est à propos et raisonnable, c'est une faute, pour le moins de légèreté et d'inconsidération, qui vous arrive autant de fois que vous dites aux autres, ce que vous regretterez ensuite d'avoir dit [2]. Considérez combien de fois cela vous est arrivé...

L'autre faute est dans la manière dont il parle ; elle fut si peu respectueuse et si libre, qu'elle ressemble à un reproche, comme le remarque l'Evangeliste [3]. Il reprit son maître, comme si Notre-Seigneur n'eût pas su ce qu'il disait, comme s'il n'eût pas dit la vérité, ou qu'il n'eût pas dû tenir ce langage. N'était-ce pas une grande hardiesse de la part d'un disciple, de reprendre ainsi son maître, et d'un tel disciple à l'égard d'un tel maître [4] ?... Que si vous objectez que ce n'était qu'une honnête

[1] Absit a te, Domine, non erit tibi hoc.

[2] Qui custodit os suum custodit animam suam : qui autem inconsideratus est ad loquendum, sentiet mala. *Prov.* XIII.

[3] Et assumens eum Petrus cœpit increpare illum.

[4] Indigna hæc arbitrans Filio Dei, quasi verò is possit facere aliquid dignum increpatione.

liberté que son maître lui permettait, et que l'on prend d'ordinaire entre amis, quoique différents de condition, puisque l'amitié les rend égaux.

Il y a encore une troisième faute, qui est peut-être pire que les autres, c'est que, sous prétexte de cette amitié, il se donne la liberté de croire, qu'un ami ne saurait supporter que l'on dise que son ami doit souffrir; comme si c'était un grand mal en ce monde d'endurer quelque peine, surtout quand Dieu l'ordonne, et que c'est pour le bien public ou particulier qu'on souffre une telle peine. En effet, c'était la croyance de saint Pierre, qui n'était pas encore saint, qui parlait en homme, selon ce qu'il ressentait, et selon le sentiment commun des hommes. Car ceux-ci ont une si basse opinion des peines et des souffrances, qu'ils ne croient pas qu'il y ait un plus grand mal que les peines et le mépris ; ils font tout ce qu'ils peuvent pour les éviter, et ils ne les souffrent que quand ils ne peuvent les éviter [1]. O sentiment humain ! que vous êtes trompé ! O pauvre Pierre ! qui vous laissez aller à ce sentiment humain, ce n'est pas Dieu qui vous le révèle, mais la chair et le sang; ce n'est pas Dieu que vous aimez et considérez dans ce discours, mais le monde et ses manières de parler et d'agir, qui nous représentent avec vérité ce que nous sommes, et ce que nous ressentons dans de semblables occasions, où il s'agit de peines et d'affronts.

Voilà comment nous nous y comportons, aussitôt que nous en entendons parler ; nous ressentons cette opposition naturelle qui émut cet Apôtre, et qui nous fait crier : *Qu'il n'en soit rien, que Dieu nous en garde;* sans considérer ce que nous en disons, sans penser que c'est Dieu qui nous envoie ces peines, que c'est sa providence qui les ordonne pour notre bien, que c'est sa bonté qui nous châtie en père, que son dessein est de nous fournir ainsi les occasions de combattre et de mériter, pour avoir de quoi nous récompenser [2]. Nous n'avons égard ni à Dieu,

[1] Calumnia conturbat sapientem, et perdet robur cordis illius. *Eccles.* VII, 8.
[2] Tanquam filiis vobis se offert Deus. *Hebr.* XII.

ni à sa providence, ni à sa bonté, ni à ses ordres; nous ne nous arrêtons qu'à notre sentiment naturel, qui s'y oppose, qui n'en veut point entendre parler, et qui renoncera à toutes ces occasions de mérite, à la grâce et à la gloire, plutôt que de consentir à ces souffrances, s'il peut s'en exempter.... Cela est si naturel à l'homme, et l'homme est si résolu de suivre ce sentiment, que, bien qu'il ait trois motifs bien capables de lui persuader le contraire, néanmoins il ne saurait s'y résoudre. Arrêtez-vous un peu à considérer ces trois motifs, qui devraient nous faire changer d'opinion et de sentiment touchant les peines.

Le premier est l'ordre de la providence de Dieu, qui en dispose pour le salut des hommes.

Le second est l'exemple du Fils de Dieu et de tous les saints, qui ont passé par les souffrances.

Le troisième, enfin, les conséquences qui s'en suivent, puisque, en supportant patiemment les peines de cette vie, ou en les rejetant, nous méritons les biens ou les maux de l'autre vie. Eh bien, ne devons-nous pas croire que les petits maux de cette vie, ne sont pas autant à redouter que le monde le prétend ? Mais on n'en croira rien, si vous ne parlez, ô bon Jésus ! Et encore ne vous croira-t-on pas même, après que vous vous êtes expliqué sur ce sujet, si vous n'ouvrez pas l'oreille du cœur pour vous entendre. Mon âme, comme c'est nous qui avons parlé par saint Pierre, c'est à nous aussi que le Maître va parler ; écoutons donc ce qu'il répond à cet Apôtre.

TROISIÈME POINT.

NOTRE-SEIGNEUR REPREND LE SENTIMENT DE SAINT-PIERRE, ET MONTRE COMMENT IL FAUT LE RENDRE CONFORME A CELUI DE DIEU.

Notre-Seigneur, se tournant vers saint Pierre, lui dit d'un ton grave et sévère : Qui est ce Satan qui parle ainsi ? Allez, retirez-vous de moi, puisque vous jouez ici le rôle du tentateur, vous m'êtes un objet de scandale, vous seriez capable de m'arrêter dans ma résolution de souffrir, si j'étais assez faible pour me laisser persuader par vos discours. Allez, vous montrez bien

que vous ne goûtez pas les choses de Dieu, et que vous ne vous conduisez que par les sentiments humains[1].

Telle est la réponse du maître à son disciple, mais réponse bien étrange pour un tel maître et pour un tel disciple. Le maître était l'homme le plus doux et plus débonnaire du monde, et voyez comment il parle. Le disciple était le plus fidèle et le plus zélé qu'il eût à son service, et cependant voyez comment il est traité !... C'était celui-là même, qui venait d'être déclaré bienheureux par son maître, qui était préféré à tous les autres, et voilà que la même bouche lui commande de se retirer, le traite de tentateur, de mondain, d'objet de scandale.... Pierre avait failli, il est vrai, mais avait-il péché au point de mériter d'être si rudement traité[2] ? Certes, quand il renia son maître, on ne lui dit rien de semblable, et jamais ce bon Jésus ne renvoya aucun pécheur, quelque criminel qu'il fût, comme il semble chasser ce pauvre disciple, qui n'avait commis d'autre crime que celui d'être un peu trop homme, et de ne parler qu'en homme.

Mais, ô sagesse divine, que vous faites sagement tout ce que vous faites, et que vos paroles sont conformes à la vérité !... Il fallait que Dieu parlât de la sorte, afin que l'homme apprît à parler. Il fallait un tel visage et une telle parole, pour nous faire concevoir le déplaisir que lui causent ces sentiments humains, et combien son jugement est opposé au nôtre[3]. *Retire-toi de moi*, comme s'il disait : Quiconque entre dans ces sentiments et leur donne son approbation, n'a qu'à se retirer de corps, car il est déjà éloigné d'esprit et de sentiment. Retire-toi de moi, qui que tu sois, qui portes un si mauvais jugement des peines, et qui refuses de les souffrir ; car nous ne pouvons rester ensemble, puisque je ne demeure que dans les peines, et que je les estime le plus grand bonheur qui puisse arriver à moi et

[1] Qui conversus dixit Petro : Vade post me Satana, etc. *Supra.*

[2] Error de pietatis affectu veniens. S. Hier.

[3] Tanta fuit Christo religio patiendi, ut Petrum primum Dei confessorem Ecclesiæ fundamentum, cœlestis regni Janitorem, et in terreno regno Judicem cœli Satanæ convitio nuncuparet. S. Hil.

aux miens. Oui, quiconque en parle autrement est un Satan, plein d'une malice pareille à celle du démon, puisqu'en parlant autrement que moi, il s'oppose à mes desseins, et c'est imiter Satan, que de s'opposer ainsi à Dieu [1]. C'est un Satan et un démon, celui qui discrédite ainsi les souffrances ; car il empêche de se sauver, les hommes qui n'en ont point de meilleur moyen que par les peines [2]. C'est agir en Satan, de défaire ce que Dieu ordonne et établit sur la terre, comme il a ordonné qu'on souffrît, et qu'on s'estimât heureux de souffrir selon ses ordres. Que pouvait faire davantage tout l'enfer, que d'empêcher Jésus de souffrir pour le salut des hommes ? Et si je m'arrêtais à ce que me dit Pierre, je ne souffrirais point pour eux, et n'est-ce donc pas un Satan, celui qui me détourne d'un si grand bien ? S'il ne s'en prenait qu'à moi, comme fit le démon qui me tenta au désert, ce ne serait pas un si grand mal ; car je sais très-bien m'en défaire, mais il me tente et il tente tous les hommes qui l'entendent parler, car qui voudra estimer les peines, après que le premier des Apôtres les aura décriées [3]. Quel plus grand scandale pourrait-il m'arriver à moi et aux miens, que d'entendre celui à qui je veux qu'on croie et qu'on obéisse comme à moi-même, prêcher une doctrine opposée à la mienne, et proclamer misérables et malheureux ceux qui souffrent, après que je les ai déclarés les plus heureux ? C'est avoir des sentiments humains et non les sentiments de Dieu, c'est opposer et préférer les sentiments des hommes à ceux de Dieu ; c'est s'opposer à mon Évangile et à mes desseins, qui ne visent qu'à ce but, d'assujettir les jugement humains aux jugements divins, la chair à l'esprit, le monde à Dieu et le démon à Jésus.

Méditez et goûtez ces divines paroles, afin que vous compreniez la nécessité de quitter les sentiments de Pierre, pour prendre ceux de Jésus, comme depuis il les a suivis lui-même

[1] Satanas adversarius interpretatur, *S.* Hier.

[2] Quoniam cùm probatus fuerit, accipiet coronam vitæ. *S. Jac.* I; *S. Matth.* V.

[3] In Diabolum per quem opinio illa suggerebatur conversus hoc adjecit : nec enim Petrum ita appellasset, post illa beatudinis et potestatis præconia. S. Hil.

et nous les as recommandés ; et, pour conclure, si Notre-Seigneur n'a pas épargné son plus grand ami, qui n'avait pas les sentiments qu'il devait avoir sur le bonheur des peines, croyez-vous qu'il supportera que vous viviez dans cette erreur, qui est une espèce d'hérésie et d'infidélité, maintenant que tout l'Evangile ne parle d'autre chose. Qu'en croyez-vous ?... Quoique vous disiez sur la terre, on n'admettra jamais au ciel que vous croyez à l'Évangile, qui canonise les peines et ceux qui les souffrent [1], tant qu'on ne vous verra pas les aimer, les rechercher ou les accepter quand elles se présentent, avec un meilleur cœur que vous ne faites. Que le monde, que la chair, et que le démon s'y opposent, ne savez-vous pas que ce sont vos ennemis, et qu'il suffit de le savoir pour leur résister, et pour faire le contraire. C'est à ce dessein que Jésus a voulu faire une mention expresse de Satan dans sa réponse, pour nous donner à entendre, que nos trois ennemis s'étaient ligués dans cette occasion ; et, comme on comprenait assez que la chair ne demandait pas mieux que de ne point souffrir, et que le monde fuyait les peines, il voulut aussi que l'on sût que Satan se mettait de la partie, et qu'il ne nous suggérait rien plus ordinairement, que de chercher nos aises et de nous retirer des souffrances.

Eh bien, n'est-ce pas assez pour changer d'opinion, pour s'instruire et pour apprendre à vivre, quand on sait que, d'un côté, ce sont nos ennemis qui parlent, et, que de l'autre, c'est Jésus-Christ ? Peut-on hésiter à dire en embrassant, ou en voyant la croix : O bonne Croix, qui avez été approuvée par les paroles et les œuvres de mon Jésus, je reconnais que je dois autant vous estimer que ses paroles et ses œuvres. Mon âme, regarde bien à qui tu parles ; car ce n'est pas seulement à la croix de bois qu'il faut ainsi parler ; mais c'est aux peines, aux maladies, aux misères, à la faim, à la soif, à la pauvreté, à la perte de biens, d'amis, de support ; c'est aux injures, aux reproches, aux mépris et à toutes les incommodités de la vie, qu'il faut ainsi parler,

[1] Ecce beatificamus eos qui sustinuerunt. *S. Jacob.* v, 11.

parce que c'est là proprement la croix qui est bonne ; c'est la croix qui nous rend bons, si nous l'estimons bonne. Ainsi soit-il.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Notre-Seigneur prédit sa Passion à ses Apôtres.

D'où vient que Notre-Seigneur parle de sa Passion avec ses Apôtres, après que saint Pierre l'a reconnu pour le Fils de Dieu ! Il semble qu'il devait s'entretenir avec ses disciples de ses grandeurs, pour les confirmer dans cette croyance, plutôt que de leur parler de ses bassesses, qui pouvaient ébranler leur esprit, et les faire changer ? C'est que si Notre-Seigneur était fils de Dieu, il était aussi fils de l'homme, et qu'il fallait croire l'un aussi bien que l'autre. C'est encore pour nous apprendre que, quand on nous loue, loin de continuer le discours de nos louanges, nous devons, au contraire, l'interrompre et le faire tomber sur des matières qui nous confondent, et qui nous affermissent dans la vraie connaissance de nous-mêmes, de peur que la vanité ne nous emporte. Mais il faudrait que ces paroles fussent plutôt de cœur que de bouche, qu'elles fussent plutôt un aveu que nous arrache la vérité, que le fait d'un orgueil raffiné, qui ne s'abaisse que pour se faire élever davantage.

Mais mon Dieu, n'y a-t-il point de danger, qu'en s'abaissant ainsi, on ne vienne à se décourager ; et que, fuyant les grandeurs, on n'ose plus rien faire de grand ? Oui, mon fils, il y a toujours du danger que la nature déréglée ne se porte d'un extrême à un autre. Mais la véritable vertu règle plutôt cette nature, en se tenant toujours au milieu, qu'elle ne se laisse dérégler ; et ainsi l'humilité, si elle est vraie, n'a garde de se décourager en s'abaissant. Car la même vérité qui la fait s'abaisser la retient, afin qu'elle ne s'abaisse pas plus qu'il ne faut. Si vous voulez apprendre cette vérité, considérez que vous n'avez rien de vous-même que le néant et le péché, et que tout vous vient de Dieu ; la considération de votre néant vous abaissera, mais la vue de Dieu qui vous fait ce que vous êtes, vous retiendra ; de sorte que vous serez aussi humble qu'il faut l'être, c'est-à-dire, sans être présomptueux, pusillanime, orgueilleux ou lâche.

DEUXIÈME POINT.

Saint Pierre s'y oppose, et découvre le sentiment humain touchant les peines.

Saint Pierre, qui avait reçu de si hautes révélations sur Notre-Seigneur, l'entendant parler des peines et des affronts qu'il devait souffrir à Jérusalem, se trouva fort surpris; et, ne pouvant comprendre comment des choses si basses pouvaient atteindre la personne du Fils de Dieu, ou qu'une personne élevée voulut s'abaisser à ce point, il ne put dissimuler son sentiment, et il répartit précipitamment : Que cela ne serait point, qu'il ne pouvait se persuader qu'un Dieu fût jamais exposé aux fouets et à la croix, que c'était une indignité trop insupportable pour la croire. Voilà comment parlait cet Apôtre, voilà comment le sentiment qu'il avait, et le jugement qu'il portait des peines et des souffrances, le faisait parler. Mais ce jugement était-il bien formé? ces paroles étaient-elles convenables? Vous pouvez déjà bien voir, avant d'entendre la réponse du Sauveur, qu'il se hâta trop de parler, et qu'il se trompa dans son sentiment. C'était alors la chair et le sang qui le faisaient parler, et non le Père céleste, puisqu'il parlait contre les sentiments, et les paroles expresses du Fils de Dieu, qui ne peut se tromper.

Néanmoins, voilà où en sont encore tous les hommes : voilà comment ils parlent des peines, ils n'en parlent que pour les rejeter totalement, s'ils le pouvaient, que pour les rendre odieuses et exécrables, que pour les fuir, comme un mal qu'on ne saurait accepter. O sentiment humain! que tu te trompes en ce sujet! Il est vrai, mon âme, que la nature corrompue en fait ainsi juger et parler; mais il est vrai qu'il n'en faut ni juger, ni parler d'après la nature corrompue. La grâce nous donne d'autres sentiments; et, si elle n'étouffe pas ces sensations humaines, elle empêche pour le moins qu'elles n'éclatent, et elle les assujettit aux sentiments de Dieu.

TROISIÈME POINT.

Notre-Seigneur réprime ce sentiment, et nous enseigne comment il faut le rendre conforme au sentiment de Dieu.

Retirez-vous de moi, Satan, vous m'êtes une pierre d'achoppement, vous ne goûtez pas les choses de Dieu, et vous savez trop ce que c'est que de parler en homme. Grand Dieu! quelle réponse de la part de Jésus à un disciple qui l'aimait tant, et au moment qu'ils venaient tous deux de s'entretenir, et de se louer si honorablement. Quelle différence des paroles pro-

noncées dans le même instant par une même bouche, à un même Apôtre: Vous êtes bienheureux, et vous êtes un Satan qui me scandalisez !... Qu'il faut bien dire que ce bon maître avait des sentiments bien contraires à ceux de son disciple touchant les peines, puisqu'il ne change de langage, que parce que cet Apôtre a des sentiments contraires. Que ce mot de *Satan* est étrange dans la bouche de Jésus! mais qu'il en est sagement sorti pour nous faire comprendre en un mot, que quiconque parle des peines et des affronts autrement que Jésus, ne lui est pas moins contraire que son plus grand ennemi. C'est Satan qui se joint à la chair et au monde pour les décrier; mais le parti en est d'autant plus faible, qu'il est fortifié par cet ennemi; car il est si opposé à notre bien, qu'il suffit de savoir qu'il veut ou ne veut pas une chose, pour apprendre à la fuir ou à l'aimer.

Mon âme, tu ne peux ignorer que cet ennemi ne fasse tous ses efforts pour s'opposer à ton salut, comme Jésus n'épargne rien pour te le procurer; mais apprends aujourd'hui, que cet ennemi ne s'oppose point plus fortement à ton bien, qu'en t'empêchant de souffrir; comme Jésus ne le procure point plus efficacement, qu'en te donnant des occasions et des grâces pour bien souffrir.

MERCREDI.

DU SENTIMENT HUMAIN, ET DE LA COMMUNE OPINION TOUCHANT LA MORTIFICATION INTÉRIEURE DES AFFECTIONS.

SUR CES PAROLES DE NOTRE-SEIGNEUR :

Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce lui-même, qu'il porte sa croix, et me suive [1].

Le Sujet de la méditation étant sur ces paroles, qui viennent à la suite des précédentes, nous représente bien à propos la différence des sentiments de Dieu et de ceux des hommes, touchant la mortification intérieure des affections; comme nous avons considéré leur différence, à l'égard des peines extérieures.

[1] Si quis vult post me venire, abneget semetipsum, et tollat crucem suam, et sequatur me. S. *Matth.* XVI.

La Fin sera de nous exciter à régler nos affections, et de commencer à assujettir à ces divines paroles tout sentiment, qui pourrait leur être contraire.

La Forme est en ces trois points :

1° Quel est le sentiment des hommes, touchant les affections naturelles.

2° Ce que Notre-Seigneur nous enseigne à ce sujet, et la sentence qu'il prononce contre ce sentiment.

3° Combien il est juste et raisonnable d'acquiescer aux motifs qu'il nous propose.

PREMIER POINT.

QUEL EST LE SENTIMENT DES HOMMES TOUCHANT LES AFFECTIONS NATURELLES.

Comme il n'y a rien de plus naturel et de plus commun, que d'avoir des affections et des inclinations pour les biens sensibles, ou des aversions pour les maux de même nature, les hommes se persuadent aisément que tout cela est fort innocent, et que l'homme à peine serait-il homme, s'il ne ressentait et ne suivait les affections humaines, tant cela paraît conforme à la nature. Mais tout chrétien, et même toute personne du monde, médiocrement sage, voit bien que cela ne peut être vrai en toutes choses, et ne croit pas qu'un homme doive suivre toutes ses inclinations, s'il ne veut pas vivre comme les animaux. La religion chrétienne lui permet d'en suivre quelques-unes, pourvu qu'il se maintienne dans une juste modération ; elle tolère les premiers mouvements et les premiers sentiments, en ne les condamnant pas de péché [1] ; elle permet l'amour honnête, et commande l'affection des parents. Elle veut bien qu'on prenne quelque soin des parents et de l'honneur, qu'on ne rejette pas toute sorte de plaisirs et de contentements humains, et qu'on ressente quelques tristesses, quelques espérances, quelques désirs et semblables affections, pourvu qu'elles se portent toujours vers quelque bien honnête ou indifférent, pour une

[1] Habent eas justis de causis animi Christiani, ne Phil. Stoïcorum vel quorumcumque similium consentiatur errori, qui profectò quemadmodum vanitatem existimant veritatem, sic stuporem deputant sanitatem, ignorantes sic hominis animum, quemadmodum corporis membrum desperatiùs ægrotare, quando et doloris amiserit sensum. S. Aug. tr. LX *in S. Joan.*

bonne fin, et d'une manière qui soit tellement modérée, qu'il n'y ait point d'excès.

Mais toute la difficulté est de trouver cette fin et cette modération. Car, c'est l'ordinaire des hommes, et même des chrétiens, s'ils n'y prennent bien garde, de suivre ces affections, parce qu'elles plaisent, parce qu'elles semblent si naturelles qu'elles ne paraissent pas mauvaises, et qu'elles emportent tellement le cœur et l'esprit, qu'on se sent pris et engagé dans ces choses qui nous séduisent, avant d'avoir considéré si on devait s'y affectionner, ou si on devrait s'en dégager [1]. C'est ainsi qu'on se laisse aller aux désirs des bien temporels, des honneurs et des plaisirs, autant que l'occasion s'en présente ; et ensuite à la joie, à la douleur, à l'espérance, à la crainte, selon que les bons ou les mauvais succès nous arrivent, parce que l'on n'a point appris à les gouverner, ou à vivre autrement que par ces mouvements [2]. Voilà comment les hommes vivent et se conduisent. N'est-il pas vrai ?... N'est-ce pas là la manière d'agir du monde ?... Pourvu qu'on ne se porte point aux choses manifestement deshonnêtes et défendues, on ne se fait point de scrupule d'aimer, de désirer, de se réjouir, de s'attrister, de craindre, d'espérer, et de suivre ses autres inclinations, parce que la nature y pousse, que les objets y attirent, que le plaisir y entraîne, parce que le monde parle ainsi, que la nécessité semble y contraindre, que la raison n'y répugne point tout à fait, que la conscience s'y fait et s'y accoutume. Si le scrupule se fait sentir parfois, la difficulté qu'on ressent, au contraire, fait passer par-dessus ; on ferme les yeux pour n'y voir point de mal ; on les ouvre, au contraire, pour voir tout le monde qui fait ainsi, et pour l'imiter, se persuadant qu'il n'y a point de mal dans ce que tout le monde fait, qu'il y aurait même du mal à ne pas faire comme les autres, qu'autrement il faudrait se retirer du monde. On

[1] Ne sequaris in fortitudine tua concupiscentiam cordis tui, et ne dixeris, quomodo potui ? *Eccles.* v.

[2] Omnes conversi sunt cursum suum quasi equus impetu vadens ad prælium. *Jerem.* VIII.

allègue encore qu'il faut vivre joyeux, qu'il n'y aurait plus de plaisir, qu'on deviendrait mélancolique, que cela n'est bon que pour les religieux [1]. Que sais-je? On ajoute encore que tel est son caractère, qu'on n'a pas assez de force ni de grâce pour le dompter, que chacun a son faible, qu'on ne croit point y pécher; et, enfin, qu'on ne saurait vivre autrement dans sa condition, et avec son caractère.

C'est ainsi que parle le monde, et Dieu sait s'il parle selon la vérité; et il ne manque pas de le faire savoir à nos consciences, si elles voulaient l'apprendre [2]. N'est-il pas vrai que malgré vos excuses et vos prétextes, il vous a souvent pressé sur quelque une de ces trois vérités : Que vous étiez trop prompt, et que vous aviez déjà fait, avant d'avoir réfléchi à ce que vous deviez faire; que, quelque bon propos que vous formiez de vous régler et de vous mortifier, vous différiez presque toujours à une autre fois; et qu'enfin, vous vous reposiez sur je ne sais quelle bonne volonté, que vous ressentez, de vous amender quelque jour, sans que pourtant vous en fassiez rien, sans que vous vous persuadiez que vous n'en ferez rien, et que vous mourrez dans votre péché. Examinez-vous un peu sur ce sujet tout à loisir, et commencez dès maintenant à vous mortifier, en retenant cette curiosité, qui s'ennuie de s'arrêter trop sur un point, et qui ne demande qu'à passer et à se contenter, aussi bien dans ses dévotions que dans ses autres affections. O mon Dieu! que sera-ce de nous, si nous ne faisons même nos oraisons que pour nous satisfaire, quand nous ne devons principalement les faire, que pour apprendre à mortifier nos inclinations.

[1] Ubique relinquamus signa lætitiæ, quoniam hæc est pars nostra et hæc est sors. *Sap.* II.

[2] Quid niteris bonam ostendere viam tuam ad quærendam dilectionem, etc. Ecce ego judicio contendam tecum, eo quòd dixeris non peccavi. Quam vilis facta es iterans vias tuas! *Jerem.* II.

DEUXIÈME POINT.

CE QUE NOTRE-SEIGNEUR NOUS ENSEIGNE A CE SUJET ; SENTENCE QU'IL PRONONCE CONTRE CE SENTIMENT.

Pour nous désabuser sur ce point, voici des paroles toutes d'or, qui sont comme un abrégé de l'Evangile, et de toute la doctrine morale de Notre-Seigneur. *Si quelqu'un,* dit-il, *veut venir après moi, qu'il se renonce lui-même, qu'il porte sa croix, et qu'il me suive* [1]. Remerciez-le de nous avoir communiqué ces belles paroles, demandez la grâce de les comprendre, de peur que les péchés passés, ou quelque anticipation de sentiment humain ne vous empêche d'en comprendre le vrai sens, et d'en aimer les effets véritables. Pour cela, présupposez que tout le mal de ces affections consiste en trois choses.

Le première est, qu'elles font aimer trop ardemment les biens de cette vie, qui ne méritent pas tant d'amour.

La seconde, qu'elles empêchent de supporter patiemment les maux, qu'il faut nécessairement souffrir.

La troisième, qu'elles troublent la disposition et l'ordre que Notre-Seigneur avait établis, en faveur de chacun de nous, dans son état et sa condition. Ceci étant posé, voyez comment il a sagement porté cette sentence, contre chacun de ces trois maux, qui se retrouvent dans cette opinion commune de tous les hommes, touchant leurs passions et leurs inclinations naturelles. *Si quelqu'un veut venir après moi:* comme s'il nous disait, je ne contrains personne, j'invite tout le monde ; je laisse à chacun sa liberté, mais quiconque voudra l'entreprendre, qu'il écoute ce mot : *Qu'il renonce à lui-même ;* qu'il ne croie pas que, lorsqu'il sent des inclinations pour les bien sensibles, il puisse y consentir et les suivre ; car absolument je n'entends point qu'il les suive, mais qu'il y renonce entièrement, et, s'il faut chercher quelques biens temporels, s'il faut recevoir quelque honneur et prendre quelque plaisir en ce monde, que ce soit sans atta-

[1] Si quis vult, etc. *Suprà ex S. Mat.*

chement à ces biens, car cet attachement étant trop naturel, il est ordinairement corrompu, et partant qu'on y renonce [1] ; que ce soit seulement cette considération que Dieu le veut, ou le permet ; de sorte que si on ne savait que Dieu en fût content, on ne devrait pas s'y porter, malgré tous les sentiments humains qui nous porteraient vers ces biens.

Que si le jugement humain voulait disputer contre le sentiment divin, et s'opposer à cette loi que j'établis [2], qu'on commence par m'obéir, en renonçant à son propre jugement et en l'assujettissant au mien, quoiqu'en murmure la nature, quoiqu'en dise le monde, quoiqu'en gronde l'enfer ; quelque intérêt qu'on puisse vous présenter, il faut y renoncer, et jamais il ne faut rien faire pour les propres intérêts de la nature. Car, quand il n'y aurait en tout ce que l'on fait d'autre mal, que de faire même un bien par mouvement naturel, par intérêt temporel et humain, c'est ce mettre en danger de mal faire : puisque, laissant agir la nature qui est si corrompue, que peut-on en attendre que corruption [3] ; que peut-on en attendre, sinon que s'il n'y a pas de faute, du moins il n'y a point de bien? C'est toujours avoir beaucoup perdu, que d'avoir perdu le bien qu'on pouvait faire.

Voilà la première instruction que Notre-Seigneur donne contre le premier mal des affections. Mais on objecte aussitôt, qu'il faudrait donc toujours se faire violence, ce qui est pénible surtout quand la passion est encore ardente et la nature vive ; on tombe alors dans le second mal, qui est d'empêcher de régler ses passions, sous prétexte de trop de difficulté. C'est pourquoi Notre-Seigneur ajoute aussitôt : *Et qu'il porte sa croix ;* qu'il supporte cette difficulté, ce sera sa croix [4]. Cette difficulté qu'il

[1] Non in passione desiderii sicut et Gentes quæ ignorant Deum. I *Thess.* IV

[2] II *Cor.* XIX.

[3] Caro et sanguis regnum Dei possidere non possunt, neque corruptio incorruptelam possidebit. I *Cor.* XV.

Qui seminat in carne sua, de carne et metet corruptionem, qui autem seminat in spiritu, de spiritu metet vitam æternam, *Gal.* VI.

[4] Tota vita Christiana, homini si secumdùm Evangelium vivat, Crux est Martyrium. S. Aug.

ressentira ou à s'abstenir des biens sensuels, ou à supporter les maux sensibles, voilà la croix que je lui impose pour tous les jours de sa vie ; qu'il la porte, s'il veut venir après moi ; tel est l'ordre que je veux qu'il garde, tel est le moyen que je lui prescris, pour son salut et sa perfection [1].

Aussi en troisième et dernier lieu, il conclut : *Qu'il me suive*, comme s'il disait : C'est ainsi que j'ai vécu, que j'ai porté ma croix, que j'ai montré le chemin qu'il fallait suivre pour arriver à la vie. Qu'il me suive, en faisant et souffrant ce qui se présente à faire et à souffrir, à mon exemple, et en suivant mes ordres; car pour cela je lui donnerai des grâces, qui seront capables de le porter à son devoir. Qu'il me suive donc, puisque je marche devant lui, et par mes paroles, et par mes exemples, et même encore par mes grâces [2]; qu'il fasse comme moi ; qu'il fasse comme je l'instruis, et comme je le conduis par mon esprit, il ne fera jamais rien par inclination naturelle, et, ensuite, il ne fera jamais de mal, mais plutôt tout ce qu'il fera, ne sera que bien fait. Entends-tu, mon âme ! entends-tu comme ton Seigneur est d'une autre opinion, et tient d'autres discours que le monde, et que la nature corrompue? Qu'en dis-tu, qu'en crois-tu ? quel est ton sentiment sur cette divine sentence ?...

Pour vous bien connaître là-dessus, répondez à ces trois demandes que vous vous ferez à vous-mêmes.

La première : n'est-il pas vrai et évident, que Notre-Seigneur avance ces paroles, pour nous persuader une parfaite mortification, contre le sentiment commun du monde et de la chair ? Répondez...

En second lieu, depuis combien de temps savez-vous que Notre-Seigneur a prononcé cette sentence?... Et depuis que vous le savez, y avez-vous donné autant de croyance comme au monde?...Dites en conscience, si jusques à cette heure,vous avez

[1] Sicut totius est corporis, pie vivere, ita totius est temporis Crucem ferre, quæ meritò ferri unicuique suadetur, quia propris modis atque mensuris ab unoquoque toleratur. S. Leo, ser. IX, *de Quadrag.*

[2] Adest ille qui præbuit exemplum, ut præbeat et auxilium. S. Aug. *in Psal.* LXXXVI.

été aussi porté à renoncer à vos inclinations qu'à les suivre?...

Enfin, à quoi vous résoudez-vous, maintenant que vous voyez plus clairement que jamais, le sentiment et les paroles de la vérité? Voulez-vous encore lui être opposé pour suivre le mensonge?... Que tout le monde s'y oppose, et qu'il soit avec vous contre Jésus, croirez-vous que vous êtes plus dans la vérité, que si Jésus était avec vous contre le reste du monde[1]?... Et encore, si vous voulez bien y prendre garde, tous les hommes ne sont pas tellement du parti contraire, que la meilleure partie ne soit avec Jésus. Voyez un peu ce que les Apôtres en disent, ce que les saints Docteurs en écrivent, ce que tous les Pères spirituels en conseillent, ce que vous même en pensez, quand vous êtes bien touché de Dieu, comme un jour de Vendredi saint, une veille de Noël, et comme vous le seriez, si vous étiez maintenant au lit de la mort, avec la liberté de juger et de parler que vous avez maintenant; qu'en diriez-vous?... Assurément, ni vous, ni aucun chrétien qui croit à une autre vie, ne voudriez sortir de celle-ci, dans un autre état que celui que vous rappelle cette méditation, n'est-il pas vrai?... Il n'est donc pas vrai que tous les hommes soient contre Jésus, puisque tous les hommes les plus sages et les plus saints avouent, dans le temps où ils sont les plus sages, et où ils doivent parler avec plus de vérité, que Jésus a raison, que le monde se trompe, et que, en un mot, il vaut mieux renoncer à ses penchants, que de les satisfaire; porter sa croix, que de la traîner; et suivre Jésus, que suivre la chair et le monde. Car, qu'est-ce que cette chair, si vous en ôtez la raison; et qu'est-ce que ce monde, si vous en séparez les plus sages et les plus saints? Faudrait-il seulement penser en faire quelque comparaison avec Jésus! Et pourtant, ô mon âme, il n'y a que cela qui s'y oppose, il n'y a que la chair sans raison, que le monde séparé des plus sages et des plus saints, qui t'empêche de le suivre; il n'y a que toi-même qui fais partie de ce mauvais reste du monde; ne te confonds-tu pas? ne rougis-tu

[1] Deprecans super certari semel traditæ Sanctis fidei. Subintroierunt enim quidam homines qui præscripti sunt in hoc judicium, impii, etc. *S. Jud.*

pas de honte pour le passé, de n'avoir pas été ce que tu aurais dû être ; et ne prends-tu pas pour l'avenir la résolution de n'être plus ce que tu as été ?

TROISIÈME POINT.

COMBIEN IL EST JUSTE ET RAISONNABLE D'AQUIESCER AU SENTIMENT DE NOTRE-SEIGNEUR, ET AU MOTIF QU'IL NOUS PROPOSE A CET EFFET.

Il suffisait qu'un si digne maître eut parlé pour être cru; mais comme nous sommes de mauvais disciples, qui ne nous rendons pas si aisément à la parole d'un homme, il a voulu y ajouter ce motif, et nous dire, à la suite de ce qu'il avait avancé : Que celui-là se perd qui se cherche mal à propos en suivant ses penchants; et que celui qui semble se perdre et se ruiner, en y résistant, trouvera plus de plaisir, plus d'honneur et plus de bien qu'il n'en eût trouvé dans la sensualité [1]. Car il est indubitable que le solide contentement consiste à mépriser les faux biens, et les plaisirs de cette vie ; et, quand il n'y aurait d'autre contentement, que l'attente d'un repos éternel, n'est-ce pas incomparablement plus que tous les plaisirs du monde, qui ne sauraient avoir rien d'agréable, avec la crainte de l'enfer. Non, non, quand il y va du salut éternel de notre âme, il n'y a ni plaisir, ni intérêt qui puisse l'emporter. Car après tout, eussiez-vous joui de tous les plaisirs, gagné le monde entier, si vous perdez votre âme pour une éternité, que deviendront ces plaisirs; que deviendra ce gain et tout le monde? De quoi sert d'avoir tout gagné, si on se perd ? Quel échange peut-on faire avec son âme et son salut?... Qu'y a-t-il qu'on veuille avoir en la perdant, et qu'y a-t-il qu'on ne doive sacrifier pour la sauver ?... Voilà que le grand juge de tous les mortels paraîtra bientôt, pour rendre à chacun ce qu'il mérite, pour châtier ceux qui auront suivi

[1] Qui enim voluerit animam suam salvam facere, perdet eam : qui autem perdiderit animam suam propter me, inveniet eam.

Quid enim prodest homini si universum mundum lucretur, animæ vero suæ detrimentum patiatur ; aut quam dabit homo commutationem pro anima sua? Filius enim hominis venturus est in gloria Patris sui cum Angelis suis, et tunc reddet unicuique secundum opera ejus. S. *Matth.* XVIII.

leurs passions, et pour récompenser ceux qui y auront résisté [1]; desquels voudriez-vous être alors?... Ne serait-ce pas agir contre la raison, de dire que vous ne craignez rien tant que d'être après votre mort, au nombre des reprouvés; tandis que vous ne craignez point pendant la vie, d'être comme eux et de suivre comme eux vos inclinations?... Il faudrait un autre jugement et un autre juge, qui ne gardât pas les lois de la justice; car pour celui qui doit vous juger, il est si juste et si sévère, qu'il jugera chacun après sa mort, comme il aura vécu [2]; et le jugement qu'il en doit faire, ne sera que la confirmation de la sentence, ou de l'arrêt qu'il a déjà porté, contre ceux qui vivent autrement qu'ils ne veulent mourir. Voyez où vous en êtes, car si cela ne vous touche, vous êtes insensible....

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Le sentiment humain touchant les affections naturelles.

Comme il n'y a rien de plus naturel, et de plus commun parmi les hommes, que de sentir des affections humaines, qui nous portent à aimer, à haïr, à craindre, à espérer, à nous réjouir, à nous attrister, et à de semblables mouvements; de même n'y a-t-il rien de plus ordinaire, que d'y consentir, et de s'y laisser emporter, surtout quand il n'y a point de grand péché, et que le monde vit ainsi. Mais qui vous dira qu'il n'y a point de péché, parceque tout le monde vit ainsi? Ceux qui font les mêmes fautes, se gardent bien de les blâmer, et ceux qui ne les commettent pas, ne sont pas crus. Où nous croyons d'ordinaire qu'il y a moins de mal, c'est où il s'en trouve davantage; plus l'affection est vive, et plus il y a de danger de tomber dans un grand mal, et c'est alors qu'on le voit moins. L'affection semble nous excuser, et c'est elle qui nous accuse, car c'est elle qui fait le mal.

Si nous disons que le monde vit ainsi, nous disons la vérité; mais cette vérité portera témoignage contre nous, parce que nous prenons pour té-

[1] Optimus æstimator rerum qui nihil suorum tibi præferendum existimet. S. Bern. serm. xxx, *in Cant.*

[2] Si præstes animæ tuæ concupiscentias ejus, faciet te in gaudium inimicis tuis. *Eccli.* xviii.

moin et pour garant un faussaire, un ennemi, et le plus grand trompeur qu'il y ait sur la terre. Ce sont les affections aux biens de cette vie, qui font le mauvais monde; il ne faut donc pas s'étonner si le monde les défend, mais sa défense ne sert ni pour leur justification, ni pour la nôtre; puisqu'il se rend mauvais en les défendant, et qu'il n'est condamné, que parce qu'il s'attache trop aux affections humaines. Est-il possible que votre conscience n'en soit point parfois touchée?... Oh! qu'il faut bien dire que vos affections sont violentes, si vous ne sentez point les inspirations de Dieu, ou si vous ne les suivez pas!...

DEUXIÈME POINT.

Ce que Notre-Seigneur nous enseigne à ce sujet.

Ecoutez pour le moins sa parole : *Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce lui-même, qu'il porte sa croix et qu'il me suive.* Chaque mot porte coup et mérite d'être pesé; mais ce qui est admirable, c'est que comme les affections produisent ces trois maux: l'un de complaisance au bien sensuel, l'autre de répugnance au mal sensible, et le troisième, de s'écarter des voies et de l'ordre de Dieu, cette divine sentence y remédie parfaitement. En effet, en nous avertissant de renoncer à nous-mêmes, elle remédie au mal des complaisances; en déclarant qu'il faut porter sa croix, elle combat le mal des répugnances; et en nous disant de suivre le bon Jésus, elle s'oppose au troisième mal, qui nous détournait des voies de Dieu.

Hélas! mon Dieu, j'avais déjà entendu parler de cette abnégation intérieure, et de l'estime que vous en faisiez; mais je n'en ai pas moins suivi mes penchants, comme si vous n'en eussiez rien dit; et, si vous n'ajoutez la grâce à la parole, j'ai grand peur de ne pas mieux leur résister à l'avenir. C'est pourquoi, mon Jésus, je vous prie de faire vous-même en moi, ce que vous voulez que j'accomplisse. Faites-moi renoncer à moi-même, faites-moi porter ma croix, et faites que je vous suive.... Oui, mais, mon fils, ne veux-tu donc rien faire? Qu'entends-tu par la grâce que tu demandes maintenant? Ne sais-tu pas que tu en as eu suffisamment pour faire ce que je t'ai recommandé? N'en doute point; et ce n'est pas seulement à mes paroles que tu t'es opposé, mais encore à ma grâce; car elle ne t'a pas manqué pour t'aider à te faire violence, et à agir contre toi-même. Mais tu voudrais une grâce qui fît tout, sans être obligé d'y coopérer, et sans te contraindre pour l'employer; c'est ce qu'il ne faut ni demander, ni attendre.

TROISIÈME POINT.

Motif qu'il nous propose pour nous conformer à son sentiment.

Voici pourtant un surcroît de grâce, voici des paroles qu'il ne faut qu'écouter et méditer un peu, pour en ressentir de merveilleux effets; voici comment ce bon maître continue de nous parler, pour ne rien omettre de ce qui peut nous porter à nous mortifier. Que cherchez-vous, leur dit-il, en suivant vos appétits? Vous cherchez votre bien et votre contentement; et que craignez-vous en vous mortifiant? Vous redoutez de perdre ce bien? Or, vous vous trompez, parceque vous ne perdrez jamais tant, en matière de bien, d'honneur et de plaisir, qui sont les appas de vos penchants, que quand il vous semble que vous gagnez; et c'est alors que vous gagnez véritablement, quand il vous semble que vous perdez. Car, en conscience, à quoi vous servirait d'avoir tout gagné, si vous veniez à perdre votre âme? Ne serait-ce pas perdre tout en gagnant tout? Et que pouvez-vous craindre de perdre, si vous sauvez votre âme? Y a-t-il gain ou perte au monde comparable au salut éternel de votre âme?... Et n'est-ce pas de cette mortification intérieure qu'il dépend, puisque vos bonnes ou mauvaises œuvres, ne viennent que de ce que vous résistez, ou cédez à vos inclinations, et que le jugement décisif de votre éternité, ne se fera que d'après vos bonnes ou mauvaises actions?

O mon Jésus! je me rends, et j'admire tellement votre bonté, qui me prend par mes propres intérêts, que quand je ne les trouverais pas, je désire vous suivre pour cette admirable bonté.

JEUDI.

DE LA TRANSFIGURATION DE NOTRE-SEIGNEUR. OU L'ON RECONNAIT UN SENTIMENT HUMAIN CONTRAIRE A CELUI DE DIEU, TOUCHANT LES GOUTS SPIRITUELS.

SUR CES PAROLES DE SAINT PIERRE :

Seigneur, nous sommes bien ici, faisons, s'il vous plaît, trois tentes, l'une pour vous, l'autre pour Moïse, et la troisième pour Elie ; mais il ne savait ce qu'il disait [1].

Le Sujet du célèbre mystère de la Transfiguration de Notre-Seigneur, qui se présente à méditer à la suite de l'histoire de sa vie, est amplement exposé dans les points de la méditation. Ce que nous avons à remarquer ici en particulier, c'est, comme nous l'avons déjà vu, la différence des sentiments des hommes et de ceux de Dieu; et ce sont les paroles de saint Pierre qui nous en offrent l'occasion. Quand cet Apôtre dit : Faisons ici trois tentes ; il montre évidemment ce sentiment humain, qui consiste à trop s'attacher aux consolations spirituelles, sentiment que nous devons réformer. Par conséquent,

La Fin doit être, d'apprendre ce que nous devons croire, et comment nous devons nous comporter, touchant les goûts sensibles et les consolations spirituelles.Car, les marques certaines d'une vraie dévotion ne consistent pas dans ces goûts sensibles, mais à ne chercher purement que Jésus, à ne prétendre dans ses méditations que de le voir faire, de l'écouter, et de s'offrir à l'imiter.

La Forme est en ces trois points :

1° Transfiguration de Notre-Seigneur.

2° Saint Pierre, voulant demeurer en ce lieu, se trompe grandement.

3° On entend une voix du ciel, et les Apôtres ne voient plus que Jésus.

[1] Domine, bonum est nos hîc esse : si vis, faciamus hîc tria tabernacula, tibi unum, Moysi unum et Eliæ unum. *S. Matth.* XVIII.

[2] Non enim sciebat quid diceret. *S Marci* IX.

PREMIER POINT.

NOTRE-SEIGNEUR SE TRANSFIGURE EN LA PRÉSENCE DE MOISE ET D'ÉLIE.

Le chemin est assez long depuis l'endroit ou Notre-Seigneur partit pour aller sur la sainte et haute montagne du Thabor ; allons pas à pas après lui, et remarquons soigneusement tout ce qui s'y passe. Car c'est un mystère qui n'est pas moins profitable à notre âme, que glorieux à Jésus, qui prend toujours plaisir à nous faire tirer quelque profit de sa gloire.

Ayant donc résolu de se transfigurer, il choisit trois de ses Apôtres et laissa les neuf autres [1] ; car c'est à lui de disposer ainsi de tous, de prendre les uns et de laisser les autres. Et comme ceux qui sont choisis ne doivent pas se glorifier, de même ceux qui sont délaissés, ne doivent pas s'attrister de cette élection, mais tous doivent garder l'ordre qui leur est prescrit ; les uns demeurant au pied de la montagne, les autres montant, sans savoir autrement ce qu'ils vont y faire, car il leur suffit de suivre leur Jésus [2]. Il marche devant, ses Apôtres le suivent; mais avec quel silence et quelle retenue ils montent après lui !... Voilà comment il le faut suivre, comment il faut quitter la terre, et monter après lui la montagne de la perfection [3]. Voilà comment il faut faire violence à la nature, allant toujours peu à peu, et gagnant sur soi-même, comme ceux qui montent en faisant effort sur eux-mêmes, et qui avancent en montant. Enfin, ils arrivent au sommet de cette montagne, vers le milieu de la nuit, et comme il est à croire, tout le monde étant en repos, afin que le mystère qu'il voulait opérer eût plus d'effet.

Etant donc arrivés en ce lieu, ils se mirent aussitôt à prier Dieu, et c'est alors que la clarté de l'âme bienheureuse de Notre-Seigneur, pénétra tellement tout son corps sacré, que son visage en devint lumineux comme le soleil, ses habits blancs

[1] Et post dies sex, assumit Jesus Petrum, et Jacobum, et Joannem fratrem ejus, et ducit eos in montem excelsum seorsum.

[2] Beatus quem elegisti, et assumpsisti ; inhabitabit in atriis tuis. *Psal.* LXIV.

[3] Sustollam te super altitudines terræ. *Isa.* LVIII.

comme la neige ; et, au moment où il se transfigurait ainsi devant eux, Moïse et Elie apparurent, et s'entretinrent avec lui de sa mort, et des souffrances de sa Passion [1]. Oh ! quels mystères, quels entretiens, quelle majesté, quelle beauté de Jésus ! Combien elle surpasse celle des enfants des hommes. *Vous autres qui le cherchez, levez les yeux en haut, et il vous sera permis de voir la véritable image de sa gloire et de sa beauté* [2]. Il aurait pu toujours demeurer dans cet état, depuis sa naissance jusqu'à sa mort, mais il ne le voulut pas, afin de pouvoir souffrir ; s'il eût toujours été ainsi glorieux, il n'eût pas été passible, et s'il n'eût pas été passible, comment eût-il été Sauveur ?

Mais, quelle différence entre cet état et celui qu'il aura sur le Calvaire [3] ?... Hélas ! quel est-il en lui-même, et quel est-il pour moi ?... Quelle estime fait-il de moi, et quel cas fais-je de lui ?... Tel qu'il est sur le Thabor, tel veut-il que je sois par sa grâce ; et tel qu'il est sur le Calvaire, tel l'ai-je fait par mes crimes... Mais quelle compagnie ? pourquoi Moïse et Elie ? Pourquoi tiennent-ils de semblables discours ; comment pouvons-nous nous transfigurer ainsi dans l'oraison ; comment devons-nous ainsi traiter de ce qui nous humilie, au temps de cette gloire que nous pouvons obtenir ? C'est sur quoi vous pouvez vous entretenir, selon le temps et le besoin que vous en reconnaîtrez pour le present, et puis vous direz de bon cœur : O mon Jésus ! si ce fut une insigne faveur pour ces trois Apôtres d'être ainsi choisis par privilége, pour jouir d'un si doux spectacle, quelle faveur pour moi, entre tant de personnes du monde, de pouvoir maintenant y penser, et en quelque sorte y assister ; c'est le sentiment que j'en ai, c'est ce dont je vous rends de très-humbles actions de grâces. Mais, afin que cette faveur soit pleine et ac-

[1] Et transfiguratus est ante eos, et resplenduit facies ejus sicut sol, vestimenta, autem ejus facta sunt alba sicut nix. Et ecce apparuerunt illis Moyses et Elias cum eo loquentes. Et dicebant excessum ejus quem completurus erat in Jerusalem. *Lucæ* IX.

[2] Quicumque Christum quæritis, oculos in altum tollite : illic licebit visere, signum perennis gloriæ. Hymnus *Transfig.*

[3] Et facta est species vultus ejus altera. Non est species ei neque decor, etc. *Isa.* LIII.

complie, faites que je tire de ce mystère le profit que j'en dois tirer; car ce n'est pas sans cause, ni sans quelque fin particulière, que vous m'avez fait aujourd'hui méditer sur ce sujet. Faites-moi donc la grâce de connaître si parfaitement vos desseins, que je puisse les accomplir, et que ce soit là ma transfiguration, de me transformer entièrement en vous, en me conformant à vos desseins [1].

DEUXIÈME POINT.

SAINT-PIERRE DEMANDANT A RESTER EN CE LIEU, SE TROMPE GRANDEMENT.

Tandis que ces merveilles se passent dans la personne de Notre-Seigneur, les trois Apôtres voyant une lumière si soudaine et si extraordinaire, furent tout surpris et remplis d'une douceur si grande et si sensible, qu'en étant comme transportés, saint Pierre se prit à dire au nom des deux autres : Seigneur, qu'il fait bon ici; faisons, je vous prie, trois tentes, une pour vous, l'autre pour Moïse, et la troisième pour Elie [2]. Il ne faut point douter que quelque rayon de lumière et de grâce, sortant de la face de Notre-Seigneur, comme d'un soleil très-ardent, n'éclairât et n'embrasât son âme, et que, par suite de cette irradiation spirituelle, il ne fût élevé à des connaissances et à des ardeurs merveilleuses, touchant les choses spirituelles et divines. En effet, il reconnut Moïse et Elie qu'il n'avait jamais vus, et lui-même rapporte qu'il fut spectateur de cette grande gloire et qu'il y reçut des faveurs signalées [3]. Mais aussi, il ne faut point dissimuler qu'il n'ait mêlé à ce goût spirituel, quelque chose du sentiment humain; car c'est ainsi que les plus spirituels reçoivent à peine si purement les faveurs du ciel, qu'ils n'y mêlent quelque chose du leur. De là vient que ce grand Apôtre s'oublia, bien qu'au commencement, il ait été saintement touché; mais il

[1] In eamdem imaginem transformamur. I *Cor.* III.

[2] Et vigilantes viderunt majestatem ejus, et duos viros qui erant cum illo. *S. Lucæ* IX.

Respondens autem Petrus dixit ad Jesum : Domine, bonum est nos hîc esse, si vis faciamus hîc tria tabernacula, tibi unum, Moysi unum, et Eliæ unum.

[3] Speculatores facti illius magnitudinis. II *Petr.* I.

était homme, et il ne sut pas se mettre en garde contre la douceur de ce sentiment, qu'il n'avait point encore goûté. Insensiblement, la première affection spirituelle se changea en affection sensible et humaine, qui le transporta de joie et lui fit juger et dire, qu'il faisait bon de demeurer toujours dans cet état, et de ne penser à autre chose, qu'à s'établir dans cet heureux séjour [1]. En cela il se trompait, comme il a été expressément remarqué par les saints Evangelistes [2], et l'effet a bien montré qu'il ne savait ce qu'il disait; l'excès de la joie et de la consolation l'avait comme aveuglé. Notre-Seigneur permit ce transport d'esprit, afin que nous y reconnussions le défaut de certaines personnes spirituelles, qui s'arrêtent trop à la dévotion sensible, qui la désirent ardemment, qui ne pensent rien faire, s'ils ne la sentent [3]. En effet, elles s'affligent dans leurs dégoûts, ou se réjouissent trop dans leurs bons sentiments; elles en présument et ne craignent plus rien; elles veulent tout embrasser, se moquent des difficultés, et prennent des résolutions à perte de vue, sans savoir ce qu'elles disent, ni ce qu'elles pensent, ni en quoi consiste la véritable dévotion.

Il est vrai qu'il ne faut pas mépriser ces faveurs, quand Dieu les donne; car c'est ainsi que parfois il nous visite, qu'il nous témoigne la tendresse de son amour, et qu'il nous fait ressentir comme un avant-goût de la vie éternelle; c'est ainsi qu'il nous console et qu'il nous donne courage, il n'accorde ces faveurs que pour de bonnes fins. Mais il faut le laisser faire, il faut les recevoir quand il les donne, et s'en passer quand il les refuse; et, soit qu'il les donne ou qu'il ne les donne pas, il faut s'en estimer indigne; il n'en faut point parler, il n'y faudrait presque point penser, ni faire aucune réflexion à ce sujet; parce que c'est une chose qui dépend absolument de Dieu, qu'il en dispose comme il lui plaît. Quant à nous, nous ne devons chercher et aimer que son bon plaisir, que nous pourrons également

[1] Ita affectus erat, quod nunquam voluisset separari. S. Thom.

[2] S. *Marc.* VI; S. *Luc.* IX.

[3] Abandonnez à Dieu la disposition de ses consolations, afin qu'il en use comme il lui sera agréable. *Imitat.* liv. II, ch. XII.

trouver dans les désolations comme dans les consolations; et même, s'il nous était donné de choisir, nous devrions plutôt nous consoler, et nous réjouir dans les dégoûts, que dans ces plaisirs spirituels, tant pour l'honneur de l'humilité qui nous en fait reconnaître indignes, que pour l'amour de la patience et de la résignation, que l'on pratique mieux, et plus solidement, dans un état que dans l'autre.

Assurément, il faut être plus spirituel que vous ne l'êtes, pour être attaché à Dieu seul aussi parfaitement dans les consolations sensibles, que dans les abandons et les sécheresses. C'est assez, mon Seigneur, c'est assez, disent les saints, je ne suis pas digne de ces douceurs, et je crains d'en abuser, je crains de les aimer plus que vous, et d'en vouloir jouir plutôt pour mon plaisir que pour le vôtre [1]. Il y a plus d'assurance dans les peines, et l'assurance de vous servir, vaut mieux que le plaisir qu'on goûte dans votre service, surtout quand ce plaisir peut nous en détourner.... C'est agir en enfant délicat, de vouloir être traité avec ces douceurs ; une âme plus généreuse aurait honte d'y penser ou d'en parler [2]. Quand j'étais encore enfant, disait le grand Apôtre [3], je n'avais que des sentiments propres aux enfants ; mais maintenant je suis homme, j'ai des sentiments raisonnables comme les hommes, je ne désire que ce que l'on peut convenablement désirer d'avoir, et la règle de cette raison qui doit me gouverner, c'est le bon plaisir de Dieu, c'est sa volonté, son ordre ; je veux ce qu'il veut, et je ne veux point ce qu'il ne veut pas, car il n'y a point de meilleure raison que cet ordre et cette volonté de Dieu.

C'est ainsi que parlait l'Apôtre. Et vous, comment parleriez-vous sur ce sujet?...Ne pourriez-vous pas, pour le moins, souhaiter de vivre dans cet état, où vous ne désireriez rien que de suivre, et non pas de prévenir les saintes dispositions de Dieu, tant pour

[1] Seigneur, je ne suis pas digne de vos consolations, ou d'aucune de vos visites spirituelles, etc. *Imitat.* liv. III, ch. LII.

[2] Perfectorum est solidus cibus. *Hebr.* v.

[3] Cum essem parvulus, sapiebam ut parvulus, quando autem factus sum vir, evacuavi quæ erant parvuli. I *Cor.* XIII.

votre intérieur que pour l'extérieur. Ne pourriez-vous pas dire : O mon Dieu, je suis tellement convaincu de cette vérité, que s'il m'était permis de désirer quelque goût, je voudrais ne rien désirer, pour ne vouloir et ne désirer tout simplement que vous.

TROISIÈME POINT.

ON ENTEND CETTE VOIX DU CIEL : *Voici mon fils bien-aimé*, ET LES APOTRES NE VOIENT QUE JÉSUS.

Comme saint Pierre parlait encore, voilà qu'une nuée rayonnante les couvrit, et une voix sortant de la nuée, dit ces paroles intelligiblement : Voici mon Fils bien-aimé dans lequel j'ai mis mes plus douces complaisances, écoutez-le. Les Apôtres n'eurent pas plus tôt entendu ces paroles, qu'ils tombèrent la face contre terre, puis regardant aussitôt de côté et d'autre, et levant les yeux en haut, ils ne virent plus que Jésus [1].

Voilà la vraie et solide dévotion, de ne voir que Jésus, d'être prêt à l'écouter et à faire ce qu'il nous dira. Bien que Moïse et Elie fussent avec lui, néanmoins ils disparurent quand la voix se fit entendre, afin qu'on ne vît que Jésus, et qu'on sût d'une manière plus certaine que c'était de lui qu'on parlait, que c'était lui seul qu'il fallait voir et écouter. Car, encore que d'autres personnes s'emploient à notre avancement spirituel, c'est néanmoins Jésus seul que nous devons toujours regarder; sans lui tout le reste ne peut nous servir à rien [2]. Mais il faut principalement remarquer cette parole, *qu'il était seul*, car tout consiste à la bien entendre, d'autant que personne ne peut douter que Jésus n'ait la meilleure part en ce que nous faisons, et qu'il ne mérite d'y être considéré avant toute autre personne. Pourtant quand il s'agit de croire qu'il ne faut regarder et écouter

[1] Adhuc eo loquente, ecce nubes lucida obumbravit eos : et ecce vox de nube dicens : Hic est Filius meus dilectus in quo mihi bene complacui, ipsum audite. Et audientes Discipuli ceciderunt in faciem suam : Levantes autem oculos suos, neminem viderunt nisi solum Jesum. S. *Matth.* XVII.

Et dum fieret vox, inventus est Jesus solus. S. *Lucæ* IX.

[2] Omnia per ipsum et in ipso creata sunt, et ipse est ante omnes, et omnia in ipso constant. *Colos.* I.

que lui seul, c'est ce que peu de personnes comprennent, car elles considèrent tellement avec lui les créatures, qu'il n'est pas regardé seul, comme il le mérite ; et il est d'autant moins reconnu, qu'on en reconnaît d'autres avec lui [1].

Voyez tous les moyens que vous avez de vous sauver et de vous perfectionner, les lectures, les méditations, les directions, les règles, les supérieurs, les grâces et tout le reste. Ce sont tellement des moyens dont Jésus se sert pour nous perfectionner, qu'il ne faut pas plus s'y attacher que s'il n'y avait que Jésus. Car lui seul donne la force et la vertu à ces moyens ; il faut pourtant s'en servir, parce qu'il le veut ; mais ce doit être plutôt parce qu'il le veut, que par toute autre considération. De sorte que s'il ne voulait plus que nous eussions ce livre, ce directeur, ce supérieur, ou s'il permettait que nous ne pussions leur parler, il faudrait en être aussi content que de leur parler, quand il le veut. Car on ne doit considérer en tout cela que lui-même, qui l'ordonne, de quelque manière qu'il en dispose. C'est toujours sur lui seul qu'il faut jeter les yeux et les arrêter, comme s'il n'y avait que lui seul pour faire tout. Et de fait, il n'y a proprement que lui pour faire tout le bien, lui seul en mérite l'honneur, lui seul est capable de nous fortifier et de nous consoler. Tout le reste n'est rien au prix ; tout doit s'évanouir et disparaître, comme Moïse et Elie, afin qu'il n'y ait que lui seul qui retienne nos esprits et nos cœurs.

Oh ! qu'alors nous pourrons bien dire : Qu'il fait bon ici, car c'est là le vrai Dieu ; et ce qui nous rend bons, c'est de ne s'attacher qu'à lui [2]. En tout autre état que nous puissions être, nous ne pouvons être que mal, n'étant pas avec notre unique bien ; et quelque autre dévotion que nous puissions avoir, si elle ne rapporte tout à Dieu, elle est d'autant moins véritable, qu'elle en retire quelque partie pour l'appliquer ailleurs. De sorte que, comme vous l'avez vu au point précédent, tous ces

[1] Nemo itaque glorietur in hominibus, omnia enim vestra sunt, sive Paulus sive Apollo, sive Cephas, sive mundus, sive vita, sive mors, sive præsentia, sive futura, omnia enim vestra sunt, vos autem Christi, Christus autem Dei. I *Cor.* III.

[2] Quand Jesus est présent, tout est bon, etc. *Imitat.* liv. II, ch. VIII.

goûts et douceurs spirituelles n'étant point des marques certaines de dévotion, vous pouvez vous assurer, que lorsque vous chercherez purement le bon plaisir de Jésus, vous serez dans la vraie dévotion [1]. Vous ne vous en glorifierez pas pour cela, car vous savez bien qu'il veut que nous demeurions toujours dans la vérité, qui nous fait reconnaître ce que nous sommes de nous-mêmes, et ce que nous sommes par la grâce.

C'est pourquoi, entre plusieurs autres raisons, il est ici appelé le Fils bien-aimé du Père, et le plus cher objet de toutes ses complaisances, pour nous donner à entendre, que nous ne devons pas chercher de plaisirs autre part, puisque le Père n'en trouve qu'en ce Fils unique, et que nous ne serons bien accueillis par lui, qu'autant que nous lui serons semblables et conformes [2]; et jamais nous ne lui ressemblerons mieux, qu'en nous détachant de toutes les créatures pour être entièrement à lui [3]. C'est ainsi qu'il vivait, ne regardant que son Père; c'est ce qu'il nous dit le plus ordinairement dans nos lectures, dans nos méditations, dans nos communions. C'est sur quoi il faut écouter comment il nous instruit, nous excite et nous reprend; comment il nous représente les erreurs, et les illusions contraires, comment il nous a affermit dans cette vérité, et nous fait dire : O le Dieu de mon cœur! vous êtes mon partage et toute mon espérance. Qu'y a-t-il au ciel ou sur la terre qui puisse me contenter hors de vous [4]? Dans le ciel même, dans la gloire des bienheureux, où il n'y a point de danger de vanité, ni d'illusion, il ne faut considérer que Jésus, et l'ordre de sa volonté pour la plus grande gloire de son Père; et nous devons plus nous réjouir de cet ordre que de notre propre gloire. Com-

[1] Après avoir tout quitté, qu'il se quitte lui-même, qu'il sorte entièrement de lui-même, qu'il ne retienne rien de son amour-propre, et qu'après avoir fait tout ce qu'il a sn être de son devoir, il pense n'avoir rien fait. *Imitat.* liv. II, ch. XI.

[2] *Rom.* VIII.

[3] Celui qui désire marcher avec moi en liberté, doit nécessairement mortifier toutes ses inclinations mauvaises et déréglées, et ne s'attacher passionnément à aucune créature en particulier. *Imitat.* liv. III, ch. LIII.

[4] Quid enim mihi est in cœlo, et a te quid volui super terram ? Defecit caro mea et cor meum, Deus cordis mei, et pars mea Deus in æternum. *Psal.* LXXII.

bien plus devons-nous le faire en cette vie, où, si nous nous éloignons tant soit peu de lui, et si nous cherchons autre chose, nous ne trouvons qu'illusion et erreur.

C'est à peu près comme au saint-Sacrement, nous n'y croyons et n'y adorons que Jésus-Christ, sans avoir égard ni à la blancheur, ni à la grandeur, ni au goût des espèces, mais seulement à Jésus. De même en tout le reste, nous ne devons considérer et prendre toutes les autres choses, que comme des figures et des espèces, ainsi que l'Apôtre [1] l'entend, quand il dit que la figure de ce monde passe ; c'est dans ce même sens qu'il est écrit au livre d'or de l'Imitation de Jésus-Christ, que celui qui s'attache d'affection à une créature périssable, périra avec elle ; mais que celui qui embrasse Jésus, demeurera ferme éternellement [2].

Ah ! mon Seigneur Jésus! qui étant sur le Thabor, au milieu des plus grandes délices, vous entreteniez de votre Passion, et qui, étant sur le Calvaire et sur la croix, parliez du paradis [3], faites-moi cette grâce, que le Calvaire et le Thabor me soient tout un; que je sois dans l'un comme dans l'autre, que je sois dans les consolations aussi humble et craintif que dans les adversités, et dans les désolations, aussi fort et courageux que dans la prospérité. Car, que je sois désolé ou consolé, n'importe, vous êtes toujours ce que vous êtes ; et c'est là le fond de mon état intérieur, et la fermeté de ma vie spirituelle et éternelle, de ne regarder, et de ne me réjouir que de ce que vous êtes et de ce que vous faites.

[1] Qui utuntur hoc mundo tanquam non utantur : præterit enim figura hujus mundi. I *Cor.* VII.

[2] Celui qui s'attache à la créature tombera avec un appui si fragile; celui qui s'attache à Jésus sera pour toujours inébranlable. *Imitat.* liv. II, ch. VII.

[3] Hodie mecum eris in Paradiso. *S. Lucæ* XXIII.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Notre-Seigneur se tranrfigure.

Notre-Seigneur ayant pris avec lui trois de ses disciples, s'en va sur le haut d'une montagne, où, priant Dieu avec eux, il se transfigure ; sa face devient brillante comme le soleil, ses habits paraissent blancs comme la neige; Moïse et Elie s'y trouvent, et s'entretiennent avec lui de sa Passion.

Tout cela est bientôt dit, mais ne doit pas être aussi vite considéré, il faut s'y arrêter, ou n'y marcher que pas à pas, comme lorsqu'on monte une montagne. Car il n'y a si petite circonstance qui ne soit grande, si nous savons bien la prendre, il faut nous l'appliquer comme une règle de vie. Nous y verrons aussitôt nos déréglements, nous apprendrons à les redresser, nous en demanderons la grâce, il ne restera plus qu'à le vouloir et à le faire dans les occasions. C'est se transfigurer que d'apprendre si bien à se changer, qu'on se transforme tout en Jésus, et qu'on se conforme à sa règle de vie. Après tout cela, mon âme, si tu ne peux t'arrêter à tant de bons sujets, si tu n'y fais que passer sans rien penser, arrête-toi à ta misère, et à ta pauvreté, regarde-la doucement et humblement, et tu ne seras pas sans rien penser.

DEUXIÈME POINT.

Saint Pierre voulant demeurer là, se trompe.

Les Apôtres s'aperçurent aussiôt du changement qui s'opérait sur le visage de leur bon maître, et saint Pierre, se trouvant tout surpris de cette nouvelle clarté qu'il y voyait, et du goût sensible qu'il ressentait, s'écria sans savoir ce qu'il disait : Oh qu'il fait bon ici! notre Maître, n'en sortons point, et pour y demeurer, je m'offre à vous y dresser une tente ainsi qu'à Moïse et à Elie. Cet Apôtre avait-il jamais vu ces deux prophètes, et comment les connaissait-il? Sans doute, qu'il avait reçu une lumière, et une grâce toute celeste; mais pense-t-il qu'ils soient venus là pour y demeurer ? croit-il que Notre Seigneur veuille toujours être dans cet état, et voudrait-il bien n'être point nourri d'autres viandes, que de ces goûts spirituels qu'il ressent? Sans doute, que ses sentiments étaient trop humains ; et son exemple nous apprend que c'est une erreur fort à craindre pour les personnes spirituelles, de s'arrêter tellement à ces dévotions sensibles, qu'elles veuillent toujours y demeurer, qu'elles se croient fort heureuses, si elles en

ressentent, ou malheureuses si elles en sont privées, comme si la vraie dévotion consistait dans ces goûts sensibles.

Oh! que ceux là se trompent, qui prennent pour une véritable règle et pour marque de la vertu, leur propre sentiment! Il faut que la règle soit ferme et droite, pour être vraie, et il n'y a rien de plus changeant et de moins stable, que ce sentiment propre, qui dépend de la disposition du corps, et d'autres circonstances et affaires, qui ne dépendent pas de nous, et qui, par conséquent, ne peuvent pas nous régler dans nos dévotions. Quand vous seriez assuré que c'est Dieu qui vous donne ces goûts, encore faudrait-il les prendre avec une grande humilité, et une sainte crainte d'en abuser; mais qui vous a assuré que c'est Dieu qui vous les donne, puisque le démon et l'amour-propre peuvent vous en faire accroire, et vous entretenir dans ces douceurs et tendresses, qui vous sembleront toutes spirituelles et divines? Eh bien, voudriez-vous vous y plaire et vous y arrêter; et qui vous garantira de ces illusions, si vous vous laissez conduire par le goût, et par le sentiment?...

Quand ce ne serait que pour châtier votre déréglement, qui ne se tient satisfait que par ces douceurs, vous méritez de n'en recevoir que de fausses; comme, au contraire, le vrai moyen d'être véritablement consolé de Dieu, c'est de s'estimer indigne de ces consolations. En un mot, si vous ne voulez point demeurer dans les fausses douceurs, ne vous arrêtez pas même aux vraies : car, quand on s'attache trop aux douceurs, on ne s'arrête pas à discerner les véritables des fausses; le sentiment des unes et des autres est presque le même, et l'âme qui se cherche sait aussi bien se trouver et s'amuser dans les fausses douceurs de son amour-propre, que dans celles qui viennent de Dieu.

TROISIÈME POINT.

On entend une voix, et les Apôtres ne voient plus que Jésus.

Voulez-vous vous désabuser entièrement et savoir, pour ne pas l'oublier, ce que c'est qu'une vraie et solide dévotion? C'est de vous taire comme les Apôtres se turent; c'est de regarder en haut, pour ne voir que Jésus, comme ils ne virent plus que lui, Moïse et Elie ayant disparu aussitôt; c'est d'écouter cette voix qui leur dit : *Voilà mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis toutes mes complaisances, écoutez-le* : c'est de l'écouter, et de faire simplement ce qu'il nous dira, sans nous arrêter ni aux douceurs, ni aux sécheresses, ni aux livres, ni aux lumières, ni aux grâces, qu'autant qu'il s'en sert, pour nous parler, et se communiquer à nous. De sorte que

quand il n'y aurait que lui dans le Paradis, nous nous en contentions. De même que dans le saint-Sacrement, bien qu'il y ait les saintes espèces, cependant nous n'y considérons, et nous n'y adorons que Jésus seul.

Heureux celui qui en est venu là!... Qu'il dise hardiment : *Qu'il y fait bon, qu'il y faut demeurer*; il n'y a rien à craindre, car toute la crainte et le danger ne viennent que de l'attachement qu'on a pour les créatures, et pour soi-même, et ici, on entend que vous soyez élevé au-dessus des créatures, pour ne voir que Jésus, et que vous ne teniez qu'à lui seul; mais aussi que vous y teniez si ferme, que quand il ira du Thabor au Calvaire, vous soyez aussi ferme avec lui, pour souffrir, que pour vous réjouir, pour mourir, que pour vivre....

VENDREDI.

DU DÉMON QUE LES APOTRES NE PURENT CHASSER.

Cette sorte de démon ne se chasse que par l'oraison et le jeûne [1].

Le Sujet nous représente comment les Apôtres ne purent délivrer un pauvre possédé, que son père leur avait amené; il nous fait ensuite remarquer qu'il y a une certaine manière de chasser les tentations, qui est trop humaine, inutile et trompeuse. Nous chercherons donc à la reconnaître, et nous apprendrons de Notre-Seigneur la vraie manière de nous en délivrer.

La Fin est de reconnaître, en la personne de ce démoniaque, nos tentations : dans celle des Apôtres qui ne purent chasser le démon, les fautes dans lesquelles nous tombons quand il s'agit de les vaincre, et dans la personne de Notre-Seigneur, le moyen d'en triompher.

La Forme est en ces trois points :

1° Ce démoniaque représente les personnes tentées.

2° Les Apôtres, ne pouvant chasser ce démon, nous font reconnaître les fautes dans lesquelles plusieurs tombent, en voulant chasser leurs tentations.

3° Notre-Seigneur délivre le possédé, et nous apprend le moyen de nous en délivrer.

[1] Hoc genus in nullo potest exire, nisi in oratione et jejunio. *S. Marc.* v.

PREMIER POINT,

CE DÉMONIAQUE REPRÉSENTE LES PERSONNES TENTÉES.

Représentez-vous vivement ce pauvre enfant possédé du malin esprit, comment la divine Providence permet qu'il en soit misérablement agité et tourmenté dès son enfance, pour vous faire voir maintenant en sa personne le mauvais traitement, que ce malheureux hôte fait subir à ceux qui le reçoivent chez eux par le péché ou par la tentation. Il l'avait rendu sourd et muet, il le faisait tomber du mal caduc, et lui en causait des atteintes plus cruelles, selon le cours de la lune, pour mieux cacher sa malice. Il le précipitait souvent dans le feu, et puis dans l'eau [1], d'où l'ayant rétiré, il le déchirait, le heurtait contre la terre ou contre les murs, et le mettait dans un état si horrible, que sa bouche en écumait, ses dents en grinçaient. Tout son corps était si violemment agité, et il poussait des hurlements si effroyables, que c'était pitié de l'entendre, et qu'il était surprenant que ce corps pût vivre et subsister, étant devenu sec et sans force, à à peu près comme un squelette [2]. Eh bien, que dites-vous de ce misérable état?... Ne croyez-vous point qu'il est trop misérable pour vous représenter votre état dans le péché mortel? Mais si on vous assure que le péché véniel, est un plus grand mal que toutes ces horribles misères [3], et que l'ennemi nous cause plus de dommage par notre propre concupiscence, qu'il embrase si nous ne lui résistons, que par la possession, l'agitation et par tous les maux dont il peut faire souffrir le corps, que direz-vous?... O mon Dieu, cela pourrait-il bien être ! Écoutez et remarquez ces trois vérités, pour mieux comprendre comment il en est ainsi.

La première, que bien que la concupiscence suffise seule

[1] Lunaticus est et malè patitur, nam sapè cadit in ignem et crebrò in aquam. *S. Matth.* XVII.

[2] Attuli filium meum ad te, habentem spiritum mutum, qui ubicumque eum apprehenderit, allidit illum et spumat et stridet dentibus et arescit. *S. Marc.* IV Vix discedit dilanians eum. *S. Luc.* IX.

[3] S. Chrysost. sæpe in Homil.

pour nous solliciter et porter au mal, comme dit un Apôtre [1]; neanmoins, pour l'ordinaire, le démon s'y joint encore et s'en sert pour nous posseder, et nous conduire d'une autre manière qu'il domine les corps; mais c'est toujours nous posséder, et nous conduire selon sa volonté, comme dit saint Paul [2]: N'est-ce pas etrange, mais pourquoi le laissons-nous faire?...

En second lieu, sachez que ce mauvais démon, s'étant une fois rendu maître de notre concupiscence, opère presque les mêmes effets dans notre âme, que ceux qu'il produisait dans le corps de ce pauvre demoniaque [3]. Il la rend sourde et muette, en sorte qu'elle n'entend, et ne parle pas comme elle le ferait, si elle était en liberté; il la jette dans le feu, quand il allume et attise ses affections déréglées; il la précipite dans l'eau, quand, après quelque faute, il la jette dans le désespoir; il la heurte et ne la bouleverse que trop, quand il lui présente des objets qu'elle désire, qu'elle attend, qu'elle regrette, et pour lesquels elle se passionne et se tourmente, comme on l'expérimente assez. Quoi de plus? S'il la laisse parfois en repos, et s'il ne lui fait plus de mal, c'est pour lui faire accroire qu'elle n'a plus de vices ou de passions, qu'elle n'a plus besoin de retenue et de vigilance sur elle-même, afin de la surprendre et de la faire tomber plus dangereusement. Oh! qui connaît ses pensées et ses desseins, comme l'Apôtre les connaissait [4]! Mais c'est assez que nous sachions qu'il n'en a que de mauvais, et qu'il veille toujours pour les exécuter.

Enfin, et c'est la troisième vérité, le mal qu'il nous fait par quelque péché que ce soit, et qu'il veut nous faire par ses tentations, est tel, que tous les maux qu'il fit souffrir à ce démoniaque, quand ils seraient réunis, ne sauraient entrer en comparaison. En effet, le péché est un mal qui offense Dieu, tandis

[1] Unusquisque tentatur a concupiscentia sua abstractus et illectus. S. *Jacob.* I. Tu te illi per cupiditates sæculi noli conjungere. S. August.

[2] A quo captivi tenentur ad ipsius voluntatem. II *Tim.* II.

[3] Peccator traditur Diabolo quasi carnifici in pœnam, ut Saül. Tertullianus, de Fuga.

[4] Ut non circumveniamur a Satana, non enim ignoramus cogitationes ejus. II *Cor.* II.

que les autres maux ne sont que des maux de peine, des maux qui atteignent le corps de l'homme ; de sorte qu'autant l'âme est plus que le corps, et Dieu plus qu'un homme, le péché, si petit soit-il, est un plus grand mal, que le mal de la peine, et de la mort, quelque grand qu'il puisse être. Et c'est un plus grand châtiment de Dieu, quand il abandonne une âme à la tentation, et au péché, que lorsqu'il laisse le corps seulement en la puissance du démon pour le faire souffrir. De là vient qu'il y a eu des saints, qui ont instamment demandé à Dieu cette grâce, et l'ont obtenue, que le démon les possédât de corps, et en fît tout ce qu'il voudrait, plutôt que de consentir à une seule vanité, ou à tout autre péché léger [1]. Vous vous en étonnez ; mais la vérité ne laisse pas d'être vérité ; et si vous ne la comprenez pas, c'est que vous êtes si accoutumé à pécher, et à juger de la qualité du mal par les sens, plutôt que par la raison ou par la foi, que vous ne sauriez vous persuader ce que vous ne sentez pas.

O mon Jésus ! avons-nous besoin de chercher des raisons et d'invoquer le témoignage des saints, quand nous avons votre exemple, puisque vous-même, vous qui commandez si absolument à toute créature, qu'elle vous obéit aussitôt, avez bien voulu permettre à ce même démon, de vous tourmenter dans votre Passion, de vous souffleter et de vous faire souffrir par le moyen de vos ennemis, tous les supplices que vous avez soufferts. Car il se mit de la partie, c'était son heure et son temps, disiez-vous [2] ; et néanmoins vous n'eussiez jamais voulu, ni pu vouloir consentir au moindre péché ; et pourquoi ? N'est-ce pas un mal plus horrible de vous voir ainsi traité par la puissance des ténèbres, que de commettre quelque léger mensonge, ou tel autre péché ? Ah ! je vous entends aussitôt me répondre que non, et que vous aimez mieux que votre corps reçoive, et ressente tous les maux dont il est capable, plutôt que de voir votre Père offensé, non-seulement par vous, mais par qui que ce soit,

[1] Parati mori magis quàm Dei leges prævaricari. II *Mach.* VII.
[2] Hæc est hora vestra et potestas tenebrarum. *S. Luc.* XXII.

et par quelque offense que ce puisse être. Et après cela, mon âme, tu douterais que le péché soit un plus grand mal, que tous les maux qu'a soufferts ce demoniaque? N'en doute plus, si tu ne veux douter de la sagesse du Fils de Dieu, qui nous apprend ces vérités.

DEUXIÈME POINT.

LES APOTRES NE POUVANT CHASSER CE DÉMON, NOUS FONT VOIR LE DÉFAUT QUI ARRIVE A PLUSIEURS EN VOULANT CHASSER LEUR TENTATION.

Il est bien surprenant que ce demoniaque ayant été amené aux Apôtres, en l'absence de Notre-Seigneur, aucun d'entre eux ne le put délivrer, quoiqu'ils en eussent la bonne volonté, et qu'ils eussent déjà chassé plusieurs autres démons. C'était pour nous apprendre, qu'il peut arriver aussi que nous ne puissions nous délivrer de nos tentations, ni soulager les autres [1]. Ce qui peut provenir de trois causes.

La première vient de l'orgueil, qui s'était peut-être emparé du cœur des Apôtres, lorsque, retournant de leur mission et se vantant que les démons mêmes leur étaient soumis [2], Notre-Seigneur réprima leur vanité, et leur apprit qu'il ne fallait pas trop se réjouir de ces faveurs. Et, pour leur donner une leçon plus profitable d'humilité, peut-être leur enleva-t-il pour quelque temps le pouvoir de les chasser. C'est ainsi qu'il se comporte souvent avec nous, parce que nous nous fions trop en nous-mêmes; lorsque quelque entreprise nous réussit, nous en concevons une vaine joie, nous n'en rendons pas la gloire à Dieu, sans l'aide duquel nous ne sommes, ni ne pouvons rien [3]. Ainsi, quiconque s'exalte est humilié et obligé, à ses dépens, de reconnaître qu'il ne peut rien faire de lui-même. O mon Seigneur! je reconnais qu'en vérité je n'ai été humilié, qu'après avoir manqué à mon

[1] Et dixi Discipulis tuis ut ejicerent illum, et non potuerunt. S. *Marci.* v.

[2] Domine, etiam dæmonia subjiciuntur nobis in nomine tuo. S. *Luc.* x.

[3] Immittam vobis serpentes regulos, quibus non est incantatio. *Jerem.* VIII. Ac si diceret: Justo judicio talibus vos immundis Spiritibus tradam, qui à vobis excuti exhortatione prædicantium, quasi incantantium sermone non valeant. S. Greg. XXIV *Moral.* x.

devoir[1]; mais ne permettez plus que je tombe dans ce manquement, de peur que je ne mérite encore de tomber dans cette peine.

La seconde cause pourrait être que, encore qu'il n'y eût de notre part ni orgueil ni présomption, néanmoins, pour nous faire pratiquer une humilité plus profonde, et nous rappeler notre dépendance, il permet souvent que nous ne puissions que peu de chose, ou rien du tout, afin que nous apprenions par expérience ce que la foi nous enseigne sur ce sujet. Oui, souvent le cours des grâces gratuites est suspendu pour cette raison, afin que nous soyons totalement convaincus de cette vérité : Que si nous faisons parfois quelque bien, cela ne vient que de lui. En effet, il nous assiste quand il lui plaît, comme il lui plaît, et il fait tout selon le bon plaisir de sa volonté, sans faire jamais tort à personne[2]; et nous dépendons tellement de cette volonté divine, que nous ne faisons de bien, qu'autant qu'il lui plaît de nous aider. Etablissez-vous fermement dans cette vérité là, que vous ne pouvez pas plus faire de bien sans l'assistance particulière de Dieu, qu'un prêtre ne pourrait consacrer sans sa puissance. Quoiqu'il ait cent fois dit la messe et consacré, il ne s'en glorifie pas pour cela, sachant bien qu'il ne l'a faite que par la toute-puissance de Jésus, qui est à la fois le prêtre et la victime; de même, quand vous n'auriez fait toute votre vie que des actes de vertu, vous ne devez pas plus vous en faire accroire, ni présumer pour l'avenir, que si jamais vous n'aviez fait aucun bien par le passé, car vous êtes aussi dépendant de la grâce après mille actes de vertu, qu'avant le premier acte, puisque vous ne sauriez en faire aucun sans la grâce. Ah! mon Dieu, je ne le reconnais que trop à mes chétives méditations; en effet, quand je me promets de bien faire toujours, comme j'ai fait un jour, je me trouve le lendemain si reculé, que je vois bien qu'il ne faut plus me rien promettre, que sous votre bon plaisir[3].

[1] Priusquam humiliarer, ego deliqui. *Psal.* CX.

[2] Non quod sufficientes simus cogitare aliquid à nobis, quasi ex nobis, sed sufficientia nostra ex Deo est. II *Cor.* III.

III *Imitat.* c. XXX.

[3] Ad vesperum demorabitur fletus et ad matutinum lætitia. Ego autem dixi

La troisième cause vient d'une certaine erreur ou ignorance, qui fait que nous résistons également, et de la même manière à toutes sortes de tentations. C'est là une illusion bien grande et bien dangereuse, quand surtout cette manière de résister est plus naturelle que spirituelle, plus humaine que divine, et plus fondée sur notre petite prudence et expérience, que sur des raisons surnaturelles et éternelles. C'est ainsi que les Apôtres s'efforçaient de chasser ce démon, comme ceux qu'ils avaient déjà chassés, sans avoir recours à la prière et aux autres moyens surnaturels. Notre-Seigneur leur en fait la remarque, comme nous le verrons au point suivant. Et ne voulons-nous pas, nous aussi, toujours nous servir des mêmes moyens, et des mêmes remèdes contre toute sorte de maux? En agissant ainsi, nous commettons une faute; car au lieu de remédier au mal qui nous presse, nous l'empirons, et nous en ajoutons un nouveau [1]. En voulant nous conduire nous-mêmes, nous nous précipitons inconsidérémment à faire une chose, qui méritait qu'on y pensât plus sérieusement, qu'on prît conseil, qu'on demandât à Dieu les lumières nécessaires, en un mot, qu'on s'instruisît autant que l'importance de l'affaire le demandait.

Dans nos indispositions corporelles, nous n'ordonnerions pas des remèdes sans l'avis des médecins, quoique quelques-uns nous eussent réussi quelquefois; et nous ne ferions point de difficulté d'en ordonner, et de suivre nos ordonnances dans nos maladies spirituelles?... Agir ainsi, ce n'est pas vouloir guérir, mais languir et mourir. Si les maux sont divers, pourquoi les remèdes ne le seraient-ils pas [2]? Pensez-vous guérir une âme qui aime trop quelque personne, en lui prescrivant le même remède, que vous ordonneriez à celle qui n'aime pas assez? Ce serait la perdre. Car il faut dire à la pre-

in abundantia mea, non movebor in æternum : Domine, in voluntate tua prestitisti decori meo virtutem.

Avertisti faciem tuam à me, et factus sum conturbatus. *Psal.* XXIX.

[1] Ceciderunt in bello, dum sine consilio exeunt in prælium. *I Macchab.* v, 67.

[2] Nec enim omnia possunt esse in hominibus. *Eccli.* XVII; Vide S. Gregorium, XXX *Mor.* II.

mière qu'elle fuie, ou qu'elle se modère dans la compagnie des personnes qu'elle aime trop, et commander à la seconde qu'elle recherche ceux qu'elle n'affectionne pas assez, et qu'elle parle avec eux. D'où vous pouvez voir que, comme fuir et rechercher, se taire et parler, sont des actions bien contraires, ainsi les remèdes qu'on prescrit par ces actions sont différents; et qu'il faut plus de prudence spirituelle et de modération d'esprit, pour y apporter le discernement et la précaution nécessaires, que n'en apportent d'ordinaire, ceux qui s'accoutument à ne rien faire que par passion et par un sentiment naturel[1]. Car, comme la passion est un fort mauvais guide dans les affaires même temporelles et civiles, que peut-on en attendre dans ces affaires de l'âme, qui sont toutes spirituelles et surnaturelles, où les plus beaux esprits font les plus grandes fautes; car les plus beaux ne sont pas les meilleurs. Les meilleurs se reconnaissent les plus faibles et les plus incapables de rien faire sans l'assistance particulière du Saint-Esprit, qui se communique toujours plus aux humbles et dévots, qu'à ceux qui, orgueilleux et mondains, pensent savoir tout, et n'apprennent jamais rien.

Que diriez-vous d'un homme qui voudrait, à force de raisons ou par son autorité privée, chasser un démon de quelque corps? Ne se ferait-il pas moquer de lui-même, parce que c'est une œuvre qui appartient à Dieu et non à l'homme. Ainsi, quiconque croit pouvoir vaincre une tentation par fantaisie, par ses propres forces, ou même avec la grâce qui lui a servi à triompher de quelque autre; celui-là se trompe, attendu qu'il y a pour diverses tentations des grâces diverses, comme pour les différentes possessions des exorcismes différents, et pour chaque inconvénient un remède particulier. Et même souvent une tentation est vaincue par un moyen, qui ne servirait pas à

[1] Ut enim longè ante nos reverendæ memoriæ Gregorius Nazianzenus edocuit, non una eademque cunctis exhortatio congruit, quia non cunctos par morum qualitas astringit; Sæpè namque aliis officiunt quæ aliis prosunt. Quia medicamentum quod hunc morbum imminuit, alteri vires jungit, et panis qui vitam fortium roborat, parvulorum necat. Idem, III p. *Past.* c. XXXVI.

un autre de même genre ; parce qu'elle est plus forte et plus véhémente, ou parce que vous êtes plus faible et plus lâche, ou pour quelque autre circonstance qui s'y trouve, et qui demande un remède aussi spécial que le mal est particulier.

Oh ! que l'homme est rempli de misères ; il est vrai, mais la plus grande de toutes, c'est de ne vouloir pas les reconnaître, afin d'y apporter le remède convenable. Il y a des misères qu'il nous faut supporter, sans autre remède, que la patience et la résignation ; et il y en a d'autres, dont nous pourrions nous délivrer fort aisément avec la grâce, si nous voulions nous en servir. Mais, malheureux que nous sommes ! nous ne faisons que nous inquiéter à chercher remède sur remède, là ou il n'y en a point ; et là où nous pourrions nous guérir, en ayant les grâces et les remèdes, nous n'en voulons pas, et nous les dédaignons....

N'est-ce pas là être bien misérable, de ne pas vouloir se délivrer d'un mal, qu'on ne peut détourner, et de ne penser qu'à se défaire d'un autre auquel on ne peut remédier, qu'en le souffrant patiemment et en faisant de nécessité vertu ?... Nous voudrions ne point sentir de peine, et ne ressentir pas même les premiers mouvements et les attaques du vice ; il nous déplaît d'être tentés, d'être sujet à tant ne vicissitudes d'esprit et de misères du corps [1]. C'est un mal à la vérité, mais c'est un mal sans remède ; c'est se travailler inutilement que d'en chercher, c'est un mal qul ne dépend pas de nous, et qu'il faut souffrir. Mais nous pouvons ne point consentir a la tentation et à ces mouvements du péché ; nous pouvons nous empêcher de voir, de parler, de toucher ; en un mot, nous pouvons faire ce qui dépend de nous avec la grâce. Nous pouvons le demander, nous humilier, patienter, nous faire instruire, et obéir aux avis qu'on nous donne. N'est-il pas vrai que vous y pouvez quelque chose, et néanmoins y faites-vous votre possible ? Ne préféreriez vous pas ce que vous ne pouvez point, plutôt que de faire ce que vous pouvez ?...

[1] Voyez *Imitat.* liv. III, ch. XXXVIII.

Reconnaissez la vérité, et confondez-vous dans cette connaissance; rappelez votre esprit, afin qu'il coopère à la grâce qui est toute prête à vous seconder. Voyez toujours ce que la grâce désire de vous, et ce qu'elle ne désire pas, afin que vous ne vous appliquiez jamais vainement aux choses, que vous reconnaissez impossibles, et que vous ne négligiez rien de ce que vous pouvez avec la grâce. C'est une chose aussi dangereuse en cette matière, de pécher par excès que par défaut [1]. O grâce de mon Dieu! prenez-moi toujours, et accompagnez-moi tellement dans toutes mes tentations et mes bons désirs, que je sois toujours prêt à vous suivre; mais aussi faites que je n'aille jamais qu'après vous.

TROISIÈME POINT.

NOTRE-SEIGNEUR DÉLIVRE LE POSSÉDÉ, ET NOUS APPREND A NOUS DÉLIVRER DE NOS TENTATIONS.

Notre-Seigneur retournant donc de la montagne du Thabor avec ses trois disciples qu'il avait amenés, trouva une foule de monde qui faisait beaucoup de bruit [2]. Il vit ce pauvre père qui lui parla de son fils, et demanda le secours que les Apôtres n'avaient pu lui donner. Le bon Jésus en fut touché, et, reprenant d'abord l'incrédulité de ses disciples, et de cette foule qui l'environnait, il commanda qu'on lui amenât l'enfant qui était

[1] Il ne faut pas suivre d'abord tout mouvement qui paraît bon; mais il ne faut pas aussi rejeter d'abord celui qui paraît mauvais. *Imitat.* liv. III, ch. XI.

[2] Et veniens ad Discipulos suos, vidit turbam magnam circa eos, et Scribas conquirentes cum illis, et confestim omnis populus videns Jesum, stupefactus est et expaverunt; et accurentes salutabant eum. Et interrogavit eos: Quid inter vos conquiritis? Et respondens unus de turba, dixit: Magister, attuli filium meum, etc. Qui respondens eis dixit: O Generatio incredula; quamdiu apud vos ero? quamdiu vos patiar? afferte illum ad me: Et attulerunt eum: et cùm vidisset eum, statim Spiritus conturbavit illum, et elisus in terram volutabatur spumans: et interrogavit patrem ejus; quantum temporis est ex quo ei hoc accidit? At ille ait, ab infantia: sed si quid potes, adjuva nos misertus nostri. Jesus autem ait illi: Si potes credere, omnia possibilia sunt credenti, et continuò exclamans pater pueri, cum lacrymis aiebat: Credo, Domine, adjuva incredulitatem meam. Et cùm videret Jesus concurrentem turbam, comminatus est Spiritui immundo, dicens illi: Surde et mute Spiritus, ego, præcipio tibi exi ab eo, et ampliùs ne introeas in eum; Et exclamans, et multum discerpens eum, exiit ab eo, et factus est sicut mortuus. Jesus autem tenens manum ejus, elevavit, et surrexit.

possédé. Il ne fut pas plutôt en sa présence, que le démon l'agite si violemment, qu'il semblait vouloir le mettre en pièces ; il le lançait contre terre, lui faisait grincer les dents, et écumer, ce qui montrait bien la rage de l'enfer contre les hommes et contre le Sauveur. Alors Jésus demande au père, depuis quand son fils était ainsi tourmenté. Le père répond que c'était depuis son enfance, et qu'il le priait d'en avoir pitié. Il ne faut que croire, répond Jésus ; tout est possible à celui qui croit. Aussitôt le père s'écriant et pleurant à chaudes larmes : Je crois, Seigneur, dit-il, et si je ne crois pas comme je le dois, aidez moi et mon fils, afin que nous vous soyons redevables du salut de l'âme et du corps. Tout le monde accourait à ce spectacle, et Notre-Seigneur, voyant ce concours, menace le démon, le fait trembler, et lui commande absolument de sortir de ce corps. Il fallut obéir bon gré malgré, pour faire connaître à l'assistance que c'était son maître qui lui commandait; mais pour montrer aussi que, créature rebelle, il ne lui obéissait qu'à regret, il agita tellement le possédé en le quittant, qu'il le laissa comme mort sur la place. Mais Jésus le prit par la main, et le mit en état de santé parfaite.

Je vous laisse à penser le ravissement d'esprit où se trouva toute l'assemblée. Notre-Seigneur se retira alors avec ses Apôtres à la maison, où ils ne furent pas plus tôt arrivés, qu'ils lui demandèrent pourquoi ils n'avaient pu chasser ce démon. C'est ici qu'il faut nous arrêter, pour entendre trois raisons qu'il leur donne de leur impuissance; elles nous serviront de remèdes efficaces pour nous délivrer de nos tentations. Ces remèdes peuvent se rapporter aux trois vertus théologales.

La première raison que leur apporta Notre-Seigneur, fut prise de leur incrédulité [1] ? Nous apprenons donc delà que le premier moyen de notre délivrance, c'est de croire et d'avoir confiance que, comme nous assure l'Apôtre, Dieu ne permet la tentation que pour notre plus grand bien, et qu'il nous en délivrera par

[1] Propter incredulitatem vestram. *S. Matth.* XVII.

les moyens, et au temps qu'il sait être plus à propos [1]. Le croyez-vous?... Oui, mon Dieu, je le crois, mais de peur que mon cœur ne démente ma bouche, j'aime mieux me taire, et laisser mon cœur seul vous dire avec le père de cet enfant : Je crois, sans oser assurer que je crois, c'est pourquoi je vous prie, aidez-moi comme si j'étais incrédule, afin que je ne le sois plus.

La seconde raison fut qu'ils n'avaient pas eu recours à la prière [2]. La prière est en effet nécessaire, pour repousser une certaine espèce de démons et de tentations. Mais, comme on ne sait pas discerner par quelle sorte de démon on est tenté, il faut l'employer en toute sorte de tentations; car parfois Dieu permet que nous soyons tentés, afin que nous recourions à lui, et qu'en le priant, nous lui témoignions le besoin que nous avons de son secours, la confiance que nous y avons, et notre résignation à ses divines volontés [3]. Et de fait, comme nous ne pouvons douter qu'il n'ait assez de puissance pour nous délivrer, de même devons-nous être assurés qu'il a assez de sagesse et de bonté, pour savoir et pour vouloir nous en délivrer, au temps et de la manière qu'il le faudra. O mon Dieu! la preuve que vous voulez me gratifier de vos dons, c'est que vous m'obligez à la prière; mais parce que je puis vous demander ce qui ne m'est pas le plus avantageux, faites que je ne vous demande jamais que ce qu'il vous plaît de me donner. Et si par malheur je vous demandais quelque chose qui pût vous déplaire, je retracte dès maintenant ma prière, et je vous supplie très-humblement de me donner plutôt ce qui vous est agréable, que ce que je vous demande.

Enfin, il faudrait encore ajouter à la prière, le jeûne ou les autres bonnes œuvres, qui servent à la délivrance des tentations de trois manières. Premièrement, elles témoignent que nous voulons unir notre volonté à la grâce, en faisant tout notre possible, et en n'épargnant rien de ce qui dépend de nous, pour obtenir ce qui n'en dépend pas.

[1] Fidelis Deus est, qui non patietur vos tentari supra id quod potestis ; sed faciet etiam cum tentatione proventum, ut possitis sustinere. I *Cor.* x.

[2] Hoc autem genus non ejicitur nisi per orationem et jejunium.

[3] Subditus esto Domino, et ora Deum. *Psal.* LXIII.

En second lieu, elles font descendre sur nous des grâces abondantes, parce qu'elles sont méritoires ou pour leur qualité, ou pour leur durée, ou en raison de tout autre circonstance. Enfin, elles apaisent la justice de Dieu; car, les tentations nous arrivant souvent en punition de nos péchés, les bonnes œuvres satisfont à cette divine justice, et nous remettent dans l'état d'où nos mauvaises actions nous avaient fait sortir [1]. Voyez donc ce que vous avez à faire sur ce point; et quelque chose que vous fassiez, faites-le de bon cœur et plutôt pour satisfaire à Dieu, pour contenter sa justice, que pour votre considération personnelle. Ne craignez pas de perdre quelque chose en ne pensant qu'aux intérêts de Dieu; car jamais vous n'avancerez mieux vos affaires auprès de lui, que quand vous ne les séparerez point de ses intérêts, et quand vous ne ferez de ses affaires et des vôtres qu'une seule affaire.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Le Démoniaque représente les personnes tentées.

Un pauvre démoniaque est si maltraité du démon qui le possède, qu'on n'y peut presque pas penser sans horreur et sans se demander avec étonnement: Comment Dieu peut-il permettre à ce malin esprit d'exercer ces cruautés sur une créature, qu'il aime tant. Mais toi, mon âme, comment lui permets-tu de te faire plus de mal, qu'il n'en fit jamais à ce pauvre homme?... Ne lui permets-tu pas de te tenter, de te solliciter et de te porter à quelque péché? Et que crois-tu des conséquences du péché? Regarde, regarde ce possédé, tu y verras l'image et la représentation de ton mal... Si Dieu permet qu'il soit ainsi mal traité, c'est enfin que tu voies en autrui et au dehors, ce que tu ne peux, ou ne veux pas voir en toi même, c'est afin que tu frémisses à la pensée du péché, comme tu frémirais à la vue d'un démoniaque. Ah! mon Dieu, que j'ai grand peur de ne prouver que trop par mon exemple, les vérités qui me sont enseignées dans ce point; car, malgré tout ce qu'on me dit de la part des saints, et

[1] Quem et Sodoma placasset, si per lacrymas pœnitentiæ, patrocinante vouisset conciliare jejunio. S. Hier.

de Jesus lui-même, je connais si peu la grièveté du péché véniel, ou pour si peu de temps, qu'il y a bien danger que je ne sois comme ce pauvre possédé, sourd, aveugle et lunatique.

DEUXIÈME POINT.

Les Apôtres ne pouvant chasser ce démon nous font voir les fautes dans lesquelles nous tombons, en voulant nous délivrer des tentations.

Les Apôtres ne purent jamais chasser ce démon, quoiqu'ils en eussent chassé d'autres, et qu'ils en fussent priés par le père de ce pauvre possédé. D'où vient cela? Il faut bien dire qu'il y a eu quelque faute; car Notre-Seigneur les en reprit, et témoigna du mécontentement de les voir dans cette impuissance. Mais il n'appartient qu'à lui de reconnaître la faute des Apôtres. Arrêtez-vous à remarquer les vôtres, quand vous ne pouvez vous délivrer de vos tentations. N'est-ce point parce que vous présumez de vous-même, et que vous ne reconnaissez pas assez la dépendance où vous êtes vis-à-vis de Dieu... N'est-ce point parce que vous ne voulez vous en ouvrir à personne, et que vous vous contentez que Dieu les connaisse... N'est-ce point encore parce que vous ne savez pas discerner la nature du mal qui vous presse, afin d'y apporter le remède convenable, et que vous n'avez qu'une sorte de remèdes pour toutes sortes de maux...N'est-ce point parce que vous ne vous y gouvernez que par des raisons naturelles et humaines? Ou enfin, parce que vous agissez trop là où il ne faudrait que souffrir, et que vous ne faites rien là, où il faudrait agir...

Oh ! que de misères en cette vie. Mais la plus grande, c'est de ne pas savoir les discerner, pour apporter le remède à celles qui l'attendent de nous, et pour supporter celles auxquelles nous ne pouvons remédier. Mon âme, si tu te plains de tes misères, plains-toi de toi-même, car tu n'es misérable que pour ne pas savoir profiter de tes misères, pour te rendre bienheureuse.

TROISIÈME POINT.

Notre-Seigneur délivre le possédé, et nous apprend à nous délivrer de nos maux.

Notre-Seigneur nous apprend, en délivrant ce possédé, et en instruisant ses Apôtres, comment nous devons nous comporter dans les tentations. Il y faut des vertus toutes divines, et il ne faut rien moins que les trois vertus théologales, la Foi, l'Espérance et la Charité.

La foi nous est recommandée par le reproche qu'il fit à ses Apôtres de

leur incrédulité, et par ce qu'il dit ensuite du mérite et de l'efficacité de cette vertu.

L'espérance est comprise dans l'oraison, à laquelle il est nécessaire de recourir dans cette circonstance, et il est bon de bien entendre que la prière est aussi nécessaire au temps de la tentation, que l'espérance est nécessaire au temps de la prière.

Enfin, la charité nous est exprimée par le jeûne et les autres bonnes œuvres, qui, pour nous délivrer des tentations, doivent partir de cette charité qui considère plutôt les intérêts de Dieu, que les siens propres. Et, puisque les tentations peuvent être un effet des péchés passés, ou une cause des futurs, la vraie charité s'intéresse plus à l'offense de son Dieu, qu'au mal de la créature; et pour satisfaire au passé et remédier à l'avenir, elle ordonne des jeûnes, des disciplines, des aumônes, des retraites, des communions et d'autres semblables exercices, qui seront d'autant plus puissants pour chasser le démon, qu'ils nous uniront plus étroitement à notre Jésus. Car les démons le redoutent tellement, comme disait le grand saint Antoine, que non-seulement ils s'enfuient en sa présence, mais encore à la vue de tous ceux qui l'aiment d'un amour particulier [1]. O mon Jésus! que ferai-je pour vous témoigner mon amour? Mon fils, je ne veux pas maintenant te le déclarer, afin que tu sois en attente et en état de le faire, quand je te le dirai. Apprends que tu ne saurais mieux me témoigner ton bon cœur, qu'en te tenant toujours ainsi indifférent et prêt à faire, ou à laisser ce que j'ordonnerai.

SAMEDI.

NOTRE-SEIGNEUR PAYE LE TRIBUT AUQUEL IL N'ÉTAIT POINT SOUMIS.

Votre Maître ne paye-t-il pas le tribut? Oui, répondit Saint Pierre [2].

LE SUJET nous représente comment on fit payer à Notre-Seigneur un certain impôt que les Romains levaient sur les Juifs, quoiqu'il n'y fût pas soumis, et nous fait remarquer une dernière illusion, ou plutôt une certaine

[1] Mihi credite, pertimescit Satanas piorum vigilias, orationes, jejunia, maximè verò ardentem amorem in Christum Dominum. S. Athan *in vita S. Anton.*

[2] Accesserunt qui Didragma accipiebant ad Petrum et dixerunt ei : Magister vester non solvit Didragma? Ait : Etiam. *S. Matth.* XVII.

malignité de notre nature, qui veut, en quelque façon, que Dieu lui soit soúmis, tandis qu'elle est elle-même obligée de s'assujettir à lui.

La Fin est de reconnaître cette malignité, et d'apprendre à nous soumettre à Dieu plutôt que de l'assujettir à nous.

La Forme est en ces trois points :

1° On fait payer à Notre-Seigneur le tribut auquel il n'était pas obligé.

2° C'est ainsi que nous voulons l'assujettir à nos intérêts.

3° Nous devons, au contraire, nous soumettre à son souverain domaine.

PREMIER POINT.

ON FAIT PAYER A NOTRE-SEIGNEUR LE TRIBUT AUQUEL IL N'ÉTAIT POINT SUJET.

Comme il est certain que le tribut imposé par le prince, et payé par les sujets, est une marque de sujétion [1]; ainsi quand on le demande à Notre-Seigneur, c'est un signe que les hommes prétendent se l'assujettir [2]... Oh! quelle prétention, quelle sujétion !... Que l'on peut bien dire ici ce que disait l'Apôtre : S'ils eussent reconnu qu'il était le Fils de Dieu, le roi de gloire, l'héritier du Père, jamais ils ne lui eussent fait cette demande. En effet, il n'y était nullement obligé, étant ce qu'il est, comme il le fit avouer à saint Pierre, qui avait assuré qu'il le paierait, sans considérer s'il y était obligé ou non. Il voulut cependant le payer, et cela pour trois raisons.

La première, de peur de les scandaliser, et de leur donner sujet de murmurer, comme s'il n'honorait par les souverains. Car, comme ils étaient grossiers et ignorants, ils pouvaient aisément, quoique à tort, prendre occasion de se scandaliser, ou bien prétendre s'en exempter à son exemple.

[1] Ideo enim et tributa præstatis. *Rom.* XIII; I *Cor.* II.

[2] Cùm intrasset in domum, prævenit eum Jesus, dicens : Quid tibi videtur Simon ? Reges terræ a quibus accipiunt tributum vel censum ? a filiis suis, an ab alienis ? Et ille dixit : Ab alienis. Dixit illi Jesus : Ergo liberi sunt filii, ut autem non scandalizemus eos, vade ad mare, et mitte hamum, et eum piscem qui primus ascenderit, tolle, et aperto ore ejus, inveniens staterem : illum sumens da eis pro me et te. *S. Matth.* XVII.

La seconde, pour nous apprendre à obéir aux puissances souveraines, plutôt que de penser à nous en dispenser, sans leur gré et leur bon plaisir, comme les Apôtres l'ont depuis encore expressément recommandé [1]. Il faut toujours obéir, quand celui qui commande a droit de le faire, pourvu que le commandement ne soit point manifestement opposé à celui de Dieu.

La troisième, pour nous montrer par son exemple, qu'il faut même que nous fassions quelquefois plus que nous ne devons, sans nous attacher rigoureusement à cette maxime que nous invoquons souvent : Je n'y suis pas tenu, ni obligé ; car Notre-Seigneur n'était point obligé à payer ce tribut, et néanmoins il le paye de bon gré [2]. Oh! combien de fois s'est-il ainsi comporté à votre égard, vous faisant tant de biens, auxquels il n'était pas tenu! Etait-il obligé de vous tirer du néant, de vous faire chrétien, de vous délivrer du péché et de l'enfer, de mourir pour vous, et de vous appliquer l'effet et le mérite de sa mort [3]?... Et toutefois il l'a fait, tandis que vous ne voulez précisément faire, que ce à quoi vous êtes tenu en rigueur. Ceux qui prennent garde seulement aux obligations qui les pressent, seront mis au nombre de ceux qui font mal, dit le Prophète [4]. O mon Dieu! comment pourrais-je dire ou même penser que je fais plus que je ne dois, attendu que si j'avais mille vies, et que je vous les consacre, je serais encore loin de satisfaire à l'obligation de me donner tout-à-fait à vous, et cela à tous les moments de ma vie. Mon âme, quand tu pourrais t'exempter de tes devoirs à l'égard d'un si bon Seigneur, ne le fais pas; et si tu as à solliciter quelque faveur, demande-lui plutôt de t'obliger plus étroitement à son service, que de t'en exempter.

[1] Omnis anima potestatibus sublimioribus subdita sit, etc. V *Rom.* XIII et I *Pet.* II.

[2] Dominus noster et secundùm carnem, et secundùm spiritum filius Regis erat, vel ex David stirpe generatus, vel omnipotentis Verbum patris, ergo tributa quasi Regum filius non debebat. *S. Hier. hic.*

Non enim ut debitor dedit, sed ut ipsorum infirmitatem dirigens. S. Chrys.

[3] Quis prior dedit illi, et retribuetur ei? *Rom.* XI.

[4] Declinantes in obligationes adducet Dominus cum operantibus iniquitatem. *Psal.* CXXIV.

DEUXIÈME POINT.

C'EST AINSI QUE NOUS VOULONS ASSUJETTIR NOTRE-SEIGNEUR A NOS INTÉRÊTS.

Mais voici bien autre chose; non-seulement nous ne rendons pas à Dieu ce que nous lui devons, mais nous voulons l'assujettir à nous donner ce qu'il ne nous doit pas. Nous voulons en un mot le rendre notre sujet, au lieu de le reconnaître pour notre maître. Cela est à la vérité étrange, mais c'est pourtant ce qui se fait; et il est si véritable qu'on se comporte ainsi envers Dieu, qu'on trouvera plutôt quantité de preuves et de manières qui démontrent cette vérité, qu'on ne trouvera de moyens pour la reconnaître, ou de bonne volonté pour s'en servir.

Voici trois manières entre autres, qui montrent effectivement comment nous prétendons nous l'assujettir.

La première est dans nos prières, quand nous demandons quelque chose à Dieu, ou que nous le prions de nous délivrer de quelque mal, c'est pour l'ordinaire de telle sorte, que nous voulons presque absolument qu'il nous accorde notre demande, comme s'il y était obligé; et s'il ne le fait pas, nous en sommes contrariés, nous entrons en mauvaise humeur, nous en murmurons et nous nous en plaignons, comme nous nous plaindrions d'un de nos sujets, qui ne nous obéirait pas [1]. N'est-il pas vrai que dans toutes les disgrâces qui vous arrivent, si vous l'avez prié, vous avez voulu qu'il vous accordât tout ce que vous désiriez, et que s'il ne l'a pas fait, vous vous êtes mutiné intérieurement et fâché, comme s'il n'eût pas fait ce qu'il devait faire, ou qu'il fît ce qu'il ne devrait pas, en vous affligeant et en vous châtiant ?

Qui êtes-vous, disait la très-sage veuve Judith, pour faire la loi à Dieu, et lui ordonner le temps de votre délivrance [2] ? Ré-

[1] Opposuisti nubem tibi, ne transeat oratio. *Thren.* III.

[2] Et qui estis vos qui tentatis Dominum; posuistis vos tempus miserationis Domini, et in arbitrium vestrum diem constituistis ei. *Judith.* VIII.

pondez, car c'est véritablement à vous que ces paroles s'adressent....

La seconde manière est encore bien plus étrange que la première, c'est lorsque dans nos actions libres et volontaires, où nous ne devrions rien faire qu'en suivant sa conduite et sa grâce, nous l'assujettissons à nos desseins, et le faisons comme obéir à nos propres volontés, qui ne sont que des déréglements et des désordres. Tu m'as contraint de te servir en tes propres iniquités, dit-il[1]! Oh! quelle contrainte et quelle indignité!... Il est vrai qu'il ne sert pas à faire le péché : mais il sert à l'action physique et naturelle où se fait le péché, et nous l'y assujettissons, car, sans nous, il ne se porterait jamais à ces actions, qu'il nous défend, et qu'il permet pourtant, en nous laissant le choix de faire ce qui nous plaît, et en nous permettant l'usage de notre liberté[2].

La troisième, enfin, est quand nous le faisons servir à nos desseins particuliers, quand nous avons d'autres intentions que les siennes, quand nous prenons la fin pour les moyens, et les moyens pour la fin, et que nous voulons jouir des choses qui ne sont que pour l'usage, et user de celles qui sont pour la jouissance[3]. Nous ne sommes créés que pour le servir de la manière qu'il veut être servi de nous, et tout ce que nous avons ou pouvons avoir de biens du corps et de l'esprit, de la nature et de la grâce, nous devons les lui rapporter fidèlement. Cependant nous semblons vouloir rapporter tout à nous-mêmes[4]; quoique nous ne dussions désirer ni santé, ni gloire, ni bien, ni grâce, ni bonheur, que purement selon sa volonté, nous voulons toujours assujettir sa volonté à la nôtre. Ce qui fait dire à

[1] Verumtamen servire me fecisti in peccatis tuis, præbuisti mihi laborem in iniquitatibus tuis. *Isaiæ* XLIII.

[2] Ad quod volueris porrige manum tuam. *Eccli.* XV.

[3] Boni ad hoc utuntur mundo, ut fruantur Deo : mali autem contra ut fruantur mundo, uti volunt Deo. S. Aug. *de Civit.* VII.

[4] Mon fils, je dois être votre souverain bien et votre dernière fin, si vous avez un vrai désir d'être heureux. Cette intention purifiera vos affections qui trop souvent se portent mal à propos vers vous-même et vers les créatures. *Imitat.* liv. III, ch. IX.

l'Apôtre, que tout le monde cherche ses intérêts, plutôt que ceux de Jésus-Christ. N'est-ce pas là pervertir l'ordre, renverser la raison, bouleverser le monde, et vouloir se rendre Dieu sujet? Dieu à qui par nécessité toutes choses sont sujettes, et qui ne peut être le sujet de personne! Vous! qui lui êtes si naturellement et nécessairement sujet....

Certes, c'est une chose admirable que la seconde personne de la très-sainte Trinité se soit faite homme, pour s'assujettir au Père éternel, à qui elle est égale en toutes choses; mais ce n'était que comme homme qu'elle s'assujettissait ainsi à Dieu. C'est une chose encore plus merveilleuse que cet homme-Dieu se soit assujetti à une mère et à un père sur la terre; mais il était enfant, et ils étaient ses parents établis par Dieu son Père pour cet office. Chose plus étrange encore, il a voulu se soumettre aux rois et aux princes de la terre, pour sa naissance, pour sa fuite en Egypte, pour payer le tribut, pour paraître dans le monde, pour en sortir; mais ces hommes occupaient la place de souverains, et il se soumettait volontairement à leurs ordres! Il le voulait ainsi, parce qu'encore que ce ne fût qu'une puissance de ténèbres, néanmoins elle venait du ciel, et était établie par Dieu, et il obéissait ainsi à son Père qui lui avait donné ce calice à boire, et ces ordres à exécuter. Mais quand vous l'assujettissez à vous-même, qui êtes-vous; et encore une fois qui pensez-vous être?... Etes-vous son Dieu ou son souverain? Où avez-vous pris cette puissance sur lui? Est-ce de Dieu, contre lui-même? Est-ce du monde? Est-ce de l'enfer? Est-ce de votre liberté?... Etonnez-vous, ô cieux, de ce désordre! que vos portes en demeurent grandement désolées!... Mon peuple a commis deux grandes malices....Tu as rompu tes fers, tu as secoué mon joug, tu as dit: je ne servirai plus[1]; voilà la première malice; et l'autre est de ce que tu m'as fait servir dans tes péchés, dans tes convoitises, dans tes desseins; bref, en tout. Tu te sers de moi, comme si je n'étais que pour toi dans le monde.

[1] Obstupescite cœli super hoc, et portæ ejus desolamini vehementer, dicit Dominus. Duo enim mala fecit populus meus, etc. Rupisti vincula mea et dixisti, non serviam. *Jer.* II.

Ah ! mon âme, n'es-tu point confondue? N'es-tu point toute interdite et stupéfaite, en considérant comment tu as pu t'oublier et t'égarer à ce point?... Mais reviens, et écoute cette parole plus douce : *Ne seras-tu point soumise à ton Dieu*[1] ? Répondons-lui aussitôt : oui, mon Dieu, elle le sera par votre grâce ; il n'est que trop juste, qu'une créature s'assujettisse à Dieu, et prétende jamais aller de pair avec son souverain[2].

TROISIÈME POINT.

NOUS DEVONS AU CONTRAIRE NOUS SOUMETTRE AU SOUVERAIN DOMAINE DE DIEU.

Vous pourriez ici considérer mille et mille raisons, qui vous obligent si nécessairement et si absolument à cette sujétion, que si on ne s'y soumet, ce n'est que faute de les bien considérer. Mais, pour ne point trop vous éloigner du sujet de cette méditation, arrêtez-vous à ces trois raisons, qui doivent vous porter à corriger cette malice, à vous remettre dans l'ordre et dans votre devoir, en vous assujettissant autant et plus à Dieu que vous ne vous l'êtes assujetti.

La première raison est prise de l'exemple des créatures insensibles, voyez comment Notre-Seigneur envoie saint Pierre à la pêche d'un poisson, pour y trouver de quoi payer ce tribut[3]. Il commande à ce poisson d'apporter une pièce d'argent et celui-ci obéit, il l'apporte et témoigne son obéissance, autant qu'il en est capable[4] ; il n'y a rien de moins propre à l'obéissance qu'un poisson ; tout le reste s'apprivoise, les oiseaux et les bêtes farouches ; mais les poissons ne savent ce que c'est, et néanmoins vous voyez comme ils lui obéissent et font tout ce qu'il veut ; et vous?...

La seconde est tirée des hommes mêmes, qui obéissent et se soumettent à leurs semblables, comme vous voyez que les Juifs

[1] Nonne Deo subjecta erit anima mea? *Psal.* LXI.

[2] Justum est subditum esse Deo, et mortalem non paria Deo sentire. *Mach.* VI.

[3] Sup. *S. Matth.* XVII.

[4] Imperio Christi quasi verriculo demerso in mari, ille captus est piscis in quo stater reservatur. Divina igitur Christi virtute munera pelagus offerabat, et undique subjectionem suam ostendebat. S. Chrys.

le font, malgré toutes leurs libertés et leurs franchises prétendues. Or, pourquoi ne se soumettraient-ils pas également à Dieu, puisque ce n'est que par égard pour Dieu, que l'on rend ce devoir aux hommes[1], et qu'il n'exige pas autant de corvées et de services que les hommes; puisque l'on est obligé par tant de titres de lui rendre le même devoir, et qu'il donne une bien plus grande récompense que les hommes, si l'on s'en acquitte bien; ou, si l'on y manque, qu'il inflige aussi de plus grands châtiments. Enfin, puisqu'il est lui seul le souverain Seigneur de tous, notre premier principe et notre fin dernière; son honneur et son service doivent nous être plus chers que notre propre vie. Car, comme nous ne sommes pas immortels, il n'est pas nécessaire que nous vivions; mais supposé que nous vivions, il est tout a fait nécessaire, sous peine de ne voir jamais Dieu dans le ciel, que nous le servions, et que nous lui soyons assujettis. Cette nécessité est si grande, que Dieu même, tout-puissant qu'il est, ne pourrait nous en dispenser, car il est aussi nécessairement notre principe et notre fin [2], qu'il est nécessairement notre Dieu. Oh ! l'heureuse nécessité qui m'assujettit ainsi a Dieu ! oh ! la pernicieuse liberté, qui me détourne d'une si juste et si raisonnable sujétion...

La troisième raison, enfin, est prise de l'exemple de Notre-Seigneur, qui s'assujettit si librement aux hommes et à vous-mêmes, comme vous l'avez vu[3]. Quoi donc, n'est-ce pas assez de l'avoir eu si longtemps à votre discrétion? N'est-il pas temps maintenant que vous lui soyez soumis, et qu'à la fin vous lui rendiez ce qu'il vous a si libéralement prêté? Voilà que tous ses biens sont employés à votre service, et, non content d'avoir tout créé pour vous servir, et d'avoir même destiné les anges pour vous garder, lui-même vous sert[4]. Oui, lui-même, non-

[1] Subjecti omni humanæ creaturæ propter Deum, sive Regi quasi præcellenti, sive ducibus tanquam ab eo missis, etc. II *Petr.* II.

[2] *Isaiæ* XLIII.

[3] Christus tributum non debitum persolvebat, sic persolvit et mortem, non debebat, et persolvebat, ille nisi indebitum solveret, numquam nos a debito liberaret. S. August.

[4] Tout ce que j'ai est à vous, le service même que je vous rends et votre bien;

seulement durant sa vie, mais encore maintenant à l'autel il vous sert de nourriture, et au ciel d'avocat et d'agent, d'où il vous envoie les grâces, et d'où il vous sollicite et presse, en vous disant encore : Eh bien, quand sera-ce que vous serez à moi, comme je suis à vous? Jusques à quand voulez-vous me refuser ce que vous me devez depuis si longtemps ?... Répondez, et appliquez votre réponse à quelque sorte de service en particulier, où vous avez manqué le plus; ou bien prenez de fermes et puissantes résolutions pour changer ces trois manières de vivre, dans les désordres que vous avez reconnus au second point de votre méditation.

Ah ! mon Dieu, que de temps déjà passé ! Toute la vie serait trop courte pour l'employer au service d'un tel maître ; et, après lui en avoir dérobé autant que j'ai vécu, que puis-je lui promettre à l'avenir, attendu que j'ignore ce qui me reste ?... Mon fils, comme nce sérieusement dès cet instant, et préoccupe-toi moins de savoir s'il te reste beaucoup ou peu de temps à l'avenir, que de bien employer le temps présent. Quelque temps que tu aies, tu dois le considérer, et l'employer comme si c'était la dernière heure de ta vie ; et chaque heure de la vie, ainsi employée, vaut une vie entière.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Jésus paye le tribu auquel il n'était pas sujet.

Quelle hardiesse de la part de ceux qui exigeaient les impôts, d'y soumettre celui qui était leur maître et leur seigneur, aussi bien que le nôtre ! Et quelle humilité de la part de ce grand Dieu, de payer ce qu'ils demandent, et de s'assujettir à rendre ce qu'il ne devait point! Qu'eussions-nous dit et fait, s'il n'eût point voulu obéir, quand, après même qu'il nous a donné cet exemple d'obéissance, nous disons et faisons tout ce que nous pouvons, pour nous exempter des sujétions, qui ne nous plaisent point.

et néanmoins je vous sers au contraire beaucoup moins que vous ne me servez. Voilà le ciel et la terre, etc.... Mais ce qui surpasse tout cela, c'est que vous avez daigné servir l'homme vous-même. *Imitat.* liv.III, ch. x.

Quiconque n'obéit qu'à ce qui lui plaît, n'obéit pas tant à Dieu qu'à son plaisir; et quiconque obéit à regret, a la peine d'obéir, et il n'aura pas le mérite de son obéissance. Car, si c'est aux hommes qu'on obéit ainsi à regret, sans penser que c'est à Dieu à qui on obéit en leur personne, quel grand mérite peut-on attendre de ce respect pour les hommes? Si c'est pour le respect et l'honneur de Dieu que vous obéissez aux hommes, ah! que vous le deshonorez au lieu de l'honorer, en leur obéissant ainsi à regret. Car tout l'honneur qu'on rend à Dieu dans son obéissance, consiste à le lui rendre de bon cœur, comme il le mérite entièrement; de sorte que celui qui ne le rend qu'à regret, lui dirait volontiers qu'il ne le mérite pas, ou qu'il ne veut pas lui rendre ce qu'il mérite. Lequel des deux oseriez-vous lui dire?...

DEUXIÈME POINT.

C'est ainsi que nous voulons l'assujettir à notre volonté.

Cela est étonnant qu'on ne s'assujettisse pas de bon cœur à son Dieu; mais combien est-il plus épouvantable de vouloir se l'assujettir, comme vous le faites, en le faisant servir à vos desseins, à vos passions et à toutes vos volontés. Oui, toutes les actions libres et volontaires, intérieures ou extérieures, qui n'ont pas été conformes à ses lois et à ses ordonnances, sont autant d'iniques usurpations sur ses droits et sur son souverain domaine... Car, comme vous ne sauriez mieux lui témoigner, que vous êtes véritablement son sujet, qu'en vous assujettissant à ses ordres, pour les exécuter fidèlement; de même, si vous les transgressez, vous le faites obéir à vos fantaisies, et le contraignez d'en passer par là, pour vous suivre et vous servir. N'est-ce pas lui donner le change ? N'est-ce pas faire de son maître son serviteur ? N'est-ce pas se faire le Dieu de son Dieu? Oh! quelle parole ; la croiriez-vous, si ce grand Dieu ne l'avait prononcée en se plaignant que vous le faites autant de fois servir à vos iniquités, que vous manquez à le servir par vos actions? Car, il faut l'un ou l'autre, ou que vous le serviez, ou qu'il vous serve; ou que vous fassiez sa volonté, ou qu'il fasse la vôtre; ou que, dans vos actions, vous considériez ce qui lui plaît, ou qu'il soit contraint de faire ce qui vous plaît.

Hé! mon Dieu, comment le permettez-vous; comment ne l'empêchez-vous pas? Comment donnez-vous le pouvoir et le moyen à l'homme d'en venir jusque-là?... Mon fils, ce n'est pas ce qu'il faut demander, puisque tu sais assez que j'ai fait l'homme libre, pour faire ce qu'il voudra; mais ce que tu peux demander et savoir, c'est comment l'homme, ayant la

liberté de me servir ou non, en vient à ce point que, non content de ne point me servir, il veut encore que je le serve.

TROISIÈME POINT.

Nous devons plutôt nous soumettre à la sienne.

Pour vous reconnaître et vous remettre mieux dans votre devoir, prenez ces trois motifs, que le sujet de votre méditation vous présente.

Le premier sera tiré de l'exemple du poisson qui apporta une pièce d'argent à saint Pierre, par le commandement de son créateur et de son maître. Voilà les créatures les moins capables d'obéir qui se rendent. Et vous, vous refuserez d'obéir?...

Le second sera pris de l'exemple des Juifs, qui, nonobstant leurs franchises et leurs libertés, ne laissent pas de s'assujettir aux Romains. Tous les hommes reconnaissent ainsi leurs souverains; et pourquoi ne reconnaîtraient-ils pas Dieu qui est le souverain des souverains? Est-ce qu'il n'a pas le moyen de se faire obéir?...

Enfin, pour le troisième motif, regardez cet homme-Dieu, qui obéit à un simple homme comme le moindre de ses sujets. Si vous pensiez qu'il dût vous obéir, vous auriez une très-mauvaise pensée; car, s'il a obéi aux hommes, ce fut plutôt pour vous apprendre à leur obéir et à Dieu, qu'à leur commander. Que si néanmoins c'était pour votre bien et pour votre salut qu'il fallût vous servir, il le ferait : et il n'y manque pas dans vos plus petits besoins; puisque toutes les grâces qu'il vous donne, sont autant de services qu'il vous rend. Mais vous servir dans vos passions et dans vos fantaisies, ce n'est pas vous servir, mais vous perdre; et votre Sauveur ne le fera jamais, car il est votre Sauveur et votre bon ami, il ne veut que votre bien. Que si vous le contraignez et l'obligez de le faire, comme en ayant le pouvoir et la liberté. Eh bien, il obéira; mais voyez bien ce que vous faites; vous faites de votre maître votre serviteur, de votre ami votre ennemi, de votre Sauveur votre adversaire, de votre bon Jésus, votre juge.

SEIZIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

DE L'HYDROPIQUE GUÉRI PAR NOTRE-SEIGNEUR, DANS LA MAISON DU PHARISIEN QUI L'AVAIT INVITÉ.

Jésus-Christ étant venu un jour de Sabbat, dans la maison d'un des principaux Pharisiens, où il avait été invité, les Juifs qui s'y trouvèrent ne firent durant tout le repas, qu'épier toutes ses actions, pour voir s'ils n'y trouveraient rien à reprendre. Et voilà qu'un homme hydropique se présenta devant lui [1].

Le Sujet. Ce que nous considérerons dans le fait pris de l'Évangile du jour, ce sera moins la guérison de l'hydropique, que la manière d'agir des Pharisiens, qui est tout opposée à celle de Notre-Seigneur. Les Pharisiens ne font qu'épier ce qu'il fera, pour avoir de quoi le critiquer; mais lui ne considère leurs fautes, que pour prendre sujet de les instruire et de les édifier. Ils trouvent à redire s'il guérit ce malade le jour du Sabbat : et lui trouve de quoi leur faire une utile leçon d'humilité, sur ce qu'ils cherchent toujours les premières places dans les assemblées.

La fin de la méditation sera de nous instruire à prendre garde aux actions de Jésus-Christ et à celle du prochain, non pas pour les critiquer comme ces Pharisiens, mais plutôt pour en profiter comme les saints.

La forme est en ces trois points :

1° Les Pharisiens épient tout ce que fait Notre-Seigneur pour trouver occasion de le reprendre.

2° Jésus-Christ prend aussi garde à toutes les actions des Pharisiens; mais ce n'est que pour les instruire.

3° C'est ainsi que nous devons regarder les actions des autres, non pas pour les calomnier, mais pour en tirer profit.

[1] Et factum est cùm intraret Jesus in domum cujusdam Principis Pharisæorum Sabbato manducare panem, et ipsi observabant eum : Et ecce homo quidam Hydropicus, erat ante illum. *S. Lucæ* XIV.

PREMIER POINT.

LES PHARISIENS ÉPIENT TOUT CE QUE FAIT NOTRE-SEIGNEUR POUR TROUVER OCCASION DE LE REPRENDRE.

Comme Notre-Seigneur arriva chez un des principaux Pharisiens qui l'avait invité, il y trouva pour compagnie une grande troupe d'autres Pharisiens, qui y étaient venus accompagnés de leur orgueil, de leur envie et de leur hypocrisie ordinaire. Remarquez comme ces hommes qui faisaient les saints, et qui cependant traînaient toujours ces vices avec eux, ne purent s'empêcher de les montrer dans cette occasion.

Premièrement leur ambition parut, en ce qu'ils occupèrent les premières places[1], comme Notre-Seigneur le remarqua lui-même, et les en reprit fort honnêtement[2].

Secondement, leur envie éclata, en ce que ne pouvant souffrir l'honneur que les autres rendaient à Jésus-Christ, ils épièrent toutes ses actions, pour pouvoir trouver à redire à quelqu'une.

En troisième lieu, ils montrèrent clairement leur hypocrisie, quand, sous prétexte de religion, ils se persuadaient qu'il n'était pas permis de guérir un malade un jour de fête. De sorte que, comme ils connaissaient la charité de Notre-Seigneur, ils lui firent présenter un hydropique, afin que s'il le guérissait, ils eussent sujet de le blâmer, comme un homme qui ne sanctifiait pas le sabbat. O mon Jésus! que votre patience est grande de demeurer dans la compagnie de ces fourbes, et c'est avec vérité que je puis dire de vous, quand je vous considère au milieu d'eux, ce qui fut dit à un de vos prophètes, que vous vivez parmi des incrédules et des factieux, ou plutôt parmi des scorpions et des bêtes farouches[3]. Mon âme pourquoi ne te tiendrais-tu pas heureuse d'imiter ton Jésus? Pourquoi te plaindrais-tu, quand tu te trouveras parmi des querelleurs et des brouillons, et pourquoi ne dirais-tu pas, avec David, que tu gardes la paix

[1] Amant primos recubitus in cœnis. *S. Matth.* XIII.
[2] Intendens quo modo primos accubitus eligerent. *S. Luc.* XIV.
[3] Increduli et subversores sunt tecum, et cum scorpionibus habitas. *Ezech.* II.

avec ceux-mêmes qui ne cherchent qu'à te l'ôter [1] ? Mais si tu profites des bons exemples que ton Dieu te donne aujourd'hui, sers-toi aussi des mauvais, que les Pharisiens pourront te donner pour les fuir et les abhorrer ; donne-toi de garde de leur ressembler à jamais dans leur orgueil, dans leur envie ; et dans leur superstition. Tu es invité aujourd'hui à la table de Jésus, approche-t'en, mais avec un autre esprit que celui de ses ennemis.

Considère qu'il y en a qui épient encore aujourd'hui les œuvres, et qui prennent garde à ce qui se passe à cette sainte table, pour trouver quelque chose à contredire ; ce sont les hérétiques [2]. Il y en a qui le considèrent pour satisfaire leur esprit dans leurs doutes, plutôt que pour l'aimer et le servir, ce sont les curieux : mais il y en a d'autres qui le méditent et qui l'étudient, pour y apprendre ce qu'il enseigne, pour y remarquer ses grandeurs et ses bontés, pour se disposer à y participer et en approcher de manière à en revenir toujours plus saint [3]. Il faut que nous soyons de ceux-là ; il faut que nous regardions bien ce qu'il fait, en se donnant à nous. C'est tout dire, mon âme, quand on dit qu'il se donne tout à nous, il n'en faut pas davantage pour apprendre nos devoirs, mais il n'en faut pas moins pour les lui rendre. Car s'il se donne à nous, sans aucune réserve, pouvons-nous moins faire que de nous donner entièrement à lui, vu qu'après que nous nous serons ainsi donné à lui, ce don de nous-mêmes sera bien peu de chose, au prix de celui qu'il nous fait de son corps, de son âme, de son esprit, de ses mérites et de tout ce qu'il est [4]. Je confesse, mon Jésus, que ce n'est que comme un brin d'herbe auprès de toute la terre, et moins qu'une petite étoile, en comparaison du soleil ; mais puisque ces petites créatures ne laissent pas de vous bénir en leur manière, agréez la bénédiction que vous présente ma petitesse, et rendez-moi capable de recevoir la vôtre.

[1] Cum his qui oderunt pacem, eram pacificus : cùm loqnebar illis, impugnabant me gratis. *Psal.* CXIX.

[2] Voyez le chapitre XVIII du IV^e^ livre de l'*Imitation*.

[3] Ibid. VIII et IX.

[4] S. Bernardus *de Quad. debito*.

DEUXIÈME POINT.

JÉSUS-CHRIST PREND GARDE AUX ACTIONS DES PHARISIENS, MAIS CE N'EST QUE POUR LES INSTRUIRE.

Ces envieux ayant donc projeté de se servir de la puissance et de la bonté de Jésus pour le calomnier, et lui ayant présenté cet hydropique, afin qu'il le guérît, et qu'ils eussent sujet de reprendre cette action, comme si elle eût été une œuvre servile, ce bon Seigneur, qui avait plus de charité qu'ils n'avaient de malice, ne fait pas de difficulté de rendre la guérison à ce pauvre malade, quelque scandale qu'en puisse prendre leur superstition malicieuse [1]. Et comme sa bonté avait les yeux perçants pour remarquer non-seulement les œuvres extérieures, mais même les mouvements les plus cachés de leur cœur, afin de les instruire encore plus charitablement que leur envie n'était exacte à épier ses actions, il prévient leur malice par la charité; et, ne leur donnant pas le loisir de faire paraître au dehors leurs pensées scandaleuses, il leur montre par ses discours, qu'ils n'en ont pas une qu'il ne connaisse; et il les en reprend si adroitement, qu'ils sont contraints de confesser eux-mêmes, en reniant leur première intention, qu'il n'a rien fait qui n'ait été à faire.

Il leur demande donc premièrement que, puisqu'ils sont docteurs de la loi, ils lui disent si elle a jamais défendu de guérir les malades les jours de fêtes? Et comme ils ne répondaient rien à cette demande, ne pouvant pas dire que cette action fût défendue, et ne voulant pas non plus avouer qu'elle fût permise, néanmoins, pour les convaincre de cette vérité de manière à ne plus pouvoir y contredire, Jésus les prie de lui résoudre ce cas de conscience : Est-il permis, en un jour de sabbat, de retirer un bœuf du puits, ou du fossé dans lequel il serait tombé ou bien, si par respect pour la fête, celui à qui il appartient serait-

[1] Violabant illi Sabbatum in opere cupiditatis qui Christum violare arguebant in opere Charitatis. Beda.

il obligé de laisser mourir ou estropier cet animal qui lui est si utile [1] ? Comme ces Pharisiens ne pouvaient être assez impudents pour blâmer ce qu'ils approuvaient, et qu'ils connurent bien, par une conséquence nécessaire, que puisqu'il était permis de remédier à la vie ou à la santé des animaux aux jours de fêtes, à plus forte raison il n'était pas défendu d'apporter remède à la vie et à la santé des hommes ; ils avouèrent par leur silence, qu'ils n'avaient rien à dire à ce sujet [2].

Mais ce divin médecin, qui sait aussi bien guérir les cœurs malades que les corps, ne se contentant pas de leur avoir ôté leur scrupule, et d'avoir empêché leur scandale, voulut encore remédier à leur orgueil [3], qui les avait rendu si ambitieux, qu'ils voulaient toujours être assis aux premières places. Toutefois de peur que ces âmes bouffies de vanité, ne s'irritassent de ses réprimandes, il s'y prend si adroitement, qu'il eût fallu qu'ils eussent perdu entièrement l'esprit aussi bien que l'humilité, s'ils se fussent fâchés contre un si doux médecin, qui pansait leurs plaies, en les touchant à peine. Au lieu donc de les couvrir de honte, en leur reprochant leur vanité, et en la manifestant publiquement, il se contenta de leur parler en général de la vertu d'humilité, de les exciter à la modestie, et de leur faire dire que le vrai moyen d'être honoré, c'est de n'être point ambitieux. Il leur fait remarquer que ceux qui prennent sans cérémonie le haut bout de la table s'exposent à

[1] Et respondens Jesus, dixit ad Legisperitos et Pharisæos, dicens : si licet Sabbato curare ? at illi tacuerunt ; ipse verò apprehensum sanavit eum, et dimisit. Et respondens ad eos dixit : Cujus vestrum asinus aut bos in puteum cadet, et non continuò extrahet illum die Sabbati ? Et non poterant ad hæc respondere illi.

[2] Si enim dicant licere, cur observabant Christum ? si non licet, cur ipsi pecora curant Sabbato ? Beda.

[3] Dicebat autem ad invitatos Parabolam, intendens quo modo primos accubitus eligerent, dicens ad illos : Cum invitatus fueris ad nuptias, non discumbas in primo loco, ne fortè honoratior te sit invitatus ab illo, et veniens is qui te et illum vocavit, dicat tibi : Da huic locum, et tunc incipias cum rubore novissimum locum tenere : sed cum vocatus fueris, vade, recumbe in novissimo loco, ut cùm venerit qui te invitavit, dicat tibi : Amice, ascende superius, tunc erit tibi gloria coram simul discumbentibus, quia omnis qui se exaltat, humiliabitur, et qui se humiliat, exaltabitur. S. *Lucæ* XIV.

recevoir souvent des affronts, car s'il se présente quelqu'un de plus grande considération, on les oblige à quitter leur place, pour se mettre plus bas, ce qui est un sujet de honte pour eux. Tandis qu'une personne discrète se montre plus habile, puisqu'en prenant toujours la dernière place, quand on lui laisse le choix, elle donne sujet aux autres de la presser de monter plus haut, et de la mettre, comme par force, dans le lieu d'où l'on fait sortir quelque étourdi orgueilleux, qui s'était imaginé qu'il lui était dû. Enfin, il leur rappelle qu'ils devaient regarder comme une maxime sûre, que le moyen d'être honoré de Dieu et des hommes, c'est de s'humilier, comme le moyen d'être abaissé, c'était de vouloir trop s'élever par la présomption.

Ces enseignements ne sont-ils pas donnés bien à propos? Pouvait-on rien dire ou faire plus sagement, si tous ces assistants eussent été assez sages pour en faire leur profit? Oh! que leurs yeux étaient heureux de voir ce qu'ils voyaient, et que leurs oreilles étaient heureuses d'entendre ce qu'elles entendaient[1]! Mais pourtant, qu'ils furent malheureux de n'avoir pas reconnu ce bonheur, et qu'ils méritent bien d'être perdus, pour n'avoir pas voulu se laisser sauver, dans une si belle occasion! Ils étaient plus malades d'esprit que cet hydropique ne l'était de corps, puisqu'ils ne furent pas guéris par ce grand médecin, qui en avait la volonté et le pouvoir[2]. Mon âme, ne te semble-t-il pas que ces Pharisiens étaient aussi misérables qu'ils eussent pu être heureux, s'ils l'eussent voulu, ayant l'honneur et le bonheur de vivre dans la compagnie d'un tel homme, qui leur apprenait ainsi à vivre. Mais n'as-tu pas ce moyen de converser avec lui, d'apprendre de lui tes défauts et tes infirmités, d'en recevoir la correction et la guérison, en un mot, d'apprendre à vivre[3]? Eh bien, comment l'écoutes-tu?

N'es-tu pas cet hydropique, qui ne demande qu'à boire, et qui

[1] S. *Lucæ* x.

[2] Sanatur hydropicus ante Pharisæum, per ægritudinem enim corporis illius, hujus cordis ægritudo exprimitur. S. Greg..

[3] III *de Imitat.* cap. I.

ne peut se désaltérer? N'est-ce pas là le mal de notre convoitise de ressembler au feu, qui ne dit jamais, c'est assez?[1] Néanmoins n'avons-nous pas, pour nous guérir, Jésus, ce même Jésus présent sur nos autels, et dans nos cœurs? Et d'où vient donc que nous languissons toujours dans notre mal?... N'est-ce pas toi qui prétends au premier rang, quoique tu ne le fasses pas avec l'impudence de ces Pharisiens? Ce n'est que par orgueil, qu'on ne montre pas son orgueil, ce n'est que par orgueil qu'on s'humilie[2]; mais l'orgueil est d'autant plus dangereux qu'il est caché; car il ne laisse pas d'être orgueil, et nous ne voulons pas le connaître.

O mon Jésus! à qui rien n'est caché, faites-moi connaître mon orgueil; car il me semble qu'il ne faut que le connaître pour le détester et pour être humble. Si nous attendions que nous n'en ayons point, nous ne serions jamais humbles, parce que nous ne serons jamais sans quelque vanité; mais, pour le moins, reconnaissons notre orgueil, afin que nous soyons humbles. Cette reconnaissance me fera prendre toujours la dernière place, et l'ambition que je sentirais de m'élever toujours plus haut, m'en fera reconnaître indigne, et me tiendra dans mon état et dans cette dernière place. Ainsi soit-il.

TROISIÈME POINT.

NOUS DEVONS REGARDER LES ACTIONS DES AUTRES, NON POUR LES CALOMNIER, MAIS POUR EN TIRER PROFIT.

Tirez pour conclusion et pour fruit de cette méditation, qu'il ne faut jamais, dans la conversation ordinaire, critiquer les actions des autres, parce que cela nous rendrait odieux, insupportable à Dieu, aux hommes et à nous-mêmes[3]; mais qu'il faut plutôt, en s'accoutumant à souffrir la mauvaise humeur des autres, s'édifier de ce qu'ils ont de louable, ne faire attention qu'à la vertu qui peut être au milieu de beaucoup d'imperfections,

[1] Ignis vero numquam dicit, sufficit. *Prov.* XXX.
[2] Est, qui requiter humiliat se, et interiora ejus plena sunt dolo. *Eccles.* XIX.
[3] Æmulamini charismata meliora. *I Cor.* II.

et enfin imiter ce qu'ils ont de bon, sans se scandaliser de ce qu'ils peuvent avoir de mauvais. Il faut plutôt ressembler à l'abeille, qui choisit les plus belles fleurs du jardin pour en faire son miel, qu'à l'araignée qui se nourrit de ce qu'il y a de plus sale dans une chambre, pour tuer les mouches de son venin[1]. C'est-à-dire, qu'il vaut bien mieux imiter ces honnêtes gens, qui n'ont des yeux que pour remarquer ce qu'il y a de bon dans les actions d'autrui, et qui n'ont de bouche que pour les en louer, plutôt que de prendre pour modèle ces personnes insupportables, qui ne s'attachent qu'à ce qui est blâmable dans leur prochain, et qui témoignent par leurs discours, les mauvais sentiments qu'ils en ont.

Reconnaissez que vous êtes plus imparfait que tous ceux que vous reprenez, si vous avez ce penchant; car c'est une plus grande imperfection de ne savoir pas supporter celles d'autrui, que d'avoir l'imperfection elle-même. Chacun a la sienne, et comme nous voulons que tous supportent la nôtre, ainsi est-il raisonnable que nous souffrions celle de notre prochain[2]. S'il y avait quelqu'un qui fût si parfait et accompli, qu'il n'y eût rien à redire, il serait plus obligé de supporter les imparfaits, par reconnaissance des grâces que Dieu lui a faites, ou il manquerait aussitôt d'être parfait. N'était-ce pas un grand désordre que des hommes qui étaient aussi imparfaits, que ces Pharisiens, se posassent en réformateurs, et trouvassent à redire à la vie de Jésus, qui était la règle de la perfection? Et n'était-ce pas un autre spectacle plus digne d'admiration, de voir cet homme-Dieu, qui hait tant le mal, supporter néanmoins si patiemment les imperfections et les maux de ces pécheurs?... Voilà où en est le monde aujourd'hui; les plus imparfaits et les plus répréhensibles, sont les plus prompts à reprendre les autres; et les plus parfaits, sont les plus disposés à les supporter. Desquels voulez-

[1] Omnia probate, quod bonum est, tenete: ab omni specie malâ abstinete vos. I *Thess.* v.

[2] Étudiez-vous à supporter avec patience les défauts et toutes les faiblesses des autres, parce que vous en avez aussi beaucoup qu'il faut que les autres sup-

vous être?... Vous direz avec cette belle humilité, qui vous fait toujours dire ce que vous ne voudriez pas que les autres disent de vous, que vous êtes du nombre des imparfaits; eh bien, commencez à vous amender [1], en épargnant les fautes des autres, et n'accroissez pas vos imperfections de celles des autres, comme font ceux qui les critiquent trop impérieusement, ou qui ne les redressent pas avec assez de charité, quand ils le peuvent et qu'ils le doivent [2]. Voyez comment vous devez le faire, à l'exemple de votre Jésus. O mon Dieu, instruisez-moi, s'il vous plaît, pour instruire les autres.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Les Pharisiens épient tout ce que fait Notre-Seigneur pour le reprendre.

Un Pharisien ayant invité Notre-Seigneur dans sa maison, plusieurs Pharisiens s'y trouvèrent, accompagnés de la mauvaise volonté qu'ils portaient toujours avec eux contre ce bon Jésus. Et comme il y avait là présent un pauvre hydropique, et que c'était un jour de Sabbat, ils épiaient l'occasion, et attendaient si le Sauveur le guérirait, pour avoir de quoi le reprendre, et le calomnier, comme s'il n'eût pas observé les fêtes. Oh! quelle envie, et quelle hypocrisie! Mais dans Jésus quelle bonté, et quelle patience! Au moment où il se prépare à faire plus de bien, c'est l'instant ou il reçoit le plus de mal; et ce qui devait attirer les hommes à le louer, c'est ce qui les emporte à le calomnier.

Ne fait-il pas encore aujourd'hui paraître cette même bonté, quand nous ayant invité à sa table, pour nous traiter en amis, en frères, en épouses, et nous faire participants de tous ces biens, les uns s'en moquent, les autres n'en croient rien, et d'autres en doutent, ou n'en font pas beaucoup de cas. Il n'y en a que fort peu qui en approchent, ou qui en sortent avec l'esprit qu'il désire; et néanmoins cette table ne laissse pas pas d'être toujours ouverte... Apprends, apprends, mon âme, à faire ainsi le bien parmi les maux que tu endures, et pour mieux faire ce que tu apprends, approchons-nous aujourd'hui dignement de cette sainte table, qui donne autant de force pour faire, qu'elle donne de lumière pour sa-

[1] Æmulare ergo et pœnitentiam age. *Apoc.* III.
Importune noli extolli in sapientia tua.

voir ce qu'il faut faire; et pour commencer dès maintenant à rendre le bien à ceux qui ne nous font que du mal, allons communier à leur intention. Cette divine table fait tant de bien à ceux qui en approchent, qu'ils en peuvent faire part à tous ceux qu'ils voudront.

DEUXIÈME POINT.

Jésus-Christ fait aussi attention aux actions des Pharisiens, mais c'est pour les instruire.

Notre-Seigneur a bien autant de vue et d'adresse pour reconnaître les actions de ceux qui épient les siennes, comme ils en ont pour les remarquer; mais il a bien un autre cœur pour ne les reconnaître qu'afin de leur être utile, et non pour leur nuire. Il leur fait donc entendre premièrement, qu'il n'ignore rien de leurs desseins, quoiqu'il n'en paraisse rien dehors. En second lieu, il leur déclare qu'ils ont grand tort de penser que ce soit mal, de faire du bien un jour de fête, cette fête n'étant instituée que pour faire du bien; et, pour les convaincre, il leur demande s'ils se feraient scrupule de relever un bœuf, ou tout autre animal, s'il était tombé le jour du sabbat. Et enfin, comme il avait reconnu qu'ils ambitionnaient les premières places, il leur fait une si belle leçon d'humilité, qu'il faut bien dire qu'ils étaient grandement orgueilleux, pour ne pas apprendre d'un si grand maître à être humble.

Mais toi, mon âme, y apprends-tu ce qu'il te faut savoir, profites-tu de ce que tu y apprends? et montres-tu que tu es à l'école d'un tel maître?... Si j'ai les mêmes vices, j'ai les mêmes leçons pour m'en corriger, et si je n'en tire aucun profit, il faut dire de mon vice, aussi bien que du leur, qu'il est incorrigible. Oh! quel reproche à tout jamais, d'avoir Jésus, non-seulement devant moi sur l'autel pour m'apprendre l'humilité, mais encore en moi, pour me l'imprimer et la graver dans mon cœur, si je le veux, et néanmoins, devenir aussi peu humble que s'il ne faisait rien.... Mon Jésus, humiliez-moi, de ce que je ne suis pas humble.

TROISIÈME POINT.

Il faut regarder les actions des autres pour en profiter et non pour les critiquer.

Mais la principale instruction que nous devons retirer de la méditation, c'est que, voyant la mauvaise disposition des Pharisiens, à examiner les actions de Notre-Seigneur pour les critiquer, nous abhorrions cette manière d'agir; et que, considérant comment, au contraire, notre Jésus ne

faisait attention à leurs déportements que pour les instruire et les édifier, nous tâchions de l'imiter, et de faire ainsi profit de tout ce que nous voyons. Ce serait aux parfaits à remarquer et à corriger les fautes des imparfaits, et c'est tout le contraire, puisque les plus imparfaits sont plus prompts et plus disposés à trouver à redire aux plus sages. C'est justement ce que dit l'Ecriture, que les mauvais deviennent pires, et que les bons s'améliorent encore[1]. Car qu'un imparfait se mêle de reprendre les parfaits, c'est devenir pire; et qu'un parfait supporte l'imparfait, c'est se perfectionner davantage. Ce n'est pas qu'il ne puisse l'avertir de ses fautes, mais il doit le faire en esprit de douceur et de charité, comme faisait Jésus. Et comme personne n'est si imparfait qu'il n'ait quelque bien, celui qui est parfait doit plutôt remarquer le bien des imparfaits, et en profiter, que de faire attention à ses défauts.

Etant tous imparfaits, nous devons nous supporter tous mutuellement; s'il y en a de moins imparfaits, ils ne sont pas moins obligés de supporter les autres, parce qu'ils sont plus obligés à Dieu; et ils ne sauraient mieux reconnaître ses grâces, qu'en s'humiliant au-dessous de tous, et en les supportant.

DESSEIN DES MÉDITATIONS DE LA SEMAINE

Notre-Seigneur recommande expressément à ses Apôtres de se rendre semblables à des petits enfants, pour devenir de grands saints. Nous apprendrons donc dans les méditations de cette semaine, les propriétés de cette enfance spirituelle, en les remarquant dans les enfants, selon l'occasion que nous en donnerons les paroles ou les actions de Notre-Seigneur en suivant le récit de l'Evangile.

[1] Apoc. xxi.

LUNDI.

DE LA RESSEMBLANCE QU'IL FAUT NÉCESSAIREMENT AVOIR AVEC LES ENFANTS.

Je vous le dis en vérité, si vous ne vous convertissez, si vous ne devenez comme des petits enfants, jamais vous n'entrerez dans le royaume de Dieu [1].

Le Sujet de cette méditation prépare aux autres méditations de la semaine; car il montre la nécessité absolue de ressembler aux enfants, pour être sauvé; et il la montre par trois considérations très-pressantes; l'une de la part de Notre-Seigneur qui le dit, l'autre de ceux à qui il le dit, et la troisième, des termes dont il se sert en le disant.

La Fin est de bien concevoir ce sujet, comme une vérité infaillible, sortie de la bouche de Notre-Seigneur, et de s'y affectionner comme à une chose absolument nécessaire pour être sauvé.

La Forme est en ces trois points :

1° Considérons Jésus-Christ qui parle, et qui déclare la nécessité de cette ressemblance.

2° Considérons ceux à qui il parle.

3° Pesons avec soin ce qu'il dit, et les termes dont il se sert, pour nous recommander plus fortement cette ressemblance.

PREMIER POINT.

CONSIDÉRONS JÉSUS-CHRIST QUI DÉCLARE LA NÉCESSITÉ DE CETTE RESSEMBLANCE.

Comme nous parlons le plus souvent de ce que nous aimons, il paraît bien que Notre-Seigneur affectionnait particulièrement l'humilité, puisqu'à la moindre occasion qui se présente d'en parler, il ne manque jamais de la recommander à ses disciples. Les Apôtres s'étant un peu piqués de vanité entre eux, et une contestation s'étant élevée pour savoir qui d'eux tous était le plus grand [2] ; il saisit cette circonstance pour leur ouvrir son cœur sur ce point, si important à notre salut et à notre perfection, et

[1] Amen dico vobis, nisi conversi fueritis et efficiamini sicut parvuli, non intrabitis in Regnum cœlorum. *S. Matth.* XVIII.

[2] In via inter se disputaverunt, quis eorum major esset. *S. Marci* IX.

leur protester qu'il ne pouvait souffrir dans les siens, la moindre inclination à l'orgueil. Pour cet effet, il fait venir un petit enfant, et l'ayant caressé et mis au milieu d'eux, il prononça hautement que, si l'on ne se convertissait entièrement, en quittant ce vice de l'orgueil, et si l'on ne devenait comme ce petit enfant par la vertu d'humilité, jamais on n'aurait part à la gloire du ciel [1]. Pouvait-il parler plus clairement, afin de montrer qu'il est absolument nécessaire de devenir humble, pour aller en Paradis; puisqu'il s'est servi des mêmes termes [2], pour nous montrer la nécessité de la foi, du baptême et de la pénitence que nous savons être si nécessaires, qu'il n'y a nul autre moyen d'être sauvé [3]?

Oui, vous auriez autant de raison d'espérer votre salut sans la foi, sans la charité, et sans le baptême, que sans l'humilité, puisque vous n'avez pas plus de sujet de croire que la foi et le baptême sont nécessaires au salut, que la vertu d'humilité ; car ce même Jésus-Christ, qui vous a affirmé la nécessité du baptême, vous a certifié aussi lui-même, et dans les mêmes termes, la nécessité de l'humilité, d'où il suit, que si vous croyez la première vérité, vous devez croire la seconde. Mais de plus, je dis que vous devez vous persuader, que l'humilité est en quelque sorte plus nécessaire que le baptême, puisque c'est assez d'avoir le désir de ce sacrement, quand on ne peut le recevoir [4]; tandis qu'il faut avoir l'humilité en effet, et non pas seulement en désir, pour avoir droit au bonheur éternel. Dieu a ordonné cette vertu, comme un moyen si absolument nécessaire pour obtenir notre salut, qu'il ne nous en dispensera jamais, et il n'y a rien qui puisse la suppléer, quoique cette vertu puisse suppléer à tous nos autres défauts.

Quand vous seriez aussi grand pécheur qu'un publicain, si

[1] Et advocans Jesus parvulum, statuit eum in medio eorum. Talem per virtutem qualis iste per naturam. S. Hier.

[2] Nisi quis renatus fuerit ex aqua et Spiritu Sancto, non potest introire in regnum Dei. *S. Joan.* III.

[3] Nisi pœnitentiam habueritis, omnes similiter peribitis. *S. Luc.* XIII.

[4] S. Thom. II, II, q. X, art. 1.

vous êtes humble, vous avez sujet d'espérer que Dieu vous pardonnera ; mais quand vous feriez autant de bonnes œuvres que ce Pharisien, qui jeûnait deux fois la semaine, si vous êtes orgueilleux vous serez condamné. L'humilité peut remédier à tous nos vices; mais quand vous auriez toutes les vertus, vous ne remédierez jamais à l'orgueil[1]. C'est pour cela peut être que l'Ecriture qui est si réservée pour ouvrir la porte des cieux, et qui assure si formellement, que le chemin en est étroit, la porte très-petite et que fort peu y entrent [2]; néanmoins quand elle parle de l'humilité, elle ne fait point de réserve : tout homme, quelque soit sa condition, dit-elle, pourvu qu'il soit humble, sera sauvé. La porte du ciel n'est petite, que parce que les hommes ne veulent pas se faire petits. Abaissez-vous et soyez comme un enfant, la porte sera assez grande ; mais si vous ne vous abaissez point, n'espérez pas d'y entrer: car la sentence est formelle : nul n'entrera s'il ne s'abaisse [3].

Le Fils de Dieu, qui est le chef des prédestinés, et le premier de tous les bienheureux, n'est entré dans son bonheur et dans sa gloire, qu'en s'abaissant et en s'humiliant ; et vous penseriez y entrer autrement?... Il fallait qu'il se fît ainsi petit et humble pour être exalté [4]; parce que l'arrêt en était porté au ciel; et ne croiriez-vous pas qu'il faille aussi que vous vous humiliiez, quoique l'arrêt n'en soit porté que sur la terre ; puisque c'est le même Dieu et la même vérité infaillible qui l'a ainsi arrêté, au ciel et sur la terre, pour Jésus et pour vous ! Comment donc les Ecritures s'accompliraient-elles, si je ne m'humiliais, disait le Sauveur de nos âmes, puisqu'elles l'ont prédit si expressément? Et somment s'accompliraient-elles, si vous ne vous humiliez

[1] Humilitas enim tam cara et amabilis Deo est, qui cùm magis suscipiat peccatorem confitentem, quam justum superbum, quanto magis justum suscipiet confitentem, eumque in regnis cœlestibus faciet pro humilitate sublimari ? Lactant.

[2] S. *Matth.* VII; *S. Luc.* XIII.

[3] Quoniam tu populum humilem salvum facies, et oculos superborum humiliabis. *Psal.* XVII.

Gloriam præcedit humilitas. *Prov.* LI.

[4] Humiliavit, semetipsum, etc. *Phil.* II.

[5] Quomodo implebuntur Scripturæ, quia sic oportet fieri. *S. Matth.* XXVI.

comme lui, puisqu'elles l'ont aussi bien prononcé pour vous, que pour lui? Répondez... Ah! mon Dieu, que puis-je répondre, sinon que je le veux, et que je vous en demande la grâce? Je vous la demande mon Jésus, comme vous me demandez l'humilité, et parce que vous me la demandez; car si vous me demandez cette vertu parce qu'elle m'est nécessaire, je vous demande la grâce, qui m'est aussi nécessaire pour la vertu, que la vertu l'est pour mon salut.

DEUXIÈME POINT.

CONSIDERONS CEUX A QUI NOTRE-SEIGNEUR PARLE.

Il y a bien encore de quoi s'étonner quand on se représente que ce fut aux Apôtres que ces paroles furent adressées : car en quelque temps que vous les considériez, soit dans le passé, le présent, ou l'avenir, vous trouverez partout de quoi vous étonner et profiter, de ce que Notre-Seigneur leur parle ainsi. Si vous regarder ce qu'ils ont été, et ce qu'ils ont fait dans le passé; ils sont ces hommes qui, à la première parole de Jésus, quittèrent aussitôt tout pour se donner à lui, quoiqu'il ne leur dit pas qui il était, et qu'il n'eût encore fait devant eux aucun miracle[1]! Ils sont ces hommes choisis entre les autres, pour aller prêcher son Évangile, ceux qu'il a retirés effectivement du monde pour en retirer les autres[2]; et pour le dire, en un mot, ils étaient tous ses Apôtres. Cependant Jésus-Christ ne craint point de leur dire absolument, que s'ils ne se convertissent, et s'ils ne deviennent aussi humbles que de petits enfants, ils n'entreront jamais dans le royaume de son Père.

Eh quoi! n'étaient-ils pas déjà convertis? N'y avait-il pas déjà près de trois ans qu'ils le suivaient, ayant renoncé à leur profession? et qu'il y a-t-il encore en eux à convertir? Et quoiqu'ils ne fussent encore ni parfaits, ni grands saints, ne l'étaient-ils pas assez, étant ses disciples et ses Apôtres? Ne pouvait-on pas les traiter un peu plus doucement, sans les rudoyer par des pa-

[1] Continuò relictis retibus, secuti sunt eum. *S. Matth.* IV.
[2] Elegi vos et posui vos, ut eatis et fructum afferatis. *S. Joan.* XV.

roles qui ne pouvaient, ce semble, être dites qu'aux plus grands pécheurs de la terre, auxquels on ne saurait rien dire de plus sanglant : Que s'ils ne changent et ne deviennent tout autres qu'ils ne sont, ils ne seront jamais sauvés. Et vous voyez que c'est aux Apôtres que l'on parle, que c'est aux plus grands saints qui fussent alors ; à ceux qui avaient plus fait pour Jésus, et pour leur salut que pas un autre, excepté saint Jean-Baptiste[1]. C'est à eux que l'on dit : que s'ils ne sont convertis et devenus comme des enfants, ils ne verront jamais Dieu, ils n'entreront point en son royaume, et qu'ils seront, par conséquent, damnés[2]. N'y a-t-il pas de quoi s'étonner? En effet, comme le traître Judas, qui était un de ces Apôtres, n'est damné que parce qu'il n'a pas voulu se convertir, et se comporter dans la compagnie des autres comme un enfant, de même tous les autres se fussent perdus, s'ils ne se fussent mieux convertis que lui, et s'ils ne fussent devenus tels que leur bon Maître le désirait. Et vous, penseriez-vous échapper et vous sauver, si vous ne changez, vu que vous n'êtes pas encore dans un état aussi parfait et aussi sûr qu'ils l'étaient ; et, nonobstant cet état de perfection, il faut encore qu'ils s'amendent et qu'ils changent. Oh ! qu'il faut bien dire que vous en avez plus besoin qu'eux, puisque vous êtes plus imparfait, et plus éloigné qu'eux du paradis. Que vous en semble ?... Avez-vous autant travaillé pour le ciel?... Etes-vous aussi pauvre, aussi chaste, aussi humble, aussi patient et dévôt que ceux qui étaient les intimes et les familiers de Jésus?

Que si vous dites, que quoi qu'ils eussent fait, ou quoi qu'ils eussent été par le passé, ils avaient péché par orgueil et par vanité, quand Notre-Seigneur leur parlait ; et qu'il n'y a rien d'étonnant qu'il leur parle ainsi, puisqu'ils sont véritablement dans le péché, ah ! c'est ici que l'on vous attend. Vous objectez que ce qui donna sujet au Maître de parler ainsi à ses disciples, c'était leur disposition présente ; mais examinez bien tout, et

[1] Tui erant, et mihi eos dedisti, et sermonem tuum servaverunt. *S. Joan.* XVII. Vos estis qui permansistis mecum in tentationibus meis. *S. Luc.* XXII.

[2] Si autem primum a nobis, quis finis eorum. qui non credunt Evangelio ? I *Pet.* IV.

vous verrez qu'il n'y a pas moins de quoi s'étonner qu'il leur parle ainsi, en considération de ce qui venait de se passer. Ils avaient demandé entre eux, lequel était le premier de tous ; voilà tout leur péché [1]. Et quoi qu'en effet, il pût y avoir péché d'orgueil, d'ambition ou de vanité, néanmoins qui oserait dire que ce fût un péché qui méritât la damnation, un péché mortel, un péché irrémissible? Vous ne voudriez pas dire qu'ils furent aussi orgueilleux que Lucifer, qui fut condamné en punition de son péché, à ne point entrer dans le royaume de Dieu, et à en être privé pour toujours. Voudriez-vous penser que les Apôtres eussent été aussi criminels? Vous ne l'oseriez, quand vous le voudriez ; car leur ambition n'était pas de s'égaler à leur Maître, ni de prétendre à un plus haut point d'honneur que d'être Apôtres, disciples et serviteurs de Jésus, mais seulement à la première place parmi les Apôtres [2]. Et encore, ce ne fut qu'une petite dispute de parole; ils n'en firent rien pour cela, ils n'avaient encore rien brigué ni prétendu ; ce fut une pensée qui leur vint à l'esprit [3], et qui leur servit d'entretien en marchant. Etait-ce, à votre avis, un si grand péché, pour mériter d'être puni d'une mort éternelle? Ou s'il était tel, qu'ils ne pouvaient être sauvés dans cet état, n'avez-vous pas plus sujet de craindre que votre vanité ne soit beaucoup plus grande, attendu qu'elle a de plus mauvais effets que celle des Apôtres? Qu'en pensez-vous?...

Peut-être direz-vous encore, qu'il fallait bien cependant que leur péché fût mortel, puisque leur juge, qui était leur bon Maître, les condamnait à une telle peine. Mais, un instant, telle n'est pas la conséquence qu'on peut en tirer. Quoiqu'ils n'eussent péché que véniellement, il était toujours vrai de dire, qu'ils n'entreraient jamais dans le royaume des cieux, s'ils ne se con-

[1] In via inter se disputaverant, quis eorum major esset. *S. Marci.* IX.

[2] Soluto tributo pro Petro et Domino, et æqualitate pretii arbritati sunt omnibus Petrum esse prælatum. S. Hier,

Aliquid humanum passi sunt, cum viderunt in unum solum collatum honorem. S. Chrys.

[3] Intravit cogitatio in eos quis eorum esset major. *S. Luc.* IX.

vertissaient, et ne faisaient pénitence de ce péché, car on n'y entre jamais avec un péché véniel; mais il est encore vrai de dire, dans un autre sèns, que s'ils ne se convertissaient et ne réformaient cette inclination, qui les portait maintenant à faire un péché véniel, ils ne seraient jamais sauvés; parce que cette inclination, et ce péché véniel réitéré plusieurs fois, et invétéré dans l'esprit, les porterait à faire quelque péché mortel, qui mériterait la damnation éternelle [1]. Pour éviter ce malheur, il était donc nécessaire qu'ils se convertissent tout à fait, et se fissent comme des petits enfants; car autrement ils n'eussent pu se sauver, au milieu de toutes les persécutions qu'ils eurent à souffrir. Comment auraient-ils pu supporter en Apôtres, les fouets, les opprobres, les humiliations et les indignités qu'il leur a fallu endurer, s'ils n'eussent été comme des enfants? Comment auraient-ils reçu sans vanité, et sans orgueil, les honneurs dont on les entourait, les applaudissements à la suite des miracles qu'ils faisaient, s'ils n'eussent eu l'innocence et la simplicité des enfants, qui ne s'arrêtent point à toutes ces grandeurs [2]? Vous voyez donc comment les Apôtres pouvaient être perdus par ce péché, quoiqu'au commencement il ne fût que léger et véniel.

C'est ainsi que tous les péchés commencent, et que tous les damnés se perdent; c'est par une première pensée de vanité, d'avarice, d'impureté, à laquelle on s'arrête volontairement; puis cette pensée croit peu à peu; on s'y plaît, on y consent, on cherche les moyens de l'exécuter, on en vient à l'effet, on s'y endurcit, on y meurt; et c'est ainsi qu'on se damne [3]. Voilà comment les Apôtres se fussent perdus, voilà comment vous courez danger de votre salut, et enfin, comment c'est aussi bien

[1] Ex hoc quod consuescit voluntatem suam in minoribus debito ordini non subjicere, disponitur ad hoc, quod etiam voluntatem suam non subjiciat ordini ultimi finis. S. Thom. I, II, q. LXXXVIII, art. 3.

[2] Per gloriam et ignobilitatem, per infamiam et bonam famam. II *Cor.* IX.

[3] Ce n'est d'abord qu'une simple pensée qui se présente à l'esprit, ensuite une imagination forte, et plus on a négligé de résister, plus on s'affaiblit de jour en jour, et plus au contraire, l'ennemi devient puissant. *Imitat.* liv. I, ch. XIII.

à vous qu'à eux, que ces paroles sont adressées : Si vous ne vous convertissez et ne devenez comme un enfant, vous ne serez jamais sauvé ; vous mourrez dans votre péché [1], si vous n'en sortez dès votre vie ; et, pour en sortir, il faut se convertir et se faire petit enfant, comme les Apôtres.

C'est ce qu'il nous faut voir maintenant, en considérant comment ils se sont conduits, après que cet avis leur a été donné. Car c'est ainsi en vérité qu'ils se sont changés, et qu'ils sont devenus enfants, par leur simplicité et leur humilité [2]. Voyez, ils se laissent fouetter comme des enfants, ils se laissent conduire, et ils obéissent ainsi que font les enfants [3]. Le premier d'entre eux veut bien encore apprendre de celui, qui a été reçu le dernier dans cette sainte compagnie, et il permet que ce nouveau-venu le reprenne et lui fasse la leçon, comme s'il n'était qu'un enfant. Ce docteur des gentils, que Dieu avait fait passer docteur dans le troisième ciel [4], et pour qui Jésus-Christ était descendu tout exprès sur la terre, assure cependant qu'il est encore prêt à apprendre de tous ceux qui voudront l'instruire [5] ; et il prend à témoins les Thessaloniciens, s'il n'est pas vrai qu'il a mieux aimé qu'on le tînt parmi eux pour un enfant, que pour un Apôtre [6].

Enfin, ne sont-ce pas ces maîtres de l'humilité et de l'enfance chrétienne, qui, après nous avoir si bien enseigné ces vérités par leurs exemples, nous les ont encore recommandées expressément dans leurs écrits [7], nous assurant qu'il fallait que tous les chrétiens fussent comme des enfants qui viennent de naître ; que ce fût le lait de la douceur qui fût notre nourriture ; que nous eussions aussi peu de malice que les petits enfants ; que, pour

1 *S. Joan.* VIII.

2 *Act.* V.

3 *Galat.* II.

4 Ibid.

5 Cum possemus vobis oneri esse ut Christi Apostoli, sed facti sumus parvuli in medio vestrum. I *Thess.* II.

6 Sicut modo geniti infantes lac concupiscite. I *Pet.* II.

7 Omnes invicem humilitatem insinuate, quia Deus superbis resistit, humilibus autem dat gratiam. Ibid. V.

être reçus au nombre des enfants de Dieu, il fallait être simples comme les petits enfants des hommes, qui n'ont pas encore l'esprit de tromper les autres [1] ; avoir aussi peu d'ambition que ces innocents. Ne nous ont-ils pas enseigné qu'il fallait se plaire plutôt avec les petits qu'avec les grands, comme les enfants aiment mieux la compagnie de leurs semblables, quelque pauvres qu'ils puissent être, que l'entretien des princes; enfin, qu'il fallait obéir au commandement de ce Père éternel, et fléchir sous sa verge, si l'on ne voulait pas en être deshérité ; parce que nous devions savoir qu'il domptait toujours les âmes superbes, mais qu'il pardonnait aux humbles qui s'abaissaient sous lui [2]. N'est-il pas vrai que leurs écrits sont remplis de ces sentiments d'humilité ? Ce qui nous montre bien que c'était à bon escient que Notre-Seigneur leur parlait, et leur rappelait la nécessité de devenir comme des enfants, puisqu'en effet ils sont devenus tels. Ce qui montre évidemment que nous devons nous appliquer ces avis, puisqu'ils nous recommandent ce qui leur a été ordonné, et que la raison et la nécessité est la même pour nous que pour eux. N'est-il pas vrai que nous devons dire de cette vérité, ce que l'Apôtre disait d'une autre : Que nous ne pouvons rien contre la vérité, mais qu'il faut plutôt employer son pouvoir à la défendre [3]. Mon âme, ce n'est pas en combattant ou en disputant avec les autres, que nous défendons cette vérité ; mais plutôt en cédant et en nous soumettant.

TROISIÈME POINT.

CONSIDÉRONS CE QUI EST DIT DANS CETTE SENTENCE, ET LES TERMES DONT NOTRE-SEIGNEUR SE SERT POUR NOUS LA RENDRE PLUS RECOMMANDABLE.

Méditez maintenant les paroles terribles de Notre-Seigneur, et apprenez d'abord de ces mots : *Si vous ne vous convertissez*,

[1] Ut sitis sine querela, et simplices filii Dei. *Phil.* II.
Nolite, pueri, effici sensibus, sed malitia parvuli estote. I *Cor.* XIV.

[2] Humiliamini igitur sub potenti manu Dei, ut vos exaltet in tempore visitationis. I *Petr.* II.

[3] Non possumus aliquid contra veritatem, sed pro veritate. I *Cor.* XIII.

que quand vous seriez aussi saint qu'un Apôtre, si vous n'êtes pas humble, vous n'êtes pas encore converti, puisque manquant d'humilité et étant sujet à l'orgueil, vous appartenez au monde, et vous êtes en danger pour votre éternité. Car c'est l'orgueil, qui fait en grande partie le monde ; et si vous êtes du monde, vous n'êtes pas en bon état. Vous savez bien, en effet, comme le monde est accusé, condamné, et excommunié par Jésus-Christ, qui ne veut point avoir de part avec lui, et refuse de lui faire part de ses prières, de ses mérites, de sa Passion et de sa mort [1]. D'où vous devez conclure, qu'il faut donc se convertir, qu'il faut quitter le monde, qu'il faut en sortir, ou d'effet, ou d'affection, qu'il faut enfin devenir humble, et que devenir humble, c'est se convertir.

Mais pour mieux comprendre en quoi consiste cette conversion, sachez en second lieu, que pour être telle qu'elle doit être, il faut renoncer aussi entièrement au monde, qu'un infidèle, ou un hérétique qui se convertit, renonce à son infidélité, ou à son hérésie [2]. Autrement, si l'on vous voit encore vous plaire dans quelque vanité, ou vous déplaire dans les actions d'humilité, après avoir pris la résolution de devenir humble, croyez que vous avez autant sujet de douter de votre conversion, que de celle d'un infidèle, qui s'agenouillerait encore devant les idoles, ou d'un hérétique qui aurait de la peine à honorer les images ; car ce serait la preuve que sa conversion ne serait qu'extérieure et nullement sincère [3]. Que si vous vous laissez entraîner par votre sentiment, il vous fera bientôt accroire, que toutes vos vanités ne sont pas de grands maux; que vous ne prétendez point à ces grandes charges, qui font l'am-

[1] Non pro mundo rogo. *S. Joan.* XVII.

Ut non cum hoc mundo damnemur. I *Cor.* I,

[2] Nolite recedere a tergo Domini, sed servite Domino in omni corde vestro : Et nolite declinare post vana quæ non proderunt vobis, neque eruent vos, quia vana sunt. I *Reg.* XII.

[3] Væ qui trahitis iniquitatem in funiculis vanitatis, et quasi vinculum plaustri, vanitatem. *Isai.* V.

Ipse novit hominum vanitatem, et videns iniquitatem, nonne considerat. *Job.* XXI.

bition et l'orgueil du monde; que ce ne sont que des sentiments d'amour-propre touchant votre réputation, et la bonne opinion qu'en ont les autres; et qu'au reste vous n'y donnez pas un plein et entier consentement. Mais défiez-vous de ce mauvais raisonnement, et ne vous fiez pas à ces pensées d'orgueil, à ces saillies de vanité, qui vous accompagnent dans vos meilleures œuvres, car cela prouve, que vous n'en êtes pas encore gueri; et si vous n'y apportez pas promptement remède, elles ne vous menacent pas moins que de la mort[1]. Il se rencontrera quelque occasion, où vous serez moins sur vos gardes, ou vous serez peut-être délaissé de Dieu, en punition de votre lâcheté, et vous ne savez pas ce qui en arrivera. De sorte que ces petites vanités ne sont pas de petits maux, de même que les syncopes, les défaillances, et les vertiges ne sont que les moindres maux des malades, bien qu'ils soient cependant souvent plus dangereux que de plus grands maux; car si vous consultez le médecin, il vous dira aussitôt, qu'il n'y a rien de bon en tout cela, et qu'il faut craindre une rechute, si on n'y remédie.

Enfin, prenez la vérité à sa source et considérez, comment il est absolument nécessaire que nous devenions des enfants pour nous sauver, et que rien ne peut mieux nous faire comprendre l'état dans lequel nous devons être, pour être en état de salut, que ce mot d'enfant; parce que pour remplir dignement le devoir d'un chrétien, il faut se mettre dans cet état. Il faut tout faire, dit saint Paul[2], sans murmurer, sans contredire ou hésiter, comme de simples enfants de Dieu; il faut croire simplement à ce que Dieu nous dit, comme si vous n'étiez point capable de raison, de même qu'un enfant qui n'a point de jugement propre, n'en a point d'autre que celui de son père. Il faut obéir à ce que Dieu nous commande, comme si nous n'avions point d'in-

[1] Ex vanitate ad iniquitatem ducimur, cum prius per levia dilecta deflectimus, ut usu cuncta levigante, nequaquam post committere etiam graviora timeamus. *S. Greg.* x; *Mor.* ix et x, *ad verba sequentia Job : vir vanus in superbiam erigitur.*

[2] Omnia facite sine murmurationibus et hæsitationibus ut sitis sine querela et simplices filii Dei sine reprehensione. *Phil.* ii.

clination différente, de même qu'un petit enfant, qui n'a pas encore l'usage de sa liberté, n'a point d'autre volonté que celle de ses parents ou de ses maîtres. Autrement, si vous voulez vous en rapporter à votre propre jugement, et suivre votre propre volonté, jamais vous ne croirez comme il faut les maximes de l'Evangile, et jamais vous ne les pratiquerez entièrement[1].

N'est-il pas vrai que, quand il s'agit de pardonner une offense, de se priver d'un plaisir qui nous flatte, de souffrir un affront, de faire quelque mortification, ou quelque acte de pénitence, si vous ne le faites aussitôt que l'inspiration vous y pousse, et que vous vouliez consulter votre raison humaine, et votre inclination naturelle, n'est-il pas vrai, dis-je, que votre raison et votre inclination vous en détourneront[2] ?... Oh combien de belles occasions de mérite avez-vous perdues, pour n'avoir pas agi en enfant à l'égard de Dieu! Oh combien de fautes avez-vous commises, pour avoir plutôt cru votre jugement que celui de Dieu!... C'est être plus sage que tous les hommes, d'être enfant de cette manière, parce que c'est être sage de la sagesse de Dieu, et c'est avoir moins de discrétion que les animaux, de n'être pas un de ces enfants ; car c'est vouloir être par malice ce qu'ils sont par nature. Ne craignez point de perdre la raison en devenant enfant; car il n'y a point de meilleure raison, que de n'en avoir point contre la vérité, et il n'y a rien de plus raisonnable, que de soumettre sa raison aux avis de son Dieu. Aussi saint Pierre, après nous avoir dit, qu'il fallait que nous devinssions des enfants, ajoute ce beau mot de raisonnable, sans fraude ou tromperie[3] ; comme s'il disait, que nous ne saurions jamais être plus raisonnables, que par cette prudente enfance, par laquelle nous jugeons avec le Saint-Esprit, que la véritable sagesse n'est point contraire à celle de Dieu ; et partant, que toute la sagesse du monde n'est que folie, et aveuglement d'esprit. Ce ne sont qu'apparences humaines, et non pas de véritables raisons ; car

[1] Quasi filii obedientiæ non configurati prioribus ignorantiæ vestræ desideriis, sed secundum eum qui vocavit vos sanctum. I *Pet.* I.

[2] Arrogantia tua decepit te, et superbia cordis tui. *Jerem.* XLIX.

[3] Rationabile sine dolo. I *Pet.* II.

il n'y a point de raison contre la raison, comme il n'y a pas de vérité contre la vérité.

Concluez donc par ce véritable raisonnement, qui forme l'enfance spirituelle et divine : Quand Dieu a révélé quelque chose, il faut croire ; quand il a commandé, il faut obéir, à quelque prix que ce soit [1] ; c'est la vérité, c'est la sagesse, c'est la volonté divine, c'est la souveraine raison, c'est la règle de la nôtre, tout ce qui y répugne et y contredit ne peut être que faux, il faut donc le retrancher ; quelle que soit la raison humaine, il faut la rejeter, comme si elle était diabolique. Ce sera se faire enfant, puisqu'on se fait sans raison, mais ce sera une enfance aussi heureuse, que la raison humaine est mauvaise, quand elle s'oppose à la raison divine.... O grand Dieu, qui vous êtes fait petit enfant pour nous ouvrir les cieux, et pour nous faire grands avec vous, si nous étions petits comme vous, abaissez-vous encore, s'il vous plaît, pour me faire aussi petit que vous voulez que je le sois, pour arriver à la grandeur où vous daignez m'appeler. Car comme je connais bien que ma bassesse est telle, que je ne saurais être grand de vos grandeurs, si vous ne me relevez vous-même ; aussi je vous avoue, que mon orgueil est tel, que je ne saurais être petit de votre petitesse, si vous ne m'humiliez.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Considérons la personne qui parle.

La Vérité même qui nous a assuré que personne ne serait sauvé sans avoir été baptisé, et sans avoir fait pénitence, nous affirmant aussi qu'il faut être humble pour entrer dans le royaume des cieux, n'avons-nous pas autant de sujet de la croire pour cet article de foi que pour l'autre? Et néanmoins, quel est celui qui le croit, vu qu'il n'y a personne qui ait autant de

[1] Non est sapientia contra Dominum. *Prov.* XXII.
Non est prudentia, non est consilium, non est ratio apud inferos quò tu properas. *Eccli.* IX.

[2] Audite vocem meam et facite omnia quæ præcipio vobis, et eritis mihi in populum, et ego ero vobis in Deum. *Jer.* XI.

soin d'être humble, que d'être baptisé, et de se confesser, après avoir péché. D'où vient cela?... C'est peut-être que chacun interprète les paroles de Jésus sur l'humilité, selon sa fantaisie, se faisant accroire qu'il suffit d'être humble d'une certaine manière, qui soit moins contraire à notre nature, et plus facile à pratiquer.

Mais ces interprétations sont fausses, et ces excuses sont nulles; car il est plus facile avec la grâce de s'humilier, que d'être baptisé ou de se confesser; en effet, pour être humble, il ne faut que le vouloir, tandis que pour les sacrements, il faut le ministre, la matière et la forme, qui ne sont pas toujours en votre puissance. Par conséquent, on peut légitimement interpréter qu'il suffit pour les sacrements de baptême et de pénitence, d'avoir le désir de les recevoir, quand on ne peut les recevoir de fait; mais que l'humilité, le seul désir ne saurait suffire, et qu'il faut être humble d'effet, car vous le pouvez; et l'impossibilité qui exempte du sacrement, n'exempte pas de la vertu. Quant à la difficulté prétendue, ou bien il n'y en a point, ou bien il faut la supporter. Non, la difficulté n'est pas dans la vertu, puisque c'est la vertu qui ôte la difficulté; mais elle est dans la résolution sérieuse qu'il faut prendre d'embrasser la vertu; et pour s'y résoudre, comme il faut, il suffit de réfléchir à ces divines paroles de Jésus, qui nous assure que si nous ne sommes humbles, nous n'entrerons jamais dans le royaume des cieux.

DEUXIÈME POINT.

Considérons ceux à qui Notre-Seigneur parle.

Si vous considérez les personnes à qui le Sauveur parle, vous avez encore de quoi vous convaincre davantage de cette vérité : car ce sont des personnes qui méritaient mieux le paradis, que vous ne le méritez; et néanmoins avec tout leur mérite, il faut nécessairement qu'elles soient humbles pour y entrer. Ce sont des personnes qui avaient mieux quitté le monde, que vous ne l'avez fait; et néanmoins il faut encore quelles se convertissent, sous peine de n'être jamais sauvées. Ce sont des personnes qui étaient si chères et si intimes au bon Jésus, que s'il y avait eu sujet de dispense et d'exemption, elles eussent dû en avoir la meilleure part, et néanmoins elles n'en sont nullement dispensées.

Enfin ce sont des personnes qui n'avaient pas toute l'ambition, que vous pourriez penser. Ce fut une pensée qui leur survint, et un discours qu'ils mirent en avant par manière d'entretien, sans autre dispute ou contention que ce simple propos. Quel grand péché croiriez-vous qu'il y eût en

cela, si vous le comparez à ces désirs d'honneur et de préférence, que vous ne découvrez pas? Mais Dieu les voit, et il vous assure dans la personne de ses Apôtres à qui il parle, que si vous ne vous convertissez, et ne devenez comme un enfant, nous n'aurez point de part à son royaume. Car cet orgueil n'en demeurera pas là, il ne faudra qu'une occasion d'honneur ou de mépris pour vous ennuyer, et pour vous faire tourner tellement la tête et la conscience, que vous ne vous connaîtrez plus; vous ne vous confesserez qu'à demi, vous agirez en présomptueux, qui ne craint plus rien, qui se moque de ces esprits faibles qui ont peur, dit-on, de leur ombre; et si vous en venez-là, comme il est à craindre que vous n'y arriviez, ne serez-vous point en danger de votre salut?... Le péril est si grand, que quand vous n'auriez maintenant que des péchés véniels, en cette matière, si vous les négligez, et que vous ne vous convertissiez pas, ils peuvent devenir mortels, et vous courez risque de mourir dans ces péchés.

TROISIÈME POINT.

Considérons ce qui est dit dans cette sentence.

Ces termes dont Notre-Seigneur se sert : *se convertir et devenir enfant*, vous auront peut-être étonné, comme si l'un n'était point nécessaire, et que l'autre fut impossible; mais sachez que pour être humble, il faut être comme un enfant, il ne faut point de cette raison humaine et mondaine, qui ne juge des choses du monde que selon l'apparence, la passion et la mode, il faut obéir comme un enfant, et ne point savoir ce que c'est que le monde et le mal, pour ne s'y conformer dans ses mœurs, pas plus qu'un véritable enfant.

C'est pour cela qu'il faut se convertir; comme on dirait à un infidèle ou à un hérétique, que pour être sauvés, il faut qu'ils changent de croyance, et qu'ils se convertissent; de même faut-il pour être humble, comme un enfant, qu'on change de croyance, et qu'au lieu de juger et de parler des choses selon le monde, on en juge, et on en parle, selon Dieu. Et comme la conversion d'un infidèle, ou d'un hérétique ne peut se faire à demi; mais qu'il faut, pour être bien convertis, qu'ils abjurent entièrement le parti contraire : ainsi persuadez-vous que jamais vous ne serez parfaitement convertis, que vous n'ayez quitté ce mauvais monde, qui est condamné par Jésus-Christ, et jamais vous ne le quitterez, que vous n'ayez quitté votre orgueil; car c'est l'orgueil qui fait ce mauvais monde, c'est lui qui le fait condamner, et qui fait dire que tous ceux qui sont du monde seront damnés.

MARDI.

LE PLUS PETIT EST LE PLUS GRAND.

Celui qui se fera petit sur la terre, comme un enfant, celui-là sera le plus grand dans le royaume du ciel [1].

Le plus petit d'entre vous, est le plus grand [2].

Le Sujet venant à la suite du précédent, détermine encore plus la ressemblance que nous devons avoir avec les enfants, par le moyen de l'humilité; et pour nous y exciter plus puissamment, il nous représente ce motif fondé sur la parole de Jésus-Christ : Que quiconque se fait plus petit, et plus semblable à un enfant, par une véritable humilité, devient le plus grand par son mérite devant Dieu, qui juge de la grandeur par la bassesse.

La Fin sera d'apprendre à être petits aux yeux des hommes, en méprisant les fausses grandeurs du monde, pour être véritablement grand devant Dieu et dans le ciel.

La Forme est en ces trois points :

1° Dieu et les hommes jugent différemment de la grandeur.

2° Dieu met la grandeur dans la petitesse.

3° Si donc nous voulons être grands, il faut aimer la petitesse des enfants.

PREMIER POINT.

DIEU ET LES HOMMES JUGENT D'UNE MANIÈRE DIFFÉRENTE DE LA GRANDEUR.

Comme il n'y a personne, qui ne désire naturellement paraître plus grand que les autres, et que c'était cette passion qui avait occasionné ce débat entre les Apôtres, Notre-Seigneur leur apprend, et à nous aussi, qu'il faut que nous nous servions de cette inclination pour nous humilier, parce que le vrai moyen de s'élever, c'est de se faire bien petit. Mais pour mieux concevoir cette humilité, apprenez et considérez ces trois vérités fort importantes.

[1] Quicumque ergo humiliaverit se, sicut parvulus iste, hic est major in regno cœlorum. *S. Matth.* XVIII.

[2] Nam qui minor est inter vos omnes hic major est. *S. Lucæ.* IX.

Premièrement, qu'on est grand auprès de Dieu, ou auprès des hommes, à proportion qu'on en est estimé. Ce qui fait un homme grand et considérable dans le monde, c'est que le monde, ou les hommes du monde le jugent tel, par le sentiment qu'ils ont de ses qualités et de ses mérites ; et ainsi, ce qui fait un homme grand devant Dieu, c'est le jugement que Dieu porte sur sa personne et sur tous ses mérites [1].

De là cette seconde vérité, que comme les jugements de Dieu et des hommes sont différents, la grandeur devant Dieu est tout autre que celle des hommes ; car puisqu'il n'y a que leur jugement qui fasse la grandeur, leurs jugements étant divers, il faut nécessairement que la grandeur soit tout autre et différente [2].

Ceci étant présupposé, il faut accorder comme troisième vérité, que le jugement de Dieu étant incomparablement préférable à celui des hommes, il faut par une conséquence nécessaire, préférer la grandeur que Dieu juge être telle, à la grandeur que le monde établit par son jugement, et par son approbation [3]. Il faut que, pour bien juger de la grandeur, nous en jugions selon le jugement de Dieu, et non selon le jugement des hommes ; car le jugement de Dieu est véritable et infaillible, tandis que celui des hommes est faillible et sujet à mille erreurs [4].

D'où enfin il sera aisé de voir, que la vraie grandeur ne consiste que dans la petitesse, car tel est le jugement que Dieu en porte. Mais avant d'arriver à cette considération, qui fait le second point, achevez celui-ci par ces trois réflexions, qui doivent être plus ardentes que lumineuses, plus affectueuses que spé-

[1] Quam magnus qui invenit sapientiam et scientiam, sed non est super timentem Dominum. *Eccli.* XXV.

Beatum dixerunt, populum cui hæc sunt : beatus populus cujus Dominus Deus ejus. *Psal.* CXLIII.

[2] Vos estis qui justificatis vos coram hominibus, Deus autem novit corda vestra, quia quod hominibus altum est, abominatio est ante Deum. S. *Luc.* XVI.

[3] Interrogabo te indica mihi, numquid irritum facies judicium meum et condemnabis me, ut tu justificeris ? *Job.* XL.

[4] Judicia Domini vera, justificata in semetipsa. *Psal.* CXVIII.

culatives, et plus efficaces pour la pratique, que longues en discours.

La première, que nous sommes redevables au bon Dieu, de nous avoir déclaré son jugement sur une matière si importante, et de nous avoir désabusés d'une erreur si commune [1].

La seconde, que les hommes sont bien téméraires et mal-avisés, de ce qu'ayant la déclaration si manifeste du jugement de Dieu, touchant la véritable grandeur, ils semblent encore en douter, et veulent s'en créer une à leur fantaisie, et la préférer même à celle de Dieu. O folie et aveuglement des hommes ! comme s'ils pouvaient savoir mieux que Dieu, ce que c'est qu'être véritablement grand [2]...

La troisième, que nous prenions la résolution sérieuse de nous attacher au jugement de Dieu, nous retirant bien vite de celui des hommes, et ne jugeant point autrement de la grandeur que comme Dieu en juge, quoiqu'en dise le monde. Que peut-il dire contre Dieu ? Dois-je m'en inquiéter ? Quel meilleur garant saurais-je avoir que Dieu ? Qui doit être mon juge pour toujours, est-ce Dieu ou le monde ?...Et enfin, s'il y a lieu de perdre ou de craindre, en quittant ou en suivant l'un de ces jugements, lequel est préférable de quitter le jugement de Dieu pour suivre celui du monde ; ou de quitter celui du monde pour suivre celui de Dieu [3] ?... O mon Dieu, pardonnez-moi d'y avoir seulement tant pensé, il semble que c'est juger vos jugements, de s'arrêter plus longtemps pour y penser et les justifier.

[1] Beati sumus Israel, quia quæ Deo placent, manifesta sunt nobis. *Bar.* IV.

[2] Quid te elevat cor tuum, et quasi magna cogitans, attonitos habes oculos ? Quid tumet contra Deum spiritus tuus, ut proferas de ore tuo hujuscemodi sermones ? *Job.* XV.

Quid est homo, et quæ est gratia illius, et quid est bonum, aut quid nequam illius ? *Eccli.* XVIII.

[3] Mihi pro minimo est, a vobis judicet, aut ab humano die, sed neque meipsum judico, qui indicat me, Dominus est. I *Cor.* IV.

DEUXIÈME POINT.

DIEU MET LA GRANDEUR DANS LA PETITESSE.

Persuadez-vous donc fermement, qu'il faut se faire petit pour devenir grand, puisque Dieu l'a jugé ainsi, et que toute autre opinion qu'on en aurait, ne pourrait être que fausse. Mais n'allez pas vous imaginer qu'être petit, dans le sens que l'entend notre Seigneur, ce soit simplement être pauvre et ignorant, ou bien méprisé par les hommes, comme une personne qui n'a rien de considérable. Non, ce n'est pas cela ; car vous pourriez être extrêmement petit de cette manière, sans en être plus grand devant Dieu. Qu'est-ce donc qu'être petit comme Dieu l'entend, pour s'élever à la véritable grandeur ? C'est se faire petit à ses propres yeux, ou accepter de l'être, si Dieu nous a fait tels, et s'il permet que nous soyons reconnus des hommes, aussi peu capables, et aussi peu vertueux, que nous le sommes en vérité. Etre petit, c'est avoir ce sentiment de vous-même, que riche ou pauvre, savant ou ignorant, vertueux ou rempli de défauts, vous n'êtes après tout qu'un pécheur, et le plus grand pécheur du monde, et que vous désirez que les autres vous tiennent, pour ce que vous êtes en effet devant Dieu [1]. Etre petit c'est regarder comme un article de foi, que quelque bien que vous ayez jamais pu faire, quelque saint que vous puissiez être, vous n'êtes à proprement parler qu'un pécheur, et que vous ne sauriez affirmer sur vous-même, aucune vérité avec autant d'assurance que celle-ci ; que vous ignorez si vous êtes savant, vertueux, dévôt, humble, ou si même vous êtes en état de grâce [2]; mais que vous pouvez dire sans crainte de vous tromper, que vous êtes pécheur, et que c'est tout ce que vous pouvez assurer de vous-même [3]. Quoiqu'il en soit des autres, il ne vous

[1] Nihil minùs fui ab his qui sunt supra modum Apostoli, tametsi nihil sum. II *Cor.* XII.

Quorum primus ego sum. I *Timoth.* I.

[2] Nescit homo, utrum amore, an odio dignus sit. *Eccli.* IX.

[3] Si dixerimus quoniam peccatum non habemus, ipsi nos seducimus, et veritas in nobis non est. *S. Joan*, I.

est permis d'en penser, et d'en parler qu'en bonne part [1]; de sorte qu'il ne vous reste qu'à vous abaisser et à vous humilier au-dessous de tous, comme le moindre et le dernier de tous.

Pesez bien cette raison. Il est certain que le plus grand abaissement devant Dieu, est en matière de mérite ou de démérite, de grâce ou de péché. Or je ne puis pas juger des autres sur ce sujet, comme de moi; je ne puis pas penser à leurs péchés, comme je puis penser aux miens; car je ne dois pas en juger, ni les condamner, cela m'est défendu [2]. Mais pour moi, je puis licitement, et je dois véritablement dire que je suis un pécheur, et plus grand pécheur peut-être que je ne pense. Ce qu'étant ainsi bien compris, que s'ensuit-il, sinon que je dois me regarder devant Dieu comme le moindre et le plus petit de tous [3], et que être pécheur devant Dieu, c'est être moins que rien; c'est être au-dessous, non-seulement des hommes, mais de toutes les créatures, et de tout ce qui subsiste hors du péché. Ceux-là donc qui n'ont point d'autres pensées d'eux-mêmes, qui ne trouvent et ne considèrent rien en eux que le néant et le péché, qui s'humilient et s'abaissent tous les jours dans ces saintes pensées; ce sont les humbles et les petits devant Dieu [4], ce sont ceux-là qu'il élève et qu'il fait grands [5]; c'est dans cette petitesse qu'il met la grandeur; c'est ce qu'il veut nous dire, quand il dit : que pour être grand, il faut être petit.

Vous savez bien que tout ce qui se faisait dans l'ancienne loi, n'était que la figure de ce qui devait se faire dans la nouvelle, ou la représentation au dehors de ce qui se passait au dedans de nos âmes. Et vous savez bien aussi que Dieu s'est toujours plu à préférer les plus jeunes à leurs frères aînés. C'est ainsi qu'il regarda plutôt Abel que Caïn [6], qu'il considéra davantage Isaac

[1] Tu quis es, qui judicas alienum servum. *Rom.* XIV.

[2] In humilitate superiores sibi invicem arbitrantes. *Phil.* II.

[3] Vous ne risquez rien à vous mettre au-dessous de tous; au lieu que vous risquez beaucoup en vous mettant au-dessus d'un seul. *Imitat.* liv. I, ch. VII.

[4] Nihil Deo tam gratum, quam cum extremis peccatoribus semetipsum connumerare. S. Chrys.

[5] Superbum sequitur humilitas, et humilem spiritu suscipiet gloria. *Prov.* XXIX.

[6] *Genes*, XIV.

qu'Ismaël [1], qu'il aima plus Jacob qu'Esaü [2], qu'il plaça Joseph au-dessus de tous ses frères [3], et qu'il fit tomber la bénédiction de la famille sur le petit Ephraïm, plutôt que sur son frère Manassès [4]. Pourquoi cela? sinon pour nous disposer à croire que c'est ainsi qu'il agit à l'égard des plus petits, dans le sens que nous l'avons expliqué, et qu'il les établit les plus grands et les premiers. Mais il ne faut que voir comment notre Jésus s'est abaissé pour être exalté, afin de voir en sa personne ce qu'il nous dit dans son Évangile. Nous ne pouvons douter qu'il ne fut le plus grand de tous les hommes; mais aussi nous devons bien savoir, qu'il s'est fait le dernier et le plus petit de tous [5]; or, c'est à proportion de cette petitesse, qu'il a choisie sur la terre, que maintenant il est exalté dans les cieux [6], et qu'à la suite de ce chef, tous les prédestinés, sont aussi près au ciel de sa grandeur, qu'ils se sont approchés ici-bas de sa bassesse [7].

Mon âme, ne voulons-nous pas être de ce nombre?... Et quand il n'y aurait ni Écriture qui nous y obligeât, ni grandeur qui nous y attirât, ni d'autre raison qui nous le persuadât, que la ressemblance qu'on a par ce moyen avec Jésus, ne serait-ce pas un motif suffisant, pour nous porter à l'imiter dans ses bassesses? Oui, mon Dieu, c'est assez, et je m'en contente parfaitement; c'est assez de grandeur, de vous ressembler dans votre humilité, et quiconque en désire davantage, ne mérite pas d'y arriver; car il n'a pas l'humilité nécessaire pour y parvenir; puisque la véritable humilité contente tellement celui qui la possède, qu'il n'aspire point à être plus grand; et s'il y prétendait, par le fait même, il ne serait plus humble.

[1] Ibid. XXI.
[2] Ibid. XXVII.
[3] Ibid. XLV.
[4] Ibid. XLVIII.
[5] Ego sum alpha et omega, primus et novissimus, principium et finis. *Apoc.* XXII.
[6] Humiliavit semetipsum. etc. Propter quod et Deus exaltavit illum. *Phil.* II.
[7] Quicumque voluerit inter vos major fieri, sit vester minister, et qui voluerit inter vos primus esse, erit vester servus, sicut Filius hominis non venit ministrari, sed ministrare. S. *Matth.* XX; *S. Luc.* XXII.

TROISIÈME POINT.

SI NOUS VOULONS ÊTRE GRANDS, IL FAUT AIMER A ÊTRE PETITS.

L'amour de la grandeur est si naturel, qu'il est bien difficile de s'en dépouiller, de manière à ne plus ressentir aucune inclination pour elle; mais pourvu que cette grandeur ne soit que celle que Dieu donne à qui il lui plaît, et que nous ne la désirions que comme Dieu veut la donner, et parce qu'il veut la donner, ce désir ne sera point mauvais, parce que cette grandeur n'est point mauvaise en elle même. Au contraire, la grandeur étant bonne et louable, le désir en est bon, quand surtout il est réglé et subordonné à celui de Dieu, et quand il corrige et règle le mauvais désir des autres grandeurs de la terre, qui ne sont qu'imaginaires [1]. C'est pourquoi Notre-Seigneur nous fait désirer les grandeurs du ciel; et, pour mépriser davantage celles du monde, il nous fait désirer celles-ci, et en cela il montre sa bonté et sa sagesse. Il manifeste sa bonté, en ne voulant pas nous priver de la grandeur, que nous aimons naturellement, et sa sagesse, en nous en proposant une véritable, tant afin que nous ne soyons pas trompés dans nos désirs, qu'afin que nous quittions plus facilement les fausses grandeurs, par la promesse qu'il nous fait des véritables.

O sagesse! ô bonté de mon Dieu! quoi de plus digne d'admiration!... Il voyait, ce Dieu bon, que nous avions de la peine à être humbles, parce que l'humilité rejette les grandeurs; que fait-il pour nous adoucir cette peine? Il nous assure que nous ne perdrons rien de nos grandeurs; mais que plutôt nous les retrouverons mieux en nous humiliant, qu'en fuyant l'humilité; et que le vrai moyen d'être grands, c'est de se faire petits comme des enfants, et d'être vraiment humbles. Quel est celui qui craindra maintenant de s'humilier, puisque tout le sujet de sa crainte est enlevé? Mais au contraire, qui n'aimera l'humilité, puisque le motif que nous avons d'être orgueil-

[1] Cum aliud præstantius apparuerit, illa prior despicitur. S. Chrys.

leux, c'est le désir d'être grands, et que nous voyons maintenant que ce n'est pas l'orgueil, mais l'humilité qui nous élève[1].

Si nous avons dit que cette humilité qui aspire à la grandeur n'est plus humilité, cela doit s'entendre quand on voudrait n'être humble qu'extérieurement, et par manière de contenance, afin de parvenir à la grandeur ; car alors ce serait une fausse humilité, qui n'aurait aussi qu'une fausse grandeur. Mais quand ici on nous invite à l'humilité pour être grands, et qu'on nous propose la grandeur pour être humbles, c'est comme si on disait : Ne craignez point d'être véritablement humbles et méprisés selon le monde ; car, si vous perdez la grandeur du monde, vous en trouverez une autre qui la vaut bien ; et partant, ne quittez point l'humilité de peur de n'être pas grands, puisqu'elle donne la vraie grandeur. Et pour exciter même davantage à cette humilité, on ajoute que loin d'être obligé de la quitter, de peur de rien perdre de la grandeur, il faut au contraire la rechercher davantage, puisqu'elle conduit à la véritable. En cela vous remarquerez trois différences entre l'orgueil, qui recherche la grandeur, et l'humilité qui y conduit.

La première, que l'orgueil n'a pour but et pour fin, que la grandeur qu'elle recherche à quelque prix que ce soit[2] ; l'humilité ne la recherche pas pour s'y plaire, ni pour s'y arrêter comme à sa fin ; mais si elle envisage la grandeur, c'est plutôt pour se désabuser d'une fausse persuasion de la nature, et des autres ennemis de la vertu, qui font accroire que tout est perdu, et pour faire voir clairement que cela est faux, et se garantir ainsi de sa partie adverse. Elle se représente la grandeur plutôt comme un moyen d'être humble, que comme sa fin ; c'est un moyen qui applanit les obstacles, et qui procure autant

[1] Si tu vis magna reddere merita tua, ea ne magna esse putes, et magna tunc erunt : sic et Centurio dicebat : Non sum dignus, etc. Sic et Paulus dicens non sum dignus vocari Apostolus, et propter hoc omnium primus factus. Itidem et Joannes : Non sum dignus solvere corrigiam calceamenti, etc. Et Petrus dicebat : Exi a me, quia peccator homo sum, et idcircò factusest Ecclesiæ fundamentum. S. Chrys. hom. VIII.

[2] Faciam mihi nomen et glorificabor in regno. I *Machab.* IV.

d'avantages qu'on éprouverait de dommages, si on ne s'en servait point [1].

La seconde différence est, que l'orgueil s'estime digne de la grandeur qu'il recherche; mais l'humilité, au contraire, s'estime indigne de celle dont on lui parle. Celle-là se fâche, si elle est frustrée dans ses espérances, celle-ci n'est jamais frustrée, car elle s'y tient indifférente. Celle-là s'enfle de sa grandeur, celle-ci en demeure plus petite et plus humble [2]. Oh! qu'il est bien aisé de voir, quand on vous humilie ou qu'on vous loue, si c'est l'orgueil ou l'humilité qui vous fait ainsi rougir !...

Enfin, la troisième différence est, que l'orgueil ne recherche que la fausse grandeur du monde, qui est injurieuse à Dieu, nuisible au prochain, et dommageable à l'âme orgueilleuse, tandis que l'humilité ne reçoit de grandeur, que celle qui vient de Dieu, qui édifie le prochain, et qui avance d'autant plus l'âme dans l'amour de son Dieu, que son Dieu l'oblige davantage à reconnaître ses bontés et à les aimer [3]. Par conséquent, pour conclure ce point, puisqu'il n'y a que l'appréhension de perdre son honneur, qui nous fait fuir l'humilité, apprenons que cette appréhension est fausse et trompeuse, et ne délaissons pas pour cela cette vertu. Mais au contraire, si vous vous piquez d'honneur et de grandeur, aimez l'humilité qui vous y porte plus véritablement que la vanité. Si vous ne le faites pas, vous êtes inexcusable; car outre que votre prétendue excuse est de nulle valeur, vous serez grandement accusé devant Dieu, de ce que, vous ayant offert la chose que vous aimez le plus, vous l'avez méprisée; ce qui ne peut arriver qu'en méprisant son jugement [4]. Car il sait assez que vous aimez naturellement la grandeur, et que partant, si vous n'aimez celle qu'il vous présente, c'est que vous ne l'estimez pas, c'est que vous ne faites pas de cas de son jugement, et

[1] Radices gentium superbarum arefecit Deus, et plantavit humiles ex ipsis gentibus. *Eccli.* XX.

[2] Insanisti in me, et superbia tua ascendit in aures meas. I *Reg.* XIX.

[3] Dilexerunt gloriam hominum magis quam gloriam Dei. *S. Joan.* XII.

[4] Et cui assimilastis me et adæquastis, dicit Sanctus, levate in excelsum oculos vestros, etc. *Isa.* LXVI et XLVII.

que vous croyez davantage celui du monde. O mon Dieu, serais-je assez malheureux et assez dépourvu de jugement, pour juger ainsi Dieu et le monde!... Oui, mon fils, si tu es plus orgueilleux que humble, tu aimes mieux la grandeur du monde, que celle que je promets, et tu préfères son jugement au mien.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Du jugement de Dieu et des hommes touchant la grandeur.

Quand il est question de la grandeur d'un homme, il faut savoir quel jugement on en porte, car c'est ce jugement qui fait cette grandeur. Plus ce jugement sera favorable, et plus la grandeur sera véritable et assurée. De là vient que si des hommes plus sages et plus judicieux portent leur jugement sur une personne, et que des ignorants ou des fous donnent aussi le leur, on jugera plutôt de la grandeur de cet homme, par le jugement des sages que d'après celui des fous, car leur jugement est meilleur. Mais si c'est Dieu qui en juge, ah! c'est ce divin jugement qui fait la vraie grandeur, car c'est l'unique jugement infaillible. D'où il est aisé de voir que, Dieu jugeant que la grandeur est dans la petitesse, il n'en faut point chercher d'autre plus vraie, ou bien il faut chercher un jugement meilleur que celui de Dieu. Qu'en dis-tu, mon âme, y a-t-il au monde un jugement meilleur que celui de Dieu?... Et néanmoins tu fuis encore la bassesse et les humiliations, tu cherches encore l'honneur du monde. D'où vient cela? sinon que tu suis plutôt le jugement des hommes, que celui de Dieu!...

DEUXIÈME POINT.

Dieu met la grandeur dans la petitesse.

Concluons donc, que puisque Notre-Seigneur et notre Dieu a affirmé que la grandeur n'est que dans la bassesse, et que celui qui serait le plus petit, serait le plus grand, concluons, dis-je, que nous ne devons point en juger autrement, et que nous ne devons jamais croire qu'il y ait de véritable grandeur que dans la bassesse. Mais il faut bien savoir en quoi consiste cette véritable bassesse, car elle ne consiste pas à être petit enfant par l'âge, à être d'un esprit grossier ou de basse extraction, à être dépourvu de fortune, de science, ou de toute autre bonne et louable qua-

lité; mais elle consiste quelque bonne qualité que vous ayez, ou que vous n'ayez pas, à ne pas vous estimer plus que si vous n'aviez rien, et à ne pas faire plus de cas de la bonne opinion des hommes, que si ce n'était rien. Dieu ne veut pas que vous vous en estimiez davantage, mais plutôt que vous vous souveniez toujours, que vous n'êtes de vous-mêmes qu'un néant et qu'un pécheur, et que vous n'ayez pas plus d'estime de vous, que vous n'en avez du néant et du péché. C'est être petit en soi-même et devant les hommes, de se considérer et de se prendre ainsi, pour ce que l'on est en vérité; mais se faire ainsi petit, c'est être grand devant Dieu.

TROISIÈME POINT.

Il faut donc aimer la petitesse autant et plus que la grandeur.

Qu'on ne craigne donc plus maintenant d'être parfaitement humble, puisqu'il n'y a plus lieu de craindre. On redoutait en s'humiliant de perdre son honneur et de déchoir de sa grandeur; or c'est une fausse crainte; car non-seulement on n'y perd rien, mais encore on ne devient jamais plus grand qu'en devenant plus humble, et il n'y a rien qui nous accuse davantage devant Dieu, que ce qui semblait devoir nous excuser. En effet, si pour ne pas être humble, nous allions alléguer le désir naturel d'être grands, nous mériterions d'entendre aussitôt ce reproche, et cette condamnation de notre juge : Allez malheureuse âme ! Je vous condamne par votre propre parole; si vous aimiez autant la grandeur que vous le dites, pourquoi n'avez-vous pas été humble, puisque j'ai assuré que c'était le moyen d'être grand?... Que répondra alors cette âme?...

MERCREDI.

DE LA CORRECTION FRATERNELLE.

Si votre frère a péché contre vous, allez lui remontrer sa faute entre vous et lui, s'il vous écoute vous aurez gagné votre frère [1].

Le Sujet offre à notre méditation un enseignement, que Notre-Seigneur donna à ses Apôtres et à toute son Eglise, enseignement qui se rapporte

[1] Si peccaverit in te frater tuus, valde et corripe eum inter te et ipsum solum : si te audierit, lucratus eris fratrem tuum. *S. Matth.* XVIII.

parfaitement au dessein de la semaine; il s'agit de la correction fraternelle, active et passive, c'est-à-dire de la correction qu'il faut faire et recevoir, et pour laquelle il est entièrement nécessaire d'avoir cette humilité des enfants, qui nous est tant recommandée.

La Fin sera d'apprendre à se tenir prêts à faire, et à recevoir volontiers la correction.

La Forme est en ces trois points :

1° Il faut faire la correction.

2° Il la faut aussi recevoir volontiers, quand elle nous est faite.

3° Il est nécessaire d'être humble comme un enfant, pour faire et pour recevoir la correction, comme il faut.

PREMIER POINT.

IL FAUT FAIRE LA CORRECTION.

Si l'on veut croire l'inclination de la nature, qui nous porte toujours d'une extrémité à l'autre, jamais nous ne corrigerons personne, ou bien nous ferons toujours nos corrections avec trop de rigueur et de sévérité. Tantôt nous serons trop exacts à remarquer, et à contrôler les actions d'autrui ; et tantôt nous ne prendrons pas garde à reprendre les imperfections manifestes de ceux sur lesquels nous sommes obligés de veiller. Mais si nous nous laissons gouverner par la grâce, qui nous maintient toujours dans une modération raisonnable, qui ne permet pas que nous nous emportions à quelque excès que ce soit, nous ne serons, ni trop lâches, ni trop sévères dans nos reprimandes, ni trop négligents, ni trop curieux dans nos enquêtes et dans nos informations [1] : *Si votre frère pèche contre vous*, dit Notre-Seigneur, *allez lui remontrer sa faute entre vous et lui, et tâchez ainsi de le gagner*. Par ces paroles, Jésus-Christ nous conseille de faire la correction de la même manière que nous voudrions qu'elle nous fût faite ; et il nous donne à penser que nous sommes principalement obligés à ce devoir de charité par trois sortes de considérations, dont l'une regarde Dieu, l'autre le prochain, et la troisième nous-mêmes.

[1] Cum modestia corripiens eos qui resistunt veritati. II *Tim.* II.

Premièrement, si nous avons tant soit peu de zèle pour la gloire de Dieu, comment pourrons-nous souffrir qu'il soit offensé en notre présence, lorsque par un avis donné à propos, nous pouvons empêcher un si grand mal? Eh quoi ! vous verriez votre Dieu offensé, et vous n'en diriez mot?... C'est là que l'on fait voir, quel cœur on a à son égard [1].

Secondement, s'il nous reste encore quelque sentiment de charité, comment pourrions-nous laisser notre prochain engagé dans une faute, lorsque nous pouvons l'en relever, en lui tendant la main et en la lui faisant reconnaître [2]. Car, si nous ne voudrions pas l'abandonner, dans un danger où il s'agirait de la perte de son bien, ou de sa santé, ayant le pouvoir de l'aider, comment serions-nous assez dénaturés, pour permettre que son âme demeurât dans un si grand péril, lorsqu'il ne tient qu'à nous de l'en délivrer [3]? Vous ne manquerez pas d'excuses pour vous exempter de ce devoir de charité; mais examinez si elles vous justifient réellement, et pour le bien connaître ne vous en rapportez pas à votre sens naturel, mais à la grâce qui vous portera infailliblement à cette bonne œuvre, et à la conscience qui se rend ainsi fidèle aux grâces.

Enfin, si nous avons encore de l'amour pour nous-mêmes, comment pourrions-nous laisser passer une si belle occasion qui se présente, de gagner par une parole l'âme de notre prochain [4], pour qui un Dieu n'a point fait de difficulté de répandre jusqu'à la dernière goutte de son sang... Serait-il bien possible, dit saint Paul, que vous vissiez périr votre frère, pour le salut duquel votre Jésus est mort [5]! Répondez, mais prenez garde à

[1] Zelum qui habent, omnes sibi inimicos suos putant, qui sunt hostes Dei. S. Ambr.

[2] Tu vulnus fratris tui contemnis, tu vides perire et negligis, pejor es tu tacendo quam ille conviciando. S. Aug. *S. Luc.* XXI.

[3] Hos arguite, illos salvate de igne rapientes. S. Jud.

Mandavit unicuique de proximo suo *Eccli.* XVII.

[4] Si te audierit, lucratus eris fratrem tuum. *S. Matth.* XVIII.

Qui converti fecerit peccatorem ab errore viæ suæ, salvabit animam ejus a morte, et operiet multitudinem peccatorum. *Isaiæ.* V.

[5] Et peribit infirmus in tua scientia frater, propter quem Christus mortuus est? I *Cor.* VIII.

ce que vous direz; car si vous dites que cela ne vous regarde pas, que cela n'est pas votre affaire, vous ne répondrez pas à l'Apôtre, qui vous conjure par le sang et par la mort de votre Sauveur. Il semble vous dire que, quand on ne considérerait que ce qu'a fait un Dieu pour le salut d'une âme, cela suffirait pour ne rien épargner afin de la sauver. Mais sachez qu'il y va aussi de votre âme, sachez que nous sommes obligés de gagner celle de notre prochain dans ces occasions, parce que nous devenons complices de son péché, si nous ne le reprenons pas; et nous en commettons un nouveau en gardant le silence. Serions-nous bien assez ennemis de nous-mêmes pour nous perdre avec lui, tandis que nous pourrions le sauver avec nous? Non, dit le même Apôtre, reprenez hardiment les péchés que vous voyez commettre devant vos yeux, et montrez par là que vous n'en êtes pas participant [1].

Est-ce ainsi que vous vous comportez, ou bien plutôt ne connivez-vous point par votre lâcheté aux péchés des autres, en trahissant tout ensemble votre Dieu, votre propre conscience et l'âme de votre frère [2]? Quand vous entendez proférer tant de blasphèmes, de paroles trop libres et de médisances, sans dire un mot pour les reprendre, ou sans témoigner par quelque signe que vous les désapprouvez [3]; quand vous voyez passer devant vos yeux tant d'actions injustes, sans que vous ayez le courage d'y contredire par quelque bonne remontrance, ne craignez-vous point que votre silence ne vous rende coupable, et que la justice de Dieu ne s'en prenne à vous, et ne vous punisse?... Ne craignez-vous point cette parole : Je vous redemanderai son âme [4]... O mon Dieu! donnez-moi ce front d'airain, et cette sainte hardiesse que vous avez promise à vos prophètes, afin que je vous craigne plus que les hommes, et que j'aie le courage de

[1] Nolite communicare operibus infructuosis : magis autem redaguite *Ephes.* v.

[2] Qui emendare potest et negligit, participem se delicti constituit. S. Greg.

[3] Ventus aquilo dissipat pluvias, et facies tristis linguam detrahentem. *Prov.* xxv.

[4] Erit anima tua pro anima ejus, III *Reg.* xx; *Ezech.* III.

reprendre de votre part, tous ceux qui auront l'impudence de vous offenser [1]. Donnez-moi cette forte éloquence que vous avez promise à vos Apôtres, afin que je convainque tellement ces insolents, qu'ils ne puissent résister à la vérité de mes raisons, et qu'ils avouent eux-mêmes qu'ils ont tort. Donnez à mon cœur le courage qu'il faut, et mettez dans ma bouche les paroles nécessaires pour défendre votre honneur, contre ceux qui l'attaquent. Je puis bien parler et frapper l'oreille du corps; mais si vous ne touchez celle du cœur, mes paroles ne feront qu'aigrir les personnes, et augmenter le mal en le découvrant sans le guérir.

DEUXIÈME POINT.

IL FAUT AUSSI RECEVOIR LA CORRECTION VOLONTIERS QUAND ELLE NOUS EST FAITE.

Apprenez que si vous êtes tenu à faire librement la correction, vous êtes beaucoup plus obligé à la recevoir volontiers pour les mêmes considérations, quand elle vous est faite [2].

Premièrement, si c'est Dieu qui vous commande de reprendre les autres, quand ils font le mal, c'est lui aussi qui veut que vous souffriez d'être repris par les autres, quand vous commettez des fautes ; et comme vous êtes certain que c'est de la part de Dieu, que cette remontrance vous est faite, et que vous n'êtes pas certain, quand vous reprenez les autres, de n'y point mettre parfois de l'imprudence, vous devez être plutôt prêt à recevoir qu'à faire la correction.

Secondement, si c'est la charité qui vous porte à remontrer à votre prochain ses fautes, ne devez-vous pas aussi recevoir avec humilité ses remontrances, pour l'édifier autant par votre exemple que par vos paroles, et pour lui donner une plus grande liberté de s'acquitter de son devoir [3] ?

En troisième lieu, si c'est votre propre conscience qui vous

[1] Da mihi fiduciam, Rex Deorum et universæ potestatis, tribue sermonem compositum in ore meo. *Esther.* XIV.

[2] O quam bonum est correptum manifestare pœnitentia, sic enim effugies voluntarium peccatum. *Eccli.* X.

[3] Qui corripit hominem, gratiam postea inveniet apud eum, magis quàm ille qui per linguæ blandimenta decipiat. *Prov.* XXVIII.

persuade de corriger les péchés d'autrui, n'est-il pas vrai que si vous la voulez croire, vous saurez gré à ceux qui prendront la peine de vous remontrer les vôtres[1] ?... Si, en effet, vous êtes coupable, pourquoi voudriez-vous vous défendre injustement, comme si vous étiez innocent; et si vous n'avez pas encore fait la faute dont on vous blâme, pourquoi seriez-vous fâché de ce bon avis qu'on vous donne, pour ne pas vous y laisser tomber[2] ?... Mais quoi! seriez-vous bien assez présomptueux pour vous imaginer que vous êtes impeccable, et que toutes vos actions sont irréprochables? Seriez-vous bien si orgueilleux, que vous ne puissiez souffrir un avis et une petite remontrance[3] ?... Je veux que ce soit à tort qu'on vous reprenne en cette occasion, mais ne savez-vous pas que c'est aussi à tort, qu'on vous loue en beaucoup d'autres actions, dont votre conscience vous blâme? De sorte que si vous êtes juste et équitable, vous devez être bien aise qu'on vous estime moins, parce qu'après tout, vous savez qu'on vous estime encore plus que vous ne méritez; et même s'il était question de conserver sa réputation, on ne le fera jamais mieux, qu'en témoignant qu'on reçoit volontiers les avis qu'on nous donne. Commettre des fautes, n'est pas ce qui nous déshonore, car on sait assez que nous en faisons quoiqu'on ne les connût pas en particulier; mais c'est ne pas vouloir les reconnaître, car c'est une marque d'orgueil ou de malice, de ne pas vouloir qu'on touche à nos fautes, de peur d'être obligé de les quitter. De là, vient que le Sage dit : Que celui qui refuse la correction, montre avec évidence qu'il est pêcheur[4]; c'est-à-dire qu'il montre qu'il aime son péché, qu'il y est attaché, qu'il veut le commettre, qu'il ne veut pas s'en corriger, qu'il ne veut pas qu'on lui en parle ; et ce sont là les marques d'un véritable pécheur.

[1] Vir prudens et disciplinatus, non murmurabit correptus. *Eccli.* x.

[2] Timet displicere hominibus quia corripitur, sed timet displicere Deo, quia non corrigitur. S. August.

[3] Auris quæ audit increpationes vitæ, in medio sapientium commorabitur. *Prov.* xv.

[4] Qui odit increpationem, vestigium est peccatoris. *Eccli.* xi.

Les plus grands saints, au contraire, ne désirent rien tant que d'avoir quelqu'un qui veille sur eux, et qui les redresse, quand ils viennent à faillir. Qui me donnera cent supérieurs et cent pasteurs pour un, disait saint Bernard? Oh! qu'il me ferait plaisir! je ne crains pas autant la houlette ou le bâton du pasteur que la dent du loup; et jamais un ennemi même, qui ne m'épargnerait aucune faute, ne me causerait autant de dommage qu'un faux ami, qui me laisserait pécher sans m'en donner avis, de peur de me fâcher [1].

Remplissez, ô mon Jésus! ce bon office de pasteur et d'ami, faites ce que vous nous commandez de faire; puisque vous êtes notre frère, et que vous nous voyez commettre que trop de fautes que vous pouvez corriger, s'il vous plaît, par vos très-saints avis.... Il est vrai, mon fils, tu m'en donnes assez souvent l'occasion et je n'y manquerais pas, si je voyais que tu en fisses ton profit; mais comme tu viens de considérer que les autres n'entendent pas volontiers parler de leurs fautes, tu n'aimes pas non plus que je te révèle les tiennes. Tu ne fais pas semblant de m'écouter, et la connaissance que je te donne de tes fautes, les grossit plutôt qu'elle ne les diminue; parce que tu les regardes plutôt avec dépit et dédain, qu'avec le regret de les avoir commises; et je juge souvent qu'il vaut mieux que tu ne les connaisses pas, plutôt que de ne pas les quitter, en les connaissant si mal. Considère maintenant ce que c'est de recevoir si mal mes avis; c'est me donner sujet de ne t'en plus donner; car j'observe moi-même ce que j'ai ordonné aux miens, qu'ils ne parlent point de ma part, là où il n'y a point d'oreilles pour écouter [2].

[1] Quis dabit mihi centum in mei custodiam deputati pastores magis timeo dentes lupi quam pastoris virgam. S. Bern.

[2] Ubi auditus non est, ne effundas sermonem. *Eccli.* xxx.

TROISIÈME POINT.

IL EST NÉCESSAIRE D'ÊTRE HUMBLE COMME UN ENFANT, POUR FAIRE ET POUR RECEVOIR LA CORRECTION COMME IL FAUT.

C'est l'orgueil qui nous empêche de recevoir comme il faut la correction, et ce sont les considérations humaines qui nous détournent de la faire aux autres, quand il est nécessaire. D'où l'on peut conclure aisément qu'il faut devenir enfant, pour n'avoir plus de difficulté ni à donner, ni à recevoir ces avis charitables. En effet, si l'on est humble comme ces petits innocents, on ne trouvera point à redire aux remontrances; et si l'on est simple comme eux, on dira naïvement ce qu'on pense, sans dissimuler jamais de si justes sentiments, qui sont d'autant meilleurs dans la bouche qu'ils sont dans le cœur. Ce n'est pas pour cela que les saints soient imprudents, précipités ou téméraires dans leurs avis, car comme c'est l'esprit de Dieu qui les gouverne, et qui leur communique toujours le don d'entendement et de conseil, pour faire tout comme il faut, ils savent donner des avis salutaires [2], selon que les temps, les lieux, les occasions les personnes le requièrent, et avec les termes qui sont à propos [3]; quoique la partie inférieure en gronde, et que le monde puisse y trouver à redire.

C'est ainsi que les saints prennent ordinairement une sainte liberté, que les mondains jugent peu discrète, parce que ces sages du siècle ne suivent que l'esprit du monde, tandis que les saints, agissant comme des enfants de Dieu, ne se laissent conduire que par le Saint-Esprit, qui leur fait quitter les maximes de la fausse sagesse, qui ne sont capables que d'empêcher tout le bien, qu'il inspirerait de faire pour sa gloire et pour leur perfection. Ce n'est pas qu'il faille jamais accuser, ni

[1] Nonnisi reversos in naturam puerorum, introire regnum cælorum Dominus docet, id est per simplicitatem vitia corporum nostrorum animæque revocanda. S. Hilar.

[2] Plus proficit amica correctio quam accusatio turbulenta. S. Amb. lib. VIII, *in S. Luc.*

[3] Argue, obsecra, increpa, in omni patientia et doctrina. II *Tim.* IV.

condamner l'intention de personne, car c'est Dieu qui s'est réservé ce pouvoir; mais pourtant, quand, devant nos yeux, il se fait quelque action scandaleuse, il ne faut jamais la souffrir, sans la reprendre par une parole d'édification. C'est alors qu'il n'est plus temps de se taire, mais de parler; c'est alors qu'il n'est plus temps de dissimuler, mais qu'il faut se déclarer hautement du parti de la vertu, contre ceux qui lui résistent [1]. C'est alors qu'il ne faut pas avoir honte de l'Evangile; mais qu'il faut le prêcher publiquement contre ces incrédules, en soutenant l'honneur de Dieu qu'ils offensent. Enfin, c'est dans ces occasions que tout chrétien doit dire avec saint Paul : Malheur à moi si je ne prêche l'Evangile [2]; si l'on ne veut dire ensuite avec un autre : Malheur à moi, parce que j'ai gardé le silence si mal à propos [3]. Ne craignez donc point qu'on le trouve mauvais.

Mais quoique peut-être ils s'en irritent tant que leur passion durera, quand, plus tard, le jugement leur sera revenu, ils vous en estimeront davantage. Le frénétique ne veut pas être attaché, ni le léthargique éveillé, dit saint Augustin : mais la charité ne laisse pas de leur rendre les devoirs, de lier celui-ci, d'éveiller celui-là et de les aimer tous deux. S'ils se tiennent offensés dans leur maladie, ils seront vos obligés en santé; faites seulement votre devoir le plus charitablement, et le plus sagement que vous pourrez, et ne vous souciez nullement du reste [4]. S'il arrivait que vous dussiez pour cela souffrir quelque peine, vous seriez bienheureux, puisque ce serait souffrir pour la justice; et Dieu ne manquera pas alors de prendre votre cause en main; car c'est pour la sienne qu'on vous prend à partie. Mais si, au contraire, vous craignez plus le monde que Dieu,

[1] Non oderis fratrem tuum in corde tuo, sed publice argue eum, ne habeas super illo peccatum. *Levit.* XIX.

[2] Væ mihi est si non evangelizavero. I *Cor.* IX.

[3] Væ mihi quia tacui. *Isaiæ.* VI.

[4] Frenetici nolunt ligari, lethargici nolunt excitari : sed charitas illum ligat, istum stimulat, ambos amat; ambo offenduntur, sed ambo diliguntur, ambo indignantur ægri, sed sanati gratulantur. S. August.

vous apprendrez à vos dépens lequel mérite plus d'être craint. Faites, mon Dieu, faites-vous craindre, si je manque à ces devoirs de recevoir ou de donner la correction, reprenez-moi si sévèrement que je craigne plus d'être repris par vous, que de reprendre les hommes ou d'être repris par eux.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Il faut faire la correction.

Avertir le prochain de ses fautes, ce n'est pas seulement un conseil, comme sont ceux que l'on donne de faire des bonnes œuvres, mais c'est un commandement très-exprès, qui oblige plus souvent qu'on ne pense. Il y va trop de la gloire de Dieu, pour négliger ce devoir de charité; Il importe trop à notre prochain, puisqu'il y va du salut de son âme; et c'est une trop belle occasion pour nous d'accroître grandement notre mérite, en contribuant au salut d'une âme, pour ne pas, nous y employer, attendu que nous blâmerions celui qui ne l'assisterait pas dans des circonstances moins importantes. Oh! qui saurait le prix d'une âme! Oh! qui penserait à ce qu'en a donné un Dieu! qui considérera que faute d'un mot dit à propos, voilà damnée pour une éternité, une âme qui eut pu être sauvée...

Ah! que répondrai-je, quand il me sera reproché que j'ai vu offenser Dieu mortellement, que j'ai vu une âme qui se damnait, et que je ne me suis pas plus ému, que si Dieu ne m'était rien, ou que le salut et la perte d'une âme fût pour moi la même chose?...Voudrais-je faire la même faute? Voudrais-je me damner comme j'en vois qui se perdent par leur libertinage?... Et néanmoins je cours le même risque de me perdre, en voyant périr un autre, sans me mettre en devoir de le sauver.... N'est-ce pas là être bien misérable, qu'au lieu de remontrer doucement le mal d'autrui, pour le délivrer du danger où il se jette, je le laisse dans son péril, et que je préfère qu'il m'entraîne dans sa perte, et que nous nous perdions tous deux, plutôt que de l'en retirer, et que nous nous sauvions tous deux? Mon âme, s'il fallait s'exposer pour le salut d'un autre, ce serait peut-être tolérable, bien qu'on dise souvent : Qu'on ne devrait pas se perdre pour le salut du monde entier; mais quel reproche mériteras-tu, si on te voit te perdre toi-même pour souffrir la perte d'un autre?

DEUXIÈME POINT.

Il faut recevoir la correction.

S'il y a obligation de faire la correction, il n'y en a pas moins de la recevoir; car il y va de la gloire de Dieu; de l'édification du prochain, et de notre profit. Mais aussi il n'y a pas moins de difficulté et de répugnance de la part de la nature; et même si on l'écoute, on reprendra plus volontiers les autres, que nous ne voudrons recevoir leurs avis, parce que nous ne voulons point qu'on parle, ou qu'on pense mal de nous. Et c'est plutôt afin qu'on n'en pense point de mal, qu'on vous en avertit; car si vous acceptez ce bon cœur des avis, vos fautes ne seront point fautes, on n'en parlera plus, on n'y pensera plus, ou ce ne sera qu'à votre honneur, et qu'en disant : *Qu'il ne faut que l'avertir pour le corriger.* C'est là la plus belle louange qu'on puisse donner à un homme; car c'est affirmer qu'il n'y a point de sa faute, puisqu'il s'en corrige aussitôt qu'il la connaît; tandis qu'au contraire, quand on voit un homme qui n'accepte pas volontiers ces avertissements, qui lui font connaître ce qu'il est, qu'en peut-on dire, sinon qu'il est incorrigible, qu'il faut le laisser comme un désespéré, à qui il ne faut point parler de son salut.

Voudriez-vous qu'on parlât ainsi de vous? En effet, on ne saurait jamais mieux pourvoir à votre salut, qu'en vous représentant vos fautes, et si vous n'en entendez pas parler volontiers, c'est vouloir faire taire votre Sauveur, qui vous parle par ceux qui vous avertissent; c'est lui ôter le moyen de vous sauver, car pensez-vous qu'il vous sauve avec vos fautes. Or pensez-vous pouvoir les corriger sans lui, ne voulant pas qu'il nous en parle?...

TROISIÈME POINT.

Il faut être comme un enfant pour donner et pour recevoir la correction,

Tout ce malheur ne vient que de ce qu'on se laisse trop conduire selon l'esprit du monde, qui tient pour simples et pour gens de peu d'esprit, ceux qui s'entretiennent dans ces devoirs de charité, s'avertissant les uns les autres. Mais le remède est de se souvenir que c'est pour cela, qu'il nous est ordonné de nous convertir et de devenir des enfants; c'est pour nous défaire de ce mauvais esprit du monde, et pour en prendre un autre qui ait d'autres maximes. Qu'on dise tant qu'on voudra que nous n'avons point d'esprit, pourvu que ce ne soit que de cet esprit du monde qu'on nous dise dépourvu, nous sommes heureux; car nous entrons ainsi dans

cette sainte enfance, qui n'est enfance que parce qu'elle n'a point cet esprit et ces raisons du monde. Mais, au reste, c'est une enfance qui a tant d'esprit qu'elle est toute spirituelle; et c'est un état de vie si heureux, si innocent, si saint, et si parfait, qu'il ne s'y trouve point de fautes, ou s'il s'en trouve, elles sont aussitôt effacées par la correction mutuelle. Cette correction se fait avec tant de douceur et d'efficacité, que quand il n'y aurait pas d'autre motif pour devenir enfant, c'est une considération fort pressante pour s'y étudier, que d'avoir le moyen de donner et de recevoir la correction fraternelle, selon que la charité la donne et la reçoit.

JEUDI.

DU PARDON DES INJURES.

Jusqu'à combien de fois dois-je pardonner à celui qui m'aura offensé? dit saint Pierre à Notre-Seigneur, sera-ce assez de sept fois? Non, lui répartit aussitôt Jésus-Christ, mais septante fois sept fois, c'est-à-dire, autant de fois que vous serez offensé [1].

Le Sujet nous fait encore voir la nécessité pour nous de devenir enfants, en nous faisant voir comment cette enfance est nécessaire pour pardonner les injures, autant de fois qu'elles nous sont faites, ainsi que Notre-Seigneur nous le recommande par cet entretien, qu'il eut avec saint Pierre, et qui nous est maintenant représenté.

La Fin est d'avoir aussi peu d'animosité qu'un petit enfant, contre ceux qui nous offensent.

La Forme est en ces trois points :

1° Il est nécessaire de pardonner entièrement les injures.

2° Il faut pour cela devenir un enfant.

3° Cette sainte enfance nous est absolument nécessaire.

[1] Domine, quoties peccabit in me frater meus, et dimittam ei? Usque septies? dicit ei Jesus, non dico tibi usque septies, sed usque septuagies septies. S. *Matth.* XVIII.

PREMIER POINT.

IL EST NÉCESSAIRE DE PARDONNER ENTIÈREMENT LES INJURES.

On ne saurait mieux vous montrer, qu'il est nécessaire de pardonner entièrement les injures, qu'en vous montrant et en vous rappelant ce que vous devez avoir appris, il y a longtemps, qu'il n'y a point de pardon pour vous auprès de Dieu, si vous ne pardonnez à ceux qui vous ont offensé [1]. Ni vos aumônes, ni vos prières, ni celles de tous les saints; ni les sacrements, ni le mérite même de Notre-Seigneur, ne vous obtiendront jamais grâce de vos péchés, si vous conservez sur le cœur quelque sentiment de vengeance contre votre prochain. C'est Jésus-Christ lui-même qui a attesté de sa propre bouche, que cela est très-vrai, si bien qu'il faudrait que vous ne crûssiez point en lui, pour ne pas ajouter foi à cette vérité. Hé quoi ! Faut-il encore vous dire, que vous vous condamnez vous-même, si vous ne pardonnez pas aux autres, quand vous demandez pardon à Dieu par la prière qu'il a composée lui-même, et que vous lui adressez tous les jours; puisque vous le priez de vous traiter de la même manière, que vous traitez ceux qui vous ont fait quelque tort [2].

Ne seriez-vous pas bien présomptueux, si vous croyiez obtenir grâce auprès du Père éternel, autrement que par l'intercession et par les mérites de son Fils? Et voilà que ce Fils de Dieu, qui seul peut vous mériter votre grâce, vous assure que son Père ne vous la donnera jamais, que vous n'ayez pardonné auparavant et du fond du cœur, à ceux dont vous pensez avoir reçu quelque offense. Que diriez-vous, si vous manquiez?... Sur quoi fonderiez-vous l'espérance de votre grâce, tant que vous garderiez un désir de vengeance? Ne faudrait-il pas que vous en vinssiez à l'une de ces deux extrémités, ou de désespérer de

[1] Si non dimiseritis hominibus, nec pater vester dimittet vobis peccata vestra. *S. Matth.* VI.

[2] Dimitte nobis debita nostra, sicut et nos dimittimus.

[3] Homo homini reservat iram, et a Deo quærit medelam, in hominem similem sibi non habet misericordiam, et de peccatis suis deprecatur ? Ipse cum caro sit reservat iram et propitiationem petit a Deo. *Eccli.* XVIII.

votre salut, ou d'en présumer contre tous les moyens, qui nous sont donnés pour l'obtenir? Ce sont deux précipices si affreux dans lesquels la vengeance vous jette, que si vous ne les appréhendez, vous ne les voyez pas; et si vous ne les voyez pas, il y a danger que vous ne subissiez déjà la peine de votre mauvais cœur, qui, n'ayant pas voulu pardonner, mérite d'être laissé dans un tel aveuglement, qu'il ne voie pas le malheur où il est. Mais mon Dieu, pour pardonner ne faut-il pas une grâce ? Et si je ne mérite pas de l'avoir, comment pourrais-je maintenant pardonner ?...

Mon fils, cette faveur que je te fais maintenant de t'avertir de ces vérités, est un signe que je suis prêt encore aujourd'hui, à t'accorder cette grâce, de pouvoir pardonner toutes les injures qui t'ont été faites. Mais si tu ne t'en sers pas à propos, la vengeance demeurera, et la grâce se retirera ; il ne te restera alors que le désespoir ou la présomption.... O mon Dieu ! c'est de bon cœur que je pardonne tout, et autant j'ai été fâché d'avoir reçu des injures, autant je m'en réjouis maintenant, pour avoir de quoi pardonner, et de quoi mériter le pardon de mes propres offenses.

DEUXIÈME POINT.

IL FAUT, POUR PARDONNER, DEVENIR UN ENFANT.

Quelque chose que vous puissiez dire maintenant de bouche, vous ne le direz jamais de cœur, et jamais vous ne pardonnerez comme il faut, sans devenir d'abord enfant, et sans être humble et petit, de la petitesse que nous a recommandée Notre-Seigneur. Car, quelle que soit, selon Dieu, la nécessité de pardonner les injures, il semble, d'autre part, d'après les lois du monde et les sentiments de la nature, qu'il soit si nécessaire de ne point pardonner, que vous n'en ferez jamais rien, si vous ne prenez avant tout la résolution de vous faire comme un enfant, qui ignore ces lois du monde et ces sentiments de la nature. Toutes ces lois et tous ces sentiments, ne sont pas autre chose que ces fausses raisons qu'on allègue, que si nous pardonnons, on dira que nous n'avons ni courage, ni esprit; que c'est s'exposer

tous les jours à de semblables exercices de patience, et qu'on ne fera que s'en moquer; que l'honneur y est trop intéressé; qu'il ne faudrait point être homme, ou ne point vivre parmi les hommes[1]; et on en conclut qu'il faut donc se venger. Vous voyez qu'on arrive si facilement à cette conclusion, et qu'on s'attache si opiniâtrément à ces fausses raisons, que malgré tous les raisonnements contraires, on ne peut se laisser persuader qu'on doive, et qu'on puisse vivre dans le monde, autrement qu'en suivant ses maximes. Que ferez-vous donc? ne pardonnerez-vous jamais?... Non, si vous vous arrêtez à ce que dit le monde; et le moyen de ne point s'y arrêter, c'est de devenir enfant, c'est de rejeter tous ces discours du monde, et toutes ces raisons qui sont opposées aux maximes de l'Evangile. Car comme on vous l'a déjà dit, cette enfance consiste à ne point suivre ces discours, ni ces raisons du monde, comme des enfants selon Dieu, et selon son Evangile. En agissant ainsi, nous n'en sommes pas moins des hommes pleins de jugement et de raison; mais nous ne nous servons point de notre raison comme fait le monde, nous y renonçons comme si nous n'en avions point, et comme si nous étions des enfants[2].

N'est-ce pas ce que vous faites, quand il est question de croire au très-saint-Sacrement, ou à tout autre article de notre foi? Que de pensées contraires nous viendraient à l'esprit, si nous voulions écouter nos sens, et les discours des hérétiques; mais au lieu de s'y arrêter, on les méprise, on s'attache à la parole de Dieu, qui nous a révélé cette vérité, ou on se rappelle l'infaillibilité de l'Eglise qui nous en instruit, et toutes ces pensées s'évanouissent[3]. De même, il suffit de penser à cette parole du Fils de Dieu, qu'il faut nécessairement pardonner, et s'il nous

[1] Virum te esse cognosce, feminæ infirmitatis est, non capere vindictam, Ergo contemnere te debuit servus, frater decipere, amicus illudere, etc. His stimulis plus accenditur, plus movetur ut compleatur quod scriptum est, Ira perdit etiam sapientes. *Prov.* xv ; S. Ambr. *in Psal.*

[2] Sicut iste parvulus, cujus vobis exemplum tribuo, non perseverat in iracundia non meminit læsus, etc. Sic et vos nisi talem habueritis innocentiam. etc. S. Hier.

[3] In omnibus sumentes scutum fidei. *Ephes.* VI.

vient quelque raison contraire, c'est de la retrancher; c'est de se faire enfant, c'est de croire et d'agir tout simplement comme un enfant, sans rien objecter[1]. Vous voyez donc comment cette enfance dispose merveilleusement au pardon des injures, mais aussi, si elle fait défaut, on ne peut plus pardonner; car, sans l'enfance spirituelle, il n'y a plus que les discours humains et naturels, et tant qu'on s'y arrête, la vengeance qui s'aigrit et s'anime autant de fois qu'on en parle. De là autant de péchés qu'on s'arrête avec délibération, à ce penchant et à ce désir de se venger; ce qui arrive si souvent, qu'on ne saurait en dire le nombre[2]. Oh! qu'il est donc nécessaire de devenir enfant pour pardonner, et qu'il est bien plus désirable de revenir à cette enfance pour pouvoir pardonner, que de nourrir sa vengeance jusqu'à la vieillesse, et jusqu'au tombeau; car elle ne meurt pas comme le corps, mais elle devient immortelle comme l'âme, et comparaissant au tribunal de Dieu, elle reçoit cette sentence de condamnation qui porte un jugement éternel, à l'exclusion de toute miséricorde[3].

TROISIÈME POINT.

CETTE ENFANCE SPIRITUELLE NOUS EST DONC ABSOLUMENT NÉCESSAIRE.

Mais vous reconnaîtrez encore mieux la nécessité de cette enfance spirituelle, si vous considérez jusques à quel point peut aller la malice de la vengeance, si elle n'est point arrêtée par ce moyen. Car, après qu'on a remontré à une âme vindicative le tort qu'elle se fait, le danger où elle se jette, l'illusion de l'erreur du monde qui l'abuse, après que vous lui avez fait avouer qu'elle connaît assez le mauvais état d'une conscience, qui ne pardonne point; que devient-elle, si elle ne devient un enfant. Elle devient, à son avis, si juste et si raisonnable, qu'elle vous assurera que ce n'est plus la vengeance, qui la pousse à poursuivre son ennemi, mais la justice[4]. Elle sait aussi bien que

[1] Non vosmetipsos defendentes, charissimi, sed date locum iræ. *Rom.* XII.

[2] Malorum recordans nocte et die, et omni hora peccatum operatur. S. Chrys. hom. XXII.

[3] Judicium sine misericordia illi qui non fecit misericordiam. *S. Jac.* II.

[4] Surrepit, dum nulli irascenti ira sua videtur injusta. S. Aug. epist. C.

tous les docteurs, que la vengeance et la haine sont des péchés, et elle veut aussi bien se sauver, que tous ceux qui lui remontrent son salut : Laissons donc, dit-elle, ces mauvais mots de haine et de vengeance, et prenons celui de la justice. Qui est-ce qui osera la combattre, et la reprendre puisqu'elle ne demande que la justice, qu'elle ne poursuit que son droit, et qu'elle ne veut point de mal à personne, qu'elle lui pardonne, comme elle veut que Dieu lui fasse miséricorde? Et, enfin elle s'accorde tellement, avec tout ce que vous lui représentez de sa conscience, que vous serez contraint de la croire innocente ; que s'il y a tant soit peu de sujet de concevoir quelque scrupule, elle ne refusera point d'en conférer avec qui vous voudrez, et elle lui déguisera si parfaitement sa passion, que ce docteur, tout savant et tout homme de bien qu'il soit, n'y verra point de mal, et consentira qu'elle poursuive son droit, puisqu'elle n'y est portée, à l'entendre parler, que par l'amour de la justice, et qu'elle ne garde pas plus de haine et d'inimité contre sa partie, que si jamais elle n'en eût été offensée.

Voilà comment on s'en fait accroire, voilà comment la plupart des personnes qui ne sont pas tout à fait mauvaises, mais qui ne sont pas assez bonnes, se font une conscience contre leur conscience, afin qu'elles puissent plus librement et avec plus de sûreté, satisfaire leur passion, sans que le scrupule, ou que le confesseur, ou qui que ce soit, puisse les inquiéter à ce sujet[1]. Ils donnent un autre nom à la passion, au lieu de vengeance, ils l'appellent justice, et pensent avoir tout sauvé, quand ils cessent d'employer ces mots qui font peur à la conscience, et qu'on ne parle plus d'inimitié, ni de vengeance, ni de haine, ni de colère, comme on se le permettait dans les premiers instants qu'on avait reçu l'injure[2].

Ah! la pauvre âme, que celle qui se laisse ainsi malheureusement

[1] Quam multi superbiam libertatis loco, adulationem pro humilitate suscipiunt, malitiam prudentiæ amplectuntur vice, et stultitiam simplicitatis nomini imponunt. S. Hier. *ad Demet.*

[2] Sunt impii qui ita securi sunt quasi justorum facta habeant, sed et hoc vanissimum judico. *Eccli.* VIII.

tromper ! Eh ! combien y en a-t-il qui sont dans cette misère, et dans ce malheur, parce qu'il en est beaucoup qui ne s'aperçoivent pas des rûses et des souplesses de la nature. Une fois qu'elle s'est laissée dominer par la vengeance, elle ne se rend pas aisément; mais pour se délivrer des reproches trop importuns de son âme, elle se fait une religion, un Evangile et une conscience, elle se repose avec assurance, et ne laisse pas d'être aussi criminelle et vindicative qu'au premier jour. Le nom est changé, mais le cœur ne l'est pas. Ils ont des paroles emmiellées, dit David, mais ce sont des traits qui portent coup [1]. Il faudrait ignorer la malice du cœur humain, pour ne pas savoir qu'il traite ainsi ses passions. Il faudrait n'avoir pas entendu le Prophète qui dit, que le cœur des hommes est plein de labyrinthes et de détours, qui nous amusent et nous dérobent à nous-mêmes, et qu'il n'y a que Dieu, et ceux qu'il éclaire de sa lumière qui le connaissent [2].

Prenez garde à cet avis : si une personne ayant reçu une injure, en demande justice et raison, c'est merveille, si c'est par la vertu de justice et non par esprit de vengeance qu'elle agit. Quelque raison qu'elle vous allégue, quelque assurance qu'elle vous donne, ne laissez pas de la prier de s'en tenir là, et de se défier de ces raisons ; plus elle en allégue, plus il faut s'en défier, car l'enfance spirituelle consiste à ne point chercher ces raisons, mais à pardonner simplement. Et partant, concluez, ou qu'il faut nécessairement s'étudier à cette sainte enfance, ou qu'il faut craindre de ne pouvoir jamais pardonner, quoi qu'on s'en fasse accroire. Mais, mon Dieu, ne peut-on pas pardonner, et demander justice du tort qu'on nous a fait? Mon fils, on le pourrait, si on ne demandait simplement que la justice, mais on se couvre tellement de ce mot, qu'ils est très-difficile et dangereux d'affirmer qu'on pardonne en demandant justice, et la preuve la meilleure et la plus sûre, qu'on pardonne, c'est de n'en point demander justice.

[1] Melliti sunt sermones ejus super oleum, et ipsi sunt jacula. *Psalm.* CXLV.
[2] Pravum est cor omnium et inscrutabile, quis cognoscet illud ? *Jerem.* XVII.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Il est nécessaire de pardonner les injures.

Comme il n'y a rien qui vous soit plus nécessaire que le salut, et que, pour l'obtenir, il vous faut nécessairement avoir la rémission de vos péchés que vous n'aurez jamais, si vous ne pardonnez les injures qui vous ont été faites, on peut dire qu'il vous est aussi nécessaire de pardonner ces injures, que de recevoir le pardon de vos péchés et d'être sauvé. Jugez, maintenant, s'il vous est nécessaire d'être sauvé, qu'en dites-vous?... N'est-ce pas pour cela uniquement que nous vivons, et que Jésus-Christ est mort? S'il était nécessaire que Dieu mourût, ce n'était que parce qu'il était nécessaire que nous fussions sauvés. C'est donc une nécessité qui n'a d'égale que celle, qui nous oblige à pardonner les injures? Car, quoique Dieu soit mort pour votre salut, vous ne serez jamais sauvé, si vous ne pardonnez; cette nécessité de pardonner est aussi grande que celle du salut et d'un Sauveur; car comme il n'y aurait point de salut sans Sauveur, ainsi n'y a-t-il point pour vous de salut et de Sauveur si vous ne pardonnez, ainsi que vous voulez qu'on vous pardonne.

DEUXIÈME POINT.

Il faut pour pardonner, devenir enfant.

S'il est nécessaire de pardonner pour être sauvé, il est aussi nécessaire de devenir enfant pour pardonner. Le désir de la vengeance fournit tant de raisons pour ne point pardonner, et le monde les fortifie tellement, que l'on ne peut s'en défendre, si l'on ne devient enfant, c'est-à-dire, si l'on n'écoute pas plus qu'un enfant, ces fausses raisons de la nature corrompue et d'un monde dépravé. Mais comme on vous l'a déjà fait remarquer, il n'est personne qui ait un meilleur jugement que cet enfant; car, au lieu d'une fausse raison qu'il quitte, il trouve la vraie, qui est la raison divine, et qui est plus excellente que toute raison humaine, comme la raison humaine l'emporte sur l'enfance ou la sottise.

Et afin que vous ne vous imaginiez pas, que cette enfance spirituelle soit trop métaphysique ou impossible, sachez qu'il n'y a rien de plus ordinaire, ni qui soit plus en usage dans le christianisme. En effet, pour nous maintenir dans la foi de nos martyrs, il ne faut que s'arrêter à la parole de Dieu, et renoncer à toutes les raisons contraires qui se présentent. De même tenez-vous fortement à cette parole de l'Evangile, qui commande le par-

don des injures; si quelque raison prétendue s'y oppose, dites qu'il n'y a point de raison contre la raison, ni de vérité contre la vérité; et puisque le monde n'est notre ennemi, que parce qu'il nous propose des raisons apparentes contre la vérité, c'est en cela qu'il faut le combattre, et, pour en triompher, il suffit de se rappeler, qu'il ne nous donne que des raisons apparentes contre la vérité. Une hérésie découverte est vaincue, et un mensonge reconnu est méprisé. Mais, mon Dieu! d'où vient donc qu'on suit plutôt le mensonge que la vérité? C'est qu'il flatte les sens, qu'il se déguise, qu'il amuse l'esprit pour qu'on ne le reconnaisse pas. Et c'est ainsi qu'on se laisse tromper.

TROISIÈME POINT.

Cette enfance est tout à fait nécessaire.

Voici bien encore une autre erreur plus dangereuse; comme ce vice de la vengeance est odieux, on le couvre du beau mot de justice, de sorte qu'il semble que vous n'avez plus rien à dire, à cette personne qui vous dit qu'elle pardonne, et qui, en vous accordant ce que vous lui demandez, ne vous demande que la justice. Ah! bonne personne, qui que vous soyez, j'ai encore à vous dire ce mot : Que vous ne serez jamais véritablement bonne, si vous ne préférez la simplicité des enfants, qui ignorent ces poursuites de justice, à la cupidité de ceux à qui le Sage dit : *Malheur à vous qui avez un cœur double et des lèvres malicieuses.* C'est avoir un cœur double, de l'avoir couvert; et c'est avoir des lèvres malicieuses, d'avoir de la passion au cœur, et de dire qu'on ne veut que la justice. Si de cent personnes qui ont reçu quelque injure, il y en a une qui pardonne de cœur, tout en demandant justice, il y en a quatre vingt-dix-neuf qui se couvrent et se doublent le cœur de ce voile de la justice, qu'ils font semblant de demander, et en réalité ils ne demandent qu'à contenter leur passion. Si l'on peut pardonner en demandant justice, ah! qu'on le peut bien mieux en ne la demandant point. Si la justice qu'on demande est une vertu, la charité qui conseille de ne la point demander est bien plus grande, et s'il y a quelque cas où il faille poursuivre une injure, il y en a davantage où il ne le faut pas.

Voulez-vous bien savoir si c'est la justice, ou la passion qui vous transporte, mettez-vous dans l'indifférence, mettez-vous aux pieds du crucifix, qui crie miséricorde pour ceux qui le crucifient; présentez-vous à votre juge, comme vous y serez présenté après la mort, et étant là, demandez à votre âme ce qu'elle voudrait avoir fait quand elle y comparaîtra; et si après, elle se reconnaît obligée de demander justice, qu'elle la demande

simplement, parce qu'elle y est obligée, et non pas autrement ; mais si vous refusez de consulter auparavant votre Jésus en croix, c'est très-mauvais signe.

VENDREDI.

DE LA DOCILITÉ PROPRE AUX ENFANTS DE DIEU.

Quand vous aurez fait tout ce qui vous sera commandé, dites après cela, que vous êtes des serviteurs inutiles, parce que vous n'avez fait que vous acquitter de votre devoir [1].

Le Sujet. Ces paroles qui viennent dans le texte de l'Evangile, à la suite de celles que nous avons méditées précédemment, nous font remarquer une autre qualité des enfants, qui est la docilité. C'est elle qui leur fait faire tout ce qui leur est commandé, sans que pour cela, ils pensent avoir tout fait.

La Fin est d'apprendre cette innocente docilité, qui nous rend prompts à tout faire, et qui nous fait dire, après avoir tout fait, que nous n'avons encore rien fait.

La Forme est en ces trois points :

1° Quelle est en général la docilité des enfants de Dieu.

2° Elle nous fait faire entièrement tout ce qu'on nous ordonne.

3° Elle nous fait croire que nous n'avons rien fait, après avoir tout fait.

PREMIER POINT.

QUELLE EST EN GÉNÉRAL LA DOCILITÉ DES ENFANTS DE DIEU.

La docilité vertueuse est une promptitude d'esprit à recevoir, à croire et à exécuter les ordres qui nous viennent de la part de Dieu, de nos supérieurs et de notre conscience [2]. Elle se joint à la foi, pour nous rendre obéissants aux commandements et aux inspirations de Notre-Seigneur. C'est pourquoi Jésus-Christ la recommanda à ses Apôtres, par les paroles qui font le

[1] Cum feceritis omnia quæ præcepta sunt vobis, dicite, servi inutiles sumus, quod debuimus facere, fecimus. S. *Luc.* XVII.

[2] Erunt omnes docibiles Dei. S. *Joan.* VI.

sujet de cette méditation, quand ils le prièrent de leur donner un moyen de croître dans leur foi [1]. Elle fait que dans nos affaires, nous nous laissons plutôt gouverner par la prudence des autres que par la nôtre, et que nous croyons plutôt le jugement de nos confesseurs, de nos directeurs, des supérieurs, et de toutes les personnes qui ont droit de nous gouverner que le nôtre propre. Enfin, c'est cette vertu qui nous fait suivre les bons avis de notre conscience, que saint Jérôme appelle un maître intérieur [2], qui veille sans cesse sur nous, pour nous reprocher nos fautes, nous corriger de nos mauvaises inclinations, et pour nous avertir de nos devoirs.

Or, pour être dans cette disposition d'esprit, ne faut-il pas être enfant, et renoncer à tous ces vains raisonnements du jugement humain, qui trouvent toujours à redire contre ce que Dieu et nos supérieurs ordonnent, et croire simplement comme les enfants, que nous ne ferons jamais rien de meilleur, que ce qui nous sera commandé [3]; ne faut-il pas croire, comme dit le Sage, que nous ne serons jamais plus sensés, que quand nous croirons, et que nous suivrons exactement les ordres de Dieu, de quelque manière qu'ils nous soient donnés [4]. Pour reconnaître que cette docilité est la vraie sagesse, il suffit de se représenter l'une de ces trois vérités.

La première, que Dieu est infiniment plus sage que nous, et partant, que ce serait manquer de jugement, de s'imaginer que notre conduite serait plus sûre que la sienne.

La seconde, qu'outre que ceux qui nous gouvernent de la part de Dieu, ont ordinairement plus de prudence, de capacité et d'expérience que nous, de plus, nous sommes certains que Dieu nous gouverne par eux [5]; et, par conséquent, qu'il est bien plus raisonnable de suivre leurs avis que notre propre jugement, en ce qui nous touche, si nous ne voulons croire qu'il

[1] Domine, adauge nobis fidem. *S. Luc.* XVII.
[2] Pædagogus animæ. D. Hieron *super Ezechiel.*
[3] Dictis credunt et quod audiunt, verum putant. S. Hilar.
[4] Homo sensatus credit legi Dei, et lex illi fidelis. *Eccli.* XXXIII.
[5] Qui vos audit, me audit, et qui vos spernit, me spernit. S. *Luc.* X.

est plus sûr de se conduire par son caprice, que par la sagesse et la volonté de Dieu. Oh ! que celui qui pèserait ces paroles dans tout ce qui lui arrive : *C'est la Sagesse d'un Dieu qui en a ainsi ordonné*, y trouverait de repos et de contentement !...

Mais parce qu'on pourrait dire que les supérieurs étant hommes, ne sont pas infaillibles, et que, par conséquent, on ne peut pas avoir sous leur conduite la sureté désirable, je réponds, et ce que je vais dire servira de troisième vérité : que, bien qu'il puisse arriver quelquefois que les supérieurs se trompent dans leurs commandements, néanmoins cela est très-rare, et au contraire, il est fort ordinaire qu'on se trompe en se conduisant soi-même [1]. D'où l'on conclut qu'il est toujours plus sage de suivre les avis d'autrui que les siens propres; car il y a moins de danger de se tromper, et on ne saurait agir plus sagement, quand on se trouve entre deux dangers, que de prendre le moindre.

Mais ce qui doit contribuer puissamment à nous retenir entièrement sous la conduite des autres, c'est que quand, en effet, ils nous écarteraient du droit chemin, Dieu qui nous les a donnés pour guides, ne permettra jamais que cela nous porte un grand préjudice ; et comme il n'a pas moins de sagesse que de bonté, il saura toujours bien trouver le moyen de réparer leurs fautes, à notre profit, et nous serons étonnés de nous voir dans le bonheur et dans la prospérité, lorsque nous pensions que tout était perdu. Car enfin, comme dit l'Apôtre, tout réussit à ceux qui aiment Dieu, et qui lui sont dociles comme ses vrais enfants [2].

D'après ce que nous avons dit, nous apprenons non-seulement ce que c'est que la docilité, mais nous apprenons encore à nous y affectionner; car la docilité étant, comme nous l'avons vu, la vraie sagesse et la plus grande sureté, que nous puissions avoir en cette vie, que saurions-nous souhaiter davantage, que de prendre

[1] Quam multi ex hoc a recto tramite periculosissimi aberrarunt, ignorantes astutias Satanæ. Seductori dat manum qui dare dissimulat præceptori. S. Bern.

[2] Quoniam diligentibus Deum omnia cooperantur in bonum iis qui secundum propositum vocati sunt sancti. *Rom.* VIII.

le moyen qui nous est offert pour acquérir ce bien? Oh! disons donc avec le Sage, pour être encore plus sages : Mon Dieu, vous donnerez, s'il vous plaît, à votre serviteur un cœur docile [1]. Mais, mon âme, que rendrons-nous à Dieu, pour le don de ce cœur docile? Et que pourrions-nous mieux lui rendre, sinon de nous disposer par sa grâce à faire tout ce qu'il nous ordonnera, puisque la docilité a pour effet de nous incliner à faire entièrement, tout ce qui nous est ordonné.

DEUXIÈME POINT.

LA DOCILITÉ NOUS FAIT FAIRE ENTIÈREMENT TOUT CE QU'ON NOUS ORDONNE.

C'est ce que vous devez maintenant considérer, que si vous avez cette vertu de docilité, vous croirez et vous obéirez en tout aux ordres de Dieu, soit qu'il vous les signifie extérieurement par vos supérieurs, ou intérieurement par votre conscience. Car, pourquoi feriez-vous l'un plutôt que l'autre, puis qu'ils sont tous deux également commandés par votre Dieu [2].... Que diriez-vous de celui qui ne voudrait croire des articles de notre foi, que ce qui lui plairait? Vous diriez, et vous diriez vrai, qu'il n'en croirait pas un seul, et qu'il n'aurait point la foi ; car la vraie foi incline l'entendement à croire tout ce que Dieu a dit, parce qu'étant la vérité même, il mérite d'être cru en tout ce qu'il dit, et si on ne le croit point sur un article, on ne le croit point sur l'autre. Ce n'est pas alors par la foi qu'on croit, mais par quelque opinion ; car la foi n'est plus foi, quand elle n'est plus universelle, ni catholique. Raisonnez de même de la charité et de la docilité; elles inclinent la volonté à faire tout ce que Dieu commande, parce qu'étant le souverain Seigneur, il mérite d'être obéi sans exception, dans tout ce qu'il ordonne [3] ; et si vous manquez à l'une de ses ordonnances, vous manquez à toutes ; vous manquez à la docilité, ce n'est plus cette vertu qui vous fait garder ce commandement que vous observez ; car elle

[1] Dabis ergo servo tuo cor docile. I *Reg.* III.
[2] Omnia quæcumque dixerint vobis, servate et facite. S. *Matth.* XXIII. Filii obedite parentibus per omnia. *Colos.* I.
[3] Ego Dominus, leges meas custodite. *Levit.* XIX.

vous les ferait garder tous, mais c'est votre caprice qui se complait davantage dans l'un que dans l'autre. Dieu ne vous en sait point de gré, parce que ce n'est pas pour lui, que vous faites une partie de ce qu'il vous commande, négligeant le reste, puisqu'il mérite d'être autant considéré, dans l'une comme dans l'autre.

C'est pourquoi le Sage dit : Que celui qui pèche en un seul article, perdra beaucoup de biens ; et, comme porte une autre version : il perdra toute la bonté [1] ; ce que saint Jacques explique plus clairement, en disant, que celui qui pèche contre un commandement, pèche contre toute la loi [2] ; parce que s'il craignait d'offenser celui qui l'a portée, il lui obéirait en tout [3]. Voilà pour ce qui est de l'obligation ; mais, maintenant, en ce qui touche la perfection, si vous aviez la docilité d'un véritable enfant de Dieu, il vous suffirait qu'il vous conseillât, et qu'il vous inspirât quelque chose, pour l'exécuter aussitôt [4]. Ce serait assez qu'il vous témoignât qu'une telle action lui serait agréable, pour vous y porter ; parce que vous ne penseriez qu'à lui plaire en tout, et sans écouter votre propre jugement, et vos inclinations particulières, vous considéreriez simplement sa volonté, qui doit être la règle de la vôtre. Non seulement vos sentiments contraires et les passions ne pourraient corrompre votre fidélité, ou retarder votre obéissance ; mais, au contraire, il n'y aurait rien que vous exécuteriez plus fidèlement ou plus volontiers, que ces choses pour lesquelles vous sentiriez de l'aversion naturelle ; parce que, ne jetant les yeux que sur la volonté de Dieu, vous connaîtriez que le plus méritoire pour vous, serait de vous vaincre en cela, pour l'amour de celui qui s'est donné tout entier pour votre amour.

[1] Qui in uno peccaverit, multa bona perdet. *Eccli.* IX, 70.

[2] Quicumque totam legem servaverit, offendat autem in uno, factus est omnium reus. *S. Jac.* II.

[3] Nescit dijudicare quisquis perfecte didicit obedire. S. Greg. *in* I *Reg.*

[4] Perfecta obedientia legem nescit, terminis non arctatur, neque contenta angustiis professionis, largiori fertur voluntate in latitudinem caritatis, et ad omne quod injungitur, spontaneo vigore liberalis alacrisque animi modum non considerans in infirmitatem extenditur. S. Bern. *de discp. et præc.*

Et pour tout dire en un mot : l'âme fidèle et docile ne regarde jamais ce qui lui plaît, ou ce qui ne lui plaît pas, mais seulement son bien-aimé, qui ne change point, qui est toujours aimable, et à qui elle veut toujours témoigner sa fidélité, en faisant tout ce qu'il commande ; autrement elle ne serait pas à lui, ni lui à elle. Dieu et l'âme ne se donnent jamais réciproquement, qu'en se communiquant entièrement, chacun à sa manière ; Dieu en donnant autant de grâces qu'il est nécessaire à cette âme pour sa perfection, et cette âme en coopérant à ces grâces, et en obéissant à son Dieu, autant qu'il veut qu'elle lui obéisse [1]. Oh ! combien heureuse est l'âme qui en arrive là, et encore plus heureuse celle qui y étant parvenue, n'en sort jamais, et qui faisant tout ce qu'elle doit faire, n'en croit encore jamais faire assez, et désire d'en faire toujours davantage.

TROISIÈME POINT.

LA DOCILITÉ NOUS FAIT CROIRE QU'APRÈS AVOIR TOUT FAIT, ON N'A RIEN FAIT.

Il faut encore en venir, après que nous aurons tout fait, à reconnaître et à protester en vérité, que nous ne sommes que des serviteurs inutiles, qui n'ont fait que ce qu'ils devaient faire, et qui, parce qu'ils y sont tenus de tant de manières, ne croient jamais s'en être acquittés assez dignement. En effet, si on n'avait pas ce sentiment d'humilité, et que l'orgueil nous fît accroire que nous eussions fait quelque chose, nous n'aurions rien fait, ou nous aurions perdu tout ce que nous aurions fait. Cet orgueil serait capable de nous enlever toutes nos bonnes œuvres, dit saint Augustin [2], si l'humilité ne nous les conservait, parce qu'il nous ôterait ce qu'il y a de meilleur et de plus louable dans nos actions, qui est de n'en pas faire grand cas,

[1] Certando secundum operationem ejus quam operatur in me, in virtute. *Coloss.* II.

[2] Nisi humilitas omnia quæcunque bene facimus et præcesserit, et comitetur, et consecuta fuerit et proposita quam intueamur, et apposita cui adhæreamus, et imposita qua reprimamur, tam nobis de aliquo bono facto gaudentibus totum extorquet de manu superbia : vitia quippe cætera in peccatis, superbia vero etiam in recte factis timenda est, ne illa quæ laudabiliter facta sunt ipsius laudis cupiditate amittantur. S. Aug. ep. LVI.

de ne les estimer que comme indignes de la grandeur du maître qu'on sert. Et ainsi, au lieu de la vertu que nous penserions avoir pratiquée, nous trouverions qu'il ne nous resterait à la fin, que de la complaisance et de la vanité.

Pour nous défendre donc contre les ruses de ce vice infâme, qui se trouve plus souvent parmi les vertus que parmi les vices, pour corrompre les bonnes actions, il ne faut que se tenir dans cette sainte enfance, que Notre-Seigneur nous a si particulièrement recommandée. Il faut croire que si nous avons la force de faire quelque bien, ce n'est que par l'aide de la grâce [1]; et partant, que nous n'y apportons que les imperfections qui s'y rencontrent. Comme un enfant qui porterait, avec un homme robuste, un fardeau que seul il ne pourrait pas même soulever, ne s'imaginerait pas pour cela être devenu bien fort ; ou comme celui qui commencerait à écrire, et qui ne saurait pas encore former seul ses lettres, ne se glorifierait pas d'être bien habile dans l'écriture, quand il aurait fait passablement quelques lignes, pendant que son maître lui tenait la main. Ainsi donc quand nous aurions eu la force de résister à toutes ces violentes tentations, qui ont fait succomber tant de grands saints ; disons que nous n'en sommes pas moins de faibles enfants, parce que c'est plutôt la grâce de Dieu, que notre vertu qui nous affermit [2]. Quand nous aurions fait l'action la plus héroïque du monde, protestons que nous sommes des serviteurs inutiles, et disons que nous n'avons rien fait, parce que c'est Dieu qui a fait ce qu'il y avait de bon; et quelque correspondance que nous ayons donnée à cette grâce, nous lui avons été tant d'autres fois infidèles, nous en avons tant laissé perdre de si sublimes et de si excellentes, que nous pouvons bien dire, que nous ne sommes que des enfants, et des serviteurs inutiles.

Et puis, après tout, quel service et quel profit peuvent rendre

[1] Perditio tua ex te, Israel, tantummodo in me auxilium tuum. *Osee.* XI.

Gratia Dei sum id quod sum, et gratia ejus in me vacua non fuit, sed abundantius illis omnibus laboravi ; non ego autem, sed gratia Dei mecum I *Cor.* XV.

[2] Omnia opera nostra operatus es nobis. *Isa.* VI.

nos œuvres à celui qui n'a pas besoin de nous [1] ? Si c'est pour lui obéir, et pour nous acquitter de nos devoirs, que nous travaillons à son service, que faisons-nous en comparaison des motifs et des obligations que nous avons de le servir ?...Réunissez, si vous voulez, tout ce que vous pouvez avoir fait pendant votre vie ; qu'est-ce que tout cela, au prix de la dignité du Dieu que vous servez ?... Qu'est-ce que tout cela comparé à son mérite, à son amour, au bien qu'il vous a fait de vous avoir pardonné vos péchés, de vous avoir délivré de l'enfer, de vous avoir promis son paradis, de vous avoir donné son Fils; qu'est-ce, au prix de ce que ce Fils a fait pour vous?... Ne devez-vous pas avouer que vous n'êtes qu'un enfant, et un serviteur inutile, si vous considérez ce que vous faites pour lui, au prix de ce qu'il a fait pour vous? Lui qui n'était point obligé, et vous qui lui avez tant d'obligation ?... C'était aux saints et aux bons serviteurs de Dieu de dire, s'il était permis de le dire, qu'ils avaient fait quelque chose, après avoir consumé leurs biens et leur vie au service de Dieu ; mais ce sont ceux qui se reconnaissent les plus inutiles; ce sont ceux qui ont tout fait, qui disent qu'ils n'ont rien fait [2]; et que dirons-nous, nous autres, qui ne faisons presque rien, qui n'accomplissons que très-imparfaitement, des œuvres, qui mériteraient plutôt d'être châtiées que récompensées, si elles étaient jugées en rigueur de justice ? Que devons-nous dire, sinon que nous ne sommes pas seulement des serviteurs inutiles [3], mais de mauvais serviteurs, qui ne font rien de ce qu'ils doivent, et qui pensent faire beaucoup, là où les autres qui font tout, ne pensent encore rien faire.

David avait donné à Dieu, pour lui bâtir un temple, autant d'or que dix mille chariots en pouvaient traîner, et, en le lui offrant, il le prie de l'excuser, et de lui pardonner de ce qu'il

[1] Porro, si juste egeris, quid donabis ei, aut quid de manu tua accipiet. *Job.* III.

[2] Si dederit homo omnem substantiam domus suæ pro dilectione, quasi nihil despiciet eam. *Cant.* VIII.

[3] Hæc est in hominibus fidei perfectio, si omnibus præceptis impletis imperfectos se esse noverint. S. Hier.

1 Part XXI; et XXIX; V. *Salian*, l. VIII, *de Amore Dei*, c. VII, *Phil.* III.

lui offre si peu de chose ; sa pauvreté, dit-il, ne lui permet pas d'en donner davantage ; car il voudrait pouvoir lui donner tout, comme il mérite tout. Et un saint Paul, après s'être mille et mille fois donné tout entier, confesse qu'il n'a encore rien fait ; et quand on croit qu'il ne lui reste plus rien à faire : c'est alors qu'il dit qu'il va commencer, comme s'il était, jusqu'à cette heure, resté inactif. Ce sont là des enfants de Dieu, des serviteurs dociles, et non pas vous, pour qui une heure d'oraison est trop longue, et qui penseriez en avoir trop fait, si vous y ajoutiez encore une demi-heure le soir. Comment vous reconnaîtrez-vous un serviteur inutile, puisque au lieu d'avouer le peu de service que vous lui rendez, vous vous excusez toujours, si on vous presse d'en faire davantage ; et qu'au lieu de convenir que vous n'en faites pas assez, vous êtes disposé à dire que vous en faites trop. De sorte qu'il faudra que Dieu vous doive du retour ; il faudra entrer en compte avec lui, et lui demander le surplus qui vous est dû. Oh ! mon Dieu, gardez-moi de cette présomption, et si je ne fais pas ce que je devrais, que je ne me fasse pas au moins accroire que j'en fais assez, ou que j'en fais trop ; car jamais ce ne sera trop, ni même assez, puisqu'après avoir tout fait, il faut toujours dire et avouer, qu'on n'est qu'un serviteur inutile. Mon âme, puisque nous ne pouvons pas dire que nous avons tout fait, gardons le silence ; humilions-nous dans notre manquement, et taisons-nous dans notre humilité.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Ce que c'est en général que la docilité.

La docilité est une facilité d'esprit à croire et à obéir à tout ce qui nous vient de la part de Dieu, et nous avons sujet de penser que ce qui nous est commandé, vient de Dieu, quand la nécessité, l'obéissance due à nos supérieurs, ou notre conscience nous le fait voir. C'est alors qu'on se montre véritablement enfant de Dieu, si nous lui obéissons comme les

enfants obéissent à leurs parents, c'est-à-dire sans raisonner, et sans demander pourquoi ceci ou cela : il doit nous suffire de savoir que c'est Dieu qui l'ordonne. La raison humaine pourra, sans doute, s'y opposer, mais c'est à tort, puisqu'il n'y a point de meilleure raison, ni de guide plus sûr que la sagesse d'un Dieu qui ne peut se tromper ; et vous n'êtes jamais plus assuré d'être conduit par cette divine sagesse, qu'en vous laissant gouverner plutôt par les avis des autres que par les vôtres. Ils sont hommes, direz-vous, et par conséquent ils peuvent se tromper. Et vous, qui êtes vous? Ils sont hommes, mais Dieu les assistera pour vous conduire, si vous êtes docile, tandis qu'il vous abandonnera, si vous présumez de vous conduire vous-mêmes. Jugez maintenant quel est le parti le plus sûr, et celui que vous devez prendre.

DEUXIÈME POINT.

La docilité nous fait faire tout ce qui est ordonné.

Si vous avez jamais cette sainte docilité, vous la ferez paraître, en gardant également tout ce qui vous est ordonné de la part de celui qui mérite d'être obéi en tout : car autrement, si vous en faites une partie seulement, vous êtes en danger de ne rien faire du tout : vous ne ferez que ce qui vous plaira, et parce qu'il vous plaira, et Dieu ne nous devra rien. Ce n'est pas pour lui que l'on agit, quand on ne fait que ce qui plaît ; et quand vous lui diriez que vous trouvez du plaisir dans ses ordonnances, il vous démentirait et vous convaincrait de fausseté, en vous disant que s'il en était ainsi, vous lui obéiriez en toutes choses, puisqu'il est aussi bien votre Dieu et votre Sauveur, dans les unes comme dans les autres, et que vous lui devez autant toute votre volonté par la docilité, pour faire entièrement ce qu'il vous commande, que vous lui devez votre entendement par la foi, pour croire ce qu'il dit. Voudriez-vous ne croire qu'en partie ce qu'il vous dit? Croirez-vous avoir la foi, en ne croyant qu'à demi?... De même ne croyez point avoir de docilité, si vous n'en avez qu'à moitié. Ou tout, ou rien : car il est question d'être entièrement à Dieu, et jamais on n'est tout à lui, qu'en donnant entièrement son entendement et sa volonté, pour faire tout ce qu'il veut, comme pour croire tout ce qu'il dit.

Tu crains toujours, mon âme, quand tu entends parler de te donner toi-même, mais c'est que tu ne sais pas ce que c'est que de se donner à Dieu. Informe-t-en à loisir, et apprends une bonne fois, que se donner à Dieu, c'est devenir comme Dieu, c'est prendre ses divines qualités, autant qu'une âme en est capable. Eh! bien, maintenant, craindras-tu de te donner à lui?...

TROISIÈME POINT.

Qu'elle nous fait reconnaître que nous n'avons rien fait, après avoir tout fait.

Il faut encore pour se comporter en véritable enfant, reconnaître qu'après avoir tout fait, on n'a rien fait, et que l'on n'est dans la maison de Dieu qu'un serviteur inutile; car quelque chose qu'on ait faite, ce n'a été qu'avec la grâce qui vous a prévenu, qui vous a accompagné, et ne vous a point quitté que tout n'eût été fait. De sorte que toute la gloire de l'œuvre lui est due, et si vous y avez mis la main, c'est à peu près comme si un enfant avait touché un lourd fardeau, lorsqu'un géant le portait; ou comme lorsqu'il apprend à écrire, et qu'il se laisse conduire la main par le maître, il est obligé de reconnaître que tout ce qu'il y a de bien fait, vient du maître, et que tout ce qu'il y a d'imparfait dans cette écriture, vient de lui. De même si vous aviez bien regardé vos œuvres, vous y reconnaîtriez, parmi le bien que Dieu y a fait, tant d'imperfections que vous y avez mêlées, que vous en seriez tout confus, et vous pourriez avouer que vous n'avez rien fait qui vaille, si Dieu voulait le peser au poids de sa justice. Et puis, qu'avez-vous fait que vous ne dussiez faire, par tant de sortes d'obligations qui vous y engagent? Qu'est-ce que tout cela, pour un Dieu qui mérite d'être si bien servi, au prix de ce que Jésus-Christ a fait pour vous, au prix d'un paradis qui vous est promis, et en comparaison des peines que vous deviez souffrir pour vos péchés passés?... Et après tout, Dieu a-t-il besoin de vos services? Oseriez-vous dire que vous lui êtes nécessaire ou utile ?... Avouez donc que vous êtes inutile, quand même vous auriez fait tout ce que vous deviez; à plus forte raison devez-vous le dire, n'ayant fait que la moindre partie de ce que vous devez faire.

SAMEDI.

DOUCEUR D'ESPRIT ET MANSUÉTUDE DES ENFANTS DE DIEU.

Vous ne connaissez pas quel est l'esprit qui vous anime, et qui vous fait parler ainsi. Ce n'est nullement le mien qui ne porte qu'à la douceur, puisque je ne me suis fait homme que pour sauver les âmes, et non pour les perdre [1].

Le Sujet représente comment Notre-Seigneur, voulant entrer dans la ville de Samarie pour aller à Jérusalem, on lui refusa l'entrée de la ville. Saint Jacques et saint Jean ses disciples, en furent si indignés, qu'ils en demandèrent aussitôt vengeance à leur maître, et le prièrent de permettre qu'ils fissent descendre le feu du ciel, pour réduire en cendres toute la ville. Mais Jésus, au lieu d'approuver cette aigreur, les en reprit aussitôt, et leur déclara que ce n'était pas là son esprit, qui n'était que douceur et mansuétude, qu'il était venu pour le salut, et non pour la perte des âmes, et qu'ils devaient l'imiter dans cette douceur d'esprit [2].

La Fin est de se confirmer de plus en plus dans les sentiments d'une véritable enfance spirituelle, qui, au lieu de s'aigrir facilement, se montre au contraire douce et conciliante; et d'apprendre de Notre-Seigneur, cette grande douceur d'esprit qu'il enseigne à ses Apôtres.

La Forme est en ces trois points :

1° Insolence des Samaritains, qui refusent à Notre-Seigneur l'entrée de leur ville.

2° Indignation des deux disciples contre ces habitants.

3° Douceur de Notre-Seigneur.

PREMIER POINT.

L'INSOLENCE DES SAMARITAINS, QUI REFUSENT L'ENTRÉE DE LEUR VILLE A NOTRE-SEIGNEUR.

C'est chose étrange, que Notre-Seigneur demandant seulement à passer par la ville de Samarie, on le lui refuse d'une

[1] Nescitis cujus spiritûs estis, Filius hominis non venit animas perdere, sed salvare. *S. Luc.* IX.

[2] Et non receperunt eum, quia facies ejus erat euntis in Jerusalem. Cum vidissent autem, Discipuli ejus Jacobus et Joannes dixerunt: Domine, vis dicimus, ut ignis descendat de cœlo, et consumat illos; et conversus increpavit eos Jesus dicens : Nescitis, etc.

manière si incivile, à lui qui, peu auparavant, avait été reçu dans cette ville avec tant d'honneur, que tout le peuple l'acclamait comme le Messie et le Sauveur du monde[1]. La raison en est que les villes de Samarie et de Jérusalem étant ennemies, et Jésus-Christ se dirigeant vers la capitale de la Judée, les lois de la politique mondaine, qui veut qu'on tienne pour suspects tous ceux qui ont quelque intelligence avec le parti ennemi, obligeaient ces Samaritains à commettre cette incivilité[2]. Qu'on leur dise que c'est ce Prophète à qui ils ont fait, il n'y a pas longtemps, une entrée si glorieuse; que c'est celui qu'ils ont reconnu pour le Messie, et qu'ils ont adoré pour le Sauveur du monde, qu'on ajoute qu'il est le Fils unique du vrai Dieu ; tout cela n'est pas capable de les rendre plus honnêtes envers lui, parce que les maximes du monde auront toujours plus de force sur leur esprit, que toutes ces raisons.

O considérations trop humaines, que vous êtes préjudiciables au salut et au devoir des hommes! Oh ! combien de fois m'avez-vous forcé à faire de semblables refus, à ce Dieu de mon cœur, qui me priait par ses inspirations de lui en ouvrir la porte[3]. La grâce avait beau me représenter son mérite, et me presser de tourner la vue du côté du ciel; ces considérations mondaines m'ont toujours dominé, et fait préférer l'opinion des hommes à l'estime de Dieu. Pardon, mon bon Jésus! pardon de mon infidélité, et si je continue toujours de ne pas vous laisser entrer dans mon cœur, montrez-lui, s'il vous plaît, que vous pouvez y entrer, la porte étant fermée.

Mais arrêtez-vous un peu à considérer le mauvais traitement, que le monde fait à Jésus, et pour quel sujet. Qu'est-ce que craignaient les Samaritains, s'ils l'eussent laissé entrer dans leur ville? Qu'il les eût trahis, qu'il eût reconnu les endroits les plus forts et les plus faibles, et qu'il en eût fait un rapport

[1] *S. Joan.* IV.

[2] Non coëtuntur Judæi Samaritanis.

[3] Qui dicebant Deo, recede a nobis : et quasi nihil posset facere Omnipotens, æstimabant eum. *Job.* XXI.

In dolo renuerunt scire me, dicit Dominus. *Jerem.* IX.

aux Juifs ? Voilà ce qu'ils pouvaient craindre, mais vous voyez assez que c'est une fausse alarme, et une crainte aussi mal fondée, que le bon Jésus avait le cœur éloigné de toutes ces pensées. Et qu'est-ce que le monde craint, quand il fait difficulté de recevoir quelque bon mouvement envoyé du ciel, pour préparer le logis à ce divin hôte, qui veut y venir ; que craint-il, quand il craint de communier trop souvent, de s'adonner à la méditation, ou à la lecture ? Qu'il en sera malade, mélancolique, mal reçu dans les sociétés.... Ah ! pauvre monde, que tu as tort, de craindre où il ne faut pas craindre, et de ne pas craindre où il le faudrait[1] !... Mais toi, mon âme, qui as si peur d'un petit mépris, qu'à la moindre, crainte ou à la simple pensée d'un affront, tu te crois perdue, que crains-tu qu'il t'arrive, quand tu seras plus unie à Jésus, et quand il t'arrivera de ne plus oser fréquenter le monde ? Toutes ces peurs sont des peurs de nuit[2], et des fausses alarmes ; car tu ne seras jamais deshonorée pour converser plus familièrement avec lui, et quand tu en recevrais quelque petit mot de risée, tu y gagneras toujours plus, si tu veux, que tu n'y perdras, quoique tu penses le contraire.

DEUXIÈME POINT.

INDIGNATION DES DEUX DISCIPLES CONTRE LES HABITANTS DE SAMARIE.

Deux des disciples de Notre-Seigneur, ne pouvant souffrir qu'on fît cet affront à leur maître, en furent fort indignés, ils lui demandèrent la permission de faire tomber le feu du ciel, sur ces gardes qui étaient aux portes, ou sur toute la ville, pour la réduire en cendres avec tous ses habitants. N'est-ce pas là une demande bien hardie, quoiqu'elle semblât venir du zèle qu'ils avaient, pour l'honneur de celui qu'ils servaient ? mais c'était un zèle trop ardent et trop passionné pour être juste, et pour être approuvé. Ne devaient-ils pas savoir qu'il ne fallait pas rendre le mal pour le mal, et que s'il fallait en tirer la vengeance, c'était à leur Maître de prescrire le genre de châtiment,

[1] Non est timor Dei ante oculos eorum. Illic trepidaverunt timore, ubi non erat timor. *Psal.* XIII.

[2] Non timebis a timore nocturno. *Psal.* XXX.

et non pas à eux de s'en faire les maîtres, les juges, et les exécuteurs? Et puis, était-ce le moment de faire mourir les hommes, lorsqu'ils étaient dans un état qui les eut précipités dans une mort éternelle? Quel regret en eût éprouvé plus tard saint Jean, lorsqu'une bonne partie de ceux qui eussent été perdus pour une éternité, si le Sauveur eût approuvé sa proposition, se convertirent à la suite de ses prédications dans ces contrées, et se sauvèrent par leur conversion [1].

Mais combien de fois vous laissez-vous emporter par de semblables mouvements de colère? combien, dans ces moments, dites-vous et faites-vous de choses, qui ne peuvent plus tard que vous causer du repentir, quand votre jugement sera plus réfléchi?... Il n'est pas souvent alors en votre puissance, de rétracter les paroles que vous avez dites, ni d'empêcher les actions que vous avez faites; tout ce qui vous reste, c'est la honte et le regret de vous être laissé emporter à ces mouvements déréglés [2]. Surtout, donnez-vous de garde, pour couvrir votre honte et votre faute, de justifier jamais, et d'autoriser votre passion, sous le faux prétexte du zèle de la gloire de Dieu; et persuadez-vous bien fermement une bonne fois, que Dieu n'approuve pas que nous nous passionnions ainsi pour défendre son honneur, sans la vertu de la discrétion, parce que, comme la raison est toujours de son côté, il veut que nous montrions que ce n'est jamais que par raison, que nous soutenons son parti; et comme il fit taire le démon qui voulait lui donner des louanges, ainsi commanderait-il à votre indignation de s'apaiser, si c'était en sa considération qu'elle voulût s'émouvoir [3]. Par conséquent, ne l'offensez pas, sous prétexte de vouloir venger les offenses, que

[1] Non semper in peccatores vindicandum, nonnumquam amplius prodest clementia tibi ad patientiam, lapso ad correptionem : denique Samaritani a quibus ignis arcetur, citius crediderunt. S. Ambr. act. VIII.

[2] Esto sit naturæ irasci, aut plerumque causæ : hominis est tamen temperare iracundiam, non leonino raptari furore, non assuescere clamori. etc. Scriptum est enim, vir iracundus effodit peccatum. S. Ambr. ep. LXXXII, l. II.

[3] Facillime zelo tuo spiritus illudet erroris, si scientiam negligas, nec habet calidus hostis machinamentum efficacius ad tollendam de corde dilectionem, quam si efficere possit, ut in ea incautè et non cum ratione ambuletur. S. Bern. serm. XIX, *in Cant.*

les autres commettent contre lui ; et si c'est le vrai zèle de sa gloire qui vous touche, commencez par vous corriger vous-même de ces passions turbulentes qui lui déplaisent. Faites-moi cette grâce, mon Dieu, de me corriger, si jamais je me laisse aller à cette mauvaise humeur, ou plutôt empêchez, par votre grâce, que je m'y laisse jamais entraîner.

TROISIÈME POINT.

DOUCEUR DE NOTRE-SEIGNEUR.

Jésus-Christ connaissant que le zèle de ses Apôtres les avait poussés à une passion trop vindicative, les en reprit, en leur disant, qu'ils ne connaissent pas encore son esprit de douceur, et qu'ils devaient savoir, qu'il n'était venu au monde que pour sauver les âmes, et non pour les perdre. Considérez combien l'esprit de Jésus est opposé à l'esprit des hommes. Les Samaritains se conduisant par l'esprit du monde, ne craignent point de faire au Sauveur l'affront de lui fermer les portes de leur ville, quoique auparavant, ils lui eussent fait une entrée si solennelle; les disciples, qui se laissent conduire par l'esprit de la nature, sont indignés de l'injure que l'on fait à leur Maître, et demandent à en tirer vengeance ; mais Jésus, dont l'esprit est l'esprit d'humilité, d'amour et de douceur, souffre cette injure, sans s'en fâcher, et défend aux siens de s'en émouvoir [1]. C'est par ce généreux mépris du mépris des hommes, et des sentiments de la nature, qu'il fait paraître qu'il est le vrai Fils de Dieu. C'est également par cette vertu, que nous devons montrer que nous sommes les enfants de ce Père céleste, parce que, sans écouter les maximes du monde et les sentiments de la nature, nous en croyons simplement notre Père, et nous nous arrêtons seulement à ce qu'il nous a recommandé, quand il nous a dit qu'il fallait être doux les uns envers les autres, et se supporter mutuellement comme des frères [2].

[1] Spiritus enim meus super mel dulcis, et hereditas mea super mel et favum. *Eccli.* XXIV.

[2] Et eritis filii Altissimi, quia ipse benignus est super ingratos et malos. *S. Luc.* VI.

Si Notre-Seigneur eut voulu écouter ce que lui représentaient ses Apôtres, et ce que le monde eût pu lui suggérer dans cette circonstance, il eût aussitôt anéanti les Samaritains; mais, passant par dessus toutes ces considérations, il ne s'arrêtait qu'à cette seule raison : *Qu'il était venu pour sauver les âmes, et non pour les perdre;* et ainsi il se comportait partout en Sauveur, et non pas en Seigneur ou en juge. Les Samaritains, contrairement à ses disciples, n'avaient devant les yeux que des considérations d'Etat, et leurs passions qui les offusquaient, les empêchaient de se comporter autrement qu'en personnes politiques et passionnées.

Si donc maintenant vous voulez imiter votre Jésus, et devenir un véritable enfant de Dieu comme lui, autant que vous pouvez l'être par la grâce; imitez-le dans cette douceur d'esprit [1], et pour la pratiquer au milieu des contrariétés, apprenez à ne point laisser votre esprit s'arrêter à toutes les considérations, que peuvent lui suggérer le monde et la nature, pour se fâcher et s'irriter. Mais apprenez plutôt à l'arrêter, comme faisait Notre-Seigneur, vous représentant que vous n'êtes venu au monde, que pour sauver votre âme, et aider au salut des autres, selon votre vocation; que pour cet effet, la colère et la vengeance ne valent rien, et que c'est par la douceur, par la souffrance et par la patience, qu'on aide à sauver les autres. Ne vous défendez point, mes bien-aimés, disait l'Apôtre, mais donnez lieu à la colère [2]; c'est-à-dire, ne vous arrêtez point à ces raisons dont le monde s'autorise souvent pour se venger, et pour se faire accroire qu'il a droit de le faire; mais sans mot dire, et sans tant de discours, laissez un peu passer l'ardeur de la colère, et n'opposez à tous ces raisonnements du monde, que cette seule raison de votre salut, et du moyen de l'obtenir, qui est la douceur. En agissant ainsi, vous êtes, selon le désir de l'Apôtre, un véritable enfant de Dieu, droit et simple dans ses pensées, qui ne veut que son salut, et qui se maintient dans la douceur d'es-

[1] Vos ergo qui ejus spiritu signati estis, facta ejus imitamini. Beda hic.

[2] Non vosmetipsos defendentes, carissimi, sed date locum iræ. *Rom.* XII.

prit [1]. Ah! que je crains, disait le même Apôtre, que comme le serpent a séduit Eve par sa ruse, de même vos sens ne soient pervertis, et qu'ils ne viennent à déchoir de la simplicité de Jésus-Christ [2].

Faites sur ces paroles ces trois réflexions : La première, que le serpent a séduit Eve par un faux raisonnement, lui persuadant qu'il n'y avait point de mal à prendre du fruit défendu, et que la première faute de cette femme, fut de ne pas s'arrêter simplement et uniquement à la défense que Dieu leur en avait faite.

En second lieu, considérez que ce même serpent trompe le monde de la même manière, en pervertissant les sens extérieurs et intérieurs, et en nous portant à raisonner selon le sentiment de la nature, qui est contraire à notre salut, et aux moyens de le procurer; il nous trompe ainsi miserablement, en nous éloignant des pensées de la grâce et du salut.

Enfin, sachez qu'il y a sujet de craindre que vous ne vous laissiez aller comme les autres à cette erreur. C'est pour vous que l'Apôtre craint, puisque c'est vous qui ne marchez pas dans la simplicité de Jesus-Christ : c'est vous qui ne voudriez pas entendre qu'on vous dise, que se fâcher, ce n'est pas là l'esprit de Jésus, que ce n'est pas là être enfant de Dieu. Vous auriez aussitôt vos reparties du monde, pour vous excuser, et pour vous entretenir dans votre passion [3]. Ah! qu'il y a de danger que le serpent n'ait passé par là, qu'il n'y ait répandu son venin, et que vous n'en guérissiez pas aisément. Qu'en dites-vous?....

Avouez votre faiblesse, et tâchez de la fortifier par de nouvelles résolutions prises, ou de la considération de Jésus, qui est le premier-né et le chef des enfants de Dieu, ou de ses paroles et de ses exemples. Considérez encore la beauté de la vertu de douceur, la laideur du vice opposé, la peine inutile qu'on se donne en se fâchant, le souverain moyen de remédier

[1] Ut sitis sine querela et simplices filii Dei. *Phil.* II.

[2] Timeo autem, ne sicut serpens Evam seduxit astutia sua, ita corrumpantur sensus vestri, et excidant a simplicitate quæ est in Christo. II *Cor.* II; *Gen.* III.

[3] Deridetur enim justi simplicitas. *Job.* XII.

aux inconvénients par la mansuétude, et mille autres sujets de vous reconnaître, et de vous remettre dans votre devoir [1]. Mon Jésus, je ne veux, s'il vous plaît, que cette parole qui me touche, que ce n'est pas votre esprit de rendre une aigreur pour celle qu'on reçoit; car le plus grand de tous mes désirs, c'est d'être animé de votre esprit, et de vivre de votre vie.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Insolence des Samaritains, qui refusent l'entrée de leur ville à Notre-Seigneur.

Quelle fut l'insolence de ces Samaritains, qui osèrent refuser l'entrée de leur ville, à celui qu'ils avaient reçu peu auparavant avec tant d'affection! Que leur a-t-il fait depuis ce temps? Qu'en craignent-ils? C'est, disent-ils, qu'il va à Jérusalem pour traiter avec leurs ennemis, et qu'il pourrait les trahir. Mon âme, qu'en dis-tu? Jésus était-il homme à se mêler de leurs affaires? Tu vois assez leur fausse alarme. Mais ne crains-tu pas parfois comme eux, que si tu reçois ton Jésus, quand il se présente, pour converser avec toi plus familièrement, qu'il ne t'arrive quelque mal, ou dans ton corps, ou dans ton honneur, ou dans tes biens? Penses-tu que ton Jésus soit malfaisant? Et quand tu devrais souffrir quelque peine, ne voudrais-tu pas bien la supporter, pour avoir l'honneur de sa familiarité et de sa sainte présence? Fais attention à ce que tu vas répondre; car il n'y a que la crainte de souffrir, dans le recueillement et dans cette retenue qu'il faut avoir, pour jouir de ce divin entretien, qui est cause que tu es privée de cette faveur et de cette grâce.

DEUXIÈME POINT.

Indignation des deux disciples contre les Samaritains.

Deux disciples de Notre-Seigneur s'indignent de cette grossièreté, et voudraient, si leur maître les en croyait, que le feu descendît aussitôt du ciel, pour dévorer la ville et tous ses habitants, tant ils ont de zèle et de

[1] Accusas indignationem fratris tui, et quod hostiliter se gerat erga te, cur igitur non diversa via studes incedere, sed ipse magis irasci vis? Non potest igni ignis extingui, repugnet enim hoc naturæ, sic neque furore alio demulceri poterit unquam. Verum quod igni est aqua, hoc est iræ mansuetudo. S. Chrys. *in Gen.*

cœur pour leur bon maître. Mais ils en avaient trop, et s'ils le connaissaient si bon, pour mériter plus d'honneur et de courtoisie, que les Samaritains ne lui en accordaient, ils devaient se souvenir que sa bonté ne voulait pas être vengée par des passions si violentes. Oh! qu'il nous en échappe souvent de semblables, et que nous demanderions volontiers à Dieu, pourquoi il ne châtie pas ces impies, ces blasphémateurs, et n'en fait pas un exemple de sa justice pour intimider les autres, et se faire craindre. Et après tout cela, nous croirons que nous méritons beaucoup, que nous sommes fort zélés et portés pour la religion. Il peut se faire qu'il en soit ainsi; mais il peut arriver plus souvent, que ce ne soit qu'une pure passion naturelle, et même une passion vicieuse, quand elle passe la raison, ou qu'elle blesse la charité, la douceur, ou tout autre vertu qui réparerait mieux que ce faux zèle, l'honneur de Dieu ravi par le péché. N'est-il pas vrai, que si avec l'esprit de charité et de douceur, vous aviez dit un mot à ce blasphémateur, et que vous lui eussiez fait connaître son péché, vous auriez plus avancé la gloire de Dieu, qu'en vous fâchant? Que ne tâchez-vous donc d'adoucir votre esprit; et, pour vous y affectionner, reconnaissez qu'il y a plus de zèle et de vertu dans la douceur que dans la colère.

TROISIÈME POINT.

Douceur de Notre-Seigneur.

Apprenons cette douceur de Jésus, qui en est le vrai maître, et apprenons à la bien pratiquer comme lui, de cœur, de bouche et d'effet. Premièrement, il montre bien qu'il la porte dans son cœur, en ne se fâchant point contre ces habitants de Samarie, qui lui refusent le passage. Secondement, il la fait voir dans ses paroles, qui sont toutes de miel et de douceur : Vous ne savez pas, dit-il à ses deux disciples qui s'étaient indignés, par quel esprit vous êtes poussés, car ce n'est pas le mien, ce n'est pas être Sauveur de perdre les corps et les âmes, comme vous le désirez, je ne suis venu que pour les sauver. Oh! qu'il est vrai que la grâce et la douceur étaient sur ses lèvres!...

Enfin il la fait paraître dans ses actions, en se retirant de cette ville, dont le passage lui était fermé, comme s'il n'eût pas eu la puissance d'y passer malgré leur refus; mais il n'employait sa puissance que pour nous montrer ses vertus, et nous apprendre que, si nous voulons être enfants de Dieu, il faut que nous nous efforcions d'être doux et débonnaires comme lui; et pour l'imiter dans cette vertu, qu'il fallait faire comme les enfants, qui sans raisonner, ne pensent qu'au commandement qui leur est imposé.

Jésus ne pensait qu'à sauver les âmes, puisqu'il n'était venu que pour cela; ce doit être aussi notre unique pensée, puisque nous ne sommes créés que pour nous sauver, et que la douceur d'esprit en est un moyen aussi efficace, que la colère en est un puissant obstacle. Mon âme, il peut se faire qu'en tout autre sujet, la multitude des raisons pourrait servir; mais ici, elle ne fait que nuire là où il faut simplement obéir, et où il ne faut point d'autre raison, sinon que c'est Dieu qui l'ordonne.

DIX-SEPTIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE,

GRANDEUR DU PREMIER COMMANDEMENT.

Quel est le plus grand de tous les commandements de la loi[1].

Vous aimerez votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme, et de tout votre esprit. Voilà le plus grand et le premier commandement[2].

Le Sujet est pris de l'Evangile du jour. Nous y voyons qu'un docteur de la loi ayant demandé à Notre-Seigneur, quel était le plus grand de tous les commandements, Jésus lui répondit : Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, c'est là le premier et le plus grand commandement, et le second qui se rapporte à l'amour du prochain, lui est semblable. Ce docteur n'avait fait cette demande à Notre-Seigneur que pour le tenter, et pour voir s'il ne dirait point, que c'était lui qu'il fallait aimer par-dessus tout, parce qu'il était Dieu[3]; c'est pourquoi le Sauveur l'interroge lui, et ceux qui l'accompagnaient, touchant la croyance qu'ils avaient au Messie, et les contraint d'avouer, en leur citant un texte exprès de l'Ecriture, qu'il devait être Fils de Dieu[4]. Mais nous nous bornerons dans cette méditation, à considérer la grandeur du premier com-

[1] Quod est mandatum magnum in lege ?

[2] Diliges Dominum Deum tuum ex toto corde tuo, et in tota mente tua, *S. Matth.* XXII.

[3] Putantes causas sibi allaturum ad mandatum hoc corrigendum, aliquid addendo quoniam Deum se faciebat. S. Chrys.

[4] Quid vobis videtur de Christo : Cujus filius est ? Dicunt ei David. Ait illis : Quomodo ergo David in spiritu vocat eum Dominum dicens : Dicit Dominus Domino meo, etc. Si ergo David vocat eum Dominum, quomodo filius ejus est.

mandement. Et parce que la grandeur d'une chose se connaît par ses dimensions, la longueur, la largeur, la hauteur, et la profondeur, nous nous servirons de ce moyen, pour arriver à la connaissance de la grandeur de ce commandement, ainsi que l'Apôtre nous exhorte à le faire [1].

La Fin est d'apprendre la grandeur de ce commandement, pour s'exciter davantage à le garder, et à aimer Dieu, comme nous le devons.

La Forme est en ces trois points :

1° Etendue, ou largeur du commandement d'aimer Dieu.

2° Sa longueur.

3° Sa hauteur, et sa profondeur.

PREMIER POINT.

ÉTENDUE OU LARGEUR DU PREMIER COMMANDEMENT.

Vous aimerez votre Dieu de tout votre cœur [2]. Pour connaître l'étendue ou la largeur de ce commandement, il faut la considérer dans les trois voies ou états de la perfection. Et commençant par la voie purgative, il faut savoir avant tout, qu'il n'y a aucun mal qui ne soit entièrement défendu par ce précepte ; si bien qu'il s'étend à toutes les actions que nous pouvons faire, à toutes les paroles que nous devons dire, et à toutes les pensées que nous pouvons concevoir, puisque nous pouvons pécher de toutes ces manières ; la défense, par conséquent, doit s'étendre à tous les mouvements, qui peuvent nous porter au péché. Voyez quelle est la grandeur de ce commandement ; son étendue est si vaste, qu'il comprend tout ce que les hommes peuvent faire dans l'usage de la raison, pour ne rien faire qui ne soit raisonnable.

Les autres commandements portent la défense de quelque péché particulier ; mais celui-ci les défend tous universellement, parce que tous sont contraires à la charité. Tout péché, en tant qu'il offense Dieu, est contraire à son amour, ou parce qu'il le

[1] In caritate radicati et fundati, ut possitis comprehendere, quæ sit latitudo, et longitudo et sublimitas et profundum. *Ephes.* III.

[2] *Ex toto corde*, id est intellectu, ut nullum in confessione divinitatis relinquas errori locum. *In tota anima*, id est voluntate ut nihil ei contrarium, velis. *Et in tota mente tua*, id est, memoria nihil reminiscens quo minus de eo sentias. Interlin.

chasse tout à fait d'une âme, ou parce qu'il en empêche les actes et la ferveur ; et partant, il est autant défendu que l'amour est commandé ; le premier article de ce commandement d'amour est donc, de ne rien faire qui lui soit opposé [1]. Et parce que l'amour-propre et l'amour du monde lui sont contraires, quand ils sont déréglés, et qu'ils se dérèglent par les passions, et par les trois concupiscences, qui sont la source des péchés capitaux, ce commandement nous impose l'obligation d'y prendre garde. En effet, n'est-il pas écrit ailleurs, que l'amitié de ce monde est ennemie de Dieu, et que quiconque a trop d'amour pour lui, n'en a pas assez pour son Dieu [2]. Entends-tu mon âme, tu aimes d'autant moins ton Dieu, que tu aimes davantage l'honneur, les biens et les plaisirs [3]....

En second lieu, dans la voie illuminative, et dans l'état de ceux qui s'avancent dans la perfection, il nous oblige autant à acquérir toutes les vertus, et à être prêts à en exercer les actes, que la charité a besoin de leur secours, pour se conserver dans notre âme [4]. Elle en a un tel besoin, de l'avis des saints docteurs, qu'elle ne saurait subsister longtemps sans leur assistance, comme l'âme ne pourrait rester unie au corps, si les parties nécessaires à la vie venaient à lui manquer. Et comme il n'y a point de bonnes œuvres, en dehors d'une fin bonne et louable, et qu'il n'y en a point de meilleure, que de vouloir plaire à Dieu, en tout ce que l'on fait ; c'est par ce commandement que nous sommes excités à tendre à cette fin, ou immédiatement, en nous proposant uniquement de contenter Dieu ; ou si nous prétendons une fin naturelle et temporelle, en la rapportant à cette fin surnaturelle [5]. Autrement, l'action serait frustrée de son mérite, et privée de la

[1] S. Thom. I, II, q. LXXII, art. 9 ; q. LXXXVIII, art. 1; ad 1, II, II, q. CV, art. 1, ad 1.

[2] Amicitia hujus mundi inimica est Dei : quicumque ergo voluerit amicus esse sæculi hujus, inimicus Dei constituitur. *Jac.* V.

[3] Si quis diligit mundum, non est caritas Patris in eo. I *Joan.* I.

[4] Ideo cum caritate, necesse est habere alias etiam virtutes morales. I, II q. LXV, art. III.

[5] Deus est diligendus sicut finis ultimus, ad quem omnia sunt referenda, et ideo totalitas quædam fuit designanda circa præceptum de dilectione Dei. I, II, q. XLIV, art. 4.

part qu'elle pouvait et devait avoir, avec ce commandement d'amour, pour n'être point inutile et perdue. Or, comme c'est une obligation pour ceux qui commencent, de ne faire aucune action mauvaise, de même est-ce un devoir pour ceux qui s'avancent, de faire en sorte qu'il ne leur en échappe aucune, qui soit oiseuse et qui ne soit bonne; parce qu'alors ils n'aimeraient pas Dieu de tout leur cœur, puisque leur cœur ne serait pas tout à Dieu [1]. Vous voyez donc que ce commandement ne s'arrête pas seulement à la première voie qui défend le mal ; mais qu'il passe à la seconde qui regarde le bien ; voyez maintenant comment il va jusqu'à la troisième, la voie des parfaits, en leur conseillant le plus grand bien.

Ils ne seraient pas parfaits, et ils ne s'uniraient pas à Dieu comme il faut, s'ils ne l'aimaient de tout leur cœur ; puisque la perfection et l'union ne sont que dans cet amour [2], qui est si unitif et si merveilleux, que, de deux cœurs, il n'en fait qu'un, et que, de la créature et de Dieu, il ne fait qu'un même esprit, et une même volonté [3]. Que l'âme lui présente ses souhaits, Dieu les exauce. Que Dieu déclare à cette âme ses volontés, elle les adore, et s'y conforme aussi bien dans l'adversité que dans la prospérité, puisqu'il ne saurait lui arriver de plus grand malheur, que de se voir désunie tant soit peu de son Dieu. Et, quoique cette union ne soit parfaite et accomplie qu'au ciel, elle commence cependant sur la terre; et autant le précepte a d'étendue et de grandeur, autant le cœur tend à s'élever, par des affections ardentes et enflammées, à cette charité, jusqu'à ce qu'il arrive au sein de Dieu, où il s'arrête et se repose. O mon Dieu ! dilatez, s'il vous plaît, mon pauvre cœur, afin qu'il puisse s'étendre et s'avancer aussi loin que peut aller votre commandement [4].

[1] Qui timet Deum, nihil negligit. *Eccli.* VII.

[2] Super omnia hæc caritatem habete, quod est vinculum perfectionis. *Col.* III.

[3] Qui adhæret Domino, unus Spiritus est. II *Cor.* VI.

[4] Viam mandatorum tuorum cucurri, cum dilatasti cor meum. *Psal.* CXVIII.

DEUXIÈME POINT.

LONGUEUR DU COMMANDEMENT DE LA CHARITÉ.

Considérez maintenant la longueur de sa durée, et vous remarquerez, qu'il existe depuis le commencement du temps passé, qu'il subsiste encore actuellement, et qu'il subsistera toute l'Éternité. L'homme ne fut pas plus tôt créé que ce commandement fut écrit dans son cœur ; de sorte que, comme dit un saint, il pouvait reconnaître dans le fond de son âme, le devoir qui l'obligeait d'aimer plus que lui-même, celui qui ne lui avait donné une âme raisonnable, qu'afin qu'il lui rendît cette reconnaissance [1]. La loi écrite et la loi de grâce, qui ont été établies ensuite, n'ont été que de nouvelles déclarations de cette loi naturelle, que la malice des hommes voulait presque abolir [2]. L'une excitait à la garder par la crainte des peines, dont étaient menacés ceux qui la violeraient, et l'autre nous y invite par l'offre des grandes récompenses promises à ceux qui y seraient obéissants, ou plutôt elle nous y excite par les moyens qu'elle nous donne de l'accomplir dans la perfection, en nous y portant plutôt par la considération de notre devoir, que par la crainte des châtiments, ou par l'attente des récompenses.

Maintenant, pour le présent, à peine y a-t-il quelqu'un qui ne sache que, depuis le premier instant jusqu'au dernier soupir de sa vie, il est tenu de ne rien faire contre ce commandement d'amour [3], et qu'il n'y a ni lieu, ni heure, ni personne, ni affaire, ni infirmité, ni excuse, ni raison, ni prétexte qui puisse le dispenser de l'obligation de le garder inviolablement, autant qu'on le peut en cette vie [4]. De sorte qu'il n'est pas même en la puissance de celui qui lui a fait ce commandement, de lui en donner la moindre dispense, parce que ce que dit un Sage est vrai,

[1] Clamat innata ratio ut quisque se illi subjiciat, a quo habet ut sit. B. Laur. Just. l. *de obed.* c. v.

[2] Dabo legem meam in visceribus eorum et in corde scribam eam. *Jerem* XXXI; *Hebr.* X.

[3] Omnibus diebus vitæ tuæ in mente habeto Deum, et cave ne aliquando peccato consentias et prætermittas præcepta Domini Dei nostri. *Tob.* IV.

[4] Discant timere me omni tempore. *Deut.* IV.

qu'il n'y a point de temps où Dieu puisse permettre à un homme, de l'offenser impunément [1]. Oh! que la durée d'un si doux commandement ne doit point nous être ennuyeuse, puisque c'est elle qui rend notre vie longue, en la rendant pleine de mérite! Car est-ce vivre, que de ne vivre pas pour Dieu? et tout le temps qu'on emploie à aimer tout autre objet, n'est-il pas entièrement perdu? Il y a des enfants de cent ans, dit l'Écriture [2], parce qu'il y a des vieillards qui n'ont pas plus vécu qu'un enfant, quoiqu'ils soient arrivés jusqu'à une extrême veillesse, parce qu'ils ont si mal employé leur vie, qu'il ne leur reste que le regret de l'avoir perdue presque toute entière. Et il y en a d'autres, dit le même Saint-Esprit, qui sont pleins de jours malgré leur jeunesse, parce qu'ils sont remplis de mérites, et qu'ils ont employé leur vie à faire des œuvres de charité [3].

Enfin, ce commandement dure plus que les années et que les siècles, puisqu'il durera autant que l'éternité même [4]. Nous sommes obligés maintenant de croire à ce que Dieu a révélé, et d'espérer le bonheur qu'il nous a promis; mais, quand nous le verrons clairement dans le ciel, et que nous jouirons de lui, par cette claire vue de ses perfections, nous serons dispensés de ces actes de foi et d'espérance; or, tant que Dieu sera Dieu, nous ne cesserons jamais de l'aimer, si bien qu'il est certain, que la durée de notre charité, ne peut se mesurer que par la durée de l'éternité même. Oh! quel bonheur, qu'il nous soit non seulement permis, mais même commandé d'aimer un si grand Dieu, et que nous puissions commencer dès cette vie, cet exercice que nous continuerons éternellement dans le ciel!... Oh! que nous serons heureux dans le ciel, de pouvoir aimer Dieu sans crainte de l'offenser!... Oh! qu'on est malheureux dans l'enfer, de ne pouvoir jamais aimer un objet si aimable!...

[1] Nemini mandavit impie agere et nemini dedit spatium peccandi. *Eccli.* XV.

[2] Puer centum annorum morietur. *Isaiæ.* LXIII.

[3] Quæ pro nihilo habentur, eorum anni erunt. Senectus venerabilis est non diuturna, neque annorum numero computata, cani autem sunt sensus hominis et ætas senectutis vita immaculata. *Sap.* IX.

[4] Caritas numquam excidit. I *Cor.* XIII.
Deus cordis mei, et pars mea Deus in æternum. *Psalm.* LXXII.

Oh ! que Dieu doit être un bien souverain et souverainement aimable, puisqu'on est obligé nécessairement de l'aimer par-dessus tout autre objet, puisqu'il est impossible de ne pas l'aimer quand on le voit, puisque c'est sa vue qui fait le paradis et le bonheur des saints, et que l'enfer consiste à ne le pas voir, et à savoir avec certitude qu'on ne le verra jamais[1] !... Oh ! jamais ne voir Dieu ! jamais n'aimer que Dieu, que ce sont des états bien différents !... Ils dépendent pourtant de cette vie, et de l'amour qu'on commence à avoir pour son Dieu !...

TROISIÈME POINT.

HAUTEUR ET PROFONDEUR DE CE COMMANDEMENT.

Elevez maintenant votre pensée pour considérer la hauteur de ce divin commandement ; car, soit que vous regardiez cet amour en lui-même, soit que vous le considériez dans la personne qui aime, ou dans celle qu'il fait aimer, vous avouerez qu'il n'y a rien de plus éminent, ni de plus relevé. C'est Dieu même tout grand, tout parfait, tout puissant, tout adorable qu'il est, qui est l'objet de ces affections ; et l'homme qui a l'honneur d'aimer ce grand Dieu, est plus grand que tous les hommes, et que tous les anges qui n'auraient pas ce bonheur. Il est au-dessus de toutes les créatures, de toute la nature[2], et il participe à la grandeur de celui qu'il aime si saintement, puisqu'il lui est uni, et que ce divin ami ne donne point son amour, sans se donner lui-même[3].

Enfin, cet excellent amour est la plus belle et la plus sainte de toutes les qualités, que nous puissions avoir en cette vie[4], soit naturellement, soit par notre industrie, soit par la grâce ; puisque les séraphins ne sont les premiers anges, que parce qu'ils ont plus d'amour ; et que la reine des anges et la mère de Dieu

[1] Solum est caritatis donum quod dividit inter filios regni æterni, et filios perditionis æternæ. S. Aug. xv, *de Trin.* xviii.

[2] Celui-là est vraiment grand, qui a une vraie charité. *Imitat.* liv. I, ch. iii.

[3] Deus caritas est, et qui manet in carite, in Deo manet ; et Deus in eo. I *Joan.* iv.

[4] Æmulamini charismata meliora, et adhuc excellentiorem viam vobis demonstro. I *Cor.* xii.

n'aurait pas un trône plus élevé que le leur, si elle n'était pas d'abord élevée à un état d'amour plus éminent. N'est-ce pas là une qualité vraiment grande, puisqu'il n'y a point de grandeur sur la terre, ni au ciel, qui n'en provienne, et que celui qui a plus d'amour a plus de grandeur[1]. Ce qui vous rend plus grand, ce n'est pas d'être docteur, vierge, prédicateur, confesseur, martyr, apôtre, prophète Thaumaturge, ange ou archange; mais c'est si vous avez plus de charité. Celui-là seul est le plus grand devant Dieu, qui est plus grand en charité[2]. Dieu peut en faire telle part à qui il lui plaira; mais quand il l'a faite à une âme, cette âme devient à proportion si grande, que Dieu lui ôterait plutôt la part de sa charité, que la part de sa grandeur, tant il est vrai que la charité et la grandeur sont tellement unies ensemble, qu'il n'y a point de charité sans grandeur, ni de grandeur sans charité[3]. Mais quoi donc fait les grandeurs du monde qui sont sans charité. Mon âme, au lieu de chercher maintenant ce qui les fait, pensons plutôt à les mépriser, de quelque main qu'elles puissent être faites, si la charité ne s'y trouve pas.

C'est la *profondeur* de cette divine qualité, qui soutient sa *hauteur;* elle anéantit tellement toute autre grandeur du monde, qu'elle regarde comme rien le monde entier, ses richesses, ses plaisirs, sa noblesse, ses maisons, ses palais, ses exploits, ses honneurs, et tout ce qui fait parade de grandeur. Si un Apôtre a dit vrai, en disant qu'il regardait tout cela comme de l'ordure[4]; c'est la charité qui lui a fait dire vrai, car c'est elle qui lui a fait dire cela; en effet, c'est elle qui fait voir tout ce qui est hors de Dieu, comme s'il n'était point, ou comme s'il n'était qu'un objet d'horreur et d'abomination[5]. La créature qui aime son Dieu, se reconnaît

[1] Cum quæritur utrum quisque sit homo bonus, non quæritur quid credat, sut speret, sed quid amet. S. Aug. *in Euch.*

[2] Quantitas cujusque animæ æstimatur de mensura caritatis quam habet, ut v. g. quæ multum habet caritatis, magna sit, quæ parum parva, etc. S. Bern. serm. XXVII, *in Cant.*

[3] In omnibus scripturis supereminentissimam viam, supereminentissimum locum caritas obtinet. S. Aug. *in Psal.* CIII.

[4] Propter quem omnia detrimentum feci, et arbitror ut stercora, *Phil.* III.

[5] Si linguis hominum loquar, etc., caritatem autem non habeam, nihil sum. I *Cor.* XIII.

si petite et si éloignée de ce grand Dieu, qu'elle s'étonne comment elle peut en être aimée. De plus, voyant que Dieu l'aime encore davantage, quand elle se reconnaît petite et pour ce qu'elle est, elle s'abaisse si volontiers, et s'anéantit si profondément, dans ce néant d'où elle a été tirée, qu'il est merveilleux qu'une âme soit si élevée et si basse en même temps; plus elle s'élève vers son Dieu, plus elle s'abaisse en elle-même, mais aussi plus elle s'abaisse et plus Dieu l'élève[1]. O mon âme, si tu ne sais pas monter en haut, abaisse-toi, et tu te trouveras élevée! et si tu ne sais pas t'abaisser, n'aspire pas à monter, car tu serais aussitôt précipitée, comme ces anges qui ont voulu monter, quand il fallait descendre [2]. O mon Dieu! de qui les grands ouvrages sont faits de rien, et dont le plus parfait ouvrage est la charité que vous produisez dans nos âmes, mettez-y premièrement la profonde connaissance de mon néant, et sur ce fondement, bâtissez autant de degrés d'amour et de grâce, qu'il m'en faut pour arriver aux degrés de la gloire et de la béatitude, où vous daignez m'appeler et me conduire.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

De l'étendue ou largeur du commandement d'aimer Dieu.

La grandeur du premier commandement se reconnaît, quant à son étendue dans les trois voies de la perfection. C'est lui qui, dans la vie purgative, défend toute sorte de mal, quelque léger qu'il soit; car l'amour ne saurait souffrir que son bien-aimé soit offensé. C'est lui qui, dans ce second degré de la perfection, qui est l'état de ceux qui s'avancent, ordonne le bien qu'ils doivent faire, et leur recommande de ne rien faire qui ne soit bien, car l'amour de Dieu n'est point oisif; s'il est dans un cœur, il faut qu'il travaille, et s'il ne travaille point, il n'est point dans ce cœur. Enfin, c'est lui qui unit les parfaits à Dieu, puisqu'il n'y a point d'union que par la charité; elle est si unissante, que de deux elle n'en fait qu'un, et l'âme sera telle que sera son amour. Si elle aime la terre et les plaisirs, elle de-

[1] Qui minor est, hic major est. *S. Luc.* IX.
Qui major est, fiat sicut minor. Ibid. XXII.

[2] Plus les saints sont élevés dans la gloire, plus ils sont tous humbles en eux-mêmes. *Imitat.* liv. III, ch. LVIII.

vient toute terrestre et animale; si elle aime le ciel et son Dieu, elle est toute céleste, toute spirituelle et divine. Ah! Dieu, quelle parole, que pour devenir un avec Dieu il ne faut qu'aimer Dieu!...Hé mon Dieu! fallait-il un commandement pour vous faire aimer, vous êtes si aimable qu'il me semble que c'est assez d'en avoir la permission et le moyen? Et cependant mon fils, tu m'aimes si peu, après un si grand commandement, qu'il semble que ce soit une chose indifférente, et que tu n'y sois nullement obligé....

DEUXIÈME POINT.

Sa longueur.

Il faut considérer la longueur de cet amour dans le passé, le présent et l'avenir; et si vous y réfléchissez, vous verrez que pour le passé, le commandement en a été donné, dès que le premier homme a été créé, Dieu lui ayant donné un cœur qui était capable de l'aimer, et y ayant gravé cette loi, qui lui disait intelligiblement, qu'il n'était fait que pour l'aimer. Pour le présent, ce commandement est d'aussi longue durée que toute votre vie; car, depuis que vous commencez à vivre en homme par la raison, vous commencez à être soumis à ce précepte qui vous oblige, pour le moins, à ne rien faire qui lui soit contraire ; et il n'y a aucun moment de votre vie, quand elle durerait autant que le monde, où vous soyez dispensé de cet ordre. C'est pour toujours qu'il ne faut point l'offenser; il n'y a ni temps, ni lieu, ni personne, qui vous en donne la permission, Dieu lui-même ne peut vous la donner. Et quant la vie sera passée, ne croyez pas que l'obligation du commandement soit éteinte, car c'est toute l'éternité qu'il faut aimer Dieu, ou il faut renoncer à le voir. Car on ne saurait le voir sans l'aimer, et il est si aimable, qu'une âme damnée pour toujours, n'a point de plus cruel enfer, que de savoir et de penser qu'elle ne le verra jamais. Oh! quelle pensée! oh! quelle âme, oh! qu'il vaut bien mieux commencer à l'aimer ici-bas, pour pouvoir l'aimer toujours!

TROISIÈME POINT.

Hauteur et profondeur de cet amour.

La hauteur et la profondeur du divin amour vont ensemble, car si la hauteur élève une personne au-dessus de toute la nature, la profondeur l'abaisse au-dessous; si la hauteur l'attache à son Dieu, la profondeur la détache d'elle-même, et de tout ce que le monde estime, pour n'estimer que Dieu et ce qui y conduit. Enfin, comme il n'y a rien de plus excellent, de plus haut, et de plus divin, qu'une créature qui aime Dieu, parce qu'elle participe à ses grandeurs; aussi n'y a-t-il rien de plus petit, de

plus bas, et de plus abject, que cette même créature, à ses yeux et dans sa propre pensée; car la connaissance et l'amour de Dieu l'élèvent en proportion de ce que la connaissance et le mépris d'elle-même l'abaissent. Et ainsi voilà une hauteur et une profondeur, qui sont bien dissemblables dans leurs effets, mais qui se ressemblent et s'accordent dans leur fin, en tant que l'une et l'autre partie, nous font voir la grandeur de la charité, et nous excitent à en faire le cas qu'elle mérite.

Quand j'aurais toutes les grandeurs imaginables, si je n'ai pas la charité, je n'ai que du vent et du bruit, et je ne suis rien, disait le grand Apôtre. Je ne doute pas que vous ne teniez le même langage, car, vous ne seriez pas assez téméraire pour parler autrement; mais de savoir si vous le diriez, avec le même sentiment que l'Apôtre, c'est à vous d'y penser. J'aimerais mieux le ressentir sans en parler, que d'en parler sans le ressentir, mais d'en parler avec le sentiment de saint Paul, pour s'y affectionner toujours davantage, et y porter tous ceux avec qui on traite, c'est ce qu'il faut souhaiter, et demander avec saint Augustin [1]. Faites, mon Dieu, que je me connaisse, pour me haïr, et que je vous connaisse, pour vous aimer.

SUJET DES MÉDITATIONS DE CETTE SEMAINE.

Nous voyons dans la suite de l'Evangile, que Jésus invite un jeune homme de condition, à quitter ses richesses, pour devenir plus parfait; mais ce jeune homme qui avait, toute sa vie, gardé les commandements de Dieu, ne pût se résoudre à suivre ce conseil, parce qu'il était trop attaché à ses biens. Notre-Seigneur enprend occasion de s'élever contre l'affection que les hommes ont pour les commodités de ce monde, et de recommander la pauvreté volontaire, qui a pour récompense dès cette vie, le centuple de ce qu'on quitte, et pour l'autre, le bonheur éternel. Nous prendrons donc comme sujet de nos méditations de cette semaine, le parfait détachement des biens de ce monde, que toutes sortes de personnes doivent avoir selon leur condition.

[1] Noverim me, noverim te.

LUNDI.

L'ATTACHEMENT AUX BIENS DE CE MONDE EST UN OBSTACLE A LA PERFECTION.

Une chose vous manque[1].

Le Sujet est suffisamment expliqué dans les points de la méditation, où l'on voit qu'un jeune homme demande à Notre-Seigneur, ce qu'il devait faire pour être sauvé; à cette question Jésus répond qu'il fallait observer les commandements de Dieu. Comme ce jeune homme affirmait qu'il les avait gardés, Jésus ajoute qu'une chose lui manque, c'est de penser à la perfection, et, pour cet effet, de se détacher de la trop grande affection qu'il avait pour ses biens.

La Fin sera de voir comment cet attachement aux biens de ce monde, est un obstacle à la perfection, et qu'il y faut pourvoir.

La Forme est en ces trois points :

1° Le jeune homme demande à Notre-Seigneur, ce qu'il faut faire pour se sauver.

2° Notre-Seigneur lui répond qu'il faut garder les commandements de Dieu.

3° Jésus ajoute qu'une chose lui manque pour la perfection, c'est de se détacher de ses biens.

PREMIER POINT.

LE JEUNE HOMME DEMANDE A NOTRE-SEIGNEUR, CE QU'IL DOIT FAIRE POUR SE SAUVER.

Notre-Seigneur dans ses prédications parlait avec tant d'affection de la vie éternelle, qu'un jeune homme de condition qui l'avait écouté, lui dit en l'abordant : Mon bon Maître, que faut-il que je fasse pour obtenir la vie éternelle [2] ? Arrêtons-nous un peu ici, avant de passer outre ; car voilà la plus digne question, et la meilleure prière qu'on lui ait jamais faite. Si quelques-uns s'étaient déjà adressés à lui, pour lui demander quelque faveur,

[1] Unum tibi deest. *S. Marci* x.

[2] Magister bone, quid boni faciam, ut habeam vitam æternam? *S. Matth.* XIX.

c'était plutôt pour la santé de leurs corps, que pour le salut de leur âme ; et si d'autres lui avaient demandé quelque conseil pour leur conscience, c'était plutôt la curiosité et l'envie qui les avait portés à lui faire cette demande, que le désir d'en tirer de l'édification et du profit. Mais ce jeune homme ne lui parle que de son salut, et il se montre prêt à faire tout ce qu'il lui ordonnera ; que faut-il faire pour cela, lui dit-il, je désire vivement le savoir.

Nous ferons ici trois remarques, qui ne seront pas sans fruit si elles sont faites avec attention.

La première sera de reconnaître, que comme ce jeune homme vint trouver Notre-Seigneur pour lui faire cette demande, par la connaissance, et par l'affection toute particulière qu'il avait pour cette vie éternelle, dont il avait entendu parler [1] ; de même, si nous voulons réussir dans l'affaire de notre salut et de notre perfection, il importe de suivre les pensées, qui nous viennent, parfois de cette bienheureuse éternité que nous attendons [2]. Car, quand le désir s'en est allumé dans notre cœur, il produit de si bons effets, qu'il faut chercher tous les moyens d'enflammer ce bon désir. O Éternité ! si les hommes te considéraient, s'écrient tous ceux qui y réfléchissent, que ne feraient-ils pas?.... Comment est-il possible de se représenter attentivement, que dans quelques années ou quelques jours, on se trouvera dans les années éternelles, dont il est impossible de calculer le nombre puisqu'il est infini ; comment, dis-je, peut-on y penser sans rentrer en soi-même et sans y pourvoir, pour ne pas être surpris [3]. Faut-il croire qu'on va être sauvé ou damné pour toujours, et savoir ce que c'est qu'être sauvé ou damné pour une éternité, et ne point se mettre en

[1] Cogitavi dies antiquos, et annos æternos in mente habui. *Psal.* LXXVI.

[2] Mon fils, lorsque vous vous sentez inspirer d'en haut le désir de la béatitude éternelle,... ouvrez votre cœur et recevez cette inspiration sainte avec toute l'ardeur possible. *Imitat.* liv. III, ch. XLIX.

[3] Oh ! si vous goûtiez bien ces vérités, et si elles pénétraient jusqu'au fond de votre cœur, comment oseriez-vous vous plaindre même une seule fois? Ne doit-on pas supporter tout ce qu'il y a de plus pénible pour acquérir la vie éternelle ? Ce n'est pas peu de chose que de gagner ou de perdre le royaume de Dieu. *Imitat.* liv. III, ch. XLVII.

peine de se mettre en sûreté !... Non, ce n'est ni croire, ni savoir ce que c'est, de s'en soucier aussi peu que vous le faites. Car la foi et la connaissance qu'on en peut avoir, devrait maintenant nous faire exécuter, ce qu'on voudrait avoir fait quand on y sera arrivé; puisqu'on est aussi certain par la foi, qu'il en sera ainsi, que si on y était déjà ; ou si l'on n'en est pas aussi certain, c'est qu'on n'a pas la foi. Eh bien, ne croyez-vous pas que vous serez dans l'une de ces deux demeures de l'éternité, dans le ciel ou dans l'enfer [1] ; que le terme s'approche, que tout dépend de cette vie et d'un moment? Qu'il faut être à toute heure, comme on voudrait être à la dernière, parce que toute heure, peut être la dernière; et parce qu'elle est si importante, qu'elle mérite bien qu'on l'attende toujours [2].

Vous savez tout cela, n'est-il pas vrai? Mais les effets s'en suivent-ils? Vivez-vous comme une personne qui n'aspire qu'à la bienheureuse éternité, qui attend à chaque instant sa dernière heure?... Etes-vous prêt maintenant, si l'heure sonnait, et qu'il fallût partir?... Que répondez-vous?... Si vous dites que vous êtes tout disposé, est-il possible que vous osiez parler ainsi, étant encore dominé par l'orgueil et l'amour-propre, comme vous l'êtes, oseriez-vous bien comparaître en cet état, devant le Seigneur des vertus et le maître de l'humilité? Si, au contraire, vous craignez de trancher le mot, et si vous demandez du délai; jusques à quand demandez-vous qu'il soit prolongé?...N'est-ce pas pour éluder l'importunité de ces pensées, que vous temporisez ainsi? S'il y a quelque empêchement qui soit tel, que vous ne soyez pas prêt à partir maintenant, croyez-vous que demain, ou après-demain vous serez plus disposé?... Et comment le ferez-vous, sinon en vous corrigeant de vos vices? Et quand y travaillerez-vous, si vous ne vous y mettez de bon cœur dès maintenant [3].... Pressez-vous sur ces vérités, approfondissez-les jusqu'à

[1] Quoniam ibit homo in domum æternitatis suæ. *Eccli.* XIV.

[2] Novissima hora est. I *Joan.* II.

[3] Si bene memini in toto canone scripturarum unum latronem invenies sic salvatum, noli ergo huic tam periculosæ expectationi credere temetipsum. S. Bern.

ce que vous soyez persuadé, que, quoi que vous ayez pensé et fait jusqu'à ce jour, la chose, néanmoins, mérite bien qu'on y pense, et qu'on en fasse davantage.

En second lieu, remarquez comment ce jeune homme vient trouver Notre-Seigneur, pour lui parler de l'affaire de son éternité; car c'est avec lui qu'il en faut traiter, c'est lui qui est le surintendant de cette affaire, et ce n'est que par son entremise que les autres en prennent connaissance. Enfin c'est lui, qui étant notre Sauveur, a un droit particulier, sur tout ce qui regarde notre salut; il en est le médiateur et le juge, et partant c'est à lui qu'il faut s'adresser, pour savoir ce qu'on doit faire [1]. Reconnaissez ce titre d'honneur en la personne de Notre-Seigneur; réjouissez-vous de ce que tout le monde dépend de lui; avouez qu'il l'a bien mérité par sa vie et par sa mort; voyez comment vous traitez avec lui de cette affaire, comme vous le faites rarement et avec peu de ferveur. D'où vient cela?... Quel remède devez-vous y apporter? Quand, en quel lieu et comment vous en acquitterez-vous mieux?...

Après que vous vous serez répondu sur ce point, vous remarquerez pour dernière instruction, les paroles par lesquelles ce jeune homme demandait à Notre-Seigneur, ce qu'il devait faire pour parvenir à la vie éternelle. Car c'est ainsi qu'il faut parler, quand on parle de cette affaire; il faut agir et souffrir, ce n'est pas une affaire qui peut se faire en parlant, il faut y mettre la main; c'est une affaire personnelle, et qui ne se traite point par procuration, il faut y payer de sa personne, il faut s'en instruire, la solliciter, et il ne faut pas s'en rapporter tellement à un autre, quel qu'il soit, fût-il votre Sauveur lui-même, que vous n'en preniez le soin qu'il exige [2]. C'est donc à vous de lui demander ce qu'il lui plaît que vous fassiez; il faut le lui demander pour lui témoi-

[1] Quia hic est vere Salvator mundi. *S. Joan.* IV.
Ego sum, ego sum Dominus, et non est absque me Salvator. *Isaiæ.* LXIII.
Deum absque me nescis, et Salvator non est præter me. *Osee* XIII.

[2] Cum metu et tremore vestram salutem operamini. *Phil.* II.
Magis satagite ut per bona opera certam vestram vocationem et electionem faciatis. II *Pet.* I.

gner votre dépendance, et votre soumission à ses ordres, pour lui déclarer le désir que vous avez d'y travailler, pour vous y exciter et obliger vous-même, en vous y engageant par cette prière. Il faut le demander instamment et très-souvent; car tous les jours il y a quelque chose de nouveau à faire, ou à faire d'une autre manière, ou par un autre motif, ou par quelque nouvelle circonstance, selon les grâces que l'on reçoit, et les progrès qu'il faut faire dans la perfection. Enfin, il faut le demander pour faire ce qu'il ordonnera, par respect pour ses ordres et selon l'obéissance qu'on lui doit [1]; de sorte, qu'encore que ce ne fût point notre affaire, on ferait néanmoins ce qu'il commande, parce qu'il le commande; on ne veut point détacher cette affaire de l'obligation de lui obéir, protestant même que, si elle pouvait s'en séparer, on la quitterait plutôt que de s'éloigner de ce qu'on doit à Dieu. Dites-lui donc dès maintenant, pour vous accoutumer à le dire tous les jours : Mon bon maître, que faut-il que je fasse pour arriver à cette vie éternelle, que vous m'avez méritée par tant de travaux? Quelle condition de vie vous plaît-il que je prenne? quelles sortes de prières, de jeûnes, d'aumônes, de bonnes œuvres, vous plaît-il que je fasse? Que faut-il faire aujourd'hui, ce matin, à cette heure?... car je ne puis rien savoir, ni rien faire, si vous ne me guidez, et si vous ne m'instruisez continuellement, comme un bon père qui a l'œil particulièrement ouvert sur un enfant mauvais, comme un maître, qui veille avec soin, sur un écolier paresseux.

DEUXIÈME POINT.

NOTRE SEIGNEUR RÉPOND AU JEUNE HOMME QU'IL FAUT GARDER LES COMMANDEMENTS DE DIEU.

Jésus-Christ répondant à ce nouveau disciple qui l'avait appellé *son bon Maître*, lui demanda avant tout, pourquoi il lui donnait ce titre de bon, qui n'appartenait qu'à Dieu [2]? Mais

[1] Mon fils, confiez moi toujours vos intérêts, j'y mettrai bon ordre en son temps. Attendez ce qu'il me plaira d'ordonner, et vous y trouverez votre avantage. *Imitat.* liv. III, ch. XXXIX.

[2] Jesus autem dixit ei : Quid me dicis bonum? nemo bonus nisi unus Deus. *S. Marci* X.

Jésus mon bon maître; permettez-moi de vous interrompre ici, et de vous dire que, quand je n'aurais point d'autre preuve de votre bonté, que ce juste sentiment que vous avez pour l'honneur de votre Père, je devrais vous regarder comme le meilleur maître du monde.

Après cette protestation en faveur de la bonté de votre Seigneur, considérez pourquoi il fit cette réponse, comment il faut entendre ce qu'il dit : *Qu'il n'y a que Dieu qui soit bon;* et comment cette vérité bien entendue, est grandement utile et pratique.

On pourrait donc premièrement, penser que Notre-Seigneur avança ces paroles, moins pour faire difficulté d'accepter la qualité de bon, que ce jeune homme lui donnait, que pour en prendre occasion de commencer à lui donner quelque connaissance de la divinité. Car s'il était bon, comme il le reconnaissait, et que, d'autre part, il n'y eut que Dieu qui fût bon, il fallait nécessairement conclure qu'il était Dieu [1]. Mais il est bien croyable que le bon Jésus refusa ce titre de bon, en qualité d'homme, eu égard à la pensée des hommes, qui ne le prenaient que comme leur semblable [2]; en ce sens il voulut rendre un honneur et un hommage tout particulier à la bonté de Dieu, reconnaissant et nous donnant à connaître qu'il n'y avait proprement que Dieu qui méritât ce nom. De sorte, qu'il ne fallait le donner aux hommes et aux autres créatures, que sous cet aveu et en affirmant cette vérité, puisque lui-même qui était si bon, comme tout le monde le voyait, ne voulait pas qu'on le qualifiât de ce nom.

Mais comment est-il vrai qu'il n'y ait que Dieu seul qui soit bon, puisqu'il est dit de toutes les créatures, que Dieu les regarda, après qu'il les eût faites et les trouva fort bonnes [3] ? La

[1] Recte me appellabis bonum, si me noveris Deum, nam quando me nihil aliud quam hominem putas : *quid me dicis bonum?* Non te facit bonum nec beatum, nisi bonum immutabile quod solus est Deus. S. Aug.

[2] Laudem sibi ab adolescente oblatam Christus repulit, quia non quasi Deum bonum, sed quasi hominem bonum eum dicebat. Auctor Imper.

[3] Viditque Deus cuncta quæ fecerat, et erant valdè bona. *Gen.* I.
Opera Domini universa, bona valdè. *Eccli.* XXXIX

raison est que, bien qu'il y ait quelque bonté dans les créatures, néanmoins elle est si éloignée et si différente de celle de Dieu, qu'elle ne mérite pas ce nom ; elle perd son éclat et son être, à la vue de Dieu, comme les étoiles à la lumière du soleil ; parce que Dieu est bon de sa nature et par lui-même, tandis que les créatures n'ont de bonté que par participation, par emprunt et par communication de la bonté divine [1]. La bonté, c'est la nature de Dieu, mais elle n'est pas la nature des créatures, et principalement des hommes, qui pourraient exister sans être bons, la bonté morale n'étant qu'un accident à leur nature. Enfin, la bonté de Dieu est parfaite et accomplie, tandis que celle des créatures est si limitée et si défectueuse, qu'on peut dire avec vérité qu'il n'y a que Dieu qui soit bon, comme on dit qu'il n'y a que lui qui soit, ou qui ait l'être, et que tout le reste des créatures n'est en sa présence que comme s'il n'était pas ; car ce n'est qu'un être créé, qu'un être fini et borné, qui n'a point de proportion avec l'être incréé et infini [2].

Si vous voulez encore considérer cette qualité de bon, dans le sens de libéral et magnifique, vous aurez aussi sujet de reconnaître qu'il n'y a que Dieu seul qui soit bon ; car il n'appartient qu'à lui de donner ses biens propres, vu que tout ce que nous donnons, est moins à nous qu'à lui ; et, s'il répand ses biens, ce n'est pas comme nous, en ne les donnant qu'en partie, à nos amis, ou dans l'espérance de retour ; mais il donne tout ce qu'il a, et tout ce qu'il est ; il le donne à ses ennemis, à des ingrats qui ne lui en sauront aucun gré, et qui se serviront de ses dons pour l'offenser. Oh ! c'est là être bon, que de l'être de cette manière ; et, puisque cela n'appartient qu'à Dieu, il faut reconnaître, avec notre bon Jésus, qu'il n'y a que Dieu qui soit bon, et que parce qu'il est Dieu, il est bon.

Cette reconnaissance n'est pas moins utile que véritable : et

[1] Nullius boni participatione bonus est, ipse sibi est. S. Aug. Ep. LIV.

[2] Quoniam tanquam momentum stateræ, sic est ante orbis terrarum, et tanquam gutta roris antelucani, quæ descendit in terram. *Sap.* X.

Omnes gentes quasi non sint sic sunt coram eo, et quasi nihilum et inane reputatæ sunt. *Isaiæ.* XL.

cette proposition, *qu'il n'y a rien de bon que Dieu*, nous sert autant pour la pratique de beaucoup de vertus, que pour connaître et admirer les perfections divines. S'il en est ainsi, où devons-nous aller chercher notre bien et notre contentement, si ce n'est là où est le vrai et seul bien ? Quelle autre gloire devons-nous rechercher, puisque la gloire n'est due qu'au bien, et qu'il n'y a de bien qu'en Dieu, dans ce qui vient de lui, ou dans ce qui peut lui être rapporté ? Enfin que devons-nous donc aimer si ce n'est Dieu, qui est la bonté même [1] ? Ou s'il y a quelque chose de bon et d'aimable dans les autres créatures, que ne lui rapportons-nous notre amour, comme nous devons lui rapporter leur bonté ? Oh ! que toutes les créatures lui donnent la louange de ce qu'elles sont, et de ce qu'elles ont de louable ; et et que toute la louange qu'on leur donne, ne leur soit attribuée, qu'à la suite de celle qu'elles rendent à leur créateur et à leur Dieu [2]. Combien je me réjouis de cet honneur et de cette louange qu'on lui en doit ! Oh que je dis volontiers qu'il n'y a que Dieu seul qui soit bon, afin qu'il n'y ait que lui seul, à qui on rende la gloire de tout bien [3] ? O bon Jésus, que nous vous avons d'obligation de nous avoir si bien instruits, sur une vérité si importante ! Mais il n'appartient proprement qu'à vous de la reconnaître et de l'affirmer, comme il n'y a que vous qui connaissez les perfections divines.

Jésus-Christ donc qui avait commencé à instruire sur la foi ce nouveau disciple, afin de le rendre capable de faire des progrès dans la vie spirituelle, continuant à l'instruire, et répondant plus précisément à sa question, lui demande s'il connaissait les commandements de Dieu [4] ; et alors il les lui cite tous l'un

[1] Qui solem suum oriri facit super bonos et malos, et pluit super justos et injustos. *S. Matth.* v.

[2] Mon âme, repose-toi toujours dans le Seigneur, par-dessus toutes choses et en toutes choses, parce qu'il est le repos éternel des saints. *Imitat*, liv. III, ch. XXI.

[3] Et omnem creaturam quæ in cælo est, et super terra, etc. omnes audivi dicentes : Sedenti in throno et agno, benedictio et honor, et gloria, etc. *Apoc.* v.

[4] Præcepta nosti ? Ne adulteres, ne occidas, ne furaris, etc. *S. Marc.* IX.

après l'autre, en concluant qu'il fallait nécessairement les garder pour faire son salut, et pour parvenir à cette vie éternelle, au sujet de laquelle il l'avait interrogé. A cette occasion vous méditerez ces trois petits avis, que vous étendrez plus au long, selon le loisir et l'affection que vous aurez pour les considérer.

Le premier que, soit que Notre-Seigneur ait ici rapporté tous les commandements du décalogue, ou seulement les principaux, il a entendu qu'il fallait les garder tous, et qu'en un mot, il fallait ne vouloir faire aucun mal de volonté délibérée [1]. N'est-ce pas bien raisonnable ? Cette vie éternelle, qu'on attend, ne mérite-t-elle pas bien cette innocence, et le soin qu'il faut prendre pour la conserver ?... Ce Dieu qu'on sert, peut-il demander moins que de n'être point offensé ? Et Jésus-Christ qui ressent si bien les offenses qui lui sont faites, pouvait-il laisser une si belle occasion, sans en témoigner son sentiment, et sans en faire une défense publique et générale ?...

Le second avis est que, bien qu'il y en ait de sauvés qui n'aient pas toujours observé ces commandements, et qu'il n'y ait presque point de bienheureux qui n'aient été pécheurs, néanmoins il est toujours véritable, que pour vouloir être sauvé, il faut vouloir les garder, et qu'il faut s'efforcer d'éviter le plus qu'on pourra toute sorte de péché [2]. Le premier ordre établi par la divine Providence, et la voie la plus sûre pour arriver à ce bienheureux terme, c'est d'y aller par l'innocence ; il n'est pas aussi facile de se relever de son péché, et d'en faire une vraie et sincère pénitence, que de n'y point tomber. J'en ai trouvé un plus grand nombre, dit saint Ambroise, qui, avec la grâce, ont pu ne pas pécher mortellement, que je n'en ai trouvé qui, après leur péché, se soient reconnus comme il faut, pour

[1] Omne execramentum erroris odit Dominus et non erit amabile timentibus eum. *Eccli.* xv.

[2] Si vis ad vitam ingredi, serva mandata. *S. Matth.* xix.

Deus ab initio constituit hominem, et reliquit illum in manu consilii sui, adjecit mandata et præcepta sua, si volueris mandata conservare conservabunt te. *Eccli.* xv.

se remettre en grâce, et en état de se sauver[1]. Quand il n'y aurait que la présomption de pouvoir se relever du péché, quand on le voudra, elle mérite que vous ne vous en releviez jamais[2]. Autre chose est de pécher quelquefois par surprise ou par fragilité, et autre chose de pécher de sang-froid et avec advertance, sous prétexte que nous sommes tous pécheurs, qu'on s'en confessera, et qu'il ne faut qu'un *bon Peccavi*, pour en avoir le pardon. Tout cela est vrai, mais qui vous a assuré que vous ferez cet acte de contrition ?... Tant de menaces qui sont faites aux pécheurs, sont-elles faites à plaisir et sans effet ? Ne pourraient-ils pas tous dire qu'ils en demanderont pardon à Dieu ? Et néanmoins, dit l'Apôtre[3], ne vous y trompez pas, ni les fornicateurs, ni les adultères, ni les autres pécheurs ne seront jamais reçus dans le royaume de Dieu ; c'est-à-dire, que pour l'ordinaire ces sortes de personnes n'y arrivent pas, car elles quittent rarement leur péché, quelque confession qu'elles fassent à la mort. Ce sont les péchés qui quittent le pécheur plutôt, que le pécheur ne quitte son péché[4]; et si tous ceux qui, pour quitter leur péché attendent à la mort, ou quand il leur plaira, n'avaient un sujet particulier de craindre, on n'aurait pas autant à appréhender qu'il y en ait fort peu de sauvés ; car que craindrait-on, puisque tous pour la plupart se confessent ; mais on craint avec sujet, que ceux qui se confessent ainsi, ne se confessent pas bien[5]. Il faut chercher une garantie plus sûre pour une affaire de cette importance ; à peine si le juste sera sauvé, dit saint Pierre, que deviendra donc le pécheur[6] ?... Souvenez-vous que, bien qu'il arrive qu'on tombe dans quelques

[1] Facilius inveni qui innocentiam servaverint, quam qui congrue egerint pœnitentiam. S. Ambr. II *de pœnit.* X.

[2] Inordinata fiducia apud omnipotentem Deum, vindictæ locum habere potest, indulgentiæ vero obtinere non potest. S. Greg. *in lib. Regum.*

[3] An nescitis quia iniqui regnum Dei non possidebunt ? nolite errare, neque fornicarii, neque ebriosi, neque maledici, etc. regnum Dei possidebunt. I *Cor.* VI.

[4] Si vis agere pœnitentiam, ipse tunc quando peccare non potes, peccata te dimiserunt, non tu illa. S. Aug. l. L, hom. XLI

[5] Pœnitentia quæ ab infirmo petitur, infirma est, pœnitentia quæ a moriente tantum petitur, timeo ne ipsa moriatur. Idem, serm. XXVII *de temp.*

[6] Et si justus vix salvabitur, impius et peccator ubi parebunt ? I *Pet.* IV.

péchés, il faut neanmoins toujours vivre dans cette disposition, et dans cette bonne volonté, de n'en commettre aucun. Il faut vivre comme on voudrait mourir, afin qu'on meure comme on voudrait avoir vécu.

Ne dites point que c'est une chose impossible, et c'est le troisieme avis qu'on vous donne ; que comme il ne faut pas présumer qu'on puisse rien faire de soi-même, de même faut-il espérer, avec saint Paul, qu'on peut tout avec la grâce [1]. Pourquoi l'Apôtre le dirait-il, si ce n'était la vérité ? Comment votre bon Jesus demanderait-il de vous, ce que vous ne pourriez lui donner, s'il ne vous en fournissait les moyens ? Et comment ce jeune homme eût-il garde tous les commandements de Dieu, si vous ne pouviez pas les garder vous-même ?... Ecoutez comment il répond à Notre-Seigneur, que depuis son enfance, depuis qu'il se connaît, il ne se souvient point d'avoir transgressé aucun de ces commandements [2]. Pourriez-vous bien tenir le même langage ?... Ah! combien il s'en faut! et après tant de péchés que vous pouvez reconnaître, vous ajouteriez encore celui d'assurer, qu'il vous est impossible de vivre autrement ? Donnez-vous-en bien de garde, vous qui avez beaucoup plus de connaissance de la grâce, que ce jeune homme. Avouez que c'est votre faute, reconnaissez-la bien humblement, souhaitez de dire d'un vrai cœur de pénitent, ce que disait David : Que vos yeux doivent fondre en larmes, de ce qu'ils n'ont pas gardé sa sainte loi [3]. Mais ajoutez que vos oreilles, votre langue, votre entendement, que votre volonté, votre mémoire, et enfin toutes vos puissances et vos facultés, sont obligées d'aider vos yeux à pleurer vos fautes, puisqu'elles ne sont pas moins criminelles que votre vue [4]. Si la contrition est véritable, cette bonne volonté se portera à faire tout ce qui est possible avec la grâce, pour ne faire jamais aucun mal. Quoiqu'on ne laisse pas d'en faire, il ne faut

[1] Omnia possum in eo qui me confortat. *Phil.* IV.

[2] Omnia hæc custodivi a juventute mea. *Matth.* XIX.

[3] Exitus aquarum deduxerunt oculi mei, quia non custodierunt legem tuam. *Psal.* CXVIII.

[4] Nimis odito execrationem. *Eccles.* XVIII.

jamais en vouloir faire ; et quoiqu'on n'en fasse point, si on le veut, il faut toujours vouloir n'en point commettre ; à proportion qu'on renouvellera et perfectionnera cette bonne résolution, de ne vouloir de propos délibéré faire aucun mal, on en commettra moins.

TROISIÈME POINT.

NOTRE-SEIGNEUR DÉCLARE QU'UNE CHOSE MANQUE A CE JEUNE HOMME POUR SA PERFECTION, C'EST D'ÊTRE TROP ATTACHÉ A SES BIENS.

S'il y a de quoi s'étonner d'entendre ce jeune homme dire avec assurance à Jésus-Christ, qu'il avait gardé tous les commandements de Dieu; il y a bien, ce semble, de quoi s'étonner davantage, en voyant ce bon Jésus lui déclarer qu'il lui manque encore une chose. Il ne lui dit pas qu'il lui manque quelque chose, pour l'entière observance de la loi, car il semble plutôt lui accorder qu'il l'a observée exactement; mais ce qu'il dit, et ce qui est étonnant, c'est que bien qu'il fût vrai que ce jeune homme fut aussi innocent et homme de bien, qu'il le disait, néanmoins, *il lui manquait une chose.* Et que peut-il manquer à celui qui a exécuté tout ce que Dieu lui a commandé, d'autant plus que Notre-Seigneur venait de lui dire, qu'il ne fallait que cela pour être sauvé? Comment s'accordent ces deux paroles de Jésus ; que pour être sauvé, il ne faut que garder les commandements de Dieu, et après qu'on les a tous gardés, qu'il manque encore quelque chose? Comment sera-t-on sauvé, s'il faut encore autre chose?

La difficulté pourrait être plus grande; si Notre-Seigneur ne s'était pas expliqué, en disant : *Si vous voulez être parfait, allez et vendez ce que vous avez* [1]. Mais il s'est expliqué si clairement par ces paroles, qu'il ne faut que les entendre pour apprendre que c'est autre chose de vouloir simplement se sauver, et autre chose de vouloir être parfait ; et que pour être sauvé, il suffit de garder les commandements, mais que pour être parfait, il faut quitter ses biens, et les autres obstacles à la perfection, pour

[1] Si vis perfectus esse, vade, vende quæ habes, et da pauperibus, et habebis thesaurum in cœlo, et veni, sequere me. *S. Matth.* XIX.

suivre Notre-Seigneur, et l'imiter de plus près dans la vie qu'il a menée sur la terre. Et c'est ce qui manquait à ce jeune homme, tout innocent et tout homme de bien qu'il fût, parce qu'il était dans la jouissance de ses biens, qui étaient considérables [1], et qui possédaient tellement son cœur, qu'il ne voulut pas les quitter, malgré l'invitation que Notre-Seigneur lui en fit, et la grâce qu'il lui présenta pour échanger ses biens temporels, contre les trésors éternels qu'il voulait lui donner. Il n'était donc pas parfait, et qui pis est, il ne voulut pas l'être, et la cause pour laquelle il ne voulut pas l'être, fut, qu'il aimait trop ses biens. Oh! fol amour, et malheureuse affection des biens de la terre! Voilà le grand manquement, et c'est de là que vient tout le mal; car s'il n'y eut point été si affectionné, il les eut quittés, il eut été parfait, et rien ne lui eut plus manqué. De sorte que vous voyez que le grand manquement vient de l'attachement aux biens : et ce manquement est grand, pour trois raisons que vous considérerez attentivement, afin de vous porter à n'avoir ni affection ni engagement à quelque bien que ce soit.

La première est, que cette affection est un obstacle à la perfection; car elle empêche de quitter ses biens quand Dieu le conseille, ou si on les a quittés, elle fait rechercher ses commodités, plutôt pour l'amour de la commodité et de soi-même, que par raison de nécessité, et que par l'obligation qu'on a d'y satisfaire. C'est là un autre obstacle à la perfection, et un aussi grand manquement, que la perfection qu'on quitte, est incomparablement un plus grand bien, que tous ces petits avantages qui nous retiennent.

En second lieu, n'est-ce pas un grand manquement de ne pas s'élever à la perfection de toutes les vertus? Or, c'est par cette affection déréglée qu'on y manque. Parcourez toutes les vertus, et vous verrez quel déchet et quel diminution elles en reçoivent [2]. D'abord, on ne croit pas qu'il y ait un trésor au ciel,

[1] Erat enim habens multas possessiones.

[2] Dilectio Dei nullum patitur rivulum extra seduci, cujus derivatione minuatur. S. Aug. I, *doct. Chr.* XXII.

pour ceux qui quittent tout à fait leurs biens, ou que ce soit un plus grand bien; ensuite, on n'espère qu'à demi; enfin, on aime Dieu d'autant moins, qu'on aime trop quelqu'autre chose. De plus, qu'est-ce qui empêche l'amour du prochain et les œuvres de miséricorde, sinon l'amour des biens? D'où viennent ces petites injustices, ces disputes entre les frères de sang et de religion, touchant les biens du monde, sinon de la trop grande affection qu'on leur porte?... [1] Et la dévotion n'en souffre-t-elle pas, quand le cœur est dans le trésor, et que le trésor est dans la terre plutôt qu'au ciel?... N'est-ce pas agir contre la tempérance et la force, qui devraient gouverner les appétits et les assujettir à la raison et à la grâce [2]?... Enfin, quelle prudence aura cette personne, qui pouvant avoir les vertus en perfection, aime mieux ne les avoir qu'à demi, pour avoir ce petit bien qu'on aime, ou ce plaisir qu'on trouve à aimer ce peu de bien qu'on possède. Oh! qu'il faut manquer d'esprit, pour se priver d'un aussi grand bien que la vertu, ou pour ne pas reconnaître cette privation.

Enfin, si c'est un grand obstacle à la perfection, de résister aux conseils et aux grâces de Dieu, par lesquelles il nous inspire et nous fait connaître ses desseins, on peut assurer que l'attache aux biens est un grand obstacle; car elle fait résister presque aussi souvent à ses grâces et à ses inspirations, qu'on manque de donner l'aumône, ou d'assister ceux qui auraient besoin de ce que nous avons de trop et de superflu, quoique nous ayons la pensée et l'occasion de le faire. Elle fait manquer à l'indifférence et à la résignation que nous devons avoir, à l'égard des dispositions que Dieu prend au sujet de nos biens. Elle fait en un mot, que Dieu n'est pas maître de notre cœur et de ses affections [3]. Et n'est-ce pas là un grand mal, puisque c'est comme si les grâces nous faisaient défaut, et que même c'est un

[1] Cass. l. VII, *in fin.*; *S. Greg.* XV; *S. Marc.* XI; *S. Matth.* VI.

[2] Nihil est iniquius quam amare pecuniam, hic enim et animam suam vænalem habet, quoniam in vita sua projecit intima sua. *Ecclis.* X.

[3] Magnificati sunt et ditati, incrassati sunt et impinguati, et præterierunt sermones meos pessime. *Jer.* V.

plus grand mal de ne pas correspondre aux grâces de Dieu, que si ces grâces nous manquaient? O mon Dieu! que vous êtes un bien préférable à tous les biens de ce monde; car celui qui s'attache à vous, ne manque de rien, tandis que celui qui s'attache aux autres biens, se trouve dans une si grande nécessité, qu'il est étonnant qu'il ne le voie pas ou qu'il y demeure.... Et pourquoi ne m'attaché-je donc pas plutôt à vous qu'aux créatures? Mon fils, c'est que tu t'arrêtes plutôt au bien sensible des créatures qu'au mien, qui est tout spirituel et divin.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Ce jeune homme interroge Notre-Seigneur sur les moyens de se sauver.

Mon bon maître, dites-moi, s'il vous plaît, ce qu'il faut que je fasse pour parvenir à la vie éternelle? Oh! la belle demande, et qu'elle est bien placée dans la bouche d'un jeune homme! qu'elle est agréable à Notre-Seigneur et qu'elle est utile et profitable à celui qui saura bien la méditer!... Il y apprendra premièrement, de quel mérite est cette affaire; car il n'y va pas moins que de la vie, et de la vie éternelle. N'y a-t-il pas là de quoi se mettre en peine? Secondement, il reconnaîtra que c'est à Notre-Seigneur qu'il faut s'adresser principalement pour cette affaire, puisque c'est l'affaire de notre salut, et qu'il en est le Sauveur et le surintendant. Mais aussi il ne preud pas plaisir qu'on lui parle d'autre affaire, pour laquelle il n'est point venu en ce monde, et qu'il n'estime rien, en comparaison de celle-ci. Enfin ce qu'il faut lui demander, c'est de savoir ce qu'il faut faire, car cette affaire ne réussit qu'autant que l'on agit et qu'on travaille; comme le Sauveur ne s'est acquis ce beau nom de Sauveur, qu'en agissant et en souffrant ce que nous savons qu'il a souffert.

Mon âme, ne va point lui parler, si tu n'es pas disposée à l'écouter, et à faire tout ce qu'il te dira; car lui demander ce qu'il lui plaît que tu fasses, et n'en rien faire ensuite, c'est se moquer de lui, c'est lui dire par sa conduite, que ce n'est pas une affaire, qui mérite qu'on s'en mette tant en peine, et que tu en viendras bien à bout, sans t'arrêter à ce qu'il te prescrit, ou que quoi qu'il en arrive, cela t'est fort indifférent. Voudrais-tu bien parler de la sorte?...

DEUXIÈME POINT.

Notre-Seigneur répond au jeune homme, qu'il suffit de garder les commandements de Dieu.

Notre-Seigneur, avant de répondre à la question du jeune homme, l'entretient sur la qualité de *bon*, dont il l'avait honoré, et lui apprend qu'elle n'appartenait qu'à Dieu, qu'il n'y avait que lui seul qui méritât ce nom. C'est comme s'il lui eut dit qu'il était donc Dieu, puisqu'il était bon, ou comme s'il nous eût fait entendre que, bien qu'il y eût une certaine bonté dans les créatures, elle était tant au-dessous de celle de Dieu, qu'elle était à peine sensible. Oh! la belle parole, qu'il paraît bien que c'est un Dieu qui parle, puisqu'il parle si bien de la bonté de Dieu, dont lui seul peut parler! Cette parole m'apprend que, puisqu'il n'y a point d'autre bien que Dieu, il ne faut point rechercher d'autre gloire ni d'autre contentement, qu'en lui.

Après cette divine instruction Jésus répondant à la question dit : que pour être sauvé, il fallait garder les commandements de Dieu, qui défendent toute sorte de mal, et ordonnent le bien qu'il faut faire. N'est-ce pas juste? Est-ce trop demander pour une vie éternelle? Est-ce trop exiger de vous principalement, qui recevez tant de grâces pour les garder, après que vous avez entendu que ce jeune homme les avait tous observés? Oh! que ceux-là se trompent qui pensent s'excuser de leurs péchés, par de prétendues impossibilités, ou par des difficultés imaginaires, car si leur excuse était bonne, pourquoi y en aurait-il tant de damnés, pourquoi y en aurait-il même un seul? Ne pourrait-il pas dire aussi bien qu'eux, qu'il lui était impossible de faire mieux, ou de s'empêcher de faire mal; et en s'excusant comme eux, n'accuserait-il pas Dieu d'avoir commandé ce qu'il ne pouvait pas faire? Ah! qu'il vaudrait bien mieux reconnaître et déplorer son péché, plutôt que de l'excuser! Là où il y a impossibilité, il n'y a point de faute, et où il n'y a point de faute, l'excuse est inutile. Mais aussi si vous pouvez faire ce qui est commandé, c'est votre faute si vous ne le faites pas, et ce n'est pas l'excuse qui répare la faute.

TROISIÈME POINT.

Une chose manquait à ce jeune homme, bien qu'il eût gardé les commandements.

Avec tout cela il manquait une chose à ce jeune homme, s'il voulait être parfait, c'était de quitter ses biens, de les donner aux pauvres, et de venir à la suite de Jésus, qui lui apprendrait le reste de la perfection. Mais il n'en

voulut rien faire, car il avait de grands biens, et il les aimait plus que la perfection. Oh! le grand mal, d'être tellement attaché à ses biens, qu'on préfère manquer de perfection, de vertus et de grâces, plutôt que de se détacher de ce qu'on possède! Et n'est-ce pas aussi manquer d'esprit et de bon sens, de ne pas s'attacher aux vrais biens, quand naturellement nous sommes portés à aimer le bien. Mon âme, que dis-tu de ce jeune homme, qui ne voulait pas accepter l'offre que lui fit Notre-Seigneur? Eh bien, as-tu encore quelque chose à quitter? Il te fait la même proposition, et si tu n'as pas autant de biens à quitter que ce jeune homme, tu es plus misérable si tu ne les quittes, car tu t'arrêtes à moindre chose que lui. Agir ainsi, c'est mépriser davantage le trésor que Jésus promet à ceux qui quittent tout, quand il n'est question que de renoncer à peu de chose, pour avoir ce trésor, et qu'on ne veut pas le quitter.

MARDI.

DE LA PERFECTION QUI SE RETROUVE DANS LE PARFAIT DÉTACHEMENT DE TOUTES CHOSES.

Si vous voulez être parfait, allez, vendez tout ce que vous avez, et après en avoir donné le prix aux pauvres, suivez-moi [1].

Le Sujet prend occasion de ces paroles de Notre-Seigneur, pour montrer comment la perfection se trouve dans le parfait détachement de toutes choses; ce qui vient à propos, après qu'on a vu dans la méditation précédente que le trop grand attachement aux biens était un obstacle à la perfection.

La Fin sera d'apprendre à se dépouiller, autant que son état le permet, de tout ce qu'on a au monde, pour pouvoir posséder la perfection.

La Forme est en ces trois points, indiqués par les paroles de Notre-Seigneur.

1° Allez, vendez tout ce que vous avez.

2° Venez à moi après cela.

3° Et me suivez.

[1] Si vis perfectus esse, vade, vende omnia quæ habes, et da pauperibus, et veni, sequere me. S. *Matth.* XIX.

PREMIER POINT.

EXPLICATION DE CES PAROLES : *Allez, vendez tout ce que vous avez.*

La seconde demande de ce jeune homme dont parle l'Evangile, était trop juste, pour que Notre-Seigneur ne lui donnât point de réponse; et cette dernière question était trop importante, pour que ce bon Maître la laissât indécise. Après donc qu'il eut protesté à Jésus-Christ, que s'il n'y avait qu'à garder les commandements de Dieu pour obtenir la vie éternelle, il pouvait espérer ce bonheur, puisqu'il n'avait jamais transgressé ces divines ordonnances [1]; mais que néanmoins il le suppliait de lui déclarer, s'il ne lui manquait point encore quelque chose; le Sauveur de nos âmes lui répliqua, que si c'était sérieusement qu'il désirait arriver à la perfection, il lui conseillait de vendre tous ses biens, d'en donner le prix aux pauvres et de le suivre.

C'est un conseil et non un commandement, que Notre-Seigneur donne à tous ses fidèles, dans la personne de ce jeune homme, et ce conseil s'adresse principalement à ceux, qui n'étant pas encore engagés dans un état séculier, peuvent quitter le monde pour entrer en religion, afin de travailler à acquérir la perfection chrétienne. Néanmoins, comme il est vrai qu'il n'est personne, de quelque condition qu'elle soit, qui ne puisse s'élever à la perfection, dans l'état même le plus imparfait, si elle veut suivre les inspirations et les avis de Dieu; on peut dire que ce conseil de perfection, s'adresse à toute sorte de personnes. Nous les considérerons dans trois états différents, afin de mieux comprendre le sens des divines paroles, et vous en appliquer mieux l'effet, selon l'état où vous vivez.

Remarquez donc qu'il y a trois manières différentes de quitter tout, et trois états différents où toute sorte de personnes se trouvent, soit dans le monde, soit en religion, lesquelles peuvent se servir de ce conseil, et apprendre tous les jours à quitter tout.

La première manière, c'est de tout quitter de fait et d'affec-

[1] Dicit illi adolescens, omnia hæc custodivi a juventute mea, quid adhuc mihi deest?

tion; et c'est proprement ce que Notre-Seigneur conseillait à ce jeune homme, qui représente le premier état de ceux qui ne sont point encore engagés dans le mariage, et qui peuvent quitter effectivement leurs biens, si Notre-Seigneur leur en donne le conseil et la grâce, pourvu qu'ils les quittent autant de cœur que d'effet. Voilà les premiers qui ont part à ces paroles. Oh quelle grâce, quelle bénédiction! si on la connaissait, on la recevrait plus avidement, et on la conserverait avec beaucoup plus de soin.

La seconde manière de quitter ses biens, c'est de s'en détacher d'affection sans les quitter de fait ; et le second état de ceux qui peuvent suivre ce conseil, comprend ceux qui vivent dans le monde, jouissant de leurs biens sans vouloir, ou pouvoir les quitter autrement que par affection ; règlant l'amour qu'ils leur portent, de manière qu'il ne les porte jamais à rien de déréglé, et que selon la règle de l'Apôtre, ils usent de ce monde, comme s'ils n'en usaient point [1]. C'est la perfection de leur état; quoique ce ne soit pas un état de perfection, néanmoins on y peut vivre fort parfaitement, quand Dieu n'appelle pas à un autre, et qu'il donne des lumières et des connaissances, pour se perfectionner dans celui-ci ! Oh qu'il y en a peu dans ce monde corrompu ! et néanmoins tous les chrétiens devraient y être....

La troisième manière, et le troisième état de ceux qui quittent leurs biens, c'est de les avoir quittés d'effet, mais non pas d'affection, ou d'avoir porté leur affection sur d'autres biens. Ce sont les personnes qui bon gré mal gré, quittent leurs biens à la mort, ou par des pertes qui leur arrivent, mais elles ne le font qu'à contre-cœur ; ce sont de mauvais religieux, ou de ces imparfaits qui s'attachent à d'autres biens, qui cherchent leurs commodités plus que la règle ne le permet, qui s'approprient quelque chose, ou qui s'attachent trop à celles dont l'usage leur est permis. C'est encore à eux qu'il est dit : *Allez, vendez et quittez ce que vous avez*. On le vend en en quittant l'affection,

[1] Qui utuntur hoc mundo tanquam non utantur. I *Cor.* II.

et on en quitte l'affection, en le vendant à celui qui offre un trésor au ciel, à tous ceux qui voudront tout quitter. Oh quel marché !... Mais pesez ces mots : *Tout quitter*. Il est question non-seulement de maisons, d'argent, d'habits, ou de toute autre commodité, mais de tout ce qui est capable d'attacher et d'occuper notre cœur plus qu'il ne faut. Ce qu'il faut quitter, c'est l'honneur, le plaisir, le jeu, les entretiens, les amitiés, en un mot, tous les engagements du cœur, car c'est plus l'engagement du cœur, qui empêche la perfection, que la chose même, et c'est autant une chose que plusieurs, une petite qu'une grande, qui le tient engagé.

Celui qui quitte tout, quand ce serait peu de chose, quitte beaucoup, et celui qui quitte beaucoup, s'il ne quitte pas tout, ne quitte presque rien [1]. Il faut se dépouiller de tout pour la perfection, puisque la perfection consiste dans le dépouillement de tout le vieil homme, pour se revêtir du nouveau. Ne regardez pas tant ce que vous quittez que ce que vous recevez, et regardez ce que vous recevez, pour quitter volontiers ce qu'il faut nécessairement quitter, pour recevoir ce qui vous est offert. Que diras-tu mon âme, quand on t'ouvrira le paradis ? voudrais-tu le refuser, de peur de quitter les biens et les plaisirs de ce bas monde ? Eh bien, c'est ce que tu fais maintenant, c'est ce que tu refuses, quand tu refuses de quitter tout ; car on t'ouvre le paradis, et on t'offre tous ses trésors, si tu veux te résoudre à quitter tout... Oh mon Dieu, que ne prenez-vous tout ce que je puis trop aimer, sans me le demander et sans attendre que je le vous donne? Mon fils, quand je le prendrais, ainsi que tu me le dis, encore faudrait-il que tu me le donnasses, en agréant ce que je prends, et en conformant ta volonté à la mienne.

[1] Quelque petite que soit une chose, si on s'en occupe, si on l'aime désordonnément, elle éloigne du souverain bien, et souille l'âme. *Imitat.* liv. III, ch. XLII.

DEUXIÈME POINT.

EXPLICATION DE CES PAROLES : *Venez à moi.*

Venez à moi : dans ces trois petits mots Notre-Seigneur comprend trois vérités, qui sont fort remarquables, pour apprendre la perfection que nous pouvons acquérir par ce dépouillement.

La première regarde l'entendement, et nous fait écouter et entendre Notre-Seigneur, qui nous appelle par cette parole, *Venez*, c'est comme s'il nous disait : Ne pensez pas que tout soit fait, quand vous vous serez dépouillé de vos affections, c'est avoir bien commencé ; mais ce n'est pas avoir achevé ; il y a quelque chose à faire, après cela, venez me trouver, demeurez avec moi, et vous saurez bientôt ce que vous devrez faire [1]. Oh mon Dieu, me voilà prêt, je ne tiens plus à rien, puisque je n'ai plus d'attachement au monde.

La seconde vérité touche la volonté, et nous fait savoir par cette parole, *Venez*, qu'il faut après qu'on s'est dépouillé des affections du monde, se revêtir de celles de Jésus-Christ [2], que c'est pour cela qu'il faut aller à lui, converser avec lui, se tenir un des siens, prendre ses intérêts, et n'en prendre plus d'autres. Hé mon Sauveur ! à qui pourrions-nous aller [3], et avec qui pourrions-nous demeurer avec plus de sûreté qu'avec vous, qui avez les paroles de la vie éternelle, et qui donnez la force à vos paroles pour avoir leur effet ?

Enfin, c'est une troisième vérité, qu'il veut que nous ayons cette parole toujours présente dans notre mémoire, *Venez*, pour n'oublier jamais, que c'est à toute heure qu'il nous recommande de nous avancer de plus en plus dans la perfection, et qu'il nous dit : Venez, approchez-vous, ne vous arrêtez point, de peur que notre négligence naturelle qui ralentit toujours la ferveur de notre dévotion, ne nous retarde peu à peu, qu'elle ne nous arrête tout à fait à la fin, ou même qu'elle ne nous

[1] Si vos manseritis in sermone meo, vere discipuli mei eritis, et cognoscetis veritatem, et veritas liberabit vos. *S. Joan.* VIII.

[2] Expoliantes vos veterem hominem cum actibus suis, et induentes novum eum qui renovatur, etc. *Colos.* III.

[3] Domine ad quem ibimus ? verba vitæ æternæ habes. *S. Joan.* IX.

fasse reculer. C'est pour cela que ne se contentant pas de nous avoir appelés une fois à la perfection, par une première vocation, il ne cesse tous les jours de nous y appeler, comme de nouveau ; car s'il nous a appelés une fois, à quelque état ou à quelque sorte de perfection, ce n'est qu'afin qu'il eût le moyen de nous appeler aussi tous les jours à la perfection où notre état nous veut [1]. N'est-ce pas ainsi que nous nous disposons à trouver dans les cieux ce grand trésor, dont il parlait à ce jeune homme, puisque c'est à proportion qu'on travaille, et qu'on s'avance ici-bas dans la perfection, qu'on se trouve comblé là-haut de gloire et de bonheur; et que pour y travailler et y avancer, il faut toujours écouter la voix de ce divin Epoux, qui ne cesse de nous dire : Venez, allons, et travaillons [2]. Oh ! qui ne voudrait suivre cette voix ! Oh ! qui n'avancerait en suivant un si bon Maître !... Et pourtant, mon âme, nous voilà encore aujourd'hui où nous étions hier, nous voilà encore dans l'empressement et dans les soins. Veux-tu reconnaître si tu avances ou si tu recules? Examine si tu sais unir la force d'esprit, à la douceur et la suavité ; regarde si tu agis et si tu souffres avec autant de suavité que de force, c'est par là qu'on connaît si on avance.

TROSIÈME POINT.

CONSIDÉRATION DE CES PAROLES : *Suivez-moi.*

Suivez-moi, nous dit enfin Notre-Seigneur, après nous avoir dit de quitter le monde pour aller à lui ; c'est là, en effet, l'accomplissement de la perfection, de ne pas se contenter de renoncer aux affections séculières, pour faire simplement ce que Notre-Seigneur nous ordonne ; mais de nous acquitter des obligations qui nous sont imposées, pour suivre son ordre qui nous les a marquées, son exemple qui nous les a tracées, et ses intentions, n'en ayant point d'autres que les siennes, parce qu'il n'y en a point de plus pures et de plus droites. Oh ! qu'elle est

[1] Erigit mane, mane erigit mihi autem ego, autem non contradico, retrorsum non abii. *Isaiæ* L.

[2] Surge, propera amica mea, et veni. *Cant.* II.

parfaite cette âme qui fait en tout, ce que Jésus veut qu'elle fasse, comme il veut qu'elle le fasse, et parce qu'il veut qu'elle le fasse. Oh! qu'elle doit être satisfaite de ses actions, qu'elle doit être contente de ses intentions, et qu'elle mérite d'être estimée des anges, des hommes et de Dieu même[1]... Remarquez ici qu'il y a trois pas à faire à la suite de Jésus, où il faut prendre garde de broncher [2].

Le premier est dans la matière et la substance de nos actions, quand nous n'en faisons aucune que nous ne sachions, par la déclaration que nous en fait notre état, ou par quelque autre vue, que c'est son ordre et sa volonté que nous les entreprenions [3].

Le second pas se fait, en gardant la forme et la manière que Jésus gardait en faisant ses actions, ou qu'il y garderait s'il faisait celles que nous avons en main; car il est le modèle sur lequel nous devons nous régler; et c'est le suivre que de l'imiter et de faire comme lui.

Il ne reste plus que d'agir selon la grâce, et selon l'intention qu'il prétend, dans toutes nos œuvres. C'est le dernier pas de se joindre tellement avec lui, de cœur et d'intention, qu'on ne désire, et qu'on ne pense en tout ce que nous faisons, que ce qu'il y prétend pour la gloire de son Père, pour son contentement, et pour notre salut. Et en effet, que saurions-nous désirer de plus avantageux, que ce qu'il veut? Avons-nous un meilleur jugement, et une meilleure volonté que lui? Son jugement et sa volonté ne sont-ils pas la règle et la forme de nos jugements et de nos volontés? N'est-ce pas avec lui que nous travaillons? Et n'est-ce donc pas comme lui, et pour les mêmes fins que nous devons travailler? Si deux personnes décochent un même trait, comment atteindront-elles le même point, si elles visent d'une manière différente? Pourrions-nous nous éloigner et nous retirer tant soit peu de la règle, sans être déréglé! Oh! quelle témérité

[1] Qui mihi ministrat, me sequatur, et ubi sum ego, illic et minister meus erit. S. *Joan* I, II.

[2] Voyez le disc. de l'Ord. p. 1, d. 9, 3, pas remarquables à la suite de Jésus.

[3] Cursum et ministerium, quod accepti a Domino I. *Act.* xx.

de penser mieux faire, en faisant autrement que Jésus ne fait et ne veut! Oh! quelle négligence, de savoir qu'on ne saurait mieux faire qu'en agissant avec lui, et comme lui, et de n'y pas tâcher... Mon âme, commençons à le suivre et à l'imiter, par cette méditation; et si nous la faisons, comme il veut que nous la fassions, nous nous arrêterons à reconnaître les fautes que nous commettons, sur ces points de perfection; nous en rechercherons les sources, nous demanderons pardon du passé, et nous pourvoirons à l'avenir.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Sur ces paroles : Allez, vendez tout.

Comme il y a trois manières de quitter tout, aussi y a-t-il trois sortes de personnes qui y ont part. La première manière c'est de quitter tout d'effet et d'affection, comme font les bons religieux; c'est la première et la plus grande grâce. La seconde est, de quitter d'affection ce qu'on ne peut quitter de fait, comme il est recommandé à tous les chrétiens qui sont obligés de vivre dans le monde, et dans l'usage de leurs biens, d'en user de manière à n'y point mettre leur affection. Cette grâce n'est pas petite, mais elle est bien rare, ou plutôt le nombre de ceux qui s'y conforment est bien petit, car le monde ne penserait pas posséder ses biens, s'il n'y avait du plaisir, et néanmoins jamais on ne les possède mieux, que quand on n'y a point de plaisir,...

La troisième manière, et le troisième état est celui de ceux qui semblent quitter tout, et qui le quittent en effet, mais y demeurent attachés, ou à d'autres biens semblables, quoiqu'ils ne soient pas de si grande valeur. Pauvres gens, qui ne veulent pas être de vrais pauvres! jamais ils n'auront autant de biens qu'ils en posséderaient, s'ils n'en désiraient point. C'est l'amour des biens qui les rend de mauvais pauvres, et de mauvais religieux; au lieu que la vraie pauvreté allait les rendre saints, et les remplir tellement de tous biens, que personne n'est aussi content et aussi riche qu'un pauvre et qu'un vrai religieux... Allez, allez encore vendre ce que vous avez, si vous voulez être parfaits, et avoir votre part du trésor, car vous avez de quoi vendre comme ceux qui ont leurs biens, quoique

vous n'y ayez que le cœur. C'est ce cœur qu'il faut vendre, c'est ce que Jésus veut acheter, c'est ce qu'il marchande au prix de son sang, et de la vie éternelle ; si vous ne lui donnez pas le vôtre, c'est que vous ne croyez pas qu'il soit assez vendu pour le prix qu'il en offre.... Oh ! mon Jésus, que ce mot m'est sensible, *de vous vendre mon cœur !* puisque je vous le dois à tant de titres, et qu'il me semble que je veux vous le donner.... Mon fils, quand ce ne serait que de me faire tant attendre pour me donner ce que tu veux me donner, c'est déjà me le faire acheter trop cher.

DEUXIÈME POINT.

Sur cette parole : Venez.

Après que vous aurez tout quitté, venez à moi, disait Notre-Sauveur, pour nous donner à entendre, qu'il ne suffit pas de quitter tout, mais encore qu'il faut s'approcher de lui pour entendre ses volontés, qu'il faut les accomplir entièrement, et se persuader que c'est tous les jours, et à toute heure, qu'il nous adresse cette invitation : *Venez*. Approchez-vous, ne vous arrêtez point, la nature ne demande qu'à s'amuser, mais la grâce nous attire toujours pour nous avancer. C'est le malheur des imparfaits de s'arrêter à ce qu'ils ont fait, sans faire de progrès ; mais c'est l'excellence des parfaits d'aller et d'avancer toujours, sans s'amuser à regarder en arrière, pour voir ce qu'on a fait. Desquels êtes-vous ? Vous le reconnaîtrez par la douceur d'esprit, et par la force que vous apporterez à vous vaincre dans toutes les occasions. Trop de douceur sans force dégénère en paresse, et trop de force sans douceur se change en violence et en empressement. L'union de l'une avec l'autre fait la bonté des vertus, et sert de marque pour connaître si l'on avance. Oh ! que j'ai encore à marcher, pour être où je sens bien que je ne suis pas encore, et où il faut que je sois !...

TROISIÈME POINT.

Sur ces paroles : Et suivez-moi.

Et suivez-moi. C'est tout dire, et c'est tout faire, de suivre Notre-Seigneur, mais aussi il faut le suivre ; car autrement c'est ne rien faire. On le suit de ces trois manières : La première, en faisant ce qu'il nous ordonne ; car c'est ainsi qu'il va devant par sa providence, en nous ordonnant tous les jours et à toutes les heures, ce que nous avons à faire, et nous le suivons, quand nous faisons ce qu'il nous prescrit, et ordonne de faire.

La seconde est dans la forme et la manière, que nous devons garder

pour faire nos actions; il a marché devant nous, en nous donnant l'exemple de bien faire tout ce que nous avons à faire; c'est le suivre que l'imiter et bien faire tout ce que l'on fait à son exemple.

Enfin, il ne reste plus que de se proposer les fins et les intentions qu'il a eues, ou qu'il a actuellement en travaillant avec nous, car nous n'en saurions avoir de meilleures, et nous n'en devons pas prendre de moindres. Oh! quel honneur de suivre ainsi Jésus-Christ! Oh! quel profit et quel contentement!... Et néanmons, mon âme, nous ne le quittons que parce que nous croyons qu'il n'y a point d'honneur, point de profit, ni de contentement à le suivre. C'est dans les occasions de mépris, de perte et de souffrance qu'on doit surtout le suivre; car c'est par où il a passé dans sa vie, et par où il nous conduit. Mais c'est là que nous le quittons, en fuyant ces occasions de mépris et de souffrances. Quoi donc, n'y a-t-il pas de l'honneur à le suivre? et n'est-ce pas dans ce déshonneur qu'on le suit?... Il faut donc nécessairement conclure qu'il y a de l'honneur dans ce déshonneur, ou il faut dire qu'il n'y a point d'honneur et de contentement à le suivre. Mon Seigneur, quoi que j'en dise, ou que j'en pense, ne laissez pas, s'il vous plaît, de m'attirer à vous, et de me faire passer par où il vous plaira, pourvu que je sois toujours avec vous. Le paradis sans vous me serait un enfer, et l'enfer avec vous me serait un paradis et un lieu de repos....

MERCREDI.

DE LA TRISTESSE DE CEUX QUI NE QUITTENT PAS LEURS AFFECTIONS POUR SE DONNER A DIEU.

Ce jeune homme, après avoir entendu la réponse de Notre-Seigneur qui lui conseillait de quitter tout pour devenir parfait, s'en retourna tout triste, parce qu'il avait de grands biens qu'il ne pouvait se résoudre à quitter [1].

Le Sujet. La tristesse de ce jeune homme nous montre que ceux qui ont de la peine à se dépouiller de leurs affections, ne se délivrent pas de peine en y demeurant attachés; mais qu'au contraire, ils l'augmentent et que le moyen de n'être point triste, c'est de se détacher entièrement et de se donner tout à fait à Dieu.

[1] Cum audisset adolescens verbum, abiit tristis; erat enim habens multas possessiones. *S. Matth.* XIX.

La Fin sera de reconnaître cette vérité, et de s'y conformer.

La Forme est en ces trois points :

1° Il est étonnant que ce jeune homme ne se donne à Dieu qu'à moitié.

2° Ceux qui partagent ainsi leur cœur, s'engagent dans une infinité d'inquiétudes, d'ennuis et de regrets.

3° On tire de cette considération un puissant motif, pour se donner entièrement à Dieu.

PREMIER POINT.

IL EST ÉTONNANT QUE CE JEUNE HOMME NE SE DONNE A DIEU QU'A MOITIÉ.

N'est-il pas étonnant de voir que ce jeune homme, qui avait vécu si innocemment toute sa vie, qui témoignait un si grand désir de son salut, qui fut reçu par Jésus-Christ avec un accueil si favorable et des caresses toutes particulières[1], et qui enfin eût le bonheur d'être invité à la perfection, par la bouche même de ce bon Seigneur; n'est-il pas étonnant, dis-je, de le voir refuser cette invitation, quoiqu'il semble que personne ne dût être plus disposé à l'accepter, puisque son innocence, son désir, sa demande semblaient ne désirer que cela. Oh! que les jugements de Dieu sont cachés[2]!... Je me suis étonné autrefois qu'un publicain quittât sa banque, aussitôt que Jésus-Christ lui eût dit : Suivez-moi; mais je ne m'en étonne plus, car je sais combien la voix d'un Dieu incarné est attrayante. Ce qui m'étonne, c'est ce jeune homme qui, n'ayant point de péché sur la conscience, eut pourtant le cœur assez dur pour résister aux invitations du Sauveur, qu'il était venu consulter comme un oracle. J'apprends bien par là qu'il ne suffit pas d'avoir un bon directeur pour faire des progrès dans la vie dévote, si l'on n'a le dessein de se rendre bon disciple sous sa conduite; que ce n'est pas assez d'entendre les prédications, mais qu'il faut les pratiquer; et qu'enfin, les plus grandes et les plus saintes inspirations

[1] Jesus intuitus eum, dilexit eum. *S. Marc.* x.

[2] O altitudo divitiarum sapientiæ et scientiæ Dei, quam incomprehensibilia sunt judicia ejus et investigabiles viæ ejus! *Rom.* xi.

que Dieu nous donne, nous sont inutiles, si nous refusons d'y consentir[1]...

Mais j'apprends principalement qu'il n'y a rien de plus dangereux pour mon salut et ma perfection, que de laisser mon cœur dans quelque affection terrestre ; parce que tant que je le partagerai ainsi, je ne pourrai être à Dieu qu'à moitié, et de peur d'être obligé de me donner entièrement à lui, je ferai semblant de ne pas entendre les inspirations qui m'y convient. En effet, si je n'étais pas attaché à mes aises, à ma reputation, à telle et telle personne, qu'est-ce qui m'empêcherait de suivre Jésus-Christ[2] ? Mais pourquoi ne me délivrerais-je pas aujourd'hui, par le moyen de la grâce qui m'est présentée, de ces engagements pernicieux, qui me captivent tellement que je n'ai pas la liberté d'être à moi-même, ni d'être à Dieu ?... N'entends-je pas une inspiration, qui dit plus fortement à mon âme, qu'un prophète ne le dit jamais aux Israélites, qu'il ne faut plus biaiser des deux côtés[3] ; et que je me hâte de suivre le parti de Dieu. Il est temps que je me déclare en sa faveur, en abandonnant tout à fait celui des créatures ; car ne sais-je pas que mon Dieu veut que je sois à lui tout entier, ou que je n'y sois point du tout, lui qui n'aime point me voir divisé, en partageant mon cœur entre lui et ses créatures? Donc il faut que je prenne la résolution ou de retrancher entièrement tout ce qui peut me posséder en quelque partie, ou de n'être point du tout à lui. En effet, j'aurais beau lui offrir tout ce qui m'appartient, si je me réserve quelque reste d'affection pour le donner à quelque créature, il me dit qu'il n'a que faire de mes présents, parce qu'il ne désire que mon cœur, et qu'il ne veut point mon cœur, si je ne le lui donne tout entier....C'est moi-même qu'il veut, et rien autre chose, si je ne suis tout à lui. C'est moi qu'il aime, et non

[1] Vidi sub sole nec velocium esse cursum, nec fortium bellum, nec sapientium panem, etc. *Eccli.* IX.

[2] Le plus grand et l'unique obstacle pour nous, est que nous ne sommes point exempts de passions et de mauvais désirs, et que nous ne nous efforçons pas d'entrer dans la voie parfaite des saints. *Imitat.* liv. I, ch. XI.

[3] Usquequò claudicatis in duas partes ? III *Reg.* XVIII.

pas mes biens ; il n'a que faire de moi, et de mes biens ; mais il est si bon qu'il veut se donner à moi, et il faut que je me donne aussi à lui [1]. Voudrais-je bien ne lui rien donner du tout? Et à quoi me sert de lui donner quelque chose, puisqu'il veut tout, ou qu'il ne veut rien? Quand je me serai donné, comme il le demande, qu'est-ce que j'aurai donné en comparaison de ce qu'il mérite, en comparaison de ses dons, et de ce que je lui dois? Mais, parce que je ne puis donner plus que je n'ai, ni plus que je ne suis, il s'en contente ; mais aussi, donner moins, quand on peut donner davantage, ce n'est pas connaître ce qu'il mérite, et ce que je lui dois !...

Oh ! mon Jésus, faut-il tant de discours pour me persuader une vérité qui est si palpable, qu'il ne faut qu'avoir des yeux, et vous regarder sur la croix, ou au saint-Sacrement, pour en être convaincu ! Car, qu'est-ce que je vois là, sinon un Dieu qui se donne entièrement à une chétive créature ? Et moi, je ne me donnerais qu'en partie à ce grand Dieu !... Je me perds dans cette merveille, et ne sais de quoi m'étonner davantage, ou de voir un Dieu qui se donne tout à moi, sans en être prié, ou de voir que je ne veux pas me donner à lui, quoiqu'il m'en prie.... Mon Sauveur, permettez-moi dans cet étonnement de vous faire une demande : Puisque vous ne vous donnez à nous, qu'afin que nous nous donnions à vous, d'où vient que nous ne le faisons pas ?... Et quoique vous vous soyez donné souvent à moi, comment se fait-il que je suis encore à me donner à vous ?... Mon fils, c'est que tu ne me reçois pas comme je me donne. Médite cette parole, approfondis-la pour y remédier....

DEUXIÈME POINT,

CEUX QUI PARTAGENT AINSI LEUR COEUR, S'ENGAGENT DANS UNE INFINITÉ D'INQUIÉTUDES, D'ENNUIS ET DE REGRETS.

Ce pauvre jeune homme se trouva bien en peine, après avoir entendu cette réponse ; et, par son visage, il montra visiblement

[1] Que vous demandé-je plus instamment que de vous abandonner entièrement à moi ? Tout ce que vous me donnez sans vous, je le compte pour rien, parce que ce ne sont pas vos dons, c'est vous-même que je cherche. *Imitat*, liv. IV, ch. VIII.

la tristesse que son âme en avait conçue [1]. D'une part, il se sentit pressé par les paroles et par les grâces de ce bon Maître, de quitter ce qu'il ne pouvait retenir pour se mettre à sa suite; et d'autre part, l'affection qu'il avait pour ses biens, lui faisait regretter de les abandonner [2]. Que fera-t-il dans cette inquiétude? car de quelque côté qu'il se tourne, il ne voit que des sujets de tristesse et de crainte. S'il se donne à Jésus-Christ, la perte de ses biens l'affligera, et s'il ne renonce à ses biens, il se reprochera toute sa vie d'avoir quitté un si bon maître. Enfin, tout ce qu'il fait, c'est de se donner beaucoup de peine, sans rien faire il se prive en même temps, et du mérite qu'il eut acquis en se donnant entièrement à Jésus-Christ, et du contentement qu'il avait à jouir de ses richesses. Voilà la véritable figure de ceux qui veulent marchander avec Dieu, quand il s'agit de se mettre entièrement entre ses mains [3]; car il est vrai qu'ils ne sont pas assez mauvais pour qu'on puisse les regarder comme de grands pécheurs; mais aussi ils ne sont pas assez bons pour qu'on ne les blâme pas de demeurer dans cet état [4]. On dirait qu'ils sont bons, parce qu'ils ne sont pas très-mauvais; mais cependant, comme ils ne sont pas assez bons pour aspirer à ce qui est plus parfait, ils ont quelque chose de mauvais; de là vient que, vivant dans cet état mitoyen, qui n'est ni la sainteté ni le péché, ils ne jouissent ni des contentements que Dieu communique à ses saints, ni des plaisirs que le monde donne aux siens, et ils vivent, par conséquent, dans des ennuis et des inquiétudes perpétuelles [5]. Leur conscience ne les laisse point en paix, le démon les tourmente, et Dieu même les afflige. Voilà les trois sources de toutes leurs peines.

[1] Pulvis terræ factus est in cyniphes pungentes. *Exod.* VIII.

[2] Abiit tristis. Hæc est tristitia quæ ducit ad mortem. S. Hier.

[3] Domine Deus qui te derelinquunt, confundentur, quoniam dereliquerunt venam aquarum viventium. *Jer.* XVII.

[4] Deputatus es cum descendentibus in infernum, dereliquisti fontem sapientiæ : Nam si in via Dei ambulasses, habitasses utique in pace sempiterna super terram. *S. Bern.* III.

[5] Juste illis sit, ut quia inordinate delectationes quærunt et sequuntur, non sine confusione et amaritudine eas expleant.

Leur conscience n'est jamais d'accord avec eux; parce qu'ils ne la contentent jamais tout à fait, bien qu'ils sentent intérieurement ses réprimandes et ses reproches; parce qu'ils ne veulent jamais suivre ses avis, et qu'ils ne veulent pas aussi l'étouffer et l'empêcher de parler [1]. Leur concupiscence aide encore leur conscience à les travailler, car elle les agite continuellement par ses passions et par ses désirs, auxquels ils cèdent bien souvent, et que pourtant ils ne suivent jamais entièrement [2]. De sorte que, comme nous le disions, puisqu'ils ne sont pas assez vertueux pour n'avoir point de vice, ni assez vicieux pour n'avoir point de vertu, il ne leur reste que la peine qu'il faut prendre pour n'avoir ni vice ni vertu; pour combattre les inclinations vicieuses dont ils sont remplis, sans pouvoir ou vouloir les surmonter; pour connaître le bien sans le faire, et pour sentir le mal sans y remédier [3].

Maintenant pour le démon, il n'y a personne qu'il attaque davantage que ces âmes négligentes, car dès-lors qu'elles mettent si peu d'ordre à leur salut, et qu'elles sont si peu fidèles à leur maître, elles sont toujours exposées aux tentations de cet ennemi, qui est trop rusé pour ne pas se servir des prises qu'elles lui donnent [4]. Il ne fait pas longtemps la guerre aux méchants, parce qu'ils se rendent aussitôt à lui; il n'oserait attaquer les bons, parce qu'ils sont résolus de ne lui céder jamais, et qu'il ne les attaquerait que pour leur donner des sujets de triomphe; mais les imparfaits sont proprement son gibier et sa proie, ils sont continuellement tourmentés de scrupules pour le passé, de craintes pour l'avenir, et de résolutions pour le présent [5].... C'est contre eux qu'il dresse toujours ses batteries, parce qu'il a sur

[1] Testimonium reddente illis conscientia ipsorum, et inter se invicem cogitationibus, aut etiam defendentibus. *Rom.* II.

[2] Quasi mare fervens quod quiescere non potest, et redundant fluctus in conculcationem et lutum. *Isa.* VII.

[3] Dum alterna intentione se impetunt, quasi adversus se undæ collidunt. S. *Greg.*, XVII; *Moral.* XVIII.

[4] Projecit Israël bonum : inimicus persequetur eum. *Osee.*

[5] Si præstes animæ tuæ concupiscentias ejus, faciet te in gaudium inimicis *Eccli.* XXXVIII.

eux des prétentions, qui ne sont pas mal fondées; et comme ils sont déjà à lui à moitié, il peut espérer qu'avec le temps il pourra les soumettre tout à fait à son empire. Ne les voyez-vous pas, ils ne savent s'ils ont consenti ou non à la mauvaise pensée, s'ils s'en sont bien confessés, s'ils ont eu le bon propos et la contrition nécessaire? Ce n'est qu'inquiétude; car ils voient bien qu'il faudrait tout à fait quitter ces affections, qu'ils gardent encore pour les créatures et pour les occasions de péché, et ils y sentent trop de difficulté pour s'y résoudre [1]. L'ennemi les entretient ainsi dans cette misérable vie, où ils n'ont de bonté, que parce qu'ils n'ont pas toute la malice; mais ils ont assez de malice, pour n'avoir pas la bonté qu'il leur faudrait avoir; et le diable se contente de cette moitié, comme cette mauvaise femme et fausse mère, qui demandait que l'enfant fût divisé en deux, et qu'elle en eût sa part [2].

Mais, Dieu, qui est notre véritable mère, veut tout ou rien; et, après qu'il a été refusé dans sa demande, il abandonne cette âme qui ne veut pas se donner entièrement à lui, il la prive de ses grâces, de ses lumières, de ses consolations, en un mot, de sa conduite [3]; et puis, je vous laisse à penser en quel état peut être cette pauvre âme. Car, ou elle ressent son mal, ou elle ne le ressent point; si elle le ressent, ah! que peut éprouver cette âme qui se regarde comme à moitié perdue, qui se sent mourir, et, ce qui est pis, qui se voit autant délaissée de son Dieu qu'elle en était recherchée et désirée [4]. Si, au contraire, elle ne ressent point son mal, ah! c'en est fait, la voilà condamnée, la voilà abandonnée; car, auparavant il y avait du moins encore quelque espérance de retour; quand elle sentait son mal et qu'elle connaissait sa misère, on pouvait s'attendre qu'elle se reconnaîtrait, qu'elle viendrait enfin à confesser qu'elle ne saurait vivre dans

[1] A quo captivi tenentur ad ipsius voluntatem. III *Tim.* II.

[2] Nec mihi, nec tibi sit, sed dividatur. III *Reg.* XXXIX.

[3] Si dimiseritis Dominum, et servieritis diis alienis, convertet se et afflliget vos, atque subvertet. *Deut.* IV.

[4] Propter hoc, ecce ego sepiam viam tuam spinis, et sepiam eam maceria, et semitas suas non inveniet, etc. *Osee.* II,

Divisum est cor eorum, nunc interibunt. Ibid. X.

cette tristesse et cet ennui, et qu'elle ne saurait en être délivrée, qu'en détachant son cœur de ses biens, et en se donnant entièrement à celui qui est son véritable et son unique bien. Mais quand elle n'a plus le sentiment de son mal et de sa misère, c'en est fait, elle est désespérée; cette insensibilité est comme le dernier châtiment de cette vie et le premier de l'autre [1].

TROISIÈME POINT.

ON TIRE DE CETTE CONSIDÉRATION UN PUISSANT MOTIF POUR SE DONNER ENTIÈREMENT A DIEU.

Que fait donc ce jeune homme qui s'en est allé tout triste, et qui s'est ainsi séparé de Notre-Seigneur? Que fait-il dans sa tristesse; ne se reconnaît-il point, ne revient-il point?... Ne recherche-t-il point ce bon Jésus pour lui retirer du pied cette épine, ou du cœur cette flèche qui le transperce et le fait languir?... Ah! ce qui est épouvantable, c'est que ce cœur qui semblait être si bien disposé, se soit perdu là où les autres se retrouvent, et que la tristesse l'ait tellement abattu, qu'il n'ait pas eu le courage de se relever, ou qu'il ait tellement émoussé la pointe de sa tristesse qu'il ne l'ait point sentie? Car enfin, on ne dit point qu'il se soit jamais reconnu; et, néanmoins, cette tristesse qu'il avait ressentie, et qui s'était saisie de son âme, depuis qu'il avait entendu la vérité lui parler, ne pouvait-elle pas, avec la grâce, le faire rentrer en lui-même, et lui faire dire: Misérable que je suis, pourquoi ne me délivrerai-je pas de cette misère, puisque j'en ai le moyen? Je ne suis triste que parce que j'ai appris que pour être parfait, il fallait tout quitter; eh bien, ne puis-je pas le faire? qu'est-ce qui m'en empêche?.... Il n'y a que le désir de vivre content dans mes richesses, ou la crainte de la peine, si je m'en prive, et voilà que je suis, plongé dans une profonde mélancolie, quoique je retienne mes biens! Si je les avais quittés, que pourrait-il en arriver de pis, que d'être triste comme je le suis maintenant?... Pour le moins, j'au-

[1] Percussus est Ephraim, radix eorum exsiccata est, fructum nequam facient, etc. Vide ibid. xc.

rais cette consolation dans ma tristesse, d'être dans la voie de la perfection, et à la suite du grand Jésus, tandis que je n'ai ni l'un ni l'autre. J'ai perdu le bien et le trésor que me présentait cet homme divin, et je n'ai plus trouvé dans mes biens que du fiel et de l'amertume. Il faut donc résolument que je retourne vers lui, que je lui ouvre mon cœur, et que je lui laisse la disposition entière de ma personne et de mes biens, afin qu'il en ordonne selon son bon plaisir, et que je suive ses ordonnances.

Voilà comment il devait raisonner, voilà comment l'enfant prodigue se reconnut [1], et comment l'Ecriture nous excite souvent à réfléchir sur les maux, que nous souffrons, pour nous être retirés de Dieu, afin que la souffrance nous ouvre l'entendement, et nous fasse reconnaître le tort que nous avons de nous en éloigner [2]. Car puisque nous n'avions point d'autre sujet de le faire, que le désir des plaisirs que nous espérons trouver dans notre liberté, ou la fausse crainte des peines qu'il y a, si on se donne une bonne fois à Dieu, et que d'autre part nous voyons que nous nous sommes trompés, en ne trouvant que des épines là où nous pensions cueillir des roses, n'est-ce pas une raison très-pressante de ne point craindre de nous donner entièrement à Dieu [3]. Il ne saurait, en effet, nous arriver plus d'affliction dans son service, que nous n'en avons hors de lui ; de plus, l'affliction sera méritoire, si elle vient d'une si bonne cause, tandis que les afflictions du monde sont sans mérite et demeurent, puisqu'elles ne font que commencer en cette vie, pour continuer et s'accroître dans l'autre.

Allons donc, âme languissante et imparfaite, qui avez encore quelque chose à laisser et à donner à votre Dieu, ne voyez-vous pas votre langueur et votre imperfection? n'en êtes-vous pas toute triste et fâchée? Ne voulez-vous pas vous délivrer de cette

[1] S. *Luc.* xv.

[2] Erudire Jerusalem, ne forte recedat anima mea a te. *Jer.* i.
Castigasti me, et eruditus sum. Ibid. xxxi

[3] Numquid non istud factum est tibi quia dereliquisti Dominum Deum tuum, eo tempore quo ducebat te per viam? Et nunc quid tibi vis in via Ægypti, ut bibas aquam turbidam? etc. *Jer.* ii.

peine? voulez-vous toujours languir misérablement, et ne savoir jamais ce que c'est que d'être contente, et joyeuse de la vraie joie de saints?... Eh bien, que ne laissez-vous ceci ou cela qui vous retient, puisque tout votre mal ne vient que de cette affection, dont vous ne voulez pas vous dépouiller? Vous vous êtes imaginée que vous n'auriez que du plaisir dans les entretiens de cette créature, ou dans la possession de ce petit bien qui vous retient, et vous n'y sentez que du dégoût et de la peine. Mais vous craignez que, si vous vous en dépouilliez, loin de quitter votre mal, vous ne le changiez en un plus grand; c'est un abus et une illusion de l'ennemi, faites-en l'épreuve et l'essai. Venez, convertissez-vous entièrement, et vous verrez la différence qu'il y a entre une âme qui sert Dieu, et celle qui ne le sert point ou qu'à demi. Si je n'ouvre les cataractes du ciel, et si je n'en fais descendre toutes les bénédictions sur vous, dites que Dieu est un menteur [1].

C'est ainsi qu'il vous parle; eh bien, que lui répondrez-vous?... Ne ferez-vous pas l'âme spirituelle en disant, que si vous aviez à vous perfectionner, ce ne serait pas dans le but de jouir des consolations, ou d'être délivré de ces peines, mais que ce serait pour le respect et pour l'amour de celui qui vous y appelle. A la bonne heure, allez-y par ce noble motif, si vous voulez; mais, si vous n'y allez point, si vous demeurez dans vos imperfections et dans les ennuis d'esprit qui en proviennent, et qui vous rendent encore plus imparfait, croirez-vous faire tort à votre dévotion, si vous vous excitez à sortir de ce mauvais état pour entrer dans un autre plus sûr, parce que vous y vivrez plus content et avec moins d'ennui? A la vérité, si vous n'aviez d'autre dessein que de vous contenter, vous n'y seriez pas bien accueilli; mais, supposé que Dieu vous y appelle, qu'il faut lui obéir, et que vous n'en êtes détourné que par cette fausse opinion, qu'il y a plus de plaisir dans une vie qui ne donne pas autant de peine, que la

[1] Probate me super hoc, dicit Dominus, si non aperuero vobis cataractas cœli, et effudero vobis benedictionem usque ad abundantiam, etc.

Convertimini et videbitis quid sit inter justum et impium, et inter servientem Deo, et non servientem ei. *Malach.* III.

vie parfaite, désabusez-vous, et croyez que vous devez prendre même ce motif moins noble pour suivre l'appel de Dieu. Or, cela lui est très-agréable, il vous est très-profitable et aux autres très-utile.

Arrêtez-vous un peu à ces trois considérations qui justifient ce motif, et font voir comment on peut s'en servir. La première est prise du côté de Dieu, qui a pour agréable qu'on s'en serve, parce que cela montre qu'il est l'unique bien, qu'il n'y a rien dans les créatures de semblable, et que puisqu'on n'a jamais de repos qu'en le servant parfaitement, il faut reconnaître son mérite et le servir en perfection.

La seconde nous touche et nous apprend à nous combattre vaillamment par nos propres armes, car si c'est la nature qui se cherche elle-même, et ses contentements, en se retirant d'une vie plus parfaite, pourquoi ne lui dirons-nous pas qu'elle se trompe, et que c'est dans cette vie parfaite que se trouve le contentement, plutôt que dans une vie imparfaite qui est remplie d'ennuis? Il y a une grande différence entre la tristesse naturelle, ou toute autre qui nous est envoyée par Dieu, sans notre faute, et cette tristesse qui ne vient que de l'immortification et de l'imperfection. Car, comme il faut supporter celle-là tant qu'il plaît à Dieu, il faut chasser celle-ci qui ne lui plaît point, parce qu'elle nous est fort nuisible et qu'elle est contraire à son service, et que la joie bien réglée y peut servir [2].

Enfin, c'est le moyen d'édifier notre prochain, quand il saura par notre propre expérience, s'il ne l'a éprouvé par lui-même, qu'il n'y a rien de plus vrai que cette parole du Sage, que le meilleur est de vivre saintement et de se réjouir [3]; que pour l'un, il faut l'autre, et que la joie sert à bien vivre, comme la bonne vie sert à la joie. Venez, venez à moi, vous tous qui êtes dans l'affliction, disait notre bon Maître, et je vous soulagerai. Chargez

[1] Viæ ejus viæ pulchræ, et omnes semitæ illius pacificæ : lignum vitæ est his qui apprehenderunt eam, et qui tenuerit eam, beatus, *Prov.* III.

[2] Quæ secundum Deum tristitia est, pœnitententiam in salutem stabilem operatur, sæculi autem tristitia mortem operatur. II *Cor.* VII.

[3] Et cognovi, quod non esset melius nisi lætari, et facere bene in vita sua. *Eccles.* III.

mon joug sur vos épaules, et portez-le de bonne grâce, et vous le trouverez plus léger et plus supportable que vous ne pensiez [1]. Entendez-vous comment il se sert de motif, et comment il veut que nous l'entendions pour nous en servir et pour lui dire : Me voilà, mon Seigneur, voilà ce qui empêchait mon cœur d'être tout à vous ; je vous le donne en le quittant, et je le quitte de bon cœur pour me donner entièrement à vous.... Mon fils, j'accepte ce que vous me donnez; mais c'est à condition que vous ne le reprendrez point ; et pour vous en faire souvenir, prévoyez les occasions, où il y a danger de le reprendre.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Il est étonnant que ce jeune homme ne se donne à Dieu qu'à moitié.

Est-il possible que ce jeune homme, qui était si chaste, si honnête, et si bien élevé dans la crainte de Dieu, qu'il avait observé tous ses commandements; que ce jeune homme qui eut la dévotion de venir trouver le Sauveur du monde, pour lui demander les moyens de se sauver, qui entendit de la bouche d'un Dieu ce qu'il devait faire, est-il possible, dis-je, qu'après tout cela il n'en fasse rien, et que pour je ne sais qu'elle affection qu'il avait à ses biens, la considération d'un Dieu qui lui parlait, l'affection qu'il lui témoignait, et la chose dont il s'agissait, n'eurent pas assez de pouvoir, pour lui persuader de faire ce qu'un millier de personnes ont fait depuis, et font encore tous les jours!

Oh! que les jugements de Dieu sont épouvantables!...Pourquoi ne quitta-t-il pas aussitôt ses biens comme les Apôtres, ou comme un saint Matthieu, qui en avait peut-être autant que lui? Que fit Notre-Seigneur à ceux-là plutôt qu'à celui-ci; ou qu'est-ce que ceux-là avaient plus fait à Notre-Seigneur que ce jeune homme? Il serait maintenant un Apôtre, un disciple, un saint comme eux, et peut-être qu'il s'est damné.... Oh! jugement de Dieu! que vous nous montrez bien qu'il ne faut point présumer de ses bonnes œuvres, qu'il faut se défier de son cœur et du moindre attache-

[1] Venite ad me omnes qui laboratis et onerati estis, et ego reficiam vos. Tollite jugum meum super vos et discite a me quia mitis sum et humilis corde, et invenietis requiem animabus vestris. Jugum enim meum suave est, et onus meum leve. *S. Matth.* x.

ment aux biens de ce monde, et qu'il ne suffit pas d'avoir un bon maître si l'on n'est bon disciple....

Mon âme, faisons-nous sage aux dépens de cet insensé prenons ce qu'il a laissé, et laissons ce qu'il a trop aimé; quoique nous n'en ayons pas autant à laisser que lui, néanmoins nous en quittons assez pour avoir ce trésor du ciel, si nous nous quittons nous-mêmes. Quand nous quitterions le monde entier, si nous ne nous quittons nous-mêmes, nous ne donnons rien, car c'est nous que Dieu demande, et non pas nos biens c'est nous qu'il aime, et de qui il veut être aimé. C'est en se donnant mutuellement que cet amour se reconnaît; c'est pour cela qu'il s'est tout donné à nous; c'est ce qu'il attend maintenant de nous....Après qu'il a si longtemps attendu, il est encore prêt à nous recevoir, si nous sommes prêts à nous donner à lui. Si nous y manquons en ce moment, nous sommes plus coupables que ce jeune homme qui, ayant refusé une fois ce qu'on lui avait offert, ne fut pas attendu le lendemain, pour se présenter et pour être reçu.

DEUXIÈME POINT.

Ceux qui partagent ainsi leur cœur, s'engagent dans beaucoup d'ennuis et de tristesses.

Le voilà donc qu'il s'en va triste et fort en peine au sujet de ce qu'on vient de lui dire; car, d'un côté, il n'a pas envie de quitter ses biens auxquels il est attaché, et de l'autre il regrette de ne pas suive un si bon maître, et ainsi il réfléchit à ce qu'il fera sans rien conclure, et dans cette irrésolution il ne fait que se donner de la peine, et puis c'est tout. Voilà où en sont ces personnes imparfaites, qui ne se donnent qu'à demi à celui,qui désire qu'elles se donnent entièrement à lui, elles ne le veulent pas, de peur de se donner trop de peine dans une vie plus parfaite, et en voulant fuir la peine, elles la trouvent avec ce grand désavantage, qu'elle est pour eux sans profit et sans mérite. Leur conscience leur reproche sans cesse de n'en point faire assez, et même elle ne leur ne donne point de repos dans ce qu'elles font.L'ennemi vient là-dessus pour enchérir sur le scrupule, et pour tourner tellement cette pauvre âme dans son irrésolution, qu'elle n'en puisse sortir. Croirez-vous que Dieu même se mette de la partie, et qu'il défende à toutes ses créatures de donner aucun contentement à cette âme, qui n'ose s'approcher de Dieu, de peur de s'éloigner de son contentement?...

Va, va, pauvre jeune homme, après tous tes biens et tes plaisirs pré-

tendus, si tu ne les trouves point, ne seras-tu pas malheureux de ne point trouver ce que tu cherches? Et si tu rencontres quelques biens faux et passagers qui t'arrêtent, ne seras-tu pas encore plus malheureux d'avoir trouvé ce qui t'empêche de suivre Jésus-Christ?.,.

TROISIÈME POINT.

On tire de cette considération un puissant motif pour se donner entièrement à Dieu.

Ne regardez pas tant à ce qu'a fait ce jeune homme qu'à ce qu'il devait faire s'il eût été bien avisé; car,se sentant saisi de tristesse, pour avoir refusé de suivre l'appel de Jésus-Christ, ne devait-il pas rentrer en lui-même, et se dire : Où vas-tu, que crains-tu, que cherches-tu ? Tu ne crains que la peine, tu ne cherches que le contentement, et te voilà plus en peine avec tous tes biens, que si tu les avais quittés. Que ne les quittes-tu donc, puisque tu n'aurais pas plus de peine, et que cette peine serait méritoire et agréable, étant prise pour un si bon sujet, que l'est la perfection et la suite de Jésus-Christ.

Que vous en semble, n'eût-il pas été sage, s'il eût ainsi raisonné, et qu'il s'en fût retourné vers son bon Maître, qui lui avait témoigné tant d'affection et de bonne volonté ? Faites-donc ce qu'il devait faire, et non pas ce qu'il a fait. Voyez s'il n'y a pas encore quelque chose à quitter. Ne pas le faire, c'est autant d'imperfection que vous entretenez. Ne vous en faites-vous point de scrupule ? n'en sentez-vous point de regret et de tristesse ? ne voulez-vous point en être délivré.... Quand et comment pensez-vous vous en être délivré,sinon en vous prosternant en ce moment, aux pieds de votre crucifix, que vous voyez nu et abandonné de tout, pour vous apprendre ce divin abandon, et en lui disant du meilleur cœur que vous ayez : Oh! mon Jésus, je reconnais que j'ai péché en différant trop de vous suivre plus parfaitement, et en m'imaginant qu'il y avait plus de peine à vous suivre qu'à vous quitter. Je proteste maintenant le contraire, et j'avoue,en face du ciel et de la terre, que,quand il n'y aurait que cette ressemblance avec vous sur la croix, je regarderais comme un plus grand honneur,et je serai plus content de me voir dépouillé de tout comme vous, que d'avoir tous les biens et tous les contentements du monde. Et quand même je n'éprouverais pas le contentement qu'apporte cette ressemblance, je suis plus disposé à vouloir vous ressembler sans aucun contentement, que de vouloir me contenter sans cette ressemblance.

JEUDI.

DE LA DIFFICULTÉ DE SE SAUVER, QUAND ON EST ATTACHÉ AUX OBJETS DE CE MONDE.

Oh ! qu'il est difficile que ceux qui ont des richesses entrent dans le royaume de Dieu ! Il est plus aisé qu'un chameau passe par le trou d'une aiguille, qu'un homme riche entre dans le royaume des cieux[2].

Le Sujet. Dans cette méditation nous considérons le sentiment que Notre-Seigneur exprime, et la parole épouvantable qu'il prononça, quand il vit que ce jeune homme; qui était si vertueux, n'avait pu se résoudre à se mettre à sa suite, parce qu'il ne pouvait quitter les grands biens dont il jouissait. Son sentiment fut tel que, s'en prenant à ces malheureuses richesses,qui sont si préjudiciable à notre bonheur, il protesta à ses Apôtres, qu'il était si difficile à un homme riche d'entrer dans le paradis, que la chose était comme impossible, et qu'on pouvait bien se servir du proverbe qui dit : Qu'un chameau passerait plutôt par le trou d'une aiguille.

La Fin est de reconnaître la verité qui est opposée au sujet, et d'apprendre l'importance qu'il y a de détacher son affection des biens de ce monde, puisqu'il y va du salut éternel.

La Forme est en ces trois points :

1° On appelle riche celui qui n'a pas détaché son cœur de l'affection des richesses.

2° C'est ce riche auquel il sera difficile d'entrer dans le royaume de Dieu.

3° Il est donc nécessaire, pour se sauver, de renoncer entièrement à l'amour des biens de ce monde.

PREMIER POINT.

ON APPELLE RICHE CELUI QUI N'A PAS DÉTACHÉ SON COEUR DE L'AFFECTION DES RICHESSES.

Mes petits enfants, qu'il est difficile qu'un homme qui met sa confiance dans ses richesses, puisse se sauver[2] ! Que cette parole

[1] Quam difficile qui pecunias habent, in regnum Dei introire ! Facilius est camelum per foramen acùs transire,quam divitem intrare in regnum Dei. *S. Mar.* x. Filioli quam difficile est confidentes in pecuniis, in regnum Dei introire. *S. Marci.* x.

est douce, *mes petits enfants*, mais que celle-là est rude et épouvantable : *Il est comme impossible qu'un riche, que celui qui met sa confiance dans ses richesses, soit sauvé.* Notre bon Jésus a voulu ainsi joindre la douceur à la rigueur, pour nous témoigner que c'était comme à regret, et plutôt par compassion qu'il prononçait cette sentence, que par reproche ou par un sentiment d'aversion contre qui ce soit. Il voyait tous ceux qui s'étaient déjà perdus par les richesses, et son cœur s'en affligeait tellement qu'il eût voulu en préserver tout le monde [1]. Mais comme il voyait que ce monde n'en serait pas plus sage, quoiqu'il pût dire; ah! c'est ce qu'il ressentait vivement; car, pour ceux qui étaient perdus et damnés, c'en était fait; mais pour ceux qui auraient le bonheur d'entendre qu'un Dieu s'est expliqué si clairement à ce sujet, et qui n'en feraient pas leur profit, c'est ce qui lui était le plus sensible. Il leur avait apporté le remède le plus convenable, et il voyait en même temps qu'il leur était inutile, qu'ils gloseraient sur ses paroles, et les interpréteraient si favorablement pour leur mauvaise passion, qu'au lieu d'y voir la condamnation de tous les riches, ils s'y trouveraient à leur avis tous absous et sans danger [2]. Qu'y a-t-il de plus clair et de plus certain que ces paroles de la vérité qui condamnent les riches? Ne suffisent-elles pas pour leur faire autant abhorrer les richesses, qu'ils ont peur de la pauvreté et des misères? Et, néanmoins, trouvez-en un dans le monde qui s'en soucie, et qui s'en mette beaucoup en peine; dites-leur cent et cent fois ce qui ne saurait se répéter trop souvent : Qu'il y va de leur salut, de cette éternité qui ne se rachète point, étant perdue, et qui se perd par les richesses [3]. Ils vous avoueront tout ce que vous voudrez des riches et des richesses, ils en parleront encore plus mal que vous; mais ils ne vous avoueront jamais que c'est à eux que l'on parle, parce qu'ils ne se tiennent

[1] Multos perdidit auium et argentum, et usque ad cor. Regnum extendit et convertit. *Eccli.* VIII.

[2] Quæ indocti et instabiles depravant sicut et cæteras Scripturas, ad suam ipsorum perditionem.

[3] Non proderunt divitiæ in die ultionis. *Prov,* XXI.

pas pour riches; à les entendre parler, ils sont plutôt pauvres, que riches, et ainsi ils n'ont rien à craindre. Ce n'est pas à eux que ces paroles s'appliquent, ce n'est, à leur avis, qu'à telles et telles personnes plus favorisées sous le rapport de la fortune, mais pour eux ils sont bien loin d'être de ce nombre.

C'est ainsi qu'on se moque de l'Évangile, qu'on élude les paroles de la vie éternelle. Mais instruisez-vous mieux sur ce sujet, entendez une bonne fois quels sont ceux que l'Écriture entend sous le nom de riches, quand elle en parle en mauvaise part; et sachez qu'il y en a trois espèces, qui sont égales et en malice et en danger, quoiqu'elles soient inégales en condition.

La première comprend ceux qui sont pauvres en effet, ou qui du moins ne sont pas à leur aise; le vif désir qu'ils ont d'obtenir des richesses par tous les moyens les aveugle; ils ne veulent pas connaître ce qui est permis ou défendu dans leur état, de peur d'être obligés de le garder, et de n'en pouvoir pas amasser autant qu'ils le voudraient. Ils sont riches par affection, et ne veulent pas avouer qu'ils le sont, car ne l'étant pas d'effet, ils ne s'en donnent pas la qualité; mais Dieu qui voit leur cœur et qui juge d'après ce qu'il voit, les appelle riches, eu égard à leur cœur qui aime les richesses, quoiqu'ils ne les possèdent pas [1]. Ils sont ces riches décriés dans l'Evangile, qui ayant reçu la foi, ou quelque bonne parole qui touche leur salut, n'en font pas plus de profit, que cette terre couverte de ronces et d'épines, ne profite de la semence qui y est jetée : oh! qu'il y en a de cette espèce [2]!...

La seconde comprend ceux qui possédant des richesses, y mettent tellement leur confiance qu'ils s'estiment perdus, s'ils les perdent, et se croyent heureux tant que leurs greniers et

[1] Qui volunt divites fieri, incidunt in tentationem, et in laqueum Diaboli, et desideria multa inutilia, et nociva quæ mergunt homines in interitum, et perditionem. Radix enim omnium malorum est cupiditas, quam quidam appetentes erraverunt a fide, et inseruerunt se doloribus multis. Tu autem, o homo Dei hæc fuge. I *Tim.* VI, 9, 10, 11.

[2] Qui seminatus est in spinis, hic est qui verbum audit, et sollicitudo sæculi istius, et fallacia divitiarum suffocat verbum, et sine fructu efficitur. *S. Matth.* XIII.

leurs caves sont remplis. Tel était ce riche, dont parle l'Evangile, qui examinait en lui-même qu'il avait de quoi vivre à son aise, de quoi faire bonne chère longtemps, et qui mourut la nuit suivante. Que devinrent tous ses biens; que devint sa pauvre âme? et que deviennent tous ceux qui ne sont riches que des biens de ce monde [1]?...

La troisième espèce, enfin, est composée de ceux qui, ayant encore plus de fonds et de biens que les autres, ne pensent qu'à se pousser dans le monde, qu'à faire paraître leurs richesses, dans les habits, les festins, les dépenses et en toutes sortes de vanités, sans penser à faire l'aumône, à payer leurs dettes, à pourvoir aux besoins de leur famille, ou à faire de leurs biens un usage convenable. Ce sont ces mauvais riches dont parlent les saintes Ecritures, et qui meurent aussi bien que les pauvres [2]; mais ils ne meurent pas si heureusement, et ils ne font que crier après leur mort : A quoi nous ont servi nos biens, nos vanités et nos richesses [3]?...

De là, vous apprenez que, encore que tous ceux qui ont des richesses soient riches, néanmoins ils ne sont pas ces riches condamnés par Notre-Seigneur, s'ils n'abusent pas de leurs richesses, ou par trop grande affection, ou par trop de confiance et de vanité ; comme les pauvres qui sont estimés bienheureux, ne sont pas ces pauvres qui n'ont rien, s'ils n'acceptent leur pauvreté, et s'ils ne font vertu de leur nécessité. De sorte, en un mot, que c'est le mal qu'on commet dans les richesses qui fait les mauvais riches, comme c'est le bien qu'on tire de la pauvreté qui la rend bonne. Et parceque le mal le plus ordinaire, est de faire trop d'estime des richesses, et d'y être trop attaché, qu'on en ait peu ou beaucoup, on doit regarder particulière-

[1] Ubi sunt qui argentum thesaurizant et aurum, in quo confidunt homines, et non est finis acquisitionis eorum, etc. Exterminati sunt, etc. *Bar.* III. Stulte, hac nocte animam tuam repetunt a te: quæ autem parasti, cujus erunt? Sic est qui sibi thezaurizat, et non est in Deum dives. *S. Luc.* XII, 20.

[2] Mortuus est autem et dives, et sepultus est in inferno. *S. Luc.* XVI.

[3] Quid nobis profuit superbia, aut divitiarum jactantia quid contulit nobis? *Sap.* V.

ment comme *riche*, celui qui a trop d'affection pour les biens de ce monde, quelque commodité qu'il possède ou désire posséder [1]. Si donc votre cœur est trop attaché à ces avantages temporels, c'est de vous qu'on parle, quand on dit qu'il est difficile aux riches de se sauver. C'est à vous à vous examiner, s'il n'y a pas quelque chose, que vous ne vouliez pas quitter volontiers, quand la nécessité, l'obéissance, la charité ou la conscience vous en présenteront les occasions. Ne pensez-vous point trop souvent à ce peu que vous avez, ne désirez-vous point d'en avoir davantage? Quand il vous arrive quelque perte, qu'il faut faire l'aumône et prêter par charité, n'est-ce point à regret?.... Le faites-vous avec un cœur, qui montre qu'il n'y avait point d'attachement, en montrant qu'il n'y a point de sentiment? Car le sentiment ne vient que de l'attachement, le cœur ne ressent que ce qui le touche; et ainsi il paraît par le sentiment que nous avons de la possession ou de la perte des choses, si ces choses nous touchent au cœur, et s'il y a de l'attachement. Qu'en dites-vous?... c'est à Dieu que vous devez parler, examinez bien ce que vous allez dire...

DEUXIEME POINT.

C'EST CE RICHE AUQUEL IL SERA DIFFICILE D'ENTRER DANS LE ROYAUME DE DIEU.

Considérez plus attentivement combien il est vrai qu'une âme qui est riche par affection, est en danger de perdre son salut, soit qu'elle se trouve engagée dans une condition séculière, ou dans l'état religieux; car c'est une vérité si importante qu'elle ne saurait être assez considérée. Cette affection dangereuse cache si bien sa malice, qu'on ne s'en aperçoit presque point; et au lieu de se défier d'elle, comme d'une ennemie de notre salut, on l'entretient, comme si elle pouvait servir à nous rendre bienheureux; elle nous enivre tellement, qu'elle ne nous laisse pas

[1] Non pecuniis detrahit, sed his qui detinentur ab eis, *S. Chr.*

Habere divitias criminis non est, sed modus in habendo retinendus. *Hil.*

Non est census in crimine, sed affectus; cuncta enim quæ Deus condidit, bona sunt, qui bonis male utitur, profectò agit ut quasi per edacitatis ingluviem, eo quo vivere debuit, pane moriatur, etc. *S. Gregor.* x; *Mor.* xvii.

assez de jugement pour connaître qu'elle nous a enivrés ; et elle ressemble à ces viandes délicates, et à ces poisons sucrés, qui donnent du plaisir au goût, en même temps qu'ils donnent la mort à notre cœur.

En effet, ces personnes attachées aux biens de ce monde, le sont d'autant plus dangereusement, que cette affection paraît moins mauvaise et moins dangereuse [1]. Ils savent bien, ce qui est vrai en effet, que la possession des richesses est d'elle-même fort indifférente, puisque s'il peut s'y trouver de l'abus, on peut aussi l'employer à de bons usages ; or, comme ils ne voudraient pas être déréglés à ce point, d'être riches aux dépens d'autrui, ni de retenir aucun bien par injustice, ils mettent leur conscience en repos de ce côté-là. Et cependant il n'y a rien qui doive leur donner plus de scrupule, que de n'en point avoir, puisque les plus désintéressés, et ceux qui sont les plus détachés des biens de la terre, ne laissent pas de craindre sur ce sujet. Ils savent, en effet, que la nature est si fine et si habile pour suivre ses inclinations, et pour couvrir ses poursuites de mille beaux prétextes de nécessité, de prudence et d'autres, qui charment tellement nos cœurs, que ceux qui se méfient davantage, ne laissent pas d'y être trompés [2]. Combien davantage le seront donc ceux qui n'y prennent point garde, et qui croient qu'il leur suffit de ne vouloir pas commettre avec connaissance et malice des injustices, qui les rendraient criminels devant Dieu et devant les hommes [3] ? Ah ! Mais ce n'est point assez de n'être pas si criminel devant les hommes ; on ne laisse pas de l'être beaucoup devant Dieu, si on n'y regarde de plus près !...

Que d'injustices et d'infidélités se commettent dans les rapports, que nous avons réciproquement les uns avec les autres [4] ; elles semblent petites à nos yeux, mais elles ne laissent pas d'être grandes, devant celui qui a d'autres yeux et d'autres balances,

[1] Impedior blandè, sed in novissimo mordebit ut coluber, et sicut regulus venena diffundet. *Prov.* XXIII.

[2] Fallacia divitiarum. *S. Matth.* XIII.

[3] Ne impiè agas multum. *Eccli.* VII.

[4] Non contristet nec decipiat unusquisque proximum suum *Levit.* XIX.

d'autres poids et d'autres mesures pour peser et juger nos actions [1]. S'il est question d'acheter ou de vendre, de permuter, d'emprunter, de rendre, de payer, d'assister les nécessiteux, ou de disposer en quelque façon que ce soit de nos biens, que de paroles employées pour surfaire ou rabattre les choses; que de mensonges, que de serments, que de péchés, puisqu'on ne cherche qu'à donner toujours le moins possible, et à recevoir le plus qu'on pourra, sans examiner si ce plus et ce moins sont selon la raison, le droit et la charité [2]. C'est à quoi on ne pense pas, parce que dans ces occasions, la nature recherche tellement ses commodités, qu'elle ne semble laisser d'esprit et de liberté, que pour gagner sur les autres le plus qu'on pourra; et ceux qui gagnent davantage sont estimés avoir plus d'esprit et faire mieux leurs affaires [3]. Ce procédé est si communément reçu parmi les hommes, qu'on ne s'en cache point; on ne s'en confesse point, on ne s'en amende point, on ne s'en fait point de scrupule, on est au contraire bien fâché de n'en pouvoir faire davantage. Et pensez-vous qu'il n'y ait point de dérèglement en tout cela? Et d'où pensez-vous qu'il vienne, sinon d'une trop grande affection aux biens, qui est si naturelle et si ordinaire, qu'elle n'est pas sensible? mais elle ne laisse pas pour cela d'être criminelle, et d'autant plus dangereuse, qu'elle est moins sensible et plus commune [4].

Ne dites pas à ce sujet que tout cela ne peut être que véniel, qu'on ne saurait éviter de commettre quelque faute légère, que vous ne voudriez pas en faire de mortelles, et que par conséquent vous n'avez pas de quoi craindre; car on vous répondra premièrement, que c'est une mauvaise et pernicieuse manière

[1] Nolite facere iniquum aliquid in judicio, in regula, in pondere, in mensura. Statera justa et æqua sint pondera. Ibid.

[2] Malum est, malum est, dicit omnis emptor; et cum recesserit, tunc gloriabitur. *Prov.* XX.

[3] Sed et æstimaverunt lusum esse vitam nostram, et conversationem vitæ compositam ad lucrum, et oportere undecumque etiam ex malo acquirere. *Sap.* v.

[4] Cum superflua terrena diliguntur arctius adepta quam concupita constringunt, aliud est enim nolle incorporare quæ desunt : aliud jam incorporata divellere. *S. Aug.* ep. XLVIII.

de parler, de dire qu'on ne peut s'empêcher de tomber en quelques péchés véniels, parce que, encore que cela soit vrai, universellement parlant de toute sorte de véniels, néanmoins cela est faux, quand on parle de quelques-uns en particulier, comme sont ceux-ci, dans lesquels il y a plus de malice que de fragilité. Quand on parle ainsi, c'est un signe qu'on n'a pas grande envie de se corriger; et qu'on est bien aise d'avoir de quoi s'excuser, pour se maintenir dans sa liberté; c'est un état fort dangereux, et où l'on est exposé à offenser Dieu plus grièvement qu'on ne pense par ces péchés véniels; parce qu'on les commet avec plus de liberté et de malice [1]. Aussi arrive-t-il que Dieu vous châtie en vous privant de ses grâces et de ses lumières, lesquelles vous faisant défaut, vous font tomber dans des fautes mortelles, et vous ne vous apercevez pas même de votre chute. N'est-ce pas là un grand mal, et un très-grand danger pour son salut?...

Secondement, quand il n'y aurait point de châtiment de Dieu, et de soustraction de grâce ordinaire, et qu'il n'y aurait que la privation pour la nature de ses biens et avantages, vous êtes très-ignorant de ce qui regarde votre conscience, ou vous devez savoir qu'il n'y a que trop de sujet de craindre, qu'elle n'aille jusqu'à faire un péché mortel [2]. En effet, croyez-vous qu'on ne puisse commettre une faute mortelle, en ne restituant pas entièrement ce qu'on doit, en ne faisant pas l'aumône autant qu'on y est obligé, en désirant ce qu'on n'a pas, en regrettant ce qu'on a perdu, en se glorifiant ou en faisant un mauvais usage de ce qu'on possède [3]?... Pensez-vous qu'on connaisse toujours quand un péché est mortel ou non? et pensez-vous que cette ignorance soit toujours excusable?...Non, non, car elle est souvent affectée; souvent on ne veut pas savoir plus, afin de n'être pas obligé davantage; et comme c'est l'attachement aux biens, qui empêche qu'on ne s'en informe, de peur de quitter ce qu'on aime trop, et

[1] Cum per contemptum vertuntur in usum et consuetudinem, tunc non peccati species, sed peccantis intentio pensatur. *S. Bern.* tr. *de præc. et disp.*

[2] Si dives fueris non eris immunis a delicto. *Eccli.* XI.

[3] Qui aurum diligit non justificabitur : multi dati sunt in auri casus, et facta est in specie ipsius, perditio illorum. Ibid. XXXI.

que cet attachement est volontaire, l'ignorance qui en provient est réputée volontaire, et imputée autant à crime, que si on savait évidemment qu'il y a péché mortel, parce que vous pourriez le savoir, si vous vouliez n'avoir point autant d'affections pour ce bien périssable.

En troisième lieu, prenons seulement pour exemple le refus de l'aumône, qu'on se permet maintenant d'autant plus facilement qu'il y a plus de pauvres; prenons, dis-je ce refus, pour offrir à celui qui a le moyen de la faire, un sujet suffisant de craindre dans l'usage de ses biens, qu'il ne s'en acquitte pas comme il le doit, et que ce n'est que l'attachement à ses biens qui l'en empêche. Vous savez bien qu'à refuser l'aumône quand on doit la faire, le pauvre étant dans une grande nécessité, il y a danger de péché mortel [1], c'est-à-dire, quand par suite de ce refus, le pauvre peut en mourir, ou en subir une incommodité grave [2]. Or, maintenant qu'il y a tant de pauvres, tant de malades, de prisonniers et de voyageurs, qui sont dans une extrême nécessité, n'y a-t-il pas danger qu'il ne s'en présente quelqu'un à vous, que vous refusiez, et que ce refus ne soit cause de sa mort? Vous direz que vous ne savez pas qu'il soit dans ce besoin, ou qu'il y a d'autres personnes plus à leur aise que vous, qui peuvent mieux l'assister, et qu'enfin vous n'y pourriez pas suffire, s'il fallait donner à tous. Mais qui est-ce qui vous fait dire tout cela, sinon l'amour que vous avez pour vos biens, et la crainte que vous avez de vous en priver?... Car si vous n'aviez point ces affections trop déréglées, vous seriez plus prompt à donner qu'à recevoir; puisque, comme a dit Notre-Seigneur, il y a plus de bien dans l'un que dans l'autre [3]. Mais l'attachement à vos commodités vous retient et vous trompe; il vous fait renvoyer ce pauvre à un autre qui soit plus riche que vous, et ce riche le renverra de même à un autre, et ainsi chacun s'en décharge, et pendant ce temps-là, il souffre et meurt par le

[1] S. Thomas, II, II, q. xxxii, a. 5.

[2] Si non paveris, occidisti. S. Ambr.

[3] Sic laborantes oportet suscipere infirmos, ac meminisse verbi Domini quoniam ipse dixit : Beatius est magis dare quam accipere. *Act.* xx.

fait de cette misère, dont vous pouviez le délivrer. Sachez que cette mort crie vengeance dans le ciel, et que cette clameur y sera entendue; vous y serez cité, appelé, et accusé; vous entendrez votre juge qui vous dira : *J'avais faim, et vous ne m'avez pas donné à manger; j'étais nu, tremblant de froid, et vous ne m'avez pas couvert; j'étais un pauvre voyageur, et vous ne m'avez pas reçu dans votre maison; j'étais en prison pour peu d'argent que je devais, et vous n'êtes pas venu me visiter* [1].

Vous connaissez les autres paroles de Notre-Seigneur à ce sujet; mais savez-vous ce que vous répondrez alors? Pensez-vous que vos réponses soient agréées?... Eh bien, sans vous presser davantage, n'est-ce pas assez pour craindre,et pour vérifier la parole de notre bon Jésus, qui nous déclare qu'il est plus difficile qu'un riche entre dans le paradis, qu'un chameau passe par le trou d'une aiguille?... Car tous les riches, c'est-à-dire, tous ceux qui aiment leurs biens et qui y sont attachés, sont exposés à refuser l'aumône, quand ils sont obligés de la faire, puisqu'ils ne s'informent pas de cette obligation et qu'ils redoutent même de la connaître; pourvu qu'ils se délivrent de l'importunité du pauvre, ils ne croyent plus y être obligés, et ainsi les voilà en assurance, lorsqu'ils sont plus criminels. N'est-il donc pas vrai qu'il est très-difficile qu'ils soient sauvés [2]?... Et si vous êtes de ce nombre, n'est-il pas vrai que vous avez sujet de vous mettre en peine? Car que sauriez-vous alléguer qu'un autre ne puisse aussi bien avancer pour son excuse comme vous?...Et ainsi il faudrait que personne ne craignît, ou il faut que tous les riches craignent, parce que c'est de tous ceux qui aiment les richesses, sans en excepter un seul, qu'il est dit : qu'il est très-difficile qu'ils se sauvent; comme en effet,

[1] Ab inope ne avertas oculos tuos propter iram, et non relinquas querentibus tibi retrò maledicere : maledicentis enim tibi in amaritudine, exaudietur deprecatio illius, etc. *Eccli.* IV; *S. Jacob.* V; *S. Matth.* XXV.

[2] Quid meretur qui aliena rapuit, si æternaliter damnatur qui de suo non dedit. *Glos.*

Agite nunc divites, plorate ululantes in miseriis vestris quæ advenient vobis. Ecce merces operariorum quæ fraudata est a vobis, clamat, etc. *Jac.* V.

Grandis culpa si sciente te fidelis egeat, etc. Si plus apud te pecunia valeat quam vita morituri. *S. Ambr.* I; *Os.* XXX.

il n'y en a pas un qui ne coure même danger, puisque la cause étant la même, les effets doivent être semblables [1].

Si on voit deux personnes frappées de peste, n'a-t-on pas sujet de craindre autant pour l'une que pour l'autre? Pourquoi donc irez-vous vous flatter et vous trahir vous-même, en vous faisant accroire, ou que vous ne possédez rien, ou que vous n'y avez point d'affection, ou qu'elle n'est pas si dangereuse, ou que vous y remédierez quelque jour. Tout cela ne fait que confirmer la vérité de la difficulté, et du danger de votre salut; car toutes ces excuses ne viennent que de l'amour des biens, et ne rendent que plus criminel cet amour, et ainsi elles augmentent votre danger, au lieu de le détourner et d'y remédier.

O mon Dieu! qu'il faut bien dire que ce mal est un grand mal, puisque lorsqu'il est plus grand et plus dangereux, c'est alors qu'il est moins sensible, moins connu, et moins appréhendé. Lorsque l'affection est plus grande, le mal est plus grand, et c'est alors qu'on s'en défie le moins; car cette même affection le déguise, l'excuse, le couvre, et le cache si bien à la conscience, qu'elle demeure aveugle jusques à la mort. Ou bien c'est alors enfin qu'on commence à ouvrir les yeux, et à voir qu'on s'en va les mains vides [2], qu'on n'emporte rien que le regret de s'être laissé tromper, et qu'on mérite cette condamnation, portée contre ceux qui ont trop aimé leurs biens: Que ton argent, que tes biens s'en aillent et se perdent avec toi, que ce soit ta condamnation et ton enfer [3]. Va-t-en connaître par ta propre expérience, combien il est vrai que les biens de cette vie qu'on a trop aimés, se changent dans les maux de l'autre; et que quiconque ne veut pas acheter le trésor des véritables biens, en quittant tout pendant sa vie, est contraint de subir un amas de malheurs, en tout quittant après la mort?... Oh! heureux sont les pauvres d'esprit et les vrais religieux! oui, s'ils sont vraiment pauvres; mais s'ils possèdent

[1] Quid niteris bonam ostendere viam tuam, ad quærendam dilectionem, etc. Et in alis tuis inventus est sanguis animarum pauperum et innocentium. *Jer.* II.

[2] Dormierunt somnum suum, et nihil invenerunt omnes viri divitiarum in manibus suis. *Psal.* LXXV.

[3] Pecunia tua te cum sit in perditionem. *Act.* VIII,

quelque chose de propre après leurs vœux, ou s'ils s'attachent trop à ce qui leur est permis d'avoir à leur usage, ils ont autant de sujet de craindre ; et on a le droit de leur dire aussi bien qu'aux séculiers [1] : Que votre argent et ce que vous avez trop aimé, périsse avec vous.

TROISIÈME POINT.

IL EST DONC NÉCESSAIRE POUR SE SAUVER DE RENONCER A L'AMOUR DES BIENS DE CE MONDE.

On doit donc tirer cette conclusion infaillible des points précédents, que, puisque les riches sont dans un danger évident de leur salut, et que ce danger ne vient que d'un trop grand attachement aux biens de ce monde, qu'on en possède ou non; autant on veut assurer son salut, autant on doit détacher son cœur de tous ses biens. La raison en est si évidente, qu'il n'en doit rester aucun doute, et il est si important de se résoudre sur ce point que, comme Notre-Seigneur en a parlé souvent en des termes, qui montrent la nécessité de ce détachement, aussi faut-il que vous vous le représentiez autant de fois,que l'occasion s'en offre, pour vous affermir sur un point où vous serez toujours trop faible.

Voici donc ce qu'il dit dans un autre endroit : *Qui que ce soit d'entre vous, qui ne renonce entièrement à tout ce qu'il possède, ne peut être mon disciple* [2]. Il n'y a pas un mot dans ces paroles qu'on ne doive méditer fort attentivement ; mais tout ce que l'on y pourra méditer, revient à ces trois principales vérités : Que c'est à tous qu'il parle ; que c'est du détachement entier de toutes choses dont il parle ; et que c'est sous peine de n'être point son disciple, qu'il en parle ; et qu'il en fait la recommandation. Vous voyez que personne n'est excepté, religieux ou séculier, c'est donc à tous que cette parole s'adresse ; ce n'est pas seulement au séculier pour qu'il se fasse religieux, en quittant tous ses biens, mais c'est au religieux même qui les

[1] S. Hier. ep. XXII ; S. Aug. ser. V; ad *frat. in eremo*. S. Greg. IV, dial. LV.

[2] Omnis ex vobis qui non renunciat omnibus quæ possidet, non potest meus esse Discipulus. S. *Luc.* XIV.

a déjà quittés, afin que ce soit autant d'affection que d'effet, et qu'il n'ait pas plus d'attachement à ce qu'il lui est permis d'avoir, que s'il ne l'avait point. C'est aussi aux séculiers mêmes qui demeurent dans le monde, et dans la possession de leurs biens, qu'on parle, puisque c'est à tous ceux qui prétendent avoir quelque part avec celui qui parle, et qu'ils n'en sont pas exclus[1], pourvu qu'ils soient détachés de cœur et d'affection de tout ce qu'ils possèdent. Mais c'est *de tout* sans en réserver aucune partie, car ce n'est pas la quantité des biens qui nuit, mais c'est l'affection et l'attachement à toute espèce de bien; quelque petit qu'il soit, il y en a toujours trop, si l'affection du cœur s'y joint, parce que, être trop attaché au monde et être disciple de Jésus, ce sont deux choses si contraires et si incompatibles, qu'on n'est disciple de Jésus, que lorsqu'on est entièrement détaché des biens et des vanités du monde. Autrement, il n'est pas en la puissance de personne, ni d'aucune vertu de procurer à qui que ce soit cet honneur, et ce bien d'être disciple de Jésus-Christ, sinon à celui qui a renoncé à tout ce qu'il peut avoir. Telle est la marque et la définition d'un vrai disciple; c'est ce qui faisait dire à un grand saint, tout parfait qu'il était déjà, qu'il ne commençait pourtant à être un parfait disciple de Jésus, que parce qu'il commençait à renoncer parfaitement à tout, et à ne plus sentir aucune affection pour aucun bien de la terre[2]. Tant il est vrai que c'est dans ce renoncement, qu'on reconnaît celui qui est disciple de Jésus, de celui qui ne l'est point; si vous sortez de cette méditation, sans avoir fait ce renoncement si nécessaire, à tout ce que vous pouvez encore aimer, c'est comme si vous aviez consenti à n'avoir point de part avec les disciples de Jésus, puisqu'on ne le devient qu'à cette condition.

Mais qu'est-ce que n'avoir point de part avec les disciples de

[1] Paucorum est relinquere omnia, id est curas mundi postponere, cunctorum autem fidelium renuntiare omnibus, id est sic tenere quæ mundi sunt, ut tamen non teneantur in mundo. Beda.

[2] Nunc incipio Christi esse Discipulus nihil de his quæ videntur desiderans, ut Jesum Christum inveniam. S. Ign. Mart.

Jésus? N'est-ce pas n'avoir point d'entrée dans son royaume, et être damné? Un esprit bien fait et bien né aimerait mieux n'être pas reçu dans son royaume, et être son disciple, que d'y être reçu et de n'avoir pas été son disciple. Si vous avez un bon cœur quel sujet de vous humilier et de vous confondre! vous avez refusé la compagnie de Jésus, en refusant de tout quitter pour être son disciple!... Mon âme, que pensons-nous faire, si nous ne sommes pas à la suite de ce divin maître, qui commande de renoncer à tout ce que l'on possède? Voudrais-tu suivre celui qui commande de retenir et d'aimer ses biens; et sais-tu bien quel est ce mauvais maître? Consentirais-tu à lui obéir aux dépens de ton honneur, de ton salut et de ton Dieu?... O mon Sauveur, qui avez sur les autres maîtres cet avantage, de donner le désir et la volonté à vos disciples, faites-moi encore mieux voir combien vous différez de ce mauvais maître, afin que je m'attache plus affectueusement à vous....

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Quels sont ces riches qui ont de la peine à sauver.

Puisque les richesses sont de soi indifférentes, et qu'il y a des personnes saintes qui ont été fort riches, quand Notre-Seigneur dit qu'il est presque impossible que les riches soient sauvés, on entend par les riches, ceux qui aiment trop les biens de ce monde. Qu'ils en aient ou n'en aient point, ils y pensent et ils en parlent tellement, qu'on voit bien qu'ils y sont attachés. Les riches sont donc ceux qui mettent leur confiance dans les richesses, qui n'en désirent que pour paraître, et pour faire bonne chère comme le mauvais riche de l'Evangile. Il est surtout important de bien entendre ce mot de mauvais riche, car autrement on ne croirait jamais que ce fût pour nous qu'on parlât, quand on dit que les riches auront bien de la peine à se sauver, parce que personne ne s'estime assez riche. Mais sachez qu'encore que vous n'eussiez que ce qu'il vous faut par nécessité, si vous y avez trop d'affection, si vous regrettez trop de n'en avoir pas davantage, si vous en désirez plus par quelque déréglement d'esprit, c'est à vous que l'on parle, vous êtes un de ces riches à qui on dit : Qu'il lui

bien difficile de se sauver, parce que vous avez cette affection seule cause de cette difficulté.

Si vous dites que c'est la nécessité qui vous oblige, on vous répond que l'attachement ne sert de rien à la nécessité, nous n'en êtes pas plus à votre aise à raison des soins, des regrets, et des attentes que vous avez touchant les biens; mais le mal de ceux qui ne sont riches que par l'affection, c'est de faire tant de cas de leurs petits biens, qu'ils ne croient point faire de mal en les estimant trop. Voulez-vous savoir si vous n'êtes point de ceux-là, voyez si vous êtes prêts à quitter tout ce que vous avez : car si vous n'y êtes point disposé, c'est la preuve que vous y êtes attaché, que vous y êtes pris, et que c'est justement à vous que l'on va parler.

DEUXIÈME POINT.

Comment ces riches ont-ils de la peine à se sauver.

Oh! qu'il est difficile que les riches entrent dans le royaume des cieux! Un chameau passerait plutôt par le trou d'une aiguille; c'est-à-dire, que cela est comme impossible sans une sorte de miracle; car cette affection est cause de mille sortes d'injustices, qui se commettent tous les jours parmi les hommes. C'est à qui demandera le plus, et à qui donnera le moins; qu'on ait droit ou non, c'est à quoi on ne saurait penser, pourvu qu'on puisse échapper aux hommes; l'affection qu'on a pour les biens, et l'esprit qu'on apporte à les conquérir et à les conserver, sont presque la règle du droit et de la justice. Qu'il n'y ait que du mal devant Dieu, pourvu qu'il ne soit ni mortel ni criminel, on pense qu'on s'accordera bien avec lui, et l'on ne s'en met pas beaucoup en peine. De là vient que si un pauvre, un malade, un passant, ou quelqu'autre nécessiteux vous prie de l'assister, et vous en conjure au nom de Dieu, on le refusera aussi franchement que s'il n'y avait rien à craindre dans ce refus; et quoique le pauvre en dût mourir ou souffrir beaucoup, qui le saura, quel est celui qui vous en reprendra?... Si la justice des hommes ne s'en mêle on ne craint point celle de Dieu.

Enfin jusques à ce que l'âme du riche soit sortie du corps, et qu'elle entende son juge lui dire : *Allez, maudit, au feu de l'enfer, car j'étais en nécessité et vous ne m'avez pas assisté*, elle n'en croira rien! Mais pourtant elle n'en sera pas moins damnée? Pourquoi? pour n'avoir pas prêté assistance à celui qui était dans le besoin; et pourquoi ne l'a-t-on pas prêtée? parce qu'il fallait dépenser, parce qu'on aimait trop son argent, qu'on y était trop attaché, et qu'il est fort difficile de donner ce qu'on aime avec

excès. *Que ton argent soit perdu avec toi, qui t'es voulu perdre par ton argent,* dit-on à l'âme d'un religieux, mais qui n'est point religieuse, parce qu'elle avait quelque chose de propre, ou qu'elle avait trop d'amour et d'attache à ce qu'elle avait. N'y a-t-il pas là de quoi craindre, si vous ne craignez point d'aimer, ce que vous n'avez que pour votre usage et pour votre service,et qui au lieu de vous servir, vous nuira d'autant plus que vous l'aimez.

TROISIÈME POINT.

Il faut donc renoncer à l'amour des biens de ce monde.

Il faut donc nécessairement conclure, qu'il y a de la difficulté et du danger à être attaché de cœur aux biens de ce monde ; car si les riches sont si difficilement sauvés, comme le dit Notre-Seigneur, et que ce soit seulement ceux qui sont attachés aux biens de ce monde, qui soient ces riches malheureux, soit qu'ils aient beaucoup de biens, ou qu'ils en aient peu ; que s'en suit-il, sinon qu'autant on veut se délivrer du danger de se perdre, autant il faut se dégager de ces affections qui nous perdent? Et afin qu'il n'en reste aucun doute, écoutez la sentence du maître et du juge: *Quiconque ne renoncera pas à tout ce qu'il possède,ne pourra être mon disciple.* Jugez-vous vous même, et prenez avant de vous juger, tous les avis que vous voudrez, pour savoir si Jésus sera le maître de celui, qui n'est pas son disciple; et s'il n'est pas son maître, il sera son juge, et s'il est son juge, quel jugement doit-il en attendre!... Oh! qu'il faut aimer peu son âme pour aimer tant ses biens ! oh ! qu'il faut craindre peu ce qui est uniquement à craindre, pour craindre tant ce qu'il ne faudrait jamais craindre, c'est-à-dire de manquer de ces biens!...

VENDREDI.

DE L'ASSURANCE DU SALUT DANS LE DÉTACHEMENT DE TOUTES CHOSES.

Voici que nous avons tout quitté pour vous suivre, qu'aurons-nous donc en récompense [1].

Le Sujet. Les Apôtres ayant entendu ce qu'avait dit Notre-Seigneur contre ceux qui sont riches par affection, commencèrent à espérer beaucoup de leur vocation qui les avait fait tout quitter, et pleins de cette confiance, ils demandèrent à leur maître par la bouche de saint Pierre leur chef, s'ils n'avaient pas sujet d'attendre beaucoup de lui, puisqu'ils avaient tout quitté pour le suivre? Jésus-Christ leur répondit à ce sujet, qu'ils seraient un jour les juges de l'univers [2], et qu'il promettait à tous ceux qui les imiteraient dans ce détachement, de les récompenser au centuple dans ce monde, et de leur donner dans l'autre une vie éternelle.

Nous considérerons ce centuple dans la méditation suivante; mais dans celle-ci nous nous bornerons à considérer l'assurance que Notre-Seigneur donne du salut et de la vie éternelle, à ceux qui quittent tout pour le suivre. Nous verrons ensuite, comment il faut nous appuyer sur cette assurance, pour nous exciter au parfait détachement.

La Fin est, d'apprendre encore à se détacher plus volontiers de ce qui pourrait posséder notre cœur, par la considération de l'assurance qui nous est donnée de notre salut, si nous apprenons bien à nous détacher.

La Forme est en ces trois points :

1° Le parfait détachement nous fait tout quitter.

2° Le parfait renoncement assure notre salut.

3° Cette assurance de notre salut, nous excite puissamment à ce parfait renoncement.

[1] Ecce nos reliquimus omnia, et secuti sumus te : quid ergo erit nobis? S. *Matth.* XIX.

[2] Jesus autem dixit illis? Amen dico vobis, quod vos qui secuti estis me in regeneratione, cum sederit Filius hominis in sede majestatis suæ, sedebitis et vos super sedes duodecim, judicantes duodecim tribus Israel. Et omnis qui reliquerit domum, vel fratres, aut sorores, aut patrem, aut matrem, aut agros proper nomen meum, centuplum accipiet, et vitam æternam possidebit. Ibid.

PREMIER POINT.

LE PARFAIT DÉTACHEMENT NOUS FAIT TOUT QUITTER.

Nous avons tout quitté pour vous suivre : C'est ainsi que parlait le prince des Apôtres pour tous ses compagnons, et pour tous ceux qui devaient imiter leur exemple ; car en ce peu de mots il a dit tout ce qu'on pouvait dire pour exprimer le parfait renoncement, que doit pratiquer une âme chrétienne et religieuse, qui prétend à la possession des biens de l'autre vie. Il consiste à *quitter tout,* sinon d'effet, au moins d'affection, et à ne rien réserver de ce qu'on peut quitter. Ce qui est bien à remarquer, car, dit saint Bernard [1], il ne faut pas se retenir soi-même, après qu'on a eu le courage de quitter pour Dieu tout ce qu'on avait, puisque si nous étions encore attachés à nous-mêmes, après nous être détachés de tout le reste, nous ne serions pas dans l'état où nous veut, celui qui s'est anéanti pour se donner à nous. En effet, il a dit expressément : Que nous ne pouvions nous donner à lui qu'en nous quittant entièrement nous-mêmes. Apprenez donc par ces paroles comment il faut quitter tout; et pour le mieux comprendre, arrêtez-vous un peu à considérer trois instructions, que vous y donne ce grand saint, et ce grand docteur dans la science des saints.

La première, que pour quitter tout, il faut se quitter soi-même, et que c'est principalement soi-même qu'il faut quitter, puisqu'on ne laisse le reste que pour se quitter [2]. En effet, les autres choses sont moins nuisibles et moins à laisser, que nous qui en abusons, et qui par conséquent, méritons d'être plutôt réglés que toutes les autres choses. Ajoutons à cela, qu'il ne servirait

[1] Omnia sanè dixerim, non tantum possessiones, sed etiam cupiditates, et eas maximè. Plus enim concupiscentia mundi quàm substantia nocet. Et hæc fugiendarum causa divitiarum, præcipua est, quod aut vix aut nunquam sine amore valeant possideri : limosa siquidem, etc. Age ergo qui relinquere universa disponis, te quoque inter relinquenda numerare memento, imo vero maximè principaliter abnega temetipsum, si deliberas sequi eum qui exinanivit propter te, semetipsum. S. Bern. ad ver. *Ecce nos reling.*

[2] Il faut vous donner à moi tout entier et ne vous réserver rien de vous-même. Sachez que l'amour de vous-même vous nuit plus qu'aucune chose du monde. *Imitation.* liv. III, ch. XXVII.

de rien de quitter une sorte de biens, si vous en reteniez une autre, qui pourrait autant vous attacher à vous-même et vous détacher de Dieu, que ce que vous auriez quitté; comme par exemple, le plaisir, et l'honneur n'arrêtent et ne détournent pas moins le cœur de notre salut que les biens temporels; et ainsi que servirait à un religieux d'avoir quitté ses biens, s'il ne quittait encore l'affection des plaisirs et de l'honneur, puisqu'il y trouve autant d'obstacles? Il faut donc tout quitter et se quitter soi-même, quand on se propose de quitter tous ses biens; car autrement, on ne ferait rien pour la fin qu'on veut atteindre, qui est de servir Dieu, par ce détachement de toutes les créatures. Et ce qui est à considérer, c'est que si vous n'en venez à cet abandon universel de toutes choses et de vous-même, vous ne quittez pas même les richesses et les biens temporels, ou si vous les quittez pour un temps, vous les rechercherez et les reprendrez bientôt [1]. En effet, puisqu'il faut des biens pour avoir des plaisirs et de l'honneur, et que vous aimez encore le plaisir et l'honneur, indubitablement vous reviendrez a aimer, à regretter, et à désirer autant les biens [2], que vous aimez votre plaisir, puisque ce sont les moyens d'avoir votre plaisir. C'est donc ne rien faire, si on ne quitte tout, et on ne quitte point tout, si on ne se quitte soi-même. Mais qu'est-ce quitter soi-même?...

C'est la seconde instruction que nous donne saint Bernard. Quitter tout, c'est renoncer à nous-mêmes, c'est refuser ce que la nature demande, si la raison ne l'approuve, et si la grâce ne s'y accorde pas. Et comme elle demande principalement les plaisirs, les honneurs, les amitiés, les passetemps, les approbations, les commodités et autres biens sensibles, et qu'ensuite

[1] Ce qui est utile, ce n'est pas d'acquérir ou d'accumuler autour de vous toute sorte de biens, c'est plutôt de les mépriser et de les retrancher de votre cœur jusqu'à la racine; et ceci doit s'entendre, non-seulement de la quantité de l'argent ou des richesses, mais encore de l'ambitieuse recherche des honneurs et du désir des vaines louanges, toutes choses qui passent avec le monde. *Imitat.* Ibid.

[2] Ad habenda quæque temporalia. Ita bona, potest homo per pecuniam juvari, secundum quod dicitur. Pecuniæ obediunt omnia. *Eccli.* x.

elle désire, elle espère, se réjouit, se fâche et se dépite, selon quelle les a, ou ne les a pas; ce sont ces convoitises, ces passions, et ces mouvements qu'il faut lui refuser, et c'est en les refusant, ou en ne les lui accordant que selon la raison, qu'on renonce à soi-même et qu'on se quitte [1]... Oh la belle leçon! Mais pour la bien apprendre et la pratiquer, le même saint docteur nous donne encore pour troisième instruction : de se quitter soi-même, afin d'imiter celui qui s'est anéanti pour nous, afin de lui obéir, de le servir, par amour pour lui, et par l'esprit de sa grâce, plutôt que par l'esprit de ces philosophes, qui ont fait semblant de tout quitter, et ne se quittaient pas pourtant, car s'ils quittaient leur caprice dans une chose, ils le cherchaient en un autre. Mais que ce soit comme Jésus s'est quitté lui-même, pour la gloire de son Père, pour notre salut, pour nous détacher de tout ce qui peut nous empêcher de nous unir à Dieu, et d'accomplir en perfection ses ordres, selon qu'il nous les déclare, et selon les grâces qu'il nous donne dans notre condition [2].

Voilà donc ce que c'est que de quitter tout, voilà ce qu'il faut avoir fait, pour pouvoir dire à Notre-Seigneur, comme saint Pierre : *Nous avons tout quitté pour vous suivre.* Ne devriez-vous pas le dire depuis si longtemps que vous apprenez ces leçons? Que s'en faut-il encore, à quoi tient-il?... Avez-vous commencé de quitter quelque chose ; pourquoi, répondez, pourquoi l'avez-vous quitté? Est-ce pour obéir au conseil de Jésus? et ne vous en conseille-t-il point davantage?... Est-ce pour l'imiter et pour lui plaire? et ne savez-vous pas bien que vous l'imiteriez, et qu'il vous considérerait bien autrement, si vous quittiez encore ce qu'il ne voit qu'à regret en vous voyant?... Voudriez-vous posséder le bien d'autrui? Et que pensez-vous

[1] Retenez bien cette maxime courte et pleine de sens : quittez tout et vous trouverez tout; renoncez à vos convoitises et vous trouverez le repos. *Imitat.* liv. III, ch. XXXII.

[2] Ut ita simus probati nostro imperatori, ut arma justitiæ sint, arma non carnalia in quibus peccatum regnet, sed arma fortiora Deo quibus peccatum destruatur. S. Amb. I, Off. 37.

avoir quand vous vous possédez, et que vous disposez de vous autrement que Jésus ne le veut? Vous disposez du bien d'autrui contre le gré de son maître. Vous n'êtes pas à vous. Eh quoi, en doutez-vous encore, ne savez-vous pas que vous êtes sa créature? Et quand par impossible un autre serait votre créateur, il est votre rédempteur, il vous a racheté au prix de son sang [1]; de sorte que vous êtes tellement à lui, que vous ne pouvez pas raisonnablement disposer de vous même, sans son approbation, et son consentement, sous peine de soulèvement et de rebellion.

O mon Dieu, qu'entends-je, quand on me parle de révolte et de rebellion à votre égard? Je pensais ne considérer que ce qui appartient aux plus dévots et aux plus parfaits, et on me parle ici de crimes et de péchés, qui ne sont propres qu'aux plus grands criminels. Je pensais vous donner quelque chose en me donnant moi-même, et on me fait entendre que je ne rends que ce qui est dû, et que si je ne le rends, je le possède injustement et à faux titre, et que j'en serai puni, comme un injuste usurpateur. Mon fils, prends garde de ne pas trop t'alarmer. C'est ainsi que mes saints et mes serviteurs les plus fidèles se reconnaissent si obligés à mon service, qu'ils s'estiment aussi criminels, s'ils ne s'y donnent pas tout à fait, que s'ils s'étaient soulevés contre moi. Et même pour s'y donner plus entièrement, ils se représentent ces obligations, afin de s'y trouver plus fortement engagés, si la nature y répugnait. Et moi au contraire, j'agrée et j'accepte tellement leur bonne volonté, que bien qu'ils ne me rendent que ce qui m'appartient, quand ils se donnent à moi, je m'oblige néanmoins à les reconnaître et à les récompenser, comme s'ils ne me donnaient que de leur bien, et rien du mien.

Oh le bon Maître qui ne demande que le sien, et qui ne le demande que pour en donner davantage! Prenez mon Dieu, prenez, et qu'il ne reste en moi que ce que vous voulez qui y reste.

[1] An nescitis quoniam membra vestra sunt templum Spiritus Sancti qui in vobis est, quam habetis a Deo et non estis vestri; Empti enim estis pretio magno. I *Cor.* IX.

DEUXIÈME POINT.

CE PARFAIT RENONCEMENT ASSURE L'ESPÉRANCE DE NOTRE SALUT.

Vous qui, pour me suivre, avez quitté tout ce que vous possédiez, et ce que vous pouviez espérer sur la terre, dit Notre-Seigneur à ses disciples, *Vous en serez récompensés éternellement dans les cieux.*

Faites un acte de foi sur la vérité de ces paroles, un acte d'espérance sur ces grandes promesses, et un acte de charité envers celui, qui sait récompenser si libéralement la fidélité de nos services. Et après cela, pour vous confirmer encore davantage dans la résolution que vous avez prise de renoncer entièrement à toutes choses, et à vous-même, pour le suivre dans la perfection, méditez combien il est vrai, qu'il n'y a point de moyen si assuré pour obtenir notre salut, que ce parfait abandon de tout ce qui peut plutôt y nuire qu'y servir. Vous trouverez trois raisons qui vous montreront si évidemment cette vérité, qu'il vous semblera n'avoir jamais assez tout quitté; tant il est vrai qu'il n'y a rien de plus assuré pour son salut, que de tout abandonner pour trouver tout.

Premièrement, comme Dieu est infiniment plus libéral que nous, et qu'il ne se laisse jamais vaincre en bonté par ses créatures, nous devons croire fermement, que jamais il ne nous sera plus favorable, que quand il se sentira nous être plus obligé. C'est ce qu'il éprouve quand nous lui donnons quelque chose; et comme nous ne saurions lui donner davantage qu'en lui donnant tout ce que nous avons, tout ce que nous pouvons espérer, et tout ce que nous sommes, il ne manquera pas non plus de nous communiquer ce qu'il a de plus grand, de plus cher et de plus intime, c'est-à-dire son bonheur, sa gloire et lui-même [1]. En effet, s'il ne nous donnait ce qu'il a de meilleur et de plus beau, il ne semble pas qu'il fût plus libéral envers nous que nous le serions à son égard, puisque nous nous serions

[1] Tua est Domine magnificentia et potentia. 1 *Parall.* XXIX.
Date et dabitur vobis, mensuram bonam et confertam, et coagitatam, et supereffluentem dabunt in sinum vestrum. S. *Luc.* VI.

donnés sans aucune réserve. Comme donc il faut croire que sa libéralité est incomparablement plus grande que la nôtre, il faut aussi en espérer plus que nous ne lui donnons, et nous ne saurions l'espérer, sinon en espérant ce qu'il promet de la vie éternelle [1]. D'où l'on peut voir encore en passant, combien il est nécessaire de se donner entièrement à Dieu; car puisque c'est ainsi qu'on peut se montrer libéral envers lui, et qu'à moins de se donner entièrement, on ne peut passer pour libéral; puisqu'on donne moins qu'on pourrait et qu'on devrait, on aura grand sujet de craindre qu'il n'en donne moins aussi qu'il ne ferait, qu'il ne donne que des biens temporels et passagers, qui ne sont que des demi-biens, et fort petits au prix des autres; comme vous ne lui donnez que la moindre partie de vos biens [2].

Si vous croyez que Dieu est si bon, qu'il ne laissera pas de se donner entièrement à vous par la félicité éternelle; quoi que vous ne vous donniez à lui qu'à moitié durant votre vie; combien plus avez-vous sujet d'espérer cette grande faveur de sa bonté, si vous vous êtes donné à lui sans aucune réserve. Et si nous tenons de sa libéralité tout ce que nous avons, et tout ce que nous sommes, sans que nous l'ayons aucunement mérité [3], combien plus devons-nous espérer de sa bonté, après que nous lui aurons rendu ces présents qu'il nous avait faits, et que nous l'aurons rendu comme notre obligé par notre reconnaissance? Enfin si sa libéralité nous a excités à lui rendre tout ce qu'il nous avait donné pour reconnaître sa bonté, n'avons-nous pas droit d'espérer justement, que sa bonté, qui surpasse infiniment la nôtre, saura bien mieux reconnaître notre libéralité que nous n'aurons pu reconnaître la sienne; et que pour cela elle nous rendra avec usure tout ce que nous lui aurons donné [4].

[1] Da Altissimo secundum datum ejus, quoniam Dominus retribuens est, et septies tantum reddet tibi. *Eccli.* xxxv.

[2] Sicut sic, ne reddidit mihi Dominus. *Jud.* i.

[3] Quoniam ex ipso, et per ipsum, et in ipso sunt omnia. *Rom.* ii.

[4] Oportuit te committere pecuniam meam numulariis, et veniens ego recepissem utique quod meum est cum usura. *S. Matth.* xxv.

Mon Dieu, je ne m'étonne point si ceux qui ne savent pas ce qu'ils vous sont, et ce que vous leur êtes, ce qu'ils vous doivent et ce que vous leur promettez, ne sauraient se résoudre à vous faire un présent de leurs richesses, et d'eux-mêmes; je crois que vous leur pardonnerez, s'ils sont un peu avares et attachés à ce qu'ils possèdent, parce qu'ils ne connaissent point d'autres biens que ceux qu'ils aiment. Mais moi, qui vous connais par votre grâce, et qui reconnais que vous êtes mon unique bien, que c'est gagner, de perdre avec vous, que c'est avoir ce que vous êtes, de donner ce que je suis, je ne mérite point de pardon, si je deviens avare de ce que j'ai; car c'est chose indigne de n'avoir donné qu'à moitié ce que j'ai, pour avoir ce que vous avez, et de craindre de n'être plus ce que je suis, pour devenir ce que vous êtes.

En second lieu, outre cette bienséance qui semble obliger Dieu à être plus libéral envers ceux qui sont plus généreux à son égard, et à donner plus à ceux qui lui refusent le moins [1], c'est qu'en admettant le décret qu'il a porté de récompenser nos bonnes œuvres par une félicité éternelle, il n'y en a pas une à qui cette récompense soit due plus justement, qu'à celle qui nous fait renoncer à tout ce qui est à nous, pour nous donner entièrement à Dieu [2]. Aussi, dit-on, que cet acte généreux est si éminent, qu'il ne cède presque point à l'acte du martyre, puis qu'il nous fait mourir pour Dieu, aussi bien que le martyre même [3], étouffant dans nos cœurs tous les mouvements de la vie sensuelle, comme le martyre nous fait perdre notre vie naturelle, en nous sacrifiant ainsi tout vivants en holocauste pour la gloire de Dieu [4].

C'est pourquoi le sentiment de tous les docteurs, et même de

Qui reddet unicuique secundum opera sua. S. *Matth.* XVI.

[2] Nemo plus tribuit quam qui sibi nihil relinquit. S. Greg. Naz.

[3] Non solum effusio sanguinis in martyrio reputatur, sed devotæ quoque mentis servitus immaculata quotidianum martyrium est. S. Hier. in ep. Paula.

[4] Sicut quidam qui nihil sibimetipsis reservant, sed sensum, linguam, vitam atque substantiam quam perceperunt, omnipotenti Domino immolant, quid isti nisi holocaustum offerunt. imò holocaustum fiunt? S. *Greg.* II. *in Ez.* hom. XX.

toute l'Eglise, est que la profession qui renferme cet entier renoncement, est si méritoire et si satisfactoire, qu'il n'y a aucune sorte de pénitence, hors de l'état religieux, qui puisse égaler et surpasser le choix qu'on fait de cet état [1]. Il est même d'une telle valeur, devant Dieu, que lorsque l'on y entre, et qu'on prend le saint habit de religieux, avec l'esprit qu'il faut y apporter, et avec l'intention de s'y conformer, on mérite une indulgence si plénière de ses péchés, que si la personne qui vient de faire un acte si héroïque, mourait aussitôt, son âme s'envolerait droit au ciel, sans trouver rien qui pu l'empêcher de jouir de la félicité éternelle qui lui est due [2]; c'est comme si elle venait d'être baptisée, disent les saints Pères [3]. Et si la contrition parfaite s'appelle un second baptême, il n'y a point de marque plus assurée d'une vraie et parfaite pénitence, que l'entrée en religion, où l'on renonce, non-seulement au péché, mais encore à toutes les occasions, à toutes les affections, et à la volonté propre, qui est la source et la racine de tous les maux. Et si le religieux ne reprenait point ce qu'il a quitté, s'il ne regardait point en arrière, et qu'il ne s'affectionnât à rien de ce qui est sur la terre, vivant dans l'innocence de sa profession, quoi qu'il ne fut pas sans quelque péché actuel, néanmoins comme il n'aurait point d'affection déréglée, n'y d'attachement à la terre, à quelque heure qu'il mourût, il mourrait heureusement, et ne tarderait pas longtemps à jouir de cette vie éternelle, que le bon Jésus a promis à ceux qui quittent tout.

Non, non, disait David, il ne fera point longtemps attendre ceux qui ont vécu dans l'innocence, sans les combler des biens que mérite une vie, qui ne s'est point attachée aux biens sensibles [4]. Et saint Augustin nous assure que le feu du purgatoire

[1] Nulla satisfactio adæquari potest pœnitentiæ religiosorum qui se Deo Domino consecrant. Ex d. Th. apud Platum l. 1, c. XIV, qui canones resent.

[2] Ibid. fusè. c. XII.

[3] Audire vultis a me, unde inter cætera pœnitentiæ instituta, monasterialis disciplina meruerit hanc prærogativam, ut secundum baptisma nuncupetur, arbitror ob perfectam mundi abrenunciationem et singularem excellentiam vitæ spiritalis, etc. S. Bern. de præc. et disp.

[4] Non privabit bonis eos qui ambulant in innocentia. *Psal.* LXXXIII.

ne s'attache aux âmes, qu'à proportion de l'attache et de l'affection, qu'elles ont eue pendant cette vie aux créatures[1]. De sorte, que si l'âme en sort pure et nette, elle n'a rien qui l'arrête beaucoup, et l'empêche d'entrer où son mérite l'appelle, et où son saint époux l'attend. Tant il est vrai que cet acte, par lequel nous renonçons une bonne fois à toutes choses et à nous-mêmes, est méritoire, car c'est à ce renoncement que ce mérite est dû; ce n'est ni à l'habit, ni à la profession, ni à l'état religieux précisément parlant, s'il ne comprend cette renonciation. De sorte que, si un séculier était plus détaché de tous les biens du monde, et qu'il les eût mieux quittés de cœur et d'affection, qu'un religieux qui ne les aurait quittés que de fait, et non de cœur, il pourrait mieux compter sur cette promesse de Notre-Seigneur, qui est faite à ceux qui abandonnent tout pour le suivre. En effet, c'est une sorte d'abandon plus parfait, d'abandonner tout de cœur et d'affection sans quitter d'effet, que de les quitter d'effet, sans les abandonner de cœur et d'affection. Oh l'heureux abandon qui nous rend ainsi heureux! Oh quelle est malheureuse l'âme qui ne veut pas participer à ce bonheur!... Car, qu'on ait des biens, ou qu'on n'en ait point, qu'on les quitte effectivement ou non, il suffit de s'en détacher et de ne point les aimer. C'est comme si on ne les avait point, c'est comme si on les avait quittés; c'est ce que tout le monde peut faire, c'est ce qui rend bienheureux ceux qui le font; et c'est ce qui fait dire que cette âme est malheureuse, qui pourrait être heureuse, et qui ne le veut pas.

Enfin, pour dernière raison, ce qui nous donne encore de nouvelles assurances de notre salut, quand nous nous sommes détachés de nos biens et de nous-mêmes, c'est que par ce moyen nous nous délivrons de tout ce qui peut nous perdre, et nous acquérons tout ce qui sert à nous sauver. Qu'est-ce qui nous perd et nous damne? Ne sont-ce pas les péchés, les tenta-

[1] Tantum necesse est urat dolor, quantum hæserat amor, a quo dolor, tanto est quisque securior, quanto ea vel minus amaverit, vel tanquam non habens habuerit. *S. Aug.* XXI; *Civit.* XXVI.

tions, les convoitises, les inclinations, les affections, en un mot notre amour-propre, sur lequel Babylone est fondée, comme parle saint Augustin? Or, si ce fondement est sapé, si cet amour est renversé, comme il l'est par le moyen de ce renoncement à nous-mêmes, n'est-on pas délivré de tout ce qui peut nous perdre? Si ensuite ce sont les vertus, les bonnes œuvres, et les mérites qui nous sauvent avec la grâce de Dieu, si c'est l'amour de Dieu, qui fait la sainte Jérusalem laquelle est opposée à Babylone, comme dit le même saint docteur [1], comment pourrions-nous mieux acquérir toutes les vertus et ce divin amour, qu'en nous donnant entièrement à Dieu, comme il se donne à nous. Car s'il a montré qu'il nous aimait en se donnant à nous, n'est-ce pas aussi en nous donnant à lui, que nous montrons que nous l'aimons [2]. Je sais bien à qui j'ai affaire et à qui je me confie, quand je me livre et m'abandonne à Dieu, disait le grand Apôtre [3]. C'est une partie qui est solvable, et je me tiens si assuré du dépôt de moi-même que je lui confie, je suis si certain que je le retrouverai au jour décisif de mon éternité, que j'en prends un motif de l'assurance de mon salut, parce que je me donne à lui, parce qu'il me reçoit, qu'il me prend sous sa protection, et qu'il me promet de me rendre à moi-même, me donnant une vie éternelle, qui me rendra tout ce que je lui donne, plaisirs, commodités, amitiés, passetemps, intérêts, attentes, et désirs, avec toutes les prétentions possibles. C'est ce qu'on donne à Dieu en se donnant; mais on le donne comme en dépôt, parce que Dieu nous rendra tout cela, quand il nous donnera la vie éternelle qui comprend tous ces biens [4]. Oh si j'étais aussi assuré de me donner entièrement à Dieu, comme je suis assuré que Dieu se donnera à moi, et me rendra à moi-même!... Mais je

[1] Fecerunt civitates duas amores duo, terrenam scilicet. Amor sui usque ad contemptum Dei : Cœlestem vero Amor Dei usque ad contemptum sui illa in seipsum, hæc in Domino gloriatur. *S. August.* XXIV; *Civit.* XXVIII.

[2] Vellem ut nihil aliud agerem quam reddere me, cui me maximè debeo. S. Aug. l. de quant. ani.

[3] Scio cui credidi, et certus sum quia potens est depositum meum servare in illum diem. I *Tim.* I.

[4] Qui perdiderit animam suam propter me, inveniet eam. *S. Matth.* X.

me sens toujours si prompt et si rempli d'amour-propre, que je ne croirai pas m'être donné à Dieu, que je n'aie dominé tous ces sentiments.

TROISIÈME POINT.

CETTE ASSURANCE DE NOTRE SALUT NOUS EXCITE PUISSAMMENT A CE PARFAIT RENONCEMENT.

C'est donc ici qu'il faut encore renouveler sa résolution, de quitter tout pour se donner entièrement à Dieu; ou il faut ne point vouloir écouter ces divines paroles, ou il se faut rendre. *Quiconque aura quitté ses proches, ses intimes, et ses biens pour mon honneur, celui-là en recevra le centuple dès cette vie, et il aura une recompense éternelle dans l'autre.* Oh quelles paroles! qu'elles promesses! quels avantages! et quels attraits!... Quel serait l'infidèle ou l'insensible, qui ne s'en laisserait toucher, et qui n'y serait pris?... Que saint Bernard a bien raison, quand il dit qu'il ne faut que ces mots bien compris, pour dépouiller l'Egypte de ses plus précieuses richesses, qu'il ne faut que ce mot efficace, pour vérifier que la parole de Dieu est un glaive tranchant; parce que ce mot retranche de notre âme tout ce qui n'est pas Dieu,pour la séparer de son corps et de ses passions, et même de son cœur et de ses plus intimes affections, afin de ne vivre plus que pour son Dieu [1]. Oui ce sont ces paroles, disait le grand saint Augustin, qui ont fait que tant de millions de personnes ont eu plus de plaisir à quitter leurs biens, que ce jeune homme, dont parle l'Évangile, ne conçut de regret de se voir invité par ce bon maître à quitter les siens, pour se mettre à sa suite [2]. Et d'où vient donc qu'elles ont si peu d'effet sur nos esprits? C'est que nous ne considérons pas avec l'attention qu'il faudrait, ce qu'elles promettent, quel est celui qui fait la promesse, et ce qu'il demande de nous pour mériter ce qu'il promet. Arrêtez-vous donc un peu à considérer ces trois choses.

[1] Vivus et efficax convertens animas fœlici æmulatione sanctitatis, veritatis promissione fideli. S. Bern. super verba. Ecce nos etc.

[2] Hæc verba faciunt multa hominum millia animo hilari sequi id quod ille Adolescens nisi maxima animi acerbitate audire, potuit. Vide : Vende omnia quæ habes S. August.

Premièrement, ce qu'on vous promet. C'est de vous rendre cent fois autant dès cette vie, et après de vous donner une vie éternelle. Faut-il avoir la foi pour n'être pas ravi d'une telle promesse? Qui vit jamais au monde donner cent pour un? Et puis, qu'est-ce que le monde peut donner en comparaison? Il faut absolument qu'on n'en croie rien pour n'en rien faire; car nous nous aimons trop nous-mêmes, pour ne pas saisir de si belles occasions de profiter, quand elles se présentent.

Mais serait-il possible qu'on n'en crût rien, lorsque c'est la Vérité même qui parle? Et c'est la seconde chose à considérer sur ces paroles; que celui qui les prononce, est si assuré de ce qu'il dit, qu'il n'est pas même permis d'en douter; et qu'il est si puissant pour faire ce qu'il dit, qu'il est impossible qu'il ne le fasse, comme il est impossible qu'il ne soit véritable et fidèle [1]. Et si nous croyons qu'il y ait une vie éternelle, pourquoi ne croyons nous pas qu'elle se donne à celui qui quitte tout, puisque la même parole qui nous dit qu'il y a une vie éternelle, nous assure qu'elle se donne à ceux qui donnent tout pour l'avoir. Que si c'est le mot *de donner tout*, qui vous épouvante, ne vous alarmez pas sans sujet, considérez ce que l'on vous demande, et vous y trouverez plutôt des motifs de le donner bien vite, que de différer davantage.

La troisième considération à faire sur ces paroles, est que ce qu'elles contiennent et ce qu'elles nous demandent, est si peu de chose à faire, que tout compte fait, nous ne donnons rien, et que même il nous en reste plus que nous en n'avons donné. Vous diriez que c'est le miracle de la multiplication des pains, où il en reste plus qu'on n'en avait donné à Notre-Seigneur. De même donnez-lui tout ce que vous avez, et vous serez étonné de retrouver mieux, et plus avantageusement, ce que vous lui avez donné, que vous ne l'aviez avant de le lui donner [2].

[1] Teneamus spei nostræ confessionem indeclinabilem : fidelis enim, est qui repromisit. *Hebr.* x.

[2] Quemadmodum putei exhausti scaturiunt, et in pristinam mensuram revertuntur : et sicut ad ubera quæ suguntur lac solet accedere, sic largitio bonus fons benignitatis. Cl. Al. XIII. pæd. VII.

Car, premièrement, si vous voulez considérer comment Dieu se contente de demander aux personnes du monde, qu'elles lui donnent seulement de cœur et d'affection ce qu'elles possèdent, sans s'en défaire actuellement, ni en quitter l'usage et le domaine; que lui donnent-elles à votre avis [1]? Elles lui donnent tout, car elles lui donnent leur cœur et leur affection, c'est ce que Dieu demande d'elles [2]. Mais au fond, que lui donnent-elles, puisqu'elles retiennent leurs biens, sans en perdre un seul denier, et qu'elles en jouissent aussi bien que si elles n'avaient rien donné? A vrai dire, il ne semble pas qu'elles lui donnent quelque chose, et néanmoins, Dieu s'en tient aussi content et aussi obligé, que si elles avaient effectivement tout donné; il les en récompense dès cette vie au centuple, ainsi que nous le verrons dans la méditation suivante, et il leur donnera infailliblement la vie éternelle, si elles passent leur vie dans ce renoncement spirituel de toutes choses. Et n'est-ce pas là un puissant motif pour renoncer à tout, et pour se donner au plutôt, en donnant tout à celui qui demande si peu pour rendre beaucoup, et pour donner bien plus qu'on n'oserait attendre?

Qui vit jamais un tel contrat parmi les hommes? Qui a jamais entendu dire qu'une personne fît avec un autre un tel échange, de sorte qu'elle s'oblige de son côté à lui donner tout ce qu'elle lui promet, et qu'elle lui laisse néanmoins tout ce que cette autre veut lui donner en échange? La justice des hommes ne casserait-elle, pas un tel contrat, s'il était fait entre deux hommes; parce qu'il semble qu'il serait fait contre toutes les formes, et qu'un des contractants y serait trop blessé, et l'autre trop avantagé? Mais la justice de Dieu qui ne juge ici que selon les formes de sa bonté infinie, le déclare valable entre Dieu et l'homme; parce qu'il veut ainsi nous attirer à lui, en nous faisant connaître ses bontés; et que, puisqu'il n'y a que la considération de nos biens qui nous en retire, nous ne craignions point de nous donner à lui, nous et tout ce que nous possédons. Car il est si

[1] Non quantum detur, sed quantum resideat expenditur. S. Greg.
[2] Totum Deo dedit qui seipsum obtulit. S. Hier.

bon qu'il se contente de notre cœur et de notre bonne volonté, sans toucher à nos biens. Si ce Dieu bon, oblige quelques-uns, comme les religieux, de se priver en sa considération, de l'usage et de la propriété de leurs biens, ce n'est pas simplement pour les priver de leurs biens; parce qu'il leur rend dès cette vie, cent fois plus de commodités qu'ils n'en ont laissé; mais c'est afin de les décharger du soin d'acquérir et de conserver leurs biens [1], pour s'en charger lui-même, et faire en sorte qu'ils ne manqueront jamais de rien, et comme saint Paul, qu'ils auront tout, en n'ayant plus rien. Que peut-on dire de plus avantageux [2]?

Certes, quand on serait réduit à l'extrême nécessité pour une aussi bonne raison, quand on se serait mis en état de mourir de faim, pour posséder cette vie immortelle, et pour être rassasié de ces viandes divines; cette nécessité, cette faim, cette mort ne vaudrait-elle pas mieux que toutes les richesses, et tous les contentements de cette vie? Mais puisqu'on reçoit beaucoup plus qu'on ne donne, et qu'en quittant tout, on gagne tout; qui est-ce qui regretterait ce renoncement, qui nous rend si riches en nous appauvrissant, que nous sommes hors des incommodités de la pauvreté, et dans les plus grandes commodités des biens? Dites-moi, de quoi avez-vous besoin [3], disait un roi à une personne qu'il voulait retenir auprès de lui; comme s'il lui eut dit : vous ne voulez vous retirer que pour trouver mieux autre part, et je vous offre tout ce que vous sauriez rencontrer ailleurs, pourquoi donc me quittez-vous? Cette proposition ne devait-elle pas suffire pour arrêter ce favori, s'il eut cru aux promesses de son roi? Mais il n'appartient qu'à notre Dieu de faire ces promesses et de les accomplir; c'est lui seul qui peut toujours nous donner tout ce qui nous sera nécessaire. C'est ce

[1] Paupertas est abdicatio sollicitudinum sæculi, iter ad Deum sine impedimento, expulsio omnis tristitiæ, fundamentum pacis, munditia vitæ quæ nos liberat curis omnibus vitæ transeuntis. Clim. g. XVII.

[2] Sicut egentes, multos autem locupletantes, tanquam nihil habentes et omnia possidentes. II *Cor.* VI.

[3] Qua enim re apud me indiges? III *Reg.* XI.

qu'il fait, et ce qu'il donne à tous ceux qui le suivent, de sorte que s'il leur venait à manquer quelque chose qui semblât leur être nécessaire, il faut juger alors qu'elle ne l'est pas, mais que peut-être elle serait nuisible, et que c'est un plus grand bien de n'avoir pas ce qui pouvait nous nuire, que de le posséder. Il n'y a rien, ce semble, de plus nécessaire que la vie; et néanmoins, quelle nécessité avons-nous de vivre, quand Dieu veut que nous mourions, et qu'il veut nous faire vivre d'une vie éternelle? Jugez-en de même de toutes les autres nécessités qu'il connaît mieux que nous, et que nous ne saurions mieux connaître que selon le soin qu'il en prend, et selon l'ordre avec lequel il en dispose. C'est donc lui qui peut véritablement nous demander : De quoi avez-vous besoin, pour vous affermir constamment à mon service? Et nous devons lui répondre : Que ce dont nous avons plus besoin, c'est de croire à sa parole, qui nous invite à quitter tout pour nous donner à lui....

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Le parfait détachement nous fait tout quitter.

Ceux-là peuvent dire à Jésus, comme saint Pierre, qu'ils ont tout quitté pour le suivre, qui se sont quittés eux-mêmes, qui sont prêts à renoncer autant de fois à leurs penchants, que leurs penchants sont prêts à se soulever contre la raison et la grâce, et que c'est plutôt pour le respect de la grâce, et de Jésus qui en est l'auteur, qu'ils agissent ainsi, que pour la seule considération de la raison. Oh! heureuse la personne qui peut dire qu'elle a ainsi tout quitté! Mais aussi faut-il qu'elle ait tout quitté pour être heureuse; car avoir quitté l'attachement à ses biens, et non pas à son honneur et à ses plaisirs, c'est n'avoir rien quitté, parce que cet amour de l'honneur et des plaisirs, vous fera rechercher les richesses, comme étant des moyens d'avoir l'honneur et les plaisirs. Et quand même vous n'auriez pas besoin de richesses et de biens pour avoir de l'honneur, à quoi vous sert d'avoir quitté les biens, si vous courez après l'honneur, puisque vous n'avez quitté les biens que pour vous quitter vous-

même, et que vous vous retrouvez aussi bien dans l'honneur que dans les biens?...

Mon âme, c'est nous que notre Dieu demande, et non pas nos biens; et quand nous donnerions tout, si nous ne nous donnions nous-mêmes, nous ne donnerions rien; mais aussi quand nous nous donnons, quoique nous n'eussions pas au reste grand chose à donner, nous donnons tout, et c'est assez.

DEUXIÈME POINT.

Ce parfait renoncement de nous-mêmes assure notre salut.

C'est à ceux-là que la vie éternelle est promise; car si Dieu dans sa libéralité rend autant et plus qu'on ne lui donne, à l'égard de qui se montrera-t-il libéral, sinon à l'égard de ceux qui lui donnent tout ce qu'ils ont, et ce qu'ils sont? Et comment se montrera-t-il libéral, s'il ne leur donne la vie éternelle et s'il ne se donne lui-même, puisque tout le reste n'est rien sans cette vie éternelle, et sans sa possession? De plus, ce renoncement à soi-même est un acte si héroïque, et un acte si méritoire, que si Dieu a résolu de donner son paradis à nos bonnes œuvres, il ne saurait le donner à une meilleure qu'au martyre, et à ce divin abandon de toutes choses, qui est une espèce de martyre moins cruel dans la peine qu'on souffre, mais plus pénible pour sa durée.

Enfin, s'il ne faut pour être sauvé qu'éviter le mal, faire le bien, pratiquer les vertus, et entr'autres la charité, où peut-on s'assurer mieux d'éviter le mal, qu'en évitant tous les mouvements de l'amour-propre? Où peut-on mieux pratiquer les vertus et le véritable amour de Dieu, qu'en se donnant soi-même, puisque c'est ainsi que Dieu a montré qu'il nous aimait en se donnant lui-même? Et si toutes ces assurances se prennent dans l'état du parfait renoncement, n'est-ce pas un état d'assurance pour la vie éternelle? Oh! mon âme, ne doutons point que si nous nous sommes une bonne fois donnés à Dieu, Dieu ne se donne à nous; mais nous pouvons douter que nous nous soyons encore donnés à lui, c'est pourquoi il faut prendre la résolution de le faire au plus tôt.

TROISIÈME POINT.

Cette assurance de notre salut nous excite puissamment à ce renoncement.

Tous, nous voulons nous sauver, si donc nous trouvons sûrement ce que nous cherchons, que tardons-nous à le prendre et à nous en servir? Or nous le trouvons dans ce renoncement, qui est un moyen certain de nous

sauver, comme nous venons de le dire, et comme le Fils de Dieu nous le certifie par ses paroles,mieux que nous ne saurions nous en assurer par tous nos raisons. Pourquoi donc tardons nous tant à nous donner à lui? C'est que nous ne méditons pas ses paroles, comme elles le méritent. C'est que nous ne considérons pas ce que c'est que ce centuple qu'il nous promet, et ce que vaut une vie éternelle. Oh! si nous savons ce que c'est!...On entend ses paroles, comme si elles étaient dites par un homme qui pût se tromper, et nous en faire accroire, sans nous persuader que c'est un Dieu qui parle, et qu'il est aussi vrai qu'il donnera ce qu'il promet, comme il est vrai qu'il le promet. Enfin on s'imagine que c'est une chose impossible, ou trop difficile et préjudiciable pour cette vie, de donner tout; et il n'y a rien de plus aisé et de moins dangereux, vu qu'on ne donne rien que le cœur qui n'empêche pas la possession des biens, ou si on vient à les quitter effectivement, on les retrouve avec tant d'avantage, qu'on se trouve au nombre de ceux dont parle l'Apôtre, *Qui n'ayant rien, possèdent tout*; et de ceux qui quittent ce qu'ils ont pour se quitter eux-mêmes, et pour trouver Jésus.

Et après cela, mon âme, nous hésiterions encore à quitter tout?... N'est-ce point ce mot *de quitter*, qui nous fait peur? Changeons les termes et disons mieux : Qu'il ne faut plus ici disputer, ni craindre, ni différer quand il est question de posséder Jésus, de la meilleure manière qu'on peut l'acquérir en cette vie, et le posséder dans l'autre.

SAMEDI.

DU CENTUPLE QUI EST PROMIS DES CETTE VIE, A CEUX QUI QUITTENT TOUT.

Celui qui quittera tout pour me suivre, recevra le centuple en ce monde, et la vie éternelle en l'autre[1].

Le Sujet expliquant quel est ce centuple qui nous est promis dès cettre vie, a pour objet de nous exciter, par la considération du bien qui nous en revient dès ici-bas, à nous renoncer parfaitement, puisque nous ne devons rien craindre après une telle promesse.

[1] Centuplum accipiet, et vitam æternam possidebit. *S. Matth.* XIX.

La Fin, sera de nous donner entièrement et parfaitement, sans qu'il puisse plus rien rester en nous qui ne soit tout à Dieu.

La Forme est en ces trois points :

1° Quel est ce centuple que nous est promis, dès cette vie,

2° Il n'est promis et donné qu'à ceux qui quittent tout.

3° Nous ne devons rien retrancher, comme nous ne voudrions pas qu'on retranchât quelque chose à ce qui nous est promis.

PREMIER POINT.

QUEL EST CE CENTUPLE QUI NOUS EST PROMIS DÈS CETTE VIE.

Que notre Dieu est véritablement bon à l'égard de ceux qui le servent, et qui l'aiment de tout leur cœur ; puisque nous le voyons même employer tous les moyens possibles, pour attirer à lui ceux qui ne s'y sont pas encore donnés, parce qu'ils ne sauraient être heureux qu'en le servant [1]. Il les excite tantôt par la crainte de ses menaces, et tantôt par l'espérance de ses promesses ; et comme il aime mieux les gagner par amour que par force, et qu'il sait que les récompenses qu'il leur promet dans l'autre vie, sont trop éloignées de leurs sens, il les assure que, dès cette vie, il leur donnera cent fois plus de biens, qu'ils n'en auront quitté pour lui....Voyez donc combien notre Dieu est libéral, puisqu'il ne saurait attendre que vous soyez en paradis pour vous récompenser. Voyez combien vous devez espérer ses récompenses éternelles, puisque dès cette vie, il vous en offre de si aimables. Enfin, voyez si vous auriez sujet de regretter de lui donner quelque chose de ce qu'il désire de vous, puisqu'il vous paye avec tant de satisfaction, que ce que vous donnez, vous est rendu au centuple, à l'heure même que vous le lui donnez.

Cela peut arriver de trois manières, selon les trois diverses sortes de biens, dont nous sommes capables en cette vie ; car les uns sont temporels, les autres spirituels, et les autres peuvent être appelés mixtes, tenant ensemble du spirituel et du temporel, comme l'honneur, la paix, et le contentement du cœur. C'est

[1] Quam bonus Israel Deus his qui recto sunt corde? *Psal.* LXXI.

du renoncement que nous viennent tous ces biens [1]; c'est à cela que s'étend la promesse du centuple, que Notre-Seigneur lui fait.

Premièrement, pour les biens temporels, on pourrait dire que Dieu les multiplie de fait, en faveur de ceux qui les quittent, ou qui en retranchent leur affection [2], en ce qu'il donne tellement sa bénédiction à leurs travaux, à leur famille, à la communauté dont ils sont membres, où à leur personne en particulier, qu'ils ont plus de bien, de gain et de profit, que ceux qui y mettent leur cœur ; comme on le voit dans Isaac, dans Jacob, et dans plusieurs autres qui croissent en biens temporels, à proportion qu'ils progressent dans le service de Dieu [3]. Mais, comme disait Notre-Seigneur, ce n'est pas dans l'abondance des biens que consistent les richesses, ou la vie des riches [4], puisqu'il y a beaucoup de personnes qui ont de beaux biens, mais qui n'en jouissent point à leur aise, ils ont de la peine pour les amasser, de l'inquiétude pour les conserver et la crainte de les perdre ; ils seront une année dans l'abondance, dans les festins, dans les somptuosités, et deux autres en extrême nécessité, et après tout, ils n'ont, ce semble, des biens que pour se perdre et se damner. Disons encore, et c'est ce qu'il faut considérer attentivement, que Dieu multiplie les biens temporels de ceux qui les quittent de fait ou d'affection pour son amour, en ce qu'il les leur dispense de manière, qu'ils en ont suffisamment et honnêtement pour tous leurs besoins, sans excès et sans défaut notable. Il ne leur en donne pas plus qu'il ne faut, de peur qu'ils en abusent ; il leur en donne aussi autant qu'ils ont besoin, afin qu'ils sachent qu'il prend un soin tout particulier d'eux, et qu'il se comporte à leur égard, comme un père sage qui règle les pensions de ses enfants, de peur qu'ils ne se débauchent, et comme un médecin intelligent, qui pres-

[1] Pietas ad omnia utilis est, promissionem habens vitæ quæ nunc est, et futuræ. I *Tim.* IV.

[2] Non æterna tantum vitæ præmia suis sequacibus, sed etiam præsentis munera Christus pollicetur eximia. Beda.

[3] Et locupletatus est homo, et ibat proficiens atque succrescens, donec magnus vehemenier effectus est. *Gen.* XXVI.

[4] Non in abundantia cujusquam vita ejus est; ex his quæ possidet. S. *Luc.* XI.

crit le régime de son malade, de peur qu'il ne nuise à sa santé [1]. En effet, si ce Dieu si bon pourvoit à la nourriture des moindres animaux, vous pouvez penser, comme il le dit lui-même, s'il laissera mourir de faim les hommes, et surtout ceux qui se sont abandonnés particulièrement à ses soins et à sa providence. Mon Père connaît vos besoins, disait Jésus-Christ, à ses Apôtres [2]; et une autre fois il leur demanda s'il n'était pas vrai qu'ils n'avaient manqué de rien, lors même qu'il semblait que tout devait leur manquer; comme quand il les avait envoyés en mission pour commencer à prêcher, sans aucune provision. Et ils répondirent tous aussitôt qu'ils ne se souvenaient point d'avoir manqué d'aucune chose [3]. De même vous devez être certain, que moins vous prenez de soin déréglé de vos biens, plus Dieu en prend de son côté, et qu'autant il y a de différence entre sa providence et la votre, autant il y en a dans le succès de vos affaires temporelles, quand vous vous en mêlez avec trop d'affection, ou que vous le laissez faire en vous abandonnant à sa sainte conduite. Que diriez-vous d'un enfant qui voudrait se mettre en peine du ménage de la maison, dans le moment qu'il doit étudier, et quand il a son père et sa mère qui ne manquent pas d'y penser? Ne lui dirait-on pas qu'il doit lui suffire de bien étudier, qu'il laisse le soin du reste à ses parents? N'est-il pas vrai que la maison est bien mieux gouvernée, que si les enfants voulaient quitter leur étude pour en prendre soin? N'est-il pas vrai aussi, que jamais votre bien ne sera mieux administré que par les mains de votre Dieu, qui a un cœur de mère pour vous aimer, et un vrai soin de père pour vous entretenir [4]?...

[1] Il n'est pas permis de rejeter tous les soulagements, parce qu'il faut soutenir la nature; mais de rechercher le superflu et ce qui flatte davantage, c'est ce que défend votre sainte foi; car autrement la chair se révolterait contre l'esprit. Que votre main, je vous en supplie, me gouverne et me montre un juste milieu entre ces extrémités, afin que je ne donne dans aucun excès. *Imitat.* liv. III, ch. XXVI.

[2] Scit enim pater vester quia his omnibus indigetis. Ibid. VI.

[3] Quando misi vos sine sacculo et pera, et calceamentis, numquid aliquid defuit vobis? At illi dixerunt; Nihil. *S. Luc.* XXII.

[4] Numquid oblivisci potest mulier infantem suum, ut non miseratur filio uteri

S'il vous semblait que depuis l'heureux moment, où vous avez retiré votre cœur de vos biens, vous n'en reconnaissez pas de si notables avantages, examinez si vous l'avez tout à fait retiré comme vous le dites; car souvent l'affection nous trahit et nous trompe; on ne connaît jamais mieux si elle est dans nos biens ou dehors, que quand il nous semble que nous n'en avons pas assez et que, néanmoins, nous ne manquons de rien, car il n'y a alors que l'affection qui nous fasse plaindre, vu qu'il n'y a point sujet de le faire, puisque rien de ce qui nous est nécessaire ne nous fait défaut. Mais si votre cœur est détaché comme il devrait l'être, je m'en vais vous montrer évidemment comment il vous est arrivé plus de bien que vous n'en aviez. Dites-moi, mais plutôt répondez-vous à vous-même, puisque c'est vous qui vous interrogez. N'est-il pas vrai que si vous aviez quelque bénéfice, quelque maison ou quelque revenu, sur lequel un tiers eût une pension, un droit seigneurial ou quelque hypothèque, et qu'on vous eût délivré de ces charges, n'est-il pas vrai, dis-je, qu'on aurait augmenté votre bénéfice ou votre revenu? Jugez-en donc de même de vos biens, qui étaient chargés d'autant d'hypothèques et de pensions fort fâcheuses, qu'ils vous apportaient de soins et d'ennuis; et maintenant que vous en êtes délivré par ce dégagement du cœur, s'il est vraiment dégagé, dites la vérité votre revenu n'est-il pas augmenté [1] ?...

Enfin, vous ne sauriez nier que votre héritage et vos biens ne soient multipliés, quand vous en recevrez plus d'émoluments et d'utilités dans les divers usages qui vous sont nécessaires; et c'est ce qui vous arrive par ce parfait renoncement; d'autant qu'ils vous servent bien plus qu'auparavant. Car, pour peu que vous en possédiez, si vous ne les possédez plus par l'affection naturelle; mais seulement, parce que Dieu vous les a

sui ? Et si illa oblita fuerit, ego tamen non obliviscar tui. *Isaiæ.* XLIX.

[1] Nonne melius est comedere et bibere, et ostendere animæ sua bona de laboribus suis? et hoc de manu Dei est. Eccle. II, 24. *Honeste uti fructo laborum sine cassa sollitudine.*

donnés, pour vous en servir dans cette vie temporelle; vous honorez Dieu, vous apprenez à l'aimer, à vous confier en lui; vous assistez bien plus volontiers les pauvres. En un mot, l'emploi que vous en faites pour vous et pour les vôtres, ayant lieu selon la règle et en vue de Dieu, ne trouvez-vous pas dans cette manière d'agir, une notable augmentation de vos biens temporels? Ils ne servaient auparavant qu'à nourrir votre orgueil et votre vanité, ou tout au plus qu'à vivre d'une vie animale; quel profit y trouviez-vous?... Tandis que maintenant ils servent à votre Dieu, ils servent à votre prochain, et ils ont pour vous une utilité toute particulière; car ils vous servent à vivre en chrétien, à vivre d'une vie spirituelle, d'une vie qui n'est plus que pour Dieu. Vous ne mangez pas un morceau, vous n'employez pas un denier qui ne vous vaille cent fois ce qu'il pouvait valoir auparavant, puisqu'il vous sert ainsi à servir votre Dieu et à lui plaire, là où auparavant il ne vous servait qu'à satisfaire vos penchants. Et n'est-ce pas un bien cent fois plus grand de plaire à Dieu, plutôt que satisfaire ses penchants?

De là vient, en second lieu, que quand on ne considérerait que le bien purement spirituel, qui nous revient des biens temporels que nous donnons à Dieu, nous avons suffisamment de quoi dire qu'il nous rend le centuple. Et c'est ainsi que l'entend saint Jérôme, quand il dit que, puisque nous recevons tant de grâces et de bénédictions du ciel, pour ce peu que nous donnons, et que la moindre des grâces de Dieu vaut incomparablement plus que tout le monde, qui peut douter que nous ne recevions cent fois autant que nous ne saurions donner [1]?

Et enfin, quand il n'y aurait que la paix et le repos d'esprit, qui nous revient de ce parfait renoncement, n'est-ce pas un bien qui vaut cent fois plus que tous les biens du monde [2]? Car à quoi me servent les biens, si je ne vis pas content; et si je suis

[1] Qui carnalia pro Salvatore demiserit, spiritualis recipiet, quæ comparatione et numero sui ita erunt quasi si parvo numero centenarius numerus comparatur. S. Hier.

[2] Cui laboro, et fraudo animam meam bonis. *Eccli.* IV.

content sans ces biens, n'ai-je pas plus que si je les possédais, parce que j'ai le repos de l'âme qui est la fin et le bien, qu'on peut attendre de ces biens en cette vie, et que je n'en ai ni la peine ni le dommage [1]. N'est-ce donc pas un bonheur cent fois plus grand? Et c'est un bonheur qui est en partie spirituel, et en partie sensuel; car il est spirituel en tant qu'il est de l'esprit et qu'il vient de Dieu, qui en gratifie ceux qui s'abandonnent à lui; et il est sensuel, s'il faut ainsi parler, parce que c'est un bien sensible, qui se touche, qui se goûte et se fait ressentir au cœur, à la face par les yeux, par la bouche dans les paroles, tout s'en ressentant, comme tout se ressent du bien de la santé ou de la vie. C'est pourquoi cette joie et cette paix est appelée la vie de l'homme [2]; car ce n'est pas seulement une exemption des peines qu'apportent les richesses, comme nous le disions plus haut; mais c'est un don réel et positif du Saint-Esprit, un des fruits qu'il nous communique par sa présence et sa libéralité [3], don qui n'est pas sensuel comme les autres plaisirs du corps, car il est tout innocent, tout angélique et tout divin; mais il est sensible, sans que pourtant cette sensibilité lui ôte rien de son mérite; comme dit saint Augustin [4], et comme nous l'avons considéré amplement dans les livres de l'Ordre. C'est pour cette raison peut-être, que saint Paul [5] dit qu'il est au-dessus de tous les sens, parce qu'encore que les sens y participent en quelque façon, néanmoins, c'est une façon si relevée et si spirituelle, qu'elle est bien éloignée de celle que nous appelions ordinairement sensuelle ou sensitive. Peut-être que ce saint Apôtre voulait nous dire que bien qu'on sente cette paix, néanmoins ce bien est encore plus grand qu'on ne le ressent, et qu'on ne le saurait exprimer; c'est un contentement d'esprit, qu'on ne pourrait faire

[1] Homini bono in conspectu suo dedit Deus sapientiam, et scientiam, et lætitiam; peccatori autem dedit afflictionem et curam superfluam ut addat et congreget, etc. Eccle. II, 24.

[2] Jucunditas cordis, hæc est vitæ hominis. *Eccli.* XXX.

[3] Fructus Spiritus est caritas, gaudium, pax, etc. *Gal.* V.

[4] Hæc sola virtus quæ habet bonum et jucundum. S. Aug. II part. disc. VIII.

[5] Pax Dei quæ exsuperat omnem sensum. *Phil.* IV.

connaître qu'en disant : qu'on est véritablement content, autant qu'on peut l'être en cette vie. Et personne ne peut le dire, que celui qui est parfaitement détaché de toutes les choses du monde; car c'est proprement à celui-là que Dieu se communique; c'est la possession de Dieu, qui se donne réciproquement à celui qui s'est donné à lui; c'est une manne cachée, un avant-goût du ciel, et enfin le centuple des biens qu'on donne en cette vie [1].

Oh! que ceux-là se trompent qui pensent avoir du repos dans leurs bien temporels! C'est en les quittant qu'on trouve ce repos, et non pas en les possédant, car ils ne peuvent pas plus contenter notre cœur, que notre cœur ne peut nourrir notre corps par ses pensées! Hé! que notre Jésus nous disait vrai, quand il nous disait qu'il nous donnait la paix, mais non pas comme le monde la donne, car le monde ne la donne qu'à faux titre, en donnant ses biens; tandis que Jésus la donne en vérité, en se donnant lui-même, lui qui est la vraie paix de nos âmes, et en se donnant à ceux qui renoncent au monde, à ses biens périssables, et à sa fausse paix [2]. C'est pourquoi il nous avait dit encore, qu'il n'était pas venu apporter la paix en ce monde, mais plutôt une épée et la guerre [3]; car il n'était pas venu apporter cette malheureuse paix que le monde promet dans ses biens, mais il était plutôt venu pour faire la guerre, pour nous apprendre à mépriser ses appas et ses biens prétendus, pour séparer notre cœur de tout ce que nous sommes obligés d'avoir, étant contraints de vivre dans ce monde. Oh! mon Jésus! donnez-moi ce glaive pour séparer mon cœur du monde, ou

[1] Avoir ainsi le cœur détaché de tout, c'est ce que ne comprend pas une âme encore malade, et l'homme animal ne reconnaît point la liberté de l'homme intérieur. *Imitat.* liv. III, ch. LIII.

[2] Ceux qui méprisent parfaitement le monde, et qui s'efforcent de vivre pour Dieu sous sa sainte loi, n'ignorent pas qu'elle est cette douceur divine promise à ceux qui renoncent véritablement au monde; ils voient plus clairement combien le monde s'égare, et en combien de manières il se trompe. *Imitat.* liv. III, ch. XX.

[3] Nolite arbitrari quia pacem venerim mittere in terram, non veni pacem mittere, sed gladium. *S. Matth.* X.

plutôt prenez-le et le tenez dans votre main, afin que je meure et que je sorte du monde; ou que le monde meure et sorte de mon cœur.

DEUXIÈME POINT.

CE CENTUPLE N'EST PROMIS QU'A CEUX QUI QUITTENT TOUT.

Mais, pour avoir droit d'espérer ce centuple, il faut pratiquer ce renoncement, selon les formes de l'Évangile, et selon ces trois conditions, sans lesquelles il ne serait pas valable devant Dieu. C'est-à-dire en premier lieu, que nous renoncions entièrement, et non pas seulement en partie. Secondement, que ce soit de cœur et d'affection et non pas seulement à l'extérieur. Enfin, comme nous l'avons déjà considéré, que ce soit en faveur de Jésus-Christ, et non point par vanité, ou pour toute autre fin semblable qui ne se rapporterait pas à lui. Si donc on ne reçoit point ces grandes récompenses, que Dieu a promises à ceux qui quitteraient tout pour le suivre, qu'on n'en accuse que soi-même; puisque si nous eussions pratiqué ce renoncement, selon la perfection de l'Évangile et selon le conseil de Jésus-Christ, nous n'eussions jamais manqué de recevoir le centuple, qu'il s'était obligé de nous donner en échange.

En effet, si dans la pauvreté vous sentez plutôt de la peine et de l'ennui, que de la joie, et de ce contentement qui fait une bonne partie du centuple; n'est-ce pas parce que vous avez encore conservé le désir et l'affection des commodités et des richesses de ce monde, puisqu'il ne manque aucune chose à celui qui n'en désire aucune, et que celui qui n'aime point les biens, ne s'afflige point d'en être privé [1]. Si quand on vous dit vos fautes, quand il vous arrive quelque disgrâce contre votre honneur, vous perdez la paix et le repos, ne pensez pas alors que Dieu vous retire ses dons, mais c'est vous qui retirez ce que vous lui aviez donné. Ne vous étiez-vous pas donné vous-même? N'aviez-vous pas entendu que se donner soi-même, c'est donner toutes

[1] Si beaucoup de choses vous déplaisent et vous troublent souvent, c'est que

ces prétentions à l'honneur, à l'estime et aux mouvements semblables de l'amour-propre? Et voilà que maintenant vous les reprenez, vous les revendiquez, comme si vous n'eussiez rien donné!... En effet, ce qui vous trouble, c'est que vous avez encore au fonds de l'âme ce que vous auriez dû rejeter; vous avez l'amour de vous-même et de votre réputation, qui ne peut souffrir cette réprimande, ou cette humiliation qui vous est arrivée. Car, si ce mauvais amour n'y était plus, vous vous rejouiriez dans votre mépris, au lieu de vous en attrister; et vous croiriez, comme c'est la vérité, qu'il n'y a point de plus grand honneur, que de souffrir quelque peine ou quelque mépris pour la gloire d'un si bon Maître, dont les intérêts vous seraient toujours tellement préférables aux vôtres, que vous n'en auriez point d'autres que les siens [1].

Saint Bernard le dit expressément [2], quand il parle de ces religieux immortifiés, qui se plaignent de ce qu'ils ne ressentent point en eux les effets de la promesse de Jésus-Christ, puisqu'ils avaient abandonné tous leurs biens par leur profession, et que cependant ils ne se trouvaient pas moins inquiétés dans le cloître, qu'ils l'eussent été dans le monde. Mais est-il vrai aussi, leur dit ce saint abbé, que vous ayez tout quitté pour suivre Jésus-Christ? Sans mentir n'avez-vous rien retenu de ce que vous aviez? Je suis certain que, si vous vous examiniez, vous trouveriez que vous avez caché au fond de votre cœur, tout ce que vous avez ôté de vos mains; et que si vous avez renoncé

vous n'êtes pas encore entièrement mort à vous-même, où parfaitement détaché de toutes les choses de la terre. *Imitat.* liv. II, ch. I.

[1] Selon que vous avez plus ou moins d'affection, chaque chose vous attache plus ou moins. *Imitat.* liv. III, ch. XXVII.

[2] Scrutetur vias suas et studia sua, qui promissam centupli gratiam sibi deesse causatur. Neque enim potest solvi scriptum, quæ tam certa veritate subnixa omnibus id sine exceptione promittit, nihil sibi retineat, nihil suis, ne modicum fermentum totam massam corrumpat. Sunt enim qui sibi retinent aliquid, sciolos sese faciunt, et de se sibi aliquid retinentes quos penitus abnegasse et divinæ providentiæ, ac obedientiæ patrum consiliis quæque spiritualium virorum debuerant commisisse. Nemo ergo cùm se videt, nec omnia reliquisse, centuplum non accepisse miretur. S. Bern. ad hæc verba : *Ecce nos reliquimus omnia.*

à l'usage de vos biens, vous avez encore retenu la propriété de votre volonté ; ce qui fait que vous ne sauriez dire avec vérité, que vous avez tout quitté, puisque vous avez reservé ce que vous deviez quitter avant tout. N'accusez donc que votre avarice, si vous ne sentez pas les libéralités de votre Dieu, parce que jamais il ne vous eût refusé ce centuple qu'il vous avait promis, si vous ne lui eussiez premièrement refusé le meilleur de ce qu'il vous avait demandé, pour avoir sujet de vous donner par récompense, ce que sa bonté désirait de vous donner gratuitement. N'avez-vous pas entendu comment il n'excepte personne dans sa promesse [1], quand il dit à tous : Que quiconque quitterait ce qu'il faut quitter, il jouirait de ce centuple ? Et pourquoi en seriez-vous exclus? Répondez... Est-ce qu'il ne pourrait contenter tous les siens? Est-ce qu'il ne saurait pas ce que vous avez fait pour lui ? Est-ce qu'ils ne voudrait pas recevoir de vous ce qu'il demande des autres ?... Non, ce n'est pas là la raison ; car il est impossible qu'il ne sache ce que vous faites pour lui, qu'il ne puisse vous en récompenser, et qu'il ne le veuille, selon qu'il l'a promis. D'où il suit nécessairement, que si vous ne participez pas à cette récompense, c'est qu'il vous manque quelqu'une des conditions; et alors la bonté de Dieu aurait plutôt sujet de se plaindre de vous, que vous d'elle. Et, si elle s'en plaint, c'est moins de n'avoir pas reçu ce qu'elle vous demandait, que de n'avoir pas sujet de vous donner ce qu'elle vous avait préparé.

O mon Dieu ! fâchez-vous contre moi de ce mécontentement qui confond une âme criminelle, et qui la fait rentrer en elle-même, comme dans une prison, d'où elle ne sort point qu'elle n'ait tout payé.

[1] Neminem Christus excepit, miseri qui dicunt, præter nos nimium indignos se magis judicant vitæ æternæ, qui nec ipsum centuplum sperant. Idem. Ibid.

TROISIÈME POINT.

NOUS NE DEVONS RIEN RETRANCHER, COMME NOUS NE VOUDRIONS PAS QU'ON RETRANCHAT QUELQUE CHOSE A CE QUI NOUS EST PROMIS.

Notre-Seigneur, en promettant le centuple, dit une parole bien étonnante, quand il ajoute, *qu'ils auraient ce centuple avec des persécutions*. Comment se peut-il faire qu'ils seront récompensés par des persécutions? Comment n'en sont-ils pas délivrés? Pourquoi Notre-Seigneur parle-t-il de peine en parlant de récompense? Et pourquoi permet-il que la récompense ne soit pas sans quelque peine? Il semble que c'est rabattre de sa promesse, que c'est plus affliger que consoler, puisque nous aimerions mieux n'avoir point de mal et n'avoir point de bien, que d'avoir du bien et du mal tout ensemble. Enfin, il semble que c'est plutôt nous détourner de quitter tout, que nous y exciter, quand on nous dit que nous devons nous attendre à être persécutés; quoiqu'on nous parle en même temps d'un centuple de biens [1]. Ce mot de *persécution* est toujours affligeant et si répugnant à la nature, que personne ne veut en accepter. Et en effet, s'il y a quelque chose qui empêche de se donner tout à fait a Dieu, c'est la crainte d'être persécuté, ou par le monde, ou par la nécessité, ou par mille autres inconvénients, qu'on s'imagine devoir fondre sur une âme qui n'a plus de plaisir, plus de contentement, plus d'honneur, plus de biens en ce monde. De là vient qu'il y en a peu qui se détachent de ce qu'ils ont, malgré les belles et magnifiques promesses de Jésus, car il y en a peu, qui ne craignent ces persécutions, dont il nous menace; et cette crainte fait qu'ils ne se donnent qu'en partie et à moitié, ils ne se donnent que du côté où ils ne craignent rien. S'ils sont mélancoliques, ils donnent les plaisirs, mais ils ne donnent pas l'honneur; s'ils sont avares, ils donnent l'honneur, mais ils ne donnent pas leurs biens; s'ils sont affectueux, ils donnent leur bien et leur honneur, mais ils ne sauraient donner à Dieu

[1] Nemo est qui reliquerit domum, etc., qui non accipiat centies tantum, nunc in tempore hoc domos, etc., tum persecutionibus. *S. Marci.* x.

leur cœur et leurs plaisirs; parce que chacun craint de sacrifier ce qui lui agrée davantage. D'où il suit que, chacun ayant son naturel et son penchant, on craint si fort d'y être persécuté et touché, qu'on ne saurait se résoudre à l'exposer. De là vient qu'on ne donne que ce que l'on aime le moins; on ne donne que ce qui ne coûte rien à donner; on ne donne que ce qui ne prive presque de rien, après qu'on l'a donné [1].... Et puis on s'étonnera si on ne sait ce que c'est que ce centuple, si on ne le ressent point, si on n'en reçoit rien! Ce n'est pas en vérité qu'on n'en reçoive quelque partie; mais il est bien vrai qu'on ne reçoit pas tout, parce qu'on ne donne pas tout, et nous sommes si désireux de recevoir, que si on ne reçoit qu'une partie, on crie qu'on ne reçoit rien; et, au contraire, nous sommes si réservés quand il s'agit de donner, que si on ne donne qu'une partie on croit donner tout; et voilà comment on s'accorde si mal avec Dieu, que, contrairement à l'avis que nous donne le Sage, nous avons une main toute ouverte pour recevoir, et l'autre fermée pour donner [2].

Apprenons donc que, si nous ne voulons pas être privés d'une partie de notre récompense, et du bonheur dont nous sommes capables, nous ne devons pas retenir ce qu'il faut donner, pour avoir ce qui nous est promis. Quelle incivilité et quelle injustice, de vouloir que Dieu nous donne tout, et que nous ne lui donnions seulement qu'une partie de ce que nous avons, surtout la moindre partie de ses dons valant mieux que tous les nôtres. Que si c'est le désir de notre cœur, qui nous porte à souhaiter tout ce que Dieu veut nous donner, et qu'ayant la capacité de le posséder tout entier, nous avons de la peine de n'en recevoir qu'une partie, pourquoi nous en privons-nous nous-mêmes, en retenant ce qu'il faudrait avoir donné, pour recevoir ce qui nous manque? Pourquoi ne semez-vous pas si vous voulez moissonner; et pourquoi semez-vous de l'ivraie, si vous voulez mois-

[1] Quelques-uns s'abandonnent à moi, mais avec quelque réserve. *Imitat* liv. III, ch. XXXVIII. Voyez liv. IV, ch. VIII et IX.

[2] Non sit porrecta manus tua ad accipiendum et ad dandum collecta. *Eccli* XXXVI.

sonner du bon grain [1]? Dieu est trop fidèle pour ne pas rendre à chacun ce qui lui appartient : Donnez, dit-il, et on vous donnera, et on vous rendra selon la même mesure que vous aurez donné. Cela n'est-il pas juste. Comment osez-vous donc espérer et demander l'accomplissement des promesses de Dieu, si vous n'accomplissez pas les conditions de ces promesses [2]? Craignez-vous d'en donner trop?... Voulez-vous marchander avec Dieu sur le prix des choses à donner et à recevoir?... Voulez-vous qu'on balance vos biens et les siens, qu'on évalue ce que vous êtes et ce qu'il est, si vous avez peur d'en trop donner? Ah! quelle confusion, et néanmoins c'est ce qui nous arrête, et nous faisons plus de cas de la terre que du ciel, du monde que de Jésus, et de nous que de Dieu. Nous ne pouvons nous résoudre à ces persécutions, nous serions prêts à quitter tout, ce n'est plus de ce mot *de quitter* que nous nous avons peur ; il n'y a que de l'honneur à donner tout à Dieu; mais quand on apprend qu'il faut être persécuté après qu'on a tout donné, on ne veut presque plus entendre parler de donner. Il faut donc encore éclaircir cette difficulté, il faut savoir et le bien retenir, que ce centuple qu'on nous promet, n'est point je ne sais quelle consolation, qui flatte tellement les sens, qu'ils ne ressentent plus de mal. Ce n'est point la condition de cette vie de ne point sentir de mal; ce n'est point le chemin du ciel, d'être exempt des croix et des épines.

C'est donc premièrement, ce que Notre-Seigneur nous fait entendre, quand il nous parle de persécutions. Il ne se contredit point; et s'il a voulu dans un endroit qu'on portât toujours sa croix, il n'a rien dit de contraire en l'autre, où il promet des biens et des consolations, car l'un et l'autre s'accordent fort bien ensemble, quand ils viennent de sa part. Quand c'est pour lui

[1] Quæ enim seminaverit homo, hæc et metet. *Gal.* VI.
Bonum facientes non deficiamus ; tempore enim suo metemus non deficientes. Ibidem.

[2] In promissis veritatis nemo dubitet, sit homo qui esse debet, et mox aderunt ei omnia propter quem facta sunt omnia. S. Hier.

qu'on porte sa croix, on y trouve de la consolation [1]; et quand c'est lui qui envoie de la consolation, on ne veut point pour cela être déchargé de sa croix. C'est ce dont le monde s'étonne, et ce qu'il ne peut comprendre; car si la croix du monde est sans consolations, ses consolations paraissent sans croix; et l'un et l'autre ne valent rien.

C'est donc en second lieu, pour nous avertir que nous ne craignions pas, quand même nous serions persécutés; car loin que la persécution rabatte rien du centuple, du plaisir, ou de l'honneur, c'est là, au contraire, qu'il met le centuple, le plaisir, et l'honneur, de nous donner le contentement dans la persécution. C'est par là qu'il fait connaître que ce contentement est divin, quand on le trouve dans les souffrances; car le monde, la nature et le démon ne sauraient nous présenter des plaisirs dans des peines, qui ne sont prises que pour Dieu [2]. C'est là le plus sûr contentement que nous puissions recevoir en cette vie, quand nous sommes assurés que c'est Dieu qui nous l'envoie : car tout autre contentement ne satisfera jamais une âme qui craint Dieu, parce que ne venant point de Dieu, il ne peut être sans quelque péché, ni par conséquent un véritable contentement [3]. Si donc nous sommes assurés d'une part, qu'il y a du contentement dans la peine prise pour Dieu, que ce contentement ne vient que de Dieu, et qu'il ne le donne qu'avec les peines, qui est-ce qui aura peur de cette peine, qui est si adoucie, qu'il ne reste que le nom de peine, et qu'en effet il n'y a que de la joie et du contentement [4]. La noix confite est toujours

[1] Qui propter regnum Dei, bona temporalia spreverunt in hac vita persecutionibus plenissima, ejusdem regni gaudium fide certa degustant. Beda.

[2] Plus la chair est abattue par l'affliction, plus l'esprit est fortifié par la grâce intérieure, et quelquefois même l'amour des souffrances et de l'adversité, inspiré par le désir de se rendre conforme à Jésus crucifié, fortifie l'homme au point qu'il ne voudrait pas être sans douleur et sans affliction. *Imitat.* liv. II, ch. XII.

[3] Gloriamur in tribulationibus. *Rom.* v.

Repletus sum consolatione, superabundo gaudio in omni tribulatione nostra. II *Cor.* VII.

[4] Quand vous en serez venu au point de trouver les tribulations douces, et de les goûter pour l'amour de Jésus-Christ; alors estimez-vous heureux, parce que vous avez trouvé un paradis sur la terre : si vous vous disposez, comme vous le

noix et son écorce fort amère; mais cette amertume change tellement de nature, qu'elle devient douceur; de même, les injures, les affronts, les moqueries, et tout ce que l'on appelle persécution, est toujours persécution. Mais quand c'est un Apôtre qui l'endure, ou une âme qui, à son imitation, a tout quitté, c'est la plus grande consolation qui puisse lui arriver; et si cette âme souffre du mal, c'est pour elle un plaisir de souffrir, et elle ne serait pas contente, si elle était contente sans souffrir, car il y aurait danger que ce ne fût un contentement de la nature et du monde. Il n'y a pas à craindre quand on est content de souffrir, et quand on souffre avec contentement. Oh, que vos paroles sont véritables, disait à l'heure de la mort un bon religieux, qui mourait au milieu d'atroces douleurs[1]. Et de quelles paroles parlait-il? Du centuple que Jésus a promis avec les peines. Il est vrai, disait-il, que j'ai cent fois plus de contentement dans mes peines, que si j'étais hors de peine, ou dans les plaisirs du monde que j'ai quittés.

Mais, mon Dieu, tous ceux qui ont tout quitté, n'ont pas toujours ces consolations, que ressentait ce bon religieux... Mon fils, s'ils ont tout quitté, ils en ont autant qu'il leur en faut pour être aussi contents que cet homme; car pour avoir tout quitté, il faut aussi avoir quitté le désir d'être content, si ce n'est du contentement de Dieu, et ne désirer l'être qu'autant qu'il voudra nous contenter; car c'est sa volonté qui contente encore plus que le contentement même.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Quel est ce centuple qui nous est promis dès cette vie.

Que Dieu est un Dieu bon! et que nous sommes mauvais de ne pas aimer un Dieu si bon, de ne pas lui témoigner notre amour et mériter le sien, en lui donnant ce peu que nous avons, qu'il promet de récompenser

devez, à souffrir et à mourir, vous vous sentirez aussitôt plus à l'aise et vous trouverez la paix. *Imitat.* liv. III, ch. XII.

[1] Apud Platum ex Cisterciensi hist. l. III, c. XXIII.

au centuple dès cette vie. Car il nous rend nos biens avec une valeur cent fois plus grande, que celle qu'ils avaient, avant que nous les donnassions. Il nous communique ses grâces, dont la moindre est si précieuse, que si on donnait tout le monde pour l'avoir, on commettrait le péché de simonie. Vous pouvez conclure de là qu'elle vaut cent fois plus que vos biens. Et enfin, il nous donne cette paix qui surpasse tout sentiment, car elle est aussi spirituelle que sensible, elle est aussi surnaturelle que naturelle, elle est aussi divine qu'elle est humaine. C'est une paix qu'on reçoit en ce monde, mais qui n'est pas de ce monde ; car la paix du monde n'est qu'une fausse paix, qui fait plus de mal qu'une bonne guerre. Mais la paix de Jésus est la vraie paix, c'est la paix du cœur, c'est le fruit du Saint-Esprit, c'est la possession de l'héritage de ses enfants pour cette vie, le gage et l'avant-goût de l'autre.

O paix tant désirée et si peu obtenue ! Que faisons-nous, mon âme, quand nous faisons difficulté de donner tous nos biens pour avoir cette paix? Nous faisons que nos biens ne sont plus à nous, ou qu'ils ne sont pas biens; car un bien n'est point à nous, si nous ne le possédons pas paisiblement ; et si la possession d'un bien ne peut être paisible, il n'est plus bien.

DEUXIÈME POINT.

Ce centuple ne se donne qu'à ceux qui quittent tout.

Si c'était un autre que Jésus-Christ qui eût dit que quiconque quittera tous ses biens pour Dieu, les retrouvera au centuple dès cette vie, on ne le croirait pas, en voyant tant de monde qui semble avoir tout quitté, et qui ne trouve rien de ce qu'on lui a promis, point de repos, ni contentement. Ils sont aussi troublés quand il leur arrive quelque incommodité ou disgrâce, en matière d'honneur et de plaisir, comme s'il n'y avait plus de paix et de repos. Eh quoi ! n'y a-t-il plus de centuple à donner? N'était ce que pour un temps qu'il avait été promis? ce temps est-il fini? N'est-ce que pour quelques-uns? n'y en a-t-il plus qui le méritent?... Non, non, le temps n'est point fini, ni la promesse limitée, et les grâces ne sont point épuisées : c'est pour tous, c'est pour tous les lieux et pour tous les temps qu'il est dit : que quiconque quittera tout ce qu'il faut quitter, aura le centuple et jouira d'une paix, qui vaut cent fois plus que tout ce que l'on quitte.

C'est Jésus qui l'a promis, c'est lui qui veut ce qu'il promet, et qui peut faire tout ce qu'il veut. Si donc il y en a quelques-uns qui se plaignent d'avoir tout quitté et de n'avoir rien trouvé, dites leur qu'ils ont tort de se plaindre, qu'ils vous trompent, en cherchant à vous faire accroire

qu'ils ont tout quitté ; dites-leur que Jésus mérite plus qu'eux d'être cru, et que leurs paroles et leurs plaintes suffisent pour les convaincre. Car de quoi se plaignent-ils? d'être incommodés ou méprisés? Ah! les pauvres ignorants qui disent avoir tout quitté, et qui ne savent pas qu'entre tout ce qu'on doit quitter, il faut se quitter soi-même, et qu'on ne s'est jamais quitté, si on se plaint d'être incommodé ou méprisé. Car cette plainte ne vient que de l'amour-propre, que de l'amour de sa commodité et de son honneur, d'un amour qui déclare hautement qu'on est plein de soi-même.... Et ils voudraient nous faire accroire qu'ils ont tout quitté, que Dieu est un menteur, et qu'il a tort de ne pas leur donner ce qu'il leur a promis! Allez, allez, propriétaires de l'amour de vous-même, vous n'aurez jamais part à ces riches promesses, que vous n'ayez tout quitté; et vous n'aurez jamais tout quitté, que vous ne soyez détachés de l'amour de vous-même.

TROISIÈME POINT.

Il ne faut rien retrancher de ce que nous devons donner, comme nous ne voudrions pas qu'on nous retranchât quelque chose de ce qu'on nous promet.

C'est pour cela entre autres raisons, que Notre-Seigneur promettant le centuple, ajouta qu'ils l'auraient avec les persécutions mêmes; comme s'il nous eût dit : qu'après avoir tout quitté pour son service, on ne laisserait pas d'être affligé, maltraité par le monde, la chair, et le démon, qui sont les ennemis de notre perfection; mais qu'on ne craignît point pour cela, qu'on n'appréhendât point ce mot, qu'on ne laissât pas de donner tout, si on voulait avoir tout. Car pourvu qu'on eût tout quitté, il assurait que malgré toutes les persécutions, il contenterait tellement ses bons serviteurs qu'ils aimeraient leurs persécutions, et qu'ils trouveraient leur contentement dans les peines.

Le bon Jésus pouvait bien les en délivrer, et leur faire goûter des plaisir sans aucune amertume, mais quels plaisirs et quels contentement pour une âme qui craint Dieu, de ressentir en cette vie des plaisirs sans aucune amertume? N'y eût-il pas eu danger de craindre que ces plaisirs ne fussent trop sensuels, et causés plutôt par la chair que par l'esprit, et par le monde que par Dieu, et que dans cette crainte il n'y eût aucun plaisir? Mais quand ils ressentent leur contentement au milieu de leurs croix, ah! il n'y a rien à craindre des ennemis, car ils n'ont point le pouvoir de contenter parmi les peines, et c'est là le solide contentement, de croire

qu'il n'y a de contentement que celui qui vient de Dieu, et que, comme il n'y a point de meilleure marque qu'il vient de Dieu, que quand il vient avec des persécutions, ainsi il n'y a point de plus vrai contentement que d'être joyeux en souffrant, et de souffrir joyeusement. C'est la preuve qu'on a tout quitté, en effet, la dernière chose que nous quittons, c'est la peur des souffrances; et si une fois on a ainsi tout quitté, la peine ne peut que nous réjouir en ce monde. En effet, comme il n'y a que des peines en ce monde, c'est une grande joie de n'en avoir plus peur, et de les aimer, parce que quand ensuite elles viennent, on a ce qu'on aime, et ce qu'on demande, et c'est ce qui fait le vrai contentement.

DIX-HUITIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE,

GUÉRISON DU PARALYTIQUE APPLIQUÉE A LA SAINTE COMMUNION.

Notre-Seigneur passant la rivière dans une barque, revint dans la ville, où un paralytique lui ayant été présenté, il le guérit. Le monde qui était présent fut fort touché de ce miracle, et tous rendirent gloire à Dieu [1].

Le Sujet a été médité ailleurs si amplement, qu'il a servi de méditation à une semaine entière [2]; par conséquent, laissant de côté le sens littéral, nous considérerons ce miracle, comme étant la figure de la sainte communion.

La Fin est, de nous appliquer les circonstances de ce miracle, qui se rapportent le mieux à la sainte communion.

La Forme est en ces trois points :

1° Jésus-Christ vient dans nos cœurs par la sainte communion.

2° Il y guérit, si nous le voulons, toutes nos indispositions comme il guérit ce paralytique.

3° Nous lui en devons rendre des actions de grâces, comme fit le peuple qui vit ce miracle,

[1] Ascendens in naviculam transfretavit, et venit in civitatem suam, et ecce offerebant ei Paralyticum. *S. Matth.* IX.

[2] Voir la 4e sem. après l'Épiph., second volume, p. 58 et suiv.

PREMIER POINT.

JÉSUS-CHRIST VIENT DANS NOS COEURS PAR LA SAINTE COMMUNION.

On croit que cette ville que l'Évangéliste appelle la ville de Jésus-Christ, était celle de Nazareth, où ce sauveur de nos âmes avait toujours été nourri, et d'où il fut appelé Nazaréen [1]. O Nazareth que tu as été favorisée du ciel, ayant été choisie parmi toutes les autres villes du monde, pour nourrir dans ton sein un citoyen, qui est le monarque absolu du monde, et pour avoir l'honneur d'élever et de nourrir celui qui a soin d'élever et de nourrir tous les hommes [2]! Mais mon âme, tu peux, si tu le veux, être encore plus heureuse et plus honorée que cette ville, parce qu'il ne tient qu'à toi de loger aujourd'hui dans ton sein ce grand Seigneur, qui désire que tu le nourrisses, et que tu te laisses nourrir par lui. Oh! l'admirable communication de Jésus et de l'âme!... Jésus nourrit notre âme, et notre âme nourrit Jésus; mais quelle différence de nourriture! Jésus nourrit l'âme de lui-même et de sa propre substance, et l'âme le nourrit de sa dévotion, de ses affections, de ses désirs et de sa charité. Il y a, à la vérité, une grande différence entre l'une et l'autre nourriture; mais n'importe, c'est toujours sa nourriture; puisqu'il est dit si expressément du cœur qui lui ouvre la porte, qu'il soupera avec Jésus, et Jésus avec lui [3]; c'est-à-dire qu'ils se traiteront réciproquement l'un l'autre, et que comme Jésus se donne en nourriture à l'homme, de même l'homme lui fournit de quoi manger et se nourrir; car il est très-vrai que Jésus vit en nous, qu'il y croît ou décroît, qu'il y est traité bien ou mal, suivant la réception que nous lui faisons. Quiconque mange cette viande, nous dit-il, demeure en moi et je demeure en lui; et comme je vis de la vie de mon Père, et lui de la mienne, ainsi l'âme qui me reçoit, et moi qui me communique à elle, nous ne menons qu'une même vie, nous ne vivons que

[1] Venit in civitatem suam. Et venit Nazareth ubi erat nutritus. *S. Luc.* IV.

[2] Et veniens in patriam suam, docebat eos. *S. Matth.* XIII.

[3] Si quis audierit vocem meam, et aperuerit mihi januam, intrabo ad illum, et cœnabo cum illo, et ipse mecum. *Apoc.* III.

d'un même esprit [1]; ou s'il y a deux sortes de vies, nous nous les communiquons si volontiers, qu'on peut dire que l'un vit de la vie de l'autre; nous nous donnons mutuellement la vie qui nous est propre, selon que nous sommes capables de la recevoir, et selon que l'un des deux peut vivre de l'esprit et de la vie de l'autre.

Il en est à peu près comme de l'usage de la viande ordinaire que nous prenons; elle vit en nous, et nous vivons en elle; elle se change en nous, et nous en prenons les qualités. Il y a toutefois cette différence que cette divine viande nous change en elle, au lieu que nous changeons la viande naturelle en nous; mais aussi nous lui donnons de quoi vivre, et de quoi se sustenter, en lui donnant notre cœur, où il veut vivre et croître en grâce et en sagesse, comme il faisait à Nazareth. C'était en donnant des signes plus évidents et remarquables de sa sagesse, qu'il croissait dans cette ville de Galilée [2]; et c'est aussi en donnant plus de grâces, et en recevant plus de fidélité et de correspondance de l'âme où il demeure, qu'il y croit et qu'il y avance; de sorte que, comme l'avancement de l'âme consiste à croître dans la grâce de Jésus, ainsi la croissance de Jésus est dans la croissance de l'âme; de la suit encore une dépendance si mutuelle de leur vie et de leur conservation, que comme l'âme ne peut vivre sans sa grâce, ainsi Jésus ne peut vivre sans la fidélité que cette âme rend à la grâce.

Mon Dieu, que de merveilles!... L'enfant Jésus n'était nourri que du lait de la Vierge sa mère; mais cette Vierge mère n'avait ce lait que de l'enfant Jésus. Oserions-nous dire et penser, que c'est ainsi, en quelque sorte, que l'âme reçoit de son Jésus le lait, et la nourriture qui le nourrit et l'entretient lui-même dans cette âme? Oh! mon âme, quel bonheur et quel honneur, si

[1] Qui manducat meam carnem, et bibit meum sanguinem, in me manet, et ego in illo. Sicut misit me vivens Pater, et ego vivo propter Patrem, et qui manducat me, et ipse vivet propter me. *S. Joan.* VI.

[2] Reversi sunt in civitatem suam Nazareth. Puer autem crescebat et confortabatur plenus sapientia. Et Jesus proficiebat sapientia et ætate et gratia apud Deum et homines. *S. Luc.* II.

nous savions le reconnaître!... Mon Dieu, que faut-il faire pour ne point se rendre indigne de tant de faveurs et de grâces que vous nous préparez?... Mon fils, il est moins question de faire, que de ne pas faire; il s'agit moins d'apporter à ma table quelque chose du tien, que d'ôter plutôt,et de retrancher ce que tu as coutume d'y apporter. Je ne demande qu'un cœur pur et net, pour établir ma demeure chez toi [1], et ce cœur pur c'est un cœur qui n'a rien de terrestre, de sensuel, et de mondain. Que dis-tu là dessus?

DEUXIÈME POINT.

NOTRE-SEIGNEUR VIVANT NOUS Y GUÉRIT TOUTES NOS INDISPOSITIONS, COMME IL GUÉRIT CE PARALYTIQUE.

A peine Notre-Seigneur était-il entré dans sa ville, qu'on lui présente un paralytique qu'il guérit aussitôt de corps et d'âme, en lui pardonnant ses péchés, et en lui redonnant la santé [2]. Et comme il avait commencé cette grande cure par la guérison de l'âme de ce malade, en lui disant devant tout le monde, de prendre courage, puisqu'il lui pardonnait ses péchés; et que les Pharisiens en murmuraient, comme s'il eût proféré quelque blasphème, il confirma ce miracle invisible par le miracle visible de la guérison de son corps, afin que leurs yeux déposassent contre la malice de leur cœur, et les obligeassent d'avouer leur ignorance ou leur malice. Oh! que Jésus est un bon hôte, puisqu'il n'entre jamais nulle part, qu'il ne montre des effets de sa bonté et de sa libéralité, au delà même de l'espérance de ceux qui le reçoivent!... On l'avait prié de rendre seulement la santé au corps de ce pauvre malade; mais lui qui donne toujours

[1] Je cherche un cœur pur, et c'est là le lieu de mon repos. *Imitat*, liv, IV, ch. XII.

[2] Et ecce offerebant ei Paralyticum jacentem in lecto. Et videns Jesus fidem illorum, dixit Paralytico : Confide fili, remittuntur tibi peccata tua. Et ecce quidam de Scribis dixerunt intra se : Hic blasphemat. Et cum vidisset Jesus cogitationes eorum dixit : Ut quid cogitatis mala in cordibus vestris? Quid est facilius dicere : Dimittuntur tibi peccata tua, an dicere, Surge et ambula? Ut autem sciatis quia Filius hominis habet potestatem in terra dimittendi peccata, tunc ait Paralytico : Surge, tolle lectum tuum, et vade in domum tuam Et surrexit, et abiit in domum suam.

plus que ce qu'on lui demande, guérit son âme, aussi bien que son corps. On l'avait prié de faire une faveur à un homme seulement, et il accorde à tous ceux qui étaient présents un semblable bienfait, par les instructions salutaires de sa sainte doctrine.

Eh bien, mon âme, voilà ton hôte, c'est celui-là même que tu vas recevoir dans la sainte communion, qui est maintenant aussi puissant et aussi obligeant que jamais [1]. N'as-tu point quelque mal invétéré où il faille qu'il apporte la main? Les actes particuliers des péchés peuvent se guérir par la contrition, mais les mauvaises habitudes et les inclinations trop naturelles ne se guérissent pas ainsi. Il faut des remèdes et des grâces plus puissantes. Oh! il est prêt à nous les conférer, si nous sommes prêts à les recevoir; découvrons-lui notre mal quel qu'il soit, car il n'en est aucun qu'il ne puisse guérir, si ce n'est le grand mal de ne vouloir pas être guéris; et encore si on reconnaît bien ce mal, et qu'on le prie d'en avoir pitié, nous en sentons les effets [2].

Si on lui avait présenté un hydropique, un aveugle, un boiteux, ou tout autre malade, il n'aurait pas fait plus de difficulté de le guérir que ce paralytique, puisque sa puissance et sa bonté pouvaient aussi bien s'étendre aux uns qu'aux autres. Il suffit donc de connaître son mal, et de vouloir en être guéri, ou même d'en demander la connaissance, et d'avoir la bonne volonté d'en être délivré. Ne vous mettez en peine de rien, si ce n'est de ne point vous donner de peine inutile; ne vous mettez point en peine de longues prières, contentez-vous, si vous voulez, de dire de bouche ou de cœur : Mon Dieu, vous savez mieux ce qu'il me faut que moi-même, faites tout ce qu'il vous plaira, comme vous l'entendez et comme vous le voulez; je le veux et je vous laisserai faire. Si vous aviez cette parfaite conformité avec

[1] V. 4, *de Imit. Chr.* XVI.

[2] Quicumque introibat in vicos, vel in villas aut civitates, in plateis ponebant infirmos et deprecabantur eum, ut vel fimbriam vestimenti ejus tangerent et quotquot tangebant cum salvi fiebant. *S. Matth.* IX.

la volonté de votre Dieu, vous seriez déjà guéri en demandant de l'être; car votre plus grande maladie est de suivre votre volonté propre en tout ce que vous entreprenez [1], sans prendre garde à celle de Dieu, et sans vous mettre dans l'indifférence qu'il faut nécessairement avoir pour la connaître et pour la faire. Quand vous venez prier Dieu pour faire quelque chose, vous pensez plutôt en priant, comment vous la ferez selon votre fantaisie et votre humeur, que d'écouter ce que Dieu vous inspirera pour la faire selon sa très-sainte volonté.... Il arrive de là qu'après vos prières et vos communions, vous ne remportez que l'idée et l'imagination que vous y apportez, et que vous y entretenez tout le temps de vos dévotions, et ainsi vous n'apprenez à faire ce que vous voulez faire, que selon l'imagination que vous en avez prise. O mon Jésus puisque c'est là mon mal, apportez-y le remède; et que la grandeur du mal excite votre bonté, à y apporter un remède plus grand.

TROISIÈME POINT.

DE L'ACTION DE GRACES APRÈS LA COMMUNION.

Tous ceux de Nazareth qui assistèrent à ce grand miracle, en rendirent à Dieu des bénédictions, des louanges, des actions de grâces [2]. Ce qui nous montre les actes que nous devons produire, quand par la communion Jésus est venu dans notre cœur, pour le guérir de toutes ses infirmités.

Mais pour bien apprendre à rendre ces devoirs, il faut considérer dans les circonstances de ce miracle, quatre actions particulières, qui nous indiquent quatre actes dont nous devons nous acquitter, après notre communion, actes qui se rapportent aux quatre espèces de sacrifices qu'on peut offrir à Dieu. Premièrement, on lui adressa une requête; secondement, le suppliant obtint le pardon de ses péchés; ensuite, on adressa des

[1] Hæc est immundissima lepra animi, etc. S. Bern. fuse. III, *de resur. et de dup. lap.*

[2] Videntes autem turbæ timuerunt, et glorificaverunt Deum, qui dedit potestatem talem hominibus.

remerciments à Jésus-Christ; et enfin on en glorifia Dieu. Voilà précisement les quatre actes, que nous devons faire après notre communion; mais il faut commencer par le dernier, qui est plus noble, et continuer ensuite par les autres.

Premièrement donc, si le bon Jésus qui vient d'entrer dans notre cœur par la sainte Eucharistie, ne nous entretient pas, selon qu'il lui plaira, il faut avant tout, glorifier et honorer Dieu; car il ne serait pas convenable de lui demander quelque faveur, avant de lui avoir rendu ce devoir qui est dû à sa grandeur infinie. Aussi est-ce cette action qui répond au premier sacrifice, qu'on appelle sacrifice de latrie et holocauste, où l'hostie qui lui est présentée, doit être offerte, détruite, et même entièrement consommée, en témoignage de la puissance souveraine que Dieu a sur toutes les créatures, et en l'honneur de sa majesté infinie. Par conséquent, adorez la simplicité de son essence dans la Trinité des personnes, rendez hommage à sa toute-puissance, soumettez-vous à sa grandeur, admirez sa sagesse, affectionnez-vous à sa bonté; enfin reconnaissez, honorez et louez toutes ses perfections infinies l'une après l'autre, et toutes ensemble. Mais n'oubliez pas aussi d'adorer l'humanité de Jésus-Christ avec sa divinité, puisque c'est par son moyen que sa divinité et ses grâces vous sont communiquées. Contemplez les beautés de ce Verbe incarné, admirez l'amour qu'il porte aux hommes, et à vous en particulier se réduisant ainsi sous les espèces du pain, pour se communiquer si intimement à vous. Enfin louez-le, et bénissez-le dans cet état, où tout caché qu'il est, il fait assez paraître à ceux qui veulent le considérer, qu'il n'est jamais plus adorable et plus louable. Immolez-vous en holocauste à ce Dieu incarné, qui se sacrifie dans ce sacrement à Dieu son Père, et dites comme David avec toutes vos puissances, dites à Jésus-Christ même : Glorifions ensemble notre Dieu [1]; car c'est avec Jésus que vous devez ainsi glorifier

[1] Qui timetis Dominum, laudate eum : universum semen Jacob glorificate eum. *Psal.* XXI.

Dieu ; c'est ce qu'il fait dans ce sacrement, et c'est ce que vous devez faire avec lui et comme lui.

Ayant ainsi glorifié Dieu, passez à l'action de grâces, comme le sacrifice qu'on appelle *eucharistique* vient après le sacrifice de *latrie*, et si vous voulez tant soit peu y prendre garde, vous trouverez tant de sujet de remercier Dieu, que vous ne pourrez presque finir, quand vous aurez une fois commencé. Car, quelles actions de grâces devez-vous au Père éternel de vous avoir donné ce Fils? Quelles actions de grâces devez-vous à ce Fils pour s'être donné lui-même à vous, afin d'être votre sauveur, votre médecin, votre remède, votre nourriture, et votre précepteur?... Quelles actions de grâces devez-vous à cette divine personne de Jésus pour s'être incarnée en votre faveur, immolée sur une croix, et s'être sacrifié encore sur les Autels pour votre salut?... Combien de remercîments devez-vous à ce Verbe incarné, pour les grâces qu'il a faites à cette sainte humanité qu'il a prise en se l'unissant hypostatiquement, pour les grâces qu'il a accordées à cette sainte Vierge, qui devait être sa mère, pour celles qu'il a départies à tous les anges et à tous les saints de l'Eglise triomphante, et qu'il fait encore tous les jours à tous les saints de l'Eglise militante, et à vous en particulier !... Oh! dites donc avec ce saint Prophète : Mon âme, bénis ton Seigneur et ton Dieu, appelle toutes tes puissances à venir t'aider à lui donner des bénédictions. Mon cœur bénis ton Seigneur éternellement, et n'oublie jamais les faveurs infinies, qu'il a répandues sur toi tous les jours [1]. O âme de Jésus, qui connaissez mieux que nous les grandeurs et les bontés de notre Dieu, remerciez-le comme vous les connaissez, et comme il veut être reconnu.

Après l'avoir remercié des biens que vous avez reçus de sa bonté, demandez-lui pardon des maux que votre malice vous a fait commettre ; avouez-lui que vous n'êtes qu'un pécheur qui n'a payé ses bienfaits que par des ingratitudes, et des infidé-

[1] Benedic anima mea Domino, et omnia quæ intra me sunt, nomini sancto ejus. Benedic anima mea Domino, et noli oblivisci omnes retributiones ejus. *Psal.* CII.

lités; confessez-lui que vous êtes extrêmement coupable de vous être comporté aussi indiscrètement, que vous l'avez fait tant de fois, dans vos prières, dans vos exercices spirituels et particulièrement dans la préparation que vous avez apportée à votre communion. Faites un acte de contrition sur tous les péchés que vous avez jamais commis, et principalement sur certaines fautes particulières, que votre conscience vous reproche davantage; et pour le rendre plus efficace et plus méritoire, comme vous avez Jésus-Christ en vous, joignez vos regrets aux regrets du cœur de Jésus souffrant pour vos péchés, et pour satisfaire dignement à la justice de Dieu, appliquez ses mérites par l'application de quelque indulgence que vous gagnerez, si votre charité vous la fait appliquer aux âmes du Purgatoire. Offrez Jésus-Christ à son Père, comme il s'y est offert lui-même en sacrifice propitiatoire pour tous vos crimes, afin d'obtenir une plus entière abolition de la peine et de la coulpe, et dites avec le Roi pénitent : Seigneur, purifiez-moi de plus en plus de mes péchés passés [1].

Enfin, comme ce sacrifice est impétratoire, n'oubliez pas de présenter à Dieu une demande pour obtenir de lui de nouvelles grâces, ou plutôt ne refusez pas celles qu'il vous présente dans ce saint sacrement. Surtout, priez-le qu'il vous fasse la grâce de ne jamais lui demander que ce qu'il lui plaira de vous accorder, et de lui demander si bien ce qu'il désire vous donner, que votre négligence et votre peu de mérite n'empêchent point sa bonté de vous faire ses faveurs, et de vous en bien servir, selon les desseins particuliers, qui le portent à vous les faire.

O mon Dieu, dressez vous-même mes demandes, afin que vous les examiniez, et accordez-moi aujourd'hui celles que je vous fais par votre inspiration : Que je ne vous demande jamais plus de grâces, qu'il ne vous plaira de m'en donner ; mais aussi que je reçoive et que j'emploie dignement toutes celles qu'il vous plaira de me communiquer. Dilatez mon cœur pour le rem-

[1] Amplius lava me iniquitate mea. *Psal.* v.

plir de vos dons, et fermez-le afin qu'il ne perde rien de ce que vous lui donnez. Oh! le grand don, de bien recevoir et de bien employer les dons de Dieu!... Mon âme, soyons moins en peine de demander à ce Dieu si bon, qui est si disposé à nous donner, en se donnant lui-même, que d'écouter ce qu'il nous demande, et de faire ce qu'il nous dit.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Jésus-Christ vient dans nos cœurs comme dans sa ville.

Si on dit que Jésus-Christ entrant à Nazareth, entre dans sa ville, parce qu'il y avait été nourri, pourquoi ne dira-t-on pas que Jésus entrant dans nos cœurs par la sainte communion, entre dans sa ville et dans sa maison où il est nourri, et où il croît en grâce et en sagesse, comme autre fois à Nazareth? Oh! quelle vie de Jésus et de l'âme qui demeurent ensemble qui se traitent et se nourrissent l'un et l'autre! Que Jésus nourrisse l'âme, il le peut bien, mais comment le veut-il? Que l'âme nourrisse son Jésus, elle le voudrait bien; mais comment le peut-elle? Oh! que c'est un digne sujet de méditation, et de préparation à la sainte communion!... L'âme n'est pas seulement comme Nazareth et comme un lieu où est nourri ce divin enfant, mais elle est comme la Vierge mère qui le nourrit du lait qu'elle reçoit de lui. Quelle merveille en Jésus et en Marie! Marie nourrissait son Jésus de ce que lui donnait Jésus, et l'âme le nourrit et l'entretient des grâces et des faveurs qu'il lui fait; et à proportion que ces grâces y croissent, Jésus y croît; sa croissance est la nôtre et la notre est la sienne.

Oh! quel bonheur, quelle obligation de recevoir, de conserver et de faire croître les grâces que Jésus vient me donner dans la communion!... C'est comme le nourrir, c'est comme le faire vivre et le faire croître; il y va de sa vie en moi; aussi vrai qu'il y vit par la grâce, aussi véritablement je le traite bien ou mal, selon que je me sers bien ou mal de ses grâces. Mon âme, si tu veux savoir comment tu dois te comporter avec Jésus, qui vient te visiter, regarde comment sa sainte mère se conduit en le portant, en l'allaitant et en le nourrissant. C'est le même Jésus qui vient dans ton sein; il y vient pour y vivre aussi bien que dans celui de sa mère;

cela dépend de toi, tu as la vie de Jésus en tes mains, Oh! quel sujet de doux entretien, d'amoureux soin, et d'une sainte dévotion!...

DEUXIÈME POINT.

Jésus guérit le paralytique, il nous guérit aussi, si nous le voulons.

Jésus ne fut pas plus tôt entré dans la ville, qu'on lui présenta un paralytique : et aussitôt qu'on le lui eut présenté, il le guérit dans son corps et dans son âme, lui redonnant la santé, et lui pardonnant ses péchés. Il est venu au monde pour faire du bien à tous ceux qui voudraient en recevoir; et il vient à nous par la communion, afin que nous lui presentions nos infirmités et qu'il les guérisse, comme il en a le pouvoir, aussi bien que la bonne volonté. Mais d'ou vient donc qu'elles ne sont point guéries? Il ne dit qu'un mot à ce paralytique, qui recouvre aussitôt la santé, et il m'en a dit plus de cent, et je suis toujours sur mon grabat, et avec mes infirmités!... Ah! mon âme! qu'il faut bien dire qu'il y a de notre faute; qu'il faut bien convenir aussi que grande est cette faute qui empêche la guérison des autres! Mais à quoi sert de le dire si on n'y remédie,et comment y remediera-t-on,si on ne vient à reconnaître en particulier la cause du peu de profit qu'on tire de ses communions, et des remèdes qui nous y sont présentés? C'est ce qu'il faut considérer, puis conclure en demandant le remède et en disant : ô mon Jésus, je crois que mon grand mal c'est d'être trop prompt à suivre mes penchants! et de ne pas assez connaître le grand mal qu'il y a de les suivre.

TROISIÈME POINT.

De l'action de grâces après la communion.

Il est beau de voir toute l'assistance témoin de ce miracle se livrer à des remerciements et à des actions de grâces, qui nous instruisent parfaitement de nos devoirs après la sainte communion,et peuvent nous servir d'une fort belle formule d'actions de grâces, dont nous devons faire usage quand la grâce divine ne nous en présente point d'autre. Elle contient quatre actes de dévotion, qui se rapportent aux quatre sortes de sacrifices que renferme la sainte Eucharistie. Le premier sacrifice est l'holocauste pour glorifier Dieu, et reconnaître ses grandeurs et ses perfections. C'est ainsi qu'il est dit que ceux qui assistaient à ce miracle, glorifiaient Dieu, et lui adressaient mille bénédictions. C'est ce que fait l'âme de Jésus qui s'immole dans ce saint sacrifice, c'est ce que nous devons faire avec elle. Oh! Dieu, que vous êtes grand,puisque, pour reconnaître

votre grandeur, votre Fils, qui vous est en tout égal, s'abaisse à cet état de victime!...

La seconde est le sacrifice eucharistique, ou de remerciement pour reconnaître les grâces et les biens, que nous recevons continuellement de sa bonté. Ces gens de Nazareth, ne pouvaient s'empêcher de remercier celui qui venait de faire ce miracle et, quoiqu'il ne s'agit que de la santé d'une personne, ils prennent tous part à ces actions de grâces, et se reconnaissent tous obligés pour un seul. Ah! qu'il serait convenable aussi que nous sachions le remercier pour les biens qu'il fait à tout le monde, et à nous particulier!

Et comme il veut encore nous en faire plus que nous n'en recevons, il est à remarquer en troisième lieu, que Jésus pardonna publiquement les péchés de ce pauvre paralytique, et que les autres purent être excités à lui confesser les leurs, et à recevoir la même grâce. Ceci doit nous rappeler qu'après les deux actes précédents, nous devons produire ce troisième, par lequel nous demandons le pardon par ce sacrifice propitiatoire qu'on offre tous les jours, puisque tous les jours nous péchons.

Enfin, comme ils avaient demandé la santé du malade, de même faut-il que nous demandions par ce sacrifice impetratoire ce qu'il lui plaira de nous donner; car nous ne saurions lui demander rien de meilleur que ce qu'il veut nous donner. Mais s'il veut nous le donner, pourquoi faut-il le lui demander? C'est pour lui témoigner que nous le recevons volontiers. Ce que nous témoignerons encore mieux, si nous employons utilement ce que nous recevons; et nous l'employons utilement, si nous nous accoutumons à vivre de la vie de Jésus et de la grâce, plutôt que de la vie du monde et de la nature; car c'est là un des grands fruits de la communion, que comme Jésus vit en nous, nous ne vivions aussi qu'en lui, et que pour lui.

SUJET DES MÉDITATIONS DE CETTE SEMAINE.

Après le sujet que nous avons médité, la semaine dernière, l'Evangile rapporte la parabole de ces ouvriers oisifs qu'un père de famille envoya travailler à la vigne. Ceci nous donne occasion de prendre pour sujet et pour fin des méditations de cette semaine, d'apprendre à régler tellement notre temps, notre loisir et nos actions, que nous sachions toujours ce que nous devons faire, et que nous le fassions le mieux qu'il nous sera possible ; ce que nous continuerons d'étudier dans la suite des paroles et des actions de Jésus-Christ, selon que l'histoire évangélique nous les représente.

LUNDI.

DU BON EMPLOI DU TEMPS.

Pourquoi demeurez-vous ici à ne rien faire, tout le long du jour ? Allez avec les autres travailler à ma vigne [1].

Le Sujet. Cette parabole nous représente un père de famille envoyant travailler à sa vigne tous les ouvriers qu'il peut trouver. Comme ce père de famille n'est autre que Dieu, qui a tout le monde pour sa famille, et que nous sommes ces ouvriers qu'il fait travailler, il faut bien comprendre l'obligation qui nous est imposée d'employer utilement notre temps, car c'est une même chose, de bien employer le temps, et de travailler à la vigne de Notre-Seigneur. Ceci doit nous servir de motif pour nous en acquitter plus dignement

La Fin est d'apprendre à fuir tellement l'oisiveté, qu'on soit toujours

[1] Quid hîc statis tota die otiosi : Ite et vos in vineam meam. *S. Matth.* xx.

occupé à travailler à la vigne de Notre-Seigneur, en faisant toujonrs parfaitement ce que nous avons à faire.

La Forme est en ces trois points :

1° Il faut fuir l'oisiveté.

2° C'est une espèce d'oisiveté d'employer son temps autrement qu'on ne doit.

3° Pour fuir l'oisiveté, et bien employer son temps, il faut s'acquitter des devoirs de sa charge et de sa vocation, c'est travailler à la vigne de Notre-Seigneur.

PREMIER POINT.

IL FAUT FUIR L'OISIVETÉ.

Le divin Père de famille, a un tel soin de tous ceux qui sont sous la charge de la providence, qu'il ne cesse point de les avertir de leur devoir. Pourquoi demeurez-vous ainsi les bras croisés, à ne rien faire tout le long du jour? dit-il continuellement à ceux qui sont oisifs; que n'allez-vous travailler à ma vigne avec les autres ouvriers, pour gagner la récompense que j'ai promise à ceux qui s'emploieront à mon service [1]? A la vérité, voilà un juste reproche bien capable de faire rougir les plus paresseux, et de leur faire quitter leur oisiveté, pour s'occuper de quelque honnête travail, s'ils ont une fois bien compris la force de ces saintes paroles. Examinez-les les unes après les autres; et vous y trouverez trois puissants motifs pour fuir l'oisiveté et pour apprendre à travailler.

Pourquoi, leur dit-il, *demeurez-vous ainsi tout le jour à ne rien faire*? N'est-ce pas leur montrer qu'ils ont grand tort de vivre dans l'oisiveté, de leur demander la raison pour laquelle ils y passent et perdent leur vie; puisqu'ils n'en pourront alléguer aucune qui puisse les excuser, et qu'il peut leur en donner un grand nombre auxquelles ils ne pourront répondre, pour leur faire reconnaître qu'ils sont blâmables. C'est comme s'il

[1] Simile est regnum cœlorum homini patrifamilias, qui exiit primo manè conducere operarios in vineam suam. Conventione autem facta cum operariis ex denario diurno, misit eos in vineam suam. Et egressus circa horam tertiam, vidit alios stantes in foro otiosos, et dixit illis. Ite et vos in vineam meam, et quod justum, fuerit, dabo vobis. Illi autem abierunt.

leur disait : Vraiment, vous avez bonne grâce dans votre paresse, vous qui n'ignorez pas que vous n'êtes nés que pour travailler; vous qui savez que toutes les créatures sont employées à mon service, et que je n'ai pas même dispensé mes anges de ce devoir; et ce qui est plus, tandis que mon Père et moi ne cessons de travailler continuellement à votre salut [1], vous demeureriez oisifs? Prenez-y garde; car ce serait vous perdre, et non-seulement vous ne mériteriez rien pour la vie éternelle, mais encore vous ne seriez pas même dignes de vivre sur la terre, où il n'y a aucune créature qui ne travaille.

Considérez fort attentivement qu'il n'y a point de porte plus grande ouverte à toute sorte de vices, que l'oisiveté [2]; l'homme n'ayant rien à faire, est tout prêt à faire le mal selon que l'occasion s'en présente; elle ne tarde pas longtemps à se présenter en cette vie. Celui qui sait bien travailler, n'a point de temps pour mal faire, et celui qui ne sait s'employer, ne semble avoir du temps que pour faire le mal. Continuez à réfléchir sur tous les autres malheurs qui viennent de l'oisiveté, et prenez pour premier motif de la fuir, qu'il y a un grand nombre de raisons pour nous persuader de travailler, et qu'il n'en est aucune devant Dieu pour nous en dissuader.

Le second motif sera pris de ces paroles : *Allez donc aussi vous autres à ma vigne*. Par ces paroles, Notre-Seigneur montre l'obligation que ses ouvriers ont de s'occuper à son service, comme s'il leur voulait dire, qu'ils sont aussi bien à lui, que tous ceux qu'il emploie à sa vigne. C'est pourquoi il leur commande d'aller travailler, comme étant leur maître et leur seigneur, et qu'en cette qualité il a droit de les tenir continuellement occupés selon leurs forces, et qu'ils ont tort s'ils y manquent; car leur vie est à lui, leur temps est à lui, leurs bras, leur force, leur esprit et tout ce qu'ils sont, est à lui. Il ne demande que ce qui lui appartient, quand il demande leur emploi; et c'est une espèce de larcin ou de sacrilége; quand ils se

[1] Pater meus usque modo operatur, et ego operor. S. *Joan.* v.
[2] Multam malitiam docuit otiositas. *Eccli.* XXXIII.

dérobent et qu'ils s'émancipent de son service, plus ou moins ; quand ce ne serait qu'une demi-heure, c'est trop de temps perdu pour une personne qui n'en a point à perdre [1].

Oseriez-vous disposer des biens d'autrui comme des vôtres? Et comment osez-vous disposer de votre temps et de votre vie, pour ne l'employer que comme il vous plaît, vu que votre temps et votre vie sont à Dieu, et que vous disposez de ses biens contre son gré? Y a-t-il un lieu sur la terre, où vous ne soyez sur son domaine? Y a-t-il une heure dans la vie, où vous ne soyez sous sa dépendance? Et si quelqu'un voulait se dispenser de travailler dans un lieu, plutôt que dans un autre, il ne serait pas recevable, parce que c'est partout que l'on doit servir Dieu [2]. Aussi, celui qui voudrait s'exempter pour quelque temps de son service, n'y serait pas reçu, car c'est pour toujours qu'il doit ce service, sans qu'il puisse s'en décharger. On peut bien se reposer lorsqu'on a quelque raison, mais ce n'est pas être oisif quand on fait, ou qu'on ne fait pas quelque chose avec sujet, et pour quelque raison. Allez donc à ma vigne et travaillez, je vous en récompenserai bien,... vous en serez fort bien payés.

C'est le dernier motif dont notre bon Père se sert pour nous porter au travail; c'est de nous prendre par nos propres intérêts, ou de nous faire reconnaître l'excessive bonté de son amour; car non content de nous avoir représenté nos devoirs, et de nous avoir parlé comme à des hommes qui lui doivent tout ce qu'ils sont, il nous parle maintenant comme si nous ne lui devions rien, et nous promet que, si nous nous employons, comme il le veut, il nous récompensera si libéralement que nous ne regretterons point d'avoir travaillé [3]. Je vous donnerai, dit-il, tout ce qui sera juste et raisonnable, ne craignez point de rien

[1] Neque enim otiose dictum est homini quod nulli aliorum animantium : In sudore vultus tui manducabis panem tuum : bis enim animalibus quæ natura irrationabilia sunt jussu Dei terra pabulum ministrare præcepta est : soli autem homini, ut rationabile quod accepit, exerceat, vitæ cursus in labore præscribitur. S. Ambr. præf. *in S.Luc.*

[2] Fili conserva tempus, et devita a malo. *Eccli.* IV.

[3] Unusquisque propriam mercedem accipiet secundum suum laborem. I *Cor.* III.

perdre en travaillant pour moi ; car tous vos profits ne viennent que des travaux que vous accomplissez pour moi. Vous ne ferez pas la plus petite chose pour mon service, que vous n'ayez comme récompense, autant de degrés de grâce en cette vie, et de gloire en l'autre, que pourra mériter cette œuvre. Mais celui qui néglige de travailler, néglige d'avoir cette grâce et cette gloire qu'il eût méritée par son travail. Or, voyez un peu ce qu'il néglige ; s'il s'agissait d'une certaine somme à gagner dans cette action, comme il s'agit de la gloire, qui voudrait en rien perdre? Qu'estimez-vous donc la grâce et la gloire, pour en laisser autant perdre par votre oisiveté, que vous en pourriez gagner en travaillant [1]? Ce qui rend l'oisiveté encore plus criminelle, c'est que, non contente d'ôter la vie humaine et naturelle, qui doit être employée à travailler, elle ravit la vie divine et surnaturelle, qui se perd en ne travaillant point. Si vous ôtez l'âme et la vie d'un homme, que devient-il ? Et si vous ôtez de la vie et de l'âme d'un homme vivant, la grâce et la gloire, que reste-t-il sinon le péché et la misère [2]? Ce sont les restes de l'oisiveté; en effet, ses fruits et ses effets sont de nous dépouiller de tous les vrais biens, et de ne nous laisser que les maux et les peines. Cependant combien d'heures ? Que dis-je? combien de journées ai-je passé dans cette malheureuse oisiveté, que je devrais haïr plus que la mort? Comptons un peu le temps que nous avons perdu... O mon Dieu! que j'en suis confus, et que j'en éprouve de regret! Quand je n'aurais dorénavant autre chose à faire qu'à déplorer ce temps perdu, j'ai de quoi travailler. Pleurons, mon âme, pleurons ce que nous ne saurions jamais mieux réparer qu'en le déplorant, et pour mieux employer le temps à venir, employons le présent à déplorer et à réparer le temps passé.

[1] Non defrauderis a die bono, et particula boni doni non te prætereat. *Eccles.* XIV.

[2] Qui sectatur otium, replebitur egestate. *Prov.* XVIII.

DEUXIÈME POINT.

C'EST UNE ESPÈCE D'OISIVETÉ D'EMPLOYER SON TEMPS AUTREMENT QU'ON NE DOIT.

Ce n'est pas seulement en ne faisant rien qu'on est oisif; mais c'est une espèce d'oisiveté, de ne pas faire ce à quoi l'on est tenu selon sa vocation et sa charge, ou de le faire autrement qu'on ne doit, ou pour d'autres fins que celles qui sont dans l'ordre et dans les desseins de Dieu, pour qui nous devons travailler. Autrement il y aurait pas de personnes oisives; car il y en a pas qui ne fassent quelque chose. Aussi les sages, et l'Écriture même nous assurent que beaucoup vivent sans rien faire, quoiqu'il y en ait peu qui soient sans quelque affaire ou sans quelque travail; mais ce travail est une oisiveté, ce sont des toiles d'araignées, des travaux inutiles et des peines sans fruit[1]. Nous voyons dans notre sujet, que ce père de famille qui alla chercher des ouvriers, les trouva tous sans rien faire, et leur fit cette demande, qui était un honnête reproche : Comment ils pouvaient passer les journées entières sans travailler. Pensez-vous que ces gens ne fissent rien du tout? Il n'est pas croyable; mais ils ne faisaient rien qui méritât; ce qu'ils faisaient, était comme rien, parce qu'ils faisaient toute autre chose que ce qu'ils devaient faire. De même, quoiqu'il vous semble que vous voyiez chacun travailler aux champs et à la ville, que les boutiques et les rues soient pleines de gens qui ne cessent depuis le matin jusqu'au soir de vaquer à leurs affaires, si vous les regardez néanmoins de près, et que vous considériez un peu ce qu'ils font, vous n'y reconnaîtrez que des fainéants, qui se donnent bien de la peine, et puis c'est tout; car au bout de la journée, ils sont aussi avancés qu'au commencement, et après tout, vous trouverez qu'ils n'ont rien fait[2].

Repassez un peu dans votre esprit les trois raisons, qui vous

[1] Telas araneæ texuerunt. Telæ eorum non erunt in vestimentum, neque operientur operibus suis opera eorum, opera inutilia, et opus iniquitatis in manibus eorum. *Isaiæ.* LIX.

[2] Si volumus attendere, magna vitæ pars elabitur male agentibus, maxima nihil agentibus, tota aliud agentibus. Sen. ep. 1.

ont fait reconnaître au point précédent, que l'oisiveté était un mal très-dangereux, et elles vous feront voir que tout ce qu'ils font n'est que oisiveté. La première était que nous n'étions point crées pour ne rien faire, mais pour travailler. Jugez maintenant à quel sorte de travail nous sommes destinés? Est-ce pour prendre nos plaisirs? est-ce pour amasser des richesses? est-ce pour nous remplir de vanité [1]? est-ce pour offenser Dieu? est-ce pour nous damner?... Est-ce pour cela que nous sommes crées?... Répondez. Et néanmoins voilà tout le travail de ces hommes, que vous avez vus si occupés. Ils ne travaillent que pour être riches, ou pour être à leur aise, ou pour être en honneur, ou pour quelque autre bien de la vie présente, pour lequel ils ne sont pas plus crées, que pour ne rien faire [2]. N'est-ce donc pas être oisif de s'y arrêter? Si ces vignerons qui furent envoyés travailler à la vigne, fussent allés travailler autre part, eussent-ils fait ce pour quoi ils étaient envoyés? Non, ce n'est pas s'occuper que d'employer son temps autrement qu'on ne le doit.

Mais quoi, direz-vous, ne faut-il pas gagner sa vie, s'employer à son métier, exercer sa charge, et penser à soutenir sa famille, ce qui ne peut se faire qu'en travaillant. Comment donc peut-on condamner ce travail? Comment peut-on dire qu'il est inutile, vu que d'une part il est nécessaire, et de l'autre si profitable qu'on n'a rien sans travail. Ecoutez et méditez bien cette réponse: On ne condamne pas le travail, qui de soi est indifférent, et n'est bon ou mauvais que selon la fin et l'intention qu'on se propose [3]; mais on condamne la fin et l'intention de ces hommes, qui ne travaillent que pour cette vie, et on leur dit que ce travail est inutile, parce qu'ils ne doivent pas travailler simplement pour cette vie, mais pour l'autre. Comme cette vie n'est

[1] Vadam et affluam deliciis et fruar bonis. Et vidi quod hoc quoque esset vanitas. *Eccles.* II, 1.

[2] Noli laborare ut diteris. *Prov.* XXIII.

[3] Non quid faciat homo considerandum est, sed quo animo et voluntate faciat. S. Aug. tr. III, *in ep. S. Joan.*

ordonnée que pour l'autre, le travail de cette vie ne devrait aussi être pris que par ordre, et qu'en vue de cette bienheureuse éternité, pour laquelle nous vivons tous. De sorte que, comme celui-là mènerait une vie fainéante, oisive, et inutile, pour ne pas dire mauvaise et indigne d'un homme, qui ne vivrait que comme les bêtes, ou comme les païens, pour prendre ses aises; de même, celui qui ne travaille que pour vivre, ne fait rien; puisque sa fin, qui est de vivre, n'est rien [1]. Non cette vie n'est rien, si vous ne la rapportez pas à l'autre, comme nous le verrons au point suivant: et beaucoup moins encore sont les richesses, les honneurs et les plaisirs, et encore moins les travaux, si on les prend pour son unique fin. Car la fin est toujours quelque chose de plus que les moyens, qu'on prend pour parvenir à cette fin. D'où il est aisé de voir que si la vie, qui est la fin de tous les travaux des hommes, est si peu de chose, comme le dit l'Ecriture, qu'elle n'est que comme une légère vapeur qui disparaît aussitôt qu'elle monte en l'air [2], que sera-ce de ces travaux qui sont encore bien moins en eux-mêmes.

Ce qui nous trompe, c'est que nous jugeons de l'utilité des choses par rapport à cette vie, et non par rapport à l'autre. De là vient que quoi qu'une chose soit utile pour cette vie, elle n'est pas néanmoins souvent utile à l'homme, quand elle lui est nuisible et inutile pour l'autre vie [3]. Car l'homme n'étant pas fait pour cette vie, mais pour l'autre, il ne doit former son jugement sur l'utilité des choses, que par la considération de la vie éternelle, qui est sa fin dernière, et la fin de toutes les autres choses qui sont faites pour lui. Delà, enfin vous voyez que ce n'est pas tout de travailler, mais qu'il faut travailler pour les fins, et selon les intentions pour lesquelles nous devons vivre,

[1] De Catilina memoriæ proditum est quod frigus, sitim, poterat tamen ferre; hæc erant illi spurco sacrilegoque etiam cum Apostolis communia. Unde ergo discernitur iste ab Apostolis nostris nisi fine illo quem diversissimum sequebatur. Idem, l. *de Mor. Man.* c. XIII.

[2] Quæ est vita vestra ? Vapor est ad modicum parens; et deinceps exterminabitur. *S. Jac.* IV.

[3] Non proderunt divitiæ in die ultionis. Justitia autem liberabit a morte. *Prov.* XI.

faute de quoi c'est travailler en vain, c'est être obligé de dire, si on veut être sincère, comme ces pauvres pêcheurs : nous avons travaillé toute la nuit sans rien prendre [1]. Ce monde n'est qu'une nuit en comparaison du beau jour de l'éternité; et ceux qui ne travaillent que pour ce monde, n'emportent rien dans l'autre, que le regret de leur travail si malheureusement employé. Ne les avez-vous pas déjà entendus, vous savez comme ils crient du fond des enfers : Ah! que de peines et de travaux nous avons soufferts, pour être enfin damnés. Qu'emportons-nous de notre orgueil et de nos richesses, pour lesquelles seules nous avons travaillé [2]?... Voilà donc comment la première raison qui montrait que l'oisiveté est un mal, démontre aussi que le travail inutile de cette vie est une sorte d'oisiveté.

La seconde était que Dieu étant le maître et le seigneur de notre vie, il attendait que nous l'employassions à son service et non pas à rien faire. D'où nous concluons que si le travail que nous entreprenons, n'est pas employé au service de Dieu, c'est un travail aussi inutile, que l'oisiveté est mauvaise; puisqu'elle n'est mauvaise, que parce qu'elle empêche que dans cette partie de vie qui s'écoule inutilement, l'homme ne rende à Dieu le service qu'il lui doit [3]. Oh! l'heure infortunée où Dieu peut adresser à une âme ce reproche : Pendant toute cette heure tu n'as rien fait pour moi!...

La dernière raison condamnait l'oisiveté, à cause du tort qu'elle nous fait, nous privant de la récompense que Dieu promet à nos travaux [4]. Oui, mais si Dieu n'agrée point les travaux que nous entreprenons, les récompensera-t-il? Et s'il ne les récompense point, ne sont-ils pas aussi mauvais que l'oisiveté, qui est accusée d'être mauvaise, parce qu'elle nous enlève ce que Dieu veut nous donner.

[1] Tota nocte laborantes, nihil cepimus. S. *Luc.*

[2] Lassati sumus in via iniquitatis et perditionis, et ambulavimus vias difficiles, viam autem Domini ignoravimus. Quid nobis profuit superbia? Aut divitiarum jactantia quid contulit nobis? *Sap.* v.

[3] Nemo nostrum sibi vivit, et nemo sibi moritur. *Rom.* XIV.

[4] Bonorum laborum gloriosus est fructus. *Sap.* v.

Concluons donc avec saint Bernard [1], que tous ceux qui n'emploient point utilement le temps, soit en ne faisant rien, soit en ne faisant pas ce qu'ils doivent faire, ou en ne le faisant que pour passer le temps, sont grandement à plaindre ou à blâmer, de ce que pouvant réparer le temps passé par quelque bonne œuvre qui tienne lieu de satisfaction, et s'assurer de l'avenir en en ménageant les grâces qui leur sont offertes à tout moment, ils perdent le passé, le présent et l'avenir, et se perdent eux-mêmes. Il est très-certain qu'une heure viendra, où vous regretterez celles que vous aurez mal employées. Or, il n'est pas assuré que ces regrets puissent les réparer, comme ils pourraient le faire maintenant, si vous étiez de ces sages, dont parle l'Apôtre, qui rachètent le temps. Pesez ces mots *racheter le temps* [2]; et considérez que pour être sage, il faut le racheter, parce que les jours, dit-il, sont mauvais. C'est comme s'il disait, si on n'avise très-soigneusement à soi et à l'affaire de son salut, on ne le fera jamais; le temps n'y porte pas, ce n'est pas à quoi les hommes pensent, n'en attendez pas de meilleures occasions que celles que vous avez. Mais, au contraire, si vous ne vous retirez des occasions, qui ne se présentent que trop dans le monde pour vous perdre, vous y serez pris, défiez-vous-en, les jours sont mauvais, précisément parce qu'ils nous trompent; ils s'écoulent sans que nous y prenions garde; ils nous promettent toujours l'avenir pour emporter le présent, ou s'ils nous rendent soigneux du présent, ils nous font oublier l'avenir et la grande éternité. Ce n'est enfin que malice et tromperie dans le temps quand il nous amuse, et nous arrête à ne penser qu'aux biens de la vie présente, et que nous ne faisons presque rien pour l'autre. O mon Dieu, c'est pendant l'oraison, que je devrais plus particulièrement déplorer et racheter le temps mal em-

[1] O ! donec prætereat hora dicunt, quam tibi ad agendam pœnitentiam, ad obtinendam veniam, ad acquirendam gratiam, ad promerendam gloriam ministratio conditoris indulget, etc. S. Bern.

[2] Videte itaque fratres, quomodo cautè ambuletis ; non quasi insipientes, redimentes tempus quoniam dies mali sunt. Propter ea nolite fieri imprudentes, sed intelligentes quæ sit voluntas Dei. *Eph.* v.

ployé, et c'est l'heure que je passe le plus mal.... Mon âme, il ne nous reste qu'à nous humilier et à marcher dans la crainte.

TROISIÈME POINT.

POUR FUIR L'OISIVETÉ ET POUR BIEN EMPLOYER SON TEMPS, IL FAUT S'ACQUITTER DES DEVOIRS DE SA CHARGE ET DE SA VOCATION; C'EST TRAVAILLER A LA VIGNE DE NOTRE-SEIGNEUR.

Allez donc travailler à ma vigne : C'est s'occuper utilement, que de travailler à la vigne de Notre-Seigneur; et travailler à la vigne de Notre-Seigneur n'est autre chose que de s'occuper utilement, chacun selon sa charge et sa vocation. Il n'y a point de doute que bien travailler à la vigne de Notre-Seigneur, ne soit bien travailler ; mais on peut douter, et on doit se faire instruire de ce qu'il faut entendre par ce travail à la vigne ; car, si on entend seulement qu'il consiste à travailler au salut des âmes, cela est très-véritable, mais peu de personnes y sont destinées ; si on dit aussi que ce travail consiste à penser à son salut, à prier Dieu, à jeûner, à s'exercer aux bonnes œuvres, on dira vrai. Mais on ne peut pas toujours vaquer à ces œuvres de piété ; et néanmoins, il faut toujours et sans cesse travailler à cette vigne, et s'y occuper tout le temps de la vie. Sachez donc, et méditez-le bien attentivement pour votre édification et votre consolation, que travailler à la vigne de Notre-Seigneur, c'est bien faire tout ce que vous avez à faire dans votre condition; c'est pour cela que vous y êtes appelé, afin d'y travailler comme à sa vigne [1]. Votre âme, votre vie, votre vocation, c'est sa vigne; faites bien tout ce que votre devoir requiert de vous, depuis le matin jusqu'au soir, et vous serez un de ces ouvriers qui s'emploient utilement, et qu'on récompense de leur travail à la fin de la journée. Cette considération vous a été souvent proposée ; mais elle est si importante dans la pratique, que vous ne sauriez

[1] Posuerunt me custodem in vineis, vineam meam non custodivi. *Cant.* I.

Ego loci hujus occasione meipsum reprehendere soleo, quod animarum susceperim curam qui meam non sufficerem custodire : vineas animas interpretans. S. Bern. serm. XXX, *in Cant.*

y penser si souvent, que vous ne fassiez encore beaucoup de fautes, qui vous donnent toujous nouveau sujet d'y penser. Et pour en être éclairci pleinement, instruisez-vous plus au long sur ces trois vérités.

La première, que les actions les plus indifférentes de la vie, peuvent être aussi bonnes que les plus honnêtes, pourvu qu'on les fasse dans l'ordre de Dieu, et qu'elles soient conformes à notre état, qu'on les pratique par la raison et par la grâce, et qu'on leur donne une bonne fin.

La seconde, que vous ne sauriez faire la moindre de ces actions reglées, sans travailler à la vigne de Notre Seigneur; puisque vous faites ce qu'il vous ordonne, et ce à quoi vous avez été appelé [1], si bien qu'il en tirera infailliblement sa gloire, et qu'il vous en donnera la récompense qu'il vous a promise, comme à ceux qui seraient employés à son service. Reposez-vous, recréez-vous, prenez vos repas, faites ce que vous avez à faire; allez prendre l'air, demeurez à la maison, soyez en compagnie, étudiez dans votre cabinet. Pourvu que vous fassiez tout cela selon l'ordre de votre état et de votre condition, vous ne serez jamais oisif, vous employerez aussi utilement le temps, que si vous serviez Dieu en quelque autre occupation que ce fût; car c'est servir Dieu, que de faire sa volonté, c'est travailler à sa vigne, que de faire ce qu'il nous ordonne; le fruit qu'il attend de nous, c'est de travailler ainsi pour sa gloire, c'est l'ordre qu'il a établi pour notre salut et notre perfection. Que sauriez-vous y trouver à redire, sinon qu'il vous semble que cela est trop aisé et trop commun, et qu'il faut en faire davantage pour mériter le ciel? Mais si Dieu vous déclare, comme il le fait dans les saintes Ecritures, qu'il se contente de cela [2]; n'accuserez-vous point Dieu d'être trop bon? Ne le reprendrez-vous point, de ce qu'il assure que vous ne ferez rien qui ne porte coup, que

[1] Voyez au l. de l'Ordre, p. II, d. VI, sect. IV.

[2] Abundantes in opere Domini semper, scientes quod labor vester non est inanis in Domino. I *Cor.* XV.

Electi mei non laborabunt frustra. *Isaiæ.* IX.

vous ne serez pas même oisif et sans mérite dans l'oisiveté, quand elle se passera dans l'ordre et pour mieux travailler? Vous pourriez dire avec Job, que les jours de votre vie, où il n'y a rien de perdu, et qui ne serve, seront multipliés et fructueux comme le palmier [1].

Oh! quel secret de perfection et de sainteté! que dans toute condition, dans toute action; qu'en jouant, en buvant, en mangeant, en travaillant pour gagner sa vie, on peut gagner l'éternité; quand on ne veut gagner sa vie que pour mériter l'éternité, ou parce que Dieu veut qu'on la gagne, et qu'on la passe dans cette condition, comme en se recréant parfois, en buvant et mangeant. De là suit la troisième vérité, que tout votre soin doit être de régler tellement vos actions particulières, principalement celles qui d'elles-mêmes sont les plus indifférentes, qu'elles soient toutes vertueuses et méritoires; et pour cela, c'est de vous résoudre à n'en faire jamais aucune par fantaisie, par humeur, par passion, par vanité, par respect humain; mais parce que tel est l'ordre de Dieu, qui vous est déclaré par votre état, par votre pouvoir, par la nécessité et par les autres circonstances, qui vous font connaître que c'est sa volonté que vous le pratiquiez. Faut-il que vous travailliez à quoi que ce soit? travaillez-y, parce qu'il le faut; ce travail qui auparavant eut été inutile, deviendra fructueux, étant entrepris dans cette vue de l'ordre de Dieu. Faut-il que vous preniez quelque divertissement? Prenez-le, parce qu'il faut que vous le preniez, et que Dieu l'a ainsi ordonné, et ce divertissement avancera la gloire de Dieu, et vous fera mériter le paradis, comme dit l'Apôtre : Quelque chose que vous disiez ou que vous fassiez, dites et faites tout au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ [2]. Soit que vous mangiez ou que vous buviez, ou que vous fassiez quelqu'autre chose, qui d'elle-même ne serait pas plus relevée que ces actions grossières et naturelles, faites-le

[1] Sicut palma multiplicabo dies meos. *Job.* XIX.

[2] Omne quodcumque facitis in verbo aut in opere, omnia in nomine Domini nostri Jesu Christi. *Col.* III.

toujours pour la gloire de Dieu [1], c'est-à-dire, faites-les, parce qu'il veut que vous les fassiez; car c'est sa gloire que vous fassiez ce qu'il veut, et que vous ne fassiez rien que ce qu'il veut, selon qu'il le vous donne à connaître par les moyens que nous venons de dire, et selon que vous connaissez ce que vous devez faire dans votre condition, et à chaque heure de la journée. Persuadez-vous alors que vous entendez votre Maître qui vous dit : *Allez et travaillez à ma vigne*. Il ne vous ordonne rien de nouveau, rien que vous ne deviez faire; mais faites-le seulement, parce qu'il vous l'ordonne, parce que c'est travailler à sa vigne, à son service et à votre salut. Ah! quelle considération et quel motif pour bien faire tout ce qu'on fait !...Car en quelque état que vous vous trouviez, il faut nécessairement, ou que vous ne fassiez rien, ou que vous fassiez quelque mal, ou enfin que vous fassiez quelque bien. Choisissez donc lequel vous voulez des trois. Sans mentir, lequel vaut mieux ou de demeurer inutile, ou de travailler beaucoup, et de vous damner, ou d'être toujours occupé pour votre Dieu, et pour votre bonheur.

Mon Dieu, je ne dois plus délibérer sur une chose si claire. Il y a déjà trop longtemps que votre grâce m'a fait détester le mal, pour que je m'y affectionne encore; et maintenant, elle vient de me faire connaître trop clairement les malheurs de l'oisiveté, pour que je m'y laisse encore amuser volontairement. Il ne me reste donc plus qu'à me résoudre à commencer tout de bon à travailler dans cet état de vie, où vous m'avez appelé, comme à votre vigne, et à me persuader que je n'ai point de temps à perdre, mais aussi que je n'ai qu'une affaire, qui est de faire tout ce que je dois faire, parce que je le dois, et que Dieu veut que je le fasse. Mais, mon Dieu, je vous supplie avec le Sage, de me donner votre sagesse qui est la maîtresse ouvrière du monde, afin qu'elle m'enseigne mon emploi tous les jours, qu'elle me montre comment je dois m'en acquitter, et qu'elle m'aide même à m'en acquitter, en y mettant la main avec moi, pour

[1] Sive manducatis, sive bibetis, sive aliud quid facitis, omnia in gloriam Dei facite. I *Cor.* x.

que je réussise si bien dans mon travail, que vous en receviez le contentement que je dois vous en donner [1].

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Il faut fuir l'oisiveté.

Pourquoi demeurez-vous là sans rien faire? allez-vous-en aussi à ma vigne avec ceux qui y travaillent et je vous récompenserai. Remarquez dans ces paroles trois beaux motifs pour fuir l'oisiveté, et pour apprendre à travailler. Le premier, que Dieu demande raison du temps qu'on perd, et pourquoi on ne l'emploie point; or vous ne sauriez en donner aucune qui soit valable pour vous défendre, et Dieu en a beaucoup pour vous accuser et vous condamner. Le second est pris de ces paroles : *Allez avec les autres à ma vigne*, il nous fait voir comment il commande en maître et en Seigneur, qu'on le serve; il est notre souverain Seigneur, et nous ne sommes ses vassaux que pour le servir, de sorte que si nous ne le servons pas, c'est comme si nous n'étions point. Voudriez-vous être mort quand vous êtes oisifs; et de quoi vous sert de vivre, puisque vous ne vivez pas pour la fin pour laquelle vous êtes créé?

Enfin, quand il ajoute qu'il les récompensera, il ajoute un troisième motif qui déclare l'excès de sa bonté ; car puisque nous sommes déjà si obligés par notre condition à le servir, que nous ne saurions nous en dispenser en aucun temps, et dans aucun lieu; s'il parle de récompense, et s'il parle de s'y obliger, n'est-ce pas un excès de bonté, comme s'il ne méritait pas assez ce peu de soumission que nous rendons à sa grandeur? Mais aussi, si nous manquons de le servir, n'est-ce pas un excès de malice, d'estimer si peu sa bonté et ses effets, que nous ne voulions pas faire pour les biens et pour la gloire du ciel, ce que nous ferions volontiers pour les biens de la terre et la gloire du monde?

[1] Mitte illam de cœlis sanctis tuis et a sede magnitudinis tuæ, ut mecum sit, et mecum laboret, ut sciam quid acceptum sit apud te : scit enim illa omnia, et intelligit et deducere me in operibus meis sobrie, et custodiet me in sua potentia, et erunt accepta opera mea. *Sap.* VI.

DEUXIÈME POINT.

C'est une espèce d'oisiveté d'employer son temps autrement qu'on ne doit.

Si vous pensez que c'est assez pour éviter l'oisiveté, de travailler à quelque sorte de travail que ce soit, vous vous trompez; car travailler inutilement, c'est comme ne rien faire; et c'est un travail inutile que les hommes entreprennent, quand ils ne travaillent que pour les biens, les plaisirs et les honneurs de ce monde. Ils ne sont point au monde pour cela; ils n'y sont que pour servir Dieu et se sauver, et ce n'est pas par le moyen des biens, des plaisirs et des honneurs, qu'ils servent Dieu et qu'ils se sauvent; mais c'est plutôt ce qui les fait offenser Dieu et se damner, et encore vaudrait-il mieux ne rien faire que de faire du mal, et on ne saurait travailler pour la vérité et pour l'avarice, qui sont les deux plus puissants motifs qui fassent travailler les hommes, sans faire le mal. Hélas! disent-ils dans les enfers, à quoi nous servent tous nos travaux, à quoi nous servent notre orgueil et notre avarice, qui nous ont tant fait travailler!...

Mon âme, tout cela ne leur sert que d'ennui; mais cela peut te servir si tu te fais sage à leurs dépens, et si tu apprends à travailler de manière que ton travail ne soit point inutile. Oh! mon Dieu, que faut-il que je fasse, et où faut-il que j'aille, pour aller à votre vigne, et pour y travailler à profit? Mon fils, il ne faut que faire ce que tu as à faire; mais il faut apprendre à le bien faire, et ne rien négliger de ce que tu auras appris.

TROISIÈME POINT.

Bien s'acquitter des devoirs de sa charge, c'est travailler à la vigne de Notre-Seigneur.

Ce que nous devons apprendre sur cette matière, se rapporte à ces trois vérités : l'une qu'il n'y a dans notre condition rien de si indifférent que nous ne puissions faire utilement : l'autre que travailler ainsi à bien faire tout ce que nous avons à faire dans notre état, c'est travailler à la vigne de Notre-Seigneur; car c'est pour cela qu'il nous a appeles dans cet état pour y travailler, comme des ouvriers dans une vigne. D'où suit la troisième vérité, que puisqu'il veut de nous ce que la raison, la grâce, la nécessité, et son ordre nous représentent être à faire dans notre état, nous devons prendre autant de soin de le bien faire, que de fuir l'oisiveté, et de travailler utilement pour Dieu et pour notre salut. En effet,

c'est en cela seulement qu'on se peut occuper, qu'on peut servir Dieu et se sauver.

Tous les autres travaux, tant grands soient-ils, ne sont que des travaux sans autre effet, que de donner beaucoup de peine en ce monde et en l'autre. Et pour peu qu'on travaille de cette façon, qui nous est exprimée par ce travail des ouvriers dans la vigne, on fait un si grand gain, et pour le présent et pour l'avenir, qu'on a peine à croire que si peu de travail mérite tant de récompense. Car ce n'est qu'un travail ordinaire du jour, ce n'est qu'en faisant son devoir, en étudiant, ou même en se divertissant : et ce qui est de plus admirable, en jouant, en buvant et en mangeant, pourvu que cela se fasse dans l'ordre de Dieu, pour sa gloire, comme il lui plaît, parce qu'il lui plaît, et qu'il veut qu'on le fasse. Cette action qui autrement serait inutile ou mauvaise, devient bonne, devient sainte et si utile, qu'il ne faut que faire toutes ses actions comme cela pour être un saint, et un grand saint. Oh! mon Dieu, à quoi tient-il donc que nous ne vivions ainsi, puisqu'on ne nous demande rien que ce que nous faisons? Il ne tient qu'à la volonté propre qui se jette la première dans toutes nos actions, et qui en empêche le fruit.

MARDI.

SUR LA FERVEUR QU'ON DOIT APPORTER DANS LES ACTIONS, POUR AUGMENTER LEUR MÉRITE.

Appelez tous les ouvriers, et payez-leur à tous la journée entière, commençant ce paiement par les derniers venus [1].

Le Sujet est encore sur la parabole des ouvriers appelés à la vigne; nous voyons à la fin qu'on les appelle pour être payés de leur travail, et bien qu'ils fussent venus à diverses heures, on donne autant à ceux qui sont venus à la dernière heure, qu'aux autres qui ont travaillé tout le jour. Notre-Seigneur ajoute que c'est ainsi que les derniers seront les premiers, et les premiers les derniers, nous donnant à entendre pour le

[1] Voca operarios, et incipiens a novissimis redde illis mercedem ; sic erunt primi novissimi, et novissimi primi. *S. Matth* xx.

sens moral de cette parabole, sans parler des autres sens, que la ferveur qu'on apporte aux actions, y ajoute tant de mérite, qu'une action faite avec ferveur et dévotion, peut valoir autant que dix, ou que vingt qui n'auraient pas autant de ferveur,

La Fin. Après avoir reconnu qu'il y a trois sortes de personnes en matière de travail, dont les unes ne font rien, d'autres ne font pas beaucoup, et les troisièmes font ce qu'il faut faire; on examinera desquels on a été jusqu'à présent, afin de se déterminer à acquérir la ferveur, et d'apprendre en quoi elle consiste, pour l'apporter à toutes ses actions, et pour croître tous les jours en mérite.

La Forme en ces trois points :

1° Reconnaître ces trois sortes de personnes, et examiner desquelles nous sommes.

2° Qu'il faut tâcher d'être toujours des plus fervents, si l'on ne veut être du nombre des plus lâches.

3° Que cette ferveur consiste dans la fidélité, qu'on doit rendre à l'ordre et à la grâce de Dieu.

PREMIER POINT.

RECONNAITRE TROIS SORTES DE PERSONNES EN MATIÈRE DE TRAVAIL, EXAMINER DESQUELLES NOUS SOMMES.

Considérez que de trois sortes de personnes, qui nous sont représentées dans cette parabole, les unes demeurent les bras croisés sans rien faire, les autres emploient leurs journée à la vigne, et les derniers enfin s'y emploient avec tant de diligence, qu'ils font autant en une heure, que les autres dans toute leur journée. Ce qui nous figure les diverses occupations des hommes du monde, dont les uns sont, pour ainsi dire, de vrais paresseux; puisque, comme vous l'avez vu dans la méditation précédente, ils s'emploient à ne rien faire, ou à faire toute autre chose que ce qu'ils doivent faire[1]. Les seconds ne sont pas sans rien faire, mais il y a à reprendre dans ce qu'ils font, soit dans la manière, n'y apportant pas assez de soin, soit dans la fin ou intention, ne l'ayant pas assez pure et desintéressée. Après

[1] Perierunt quasi non fuerint, et nati sunt quasi non nati, et filii eorum cum ipsis. *Eccli.* XLIV.

avoir fait ce peu qu'ils font, ils deviennent si présomptueux, qu'ils croient que Dieu leur doive beaucoup de reste ; ils murmurent contre sa providence, s'il ne les récompense pas des biens de ce monde [1], et autant qu'ils croient le mériter ; ils portent envie aux autres qu'ils n'estiment pas autant qu'eux, et qu'ils voient plus favorisés [2]. Mais les troisièmes sont les fervents et les diligents, ils n'en font pas plus, et peut-être moins que les autres, mais ils accomplissent ce qu'ils font avec tant de perfection, qu'il n'y a rien à redire, et avec une intention si pure qu'ils se contentent d'obéir et de plaire à leur maître, et après avoir tout fait, ils se tiennent pour des serviteurs inutiles, qui croient n'avoir rien fait [3].

Les premiers doivent s'attendre au châtiment plutôt qu'à la récompense ; les seconds seront récompensés et châtiés, selon qu'ils le méritent ; les troisièmes verront leur bonne volonté reconnue, leurs vertus approuvées et leurs mérites récompensés. Qu'ils aient commencé plus tard à travailler pour Dieu, ou qu'ils aient fini plutôt que les autres, ils ont tellement travaillé, qu'ils en ont autant et plus fait qu'eux [4] ; soit qu'ils aient été prévenus de plus de grâces, soient qu'ils y aient mieux coopéré ; la vérité est qu'ils sont devenus de grands serviteurs de Dieu et de grands saints.

Saint Charles Borromée était déjà un peu âgé, quand il commença la grande réforme de sa vie, il mourut avant d'avoir pu la continuer jusqu'à la vieillesse, et cependant quel saint est-il devenu en si peu de temps ? .. Saint Louis de Gonzague, et saint Stanislas, tous deux de la Compagnie de Jésus, qui ont été saints dès leur plus tendre jeunesse, n'ont pas eu le loisir de travailler beaucoup ; mais ils ont eu la grâce et le talent d'employer si bien le temps qu'ils ont vécu, que c'est d'eux et

[1] Murmurabant adversus patrem familias.

[2] Quare jejunavimus et non aspexisti ? humiliavimus animas nostras et nescivisti. *Isaïæ*, LVIII.

[3] Qui credita sibi officia diligenter observant, et ita cuncta agunt, ut omnium laude digni sint. *Est.* XVI.

[4] Est qui multa redimat modico pretio. *Eccli.* XX.

de leurs semblables qu'il est écrit : Qu'ayant été en vie fort peu de temps, ils n'ont pas laissé de vivre beaucoup, parce que la longeur de la vie ne se considère pas tant devant Dieu par le nombre des années, que par la faveur des actions [1].

Sans doute il faut convenir que s'il eût plu à Dieu de laisser ces grands saints plus longtemps sur la terre, ils auraient pu encore acquérir davantage de mérites, puisqu'on ne saurait nier que le nombre des bonnes actions, et la longueur du temps qu'on y a employé, ne serve à l'augmentation du mérite. Mais on est obligé de reconnaître que ceux qui, à leur exemple, s'employent fidèlement et avec ferveur à s'acquitter de leurs devoirs; c'est-à-dire, à faire tout ce que Dieu désire d'eux dans chacune de leurs actions particulières, honorent plus Dieu et méritent davantage en peu de temps, que d'autres moins exacts dans leurs bonnes œuvres, ne pourraient le faire en de longues années.

Il ne serait peut-être pas hors de propos de monter un peu plus haut, et de considérer la ferveur et le mérite de ces saints; mais il est bien plus important de descendre en nous-mêmes, pour y examiner, et reconnaître auxquelles de ces trois sortes de personnes nous sommes plus semblables.... Si vous examinez en détail et une à une quelques parties de votre vie, et quelques actions de vos journées, vous en verrez d'inutiles, d'autres faites avec négligence et quelques-unes un peu meilleures; de sorte que, considérant ensuite d'une manière générale l'ensemble de de votre vie, vous trouverez vos actions si mélangées de négligence et de ferveur, que vous ne ressemblerez proprement à aucune de ces trois sortes de personnes, ayant je ne sais quelle ressemblance avec toutes. Et, n'est-ce pas être quelque chose de monstrueux et d'étrange, dit saint Bernard [2], que d'être en partie religieux, en partie séculier; en partie dévot, en partie mondain; tantôt fervent, tantôt tiède et tantôt froid?... N'est-ce point ressembler à ce monstre que les anciens appe-

[1] Consummatus in brevi explevit tempora multa. *Sap.* IV.

[2] *S. Bern.* ep. CXLVI.

laient la *Chimère*, qui avait la tête du lion, le corps d'une chèvre, et la queue d'un dragon? N'est-ce point là votre vie et votre portrait?...N'est-ce pas vous qui avez parfois le courage d'un lion, lequel dégénère bien vite en des lâchetés et des négligences étonnantes, et aboutit enfin à vos premiers défauts de chagrin, de colère, de présomption, de dépit, de dégoût et d'envie; de sorte que vous ne savez à quoi vous en prendre, ou aux personnes, ou aux livres, ou aux temps, ou aux affaires, ou à la guerre, ou au malheur, tant vous avez l'esprit agité [1]. Et voilà comment la plus grande partie de votre vie se passe, tantôt bien, tantôt mal, tantôt contente, tantôt abattue et désolée, un jour en joie et l'autre en tristesse, une méditation pleine de ferveur, et une communion tiède, languissante et aride. Ah! la vie misérable que la vie soit disant dévote, qui est guidée ou mêlée d'humeur et d'amour-propre! Il n'y a rien de plus bizarre que ce mauvais amour, et ne vous étonnez pas si vous qui le laissez vous conduire, ne faites que tourner dans le chemin de la perfection, sans avancer d'un pas.

DEUXIÈME POINT,

QU'IL FAUT TACHER D'ÊTRE TOUJOURS DES PLUS FERVENTS, SI L'ON NE VEUT ÊTRE DU NOMBRE DES PLUS TIÈDES.

Cette sorte de vie si changeante, et si inégale, serait plutôt une quatrième espèce parmi ceux qui s'occupent de travailler à leur salut, qu'elle ne trouverait de place parmi les trois autres. Mais pour ne rien inventer de nouveau, et nous tenir à notre sujet, mettez-vous au rang des seconds, qui semblent faire plus que ceux qui ne font rien du tout, et qui néanmoins n'en font pas autant que ceux, qui font ce qu'ils doivent faire, ni avec autant de soin et de perfection que l'action le mérite. Car il est à présumer qu'une personne qui s'adonne à la méditation comme vous, n'est pas une personne qui ne veuille rien faire. Mais aussi, comme vous avez reconnu que vos méditations et vos

[1] Qui mollis et dissolutus est in opere suo, frater est sua opera dissipantis. *Prov.* XVIII.

meilleures actions tiennent autant de l'imperfection que de la perfection; il suit de là que vous êtes de ceux qui travaillent, mais qui ne travaillent pas assez parfaitement. Aussi ce que vous avez à faire maintenant, c'est d'apprendre que cet état où vous êtes, n'est pas un état stable, et qu'il faut nécessairement, ou avancer, ou reculer [1]. Il faut que vous deveniez plus parfait, ou vous serez plus imparfait; il faut, par exemple, que vous tâchiez de mieux faire vos méditations, ou vous en viendrez à ce malheur de ne les point faire du tout [2]. En voici trois raisons, qui sont tellement appliquées à l'exemple de votre oraison, qu'elles peuvent encore vous servir pour toutes les autres actions.

La première, que quand on fait sa méditation, ou quelque action négligemment, on n'y éprouve que du dégoût et de la peine; or, ce que l'on fait avec peine et ennui, n'est point de durée; ou il faut se délivrer de cet ennui, ou abandonner l'œuvre qui nous le cause. De là vient que si peu de personnes continuent l'usage et l'exercice de la méditation, parce qu'on y éprouve de la peine, et qu'on ne veut pas vivre dans cet ennui. Et quoique les fervents et les parfaits ne laissent pas de ressentir quelque peine en méditant; néanmoins la ferveur triomphe de cette peine, et ils la supportent aussi facilement que s'ils ne la ressentaient point. Mais les tièdes et les négligents y succombent; ils se persuaderont qu'ils ont un mal de tête, ou des affaires qui ne permettent pas d'y vaquer, qu'aussi bien ne font-ils rien qui mérite, et qu'ils aiment mieux ne rien faire. Et pourtant cela ne vient que de leur tiédeur et de leur négligence. Oh que cela est à craindre!...

La seconde raison, c'est qu'il y a danger que la grâce ne vous abandonne, comme elle délaisse ceux qui ne s'en servent pas bien. Vous ne pouvez douter qu'il ne faille beaucoup de grâce pour

[1] Non proficere, sine dubio deficere est. Ardua et angusta via est, et non hîc, sed in domo patris mansiones sunt multæ. *S. Bern.* ep. CCCXLI.

[2] Anima saturata calcabit favum : et anima esuriens etiam amarum pro dulci sumet. *Prov*, XXVII.

bien faire sa méditation, et que Dieu ne vous en offre autant qu'il vous en faut pour bien employer le temps que vous devez donner à ce saint exercice. Mais si vous abusez de cette grâce, si vous ne vous en servez que fort négligemment, vous n'ignorez pas ce qui fut dit à ce mauvais serviteur, qui n'avait pas employé son talent, et comment il fut condamné à rendre ce qu'il avait [1]?... Oh qu'il y en a qui voudraient pouvoir maintenant faire, ce qu'ils pouvaient autrefois, et ils n'en ont plus le moyen! C'était une grâce de pouvoir le faire alors, mais ils n'ont pas voulu; et c'est une punition de le vouloir maintenant, et de ne pouvoir le faire.

Enfin, une dernière raison qui montre que celui qui fait négligemment ce qu'il fait, ne fera rien du tout, c'est que la négligence au service de Dieu entraine d'ordinaire cette malédiction, qu'elle nous prive du fruit de nos actions [2]; de sorte que comme nous avons dit, que ceux qui travaillent pour le monde, travaillent aussi peu devant Dieu que s'ils ne faisaient rien, ainsi ceux qui travaillent négligemment, ne gagnent rien par leur travail; car ce n'est pas servir Dieu que de le servir avec négligence. Dieu ne veut point de ces services, c'est lui faire injure, le traiter comme s'il ne méritait pas qu'on prit plus de peine à son service. Vous voyez donc, et c'est la conclusion que vous devez tirer, qu'il faut ou devenir plus parfait, ou vous exposer au danger de ne rien faire du tout....

Qu'en dites-vous? Ne pensez-vous point en vous-même que si vous méritiez d'être puni, vous auriez déjà senti la peine de tant de négligences que vous avez commises, et que néanmoins vous ne laissez pas de persévérer dans vos exercices de piété, sans penser à les quitter!... Alors remerciez Dieu de la patience qu'il a eue à votre égard, mais n'en abusez pas pour vous fortifier dans votre négligence. Il y a encore assez de temps pour

[1] Auferte ab illo mnam, et date illi qui decem mnas habet. Dico autem vobis, quod omni habenti dabitur, et abundabit : ab eo autem qui non habet et quod habet, auferetur ab eo. *S. Luc.* XIX.

[2] Maledictus qui facit opus Domini fraudulenter. Juxta Septuag. negligenter Jerem. XLVIII.

vous punir, et jamais vous ne l'avez mieux mérité que si, après avoir reconnu votre tiédeur, vous venez à présumer de la bonté de Dieu, vous en servant, comme vous faites, pour vous endurcir plutôt dans votre mal, que pour vous exciter à en sortir[1]. Ah! quelle conséquence! parce que Dieu ne vous a pas encore puni de vos négligences, vous ne voulez point vous en corriger! Eh! pauvre âme abusée, quand les quitteras-tu donc?... Quand il t'aura puni? Mais ne sais tu pas que son châtiment ordinaire est de punir de telle sorte, qu'on ne puisse plus faire ce qu'on pouvait faire? Si donc tu remets à te réformer au moment où tu seras punie, tu diffères au temps ou tu ne pourras plus profiter du châtiment. Ainsi tu peux voir, ou que jamais tu ne sortiras de cette tiédeur, ou qu'il faut la quitter présentement que cette grâce t'est présentée, et commencer à être fervente, en voulant l'être à l'avenir, et en te servant à propos de la grâce qui t'est donnée en ce moment, afin de pouvoir ainsi toujours utiliser toutes les autres.

TROISIÈME POINT.

CETTE FERVEUR CONSISTE DANS LA FIDÉLITÉ QU'ON DOIT RENDRE A L'ORDRE ET A LA GRACE DE DIEU.

Il faut voir maintenant en quoi consiste cette ferveur si désirable, qui rend nos œuvres si méritoires et si agréables à Dieu, qu'une heure passée avec ferveur, et qu'une action faite avec ce sentiment, lui plaît plus qu'une journée de bonnes œuvres, qui n'auraient pas cette sorte de bonté. Elle ne consiste pas à être empressé, agité, en peine de ce qu'on fera, et comment on le fera; mais c'est à être attentif et fidèle à toutes les grâces de Dieu, et à toutes les occasions de les employer fidèlement, comme on pense que Dieu le veut, et parce qu'il le veut. Il s'agit de faire ponctuellement ce que nous recommande l'Apôtre [2], en nous disant qu'il ne faut pas nous conformer à ce siècle, mais

[1] An divitias bonitatis ejus, et patientiæ, et longanimitatis contemnis? ignoras, quoniam benignitas Dei ad pœnitentiam te adducit? *Rom.* II.

[2] Nolite conformari huic sæculo, sed reformemini in bonitate sensus vestri, ut probetis quæ sit voluntas Dei bona.

au contraire nous reformer par un parfait renouvellement d'esprit ; afin de veiller à toute heure pour connaître le bien que Dieu veut que nous fassions, comment il lui plaît que nous le fassions, et à quelle fin et jusques à quel point de perfection il veut que nous l'accomplissions. Ce sont ces trois sortes de volontés qu'il nous recommande; c'est dans leur accomplissement que consiste la ferveur et la fidélité. C'est premièrement à n'en pas faire plus qu'il ne veut ; mais aussi à ne rien omettre de ce qu'il nous demande. C'est à ne rien tenter au-dessus de nos forces ; mais aussi à ne rien négliger de ce que nous pouvons avec sa grâce. C'est à n'être pas trop curieux de savoir des desseins de Dieu, plus qu'il ne veut que nous en sachions; mais c'est aussi à exécuter entièrement tous ceux qu'il nous a déclarés [1]. Voilà ce qui s'appelle sa volonté, laquelle regarde la substance des actions que nous devons faire ou laisser.

Mais le bon plaisir de Dieu, c'est-à-dire, sa volonté accomplie d'une manière parfaite va plus loin, elle s'occupe de la fin de nos actions et de la manière de les faire ; il s'agit de ne rien faire par caprice, par manière d'acquit et à demi, mais d'agir avec toute la perfection possible, comme s'il y allait d'un monde à sauver, comme si c'était la dernière action de la vie ; comme si toute notre éternité dépendait de cette action; comme si nous n'avions que cette seule action à faire; comme si tout notre esprit et toutes nos grâces n'étaient que pour la bien faire [2]. Enfin, comme si Jésus-Christ lui-même la faisait, comme en effet il y travaille par sa grâce. Or c'est à la ferveur et à la fidélité de suivre cette grâce, et d'y mettre autant du nôtre, qu'il est nécessaire que nous en mettions pour la perfection de l'œuvre, et pour l'accomplissement de tous les desseins que Dieu a en vue, ne désirant simplement que de le contenter. Et après qu'on aura parfaitement tout fait, il faut lui donner la gloire de tout

[1] Dico enim per gratiam quæ data est mihi, omnibus, qui sunt inter vos non plus sapere quam oportet sapere, sed sapere ad sobrietatem, et unicuique sicut Deus divisit mensuram fidei. Ibidem.

[2] Sit timor Domini vobiscum et cum diligentia cuncta facite ; non est enim apud Dominum nostrum iniquitas. II Par. XXIX.

et ne se réserver purement que l'obligation de le remercier de ses grâces, de lui demander pardon de nos fautes, et de nous décider toujours à mieux faire. Ainsi nous avançons à pas de géant après notre Seigneur[1], de vertu en vertu, d'action en action, de jour en jour, sans jamais nous relâcher ou discontinuer; comme la grâce qui ne cesse jamais de nous porter à ce qui est de plus parfait.

O mon Dieu, si c'est ainsi qu'il faut travailler à votre service, je sens presque défaillir mon courage; car il faut que je commence à vous servir tout de nouveau, n'ayant encore rien fait jusques à présent de ce que je devais faire... Mon fils, ne perds pas courage pour cela; car un des bons effets de la ferveur, c'est de faire reconnaître qu'on n'a rien fait, après avoir tout fait, et de renouveler souvent cette affection, qui te pousse maintenant à vouloir commencer.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Des trois sortes de personnes qui sont pour travailler à la vigne de Notre-Seigneur.

Remarquez qu'il est parlé dans cette parabole de trois sortes de personnes, dont les unes ne font rien, d'autres travaillent assez, et les troisièmes font autant en une heure, que les autres en toute la journée. De même il y en a au service de Dieu qui ne font rien du tout, il y en a qui font quelque chose; mais ce n'est pas avec la perfection que d'autres apportent à tout ce qu'ils font. D'où il suit que comme les premiers ne doivent attendre que des châtiments, et les derniers que des récompenses; les autres peuvent autant craindre qu'espérer, puisqu'en effet il y a autant de mal que de bien dans ce qu'ils font. N'êtes-vous point de ceux-ci?... N'est-il pas vrai que vous avez assez de grâces et de courage, pour prendre de bonnes résolutions, et pour commencer à bien faire; mais que vous moilissez aussitôt; et que vous retournez à vos premières façons

[1] Exultavit ut gigas ad currendam viam. *Psal.* XVIII

Porro currentem non apprehendit qui et ipse pariter non currit. Et quid prodest Christum sequi si non contingat consequi. *S. Bern.* ep. CCLIII.

d'agir, de sorte que qui vous voit un jour ordinaire, ou dans l'après-midi après vous avoir vu une fête ou un matin dans vos dévotions, ne vous reconnaîtrait pas, tant vous êtes dissemblable à vous-même?... On peut, dit saint Augustin [1], comparer à la chimère, (sorte de monstre fabuleux ayant la tête d'un lion, le corps d'une chèvre et la queue d'un dragon), la vie de certains chrétiens.... Voyez si telle n'est pas la vôtre, inconstante, bigarrée de caprices, mélangée de ferveur et de relâchement.... Reconnaissez ce défaut et tâchez de vous en humilier....

DEUXIÈME POINT.

De la ferveur qu'on doit apporter à son travail.

Vous ne voudriez pas être de ceux qui ne font absolument rien au service de Dieu ; mais si vous n'êtes de ceux qui s'y emploient parfaitement, vous êtes en danger de n'y rien faire. Il n'y a point de milieu qui soit stable : ou tout, ou rien ; parce que quand par exemple, on ne fait sa méditation ou ses communions, que négligemment et à demi, on s'ennuie, et on aime mieux à la fin les quitter, que de les faire avec autant d'ennui. La grâce aussi qui nous portait à la perfection, se fatigue d'être tant méprisée ou délaissée, et nous quitte à son tour. De là vient que, comme nous ne pouvons rien faire, sans la grâce, nous ne faisons plus rien quand elle nous abandonne. Enfin, quand bien même nous ferions toujours ce que nous avons commencé, puisque nous ne le faisons qu'avec négligence c'est comme si nous ne le faisions pas. Cette négligence en ôte tout le mérite ; Dieu y a donné sa malédiction, comme à cet arbre qui devint stérile à sa parole [2]. Oh ! âme malheureuse, qui travaille assez pour présumer qu'elle fait quelque chose, et qui ne mérite rien par son travail !... Ne vaudrait-il pas mieux ne rien faire, et reconnaître humblement, qu'on ne fait rien, que de présumer, et se faire accroire qu'on fait quelque chose, quand en effet on ne fait rien?...

TROISIÈME POINT.

Des marques qui font reconnaître la véritable ferveur.

Il faut donc tacher d'être du nombre de ces fervents, qui font si parfaitement tout ce qu'ils font, qu'en peu de temps ils deviennent de grands saints. Et pour être fervent, il ne faut pas être bouillant ou empressé ; mais il faut être fidèle aux grâces de Dieu, qui nous portent toujours à accomplir ses volontés, en faisant continuellement ce qu'il veut, comme

[1] Serm. VIII ad Fratres in Eremo.
[2] S. *Matth.* XXI.

il le veut, et parce qu'il le veut. Il n'en faut pas faire plus qu'on ne peut; mais aussi il n'en faut pas faire moins. Il ne faut point tenter inutilement ce qui est au-dessus de nos forces; mais aussi il ne faut point nous épargner dans l'étendue de nos pouvoirs. Il faut tellement continuer de bien faire sans relâche ni remise quelconque, qu'on croie néanmoins, et qu'on dise toujours qu'on ne va que commencer. Il ne faut point prévenir la grâce mais aussi il faut la suivre; car ceux qui en veulent plus faire que Dieu ne veut, ne font pas même ce qu'il veut. Une petite action faite selon son ordre, c'est-à-dire quand Dieu la veut, et comme il la veut, est plus méritoire qu'une plus grande faite autrement; car la grandeur du mérite se prend de la fidélité qu'on rend à cet ordre de Dieu; et la fidélité apparaît autant dans les plus petites choses, que dans les grandes. Il n'y a rien de grand s'il n'est fait en vue de Dieu, et il n'y a rien de petit de tout ce qui est fait en cette vue. Oh! mon Dieu qui me voyez toujours et que je ne puis pas voir, faites-moi pour le moins cette grâce du penser continuellement que vous me voyez, et de faire ce que je fais dans la pensée de cette vue.

MERCREDI.

QU'IL FAUT FAIRE TOUTES SES ACTIONS A TEMPS, ET A PROPOS, SUIVANT L'EXEMPLE DE NOTRE-SEIGNEUR, ET SELON CES PAROLES :

Mon temps n'est pas encore venu [1].

Le Sujet. Les parents de Notre-Seigneur l'abordèrent un jour et lui dirent que s'il était prophète, comme il semblait qu'il voulût le faire croire, il ne devait pas demeurer enfermé dans son pays; mais qu'il devait en sortir pour aller faire ses miracles dans la Judée, afin que ses disciples eussent plus de créance en lui; d'autant plus qu'il ne fallait point cacher ses actions, quand on pouvait les rendre éclatantes. C'est pourquoi, ils lui conseillaient de se faire connaître dans les grandes assemblées. Notre-Seigneur leur répondit que son temps n'était pas encore venu, pour

[1] Tempus meum nondum advenit. *S. Joan.* VII.

entrer dans les villes avec la suite et l'éclat qu'ils attendaient. Il ne laissa pas néanmoins d'y aller, mais ce ne fut que comme personne inconnue, et non pas de la façon que ses parents le voulaient [1].

La Fin sera d'apprendre par l'exemple de Jésus ce que le Sage nous a enseigné par ces paroles en nous disant : *Que chaque affaire avait son temps et son opportunité* [2].

La Forme est en ces trois points :

1° Jésus-Christ, est conseillé par ses parents de se faire connaître au monde.

2° Il rejette leur conseil en montrant par son exemple, qu'il ne faut rien entreprendre qu'à temps et à propos.

3° Il ne laisse point d'aller en Jérusalem, à raison de la fête, et nous enseigne par là, que s'il ne faut rien faire pour le monde, il ne faut aussi rien négliger, à cause de lui, de ce que nous devons faire.

PREMIER POINT.

JÉSUS-CHRIST EST CONSEILLÉ PAR SES PROCHES DE SE FAIRE CONNAITRE AU MONDE.

Notre-Seigneur était en Galilée, quand il profera ces saintes paroles que nous avons méditées, ces jours passés; et c'était sur la fin du mois de septembre ou au commencement d'octobre, qu'il arriva selon la coutume, une fête célèbre parmi les Juifs, qu'ils appellaient la fête des Tabernacles, qui les obligeait tous à se transporter dans Jérusalem, pour la célébrer, parce qu'ils ne pouvaient sacrifier que dans le Temple [3]. C'est pourquoi les parents de Jésus qui allaient pour ce sujet à cette grande ville, vinrent le trouver pour lui offrir leur compagnie, s'il voulait y venir avec eux, et pour l'exciter à faire ce voyage avec éclat et une sorte de pompe et de magnificence. Ils lui remontrèrent que jamais il ne trouverait une plus belle occasion de se faire connaître; que la Galilée n'était pas digne qu'il s'y arrêtât, puis-

[1] Dixerunt ad eum fratres ejus : transi hinc et vade in Judæam ut et D scipuli tui videant opera tua quæ facis, nemo quippe in occulto quid facit, et quærit, ipse in palam esse ; si hæc facis, manifesta teipsum mundo etc. Ibid. *S. Matth.* x.

[2] Omni negotio tempus est et opportunitas. *Eccli.* VIII.

[3] Erat in proximo, dies festus Judæorum, scenopegia. Ita dicta a fig ndis tabernaculiis prout precipitur. *S. Luc.* XXIII.

qu'elle n'était pleine que de pêcheurs, de marchands de poisson, et d'autres gens de semblable condition, qui ne méritaient pas qu'il fît des miracles pour eux, et qui ne pouvaient pas lui donner une grande réputation. C'était, suivant eux, dans cette capitale de la Judée, et en ce jour solennel qu'il devait faire éclater ses miracles, puisqu'il se ferait admirer non pas seulement par les principaux des Juifs, qui en seraient les témoins, mais encore par toutes les nations de la terre, qui s'y rencontreraient, ce qui serait cause qu'on parlerait de lui dans tout le monde.

Entendez-vous comme le monde parle à Notre-Seigneur? Nous verrons bientôt sa réponse. Mais arrêtons-nous un peu, à considérer que c'est ainsi que le monde nous parle, et nous porte à faire tout ce que nous faisons, sans y prendre autrement garde, ce qui a lieu de trois façons. Premièrement, il se peut faire que le monde, c'est-à-dire nos parents, nos amis, nos confrères, ou qui que ce soit, nous parle de la sorte et nous excite effectivement à paraître, à nous pousser, à nous faire valoir, à prendre telle ou telle charge, à entreprendre telle ou telle action [1]. Il n'y a que trop de langues, qui tiennent ces discours, et trop d'oreilles qui les écoutent. Secondement, on ne nous parlera peut-être pas ainsi à nous-même; mais le monde qui ne parle que de grandeurs, que de vanités, que de choses semblables, nous laisse une ambition, et un désir de faire comme il dit, et de nous mettre dans la condition que nous entendons être approuvée, considérée, et glorifiée par ce monde. Voilà comme le monde nous fait rechercher les grandeurs, en parlant avec estime de ces mêmes grandeurs. En effet, nous nous appliquons à ce qu'il en dit, nous aimons ce qu'il préconise, et nous haïssons ce qu'il décrie; et c'est ce qui faisait dire à Notre-Seigneur : Malheur au monde pour les scandales qui en arrivent, et à cause des occasions qu'on en prend de mal faire [2].

[1] Faciamus et ipsi nobis nomen. *S. Mac.* v.

Ipsi de mundo sunt, ideo de mundo loquuntur, et mundus eos audit. *S. Joan.* IV.

[2] Væ mundo a scandalis. *S. Matth.* XVIII.

Vir vanus in superbiam erigitur *Job.* XV.

Troisièmement, quand le monde même ne parlerait point ainsi, nous avons au dedans de nous la concupiscence qui fait le monde, et qui lui fait tenir ce langage, qui nous porte à l'ambition et à la vanité, d'autant plus puissamment qu'elle nous parle de plus près, plus souvent, et plus naturellement[1]. A peine se présente-t-il quelque chose à faire, que ce monde qui parle au-dedans nous, ne nous remontre, si nous devons en recueillir de l'honneur ou du mépris, et ne nous porte à agir, ou à ne pas agir selon qu'il y a de l'honneur ou du mépris. Voilà comment toutes nos affections, nos craintes, nos désirs, nos joies et nos tristesses se forment sur ces discours du monde. Voilà comment nos actions en émanent, et comment toute notre vie se passe à l'écouter, et à suivre ce que nous dit ce mauvais monde; il a tant d'ascendant sur nos esprits, qu'il nous suffit, sans autre raison, pour faire ou ne pas faire ce qu'il nous dit, qu'une action soit selon ses idées, quand même elle serait contre la raison. O mon Dieu, ne me parlez-vous point, et ne m'apprenez-vous point aussi, comment je dois me comporter dans mes actions, contre ce que me suggère ce mauvais monde... Mon Fils, je suis toujours présent et toujours prêt pour te parler et pour t'apprendre ton devoir, mais tu n'es ni toujours présent ni toujours prêt pour m'écouter.

TROISIÈME POINT.

NOTRE-SEIGNEUR REJETTE LE CONSEIL DES SIENS, ET NOUS APPREND QU'IL NE FAUT RIEN FAIRE QU'EN SON TEMPS.

Notre-Seigneur avait bien résolu de se transporter à Jérusalem, et d'assister à la fête qui s'y célébrait, comme en effet il y alla; mais il ne voulut pas y aller de la façon que le monde lui proposait. Il répondit à ses parents comme s'il n'y eût point voulu aller, rejetant leur dessein qu'il n'approuvait pas, et ne leur en donnant point d'autre raison; sinon que, *son temps*

[1] Cunctis diebus suis impius superbit. Ibid. xv.
Væ qui trahitis iniquitatem in funiculis vanitatis. *Isaiæ*. v.

n'était pas encore venu [1]. Ce n'était pas encore le temps de faire son entrée solennelle dans la ville, comme il la fit ensuite; et il ne voulait rien précipiter, malgré tout ce que le monde lui pouvait dire. Oh la belle réponse! ô l'importante leçon! Voilà justement ce qu'il nous fallait apprendre, pour avoir de quoi répondre au monde qui nous parle de vanité, et qui nous pousse à entrer dans ses vues dans tout ce que nous faisons : *Il n'est pas temps*, devons-nous dire : *Notre temps n'est pas venu.* Il n'est pas à propos ; il faut attendre, il faut voir ce qui est à propos de faire ou de laisser.

Comprenons bien ces paroles pour nous en servir contre la vanité, et les autres mouvements déréglés de la nature, qui se mêlent à nos actions et les gâtent; et pour les bien comprendre, donnons leur ces trois sens. Le premier, que tandis que nous sommes en ce monde, ce n'est pas le temps de chercher de la gloire; c'est le temps de semer et de combattre, la recolte, et le triomphe sont réservés au ciel, c'est là que la gloire se donne et non pas en cette vie [2].

Le second, que encore que nous puissions recevoir en cette vie quelque gloire et quelque honneur, nous ne devons néanmoins pas les rechercher; quand la convoitise nous les présente, ce n'est pas le temps de les recevoir. Nous devons seulement accepter cette gloire, quand elle nous vient contre notre attente et notre gré, et que nous n'avons point d'autre motif pour la recevoir, que parce que c'est Dieu qui nous l'offre, et que nous la recevons comme nous recevons la santé, le beau temps et les autres biens de sa part, et comme nous prendrions le mépris s'il nous l'envoyait. Mais ce n'est pas seulement la vanite, qui se jette au devant de nos actions pour s'en rendre la maîtresse;

[1] Dixit ergo eis Jesus : Tempus meum nondum advenit, tempus autem vestrum semper est paratum. Non potest mundus odisse vos, me autem odit, quia ego testimonium perhibeo de illo quod opera ejus mala sunt ; vos ascendite ad diem festum hunc : ego autem non ascendo ad diem festum istum, quia meum tempus nondum impletum est. Hæc cum dixisset ipse mansit in Galilæa. *S. Joan.* VII.

[2] Non præmiorum hoc tempus est, sed cædis ac periculorum tempus præsens est. S. Chrys.

c'est encore le plaisir et l'intérêt, d'où viennent tant de mouvements déréglés, d'empressements, de précipitation, d'inconsidération, qui nous donnent sujet de reconnaître, que nous agissons plutôt par impétuosité de nature, que par le mouvement de la raison, ou l'inspiration de grâce.

Le troisième sens de ces paroles : *Mon temps n'est pas encore venu;* et celui que nous prenons pour la fin principale de cette méditation : C'est qu'il ne faut jamais rien entreprendre mal à propos et avant le temps, puisqu'il n'y a aucune affaire, qui n'ait son temps propre, où elle se fait mieux, que dans un autre. Il ne faut point se précipiter avant ce temps, quoi qu'en dise le monde, ou que la nature nous suggère; comme aussi il ne faut pas tarder quand il est venu; mais s'y accorder et imiter la divine Sagesse, qui a bien fait toutes choses en son temps, ainsi que dit le Sage [1]. C'est le propre de la sagesse et de la prudence de se comporter ainsi, en prenant garde à toutes les circonstances de lieu, de temps, et autres qui accompagnent chaque action; et de là nous reviennent entre autres trois grands biens. Le premier, qu'on s'accoutume ainsi à se régler et à se tenir dans l'ordre, en réglant ses actions par la vertu, sans se laisser aller au caprice et à la passion [2]! Oh quel bonheur! Le second, que tout en réussit mieux, et quand même le succès n'en serait pas plus heureux, il vaut mieux faillir avec conseil, que d'agir en étourdi et à l'aventure; car le succès et l'issue des entreprises n'est pas en notre puissance; il nous suffit d'y avoir apporté ce qui dépend de nous, et d'attendre ensuite ce qu'il plaira à Dieu d'en disposer.

Mais le troisième et le plus considérable avantage qui en revient, est, que comme le plus grand bien que nous devions

[1] Cuncta fecit bona in tempore suo. *Eccli.* III.

Vera prudentia eorum quæ agenda et non agenda sunt, cognitio est, quam si quis recte sectatus fuerit, nunquam ab officio virtuteque abscedet. S. Bas. *in princ. pro.*

[2] Cor boni consilii statue tecum, non est enim tibi aliud pluris illo. *Eccli.* LVII

Hæc dicit Dominus: In tempore placito exaudivi te, et in die salutis auxiliatus sum tui. *Isaiæ.* XLIX.

rechercher dans nos actions, c'est qu'elles nous servent et nous réussissent pour la gloire de Dieu et la vie éternelle ; jamais elles n'atteindront plus surement ce but, que quand elles seront mieux faites en leurs temps. En effet, ce temps étant ordonné par la divine providence, sa grâce et son assistance y est unie, et comme attachée ; par elle, on fera ce que Dieu veut qu'on fasse, on lui plaira et on avancera son salut, en faisant sa volonté[1]. Et que sauriez-vous désirer de plus avantageux ?... Si au contraire vous écoutez le mouvement de la nature, qui vous porte à devancer, ou à ne pas suivre le temps et l'occasion, qui vous a promis la grâce pour bien faire et pour mériter, et que prétendez-vous sans la grâce et sans mérite[2] ? Oh que nous nous trompons sur ce point !... N'est-il pas vrai ? et n'y voulez vous point mettre ordre ?... O mon Dieu ! il est vrai que c'est là mon malheur, j'ai plutôt dit ce que je dis, et fait ce que je fais, que d'y avoir pensé ; mais c'est mon naturel qui est ainsi prompt et qui m'emporte. Mon fils, c'est pour te délivrer de ce malheur que je t'avertis d'y penser, et c'est pour retenir ce naturel qui est si prompt, que je te présente mon exemple et ma grâce.

TROISIÈME POINT.

NOTRE SEIGNEUR ALLANT A CETTE FÊTE, NOUS APPREND QUE SI NOUS NE DEVONS RIEN FAIRE POUR LE MONDE, NOUS NE DEVONS AUSSI RIEN NÉGLIGER A CAUSE DE LUI.

Quand donc notre Seigneur vit que le temps était venu, il s'en alla droit en Jérusalem, et au temple. Il savait fort bien qu'il ne serait pas bien reçu de tout le monde, et que, tandis que quelques uns le regarderaient comme un prophète, la plupart dirait hautement qu'il n'était qu'un séducteur. Il savait bien que les Pharisiens qui s'étaient déjà scandalisés de sa doctrine, feraient ce qu'ils pourraient pour le contredire, et que même ils conspireraient contre sa vie, qu'ils ne cherchaient qu'à lui ôter. En

[1] Adjuvantes exhortamur, ne in vacuum gratiam Dei recipiatis. Ait enim : Tempore accepto exaudivi te, et in die salutis adjuvi te. II *Cor.* VI.

[2] Væ his qui dereliquerunt vias rectas, et diverterunt in vias pravas ; Et quid facient cum inspicere cœperit. *Eccli.* IV.

effet, ils s'étonnaient déjà qu'il ne fut point venu à cette solennité, où ils espéraient le surprendre et s'emparer de sa personne. Cependant quoi qu'il sache tout cela, il veut s'exposer à la rage de ses ennemis, et aux discours d'un peuple insolent, parce que telle est la volonté de son Père, parce que tel est l'ordre qu'il en a reçu. C'est pourquoi sitôt qu'il fut arrivé, et qu'il leur parla, il leur dit publiquement que la doctrine qu'il leur enseignait, n'était pas une doctrine qu'il eut inventée, mais qu'il l'avait reçue de son Père : et que s'il la prêchait, ce n'était que pour obéir à son Père, qui lui avait donné sa mission. Ce qu'il disait non-seulement pour instruire les Juifs qui l'écoutaient ; mais pour nous faire encore une leçon, et nous donner un autre exemple, qui nous apprendra que s'il ne faut pas faire quelque chose simplement par égard pour les hommes, il ne faut pas aussi que la crainte des hommes, nous empêche de faire ce que Dieu désire de nous. Car comme il n'a point voulu aller au temple de Jérusalem pour complaire à ses parents, au jour qu'il n'avait pas l'ordre de son Père : aussi n'a-t-il pas hésité à s'y rendre, quand son Père le lui ordonna, malgré les sentiments hostiles des Pharisiens qui l'y attendent, afin de le confondre et de le décréditer, s'ils peuvent. Ils nous montre ainsi que, comme le seul désir de plaire aux hommes, ne doit pas être un motif suffisant pour nous porter à quelque action ; aussi la crainte de de leur déplaire, ne doit pas être capable de nous empêcher de faire ce qui est de notre devoir[2]. Oh ! qu'il est vrai que cette doctrine de mon Jésus n'est pas la doctrine d'un homme ! car les hommes n'ont pas coutume d'apprendre ces maximes, et

[1] Ut autem ascenderunt fratres ejus, tunc et ipse ascendit ad diem festum non manifestè, sed quasi in occulto. Judæi ergo quærebant eum in die festo, et dicebant. Ubi est ille ? Et murmur multum erat in turba de eo, quidam enim dicebant quia bonus est, alii autem dicebant, non, sed seducit turbas. Jam autem die festo mediante ascendit Jesus in templum, et docebat. Et mirabantur Judæi dicentes : Quomodo hic litterascit, cum non didicerit ? Respondit eis Jesus et dixit : Mea doctrina non est mea, sed ejus qui misit me. *S. Joan.* VII.

[2] Unusquisque vestrum proximo suo placeat in bonum ad ædificationem. Et enim Christus non sibi placuit, sed sicut scriptum est : Improperia improperantium sibi ceciderunt super me. *Rom.* XV.

encore moins de les pratiquer : Il fallait qu'un Dieu s'incarnât pour nous en donner l'exemple et la leçon ; et il n'appartient qu'à lui de faire tout ce qu'il doit faire, nonobstant ce qu'en puissent dire les hommes, et de continuer à le bien faire, encore qu'ils ne reconnaissent ses faveurs qu'avec des ingratitudes et des reproches.

O mon maître ! quand serai-je véritablement votre disciple, pour apprendre parfaitement cette doctrine, qui m'enseigne à ne rien faire, et à ne rien négliger par égard pour le monde?... Mon fils, ce sera dès maintenant si tu le veux ; et ne te persuade pas qu'il faille être un grand docteur, ou attendre plus longtemps à être mon disciple, pour apprendre cette doctrine ; car c'est plutôt en apprenant cette doctrine, et en la pratiquant dans toutes les occasions, que tu deviendras bien savant, et que tu seras mon disciple; c'est par la méditation qu'on étudie, et c'est par l'action qu'on devient maître.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Jésus-Christ est conseillé par ses proches de se manifester au monde.

Des parents de Notre-Seigneur lui parlèrent un jour de se faire connaître, et d'aller en la ville de Jérusalem avec l'éclat qu'il pouvait se donner par sa doctrine, sa vertu et ses miracles. Nos convoitises nous disent tous les jours de nous pousser dans le monde, de faire parler de nous, afin qu'on nous tienne pour un saint, un homme capable, un bon esprit, en un mot qu'on nous estime plus que les autres. Le monde ne s'entretient d'autres discours; et encore, s'il n'y avait que le monde pour nous répéter ces discours, il suffirait de le fuir pour s'en défaire. Mais quand ce sont les passions et les convoitises qui vous tiennent ces discours, vous avez beau sortir du monde et le fuir, vous vous parlez vous-mêmes, vous vous écoutez, vous vous persuadez, sans que personne y contredise; car il n'y a personne que vous seul, et vous n'avez pas la force de vous contredire; vous aimez trop ce qu'on vous persuade, et seriez bien fâché d'y voir du mal, de peur de ne le pas aimer. Voilà comment nous devenons mauvais,

quoiqu'il semble que nous haïssons le mal, nous nous trahissons nous-mêmes, et nous nous faisons mauvais en nous dissimulant le mal.

DEUXIÈME POINT.

Notre-Seigneur rejette le conseil des siens, et nous apprend qu'il ne faut rien faire qu'en son temps.

Mon temps n'est pas encore venu, disait Notre-Seigneur aux siens. Belle réponse! bien capable de nous apprendre à ne rien faire pour tous les mouvements que nous ressentons d'agir, quand la raison nous fait voir que ce n'est ni le lieu ni le temps de l'action. Toute affaire a son temps et ses occasions, dit le Sage, et comme ce temps est ordonné de Dieu, vous ne ferez jamais l'affaire selon l'ordre et avec succès si vous ne la faites en ce temps-là; car le meilleur succès d'une affaire, c'est quand elle vous réussit pour la gloire de Dieu et pour votre salut : et n'attendez pas qu'elle vous réussisse jamais mieux pour ces fins, que quand elle est faite en son temps. Dieu y donne alors sa grâce et sa bénédiction ; mais si vous la faites à votre fantaisie, qui vous a promis cette grâce? Voudriez-vous semer quand il faut moissonner, et moissonner quand il faut semer?.... Et penseriez-vous en renversant ainsi les saisons, que Dieu fût obligé de vous donner un autre soleil, et de faire rouler autrement les cieux que leur ordre ne le comporte? Et que n'en jugez-vous de même de toutes vos actions, puisqu'elles ont aussi leurs saisons et leurs temps, et que les grâces ne sont souvent pas moins fixées au temps, que le soleil aux mois et aux saisons.

Grand Dieu! que vous êtes bon d'abaisser ainsi votre grandeur à nous marquer nos heures, notre temps et nos ordres, pour nous apprendre à tous ce que nous avons à faire afin que nous le fassions dignement. Mais d'où vient donc que nous ne le suivons pas? C'est que cet ordre étant marqué selon la sagesse de Dieu, et non pas selon nos caprices, nous aimons toujours mieux suivre ces derniers, que non pas la sagesse de Dieu. Voyez si cela n'est pas déplorable!...

TROISIÈME POINT.

Il n'alla donc à Jérusalem, que selon qu'il jugea être plus à propos.

Notre-Seigneur n'alla donc pas avant le temps à Jérusalem; mais aussi il y alla quand le temps fut venu. Il n'y alla point, quoique ses parents lui persuadassent d'y aller; et il y alla, quoique ses ennemis qui l'attendaient là pour lui nuire, dussent l'en détourner. Car, comme il ne faisait

rien par considération du monde, aussi n'omettait-il rien pour ce sujet. Et comme il y a autant de danger, à ne pas faire ce qu'on doit faire par respect humain, qu'à faire ce qu'on ne doit pas faire, notre bon Maître nous à voulu instruire et donner l'exemple de l'un et de l'autre, afin que l'imitant, nous puissions dire comme lui, que le prince de ce monde n'a rien trouvé en nous.

Il était si dépouillé de toutes choses de ce monde, qu'il disait en prêchant au temple où il alla, que sa doctrine même n'était pas de lui, mais de son Père, comme s'il nous eût dit : Je ne veux rien faire que par les ordres de mon Père, je ne veux prêcher et convertir que comme il le veut, ce n'est pas moi qui me porte à parler et à prêcher, c'est mon Père qui me l'ordonne, et je ne le fais simplement, que parce qu'il me l'ordonne. Oh! la belle doctrine, si elle était aussi bien pratiquée, comme elle est enseignée! Mon bon Jésus, pourquoi ne me la faites-vous pas aussi bien pratiquer que vous l'avez enseignée, puisque c'est aussi la volonté de votre Père que je la pratique, comme c'était sa volonté que vous l'enseignassiez? Oui, mon fils, mais ne sais-tu pas bien que c'est encore sa volonté que tu coopères avec mes grâces, et que si j'ai pu enseigner cette doctrine sans toi, je ne dois pas te la faire pratiquer, sans que tu veuilles travailler avec moi....

JEUDI.

DE L'INDIFFÉRENCE QUI NOUS EST NÉCESSAIRE POUR CONNAITRE ET POUR FAIRE EN TOUTES NOS ACTIONS LA VOLONTÉ DE DIEU.

Si quelqu'un est prêt à faire la volonté de mon Père, il saura si ma doctrine n'est pas de Dieu[1].

Le Sujet. Notre-Seigneur ne laissa pas de prêcher au temple, malgré les mauvais desseins que les Pharisiens avaient contre sa perssnne, et les médisances que le peuple faisait de lui. Et entr'autres choses, il leur dit : Apprenez que si quelqu'un avait un vrai désir d'obéir à Dieu mon Père,

[1] Si quis voluerit voluntatem ejus facere, cognoscet de doctrina, utrum ex Deo sit. *S. Joan.* VII.

il connaîtrait clairement que c'est de lui, que vient la doctrine que j'enseigne. Comme s'il leur eût dit, que la seule cause pour laquelle ils méprisaient sa doctrine, c'est qu'ils ne voulaient pas la mettre en pratique; parce que s'ils, avaient eu dessein d'y conformer leur vie, ils auraient vu qu'il n'y a rien de plus divin que ses maximes.

La Fin est qu'il faut savoir ne jamais apporter un jugement préoccupé par quelque désir, si l'on veut connaître ce que Dieu veut que nous fassions, en quelque chose que ce soit; afin de connaître mieux les vrais sentiments et les vrais désirs de cette sainte volonté, qui ne se découvre à nous que quand nous sommes indifférents, et prêts à faire ce qu'elle nous ordonnera.

La Forme est en ces trois points :

1° Combien il est désirable de connaître, et de suivre la volonté de Dieu dans toutes nos actions.

2° Il est à craindre que nous ne sachions pas la discerner, si nous sommes attachés à quelque chose, qui nous empêche de vouloir pratiquer ce qui nous serait déclaré touchant la volonté de Dieu.

3° Il est donc important de nous tenir indifférents, et d'être toujours prêts à faire ce que nous connaîtrons être selon le désir de Dieu, afin de nous rendre capables par cette résignation, d'entrer plus avant de jour en jour dans les sentiments et dans les volontés de notre Dieu.

PREMIER POINT.

COMBIEN IL EST DÉSIRABLE DE CONNAITRE, ET DE SUIVRE LA VOLONTÉ DE DIEU DANS TOUTES NOS ACTIONS.

Certes, les Juifs eussent été heureux s'ils eussent compris la doctrine que Notre-Seigneur leur enseignait, et nos âmes aussi seraient heureuses, si elles comprenaient bien les instructions qu'il leur donne tous les jours. Quoi de plus désirable que d'avoir un esprit bien instruit, une raison bien éclairée, un jugement bien formé et une volonté bien réglée? Or, y a-t-il quelqu'un dont on puisse mieux espérer ces avantages, que de l'adorable personne du Fils de Dieu, qui nous manifeste les volontés de son Père d'une manière si claire et si intelligible, qu'il ne faut que l'écouter et le croire, pour savoir tout ce qu'il faut savoir pour être saint. Remarquez que ce qui peut décider

un auditeur à écouter attentivement celui qui enseigne, se rapporte à ces trois points, qui se retrouvent parfaitement en notre sujet. Le premier c'est la qualité du maître qui parle, le second, l'importance du sujet dont il parle, et le troisième, la façon dont il en parle.

Or, premièrement, c'est Jésus qui parle ; c'est le Verbe et la parole du Père, c'est sa sagesse, c'est celui qu'il nous a envoyé pour nous parler de sa part, et pour nous faire connaître ses volontés [1]. Pourrait-on désirer un maître plus capable et plus digne... Parlez, ô mon Jésus, car voilà votre serviteur qui vous écoute.

Ce qu'il enseigne ici en second lieu, c'est le sujet le plus intéressant du monde ; il s'agit de connaître et de faire les volontés de Dieu. Rien n'est désirable que le bien, et plus le bien est grand, plus il mérite d'être désiré. Or, la volonté de Dieu, est le plus grand bien que nous puissions nous proposer sur la terre, et dont nous puissions être capables. Tout le bien est, ou honnête, ou utile, ou délectable, selon que ces trois qualités se retrouvent dans un bien ; ce bien en devient plus grand. C'est en quoi la volonté de Dieu doit être reconnue pour un bien véritablement grand et désirable ; car c'est elle qui fait proprement le bien honnête, c'est elle qui dresse et forme la raison, et c'est la raison bien formée qui fait tout le bien, qu'on n'appelle honnête, que par son rapport et sa conformité à la droite raison. C'est encore le bien utile que la volonté de Dieu ; car c'est la cause de tous les autres biens, soit temporels, soit spirituels, soit éternels. C'est enfin le bien le plus délectable, car c'est la possession de Dieu et la béatitude de l'âme sur cette terre, jusqu'à ce qu'elle le voie au Ciel. Ce qu'est la vue de Dieu en paradis, sa volonté l'est sur la terre ; l'âme s'y repose comme dans son unique bonheur, hors duquel elle ne saurait trouver de repos, et où elle se trouve si parfaitement contente, qu'elle ne désirerait pas le voir pour être

[1] Deum nemo vidit unquam : Unigenitus qui est in sinu Patris, ipse enarravit. *S. Joan.* I.

plus heureuse, si ce n'était sa volonté qu'elle le vît[1]. Voyez donc quel bien c'est que cette divine volonté, combien il mérite d'être aimé.

Quel bonheur d'entendre Jésus qui nous parle de ce grand bien, vu surtout qu'il en parle avec tant de connaissance et de clarté, que comme il fait entendre en général qu'il n'y a aucun bien pareil à la volonté de Dieu, aussi fait-il connaître en particulier quelle est cette volonté divine, et comment il la faut exécuter.

Que vous en dit-il maintenant? Qu'y a-t-il à faire ou à omettre pour le moment, selon qu'il vous fait connaître que Dieu le veut!... Ecoutez bien et voyez s'il ne reste point en vous quelque vanité, ou quelque attache aux créatures, car infailliblement il vous parlera là-dessus ; car c'est une des volontés de Dieu, sur laquelle il insiste le plus, à savoir que nous purifiions notre âme de toutes ses affections mauvaises.

DEUXIÈME POINT.

CETTE SAINTE INDIFFÉRENCE EST NÉCESSAIRE POUR CONNAITRE ET EXÉCUTER LA VOLONTÉ DE DIEU.

Comment donc les Juifs ayant un tel Maître, qui les instruisait sur un sujet si important, et d'une façon si méthodique, ne se rendaient-ils pas, et ne se convertissaient-ils point? Nous les voyons, au contraire, s'élever contre lui, et s'y opposer si formellement qu'ils se déclaraient ses ennemis, et lui contredisaient dans tout ce qu'il leur disait? En voici la raison qui a été racontée d'avance par un sage : C'est qu'ils étaient passionnés pour les façons d'agir du monde, tellement remplis de ses maximes, et tellement adonnés à ses vices, qu'ils n'avaient aucun désir de réformer leur jugement et leurs mœurs, si bien qu'ils ne voulaient pas se donner le loisir de comprendre cette sainte doctrine qui ne s'accordait pas avec leur vie[2].

[1] Nihil melius est quam timor Domini, et nihil dulcius quam respicere in mandatis Domini. *Eccli.* XIII.

[2] Circumveniamus justum, quoniam inutilis est nobis, et contrarius est operibus nostris, et improperat nobis peccata legis, et diffamat in nos peccata disciplinæ

Et voilà justement ce qui nous empêche tous les jours, de profiter des enseignements que Jésus-Christ nous donne, quand il nous parle extérieurement par les lectures spirituelles, et par les prédications, ou intérieurement par de bonnes inspirations. Car si nous y voulons réfléchir sérieusement, nous verrons qu'il y a toujours dans notre cœur quelque passion mauvaise, ou quelque désir déréglé qui absorbent notre raison, de telle sorte qu'il semble qu'elle ne saurait voir ce que Dieu demande de nous, ou qu'elle le voit d'une manière tellement confuse, qu'elle n'a point assez de lumière pour déterminer notre volonté à l'embrasser. Du reste, notre volonté elle-même est déjà séduite par cette passion ou cette affection déréglée, de telle sorte quelle ne peut presque plus s'en déprendre.

Ne craignez point de vous examiner encore un peu sur cette vérité, quoique vous l'ayez déjà méditée plus d'une fois; car vous trouverez ou que vous n'avez jamais cru, ou que vous ne croyez plus les maximes de l'Evangile, qui nous déclarent ce que nous devons faire pour notre perfection. Les sentiments du monde ont corrompu vos goûts et votre imagination; et votre imagination avec vos goûts ont suborné votre jugement et votre volonté. N'est-ce pas ce même Jésus-Christ qui vous a enseigné qu'il valait mieux donner notre robe à celui qui nous enlevait notre manteau, plutôt que de se mettre en peine de recouvrer ce qu'il nous avait dérobé [1]; qu'il valait mieux tendre l'autre joue à celui qui venait de nous donner un soufflet, que de penser à lui en rendre un autre; qu'il fallait bénir ceux qui nous maudissaient; craindre les biens, les louanges et les honneurs plus que le mépris et la misère, et recevoir les afflictions et les mépris comme les plus grands biens qui puissent nous arriver en cette vie?...

Sérieusement voyons, comprenez-vous bien la vérité de ces

nostræ. Factus est nobis in traductionem cogitationum nostrarum. Gravis est nobis etiam ad videndum, quoniam dissimilis est aliis vita illius, et immutatæ sunt viæ ejus : Tanquam nugaces æstimati sumus ab illo, et abstinet se a viis nostris, tanquam ab immunditiis, etc. *Sap.* II, v. 12, 14 et seq.

[1] *S. Matth.* v.

maximes infaillibles, qui sont les premiers principes de la vérité chrétienne, pour régler nos actions selon le dessein adorable, que Dieu a de se faire un peuple choisi, et un monde parfait [1]?... Les croyez-vous seulement?... Mais pourquoi avez-vous tant de peine à les comprendre et à les croire, si ce n'est parce que vous ne sauriez vous décider à les mettre en pratique? Et pourquoi ne voulez-vous pas les pratiquer, si ce n'est parce que vous avez quelque désir ou quelque passion, qui ne s'accorde pas avec ces vérités? Mais quoi ! faut-il que nous croyions tellement à nos imaginations et aux folies du monde, qu'à cause d'elles nous ne croyions pas à la sagesse divine, qui s'est incarnée pour nous parler [2]? Faut-il qu'un caprice nous engage tellement, que notre volonté n'ait presque plus la liberté d'obéir et de complaire à Dieu? Quoi le monde et la sensualité l'emporteraient-ils sur la raison et la grâce, et nos mauvaises habitudes, sur la vertu?... Oh ! sottise de l'esprit humain, oh ! faiblesse de nos volontés. Et n'est-ce pas ce qu'a dit l'Evangéliste bien-aimé, que la lumière avait éclairé le monde, et que les hommes avaient fermé les yeux, de peur de la voir, et qu'ils ont mieux aimé vivre dans les ténèbres que de la recevoir? Ils ont été si aveuglés qu'ils ont chéri leur aveuglement, de peur d'être contraints d'ouvrir les yeux à la lumière; ils ont craint de voir la lumière, de peur qu'elle ne leur découvrît la beauté de leur devoir, parce qu'ils n'y avaient point d'affection ; et de peur qu'elle ne leur montrât la laideur de leurs passions, parce qu'ils aimaient ces mêmes passions. Oh! malheureux aveuglement de notre volonté, qui préfère ainsi les ténèbres à la lumière, l'erreur à la vérité, la malice à la bonté, le monde à Dieu, et le caprice à la raison !... Mon Dieu, qui avez tiré des ténèbres la première lumière qui a éclairé tout ce monde, éclairez-moi dans

[1] Ut nos redimeret ab omni iniquitate, et mundaret sibi populum acceptabilem, sectatorem bonorum operum. *Tit.* XI.

[2] Lux venit in mundum, et dilexerunt homines magis tenebras quam lucem . erant enim eorum mala opera. Omnis enim qui male agit odit lucem, ut non arguantur opera ejus. S *Joan.* III.

Venit lux homines excitans et admonens cognoscere sua mala. *Glossæ.*

cet aveuglement; faites que je connaisse l'obligation que j'ai de suivre vos lumières, en reconnaissant le tort que j'ai de les éviter ; et puisqu'il n'y a que la passion qui m'aveugle, faites-moi connaître le mal de cette passion, par la connaissance du mal de l'aveuglement qu'elle me cause.

TROISIÈME POINT.

COMBIEN IL EST IMPORTANT DE NOUS TENIR INDIFFÉRENTS, ET D'ÊTRE PRETS A FAIRE, CE QUE NOUS CONNAITRONS ÊTRE SELON DÉSIR DE DIEU.

Il est vrai que la doctrine de Jésus-Christ pouvait paraître nouvelle aux Juifs, qui n'avaient jamais si bien entendu parler de ces maximes surnaturelles, qui nous apprennent à ne vivre plus selon les sentiments de la nature; mais vous, qui avez été nourri dans cette sainte doctrine, et qui l'avez si souvent méditée, comment en êtes-vous encore à la croire, ou à conformer vos actions à la croyance que vous en devez avoir?... Et si cela ne vient que de ce que vous avez l'esprit prévenu par l'affection de quelque chose, comment ne le dégagez-vous pas de tout ce qui l'arrête, qui l'empêche de croire ce qu'il entend, ou de conformer sa conduite à ce qu'il croit?...Ne voyez-vous pas l'importance qu'il y a de vous tenir indifférent et affranchi de toutes ces attaches, puisque, autrement, vous ne sauriez faire ce que vous croyez, ni même croire ce que vous entendez? Il faut lever les ancres, et couper plutôt les cordes qui les attachent, que de manquer à tendre les voiles, et à suivre le bon vent qui commande de démarrer[1].Puisque nous sommes contraints d'avouer qu'il n'y a que ces attaches, qui nous empêchent de connaître, et de faire toutes les volontés de Dieu, ne sommes-nous pas obligés de reconnaître, qu'il n'y aura que l'indifférence opposée à ces attaches, qui nous fera connaître ces volontés pour les pratiquer, et qui nous les fera pratiquer pour les connaître? Il faut donc particulièrement nous étudier à être indifférents à tout, pour être prêts à tout ce qu'il faut faire, afin de mieux connaître en-

[1] Funem magis præscinde quam solve. S. Hieron.

core tout ce que nous avons à faire. C'est pourquoi Notre-Seigneur disait aux Juifs, que si on se mettait à pratiquer ce qu'on sait, sans s'arrêter à ce qui peut nous en empêcher, nous en saurions bien davantage.

Arrêtons-nous un instant sur cette considération, afin de la bien comprendre.... Nous désirons connaître la vraie science du salut. Eh bien, nous ne la connaîtrons jamais mieux qu'en la pratiquant... Voici l'un des caractères les plus admirables de la doctrine de Notre-Seigneur. Si on l'écoute, si on la médite avec un esprit libre, un cœur saintement indifférent aux choses du monde, elle illumine l'âme et montre ce qu'on doit faire; et de plus si l'on est fidèle à faire ce qu'elle inspire, alors elle donne de plus en plus de nouvelles lumières, qui nous font encore mieux connaître nos devoirs, et nous déterminent à les remplir avec plus de ferveur... C'est dans ce sens que l'Ecriture dit que notre entendement est dans nos mains, et que nos mains nous donnent conseil [1], parce que, en effet, on ne sait jamais mieux ce qu'on apprend, que quand on l'apprend par expérience. Personne n'apprécie mieux le bonheur de la pauvreté d'esprit, que celui qui est pauvre d'esprit, selon sa condition et son état. Personne ne comprend mieux combien il est vrai que ceux-là sont les plus contents, les plus grands, et les plus courageux, qui sont les plus affligés; les plus humiliés et les plus doux, que ceux qui se sont exercés dans la pratique de la patience, de l'humilité et de la douceur. Vous saurez quelque jour ce que vous ne savez pas maintenant [2], dit Notre-Seigneur à saint Pierre, qui ne pouvait comprendre l'humilité de ce bon Maître, lequel abaissait sa divine grandeur, jusqu'à laver les pieds de ses Apôtres. Il voulait lui dire qu'il apprendrait par son expérience, l'excellence de cette vertu qu'il ne pouvait encore comprendre, quand, à l'exemple de son Seigneur, il aurait rendu de semblables services à ceux qui seraient sous sa conduite. C'est

[1] In intellectibus manuum suarum deduxit eos. *Psalm.* LXXVII.
Operata est consilio manuum suarum. *Prov.* XXXI.

[2] Quod ego facio, tu nescis modo, scies autem posteà. *S. Joan.* II.

pour cela que David proteste qu'il en a plus eu que les autres, parce qu'il en a plus fait que les autres, et qu'il n'a pas seulement appris les commandements, mais que, comme l'interprète saint Grégoire, en gardant les commandements, il s'est acquis une grande facilité à comprendre toutes les Ecritures [1]. C'est pour cela qu'il est dit de Notre-Seigneur, qu'il apprenait tous les jours par sa patience; et par ses souffrances ce que c'était que d'obéir [2]. C'est pour cela aussi que saint Paul assure que ceux-là sont plus capables de juger du bien et du mal, et de discerner l'un avec l'autre, qui se sont acquis par l'usage une grande discrétion qui forme le jugement. D'où l'on peut conclure, que pour bien faire ses actions, il ne faut que les faire selon toute la perfection que l'on sait : et ainsi, on acquerra de nouvelles connaissances, qui nous apprendront à les faire encore plus excellemment et plus saintement.

En conséquence, ne vous mettez pas tant en peine de chercher comment il faut faire, que de bien examiner si vous faites, comme vous savez; car vous en savez assez. En effet, vous savez assez comme il faut se comporter à table, dans la conversation, à l'étude, et dans vos actions; et si vous vous comportez, comme vous savez qu'il faut s'y comporter, votre fidélité rendra toujours votre connaissance plus éclairée, comme votre connaissance rendra votre action plus accomplie. Votre entendement rendra votre volonté plus droite, et votre volonté rendra votre entendement plus capable. Tandis que ceux qui ne font pas ce qu'ils savent qu'ils doivent faire, perdent à la fin leurs lumières par cette négligence affectée, et, comme dit le Sage, s'engagent de plus en plus dans les ténèbres, qui ne leur permettent pas même de voir les précipices où ils se vont jeter[3].

[1] Super omnes docentes me intellexi. Super senes intellexi, quia mandata tua quæsivi. *Psalm.* CXVIII.

Quia enim studuit operando implere quod didicit, accepit intelligere quod doceret. S. Greg.

[2] Didicit ex iis quæ passus est, obedientiam. *Hebr.* V.

Qui pro consuetudine exercitatos habent sensus ad discretionem boni et mali. Ibid.

[3] Via impiorum tenebrosa, nesciunt ubi corruant. *Prov.* IV.

Concluons donc, que pour avancer dans la vie spirituelle et dans la science des saints, il faut agir à mesure qu'on apprend; il faut se dégager, et se défaire de tout ce qui peut nous en empêcher. Il faut avoir cette sainte indifférence qui nous détache de toutes les affections particulières, afin de n'être arrêté par quoi que soit, quand il faudra aller où Dieu nous appellera. Il faut dire comme David : Et qu'y a-t-il au ciel et sur la terre que je veuille hors de mon Dieu [1] ? Voyez le cœur royal de ce saint prophète. Quand je serais, dit-il, même dans le ciel, et que mon Dieu me voudrait envoyer sur la terre ou aux enfers, je ne voudrais pas qu'il eût rien qui m'empêchât d'aller, où Dieu me commanderait d'aller, et de faire ce qu'il m'ordonnerait. Combien moins devrions-nous y avoir d'empressement sur la terre, quand Dieu nous y déclare ses volontés, qui n'ont d'autre but que de nous conduire au ciel...

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Combien il est désirable de connaître la volonté de Dieu en toutes nos actions.

Notre-Seigneur prêchant aux Juifs qui s'étonnaient de sa doctrine, leur disait entr'autres choses, que comme il ne leur parlait que de la volonté de Dieu, s'ils voulaient l'exécuter, ils n'auraient plus de difficulté à croire et à comprendre ce qu'il leur en disait. Oh ! quel maître, quelle doctrine! et qu il savait bien l'expliquer! Quand il n'y aurait eu que le maître qui parlait, c'était assez pour exciter tous les esprits à l'écouter ; or, puisqu'il parlait d'un sujet si ravissant, comme est la volonté de Dieu, quel bonheur n'était-ce pas de l'entendre? Car s'il y a quelque chose de désirable, et qu'on doive chercher à connaître, n'est-ce pas le bien. Mais y a-t-il un plus grand bien que la volonté de Dieu qui renferme le bien honnête, utile et délectable.Que peut-on souhaiter plus raisonnablement, que d'entendre parler de ce bien pour le connaître et pour l'aimer?... Et néanmoins c'est ce que les Juifs ne pouvaient écouter, et c'est ce que nous ne

[1] Ut jumentum factus sum apud te, et ego semper tecum. Tenuisti manum dexteram meam, et in voluntate tua deduxisti me, et cum gloria suscepisti me. Quid enim mihi est in cœlo, et a te quid volui super terram? *Psalm.* LXXII.

pouvons connaître qu'à demi ; non pas qu'il ne nous soit aussi clairement expliqué comme à eux, mais c'est que comme eux, nous ne voulons pas y appliquer notre esprit.

Ne reconnais-tu pas, mon âme, que ce Jésus te parle plus souvent qu'il n'a fait aux Juifs, et qu'il ne te parle que d'accomplir les desseins et les volontés de Dieu? Mais comment les entends-tu? Comment les estimes-tu?... Est-ce comme le plus grand bien qui soit au monde? Il y paraît quand tu les quittes pour courir après quelque misérable bien du monde, ou quelque plaisir d'intérêt et d'honneur. O mon Dieu, que c'est mal vous connaître et vous aimer, que de suivre si mal vos volontés, puisque vous et votre volonté n'êtes qu'une même chose, et que qui méprise l'un, méprise l'autre....

DEUXIÈME POINT.

Les attachements du cœur empêchent de connaître la volonté de Dieu.

Si nous sommes aussi heureux que les Juifs d'avoir un tel maître qui nous instruise sur le même sujet qu'il traite avec eux, ne serons-nous pas coupables comme eux, si nous ne profitons pas de ses enseignements ? Et n'y a-t-il pas sujet de craindre que nous n'en usions pas mieux qu'eux, si nous avons les mêmes empêchements pour n'en point user; ce sont les affections particulières qui attachent le cœur, et l'aveuglent de telle sorte qu'il ne voit pas ce qu'il verrait, s'il n'était point ainsi pris et aveuglé. Ne doutez point que si vous ne croyez pas ce qui vous a été dit tant de fois, qu'il vaut mieux être méprisé et affligé, que d'être en honneur et à son aise; c'est que vous avez trop d'affection pour votre honneur et pour vos aises; vous avez trop de peur du mépris et des afflictions. Votre âme étant ainsi engagée dans ses passions, n'a pas la liberté de juger et de discerner ce qui est vrai d'avec ce qui est faux, et étant préoccupée par ses affections, elle se laisse plutôt persuader ce qu'elle aime que ce qu'elle entend de Jésus-Christ. C'est-là ce qui a perdu les Juifs; car c'est ce qui les a aveuglés, et empêchés de connaître tant de belles vérités, qui leur étaient prêchées. Voyez donc aussi si ce ne sera point ce qui vous perdra?...

Mon âme, méditons sérieusement cette pensée.... Nous détestons l'infidélité des Juifs et leur endurcissement; nous ne pensons pas qu'il puisse jamais exister une ressemblance entre leur conduite et la notre. C'est une erreur.... Puis, sachons-le bien, ayant plus de grâces et de lumières qu'ils n'en avaient, il n'est pas nécessaire pour nous perdre que

nous atteignions au même degré de malice.... Funeste aveuglement. Nous nous faisons illusion, et nous ne voulons pas croire que des infidélités même médiocres peuvent nous causer de graves pertes....

TROISIÈME POINT.

Combien il est important de nous tenir indifférents, et prêts à faire ce que nous connaîtrons être à faire.

Voyons donc ce qui a perdu les Juifs, afin de l'éviter; si c'est l'attache à leurs biens particuliers, comme Notre-Seigneur leur donnait à entendre, l'indifférence en est le remède. Elle nous fera aussitôt faire ce que nous connaîtrons être la volonté de Dieu, et en le faisant nous connaîtrons encore mieux ce qu'il voudra de nous. L'Ecriture dit que les mains ont de l'esprit, et les doigts du conseil, pour nous en faire plus apprendre sans livres, que si nous lisions tous les livres sans pratiquer. Ce que vous n'entendez pas assez maintenant, en me le voyant faire, disait Notre-Seigneur à saint Pierre, lorsqu'il lui allait laver les pieds; vous le saurez plus parfaitement, lorsque vous ferez vous-même ce que je fais; et vous saurez mieux ce que c'est que l'humilité, en la pratiquant qu'en la considérant. Ainsi en est-il de la patience, de la dévotion et de toutes les autres vertus, dont la pratique rend plus savant le disciple que le maître, quand le disciple en fait plus que le maître; aussi David reconnaissait qu'il en savait plus dans la loi, que les autres qui y avait consumé leur vie, parce qu'il s'y était mieux exercé, et que l'exercice instruit mieux que l'étude.

Mon âme, nous pensons quelquefois que si nous avions plus de science, nous en ferions davantage. Mais c'est tout au contraire, car si nous en faisions davantage nous aurions plus de science; et cette connaissance, qui nous vient de l'action, est meilleure que celle qui nous vient de l'étude, parce que l'une est toute pure et dégagée de l'amour-propre tandis que l'autre en est toujours infectée. Oh! mon Dieu, apprenez-moi tellement à vous aimer, qu'en vous aimant je mérite d'apprendre à vous faire aimer de tout le monde....

VENDREDI.

DU BON JUGEMENT QU'IL FAUT FAIRE DES CHOSES, POUR BIEN FAIRE TOUTES NOS ACTIONS.

Ne jugez point par l'apparence, mais portez toujours un bon jugement de toutes choses [1].

Le Sujet sera la suite du discours, et de l'entretien que Notre-Seigneur eut avec les Juifs dans le Temple ; il continuera aussi le dessein que nous avons pris cette semaine de bien régler nos actions. Ce discours nous fournit un excellent moyen pour atteindre ce but, c'est de porter un bon jugement des choses. Il arrive souvent, que comme les Juifs se trompaient lourdement, ne jugeant de Notre-Seigneur que par l'apparence, ainsi nous nous trompons dans nos actions, par le mauvais jugement que nous faisons des choses. C'est donc un avis très-sage et donné bien à propos, que pour apprendre à bien régler nos actions, il faut apprendre à bien régler notre jugement.

La Fin est de nous exercer à bien juger des choses, pour bien faire nos actions.

La Forme en ces trois points :

1° Les Juifs se trompent dans le jugement qu'ils portent de Notre-Seigneur ; ainsi nous nous trompons nous-mêmes en jugeant d'après les apparences.

2° Cette erreur passe dans nos actions et les dérègle.

3° Pour corriger ce dérèglement de nos actions, il faut apprendre à bien régler nos jugements.

PREMIER POINT.

LES JUIFS SE TROMPENT DANS LE JUGEMENT QU'ILS PORTENT DE NOTRE-SEIGNEUR ; AINSI NOUS TROMPONS NOUS-MÊMES EN JUGEANT D'APRÈS LES APPARENCES.

Ne jugez point par l'apparence. Ces paroles de Notre-Seigneur méritent d'être écoutées avec une attention toute particulière, et pourtant il faut les méditer avec ordre afin d'en mieux con-

[1] Nolite judicare secundum faciem, sed justum judicium judicate. *S. Joan.* VII.

naître le sens et l'importance : Premièrement, il faut savoir qu'il est très-important de bien ou de mal juger des choses, puisque nos affections et nos actions dépendent tout à fait du jugement que nous en portons. Secondement, que ce jugement se forme par la connaissance que nous prenons des choses, selon qu'elles se présentent à notre entendement ou à notre imagination. Et comme elles s'y présentent diversement, il est à remarquer en troisième lieu, qu'il y a des représentations qui ne sont qu'apparentes, et qui ne nous font voir les choses qu'en apparence, et non pas selon ce qu'elles sont en effet. De là vient qu'on dit ordinairement que toutes les choses ont deux faces ; c'est-à-dire qu'elles peuvent être considérées et prises selon qu'elles paraissent à nos yeux, ou selon qu'elles sont en elles-mêmes. D'où il suit pour quatrième marque, que le bon ou le mauvais jugement que nous faisons des choses, ne vient que de ce que nous en jugeons, ou selon qu'elles paraissent seulement, ou selon qu'elles sont en vérité. Si nous nous arrêtons seulement à l'apparence extérieure, notre jugement se trouve souvent trompé, mais si nous venons à considérer et à pénétrer ce qu'elles sont sous cette apparence, notre jugement alors en est plus sain et plus équitable : car il n'est pas appuyé sur les sens, qui sont sujets à se tromper, mais sur la vérité, qui est la base et le fond de tout bon jugement.

Et c'est ce que Notre-Seigneur représentait aux Juifs en les avertissant de ne point juger de lui par l'apparence extérieure, mais qu'ils allassent plus avant dans sa connaissance, et qu'ils s'informassent de ses qualités par de bons témoignages, plutôt que de s'arrêter à ce qui paraissait seulement au dehors. En effet, c'est ce qui trompa les Juifs et ce qui fut la cause de tout leur malheur. S'ils traitèrent si mal le roi et le Seigneur de gloire, c'est qu'ils ne le connurent pas ; autrement, dit saint Paul, ils ne l'eussent jamais crucifié[1] ; et s'ils ne le connurent

[1] Loquimur Dei sapientiam in mysterio, quæ abscondita est, quam prædestinavit Deus ante sæcula in gloriam nostram, quam nemo principum hujus sæculi cognovit ; si enim, cognovissent, numquam Dominum gloriæ crucifixissent. I *Cor.* II.

pas, c'est parce qu'ils en portèrent d'abord un mauvais jugement. Ils s'arrêtèrent à l'apparence, ils virent en lui un pauvre homme, le fils d'un charpentier, qui depuis trente ans ne quittait presque pas la boutique de son père Joseph ; qui n'avait ni étudié ni médité les livres comme les autres docteurs, et qui pourtant osait les prêcher en qualité de maître, de docteur et de Messie [1]. Cela les surprit tellement, que sans s'arrêter à ses vertus, à sa docirine, à ses miracles et aux Ecritures qui parlaient de lui, ils demeurèrent uniquement attachés à cette apparence extérieure, qui n'avait rien d'éclatant ni de sublime ; il leur semblait, qu'ils ne devaient en juger que comme d'un homme du commun qui voulait se faire valoir, et dont il fallait se défier et se débarrasser. S'il fût venu avec l'éclat et la magnificence d'un Salomon, et qu'il eût brillé dans ses habits, ses richesses, et son extérieur, comme il se faisait écouter dans ses discours et admirer dans ses miracles, peut-être qu'ils se fussent rendus. Ils attendaient, en effet, leur Messie en ce temps-là ; mais en le voyant dans un état si contraire à leur attente, et au jugement qu'ils se faisaient de la grandeur, ils ne pouvaient se persuader qu'il fût ce qu'il était ; et ils n'en jugeaient point autrement que comme d'un homme du peuple, parce qu'il paraissait tel, et qu'ils n'en jugeaient que par l'apparence. Or comme ils n'avaient que du mépris pour la pauvreté, ils ne pouvaient concevoir une haute opinion de ce pauvre homme. Mais qu'ils écoutent ce qu'il leur dit, et à ceux qui comme eux se laissent prendre à l'éclat des choses, *Ne jugez point selon l'apparence :* car c'est ce qui corrompt et pervertit le jugement.

C'est ainsi que les hérétiques jugeant des sacrements par leurs yeux, et par l'apparence extérieure, en jugent si mal. C'est ainsi que les païens entendant parler de croix, et d'un Dieu crucifié, choses qui n'ont rien de grand en apparence, ne pouvaient

[1] Nonne hic est fabri filius, Nonne Mater ejus dicitur Maria, et fratres ejus et sorores ejus, nonne omnes apud nos sunt? unde ergo huic omnia ista? Et scandalizabantur in eo. *S. Matth.* XIII.

Nonne hic est filius Joseph cujus nos novimus patrem et matrem ? quomodo ergo dicit hic : quia de cœlo descendi. *S. Joan.* VI.

comprendre ce qu'on leur disait[1]. Et c'est encore ce qui trompe aujourd'hui les mondains, qui jugent autrement des richesses, des honneurs et des plaisirs du monde que des vertus, parce qu'ils n'en jugent que selon l'apparence, et que les vertus n'ont pas autant d'éclat que les richesses. Mais n'est-ce pas aussi ce qui abuse certaines personnes spirituelles, qui mettent toute leur dévotion et leur vertu dans leurs prières, dans leurs aumônes, ou dans leurs austérités, sans se soucier beaucoup de régler leur intérieur, d'acquérir une vraie patience, une solide humilité, et cette égalité d'esprit qu'on doit avoir pour tous les événements de la providence divine. Elles agissent ainsi parce que l'extérieur a toujours plus d'éclat et d'attrait que l'intérieur, qui ne se voit point sensiblement. Ceux qui se conduisent ainsi par cet extérieur, se laissent mener par un mauvais guide, qui ne les quittera point qu'il ne les ait trompés. C'est juger par l'apparence et non par le cœur, c'est juger en enfant et non pas en homme; et si les hommes en jugent ainsi, ils en jugent mal, et c'est là ce qui fait leur mauvais jugement.

Il faut donc nous garder soigneusement de tomber dans ce défaut, et de trop attacher d'importance à l'extérieur tout en négligeant l'intérieur ; parce que nous sommes dans ces temps dangereux que l'Apôtre a prédits[2], où les hommes, tous pleins de l'amour d'eux-mêmes, n'auront que l'apparence de la piété, sans en avoir la vertu, évitant presque autant d'être véritablement vertueux devant Dieu, comme ils chercheront à le paraître devant les hommes. Voyez-vous comme l'Apôtre distingue avec soin la vraie piété, de ce qui n'est que l'apparence de cette vertu? Les saints Pères ne parlent pas autrement de toutes les autres vertus; ils nous avertissent qu'il y a tant de danger de s'y laisser tromper, qu'il n'en faut pas même croire sa conscience, de peur

[1] Prædicamus Christum crucifixum, Judæis quidem scandalum, Gentibus autem stultitiam, ipsis autem vocatis Christum Dei virtutem et Dei sapientiam : quia quod stultum est Dei, sapientius est hominibus : et quod infirmum est Dei, fortius est hominibus. I *Cor.* I.

[2] Instabunt tempora periculosa, erunt homines seipsos amantes cupidi, elati, superbi, etc. habentes speciem quidem pietatis, virtutem autem ejus abnegantes. II *Tim.* III.

qu'elle ne se flatte, et qu'elle ne tienne toujours pour le meilleur, ce que l'amour naturel lui fait paraître comme le plus beau[1]. N'êtes-vous point en ce danger?... Quand vous voyez un riche et un pauvre, quel jugement portez-vous ? Auquel des deux donnez-vous la préférence !... D'où vient ce faux jugement si-non de l'apparence ? Eh quoi donc, vous vous y laissez aussi prendre ! Hélas, qu'il est à craindre que si Jésus se montrait à vous dans ce pauvre état, et tel qu'il paraissait devant les Juifs, vous n'en fissiez pas plus d'estime qu'eux-mêmes. Et n'est-ce pas lui qui nous en a assurés ?... Mais comme la parole de Jésus-Christ n'a pas plus d'éclat que la personne du pauvre, nous faisons autant d'état de l'une que de l'autre; et nous mon-trons ainsi que nous sommes de ceux, qui se laissent guider par l'apparence. O mon Dieu! qui jugez tout autrement que nous, apprenez-moi vos jugements pour m'y conformer, ou du moins faites que je les craigne, et que je sois bien convaincu qu'en ne m'y conformant pas, je serai jugé et condamné par ces mêmes jugements.

DEUXIÈME POINT.

CETTE ERREUR PASSE DANS NOS ACTIONS ET LES DÉRÈGLE.

Après avoir remarqué la fausseté de ce jugement basé sur l'apparence seulement, considérez comme il nous trompe tous les jours dans nos actions, et comment cette tromperie est d'autant plus dangereuse, qu'il importe grandement de bien ou de mal faire ses actions. Premièrement, il nous fait croire qu'il n'y a rien de louable, que ce qui est rare et extraordinaire; et par conséquent il nous fait négliger les actions ordinaires et les vertus communes, qui, cependant, constituent le principal mérite de notre vie[2]; car souvent ce qui est extraordinaire, a

[1] Multi habent humilitatis speciem, virtutem non habent; multi eam foris prætendunt, et intus impugnant : ad fucum præferunt, at veritatem abjurant. S. Ambr. VII, ep. IV.

Humilitatem sequere non quæ ostenditur atque simulatur gestu corporis, aut fracta voce verborum, sed quæ puro affectu cordis exprimitur. Aliud est enim virtutem habere, aliud virtutis similitudinem, aliud rerum umbram sequi, aliud veritatem. S. Hier. ep. XIV, *ad Celantiam.*

[2] Celui-là fait beaucoup qui fait bien ce qu'il fait; et celui-là fait bien ce qu'il

beaucoup d'apparence, tandis que ce qui est ordinaire, n'en a pas tant. En second lieu, il fait que nous nous imaginons nous être acquittés de notre devoir, quand nous nous sommes extérieurement acquittés de quelque chose, quoique nous ne l'ayons pas faite ni de la manière, ni avec la perfection, ni pour la fin qu'elle devait être faite, afin d'être bien faite ; parce que ce qui est extérieur, paraît à nos yeux, et la fin qui est intérieure, est cachée dans notre intention. Enfin, il est cause que nous désirons plutôt que nos bonnes œuvres soient estimées des hommes, qu'approuvées de Dieu et de notre conscience; encore que quelquefois il ne nous abuse pas tellement que nous voulions agir simplement par cette vanité, cependant il nous séduit si bien par ses apparences, que nous regrettons presque nos actions, quand nous n'en avons pas été loués. Mais quand elles ont été approuvées, nous sommes plus joyeux de l'honneur que les hommes nous en rendent ; que du mérite que nous en avons acquis auprès de Dieu [1] ; et tout cela ne nous arrive que parce que ce qui est loué des hommes, apparaît bien davantage, que ce qui n'est approuvé que de Dieu et de notre conscience [2].

Voilà comme ce jugement trop humain nous arrête tous les jours, et nous empêche d'avancer dans la voie de notre perfection, où nous ne pouvons mieux avancer, que par nos actions ordinaires, et dans laquelle nous ne pouvons, par conséquent, être plus retardés qu'en les faisant mal, par suite de ce mauvais jugement qui nous abuse; c'est ainsi qu'un voyageur qui n'a qu'à marcher pas à pas son droit chemin, pour parvenir au terme où il désire arriver, retarderait son voyage, s'il s'amusait à courir de côté et d'autre, pour faire voir à ceux qui le regardent, qu'il marche bien. O mon Dieu ! c'est bien avec raison que vous

fait, qui a plus en vue dans ses actions le bien de la communauté que la satisfaction de sa propre volonté. *Imitat.* liv. I, ch. xv.

[1] Dieu considère bien moins ce que l'on fait que le motif qui le fait faire. Ibidem.

[2] Voyez au III^me^ liv. de l'*Imtation*, le chap. *des différents mouvements de la nature et de la grâce.*

nous avez fait dire par le Sage, que ce n'étaient pas ceux qui savaient mieux courir, qui s'avanceraient davantage et marcheraient le mieux [1]. C'est pourquoi je vous supplie avec un de vos prophètes, de m'indiquer précisément mes pas, et la ligne que je dois suivre dans la voie de vos commandements et de vos conseils, que je voie où je dois mettre le pied; et que rien ne m'en détourne. Je veux dire que mes affections, et toutes mes actions concordent toujours si bien à votre ordre et à la suite de vos desseins, qu'elles ne se laissent point emporter par l'apparence, par l'opinion, et par ma propre satisfaction...

TROISIÈME POINT.

POUR CORRIGER LE DÉRÈGLEMENT DE NOS ACTIONS, IL FAUT APPRENDRE A BIEN RÉGLER NOS JUGEMENTS.

Jugez donc sainement et équitablement des choses, disait Notre-Seigneur. Pour ne point se laisser aller à l'apparence, et pour porter un jugement équitable de la personne de Notre-Seigneur, voilà comment ils devaient se donner le loisir de raisonner et de s'instruire : Si cet homme n'était envoyé de Dieu, et si Dieu n'était pas avec lui, il ne ferait jamais les œuvres que nous lui voyons faire, puisqu'il faut avouer qu'elles sont si merveilleuses, qu'elles ne peuvent venir que de la toute-puissance d'un Dieu. Partant, puisque Dieu l'autorise si publiquement, nous sommes obligés de lui ajouter foi, d'estimer mauvais ce qu'il nous enseigne être mauvais, et de tenir pour bon ce qu'il nous apprend être bon. Or, comme il nous assure que la pauvreté, les afflictions, les souffrances et les mépris sont désirables; et qu'il faut craindre comme des maux véritables, l'honneur, les richesses et les plaisirs, nous aurions tort de contredire ses enseignements [2]. Or comme ce n'est pas seulement par de bonnes raisons, mais par de vrais miracles qu'il

[1] Vidi sub sole nec velocium esse cursum. *Eccli.* IX.
Perfice gressus meos in semitis tuis, ut non moveantur vestigia mea. *Psalm.* XVI.

[2] S. *Matth.* V; S. *Luc.* VI; S. *Joan.* III.

prouve la sainteté de sa doctrine, et la divinité de sa personne, et que Dieu, qui ne saurait approuver le mensonge, lui sert de garant et de témoin, en l'aidant dans ses œuvres qui sont au-dessus de la nature ; nous ne saurions nier sans blasphème qu'il ne soit Dieu lui-même. Nous devons donc le reconnaître, l'adorer comme l'auteur de notre être et le conservateur de notre vie. Voilà comment Nicodème argumentait dans son âme; et à ce sujet, il s'adressa à Jésus-Christ, afin qu'il l'instruisît plus particulièrement de ce mystère.

Et c'est ainsi que nous devons aussi réformer notre jugement pour le règlement de nos actions, sur ce qu'a dit et ce qu'a fait cette divine personne, qui nous a été donnée pour règle et pour modèle de toute notre vie. C'est ainsi que nous devons raisonner, et nous dire à nous-mêmes : Que c'est sur la vie de Jésus, que la nôtre doit se former pour être juste ; c'est sur ses actions, soit intérieures ou extérieures, que les nôtres doivent être réglées pour être droites [1]. Or, il n'a jamais rien fait que par l'ordre de son Père; il était si content d'accomplir, en tout ce qu'il faisait, sa divine volonté, qu'il ne se mettait point en peine, si c'était en demeurant caché dans la Galilée, ou en allant se montrer à Jérusalem, si c'était en vivant avec les petits, ou avec les grands, avec les ignorants ou les docteurs; si c'était en se révélant dans un entretien familier, ou en prêchant publiquement dans le temple. C'est ainsi qu'il est né, c'est ainsi qu'il a été nourri, c'est ainsi qu'il a vécu, c'est ainsi qu'il est mort. Partant pour imiter ce modèle, ne suis-je pas obligé de ne considérer en tout ce que je dois faire, que d'obéir à ce que Dieu m'ordonnera, sans prendre garde si la chose est grande ou petite, éclatante ou cachée, puisqu'il doit me suffire de savoir

[1] Exemplum dedi vobis. *S. Joan.* XIII.
Pro viribus archetypum et exemplar imitemur. S. Bas. *const.* c. I.
Sicut mandatum dedit mihi Pater sic facio. *S. Joan.* IV,
Qui dicit se in ipso manere, debet sicut ille ambulavit et ipse ambulare. I *S. Joan.* II.

que j'accomplis ce qui m'a été commandé [1] ? Que les hommes en parlent comme ils voudront, que le monde s'en moque, que mon amour-propre en gémisse, que mon naturel en murmure; il n'importe, pourvu que j'imite mon Jésus, et que j'obéisse à son Père. J'ai trop sujet de me tenir content et de m'estimer heureux et honoré, puisqu'il me suffit que je fasse comme Jésus a fait, et comme il ferait encore, s'il était en ma place. Car tout le reste ne m'est rien aux prix de cette seule considération qui me tient lieu de tout.... Voilà comment je dois juger du mérite de mes actions, pour en porter un bon jugement; car quel meilleur jugement en puis-je avoir que celui qu'en a porté mon Jésus et mon Dieu?... Et quelle meilleure intention puis-je avoir pour les faire dignement que d'agir selon sa volonté, puisque son jugement et sa volonté sont la règle des nôtres?... O mon Dieu! vous êtes aussi bien le directeur de mes actions que vous en êtes le juge; pourquoi donc ne les dirigez-vous pas toutes aussi nécessairement, que vous les jugerez infailliblement après ma vie?... C'est, mon fils, que ma direction te laisse en liberté, mais mon jugement ne t'y saurait laisser; car c'est cette liberté qui doit être jugée quand elle se retire de ma direction.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Les Juifs se trompent dans le jugement qu'ils portent de Notre-Seigneur.

Ne jugez point par l'apparence, disait Notre-Seigneur aux Juifs, qui ne jugeaient de sa personne que selon la condition humble ses parents, son métier pénible, et n'en faisaient pas plus d'état que le monde n'estime la pauvreté et la misère. Oh! qu'ils se trompaient lourdement! et que le monde est sujet à cette tromperie, etant sujet à juger ainsi des choses, selon leur apparence et leur face extérieure. De là vient que les païens méconnaissent la religion, que les hérétiques méprisent l'Eglise, que les

[1] Dum modo consummem cursum meum et ministerium verbi quod accepi a Domino Jesu. *Act.* xx. Voyez au livre de l'*Ordre*. part. II, disc. XI.

mondains n'estiment point les vertus, et que les personnes, même spirituelles, n'en font pas un bon choix.

N'êtes-vous point de ce nombre? Avec lequel des deux vous entretenez-vous plus volontiers, ou avec un homme riche, ou avec un pauvre? Lequel estimez-vous le plus heureux de celui qui a tout à souhait, ou de celui qui n'a rien de ce qu'il souhaite?... Quel jugement faites-vous de la vertu de simplicité ou de la science? de l'humilité ou des grandeurs? de la sujétion à servir et à obéir, ou de la puissance à ordonner et à commander?.... Dites la vérité, n'estimez-vous point plus l'une que l'autre? et cette estime ne vient-elle point de l'apparence? N'est-ce donc pas à vous à qui Notre-Seigneur dit : *Ne jugez point par l'apparence*? N'est-ce pas vous aussi qui ne faites pas plus de cas de sa parole, que ceux qui l'écoutaient? Mon âme, si c'est une grâce de reconnaître ses défauts, c'est abuser de cette grâce que de ne pas les corriger; et si tu reconnais maintenant que tu fais mal de te laisser aller à l'apparence des choses, ce sera plus mal fait de ne pas te servir de cette connaissance.

DEUXIÈME POINT.

Cette erreur de jugement passe dans nos actions et les dérègle.

Le grand mal de ce jugement que nous faisons sur l'apparence des choses, paraît particulièrement dans nos actions; quand nous faisons plutôt celles qui paraissent devant les hommes, que celles qui n'ont point de splendeur ni d'éclat; quand nous n'en faisons qu'une partie, dont le monde se contente, sans nous soucier beaucoup de la fin et de l'intention que le monde ne voit pas. Et enfin lorsque nous ne croyons avoir bien fait que quand nous avons l'approbation des hommes, sans penser à ce que Dieu en pense. Quel dérèglement dans nos actions, quand elles se passent ainsi selon le jugement qui se fait par l'apparence! Ce ne sont aussi que des actions en apparence, puisqu'en effet, on ne fait rien de bon et de valable devant Dieu, quand on ne fait que ce qui paraît devant les hommes, et parce qu'il paraît. Et si nous sommes ainsi privés de la bonté et du mérite de nos actions, où en trouverons-nous ailleurs, puisque nous n'acquérons de mérite que par nos actions....

Vous direz peut-être que c'est par des actions grandes et extraordinaires qu'on acquiert plus de mérite. Mais vous vous trompez; car outre qu'elles sont rares et hors de notre puissance, le motif que nous prenons de leur grandeur et de leur éclat pour nous y affectionner, et nous y porter avec plus de plaisir, en ôte le mérite. Au contraire, quand nous sommes

fidèles à nous acquitter soigneusement de nos actions les plus petites et les plus ordinaires, nous n'y voyons que l'ordre que Dieu nous a donné de les faire, et nous n'y trouvons que du mérite; puisque tout le mérite de nos actions consiste principalement à les faire, selon l'ordre que Dieu nous a donné.

TROISIÈME POINT.

Pour corriger le déréglement de nos actions, il faut apprendre à bien régler nos jugements.

C'est ainsi qu'il faut régler notre jugement pour régler nos actions. C'est pourquoi Notre-Seigneur concluait en disant : *Jugez donc sainement et équitablement des choses.* Pour juger ainsi équitablement touchant la personne de Notre-Seigneur, il ne fallait que se donner un peu de loisir, pour se faire à soi-même le discours et le raisonnement que Nicodème se fit, quand il vit les miracles qu'il opérait. Cet homme-là, disait-il en lui-même, ne ferait pas tant de merveilles si Dieu n'était avec lui, et si Dieu est avec lui, pour rendre témoignage de ce qu'il dit, il faut nécessairement que ce qu'il dit, soit vrai....

Voilà comment il faut raisonner pour nous former un bon jugement, afin de bien dresser nos actions : il faut jeter les yeux de la foi sur la qualité de la personne de Jésus-Christ, reconnaissant qu'il est la règle de nos jugements et de nos actions, et avouant que c'est sur lui que nous devons nous mouler, et nous former pour les bien faire. Or comment s'est-il comporté! S'est-il arrêté seulement à ce qui paraissait devant les hommes? S'est-il contenté de plaire au monde?... N'a-t-il eu en vue que l'extérieur des actions, sans rechercher leur fin, et une droite intention? Au contraire, conbien ses vues ont été différentes? Il n'a rien entrepris que selon l'ordre et le dessein de son Père céleste; s'il est né dans une étable, s'il se cache en Egypte, s'il revient à Nazareth, et y demeure trente ans; s'il va prêcher, s'il parle, s'il se tait, s'il fait un miracle, s'il n'en fait point, s'il vit, s'il meurt, tout cela n'est que pour accomplir les desseins et les ordonnances de son Père ; tout lui est indifférent, hors c'est unique nécessaire. C'est l'unique ouvrage qu'il fait, c'est là qu'il rapporte tous les autres; comme il n'entreprend rien par-dessus ses ordres, aussi ne laisse-t-il rien de ce qui lui est ordonné, soit grand, soit petit, soit honorable, soit méprisable; c'est assez qu'il soit dans son ordre pour être fait dans sa forme, et dans sa perfection. Voilà, mon âme, la règle de nos jugements et de nos actions, voilà comme nous en devons juger, voilà

comme nous devons nous y comporter. C'est pour ce sujet qu'il nous est dit : *Regarde et fais comme tu vois dans ton modèle : Va-t-en, et fais de la même façon tout ce que tu as vu faire* [1].

SAMEDI.

DE LA SOIF DE NOTRE PERFECTION, ET DU DÉSIR ARDENT D'APPRENDRE A FAIRE, SELON LES INSPIRATIONS DU SAINT-ESPRIT ET DE LA GRACE TOUT CE QUE L'ON FAIT.

Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi et qu'il se désaltère. Quiconque croit en moi, ainsi que dit l'Ecriture, deviendra lui-même comme une source, d'où s'écouleront des ruisseaux et des fleuves d'eau vive Il entendait parler du Saint-Esprit, que devaient recevoir ceux qui croiraient en lui [2].

Le Sujet. Ces paroles sont la conclusion du discours et de l'entretien qu'eut Notre-Seigneur au temple, avec les Juifs. Elles serviront aussi de conclusion au dessein qui nous a été proposé pendant cette semaine, pour la perfection de nos actions,qui ne seront jamais parfaites, si elles ne sont conformes aux inspirations du Saint-Esprit et de la grâce. Mais nous ne recevons cet esprit et cette Grâce, qu'après en avoir eu un très-ardent désir; ce qui nous est ici exprimé sous le nom d'une soif, qui ne peut être désaltérée qu'en allant trouver Notre-Seigneur, qui nous communiquera aussitôt cet Esprit et cette grâce.

La Fin est, d'apprendre ce que c'est que cette soif de notre perfection ou des choses spirituelles ; comment on va à Notre-Seigneur pour la désaltérer, et pour recevoir le Saint-Esprit qu'il nous promet; afin de ne faire plus désormais nos actions que spirituellement et selon la grâce.

La Forme en ces trois points :

1° Ce que c'est que d'avoir l'âme saintement altérée.

[1] *Exod.* xxv; *S. Luc.* x.

[2] Si quis sitit, veniat ad me et bibat. Qui credit in me, sicut dicit Scriptura, flumina de ventre ejus fluent aquæ vivæ. Hoc autem dixit de Spiritu quem accepturi erant credentes in eum. *S. Joan.* vii.

2° Ce que c'est que de venir à Jésus-Christ pour étancher cette soif.

3° Ce que c'est que retenir le Saint-Esprit que Jésus nous promet, pour rendre toutes nos actions spirituelles.

PREMIER POINT.

CE QUE C'EST QUE D'AVOIR L'AME SAINTEMENT ALTÉRÉE.

Vous tous qui êtes altérés, venez à la fontaine, disait un prophète, parlant d'avance de Jésus-Christ [1]; le même Jésus nous invitant aujourd'hui à venir le trouver, se sert de ce même motif pour nous attirer, en disant : Si quelqu'un à soif, qu'il vienne à moi. C'est pour nous attirer de la manière dont il attire toutes choses, c'est-à-dire suavement et puissamment. Car, qu'y a-t-il de plus violent et de plus pressant que la soif, et quelle plus douce violence que d'être forcé à boire, quand on est altéré? C'est donc ainsi que nous devons courir à lui joyeusement, promptement, volontiers, avec plaisir, comme quand un voyageur altéré trouve une source pour se rafraîchir. Mais qui donc court ainsi après lui, qui donc veut aller s'y rafraîchir? Il y en a aussi peu, comme il y en a peu qui se sentent pressés de cette sainte soif. On ne sait ce que c'est, tout le monde ressent bien la soif du corps, sans qu'on en parle; mais pour celle de l'âme, on ne la connaît presque que par ouï-dire, et encore on ne comprend pas ce qu'on en dit. C'est pourquoi il faut se bien instruire là-dessus pour apprendre à la connaître, il faut la stimuler et l'exciter pour apprendre à la sentir, et à venir l'étancher à la source des eaux vives et fraîches, qui est Jésus-Christ, l'unique repos et le seul rafraîchissement de nos âmes....

Premièrement, on pourrait penser que toute sorte de désir, quand il est bien ardent, est une espèce de soif, qui ne cesse de presser et de solliciter l'âme, jusques à ce qu'elle obtienne ce qu'elle désire [2]; et que c'est en ce sens que tous ceux qui sont altérés de quelque bon désir que ce soit, sont invités à venir à Jésus-Christ; car c'est lui seul qui les désaltère, c'est lui qui ac-

[1] Omnes sitientes venite ad aquas. *Isaiæ*. LV; *Sap*. VIII,

[2] Animæ vestræ sitiunt vehementer. *Eccli*. I.

complit tous nos désirs, s'ils sont louables, ou qui les apaise, qui les change et qui les ôte [1]. Voyons, que désirez-vous le plus?... Dites-le franchement à votre Jésus, et écoutez humblement ce qu'il vous répondra....

En second lieu, on pourrait considérer que cette soif s'entend plus particulièrement du désir de savoir; car, comme c'est un désir très-vif, on le représente ordinairement par la soif. Mais aussi si on veut étancher cette soif, si on veut savoir, si on veut apprendre beaucoup en peu de temps et à peu de frais, il ne faut qu'aller trouver Jésus. C'est le Maître des maîtres, c'est la source de toute science, et la mine d'or, où tous les trésors de la sagesse divine et humaine sont renfermés [2]. Il suffit de bien l'écouter, l'étudier et l'entendre pour savoir tout. Qui que vous soyez, vous n'êtes qu'un ignorant si vous n'avez étudié à cette école, et vous êtes plus ou moins instruit selon que vous y avez plus ou moins profité; car de tout le reste que l'on pourrait savoir sans lui, il n'en faut parler que comme en parlait le saint Apôtre qui, avec toute sa science, assurait ne savoir autre chose que Jésus crucifié. C'est là toute ma science, disait après lui saint Bernard [3], c'est ma plus sublime philosophie, je l'estime plus que toutes celles des Aristotes et des Platons; car il n'y a qu'elle seule qui désaltère et qui contente, là où les autres ne font qu'enfler l'esprit, sans le pouvoir désaltérer ni contenter....

Mais comme on n'apprend que pour agir, et qu'il est encore plus désirable d'agir que de savoir. On doit prendre pour une troisième et dernière sorte de soif, ce désir ardent qu'on ressent parfois de sa perfection tant intérieure qu'extérieure, qui consiste à se livrer tellement à l'esprit et à la grâce, que toutes les affections et les actions deviennent spirituelles et surnaturelles [4]. Or, c'est à Jésus qu'il faut s'adresser pour avoir l'ac-

[1] Qui replet in bonis desiderium tuum. *Psalm.* CII.

[2] Ego sitienti dabo de fonte aquæ vivæ gratis. *Apoc.* XXI; II *Cor.* II.

[3] Hæc mea sublimior philosophia scire Jesum et hunc crucifixum. S. Bern. serm. XLIII, *in Cant.*

[4] Beati qui esuriunt et sitiunt justitiam. S. *Matth.* V. Et spiritus et sponsa di-

complissement de ce désir. C'est lui qui doit nous donner sa vie et son esprit pour animer le nôtre, et pour le faire agir par sa seule conduite, comme nous le verrons au troisième point. Concluez celui-ci en disant : O mon Jésus pour m'assurer davantage d'obtenir tout ce que je désirerai, faites-moi la grâce de ne rien désirer que ce que vous voulez me donner; car même en matière de perfection, on peut s'égarer dans ses désirs...

DEUXIÈME POINT.

CE QUE C'EST QUE DE VENIR A JÉSUS-CHRIST POUR ÉTANCHER SA SOIF.

Qu'il vienne à moi celui qui a soif. C'est par la méditation et par la communion qu'on va plus sûrement à celui qui nous appelle par ces attrayantes paroles; et c'est par l'entendement et par la volonté qu'on y va. Ce sont les deux pieds avec lesquels notre âme se porte vers lui, ou bien si vous voulez, ce sont les deux ailes avec lesquelles elle y vole. L'une ou l'autre de ces deux facultés venant à manquer, vous n'y allez que d'un pied, et vous n'y volez que d'une aile. Portez-vous-y tant qu'il vous plaira par la connaissance dans vos méditations, si votre volonté chancelle et reste impuissante, vous demeurerez en route, car vous n'avancerez que d'un pied. Volez-y aussi par votre affection, sans y employer une considération intelligente, qui vous persuade par de bonnes raisons votre devoir; vous retomberez bientôt, parce que vous n'y volerez que d'une aile. En effet, dès que ces tendresses sensibles, qui ne durent pas longtemps, seront passées, vous vous retrouverez dans votre premier état, et aussi froid que jamais. Mais celui qui joint la considération à l'affection, est moins sujet aux changements ; parce que les raisons qu'il a considérées, ne passent pas comme les affections qu'il a ressenties. Elles demeurent fermes, et les vérités sont toujours vérités, quoique même vous ne les connaissiez pas toujours aussi clairement ; il suffit de les avoir une fois reconnues et aimées, pour en tirer toujours les conclusions

cunt, Veni. Et qui audit, dicat, Veni. et qui sitit veniat, et qui vult accipiat aquam vitæ gratis. *Apoc.* XXII.

de pratique, et les mêmes effets qu'on en a retirés la première fois qu'on les a remarquées. C'est donc ainsi qu'on vient à Jésus-Christ, quand on y vient par la connaissance des belles vérités qu'il nous a révélées, et qu'ensuite on s'y affectionne, on s'y conforme, et qu'on ne vit que comme elles prescrivent de vivre [1].

Est-ce ainsi que vous y venez? Est-ce ainsi que dans vos méditations vous déployez ces deux ailes de votre âme, qui sont si nécessaires l'une à l'autre dans l'état où vous êtes encore?... Que si l'entendement n'est pas bien convaincu, la volonté ne se rendra jamais, et si la volonté ne commande à l'entendement de se rendre attentif, à croire ces belles vérités, qui lui sont proposées; vous ne saurez jamais ce que c'est que la vertu, où bien vous vous arrêterez dans la simple connaissance, sans en venir aux effets; ou enfin vous n'y persisterez point; vous ne ferez qu'aller et venir, sans jamais arriver au but, et sans acquérir une vraie et une solide dévotion. Il est expressément dit que ceux qui ne vont qu'en tournoyant, ne sont que des impies [2] qui n'apprennent jamais à connaître Jésus-Christ et son Evangile, comme il faut le connaître; et que peut-il résulter de ce défaut, sinon la même impiété? Ne pensez pas seulement, dit l'Apôtre; mais *repensez* souvent à celui qui a tant souffert pour vous [3]. Comme s'il disait, pensez-y autant qu'il est nécessaire d'y penser, pour vous pénétrer vivement des mêmes affections de souffrir avec lui. Or, il est nécessaire d'y penser sérieusement; car nous avons des pensées naturelles si fortes et si puissantes pour ne vouloir rien souffrir, que si nous n'en prenons de surnaturelles, pour nous y porter, jamais nous ne pourrons nous y décider. Mais si une fois nous avons reconnu nos obligations envers notre bon Sauveur, nous ne demanderons qu'à nous en acquitter; et nous trouverons que nous ne saurions

[1] Levat cognitionis ala, sed sola non sufficit, ruit citius qui una tantum ala volare contendit, et quo magis attollitur pejus colliditur. S. Bern. serm. IV, *de verbis Isaiæ Vidi Dominum.*

[2] In circuitu impii ambulant. *Psalm.* XI.

[3] Recogitate eum qui talem sustinuit contradictionem. *Hebr.* XII.

plus légitimement nous en acquitter, qu'en souffrant pour lui, puisque pour nous il a enduré tant d'opprobres et de souffrances. C'est pourquoi il nous a avertis de le mettre comme un sceau sur notre cœur et sur notre bras, afin que l'ayant et dans le cœur et dans la pensée, nous lui soyons plus fermement unis par nos œuvres [1]. Et enfin, c'est à ce signe que se reconnaît la véritable épouse, quand elle assure qu'elle tient son Bien-aimé sur son sein, comme un faisceau de myrrhe, voulant dire qu'elle le porte toujours de manière à pouvoir le voir et le considérer, afin que cette vue et cette considération lui entretienne les forces et le courage de le porter toujours [2]...

O le Dieu de mon cœur! n'est-ce pas assez que vous lui commandiez de vous aimer, et de vous témoigner son amour en souffrant avec vous, sans qu'il soit nécessaire qu'il s'amuse à penser si vous êtes aimable, et si vous méritez qu'il souffre pour vous?... Oui, mon fils, ce serait assez pour une âme parfaite; mais tant que tu auras ton amour-propre, il faut que tu t'arrêtes à considérer combien je suis plus aimable que toi-même, et à reconnaître que tu ne saurais mieux me témoigner ton amour, que par les signes auxquels je t'ai montré sur la croix combien moi-même je t'aimais....

TROISIÈME POINT.

CE QUE C'EST QUE RECEVOIR LE SAINT ESPRIT POUR RENDRE TOUTES SES ACTIONS SPIRITUELLES.

C'est quand on a trouvé Jésus, après l'avoir ainsi cherché, qu'on reçoit son Saint-Esprit à longs traits, comme il avait promis de le donner; de sorte qu'il s'écoule dans toute notre vie, et sur toutes nos actions un esprit de vie, qui fait que notre vie est comme imbibée de ses inspirations, et que nos actions sont toutes surnaturelles et spirituelles. Oh! quel bonheur, si on le connaissait bien!... Pour ne pas l'ignorer tout à fait,

[1] Pone me ut signaculum super cor tuum, ut signaculum super brachium tuum. *Cant.* VIII.

[2] Fasciculus myrrhæ dilectus meus mihi, inter ubera mea commorabitur. *Cant.* I.

repassez dans votre mémoire ces trois vérités, que vous avez pu autrefois considérer.

La première, que c'est alors que nos actions sont surnaturelles et spirituelles, quand elles sont faites en état de grâce et inspirées par la grâce [1]. Quand une personne étant hors d'état du péché mortel, ne fait rien par caprice, ou par inclination naturelle pour son plaisir, son honneur ou son intérêt; mais qu'elle ne se porte purement à l'action, que par le mouvement de la grâce, qui lui fait connaître que c'est la volonté de Dieu, qu'elle fasse telle œuvre, et la portant à la vouloir et à y travailler. Oh! alors, quoi que ce soit qu'elle fasse, c'est une œuvre surnaturelle, c'est une action spirituelle. En effet, elle est faite en esprit, en grâce, et par la grâce; c'est tout ce qu'il faut pour rendre une action de corporelle spirituelle, de naturelle surnaturelle, et d'humaine divine. La méditation ne sera point spirituelle, si elle ne se passe ainsi en esprit et par la grâce; et votre emploi extérieur, ou votre exercice corporel sera spirituel comme votre oraison, s'il se passe ainsi en esprit et selon le mouvement de la grâce. C'est une oraison continuelle qu'une vie ainsi continuée dans des actions qui ne regardent, et qui n'honorent pas moins Dieu que l'oraison [2]. Oh! quelle vie! oh! quelle bénédiction!... mais quel moyen d'apprendre à vivre ainsi?...

La seconde vérité dont il se faut souvenir, c'est que par la méditation bien faite, on apprend à bien faire ainsi toutes ses autres actions. Car comme c'est alors que la méditation est bien faite, quand elle emploie également les deux facultés de l'âme pour connaître et pour aimer, afin de mieux agir et souffrir; comme c'est par ce moyen qu'on trouve Jésus, qu'on arrive à sa connaissance, à son amour, et à son imitation : aussi est-ce alors qu'on reçoit son Saint-Esprit, et que par son moyen on

[1] Qui spiritu servimus Deo et gloriamur in Christo Jesu. *Phil.* III.

[2] Sine intermissione orate. I *Thess.* V.

Sine intermissione orabimus, ubi omnis prorsùs vitæ nostræ ratio atque institutum divinæ nos conformaverit voluntati, ut sic vita nostra dici et esse promereatur continens quadam et indivisa oratio. S. Bas.

devient tellement spirituel, qu'on ne fait rien que par ses mouvements et par ses divines inspirations[1]. C'est dans la Méditation qu'on découvre, ce que c'est que d'agir ainsi par la voie de la grâce; c'est là qu'on examine ce qui nous aide, ou ce qui nous empêche d'agir de la sorte. Enfin, c'est là qu'on étudie les inclinations naturelles qui s'y opposent; on les corrige, on les redresse, on prévoit les objets, les lieux, les temps, les personnes et les autres circonstances de toutes les actions du jour, afin d'être prêt contre les obstacles. On fait, dans l'oraison, l'action qu'on doit faire dans son emploi, afin qu'en s'acquittant de cet emploi, l'action devienne comme une oraison [2]. Enfin, c'est dans la méditation qu'on se nourrit, qu'on se remplit de ce divin Esprit, afin de le répandre par toutes nos œuvres, qui en deviennent toutes spirituelles; de même que la sensualité et l'esprit du monde rendent sensuelles, animales et mondaines les actions qu'ils inspirent.

De là suit cette troisième vérité, qu'il n'y a pas moins de différence entre les personnes, qui ne vivent que par ces mouvements de la grâce et de l'esprit de Dieu, et celles qui agissent autrement, qu'il y en a entre l'esprit et la chair, entre Dieu et le monde, entre la grâce et la nature. En effet, ces personnes spirituelles sont tout esprit et grâce, là où les autres ne sont que chair, que monde et que nature, puisque nous sommes tels en vérité, et devant Dieu que sont nos actions [3]. Et comme dans le ciel, les corps ressuscités des bienheureux deviendront tout spirituels et presque tout esprit, tandis que l'esprit et l'âme des damnés deviendra en quelque sorte toute corporelle et matérielle; ainsi, les actions les plus communes des personnes qui

[1] Declaratio sermonum tuorum illuminat, et intellectum dat parvulis. Os meum aperui et attraxi spiritum, quia mandata tua desiderabam. *Psalm.* CXVIII.

[2] Cor suum tradet ad vigilandum diluculò ad Dominum, et in oratione confitebitur Domino, et ipse diriget consilium ejus et disciplinam, et in absconditis suis consiliabitur. *Eccli.* XXXIX.

[3] Qui secundum carnem sunt, quæ carnis sunt, sapiunt; qui vero secundum spiritum sunt quæ sunt spiritus sentiunt. Qui autem in carne sunt, Deo placere non possunt. Vos autem in carne non estis, sed in spiritu; si tamen spiritus Dei habitat in vobis. *Rom.* II.

ne vivent que par esprit, deviennent spirituelles, tandis que les actions les plus spirituelles des autres, deviennent naturelles et temporelles. Tant il importe de prendre garde à ce premier mobile qui entraîne avec lui tout le reste de notre vie.

O mon Dieu! puisqu'il est ainsi, et que les personnes spirituelles deviennent tout esprit, et que nous désirons tant avoir de l'esprit; comment ne désirons-nous pas d'être spirituels, et de nous remplir de ce divin Esprit, le plus excellent esprit qui soit au monde?... Mon Fils, il est vrai qu'il y a dans cette insouciance de quoi vous étonner, vous confondre et vous porter à devenir meilleur.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Ce que c'est que d'avoir l'âme saintement altérée

Si quelqu'un a soif, disait Notre-Seigneur, *qu'il vienne à moi*. Le désir est à l'âme ce que la foi est au corps: et ce que la fontaine est pour la soif, Jésus-Christ l'est pour le désir. C'est lui seul qui remplit tous nos désirs, c'est lui qui les apaise, ou qui les change: et comme le désir de savoir est le plus véhément et le plus difficile à contenter, il n'y a rien capable d'y satisfaire comme Jésus. Etudiez toute votre vie, et retenez tout ce que vous lisez et entendez, vous ne saurez jamais rien, si vous ne savez Jésus. Vous mourrez de soif et du désir de savoir, si vous n'avez appris ce que c'est que Jésus: mais aussi quand vous ne sauriez que cela, vous en savez assez pour vivre et pour mourir content.

Comme ce n'est pas tout que de savoir, et qu'il faut agir et souffrir, le plus louable désir qu'on puisse avoir, c'est celui qui nous fait désirer de faire par esprit et par grâce, tout ce que nous avons à faire. Car comme l'âme donne la vie et le mouvement naturel pour produire nos actions, aussi le Saint-Esprit leur donne le mouvement surnaturel, pour n'en produire que de spirituelles et surnaturelles, qui nous fassent commencer une vie bienheureuse et éternelle. C'est à notre Jésus qu'il faut s'adresser pour avoir cet Esprit, c'est lui qui le donne à qui le lui demande, et qui en donne davantage à celui qui le demande et qui le désire, avec plus d'ardeur. Oh! mon Jésus, il me semble que je désire tant de choses, et

que je demande si souvent ce Saint-Esprit, et néanmoins je suis encore en cette attente. Mon fils, quiconque désire trop, ne désire pas assez. Le Saint-Esprit est un si grand don, qu'il mérite d'être désiré de tout le cœur, et quiconque a d'autres désirs, ne le désire pas comme il faut.

DEUXIÈME POINT.

Ce que c'est que de venir à Jésus-Christ pour étancher sa soif.

Qu'il vienne donc à moi celui qui a soif, et qui désire se désaltérer. C'est par l'oraison, et surtout par l'oraison mentale que l'on vient à Jésus-Christ; c'est par l'exercice de l'entendement et de la volonté, qui sont comme les deux pieds, ou les deux ailes de l'âme qu'on y parvient; l'une ne doit point remuer sans l'autre, car autrement l'âme serait comme un corps, qui cloche d'un pied ou se traîne d'une seule aile. Pour peu que la volonté soit attirée à un objet, elle est capable de l'aimer; mais quand elle y est attirée par une claire connaissance des perfections, et du mérite de cet objet, elle y est bien plus fortement attirée, et elle ne s'en sépare pas si aisément. Le point principal et le plus considérable en matière de service et d'amour de Dieu, ce n'est pas d'y approcher ardemment, pour s'en retirer aussitôt, mais c'est d'y demeurer ferme et constant. Or il arrive pour l'ordinaire, que quand on ne vient à aimer Jésus que par une soudaine ardeur de volonté, sans avoir bien considéré ce que c'est qu'aimer Jésus, et qu'on vient à souffrir tant soit peu, on s'en éloigne aussitôt; c'est parce que l'on n'avait pas assez appliqué son entendement, à considérer qu'aimer n'est autre chose que souffrir pour son ami, et ainsi faute de cette considération, l'amour-propre qui ne veut rien souffrir, s'oppose à l'autre amour, et en détourne l'âme. Quand au contraire on a sérieusement pensé à son Jésus, ainsi que dit l'Apôtre, après qu'on s'est bien convaincu que Jésus mérite, non-seulement d'être aimé, mais d'être uniquement aimé, et à quelque prix que ce soit, puisqu'il nous a lui-même tant aimés; ah! les souffrances peuvent venir après ces considérations, elles seront les bienvenues; et c'est alors que la volonté aimera bien mieux son divin amant, car elle l'aimera en souffrant, et elle souffrira constamment.

Allons donc, mon âme, allons des deux pieds, et volons des deux ailes à celui qui nous appelle à lui. Si tu n'y es pas encore arrivée, ou si tu t'en es jamais retirée, c'est que tu n'y es allée que d'une aile, car si tu eusses bien considéré ce qu'il est, tu ne t'en serais jamais éloignée.

TROISIÈME POINT.

Ce que c'est que recevoir le Saint-Esprit, pour rendre toutes nos actions spirituelles.

Quiconque viendra à moi pour se désaltérer, y trouvera une telle abondance d'eaux, qu'elles en découleront sur les autres personnes. C'était du Saint-Esprit que Jésus parlait ainsi, et ce qu'il a dit, il le fait; car il ne manque point quand on est venu le trouver dans l'oraison, de communiquer ses grâces et son Esprit, de telle sorte qu'après l'oraison on se trouve tout spirituel, et si on veut on ne fait rien qui ne soit tout spirituel et tout divin. On ne fait rien par aucun mouvement de nature, d'intérêt, de plaisir ou d'honneur; il n'y a que la seule considération de Dieu et de ses ordres, qui nous fasse agir. Comme on peut les reconnaître partout; on se porte aussi à tout par cette considération, et on se trouve partout dans cet esprit de vie, et dans cette vie d'esprit, qui est aussi élevée au-dessus de la vie sensuelle, naturelle et purement humaine, que l'esprit l'emporte par dessus la chair, que la grâce est plus que la nature, et Dieu plus que le monde. Ah! mon Dieu, que faisons-nous, et à quoi pensons-nous, quand nous ne faisons pas ainsi toutes nos actions en esprit et par grâce? Et d'où vient qu'il y a maintenant assez de personnes qui méditent, et que néanmoins il y en ait si peu qui deviennent spirituelles?... C'est, mon fils, que la plupart de ceux qui méditent, s'arrêtent plutôt à leurs pensées pendant la méditation, pour voir si elles sont belles et à leur goût, qu'à des affections du cœur et à leurs actions du jour qui en proviennent, pour voir comme elles peuvent être bonnes et agréables à Dieu.

DIX-NEUVIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

DE LA PARABOLE DES CONVIÉS AU BANQUET, APPLIQUÉE A LA SAINTE COMMUNION.

Mon ami, comment avez-vous osé venir à ce banquet sans avoir l'habit nuptial[1]?

Le Sujet pris dans l'Evangile du jour, se trouvera suffisamment exposé dans les divers points de cette méditation.

La Fin sera d'apprendre quel est cet habit nuptial qu'il faut avoir pour se présenter dignement à la table de Notre-Seigneur, et à ne pas manquer de s'en revêtir toutes les fois qu'on s'en approche.

La Forme en ces trois points :

1° Honneur qu'on reçoit d'être convié à ce festin.

2° Bienséance et obligation qu'il y a d'être revêtu de l'habit nuptial.

3° Honte qu'on doit éprouver de paraître dans cette assemblée, sans être vêtu comme il convient.

PREMIER POINT.

HONNEUR QU'ON REÇOIT D'ÊTRE CONVIÉ CE FESTIN.

Si Notre-Seigneur a coutume de parler dans son Evangile par des paraboles familières, pour se faire mieux entendre à nos esprits, et pour faire comprendre les mystères de la grâce, qu'on aurait de la peine à concevoir autrement; il a particulièrement ce dessein, dans celle que nous allons méditer aujourd'hui. Il s'agit d'un des plus grands mystères de notre foi, et il en traite si familièrement, qu'il n'y a si petit esprit qui ne puisse le comprendre. Il nous fait voir un grand roi qui, oubliant presque sa majesté, envoie convier les pauvres et les passants pour assister aux noces de son fils [2]; afin de nous montrer premièrement par cet exemple, combien nous devons

[1] Amice, quomodo hùc intrasti non habens vestem nuptialem? S. *Matth.* XXII.

[2] Simile factum est regnum cœlorum homini regi qui fecit nuptias filio suo. Et misit servos suos vocare invitatos ad nuptias, et nolebant venire.

nous tenir honorés, de ce que n'étant rien auprès de notre créateur, qui nous a tirés du néant pour nous faire ce que nous sommes, nous sommes cependant invités par ce Dieu de majesté à venir tous les jours à sa table, si nous voulons, et à assister à ce divin banquet, où il célèbre les noces de son Fils unique et bien-aimé. Naturellement nous sommes si ambitieux d'honneur, que nous ne regrettons point de laisser nos plaisirs et d'abandonner notre profit, afin de nous en procurer. Comment donc ne serions-nous point touchés d'une sainte gloire, pauvres misérables que nous sommes, en nous voyant convier à ce banquet royal et magnifique, auquel nous sommes invités par un Dieu, où nous serons entretenus par un Dieu, et dans lequel enfin ce grand Dieu nous nourrit de sa propre substance.... Ne savons-nous pas que cet ambitieux Aman, dont il il est parlé dans l'Ecriture [1], n'estimait rien tant parmi l'éclat de sa grandeur, que l'honneur d'avoir été convié quelquefois de manger à la table du roi et de la reine? Mais qu'est-ce que cet honneur au prix du nôtre, si vous méditez bien ces trois avantages, qu'on ne saurait assez considérer.

Le premier est de la dignité de celui qui nous invite, et celle de la table royale à laquelle nous sommes invités. C'est un Dieu qui nous invite, c'est pour nous offrir comme nourriture la substance d'un Homme-Dieu que nous sommes appelés. Grand Dieu! peut-il se trouver rien de comparable?...Et qui êtes-vous, et qui suis-je!... C'est la seconde considération, qui doit être prise de notre condition, de notre indignité, et de l'infinie distance d'un homme et d'un pêcheur, avec un Dieu d'une telle sainteté, que les premiers des anges ne contemplent qu'en tremblant et en se voilant par respect, comme s'estimant indignes de paraître devant lui!... Et nous, chétives créatures, nous allons le recevoir, nous allons le manger, et nous allons nous unir tellement avec lui, que de lui et de nous ce ne sera qu'un esprit, qu'un cœur et qu'une volonté. O grandeur, ô bassesse, ô union

[1] Regina quoque Esther nullum alium vocavit ad convivium cum rege, præter me, apud quam etiam cràs cum rege pransurus sum. *Esther* v.

de deux extrêmes si éloignés et si différents [1]!... Et quel honneur me saurait-il arriver en terre qui puisse être comparé à celui-ci? Que si encore c'était seulement une fois en notre vie que Dieu nous fît cette faveur, on pourrait dire que c'est qu'il nous veut faire voir sa bonté et sa magnificence.

Mais voici ce qu'il faut considérer en dernier lieu : c'est toutes les semaines et tous les jours, si je le veux, qu'il me nourrit de lui-même ; c'est avec une si grande affection, qu'il se fâche si je m'en fais trop prier ; c'est avec tant de bonté, qu'il a toujours quelque don à me faire ; c'est avec une telle familiarité, qu'il ne veut point que je craigne d'approcher, et que je ne pense qu'à aimer et qu'à recevoir ses grâces. Eh ! mon Dieu, à quoi donc pensez-vous?... Permettez-moi de parler ainsi, puisque vous me permettez de penser ainsi à l'excès de vos bontés. N'est-ce point trop abaisser vos grandeurs? N'est-ce point trop prodiguer vos bontés?... N'est-ce point trop exalter nos esprits? N'y a-t-il pas là de quoi nous énorgueillir, et de quoi aussi nous rendre trop criminels, si nous abusons de vos bontés? O mon Jésus ! j'ai presque envie de vous prier que vous ne soyez point si bon, ou du moins que vous ne permettiez pas que je sois assez méchant, pour abuser de vos bontés, et devenir ingrat et insolent dans la plus belle occasion que nous puissions avoir de dévotion, d'humilité, et de reconnaissance....

DEUXIÈME POINT.

BIENSÉANCE ET OBLIGATION QU'IL Y A D'ÊTRE REVÊTU DE L'HABIT NUPTIAL.

Il y avait parmi les Juifs, certains habits de noces qu'on tenait prêts à la porte de la salle du festin, afin que les conviés en fussent couverts avant de se mettre à table. C'est pourquoi ce roi, dont il est fait mention en notre parabole, demanda si sévèrement à celui qui n'en était pas revêtu, pourquoi il avait

[1] Cogita quali sis insignitus honore, quali mensa fruaris. Quod Angeli videntes horrescunt neque liberè audent intueri propter emicantem in se splendorem, hoc nos pascimur, huic nos unimur, et facti sumus unum Christi corpus, una caro. S. Chrys. *in S. Matth.*

osé paraître dans ce banquet, sans l'avoir pris comme les autres [1]. Il y aussi chez les chrétiens un certain vêtement, dont notre âme doit être parée, pour se présenter à la table du très-saint-Sacrement avec la bienséance qui y est requise; et cet habit spirituel n'est autre que la pureté de conscience; il peut être plus ou moins convenable, selon les trois dégrés de cette pûreté, qui mérite d'être considérés. Le premier et le plus nécessaire, c'est d'avoir l'âme purifiée de tout péché et même du véniel, autant qu'il se peut faire; et cela peut se faire, soit en veillant soigneusement pour s'en préserver, en considération et par respect pour une table si sainte, soit en se relevant aussitôt qu'on est tombé, par un acte contraire à la faute, soit enfin en se confessant et s'excitant à un acte de contrition et de pur amour de Dieu, qui étant opposé à toute sorte de péché, purifiera d'autant plus l'âme qu'il sera plus fervent, c'est-à-dire purement fait pour l'amour d'un Dieu si bon. C'est ainsi que l'âme se purifie de tout acte de péché, qui la pourrait salir et la rendre odieuse ou moins agréable aux yeux de cette divine pureté, qui ne saurait voir de bon œil la moindre tache [2]. Eh! mon Dieu, comment une âme ose-t-elle donc se présenter devant vous, si elle ne s'efforce auparavant de se laver et de se purifier de tout ce qui vous déplait?.... C'est que cette âme ne sait pas, et ne veut pas apprendre combien ses taches me déplaisent, de peur d'être trop contrainte à les effacer.

Mais il ne faudrait pas encore s'arrêter là, puisqu'il y a de quoi avancer davantage dans cette pureté; ce n'est que le premier pas de s'être purifié des actes du péché, il faut venir au second, qui est de se défaire de toutes les habitudes, et de toutes les affections vicieuses, qui nous restent après que nous en avons ôté les taches; car elles sont capables de les faire reparaître bientôt, si elles nous demeurent quelque temps. Et

[1] Intravit autem Rex ut videret discumbentes, et vidit ibi hominem non vestitum veste nuptiali, et ait illi : Amice, quomodo hùc intrasti, non habens vestem nuptialem ?

[2] Lavamini, mundi estote, auferte malum cogitationum vestrarum, et venite. *Isaiæ.* I.

comme ces affections vicieuses nous attachent désordonnément à quelque créature, ou bien à notre intérêt, à nos plaisirs et à notre honneur, ou enfin à des soins, et à des affaires superflues; il faut nous affranchir de tous ces engagements, qui retiennent même la plupart des hommes, et les empêchent de participer à ce divin banquet, toutes les fois que la grâce les y convie. C'est ce que cette parabole nous fait connaître, dans ceux qui s'excusèrent sur de mauvais prétextes, pour n'accepter pas l'honneur qu'on leur faisait [1]. Que si ces attachements n'empêchent pas certains autres de s'y trouver, il les empêchent néanmoins de s'y trouver avec une meilleure disposition, qui les rendrait plus capable de participer à ces divins trésors, et de goûter les délices du paradis, qui ne se font sentir qu'aux âmes épurées de toute affection terrestre. Purifiez vos cœurs, vous tous qui avez l'esprit couvert et dissimulé, dit saint Jacques [2]. Qu'il dit bien! Car si la duplicité du cœur est opposée à la simplicité, qui n'est autre chose que la pureté, et le dégagement de toutes les affections de ce monde; il ne se pouvait rien dire de mieux pour exprimer le vice, et le défaut de ce cœur attaché à la terre, qu'en disant qu'il est double, qu'il n'est pas simple, qu'il a quelque autre amour que celui qu'il devrait avoir, et qu'il faut s'en purifier [3]. Ne le voulez-vous pas?... Ne craignez point qu'on demande trop de vous, en demandant que vous apportiez cette pureté de cœur à la sainte communion, car autrement vous croiriez qu'elle ne le mérite pas. C'est ce que vous ne pourriez penser qu'avec blasphème, attendu que quand même vous seriez monté en ce second dégré de pureté, vous n'auriez pas tout fait, puisque cette table est si sainte et si auguste, qu'il se faut purifier même des affections spirituelles, qui pourraient être tant soit peu déréglées.

[1] Illi autem neglexerunt, et abierunt, alius in villam suam, alius vero ad negotiationem suam. *S. Matth.* XXII.

[2] Purificate corda vestra duplices animo. *S. Jac.* IV.

[3] Quo non oportet esse puriorem tali fruentem sacrificio? quo solari radio non splendidiorem manum carnem hanc dividentem, os quod igni spirituali repletur, linguam quæ tremendo nimis sanguine rubescit. S. Chrys.

C'est le troisième dégré qui fait que l'on ne tient pas même à ses exercices spirituels, s'il nous attachent autrement à eux qu'ils ne le doivent selon Dieu, comme il n'arrive que trop souvent qu'on s'y cherche et qu'on s'y trouve plus que Dieu; car on voudrait parfois communier, quand il ne le permet pas, et on s'en fâche. Nous affectons certains goûts de dévotion, qui ne lui plaisent pas toujours. Nous nous resserrons dans une certaine médiocrité de vertu, quand il nous voudrait le cœur plus ouvert et plus large. Nous nous tourmentons fort l'esprit après certaines pensées de péchés, pour savoir si nous y avons consenti ou non, si nous nous en sommes bien confessés ou non, et nous n'entrons point en considération sur d'autres taches, qui ternissent bien davantage notre âme devant Dieu. S'il y a quelque affaire temporelle, ou même spirituelle, qui nous presse, et dont nous désirions vivement l'issue, le plus fort de notre dévotion ne s'occupe que de cela; nous nous faisons facilement accroire que nous n'y prétendons que la gloire de Dieu; et au fond, nous n'y désirons que notre satisfaction. Si nous éprouvons quelque succès ou quelque bonheur, nous y regardons plus notre bien que celui de Dieu, ou notre mérite que sa bonté, qui nous a fait cette faveur. Au contraire, dans les adversités, nous nous en prenons toujours à sa justice, comme si elle exigeait plus de peine, et de satisfaction que nous ne lui en devons. Enfin, notre cœur pour l'ordinaire n'est pas tant dans la main de Dieu, pour être tourné de quelque côté qu'il lui plaira, que dans la nôtre, pour être manié et gouverné à notre discrétion. Ce sont autant d'imperfections et d'impuretés que tout cela, dont il faudrait, selon l'avis de l'Apotre[1], que nous nous débarassions, si nous avions autant de soin de paraître à cette table divine avec la bienséance intérieure, que nous en mettrions d'extérieur, pour ne paraître à la table d'un grand qu'en l'état et avec l'ajustement qu'il y faut apporter.

Mais surtout, voyez bien la fin et le but que vous vous pro-

[1] Mundemus nos ab omni inquinamento carnis et spiritus, perficientes sanctificationem in timore Dei. II *Cor.* VII.

posez en communiant ; qu'un certain amour spirituel de vous-même ne s'y mêle point indiscrètement; car il est aussi bien amour-propre que l'amour temporel. Représentez-vous une personne invitée à un banquet royal ; elle n'y vient que parce qu'elle y est invitée, elle ne pense pas tant aux viandes ou à la saveur des mets, qu'à la dignité de la personne qui l'invite. Elle quitte volontiers toute autre affaire pour se trouver à l'heure ; elle n'a qu'une pensée de plaire au roi, dans ses habits, dans ses discours, dans son maintien, et dans toute sa personne. Elle ne pense pas tant à demander ce que l'on servira sur la table, qu'à recevoir ce qu'on lui présentera ; et la chose présentée ne lui sera jamais aussi agréable, que la main qui la lui présente ; et quand enfin elle voit son roi prenant plaisir à la servir, elle est plus satisfaite du plaisir et du contentement du roi, que du sien propre. Poursuivez ces convenances.... Appliquez-vous toujours celles qui vous sont les plus propres, et croyez qu'il n'y en a point de plus propre, que celles qui vous font voir avec quelle décence, et avec quelle pureté il faut vous approcher, de peur d'entendre ce reproche : Mon ami, comment avez-vous pris la hardiesse de vous présenter ici, sans l'habit nuptial?... O mon Dieu ! je sais parfaitement que cette pureté doit être si grande, que je ne crois pas que mon cœur en soit capable; c'est pourquoi je vous dirai avec David : Créez en moi un cœur pur et nouveau, qui n'ait jamais subi aucune souillure [1].

TROISIÈME POINT.

LA HONTE QU'ON DOIT SOUFFRIR DE PARAÎTRE DANS CETTE ASSEMBLÉE SANS L'HABIT NUPTIAL.

Quelle honte et quelle confusion pour cet homme, qui était entré sans l'habit nuptial! Il fut chassé par le roi lui-même avec des paroles et des réprimandes si sévères, qu'on ordonna que sur l'heure même il fût jeté pieds et mains liés, dans le fonds d'une basse fosse, et qu'on ne le vît plus [2]. O notre Roi, comme

[1] *Psalm.* L.

[2] Tunc dixit Rex ministris : Ligatis manibus ac pedibus ejus, mittite eum in tenebras exteriores : ibi erit fletus et stridor dentium.

vous nous traitez bien plus doucement !... Si tous ceux qui s'approchent de votre Table, sans la robe d'innocence et de pureté, en étaient ainsi chassés honteusement, hélas! qu'il y en aurait peu qui se trouverâient à ce festin, où vous nous conviez, et qu'il y en aurait encore moins qui en reviendraient... Il ne faut pas pourtant que nous nous flattions sur votre bonté, car si elle empêche votre justice, de nous punir si exemplairement, toutes les fois que notre impudence nous rend dignes de cette punition; elle ne laisse pas cependant de voir notre peu de respect, de s'en tenir offensée, de nous en reprendre, et même de nous en punir par d'autres sortes de peines...

Concevons bien cette vérité, que quoique Notre-Seigneur, ne fasse rien paraître du mécontentement qu'il éprouve, à la vue de ceux qui n'apportent pas à sa table cette pureté qu'il voudrait, et qu'il soit contraint d'y voir ce qu'il ne voudrait pas y voir; néanmoins il ne laisse pas d'en avoir une si grande peine, qu'il ne faudrait que savoir combien elle est grande, pour éviter de lui donner un tel sujet de s'offenser et de s'irriter contre nous. Il faudrait, ou ne pas savoir ce que c'est que le péché et l'imperfection volontaire devant les yeux si purs de cette divine sainteté, ou avoir perdu le respect qu'on lui doit, pour ne pas se confondre mille fois plus en sa présence, si on y paraît avec ces taches, que ne fut jamais confondu cet impudent de notre parabole, se voyant convaincu de sa témérité. Car qu'est-ce, à votre avis, que de recevoir une confusion fort sensible? Ne croit-on pas communément que c'est lorsqu'on paraît devant des personnes de mérite, dans un état tel qu'il les offense, et qu'il leur donne sujet de nous blâmer, et de nous faire des reproches mérités. Plus ces personnes sont honorables, et plus aussi les reproches doivent être sensibles et la confusion plus grande. S'il en est ainsi, voyez s'il est quelqu'un qui, comme dignité et comme considération, puisse être comparé à Dieu? Et d'un autre côté, y a-t-il sur la terre une chose aussi décriée devant les hommes, que le péché est abominable devant Dieu?... Ceci peut vous faire comprendre que celui qui paraît devant lui en état de

péché, mérite un reproche plus sanglant, et devrait éprouver la confusion la plus grande, qu'un homme soit capable d'éprouver.

Chétive créature, dit ce grand Dieu à cette âme infidèle, savez-vous bien ce que vous êtes, et ce que je suis?... Quand il n'y aurait que la seule considération de votre être, qui est si bas et si petit qu'il n'est comme rien, vous devriez trembler en ma présence ; et avec cette bassesse de votre condition, vous avez bien l'impudence de vous présenter à moi dans ce péché et cette imperfection, que vous savez m'être si désagréable, et que je ne puis voir sans l'abhorer et sans la punir? Quoi donc? est-ce pour m'offenser, et pour m'irriter que vous vous présentez devant moi, sachant bien que vous ne sauriez-vous y présenter avec un péché volontaire, sans exciter mon indignation?... Je sais compatir à vos infirmités, je condescends à vos nécessités, je souffre vos défauts naturels, je pardonne aux premiers mouvements qui vous échappent, j'excuse encore les inadvertences, et je puis bien dissimuler quelques fautes qui n'arrivent pas souvent. Mais ce péché d'affection, ce péché volontaire, cet attachement trop vif à l'honneur, aux créatures, aux biens et aux commodités, c'est-là ce qui m'offense, et ce qu'il faut nécessairement que je punisse; car je n'y trouve point d'excuse... Vous savez bien que c'est un péché et une tache dans votre âme qui me déplaît; vous reconnaissez bien en vous-même que vous pourriez l'ôter, si vous le vouliez, avec l'aide de ma grâce, qui est toute prête. Vous devez le vouloir par toutes les sortes de respects, dont vous m'êtes redevable, je vous en prie, je vous y exhorte, je vous en conjure, je vous le commande, sous peine de me déplaire et de me désobéir!... Après tout cela, n'en rien faire!... Après un mois, un an, et plus, peut-être, que je n'ai cessé de vous presser, sans rien gagner ! ne faut-il pas dire que c'est une noire malice de persister ainsi dans son mal ; non, ce n'est plus un péché de vanité, d'avarice, de sensualité, de paresse, ou d'autre désordre que je trouve en vous, mais un péché d'obstination, d'impénitence, un péché contre le Saint-Esprit, contre les lumières et les grâces que je vous

présente; enfin un de ces péchés, qui deviennent impardonnables, irrémissibles, et qui font que ce sacrement de vie et de grâce devient le jugement, et la condamnation de ceux qui osent le recevoir dans cet état...

Eh bien, en conscience, si vous entendiez votre Dieu vous parler ainsi, n'y aurait-il pas de quoi vous confondre et vous humilier? Or, tenez pour certain, que si vous conservez dans votre âme quelque affection étrangère, qui ne lui plaise pas, il ne vous en fera pas un moindre reproche. Si vous ne l'avez pas encore entendu, ce n'est pas qu'il ne vous ait parlé; mais c'est que vous n'avez pas voulu l'entendre, ou que vous avez méprisé ce qu'il vous disait, ce qui est comme un surcroît de malice, et met le comble à votre impiété... O mon Dieu, qu'il faut être mauvais pour résister à tant de reproches! Ne me parlez plus, s'il vous plaît, pour m'accuser et pour me juger; car je me condamne moi-même, si j'ai le malheur de persévérer dans ces affections mal réglées; mais j'y renonce de tout mon cœur. Comme si j'étais prêt à mourir et à paraître devant vous, je veux présentement mourir à toutes ces affections, qui vous déplaisent, afin de vous recevoir avec les mêmes dispositions, et la même pureté,que je devrai avoir pour être reçu de vous dans votre Paradis. Ouvrons, mon âme, ouvrons le sein, le cœur, l'amour, et tout ce que nous sommes, pour entrer dans ces embrassements et dans cette union divine, que nous devons continuer pendant toute une éternité... Hélas! il ne faudrait pas moins de pureté et d'amour, pour recevoir ici bas son Dieu, que pour en être reçu là haut dans le ciel.

[1] Deus meus confundor, et erubesco levare faciem meam ad te. II *Esd.* IX.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Honneur qu'on reçoit d'être convié à ce festin.

S'il y eut de l'honneur pour les conviés aux noces de ce grand roi, qui nous est aujourd'hui représenté ; c'est parce que c'était un grand roi, qui les invitait, qu'eux-mêmes étaient des personnes peu élevées en comparaison de lui, et qu'enfin il leur témoignait de l'amour, en les recevant à sa table. Mais qu'il y a bien plus d'honneur d'être appelé, comme nous le sommes, au banquet de notre Dieu ! C'est un roi bien plus grand, nous sommes, des créatures bien moindres à son égard, et le traitement qu'il nous fait, est bien plus excellent et plus magnifique. C'est sa propre chair, c'est son corps, c'est son âme, c'est son esprit, c'est Jésus-Christ tout entier, c'est le même qui est né de la Vierge, qui est mort sur la croix, qui règne dans les cieux, et qui a fait le Paradis. Voilà le festin qui m'est aujourd'hui apprêté, voilà le bien, le plaisir et l'honneur auquel je suis invité.... Oh ! mon Dieu, n'y a-t-il point trop de bonté, n'y a-t-il point excès d'amour dans l'invitation que vous me faites de participer à cette table divine..,. Mon fils, si tu sais bien en user, il n'y a rien de trop pour mon amour, et je ne plains point les biens que je te fais ; mais si tu en abuses, c'est cet abus qui est à craindre ; or c'est un malheur bien déplorable, que tu deviennes mauvais par les biens et par les grâces, qui ne te sont donnés de Dieu que pour devenir bon....

DEUXIÈME POINT.

Obligation qu'il y a d'être revêtu de l'habit nuptial.

Si on donnait anciennement des robes nuptiales à tous ceux qui étaient conviés, notre Dieu qui nous invite à ses noces, et à son banquet, nous a préparé la robe d'innocence, pour en être revêtus, avant de nous asseoir à sa table. Et s'il y avait en ce temps-là bienséance et obligation à revêtir cet habit, qu'on donnait à l'entrée du festin, il n'y en a pas moins maintenant à se parer de ce vêtement de grâces et de pureté, qui se reçoit dans la confession. Mais pour apprendre à s'en servir avec toute la bienséance qu'il faut, ne vous contentez pas de n'avoir point de péché mortel, ou de vous confesser simplement des véniels : Venez au fond, détachez-vous de toutes les affections que vous pourriez avoir pour les créatures, les personnes, les plaisirs, les biens et l'honneur.

Que s'il y avait même quelque dérèglement de dévotion dans vos

communions, c'est une sorte d'impureté, dont il faut se purifier par respect pour celui, qui étant la pureté et la sainteté même, ne se communique aux âmes qu'à proportion qu'elles sont pures et nettes de toutes ces souillures, qu'elles contractent par leurs affections. Mais, mon Dieu, quand je pense à une si grande pureté et sainteté, j'ai peur de m'approcher si souvent de cette table sainte. Mon fils, il faut plutôt prendre occasion de la communion, pour s'étudier à cette parfaite pureté, que de s'éloigner des sacrements et demeurer dans ses souillures. Ce serait montrer qu'on aime trop les taches qu'on peut ôter, si quand on doit paraître devant le monde, et qu'on est au pied d'une fontaine pour se laver, on fuyait le monde et la fontaine, pour ne pas être obligé de faire disparaître ces taches.

TROISIÈME POINT.

Honte de paraître au banquet sans être revêtu de l'habit nuptial.

Ce misérable qui était entré au banquet sans la robe nuptiale, fut honteux et confus, quand il se vit durement chassé et condamné à la chaîne et à une prison perpétuelle. Que nous serions honteux si on nous traitait avec cette rigeur, quoique nous ne le méritions pas moins que ce pauvre homme. Mais Dieu ne châtie pas ainsi pour l'ordinaire à l'extérieur, et à la vue du monde : quoiqu'il ne laisse pas de châtier, et à moins d'avoir perdu tout sentiment, on n'a pas moins sujet de se confondre en sa présence, quand il lui plaît de nous faire reconnaître l'état de notre conscience, qu'il n'est pas tel qu'il devrait être. Il ne faudrait qu'entendre ces deux mots : *Ame infidèle*, tu sais bien que tu me déplaîs par ces affections qui te plaisent, et tu aimes mieux me déplaire que de perdre un petit plaisir, ou que de le changer en un véritable et solide contentement que je te donnerais. Que répondrez-vous à cela? et si vous n'avez rien à répondre, ne craignez-vous point la confusion d'un pareil reproche?

Mon Dieu, il faut que je vous avoue que je ne sens point ces confusions intérieures, comme je sentirais les affronts que me ferait le monde.... Mon fils, c'est un signe que tu ne fais pas beaucoup d'estime de Dieu, ou que tu ne crois pas qu'il ait beaucoup le péché en horreur et en abomination. C'est ainsi qu'on ne se soucie pas beaucoup des reproches faits par les enfants, ou par les pauvres gens : car on ne fait pas beaucoup de cas de leurs personnes. C'est donc ainsi que tu me traites? Mais si tu savais ce que c'est que Dieu, et qu'elle horreur il a du péché, tant petit soit-il, tu aimerais mieux te cacher dans les enfers, que de paraître avec ce

péché devant Dieu. Je te pardonne si tu n'as pas autant le sentiment de cette confusion intérieure, que tu l'aurais de l'extérieure; mais parce qu'on peut avoir la confusion sans en avoir le sentiment, je ne te pardonne point, si tu n'as pas ce que tu peux, et ce que tu dois avoir.

SUJET DES MÉDITATIONS DE CETTE SEMAINE.

Le Sujet des méditations de cette semaine est de nous faire voir les biens et les maux, qui nous viennent de la connaissance ou de l'ignorance de nous-mêmes, ce que nous apprendrons en méditant ce qui est rapporté au chapitre huitième de saint Jean, selon l'ordre de l'histoire évangélique.

LUNDI.

DE LA FEMME ADULTÈRE, ET DE SES ACCUSATEURS RENVOYÉS PAR NOTRE-SEIGNEUR.

Que celui d'entre vous qui n'est coupable d'aucun péché, lui jette la première pierre[1].

Le Sujet, qui est suffisamment expliqué dans les points de la méditation, nous montre le grand bien qu'il y a dans la connaissance de nous-mêmes, laquelle en nous faisant voir ce que nous sommes, nous fait voir que nous ne sommes que des pécheurs, et peut-être les plus grands qui soient au monde. De cette connaissance il arrive ce bien, que si la nature déréglée nous porte à juger et à condamner les actions des autres, la connaissance de nous-mêmes corrige ce dérèglement, et nous invite à nous considérer

[1] Qui sine peccato est vestrûm; primus in eam lapidem mittat. *S. Joan.* VIII.

seulement nous-mêmes, sans nous occuper des autres. C'est ce qui arriva aux accusateurs de cette femme, qui, voyant ce que Notre-Seigneur leur fit connaître touchant l'état de leur conscience, se déportèrent de leur accusation, et se retirèrent plus confus de cette connaissance d'eux-mêmes, qu'ils ne pensaient confondre celle qu'ils accusaient.

La Fin est d'apprendre si bien à se connaître, qu'on se regarde comme le plus grand pécheur qui soit au monde, et que cette connaissance nous empêche de juger jamais des autres.

La Forme en ces trois points :

1° Les Juifs accusent malicieusement une pauvre femme pécheresse.

2° Jésus repousse adroitement leurs accusations.

3° Ces accusateurs en se déportant de leur accusation, nous apprennent que le premier effet de la connaissance de nous-mêmes, est de ne point juger les autres.

PREMIER POINT.

LES JUIFS ACCUSENT MALICIEUSEMENT UNE PAUVRE FEMME PÉCHERESSE.

Notre-Seigneur sans craindre la haine et les embuches de ses ennemis, retourne encore une fois au temple; et ses ennemis, sans s'appaiser par la connaissance qu'ils devaient avoir de sa bonté, s'y retrouvent aussi, et continuent à lui dresser des piéges, et à inventer de nouveaux artifices pour le surprendre [1]. Ils voyaient bien qu'il ne leur était pas possible de l'accuser, même d'un crime supposé, parce que sa vie était si innocente, qu'elle ne pouvait être soupçonnée d'aucun péché; c'est pourquoi ils lui amènent une femme pécheresse, et l'établissent juge dans

[1] Et diluculò iterum venit in templum, et omnis populus venit ad eum, et sedens docebat eos. Adducunt autem Scribæ et Pharisæi mulierem in adulterio deprehensam, et statuerunt eam in medio, et dixerunt ei : Magister, hæc mulier modo deprehensa est in adulterio. In lege autem Moyses mandavit nobis hujusmodi lapidare. Tu ergo quid dicis ? Hoc autem dicebant tentantes eum, ut possent accusare eum. *S. Joan.* VIII, 2 et sequent.

Animadverterant eum esse nimirum mitem : dixerunt ergo apud se, si eam dimitti censuerit, justitiam non tenebit, quia lex jubet; ut vero mansuetudinem non perdat, in qua tam populis amabilis factus est, eam dimitti debere dicturus est ita nos ad accusandum occasionem inveniemus. S. Aug.

Oblata erat adulterii rea, ut si eam absolveret, legem solvere videretur, sin verò damnaret, propositum sui mutaret adventûs, quia peccata omnia remissurus advenit. S. Ambr. ep. LXXVI.

cette cause, pour trouver un prétexte d'accusation contre lui, soit qu'il prenne la défense de cette femme ou qu'il la condamne. Telle était leur ruse et leur malice ; car, disaient-ils, il faut, ou qu'il condamne cette accusée, ou qu'il l'absolve ; s'il la condamne, il perdra la réputation que le peuple lui donne, d'être miséricordieux envers tout le monde, et les parents de cette femme qu'il aura offensés par cette sentence, n'auront pas beaucoup de peine à exciter contre lui une sédition ; si au contraire il l'absout, ne se déclarera-t-il pas lui-même criminel, puisqu'il ira contre les ordonnances de la loi, qui portent que les adultères soient lapidés, et ainsi il méritera la peine du criminel en prenant la défense du crime.

Voilà donc leur malice; malice trop ordinaire à ceux qui ne s'appliquent pas à se connaître eux-mêmes, ni à connaître leur conscience. Ces misérables Juifs ne pensaient point qu'ils fussent pécheurs, ou que le péché méritât d'être aussi bien puni en eux que dans autrui; ou bien ils eussent voulu que Jésus fût engagé dans quelque péché, afin qu'il ne les accusât plus, sans leur fournir un moyen de défense dans son exemple. Et ainsi c'était moins le zèle pour le bien, qui les portait à accuser cette mauvaise femme, que l'amour qu'ils avaient pour le mal et pour le péché, dont ils cherchent malicieusement la défense [1]. Quelle malice, de persécuter les mauvais, pour entretenir la malice ! n'est-ce pas faire le métier des démons, et agir contrairement à la justice et à la charité, qui ne veulent point le mal des personnes, quand elles reprennent leur mal. Mais les méchants qui aiment leur malice, voudraient que tous fussent méchants comme eux, afin que personne ne s'opposât à la liberté qu'ils prennent de mal faire. Ceux-là même qui, par le devoir de leur charge, sont obligés de poursuivre les criminels, et de punir les crimes, les poursuivent tellement dans les autres, qui les entretiennent parfois dans eux-mêmes. Que si l'honneur ne leur permet pas des crimes qui les diffament, il fait passer pour vertu ceux

[1] Invidia Diaboli, mors introivit in orbem terrarum ; imitantur autem illum qui sunt ex parte illius. *Sap.* I.

qu'il leur permet, et leur fait croire qu'ils sont vertueux, parce qu'ils ne sont pas aussi vicieux, à leur avis, que ceux qu'ils condamnent.

Il est difficile de s'imaginer combien l'amour-propre nous trompe, et nous charme en matière de vice et de péché. Vous-même qui méditez ces vérités, si vous n'y prenez garde, vous n'en appliquerez l'effet qu'aux Juifs, ou à quelques autres personnes du monde que vous connaissez plus libertines, et vous ne vous persuaderez jamais qu'elles s'appliquent à vous. Mais rentrez un peu en vous-même; examinez s'il n'est pas vrai que vous ressentez plutôt l'importunité, que vous causent les autres par leur ennuyeuse et fatigante loquacité, que celle que vous leur causez?... N'est-il pas vrai, que si quelqu'un est un peu trop fâcheux et vantard, vous avez peine à le souffrir, tandis que vous ne trouvez que plaisir dans les vaines louanges que vous vous donnez [1]. Si quelqu'un vous refuse un service, vous en murmurez aussitôt, et si vous faites le même refus à un autre, vous ne croyez point avoir mal fait. Le même amour de vous-même qui vous rend si prompt à critiquer les autres, empêche que vous ne vous connaissiez et que vous ne vous condamniez [2]; mais vous n'en êtes pas moins coupable. On ne saurait assez veiller sur ses défauts, et cultiver sa propre conscience; car après tout, cet amour propre nous restant toujours, produit sans cesse ces deux mauvais effets : de nous faire tomber dans une multitude de fautes, et de n'en faire reconnaître qu'un petit nombre. Déplorez ce malheur, et dites à votre Dieu : Dieu de mon cœur, éclairez mes ténèbres, et ne permettez pas que j'obscurcisse vos lumières [3]. Voilà une vérité que vous venez de m'enseigner : Que je commets beaucoup de

[1] Verbum sapiens quodcunque audierit, scius laudabit, et ad se adjiciet, audivit luxuriosus et displicebit illi, et projiciet illud post dorsum suum. *Eccli.* XXI.

[2] Nous voulons qu'on reprenne les autres, avec sévérité, et nous ne voulons pas qu'on nous reprenne; l'indulgence qu'on a pour eux nous déplait, et cependant nous ne voulons pas qu'on nous refuse ce que nous demandons. *Imitat.* liv. I, ch. XVI.

[3] Quoniam tu illuminas lucernam meam, Domine Deus meus, illumina tenebras meas. *Psalm.* VII.

fautes, et que je ne les connais pas; maintenez-moi dans la pratique de cette vérité. Et si je ne connais pas en particulier les fautes que je fais, reconnaissant néanmoins en général que j'en commets beaucoup que je ne connais pas, faites que je m'humilie dans cette connaissance, et que je répare mes fautes par cette humilité.

DEUXIÈME POINT.

JÉSUS REPOUSSE ADROITEMENT L'ACCUSATION DES JUIFS CONTRE CETTE FEMME.

Si les ennemis de Jésus-Christ ont témoigné autant d'ignorance que de malice dans cette action, où ils pensaient le surprendre, il leur montra qu'il n'avait pas moins de sagesse que de bonté, pour se délivrer de leurs mains. En effet, il jugea si divinement la dénonciation de cette pauvre criminelle, qu'il ne porta préjudice par sa sentence, ni à sa douceur ordinaire, qui ne pouvait souffrir qu'on la condamnât à être lapidée, ni à la rigueur de la loi qui ordonnait ce supplice contre celles, qui étaient atteintes et convaincues de ce grand crime [1]. Que fit-il donc pour ne rien faire contre la douceur et la rigueur! Ecoutez bien....

Après qu'il eut entendu leurs accusations, il se courba comme pour écrire sur la terre, les termes de son arrêt, et puis se relevant pour le prononcer : Que celui-là, dit-il, qui ne se sent coupable d'aucun péché, lui jette la première pierre [2]. Ils s'approchent tous pour lire ce qu'il pouvait avoir écrit; ils le lisent, et ce qu'il y a de merveilleux, c'est qu'ils ne l'eurent pas plutôt lu, qu'ils commencèrent à se retirer les uns après les autres. Les plus anciens, qu'on croit avoir été les plus ardents accusateurs,

[1] Sed Dominus et in respondendo justitiam servavit, et a mansuetudine non recessit. S. Aug.

[2] Jesus autem inclinans se deorsùm digito scribebat in terra. Cum ergo perseverarent interrogantes eum erexit se, et dixit eis : Qui sine peccato est vestrûm primus in illam lapidem mittat. Et iterùm se inclinans scribebat in terra, Audientes autem, unus post unum exibant incipientes a senioribus, et remansit solus Jesus, et mulier in medio stans. Erigens autem se Jesus dixit ei : Mulier, ubi sunt qui te accusabant? Nemo te condemnavit. Quæ dixit, Nemo, Domine : Dixit autem Jesus: Vade, et jam ampliùs noli peccare.

disparurent les premiers, et les autres les suivirent aussitôt; de sorte que de toute l'assemblée il ne resta plus que Jésus et cette femme[1], à qui Jésus demanda ce qu'étaient devenus ses accusateurs, et s'il y en avait qui l'eussent condamnée; et elle répondit que pas un n'avait porté son jugement[2]. Je ne ferai donc pas, répliqua-t-il, ce qu'ils n'ont pas osé faire : Allez je ne veux pas vous perdre, mais ne retombez plus dans le péché[3].

O mon Dieu, que vos jugements sont équitables, puisqu'il n'y a personne, quelque inique qu'il soit, qui puisse trouver le moindre prétexte pour s'en plaindre! Votre sagesse accorde si bien votre bonté avec votre justice, que vous êtes infiniment miséricordieux, en demeurant infiniment juste. Votre justice eût pu condamner absolument cette criminelle, si votre miséricorde ne vous eût demandé sa grâce, puisque les lois que vous aviez données par Moïse, portaient expressément qu'elle devait être lapidée. Votre bonté pouvait aussi absolument lui donner sa grâce, puisque vous étiez le maître de la loi que vous aviez faite; et sans approuver son péché, vous pouviez lui remettre la peine qu'elle avait méritée. Mais votre sagesse trouva un expedient à votre miséricorde, pour réaliser le désir de votre bonté, sans relâcher de votre justice, rien qui pût donner prétexte à ces perfides accusateurs de persévérer dans leur malice. Vous ne voulez pas seulement faire du bien à cette malheureuse; mais vous voulez que votre bonté s'étende jusqu'à ces hommes méchants, qui vous avaient fait juge de cette cause criminelle, plutôt pour tâcher de vous surprendre, et vous faire condamner vous-même, que pour juger celle qu'ils accusaient.

Voilà comment vous m'apprenez à faire plaisir à ceux qu'on

[1] Relicti sunt duo, misera et misericordia. S. Aug.

[2] Levans in illam oculos mansuetudinis qui justitiæ lingua adversarios ejus repulerat. Ibid.

[3] Non dixit : Non lapidetur, ne contra legem dicere videretur. Absit autem ut diceret lapidetur : venit enim non perdere quod invenerat, sed quærere quod perierat. Respondit ergo. Qui sine peccato est, etc. Quasi dicat, puniatur peccatrix, sed non a peccatoribus impleatur; sed non a prævaricatoribus legis. S. Augustinus.

peut obliger, sans blesser ni les lois, ni les autres personnes qui peuvent y avoir quelque intérêt ; qu'il faut pardonner aux pécheurs, sans épargner le péché [1] ; qu'il faut toujours plutôt employer la douceur que la rigueur dans la justice ; qu'il faut plutôt chercher la conversion d'un criminel que son supplice ; qu'il faut tellement joindre la simplicité à la prudence dans nos affaires, qu'on ne se laisse aller, ni à une excessive douceur, ni à une trop grande sévérité ; qu'il faut ainsi sagement apaiser l'esprit de ceux qui accusent les autres, au lieu de l'aigrir imprudemment ; qu'il faut secourir les affligés autant que la justice le peut permettre ; enfin, qu'il vaut mieux que chacun prenne soin de se corriger de ses péchés, que de juger ou condamner les autres [2]. Oh ! que cette nouvelle sentence doit être pour moi un grand oracle ! Oh ! que cette parole écrite sur la terre, est pour moi une leçon de grande conséquence ! Mais, mon Jésus, écrivez la, s'il vous plaît, dans mon cœur, de peur que je ne l'oublie, et afin que je me souvienne toujours de la pratiquer dans le moment, et dans les occasions que vous me présenterez.

TROISIÈME POINT.

CES ACCUSATEURS EN SE DÉPORTANT DE LEUR ACCUSATION, NOUS APPRENNENT QUE LE PREMIER EFFET DE LA CONNAISSANCE DE NOUS-MÊMES, EST DE NE POINT JUGER LES AUTRES.

On demande à ce propos ce que put écrire Notre-Seigneur, et ce que lurent les Juifs, qui leur fit tant d'impression, que ne pouvant le souffrir, ils se retirèrent aussitôt? On ne saurait le dire avec certitude, mais la commune opinion des interprètes est que Jésus écrivait leurs propres péchés, et que dans ces caractères qu'il traçait, ils virent comme dans un miroir, tout ce qu'il y avait de plus laid et de plus caché dans leur conscience [3]. Aussi en le voyant, ils

[1] Damnavit peccatum, non hominem. Intendant qui amant in Domino mansuetudinem, et timeant veritatem ; etenim dulcis et rectus Dominus. S. Aug.

[2] Qui prius se non judicat, quid in alio rectum judicet ignorat. S. Greg. x; *Mor.* xv.

Justus prior est accusator suî. *Prov.* xxviii.

[3] Scribebat peccata eorum qui accusabant. S. Hier. ii, *cont. Pelag.* vi.

devinrent si confus, qu'ils ne purent se souffrir eux-mêmes [1]. Et de fait, celui qui se connaît parfaitement, est si honteux et si confus de se voir dans un état si misérable, qu'il penserait plutôt à se cacher qu'à découvrir les autres [2]. C'était donc leurs péchés qu'ils voyaient, et qu'ils reconnaissaient être connus de celui, qui les marquait si distinctement, et avec tant de précision. Et enfin, ils voyaient qu'il pouvait les condamner aussi bien que cette femme qu'ils accusaient; c'est pourquoi ils se déportent de leur accusation, de peur de s'accuser et de se condamner eux-mêmes [3].

Mais s'ils eussent été sages, ils n'en fussent pas demeurés là : car ils devaient se jeter aux pieds de leur juge, qui était aussi bon pour leur pardonner tous leurs crimes, que savant pour les connaître; et c'est ce qu'il leur demandait en ce temps-là, et ce qu'il vous demande à vous maintenant. Il voulait nous enseigner que, comme l'ignorance de nous-mêmes, et la négligence que nous apportons à nous connaître, nous rend plus hardis pour juger les autres; de même la connaissance de notre intérieur et de nos déréglements, nous rend plus retenus et plus humbles. Avez-vous vu ces Juifs comme ils s'étaient présentés tête levée, pour faire le procès de cette femme et la condamner, et avez-vous vu comment un peu après ils s'en vont tête baissée, ne pensant qu'à leurs propres péchés? Voilà ce que fait la connaissance de soi-même; d'aveugles et d'orgueilleux elle nous rend clairvoyants, humbles et pénitents; elle fait qu'on se reconnait, et qu'on se prend pour ce que l'on est [4]; et comme on n'est que pécheur et très-grand pécheur, on reconnaît que comme tel, on ne doit penser qu'à se tenir humble, contrit, charitable, compatissant pour les autres, et plus prêt à les excuser qu'à les accuser [5]. En effet, on n'est pas assuré du péché

[1] Tamquam inscitiæ telo percussi, sese inspicientes, et reos invenientes, et recesserunt. S. August.

[2] Accusatores fœminæ a vindicta repressit conscientia. Idem.

[3] Nemo peccatricem damnare ausus est, quia in se cernere cœperunt singuli quod magis damnandum cognoscerent. Beda.

[4] Docet nos sicut ante correctionem, ita et post, nos ipsos humiliter investigare, ne idem aut simile in nobis sit. Glossa.

[5] Volo animam primò omnium scire seipsam : Nam quomodo non verè hu-

des autres, comme du sien; on ne doit pas en juger, ni s'arrêter à y penser, comme aux siens propres. Or comme un pécheur qui se connaît, et qui se repent de son péché, ne souhaite rien tant que le pardon, et qu'il n'y a point de meilleur moyen de l'obtenir, que de se rendre équitable envers les autres, il n'y pense que pour prier pour eux, et pour leur pardonner, puisqu'au reste il n'a que trop de sujet de déplorer ses désordres passés, de mettre ordre aux désordres présents, et de s'assurer pour l'avenir. Il ne peut donc que penser à lui-même, se défier de son mauvais naturel qui l'a si souvent trahi, et s'étudier à le connaître de plus en plus, pour le mieux gouverner[1].

C'est moi qui ai péché, disait David, c'est moi qui ai fait plus de mal que tous les autres [2]. Voilà ce que la grâce nous fait dire, quand le naturel nous fait parler ou juger des autres; et quand nous n'aurions commis d'autre péché que d'en parler et d'en juger, c'est souvent un plus grand mal, que n'est celui dont nous parlons.... Mon âme, accusons-nous, et disons souvent que notre péché est toujours contre nous [3]; car Dieu pardonne à ceux qui s'accusent; mais souffrons encore plus volontiers que les autres nous accusent que nous-mêmes; car c'est alors qu'on peut mieux s'humilier, et qu'on est mieux disposé à recevoir le pardon, comme Jésus pardonna plus volontiers à cette pécheresse qu'on avait accusée.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Les Juifs accusent malicieusement une pauvre femme pécheresse.

Les Juifs envieux de la gloire de Jésus-Christ, ne cherchaient qu'à l'obscurcir par tous les moyens imaginables. Or il y en avait deux à leur avis

miliabitur in hac vera cognitione sui cum se perceperit oneratam peccatis, etc. S. Bern. fusè ser. xxxvi, *in Cant.*

[1] Non est periculum quantumcumque te humilies, quantumcumque reputes minorem. Est autem grande malum, horrendumque periculum, si vel modicè plus vero te extollas, si vel uni te præferas, etc. Idem. serm. xxxvii.

[2] Ego qui peccavi, ego qui malum feci. I. *Paral.* xxi.

[3] Peccatum meum contra me est semper. *Psalm.* l.

qui étaient assez puissants pour le rendre odieux au peuple, s'ils pouvaient en venir à bout : c'était de le convaincre d'impiété contre Dieu, ou de cruauté contre les hommes. Pour cet effet, ils lui présentent une femme de mauvaise vie, qui méritait selon les lois d'être lapidée, et ils lui demandent à ce sujet son sentiment, ils l'en font juge. Leur ruse malicieuse reposait sur ce raisonnement : Ou il la renverra, disaient-ils, sans être jugée à mort, ou il la condamnera. S'il la renvoie, il est impie, il agit contre la loi de Dieu qui ordonne qu'elle soit châtiée; s'il la condamne et qu'il la fasse lapider, ce sera cruauté, le peuple se soulèvera, et ainsi de quelque côté qu'il se tourne, il sera pris.

Quelle malice et quelle stupidité!... Malice de vouloir accuser, celui qu'ils savent être le plus innocent des hommes! Stupidité, de penser surprendre par leurs ruses, celui qui est la sagesse même, et d'oser s'attaquer à Dieu pour le convaincre d'impiété.... Oh! mon âme, qu'on devient malicieux, quand une fois on aime la malice! On persécute les bons et les mauvais, car on est bien aise de faire voir, qu'il y en a d'autres qui sont aussi mauvais que nous, afin d'être plus libres dans notre méchanceté, et plus méchants dans notre liberté. C'est ainsi qu'on pense se justifier, et qu'on veut persévérer dans son vice, sans qu'il soit blâmé. Ah! mon Dieu, qui m'eût dit que j'eusse été si mauvais, je ne l'eusse pas cru; mais puisque c'est être mauvais, que d'être bien aise qu'il y en ait d'aussi mauvais que nous, afin d'autoriser le mal, ou de le faire passer pour bien, j'avoue cette malice, et je me reconnais maintenant plus mauvais que je n'avais pensé.

DEUXIÈME POINT.

Jésus repousse adroitement l'accusation des Juifs contre cette femme.

Que fait Notre-Seigneur en cette occasion? comment en sortira-t-il à son honneur; que répondra-t-il? qu'ordonnera-t-il? pourra-t-il excuser le péché? condamnera-t-il la personne? S'il sauve le pécheur, comment sauvera-t-il la loi qui le condamne? et s'il parle en faveur de la loi, comment pourra-t-il favoriser la personne qui l'a violée?... Oh! sagesse de Jésus! comme vous montrez bien que vous êtes la sagesse divine! Elle sait si parfaitement bien accommoder la bonté et la justice, que la loi est sauvée, sans que le pécheur soit condamné, et que le pécheur est sauvé, sans que la loi soit offensée. Jésus écrit seulement quelques mots sur la terre, et tous ces accusateurs se retirent. La femme seule reste dans le temple avec Jésus, qui lui pardonne son péché, et lui recommande de n'y plus retomber. Où sont-ils ces hommes? où sont-ils ces accusateurs? qu'ils viennent

soutenir leur déposition, qu'ils viennent prendre le juge à partie, s'ils en ont l'impudence.... Ils n'oseraient, pas un n'ose plus comparaitre, ils n'ont plus rien à opposer, ils s'en tiennent à l'arrêt qui est porté. Voilà que tout le monde est content; Dieu y est honoré, la loi est considérée, le peuple bien édifié, le pécheur converti, les ennemis confondus, que faut-il de plus?

Il ne reste plus rien mon âme! que de t'édifier sur cet exemple, et d'apprendre que s'il faut être simple pour n'accuser personne, il faut être prudent pour répondre aux fausses accusations qu'on pourrait faire. S'il faut haïr le mal, il ne faut pas haïr ni perdre les personnes; s'il y a danger dans ces deux extrêmes, dans une excessive rigueur, où dans une trop grande douceur, il faut plutôt pencher du côté de la douceur; toutefois il ne faut pas dissimuler le péché, ou le laisser règner impuni parmi les hommes; mais il est souvent assez puni quand le pécheur est converti. Et enfin, si les souverains peuvent faire grâce aux criminels, qu'on sache que Jésus est le souverain Seigneur, et qu'il peut faire grâce à qui il lui plaira. Oh! mon Dieu, je vous demande bien humblement ma grâce, et j'aime mieux me reconnaître criminel devant vous pour l'obtenir, que de présumer de mon innocence, ou d'excuser mes crimes.

TROISIÈME POINT.

Ces accusateurs en se déportant de leur accusation, nous apprennent le premier effet de la connaissance de nous-mêmes, qui est de ne point juger les autres.

Mais qu'est-ce qu'écrivit Notre-Seigneur sur la terre, pour confondre et renvoyer ainsi ces accusateurs, qui n'eurent plus le mot à dire contre cette femme, ni contre Jésus qui ne voulut pas la condamner? On pense communément qu'il écrivit leurs péchés, ou qu'il les leur découvrit si clairement, qu'ils en furent tous confus, et dans cette connaissance et confusion, ils ne pensèrent plus à accuser les autres. C'est pourquoi Notre-Seigneur leur dit, que s'il y avait quelqu'un d'entre eux qui fût sans péché, qu'il jetât la première pierre contre cette femme; or il n'y en eut pas un qui osât dire que c'était lui; car ils voyaient tous qu'ils étaient dans le crime; ils voyaient qu'ils étaient reconnus par celui qui les manifestait à eux-mêmes, et que s'il avait assez de sagesse pour les connaître, il ne manquait pas de puissance pour les châtier, de sorte qu'ils ne pensaient plus qu'à eux.

Voilà ce qu'apporte la connaissance de soi-même, voilà le bon effet

qu'elle produit dans une âme qui reconnait son péché; elle connait que c'est un si grand mal qu'elle ne pense point qu'il y en ait d'autre, comme le malade ne ressent que son mal. Dans ce sentiment, le pécheur n'a plus rien à dire qu'à confesser avec David, que c'est lui qui a péché, que son péché est toujours devant ses yeux, qu'il ne voit que cela, qu'il ne pense qu'à s'accuser et à s'humilier dans cette vue, et que loin de juger de personne, il ne fait que prier son Dieu de ne point le juger, et de ne point le condamner. Oh! puissé-je me connaître ainsi! Si je ne connais pas en particulier mon péché, que du moins je ne laisse pas de m'humilier, car il est toujours vrai que je suis un pécheur; et c'est un sujet de s'humilier davantage, d'avoir un péché, et de ne le pas connaître.

MARDI.

JÉSUS EST LA LUMIÈRE DU MONDE, POUR NOUS AIDER A NOUS CONNAITRE NOUS-MÈMES.

SUR CES PAROLES :

Je suis la lumière du monde; celui qui me suit, ne marche point dans les ténèbres, mais il trouvera la lumière de la vie [1].

Le Sujet nous fait voir comment Notre-Seigneur prit occasion de s'entretenir avec les Juifs, et de leur dire qu'il était la lumière du monde, parce qu'il leur avait fait voir et connaître dans leur conscience, ce qu'ils ne voyaient pas auparavant; c'est ainsi qu'il nous éclaire, pour nous faire connaître à nous-mêmes. Par conséquent,

La Fin doit être de bien recevoir cette divine lumière, pour mieux se connaître, et pour mieux se conduire par cette connaissance.

La Forme est en ces trois points :

1° Jésus est la lumière qui éclaire tous les hommes en général.

2° Jésus est la lumière qui éclaire chacun de nous en particulier.

3° Il faut que chacun marche à la faveur de cette lumière.

[1] Ego sum lux mundi, qui sequitur me, non ambulat in tenebris, sed habebit lumen vitæ. *S. Joan.* VIII, 12.

PREMIER POINT.

JÉSUS EST LA LUMIÈRE QUI ÉCLAIRE LES HOMMES EN GÉNÉRAL.

Les Juifs montraient assez qu'ils vivaient dans les ténèbres, puisqu'ils étaient si aveuglés, qu'ils ne connaissaient pas leurs propres péchés, et qu'ils voulaient accuser ceux des autres; ils commencèrent à voir la lumière en quelque sorte, quand ils commencèrent à connaître le mauvais état de leur conscience, et qu'ils témoignèrent cette connaissance, en se départant de l'accusation, qu'ils avaient formée contre une femme pécheresse. Comme c'était Jésus-Christ qui avait si bien éclairé les yeux de leur esprit, il ajouta aussitôt, qu'il était la lumière du monde, pour leur montrer que sans lui, les hommes ne seraient que des aveugles, parce qu'ils ne se connaitraient pas, et qu'il n'y a point de plus grand aveuglement, que de ne pas se connaître. Quand donc il affirme qu'il est la lumière du monde, il faut bien prendre garde, comme nous avertit saint Augustin [1], de tomber dans l'extravagance des Manichéens, qui se sont imaginés sur ces paroles, que notre Jésus était ce soleil sans âme, qui éclaire les animaux et les hommes, qui nous donne le jour, en se levant sur nos têtes, et qui nous laisse dans la nuit, quand il se couche. Ne devons-nous pas croire, au contraire, qu'il est son Créateur, et que sa lumière est plus perçante que les rayons de cet astre. La lumière du soleil ne peut toucher que les yeux de notre corps, tandis que la lumière du Sauveur pénètre jusqu'au fond de nos âmes, et qu'elle éclaire nos esprits mêmes.

Mais quoiqu'il ne soit pas le soleil du monde, il mérite pourtant mieux que le soleil, qu'on l'appelle la lumière du monde; car, si le soleil par sa lumière fait discerner à nos yeux tout ce qu'il y a de visible sur la terre, s'il fait sentir son influence

[1] Manichæi solem istum oculis carnis visibilem expositum et publicum non tantum hominibus, sed etiam pecoribus ad videndum, Christum Dominum esse putaverunt : sed Catholicæ Ecclesiæ fides improbat tale commentum, etc. S. Aug.

Propter nos sub sole factum est lumen quod fecit solem, carnis nube tegitur, non ut obscuretur, sed ut temperetur.

jusqu'au centre des choses, et s'il opère avec toutes les causes les effets qu'elles produisent ; Jésus-Christ nous fait encore mieux voir ce qui nous est le plus important, c'est-à-dire, le mal que nous devons éviter, et le bien que nous avons à faire [1].... Il a plus de vertu et d'efficacité pour pénétrer jusqu'au plus intime des consciences et même au plus profond des enfers, pour s'y faire reconnaître, que n'en a le soleil pour pénétrer les corps; et il est à meilleur titre la cause universelle, de tout ce qu'il y a de bien et de vertu dans tout le monde, que le soleil de tous les effets de la nature. Car il n'y a sorte de bien, de grâce et de gloire sur la terre et au ciel pour les hommes, dont Jésus-Christ ne soit la cause, parce que c'est lui qui illumine tout homme qui vient au monde[2]. Il illumine même ceux qui en sont dehors, et placés dans la lumière de gloire, laquelle n'est autre que la lumière de Jésus, en tant qu'il la leur a procurée par son mérite.

Oh! quelle gloire pour Jésus, d'être ainsi la lumière de tous les hommes! Oh! quel bien pour les hommes d'être ainsi tous éclairés par cette divine lumière[3]! Car comme c'est le bien de tout le monde, et de chacun en particulier, que le soleil n'éclaire pas seulement une personne ou une ville, mais qu'il envoie ses rayons généralement sur tous les hommes, et sur toutes les villes, parce que c'est ainsi qu'ils peuvent communiquer les uns avec les autres et s'entr'aider mutuellement. De même, est-ce le bien de tous les hommes et de chacun des hommes, que Jésus-Christ ne se contente pas de répandre ses lumières sur quelques uns seulement, mais qu'il les communique généralement à tous [4]; parce que l'un participe à la grâce et à la lumière de l'autre, et un saint deviendra toujours plus saint, quand il sera plus près d'un autre saint.

[1] Tenebræ meæ mecum sunt meorum, non oculorum : et si oculorum non exteriorum, sed interiorum, unde discernitur non album et nigrum, sed justum et injustum. S. Aug.

[2] *S. Joan.* I.

[3] Populus qui sedebat in tenebris, vidit lucem magnam, et sedentibus in regione umbræ mortis, lux orta est eis. *Isaïæ.* I; *S. Matth.* IV.

[4] Nec est qui se abscondat a calore ejus. *Psalm.* XVIII.

Oh que l'envie qui nous afflige du bien d'autrui est donc un grand mal[1], puisqu'elle s'oppose à ce grand bien, et que non-seulement elle s'en prend à la personne, qui possède ce bien qu'on envie, mais à Jésus-Christ qui le lui donne[2], et à tous ceux qui peuvent y participer. O mon Jésus! je me confesse de ce péché, reconnaissant que je m'y suis quelquefois laissé aller; mais j'en reconnais la faute et la laideur, comme je reconnais qu'il n'y rien de plus beau et de meilleur que ce que vous êtes, et ce que vous faites à qui que ce puisse être. Et même, je reconnais que je dois désirer que vous fassiez plus de bien aux autres qu'à moi, car il est mieux employé. Si vous n'aviez pas d'autres serviteurs meilleurs que moi, ah! mon Jésus, que vous seriez mal servi; et si j'étais fâché que vous fussiez mieux servi, je ne mériterais plus d'être à votre service....

DEUXIEME POINT.

JÉSUS EST LA LUMIÈRE QUI ÉCLAIRE CHACUN DE NOUS EN PARTICULIER.

Jésus-Christ est encore la lumière de notre conscience en particulier, comme il est la lumière publique, qui éclaire généralement tous les hommes. Car comme chacun de nous a des inclinations, qui lui sont particulières, qu'il est sujet à des péchés auxquels les autres ne sont pas adonnés, qu'il est capable d'un mérite qui n'appartient qu'à lui, qu'il reçoit des grâces qui lui sont propres, et qu'il est destiné à un degré de gloire que Dieu a préparé à lui seul; jamais personne ne connaîtrait parfaitement ce qui est dans son naturel, ni ce qui lui est donné de surnaturel, si Jésus-Christ ne l'éclarait par sa lumière dans le fonds de son cœur. Comme c'est lui qui ordonne ce degré particulier de grâce et de gloire pour chacun, c'est à lui de le manifester à chaque conscience, afin qu'elle s'y conforme. Et ainsi quand il disait qu'il était la lumière du monde, c'est de vous en particu-

[1] Qui sibi invidet nihil est illo nequius. Nequam est oculis lividi et avertens faciem suam, et despicens animam suam. *Eccli.* XIV.

[2] An oculus tuus nequam est, quia ego bonus sum? *S. Matth.* XX.

lier qu'il parlait [1]; vous êtes ce petit monde, dont il est la lumière; et puisque vous n'êtes pas sans avoir eu quelques lumières et quelques grâces, et qu'il n'y en a aucune qui ne vienne de lui, c'est aussi bien de vous qu'il entend parler, comme c'est à vous qu'il accorde ses lumières [2].

Reconnaissez ces vérités; que c'est de lui que vous tenez tout ce que vous avez, que vous lui en êtes grandement obligé, que que vous en êtes parfaitement content, et que vous ne regrettez pas tant de n'en avoir pas davantage, que de ne pas bien user de ce qu'il lui a plu de vous donner; qu'enfin vous avouez que vous n'êtes qu'un ignorant, et un aveugle dans la connaissance de vous-même et de votre conscience, s'il ne vous communique la grâce et la lumière pour connaître ce qui est de vous, et ce qui est de lui, afin de vous haïr autant que vous devez l'aimer [3]. En effet, comme les yeux du corps, quelque lumière que leur donne le soleil, ne voient pourtant rien dans notre intérieur; ainsi les yeux de notre esprit, quelque lumière qu'ils aient de la nature, ne verraient pas assez clair, si la lumière de la grâce ne vous éclairait particulièrement; car votre propre jugement gagné par votre amour-propre, est plus capable de flatter vos défauts que de les remarquer; si bien qu'au lieu de vous les montrer comme des fautes qu'il faut corriger, il vous les fait paraître comme des perfections que vous devez chérir. Et n'est-ce pas de quoi Notre-Seigneur nous avertit dans ce même discours qu'il fait aux Juifs, en leur disant, ainsi qu'à nous, que nous ne jugeons souvent que par les sentiments de notre chair [4]. Mais quand c'est sa lumière qui nous éclaire, elle nous découvre à nous-mêmes, tels que nous

[1] Qui dixit de tenebris lucem splendescere, ipse illuxit cordibus nostris. II *Cor.* IV.

[2] Qui de tenebris vos vocavit in admirabile lumen suum. I *Petr.* I.

Omne quod manifestatur lumen est, propter quod dicit. Surge qui dormis, et exurge a mortuis, et illuminabit te Christus. *Ephes.* V.

[3] Manifestata nunc per illuminationem salvatoris nostri Jesu Christi. II *Tim.* I.

[4] Vos secundum carnem judicatis. *S. Joan.* V.

sommes en réalité, et tels que nous paraissons à lui-même [1]; de sorte que, comme il n'y a rien qui lui soit caché, aussi n'y a-t-il rien dans notre conscience, qu'il ne nous découvre autant qu'il est nécessaire pour sa gloire et pour notre salut; parceque même, en nous le découvrant, il fait voir qu'il est le maître et le Seigneur de nos cœurs, et les oblige par ce moyen à se rendre à lui, et à ne rien dissimuler ou excuser; car aussi bien il les connaît, et ils ne sauraient le tromper, ou lui en faire accroire.

Je connais toutes vos actions, nous dit-il, comme à cet évêque dont il est parlé dans l'Apocalypse [2], je connais votre bien et votre mal, la quantité, la qualité et le mérite de toutes vos œuvres; je sais toutes les grâces que je vous ai données, tant celles que vous avez acceptées, que celles que vous avez refusées. Je sais tout ce que vous avez commis, je connais tous vos péchés, tant ceux que vous avez faits par infirmité, ou par irréflexion, que ceux que vous avez commis par malice et par négligence.... Oh! quelle science et quelle lumière! oh! quel sujet de dire avec David : C'est vous, mon Seigneur, qui m'avez sondé jusque dans le plus profond de mon cœur. Je ne suis jamais tombé dans un péché, et je ne m'en suis jamais relevé, que vous ne l'ayez su; vous avez connu mes pensées et mes intentions avant même que je les eusse conçues; toutes les actions que j'ai faites il y a longtemps, vous sont aussi présentes que celles que je fais maintenant [3].

Repassez dans votre esprit les autres paroles de ce beau psaume, qui ne nous parle que de la connaissance de nous-mêmes; tantôt en admirant la providence particulière de Dieu à notre égard, tantôt en le remerciant de ce soin si favorable; tantôt en lui demandant de nouvelles lumières, pour nous connaître encore plus clairement; tantôt en nous avertissant de chasser l'aveuglement, où nous tiennent nos mauvaises habi-

[1] Discretor cogitationum et intentionum cordis. Et non est ulla creatura invisibilis in conspectu ejus : omnia enim nuda et aperta sunt oculis ejus. *Hebr.* IV.

[2] Scio opera tua et laborem et patientiam tuam, sed habeo adversùm te quòd charitatem tuam primam reliquisti. *Apoc.* I.

[3] Domine probasti me et cognovisti me, etc. *Psalm.* CXXVIII.

tudes et nos affections dépravées. Comme, à ce sujet, il ne manquera pas de vous communiquer la lumière, qui vous est présentement nécessaire, pour connaître ce qu'il veut de vous aujourd'hui, ayez soin aussi de la recevoir ; tenez-vous aussi prêt à faire hors de l'oraison ce qu'il voudra que vous fassiez, comme vous êtes disposé maintenant à le connaître.

TROISIÈME POINT.

IL FAUT QUE CHACUN MARCHE A LA FAVEUR DE CETTE LUMIÈRE.

Mais le principal profit que vous devez tirer de cette méditation, c'est d'apprendre, tant pour votre direction que pour celle des autres, que chacun doit marcher à la faveur de cette lumière, selon qu'elle lui fera connaître ce qu'il doit fuir, ou faire en particulier dans son état et dans sa vocation [1]. C'est là un des plus grands fruits, que vous puissiez recueillir de toutes vos méditations et de vos autres exercices spirituels; et puisque l'occasion se présente de le considérer, prenez ces trois avis, pour vous en rendre la considération plus profitable. Le premier est que, marcher à la lumière de Notre-Seigneur, ce n'est pas seulement fuir le mal, ou faire en général le bien, que cette lumière a montré à tous les hommes : mais c'est fuir encore plus particulièrement le mal, ou faire plus soigneusement le bien, que cette divine lumière fait connaître à chacun en particulier; car comme ce bon Jésus a des desseins particuliers sur la perfection de chaque personne [2], et qu'il veut quelquefois que telle personne s'abstienne d'une chose, comme si elle était mauvaise, chose dont néanmoins il ne veut pas qu'une autre se fasse conscience ; de même aussi il voudra quelque sorte de bien de vous, qu'il n'exigera pas d'un autre [3]. C'est à vous, c'est à moi, c'est à chacun de nous, de reconnaître ce que Dieu veut

[1] Quando splendebat lucerna ejus super caput meum : et ad lucem ejus ambulabam in tenebris. *Job*. XXIX.

[2] Volo omnes vos esse sicut meipsum, sed unusquisque proprium donum habet ex Deo, alius quidem sic, alius verò sic. II *Cor*. VII.

[3] Divisiones gratiarum sunt ; idem autem spiritûs. Sicut corpus unum est, et membra habet multa. II *Cor*. XII.

Omnia autem membra non eumdem actum habent. *Rom*. XII.

de nous en particulier, afin de n'y pas manquer, de peur d'être infidèle à ses lumières, à sa conduite, à son ordre, et de déchoir de ses grâces et bénédictions.

Eh bien, maintenant, que reconnaissez-vous tous les jours de particulier, dont vous croyez que Dieu veut que vous vous absteniez, ou que vous pratiquiez? Ne serait-ce point de trop rire, de trop parler, de parler de vous-même, de trop de soin et de complaisance à aimer, ou à être aimé, de trop d'empressement et de soin pour le succès de vos emplois?... Quoi que ce soit, que vous dise votre conscience, c'est ce qu'il veut de vous, c'est la lumière qu'il faut suivre, c'est marcher dans cette lumière, de se faire conscience, par exemple, de parler de soi-même, quand on connaît bien que Jésus ne veut pas qu'on en parle.

N'allez pas dire qu'il n'y a point de mal, et que c'est se rendre scrupuleux de craindre du mal là où il n'y en a point, car le second avis que vous devez recevoir en cette matière; c'est que bien qu'il n'y eût point de mal dans cette chose dont on se fait conscience, néanmoins on peut s'en faire conscience sans qu'il y ait scrupule, quand on connaît par de véritables indices, que Dieu ne veut pas cela de nous. Nous avons vu en effet, qu'il a divers desseins sur la perfection de chacun, et que par le fait de ses desseins, il veut plus ou moins de perfection des uns que des autres; ce qui fait qu'il touchera votre conscience sur un point de perfection dont il ne dira rien à un autre ; et pourvu qu'il n'y ait point d'anxiété ou de superstition, il n'y aura point de mauvais scrupule. Mais au reste, il n'y a point de danger qu'il y ait une crainte sainte et filiale de ne pas suivre cette lumière, puisqu'il plait à Dieu de vous faire connaître ce qu'il désire particulièrement de vous, et qu'il y aurait danger d'être infidèle à la lumière, si vous n'aviez quelque crainte de lui être rebelle. Si vous suivez fidèlement cet avis en pratique, vous éviterez deux écueils dangereux, dans lesquels tombent ceux qui s'adonnent plus particulièrement à la vie spirituelle, s'ils n'y prennent bien garde. Le premier consiste à juger ceux qui ne semblent pas être aussi exacts et aussi consciencieux; le second à se

relâcher peu à peu, comme eux, en se persuadant que ce qu'on reçoit des lumières et des grâces, n'est que scrupule, puisque tels et tels, qui sont des personnes savantes et de considération, ne se font point conscience de ce que vous ne voudriez pas faire. Ce sont deux erreurs, que ce second avis vous fait éviter, en vous enseignant qu'on ne doit pas plus condamner, ceux qui ne font pas comme nous, que nous ne devons imiter ceux qui nous condamnent, s'ils ne sont nos supérieurs ou nos directeurs ; car chacun a ses lumières et ses grâces particulières, qui lui forment la conscience. Il arrive de là que la conscience est différente, et que ce qui est bien ou mal pour l'un, ne l'est pas pour un autre; et qu'ainsi vous jugez mal, si vous jugez celui qui ne fait pas comme vous; et qu'aussi vous pouvez faire mal, si parce qu'un autre le fait, vous faites ce que vous ne voudriez pas faire[1]. Mais comment pourra-t-on discerner la vraie lumière d'avec la fausse, puisque l'ange de ténèbres se transforme en ange de lumière?...

Le troisième avis, c'est que vous lisiez sur ce sujet les marques qu'on en donne au livre des Exercices spirituels et au livre de l'Ordre, où il est parlé de la vocation[2]. Cependant, allez-y de bonne foi, dites ingénûment à votre directeur ce que vous ressentez dans le moment de votre méditation, de votre examen, de vos confessions et de vos communions; et puis tenez-vous à ce qu'il vous conseillera. Mais surtout que vous et votre directeur sachiez de la part de Jésus, que les lumières, qui vous font voir le mal qu'il y a de vous attacher d'affection à quoique ce soit de ce monde, de parler trop, et de suivre votre humeur dans vos actions, sont pour l'ordinaire les lumières, les meilleures et les plus assurées qu'il vous donne.

Ah! mon Jésus, je ne dois pas tant me mettre en peine de connaître ce que voulez de moi, que de faire ce que je sais que vous voulez; car quand je ne connaitrais que cette vérité,

[1] Is qui manducat non manducantem non spernat : et qui non manducat manducantem non judicet. Unusquisque in suo sensu abundet. *Rom.* XIV.

[2] En la 3e partie, disc. III, sect. III.

qu'il faut faire tout simplement comme l'on sait, et qu'on pense alors qu'il faut faire, j'en sais assez, si je fais bien ce que je sais; et si je n'en sais pas encore assez, je ne tarderai pas longtemps à savoir, ce qui me restera à apprendre.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Jésus est la lumière qui éclaire généralement tous les hommes.

Je suis la lumière du monde, disait Jésus aux Juifs, après qu'il eut éclairé leurs consciences, pour y voir ce qu'ils n'y avaient pas reconnu auparavant. Et c'est aussi à tous les hommes qu'il le dit, afin que tout le monde sache que comme la lumière, la chaleur et tous les bons effets de la terre viennent ordinairement du soleil; de même les connaissances et les affections surnaturelles, avec tout ce qu'il y a de bien et de vertu dans tous les hommes, qui ont existé ou qui existeront, procèdent de Jésus-Christ, comme de sa vraie cause; sans lui vous pouvez moins pour la vie éternelle, que la terre ne peut pour la vie temporelle, sans l'aide du soleil. Oh! quel honneur pour notre Jésus, que tout l'honneur qui est dû à tous les saints, lui soit premièrement dû, et qu'il soit honoré dans les saints, comme les saints sont honorés en lui. Mais quel déshonneur pour une âme superbe et envieuse, qui est fâchée de cet honneur que se donne Jésus, en faisant du bien à tout le monde! Elle voudrait qu'il n'en fît pas autant à certaines personnes, elle en conçoit du dépit; comme si le soleil ne devait luire que pour elle, et a sa discrétion.

Mon âme n'es-tu point cette envieuse du bien d'autrui et de l'honneur de ton Jésus! Quoi donc? voudrais-tu qu'il n'y en eût point de meilleures que toi, et que Jésus ne fut point mieux aimé, ni mieux servi que par ton mauvais cœur?... Ah! mon Jésus je vous en demande pardon, et pour réparation d'honneur, je me réjouis de tous les biens que vous faites à tout le monde; je vous en loue, j'y consens, je les aime, j'y veux participer; et je vous en remercie, comme s'ils m'étaient faits à moi en particulier; parce que, quand ils me seraient faits en particulier, je devrais moins me réjouir, de ce qu'ils ne me seraient faits, que parce que vous les auriez faits; et ainsi puisque c'est vous qui faites le bien à tout le monde, je m'en réjouis autant comme s'il m'était fait en particulier.

DEUXIÈME POINT.

Jésus est la lumière qui éclaire chacun de nous en particulier.

Je suis la lumière du monde; c'est-à-dire de chaque homme en particulier, qui est un petit monde; c'est de vous, c'est de moi qu'il parle, car comme c'est à vous et à moi qu'il envoie des lumières toutes particulières pour le servir selon le degré de grâce, et pour arriver au point d'honneur et de gloire qu'il nous a préparé; c'est aussi distinctement pour nous qu'il est la lumière du monde, comme entre tous, il nous éclaire particulièrement d'une sorte de lumière, ou pour une sorte de bien dont il ne touche pas un autre. Quelle marque de bonté, de penser autant à moi, et d'employer autant de sagesse et de puissance pour moi seul, que pour tout le reste du monde!... Quelle obligation de me laisser conduire par sa sagesse, puisque cette même sagesse qui gouverne le monde, me gouverne; et que la même puissance qui a fait, et qui conserve tout le monde est employée pour ma perfection!... Oh! faites, mon Jésus, avec mon âme tout ce qu'il vous plaira, et qu'il vous plaise d'y produire et d'y conserver tellement votre grâce et votre amour, que mon âme ne fasse rien qu'avec vous, et qu'elle fasse tout ce que vous voudrez d'elle!...

TROISIÈME POINT.

Il faut que chacun marche à la faveur de cette lumière.

Le fruit principal qu'il faut retirer de cette méditation, et de toutes les autres, c'est de prendre la résolution de ne rien faire qu'en vue de cette lumière particulière, dont notre Jésus nous éclaire, et de faire aussi tout ce qu'elle nous déclare être selon notre état et notre vocation. C'est marcher dans la vie spirituelle quand on s'avance; et c'est marcher à la lumière particulière de Jésus, quand on s'avance par les moyens particuliers, qu'il nous donne avec les moyens généraux. C'est à vous de reconnaître ces lumières et ces moyens, et de vous en servir, c'est à cette marque qu'on les reconnaît plus assurément, et qu'on s'en sert avec plus de profit; quand on voit qu'ils nous détachent des affections trop naturelles de notre cœur, et que nous n'épargnons rien pour nous en détacher. Le dégagement du cœur est un moyen universel de perfection; mais comme le vôtre est attaché par quelque affection particulière, c'est un moyen particulier de votre perfection, de vous retirer de cet engagement particulier qui y est un obstacle. Et si c'est aujourd'hui, si c'est à cette heure qu'il vous en donne la connaissance, et qu'il vous presse de vous en servir, ne différez

pas davantage.... En effet, le plus noble effet des lumières particulières que Jésus nous donne, c'est de nous les donner à l'heure, qu'il sait bien nous être plus propre et plus favorable à son dessein, et non pas à une autre; et si nous perdons cette heure, nous perdons souvent tout, car tout étant attaché à ses grâces, et ses grâces à l'heure; qui perd l'heure, perd les grâces, et qui perd les grâces, perd tout.

Oh! quelle perte! faute de bien passer l'heure de la méditation ou de la communion, qui est ordinairement l'heure où Jésus éclaire l'âme, il arrivé que l'âme n'étant point éclairée, ne marche que dans les ténèbres, et ne marche presque point sans tomber! Oh! mon Jésus éclairez-moi pour mieux faire mes oraisons, afin d'être mieux éclairé pour mes actions!... Mon fils, tu as assez de lumière et de clarté pour méditer; mais tu te contentes trop de la lumière pour discourir et pour connaître, sans t'échauffer à sa chaleur pour t'affectionner à agir et à souffrir.

MERCREDI.

DE LA CONNAISSANCE DE SOI-MÊME POUR CROITRE DANS LA CONNAISSANCE DE DIEU.

Vous ne me connaissez, ni moi, ni mon Père [1].

Le Sujet qui nous présente la suite de l'entretien de Notre-Seigneur avec les Juifs, nous fait voir comment ils tombèrent sur la question de la divinité, lorsque Jésus leur ayant parlé de son Père, ils lui demandèrent aussitôt où il était [2]. A cette question Jésus se contente de leur dire qu'ils ne le connaissaient ni lui ni son Père. Comme s'il leur eût dit, qu'il n'était pas étonnant qu'ils lui fissent des demandes si impertinentes, et qui montraient si évidemment le peu de connaissance qu'ils avaient de Dieu, puisqu'ils ne se connaissaient pas eux-mêmes, comme il le leur avait fait voir auparavant. D'où l'on conclut, que comme l'ignorance de soi-même est cause de l'ignorance qu'on a de Dieu, aussi une connaissance plus claire de nous-mêmes, nous mènera à une plus grande connaissance de Dieu.

[1] Neque me scitis, neque Patrem meum. *S. Joan.* VIII.

[2] Dicebant ergo ei Ubi : est Pater tuus ?

La Fin de la méditation doit donc être d'apprendre à se mieux connaître, pour mieux connaître Dieu, et de prier, comme faisait saint Augustin, que nous nous connaissions pour le connaître.

La Forme en ces trois points :

1° On ignore encore beaucoup de choses qui regardent Dieu.

2° Le peu de connaissance que nous avons de nous-mêmes, est cause de cette ignorance.

3° Il faut donc travailler avec plus de soin à cette connaissance de nous-mêmes.

PREMIER POINT.

ON IGNORE ENCORE BEAUCOUP DE CHOSES QUI REGARDENT DIEU.

Il faut convenir que le monde connaissait fort peu ce qu'était Dieu, puisque les Juifs qui en étaient mieux instruits que tout le reste du monde, en avaient si peu de connaissance, comme on le voit par leur demande et la réponse de notre Seigneur. Vous ne savez ce que je suis, ni moi ni mon Père, leur disait-il. Oh quelle ignorance, quels reproches et quels dommages !... Que nous vous avons d'obligation, ô mon Dieu ! pour les lumières et les connaissances si particulières, que vous nous avez données de vous-même, et pour celles que vous êtes prêt à nous découvrir tous les jours, si nous étions bien disposés à les recevoir et a en profiter ! Mon âme, reconnaissons que quelque connaissance que nous ayons de Dieu par sa grâce, il nous en reste par notre faute encore plus à savoir.... Et qu'eu égard à cette mauvaise ignorance que nous avons de Dieu, notre Seigneur peut aussi nous reprocher comme aux Juifs, que nous ne le connaissons point, ni lui ni son Père ; ce qui se peut vérifier en trois manières.

La première, que Dieu étant un être infiniment élevé au-dessus de notre entendement, toute la connaissance que nous en avons, n'est que comme une véritable ignorance, en comparaison de ce que l'on en peut connaître. Voilà pourquoi il est dit au livre de Job[1] : qu'il est plus haut et plus élevé que le

[1] Forsitan vestigia Dei comprehendes, et usque ad perfectum omnipotentem reperies, Excelsior cœlo est, et quid facies, profundiorque inferno et undè cognosces ; Longior terra mensura ejus, et latior mari. *Job.* XI.

ciel, qu'il est plus profond que les enfers, et que sa mesure est plus étendue en longueur que toute la terre, et plus vaste en largeur que la mer : et qu'ainsi il n'y a pas moyen de le connaître. C'est pourquoi aussi le Sage nous avertit de ne pas essayer d'en venir à bout; car il n'y a que lui seul qui se connaisse, et qui se comprenne parfaitement comme il est, ce serait donc témérité de notre part d'y prétendre. C'est donc la vérité, que nous ne le connaissons pas de cette parfaite connaissance ; mais ce n'est pas notre faute, puisqu'il nous est impossible, et que même il nous est défendu de nous élever à cette connaissance ; et qu'il y a plus d'honneur et de mérite à reconnaître son ignorance, qu'a présumer de sa science[1].

L'autre sorte d'ignorance qui pourrait être coupable, c'est celle qui est opposée à la connaissance que nous en pourrions avoir, si nous y travaillions avec plus de soin, ainsi que nous le recommandait l'Apôtre, quand il disait : Que c'était à ce dessein, et pour cet effet qu'il priait à deux genoux, et plus instamment Dieu le Père, pour qu'il lui plût de nous faire la grâce de comprendre avec tous les saints, quelle était sa largeur et sa longueur, sa sublimité et sa profondeur[2]. C'était bien pour nous exciter a l'étude de cette connaissance, quand il disait qu'il en priait Dieu le plus dévotement qu'il pouvait, comme pour un sujet, qu'il estimait des plus importants et des plus nécessaires ; Mais n'était-ce point aussi pour nous en éloigner? Quand il particularise si distinctement le genre de cette étude, ou de cette connaissance, qu'il étend a ces quatre dimensions, dont il nous parle, ne nous avertit-il pas de ne point nous y arrêter, puisqu'elles sont incompréhensibles ? Non, non, si l'ami de Job avait bien parlé en parlant si hautement de Dieu, comme il est

[1] Glorificantes Dominum quantumcumque potueris; supervalebit enim adhuc et admirabilis magnificentia ejus. Benedicentes Dominum exaltate illum, quantum potestis, major enim est omni laude. Exaltantes eum, replemini virtute, ne laboretis, non enim comprehendetis. *Eccli.* XLIII.

[2] Hujus rei gratia flecto genua mea ad Patrem Domini Nostri Jesi Christi, etc. ut possitis comprehendere cum omnibus sanctis quæ sit latitudo et longitudo, et sublimitas et profundum. *Ep.* III.

rapporté en cet endroit ; l'Apôtre n'en parle pas mal, quand il nous divise la matière de la méditation, et la contemplation des grandeurs de Dieu en ces quatre points, qui sont pris des quatre sortes de mesure que nous avons, pour connaître la grandeur de quelque chose. Il veut seulement nous parler de la mesure, ou de la connaissance que nous sommes capables de prendre avec les Saints, qui se sont ainsi étudiés à connaître notre grand Dieu, et non pas de l'autre connaissance parfaite et absolue, qui nous est défendue comme impossible.

Voilà donc comment l'Apôtre, et tous les saints avec lui s'étudiaient à connaître Dieu, en considérant premièrement, que la largeur de son essence, et de ses divines perfections s'étendait à l'infini, et comprenait tout ce qu'il y avait de rare, d'admirable, de parfait, et d'accompli, sans que rien put y manquer, en considérant que c'est à tous les objets possibles que sa toute puissance peut s'appliquer ; que c'est dans tout ce qu'il y a, et ce qu'il peut y avoir de créatures, que sa sagesse se manifeste en les créant et en les conservant ; que c'est pour tout ce qui est intelligible qu'il a de la science ; que c'est de toutes les perfections imaginables qu'il est saint ; que c'est sur les souverains aussi bien que sur les peuples, sur les cieux aussi bien que dans les enfers, que son souverain domaine et que sa justice s'étend ; de sorte qu'il n'y a aucune créature qui n'y soit soumise dans son être, dans sa conservation, dans ses actions, dans sa fin, et dans tout ce qui dépend d'elle ; que c'est pour faire tout le bien qui se fait au monde, que la bonté divine s'étend dans sa largeur, sans faire aucun mal ; c'est pour faire du bien à ceux mêmes qui lui font du mal, et c'est pour tourner en bien tout le mal qu'elle permet. Enfin, que c'est une beauté si accomplie, que la seule vue qu'en ont les bienheureux fait toute leur félicité, et la seule pensée qu'ont les damnés d'en être privés par leur faute pour toute une éternité, fait leur enfer. O quelle beauté, s'écrient-ils, quelle bonté, quelle justice, quelle sainteté, quelle science, quelle sagesse, quelle toute-

puissance, et quelle essence infinie, que celle qui est d'une telle étendue dans sa largeur[1].

Et puis venant à considérer sa longueur, ils trouvent qu'elle s'étend par de là tous les temps et tous les siècles; qu'elle n'a point d'autres bornes que l'éternité, comme sa largeur ne peut être comprise que dans son incompréhensible immensité. C'est pour tous les temps aussi bien que pour tous les lieux, que la toute-puissance peut tout ce qu'elle veut. C'est dans toutes les œuvres où sa sagesse peut se manifester, qu'elle se fera voir sans jamais y manquer. C'est depuis toute l'éternité qu'il a sa science, et qu'il l'aura, sans l'oublier, et sans même en distraire en aucun moment sa divine pensée. Sa sainteté n'est pas seulement durable à jamais, mais elle est invariable dans sa durée. Il commença à exercer sa justice sur la première, et la plus noble de toutes ses créatures, qui eut la hardiesse de vouloir s'en retirer; mais elle en fera sentir les effets à cet ange apostat, et à tous ses complices toute une éternité. Sa souveraineté ne peut jamais lui être disputée qu'avec son essence, dont elle est inséparable. Et comme il est bon par sa nature, sa bonté ne peut pas durer moins que sa nature. Egalement sa beauté, étant increée, n'est sujette, ni aux changements, ni aux temps, ni aux maladies, ni aux taches, ni aux rides, parce qu'elle n'emprunte rien, aux couleurs, ou aux parures étrangères, et qu'elle trouve en soi toutes ses grâces, tous ses traits, et toutes ses excellences. C'est en cela que Dieu lui-même est bienheureux, depuis qu'il est Dieu; comme il est toujours vivant, toujours se connaissant, se voyant et s'aimant. Dieu éternel que votre éternité est grande!... puisqu'elle est aussi grande que vous, et qu'elle est même votre grandeur[2]!...

Voilà comment les saints la considèrent, et l'admirent! De là ils s'élèvent à la hauteur de son essence, qu'ils trouvent dans la

[1] Magnus Dominus et laudabilis nimis : et magnitudinis ejus non est finis *Psalm.* CXLIV.

[2] A seculo, et usque in sæculum tu es Deus. *Psalm.* LIX.

grandeur de sa souveraineté, et dans la majesté de son empire universel sur tout ce qui n'est point Dieu, et même sur une personne qui est Dieu, son Fils qui s'est fait homme, pour être son sujet. Ils reconnaissent combien sa toute-puissance est relevée par sa grandeur, puisqu'il n'y a rien qui ose le contredire impunément, n'y qui puisse absolument s'opposer à l'exécution de ses desseins. Ils respectent la hauteur de sa sagesse dans le gouvernement du monde, qui est si doux et si efficace, et dans la réparation de la nature humaine, qui est si admirable à toute la nature. Ils admirent sa science, qui par sa hauteur comprend toutes ses infinies perfections. Ils s'étonnent avec les Séraphins, et ne cessent de louer entre toutes les autres divines perfections, sa sainteté dans sa hauteur. Celle de la justice se fait reconnaître, et aimer dans les récompenses qu'elle promet au ciel, à ceux qui s'y soumettent volontiers sur la terre, élevant si haut une basse créature, que d'un pauvre homme elle en fait un grand saint. Sa bonté est si haute et si relevée, qu'elle donne tout sans rien devoir, et sans rien reprocher, qu'elle récompense ce qui lui est dû, et se donne elle-même, en donnant un Dieu pour le salut des hommes, après en avoir été offensée, et sans en être dignement reconnue. Enfin sa beauté est si rare et si précieuse dans sa hauteur, qu'il faut être ou Dieu par nature, ou comme Dieu par grâce, et dans la gloire, pour en avoir la vue et la jouissance ; et quand une fois on l'a vue, on est si ravi qu'on ne peut jamais s'en retirer, ni cesser de la voir. O hauteur des richesses de la sagesse, de la science, de la beauté, de la bonté, et de toutes les grandeurs de mon Dieu [1] !...

La profondeur n'est pas moins considérable et admirable. C'est dans son essence infinie, son incompréhensibilité; dans sa toute-puissance, c'est sa facilité à faire ou à détruire tout, par un seul mot, ou par le moindre désir qu'il formera ; dans sa sagesse, c'est l'abime de ses jugements, qui sont si profonds,

[1] O altitudo divitiarum, sapientiæ et scientiæ Dei! quam incomprehensibilia sunt judicia et investigabiles viæ ejus. *Rom.* XI.

si secrets, et si cachés qu'on n'y voit rien ; dans la science, c'est la subtilité, qui pénètre jusque dans le fond du cœur humain, jusque dans les pensées que ce cœur n'a pas encore conçues, jusque dans les intentions qu'il aura, et dans tous les effets que sa liberté peut produire [1]. Dans sa sainteté, c'est son fond essentiel, naturel, et indépendant, sans qu'elle dépende d'autrui, ou qu'elle emprunte rien comme la nôtre ; dans sa justice, c'est la rigueur des enfers pour un seul péché, dont il n'y aura jamais de rémission et de miséricorde ; dans sa souveraineté, c'est la souveraineté même de son domaine, qui est telle, qu'il peut absolument disposer de toute créature en tout ce qu'il lui plaît. Dans sa bonté, c'est la communication qu'elle fait d'elle-même, qui est si ravissante, que les saints ne peuvent assez admirer comment un Dieu si grand leur a fait tant de biens, sans l'avoir mérité que par sa grâce. C'est dans sa beauté, ce que les bienheureux ne voient pas, parce qu'ils ne peuvent pas comprendre tout ce qui est en Dieu ; mais ils sont si ravis de ce qu'ils savent bien qu'il y a encore plus de beauté qu'ils n'en voient, qu'ils ne voudraient pas la voir dans son entier, parce qu'ils savent par ce moyen, que Dieu est plus grand qu'ils ne sont capables de comprendre, et ils sont plus ravis de cette grandeur de Dieu, que de leur félicité.

Voilà une partie des connaissances que les saints apprennent de Dieu dès cette vie. Voilà ce que l'Apôtre souhaitait que vous apprissiez avec eux, afin de devenir saint comme eux ; car cette connaissance y sert autant que l'ignorance opposée peut y nuire, et nous voyons combien cette dernière y nuit dangereusement, par la liberté que se donnent les hommes de se former une conscience plus ou moins large, selon qu'ils le veulent. En effet, d'où vient que les uns craignent moins le péché que les autres ? C'est qu'ils ont moins de connaissance de Dieu... Ils connaissent moins sa justice, sa sainteté et sa bonté ; d'où il suit qu'ils crai-

[1] Fortissime, magne, et potens, Dominus exercituum nomen tibi, Magnus consilio et incomprehensibilis cogitatu, cujus oculi aperti sunt super omnes vias filiorum Adam, ut reddas unicuique secundum vias suas, et secundum fructum adinventionum ejus. *Jerem.* XXXII. 18 et seq.

gnent moins Dieu, et qu'ils sont plus libres pour l'offenser. Non, non, dit le disciple bien-aimé, celui qui pèche ne connaît point Dieu [1]; il veut parler ici de celui qui pèche plus librement et avec moins de crainte, quoiqu'il ne commette que des péchés véniels. Celui-là, dit-il, ne connaît pas Dieu, il ne sait pas combien ce Dieu déteste toute sorte de péchés et de pécheurs, car s'il le savait, il ne serait pas si libre pour l'offenser [2]. Et c'est ce que vous répondriez vous-même à celui, qui vous prierait de consentir à quelque vol, à quelque insigne tromperie, ou à quelque autre grande faute, pour laquelle vous n'auriez que de l'aversion. Vous ne me connaissez pas, diriez-vous. Comment?... Que je consente à un acte si indigne d'un honnête homme? vous me prenez pour un autre, je ne suis pas ce que vous pensez!... N'est-il pas vrai que vous lui parleriez de la sorte? Voilà donc aussi comme le disciple vous parle pour son Maître, vous qui n'avez pas assez de crainte de l'offenser par vos vanités, vos passions et vos affections; vous ne le connaissez pas, vous ne savez pas combien il est saint pour ne souffrir aucun mal, combien il est juste pour le châtier, et combien il est sage et puissant pour vous le faire éprouver à votre grand regret. Que lui répondez-vous? qu'en pensez-vous?...

Enfin, il y a une troisième manière de ne point connaître Dieu, qui n'est pas moins répréhensible que l'autre; c'est de vivre et d'agir en tout ce que l'on fait à la façon du monde, qui ne regarde que ses intérêts, ses aises, ses plaisirs, ses honneurs. Ce monde ne cherche qu'à se mettre en crédit, qu'à plaire aux hommes, qu'à considérer ce qu'on dira, sans se mettre beaucoup en peine de ce que Dieu en pensera. Comme si Dieu n'existait pas, ou qu'on ne le connût point; si on le connaît, on n'ose le manifester, et de fait, on n'oserait pas en parler en bonne compagnie. C'est ainsi que toutes les Écritures parlent du monde, et Notre Seigneur le dit expressément en parlant à son Père :

[1] Omnis qui peccat non vidit eum, nec cognovit eum. *S. Joan.* III.

[2] Qui dicit se nosse Deum, et mandata ejus non custodit, mendax est. Ibid. II.

Non, le monde ne vous connaît point [1]; c'est-à-dire, ou qu'il ne connaît point qu'il est le vrai Dieu, ou quoiqu'il le connaisse, dans sa conduite il n'y pense pas plus que s'il ne le connaissait point. N'est-ce pas vrai? Mais n'est-ce pas là une dangereuse ignorance? n'y êtes-vous point engagé. N'êtes-vous point de ce monde qui ne considère pas plus Dieu dans ses actions, dans ses paroles, dans ses intentions, et dans les événements de la vie, que si ce n'était pas de Dieu que tout nous arrive, et comme si ce n'était pas à lui qu'il faut tout rapporter? O mon Dieu! j'avoue mon ignorance, et je n'en refuse pas le châtiment, pourvu qu'il ne consiste pas à demeurer plus longtemps dans cette ignorance; vos châtiments sont des instructions, châtiez moi de manière que j'apprenne mieux à vous connaître et à vous craindre [2].

DEUXIÈME POINT.

LE PEU DE CONNAISSANCE DE NOUS-MÊMES EST CAUSE DE CETTE IGNORANCE DE DIEU.

Ce qui nous rend ainsi ignorants en ce qui regarde Dieu, c'est que nous nous entretenons dans une très-grande ignorance de nous-mêmes. Car premièrement, comme nous ne saurions voir le soleil, sans que son rayon n'éclaire nos yeux; de même ne saurions-nous connaître Dieu, s'il ne se manifeste à nos esprits par le moyen de sa lumière. Mais comme il communique cette lumière aux cœurs humbles, qui vivent dans la considération de leur propre imperfection, il la refuse à ces orgueilleux qui ne veulent point se regarder, de peur d'être obligés de se reformer; il se cache à ces superbes, qui se cachent à eux-mêmes, et il prend plaisir de se découvrir à ces personnes humbles, qui connaissant leur peu de mérite, croient qu'elles ne sont pas dignes de le regarder. C'est pourquoi Jésus-Christ rendit une fois des actions de grâces à son Père, de ce qu'il se donnait ainsi

[1] Pater juste mundus te non cognovit. *S. Joan.* XVII.

[2] Ne adinerescant ignorantiæ meæ et multiplicentur delicta mea. *Eccli.* XXIII. 3.

à connaître plutôt aux petits qu'aux plus grands, ou qu'aux plus sages du monde [1].

Secondement, ceux qui ne s'étudient point à se connaître, ont la conscience tellement aveuglée, qu'elle prend le bien pour le mal, et le vrai pour le faux; de sorte qu'à la fin ils ont même de la peine à croire nos articles de foi [2], et se persuadent presque que ce qu'on dit de Dieu et de Jésus-Christ, n'est que pour les effrayer, parce que les maximes du monde, et les sentiments de la nature, leur paraissent plus véritables [3]. En troisième lieu, tel est l'ordre que Jésus-Christ a établi dans sa doctrine; il veut que les hommes s'étudient eux-mêmes, afin de se rendre capables d'être instruits dans la connaissance de Dieu. C'est par là qu'il commence, comme nous avons vu dans la méditation précédente, qu'il fit plutôt voir aux Juifs ce qu'ils étaient, que ce qu'était son Père, ce dont ils s'informaient, afin que d'une connaissance il les amenât à l'autre. Il arrive de là que quiconque ne se sert pas de la lumière que Jésus-Christ lui donne pour se connaître, se rend indigne de celle qu'il eût eu ensuite, pour mieux connaître Dieu [4]; car, comme les lumières et les grâces que Dieu nous donne, sont réciproquement dans une telle dépendance, que les unes ne sont accordées qu'après les autres; quiconque refuse les premières, ne reçoit pas les secondes qui en dépendent. C'est en ce sens que l'Apôtre nous dit, que l'on arrive à la connaissance des choses invisibles et divines par celles qui sont visibles et sensibles [5]; et que les philosophes n'ayant pas voulu se servir de cette connaissance natu-

[1] Confiteor tibi Pater, Domine cœli et terræ, quia abscondisti hæc a sapientibus, et prudentibus, et revelasti ea parvulis. *S. Matth.* XI.

[2] Habens fidem et bonam conscientiam, quam quidam repellentes circa fidem naufragaverunt. 1 *Tim.* I.

[3] Si ignoras te, o pulcherrima inter mulieres, egredere, et abi post vestigia gregum. *Cant.* I.

D. Bern. serm. XXXIV, XXXV, XXXVII et XXXVIII, *in Cant.*

[4] Exacta et diligens tui ipsius consideratio viam tibi præstruet ad cognitionem Dei. S. Basil.

[5] Invisibilia ipsius a creatura mundi, per ea quæ facta sunt, intellecta conspiciuntur. *Rom.* I.

relle qu'ils pouvaient avoir d'eux-mêmes, et des autres créatures pour s'élever à la connaissance surnaturelle de Dieu, ils ont été privés pour toujours de la vraie connaissance de la divinité, et ont été abandonnés aux esprits d'erreur, qui les ont portés à mille extravagances, à mille impiétés, et à des désordres tels, qu'on ne les peut entendre sans en frémir d'horreur. Voyez-vous le secours qui leur était donné, pour parvenir à la connaissance du vrai Dieu par la vue des créatures; voyez-vous comment ne s'en étant pas servis, ils ne sont pas arrivés à connaître Dieu, parce que Dieu veut qu'on observe ses ordres, et qu'on ne vienne à lui que par les degrés, et selon l'ordre qu'il établit? D'où il suit, que puisqu'il a ordonné qu'on s'étudiât à se connaître soi-même, avant de le connaître, il faut s'arrêter si fidèlement à cet ordre, qu'il ne faut rien espérer autrement.

C'est ainsi que saint Jean nous assure qu'il n'y aura point de parfait amour de Dieu sans l'amour du prochain; car, dit-il comment celui qui n'aime pas son frère qu'il voit, peut-il aimer Dieu qu'il ne voit pas [1]. Et l'ordre étant établi qu'il faut marcher d'un amour à un autre, il faut passer par là nécessairement, ou ne jamais aimer Dieu. Et c'est aussi pourquoi Notre-Seigneur disait, que personne ne pouvait arriver à son Père que par son moyen, et qu'une des raisons de son Incarnation, a été de nous faciliter l'amour de Dieu, en nous apprenant à aimer en sa personne un Homme-Dieu. Nous pouvons dire de la connaissance, ce que nous disons de l'amour. Comment pouvons-nous connaître Dieu que nous ne voyons point, si nous ne nous connaissons pas nous-mêmes, nous que nous voyons, que nous touchons et que nous sentons de tant de manières, qui sont très-propres à nous apprendre ce que nous sommes. Et comme il est vrai que l'ignorance de nous-mêmes nous fait ignorer Dieu, aussi est-il très-véritable, dit saint Augustin, que si vous vous connaissiez, vous connaîtriez aussitôt Dieu; et ce qui est bien plus, vous lui

[1] Qui enim non diligit fratrem suum quem videt, Deum quem non videt, quomodo potest diligere ? I *Joan.* IV.

plairiez, et il vous plairait, ce qui est le plus grand honheur auquel nous puissions aspirer en cette vie. La raison qu'en apporte ce grand Docteur, est, que si nous nous connaissions comme étant de pauvres et de chétives créatures, nous nous déplairions tellement, que nous aurions de la peine à nous souffrir; et nous plairions aussitôt à Dieu; car faute de nous connaître, nous n'avons que des complaisances et des satisfactions naturelles pour nous [1], qui nous rendent aussi désagréables à Dieu, que l'orgueil et l'amour déréglé de nous-mêmes lui déplaisent [2].

Oh quelle différence d'état pour une âme, qui ne doit estimer que la perfection, de connaître Dieu ou ne le pas connaître, de lui plaire où de lui déplaire ! Or tout cela ne dépend que de se connaître, que de se prendre pour ce que l'on est, et non pas pour un autre, que de ne point s'en faire accroire, de ne point se déguiser à soi-même, mais de croire comme article de foi, qu'on n'est qu'un pécheur, et un plus grand pécheur qu'on ne pense [3].Mon âme, que dis-tu de ces enfants qui s'imaginent être des princes, des rois, et des empereurs?... Tu t'en ris comme on se rit des fous, et si tu t'imagines être tout autre que ce que tu es en vérité, n'est-ce pas une même folie?... Hélas! mon Dieu, j'avoue que c'est encore bien pis, car il y a de la malice. On sait bien qu'on se trompe, on pourrait bien se désabuser, on le devrait, mais on ne veut pas le faire, on aime mieux se tromper, savoir qu'on se trompe, et vivre et mourir dans ces erreurs, plutôt que de se résoudre à se connaitre. O mon Dieu, faites s'il vous plaît, un coup de votre main, humiliez ce superbe, et puisqu'il ne veut pas se connaître pour être plus humble, humiliez-le de votre main, afin qu'il se connaisse.

[1] O homo si te cognosceres, Deo placeres, et tibi displiceres : nunc verò quando te non cognoscis, tibi places, et Deo displices. S. August.

[2] Odibilis est coram Deo et hominibus superbia. *Ephes.* x.

[3] Tametsi nihil sum. II *Cor.* xii.

Quorum primus ego sum. I *Tim.* i.

Scio quia non habitat in me bonum. Invenio legem volenti mihi facere bonum, quoniam mihi malum adjacet. *Rom.* vii.

TROISIÈME POINT.

IL FAUT DONC S'ÉTUDIER A NOUS MIEUX CONNAITRE.

C'était donc une solide dévotion, qui faisait répéter si souvent à saint Augustin ces belles paroles : *Faites, mon Dieu, que je me connaisse et que je vous connaisse* [1]. Voyez, il demande d'abord qu'il se connaisse, et puis, qu'il connaisse Dieu, pour vous confirmer dans ce que vous avez médité, que la connaissance de nous-mêmes marche avant celle de Dieu, et y conduit. Remarquez ensuite ce qu'il dit, que cette prière est aussi parfaite que courte, pour nous en recommander l'usage. Enfin, sachez que, bien qu'il soit utile d'ajouter à cette prière les considérations qui servent à nous connaître, néanmoins, il ne faut pas tant attendre de nos réflexions la connaissance de Dieu, et de nous-mêmes, que de cette prière, parce que l'ignorance et l'amour de nous-mêmes, nous sont si naturels, et sont si difficiles à corriger, que quelque considération que nous fassions, nous ne gagnerons rien, si nous ne sommes aidés en cela par une grâce spéciale, et la prière obtient plutôt cette grâce que la réflexion. Mais il faut que la prière soit humble, fréquente, fervente, et telle que la faisait ce grand saint, qui a si bien mérité d'être exaucé, que sans établir de comparaison entre lui et les autres saints docteurs, il est un de ceux qui ont eu plus de connaissance de Dieu et plus d'humilité; il est celui qui s'est mieux connu, et qui a plus connu et plus écrit de la divinité, parce qu'il est celui qui avait mieux fait cette prière; et Dieu a voulu nous montrer dans sa personne combien il l'agréait, en lui accordant si libéralement ce qu'il lui demandait,

Il semble que la grande connaissance que ce saint avait de Dieu, pouvait nuire à celle de lui-même, puisque la science est la perfection de l'entendement, que le plus bel ornement de l'homme est la science de Dieu, qui est la plus noble et la plus éminente. D'où il suit que l'homme qui en est le plus orné,

[1] Brevissimè ac perfectissimè sic oratur Deus, Deus semper idem, noverim me, noverim te. S. Aug. I, *soliloq.* I.

semble devancer autant tous les autres hommes, que son entendement, qui est la plus belle partie de l'homme, est rélevé au-dessus de tous les autres. Et partant saint Augustin qui n'ignorait pas jusque où il était arrivé dans la connaissance de Dieu, pouvait se regarder un des premiers hommes du monde; or, cette estime ne pouvait-elle point nuire à la connaissance de lui-même. Sans doute qu'il eût pu en abuser et s'enfler de vanité, comme ont fait plusieurs autres, qui n'ont pas glorifié Dieu ainsi qu'ils l'avaient connu; mais la connaissance de Dieu, qui se donne avec la connaissance de soi-même, par le moyen de la prière, produit cet effet de rendre celui qui en est gratifié encore plus humble qu'avant de recevoir ce don. Et ainsi pour peu que notre saint docteur fût humble, avant d'être un si grand docteur, il crût encore davantage en humilité, lorsqu'il crût en doctrine, parce que cette science de Dieu lui faisait mieux voir avec la grâce son néant, son péché, son infirmité, son impuissance, et tout ce qu'il était de lui-même, bien qu'il fût grand, d'autre part. Car ce n'était que par faveur et par grâce qu'il était grand; et tant s'en faut que cette grâce l'empêchât de se voir toujours petit, c'était au contraire par ces mêmes lumières, qui lui montraient la grandeur de son Dieu, qu'il voyait sa petitesse. Car jamais on n'est plus petit, que quand on se voit auprès de Dieu, en comparaison duquel tout ce qui n'est point Dieu... pesez ces mots : *Tout ce qui n'est point Dieu...* n'est comme rien. Et vous, qui êtes-vous auprès de toutes les créatures, et qu'êtes-vous donc auprès de Dieu, puisque toutes les créatures ne sont rien auprès de lui [1]?... O mon Dieu, qui êtes toujours Dieu, que je me connaisse donc pour vous mieux connaître, et que vous connaissant, j'apprenne encore à me connaître mieux et à m'humilier.

[1] Omnes gentes quasi non sint, sic sunt coram eo, et quasi nihilum et inane reputatæ sunt ei. *Isaiæ.* XL.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

On ignore encore beaucoup de choses qui regardent Dieu.

Commencez par reconnaître l'obligation que vous avez à Dieu de le connaître mieux par sa grâce, que tant d'autres qui n'en ont que fort peu de connaissance. Considérez ensuite, que malgré tout ce que vous en savez, il vons reste encore beaucoup à apprendre, et que pour l'étudier, il faut se servir de la méthode que nous présente l'Apôtre. en nous disant: qu'il faut essayer de comprendre avec les saints, *la largeur*, *la longeur*, *la hauteur et la profondeur* de ce divin Etre, et de ses perfections, non pas de la manière qu'il se comprend, ce qui est impossible, ou comme il est compris dans le ciel par les bienheureux, ce qui n'est pas encore réalisable en cette vie ; mais de la manière que les saints vivants sur la terre, s'étudiaient à contempler ses grandeurs, et à devenir saints par leur contemplation. Autrement ce n'est pas le connaître avec les saints, de penser simplement à sa sainteté, ou à sa bonté, sans vouloir l'imiter, et sans craindre de l'offenser, parce que sa sainteté, sa bonté et ses autres divines perfections méritent qu'on le serve aussi parfaitement qu'on pourra; quiconque l'offense même véniellement, sans craindre beaucoup de l'offenser, celui-là ne le connaît pas; car il saurait que sa sainteté est si grande, qu'il faudrait plutôt mourir mille et mille fois, que de vouloir l'offenser volontairement.

Et c'est ainsi que le disciple bien-aimé dit que quiconque l'offense, ne l'a point vu, et ne le connaît pas; si, par exemple, on outrageait un grand prince comme s'il était un homme de néant ; il pourrait fort bien dire : Vous ne me connaissez pas. C'est ainsi que Notre-Seigneur partant de ce monde, témoignait à son Père, qu'il n'en partait qu'avec le regret que le monde ne le connût pas, entendant par le monde, tous ceux qui ne vivent que selon leurs passions, que pour leurs intérêts et pour des fins tempoporelles; ils vivent comme s'ils ne connaissaient point Dieu, et comme s'ils ne savaient pas que ce n'est que pour lui qu'il faut vivre, comme ce n'est que par lui qu'on a la vie.... Qu'en dites-vous? Ah! mon Dieu, je n'eusse pas cru être du monde; mais si vous prenez ainsi pour le monde, tous ceux qui regardent leurs intérêts en ce qu'ils font, j'avoue que j'en suis, mais je désire en sortir dès maintenant, et ne vouloir plus vivre que par vous, et pour vous.

DEUXIÈME POINT.

Le peu de connaissance que nous avons de nous-mêmes, est cause de cette ignorance.

C'est le peu de connaissance que nous avons de nous-mêmes, qui est cause que nous connaissons, et considérons si peu Dieu dans nos dérèglements. Car premièrement, si nous nous connaissions, nous deviendrions plus humbles que nous ne sommes, et Dieu qui se plaît avec les humbles, se ferait mieux connaître. En second lieu, une âme qui ne se connaît point, qui ne s'examine point, et qui ne cultive point sa conscience, ne sait presque pas le véritable bien et le mal réel; quand on lui parle de Dieu et de ses ordonnances, elle n'y entend rien, et ne peut se persuader que ce qui heurte son inclination naturelle, soit mal, puisqu'elle ne juge du mal que par le sentiment, et non pas selon la foi. Enfin, c'est l'ordre établi par la divine providence, qu'il faut se connaître avant de connaître Dieu; comme c'est l'ordre d'aimer le prochain avant que d'aimer Dieu, et de n'arriver à la connaissance et à l'amour du Père éternel, que par la connaissance et par l'amour de son Fils. Comment aimerez-vous Dieu que vous ne voyez pas, dit le disciple bien-aimé, si vous n'aimez pas votre prochain que vous voyez! Et comment aussi connaîtrez-vous Dieu que vous ne voyez pas, si vous ne vous connaissez auparavant, puisque c'est le même ordre et la même raison, pour l'amour et pour la connaissance? Répondez....

Oh! mon Dieu, puisqu'il vous plaît que je parle, je vois bien que la vue que j'ai de moi-même et du prochain, m'oblige à me connaître et à l'aimer; mais cette même raison me fera presque croire que je ne vous en connaîtrai, ni aimerai mieux, puisque je ne vous verrai pas mieux; et vue que je n'apprends à aimer le prochain, ou à me connaître, que par la et le sens naturel que j'en ai.... Mon fils, ne crains pas de ne me point connaître, parce que tu ne me vois pas, pourvu que tu te connaisses bien; car en te connaissant toi et les autres créatures que tu vois, tu verras tant de misères et d'infirmités, que tu seras contraint d'avouer, que ce n'est pas dans les choses visibles qu'il faut chercher son contentement et son repos, mais plutôt dans les invisibles. Tu te déplairas à toi-même d'autant plus que tu te connaîtras mieux; et en te déplaisant à toi-même, tu me chercheras, tu me trouveras, tu me connaîtras et tu apprendras à me plaire, et à prendre plaisir avec moi; c'est ainsi qu'en se voyant, on apprend à connaître, et à aimer celui qu'on ne voit pas.

TROISIÈME POINT.

Il faut donc prier pour se connaître.

Disons donc souvent avec saint Augustin, ô mon Dieu, accordez-moi cette faveur de me connaître pour vous connaître! Mais disons-le comme lui, fréquemment, avec ferveur et humilité ; et il arrivera que, comme ce grand saint excella dans l'une et l'autre connaissance, nous y excellerons aussi tellement, que l'une n'empêchera point l'autre. On dirait que la connaissance de Dieu pourrait empêcher la connaissance de nous-mêmes, car la science ayant ce mal d'enfler l'esprit, et la connaissance de Dieu étant la science la plus noble, n'y a-t-il point de danger qu'on s'oublie soi-même, et qu'en devenant savant, on devienne ignorant?

Oh! quel désordre ce serait, qu'après qu'on a mieux connu Dieu, on vînt à s'oublier et à se méconnaître! Mais loin que cette divine connaissance empêche l'autre, jamais au contraire on n'apprendra mieux sa bassesse, son néant et son indignité, qu'en connaissant la grandeur, l'excellence et les infinies perfections de la divinité. Car le monde comparé à Dieu, ne paraissant que comme une petite goutte de rosée, on ne se voit que comme rien; puisqu'on ne se voit que comme une petite partie de ce monde. Si vous aviez divisé une goutte de rosée en autant de parties, qu'il y a eu, qu'il y aura jamais d'hommes et de créatures, que serait cette parcelle d'eau? Ce serait votre image et votre représentation!... Eh bien, comprenez-vous qu'elle serait si petite, que vous ne pourriez pas la voir. Oh ! mon Dieu faites donc s'il vous plaît, que j'apprenne à me connaître pour vous connaître, et que connaissant vos grandeurs, j'apprenne encore mieux à connaître ma petitesse.

JEUDI.

DU GRAND MAL QUE PEUT CAUSER L'IGNORANCE DE SOI-MÊME, QUI EST DE MOURIR DANS SON PÉCHÉ.

SUR CES PAROLES DE NOTRE-SEIGNEUR :

Vous mourrez dans votre péché [1].

Le Sujet sera sur ces paroles que Notre-Seigneur dit aux Juifs, en continuant l'entretien qu'il avait avec eux, et elles nous fourniront une ample matière de méditation.

La Fin est d'apprendre l'effet de ces menaces, et que si on ne s'efforce d'aquérir la connaissance de soi-même, on mourra dans son péché.

La Forme est en ces trois points :

1° Cette parole devait être effrayante pour les Juifs.

2° Elle ne l'est pas moins pour ceux qui s'ignorent eux-mêmes.

3° On doit autant appréhender le danger de ne pas se connaître, que celui de mourir dans son péché.

PREMIER POINT.

CETTE PAROLE DEVAIT ÊTRE EFFRAYANTE POUR LES JUIFS.

Si jamais fut vrai ce que le prophète avait prédit de Notre-Seigneur, qu'il frapperait la terre par sa parole comme avec une verge [2], ce fût lorsqu'il prononça sur les Juifs cette épouvantable menace : *Vous mourrez dans votre péché,* car ce fut la plus effroyable menace qui jamais sortit de sa bouche. C'était comme s'il leur eut dit ouvertement : Vous êtes tous damnés pour jamais ; car le péché de leur infidélité était certainement un péché mortel, et d'un si dangereux endurcissement contre les grâces, ils ne pouvaient attendre qu'une impénitence finale, une mauvaise mort, et une damnation éternelle. Mais Jésus aima mieux leur dire tout simplement, qu'ils mourraient dans leur péché, plutôt que de leur déclarer plus distinctement,

[1] In peccato vestro moriemini. *Joan.* VIII.

[2] Percutiet terram virga oris sui, et spiritu labiorum suorum interficiet impium. *Isaiæ.* I.

qu'ils seraient tourmentés toute l'éternité dans l'enfer. Car bien que ces mots semblent être plus effroyables, selon le sentiment humain; néanmoins selon la vérité et le jugement de Dieu, c'était leur montrer, de la manière la plus épouvantable, l'extrême misère où ils étaient réduits, que de leur annoncer qu'ils mourraient dans leur péché. En effet, l'enfer n'est horrible qu'à cause du péché, et si on pouvait être éternellement dans l'enfer, sans être dans le péché, ou vivre dans le péché, sans mériter l'enfer, nous devrions choisir l'état de la damnation, comme un état de bonheur, pour nous affranchir de l'état du péché, qui est l'état de l'extrême misère. Et de fait, quel est l'homme de conscience qui ne sache, qu'il vaudrait beaucoup mieux souffrir une éternité tous les tourments imaginables, que d'offenser une seule fois celui qui est son Dieu, son créateur et son rédempteur?... C'est pourquoi il n'y a point de vrai chrétien qui ne doive dire avec saint Anselme [1]; que si d'un côté, il voyait l'enfer ouvert et prêt à l'engloutir, et que de l'autre, il fut tenté de commettre le moindre péché véniel, il se jetterait dans ces feux éternels, plutôt que d'offenser son Dieu volontairement. Partant, si c'est un si grand mal de vivre un moment dans le péché, que pour l'éviter, on devrait se cacher plutôt dans le fond de de l'enfer, quel malheur est-ce donc de mourir en cet état!... Et si la mort est déjà si effroyable par elle-même, qu'elle fait peur à tous ceux qui y pensent, combien est-elle horrible quand elle se montreavec le péché, qui est plus horrible que la mort, que le jugement, et que l'enfer tout ensemble, puisque sans le péché on ne devrait craindre, ni la mort, ni le jugement, ni l'enfer.

Oh! que ceux-là sont donc misérables, auxquels s'adresse cette épouvantable parole, qui les menace de mourir dans leur péché, s'ils ne se convertissent [2]! Mais qu'ils sont heureux, s'ils savent

[1] Si hinc peccati horrorem, indè inferni dolorem corporaliter cernerem, et necessariò uni eorum immergi deberem, prius infernum quam peccatum appeterem. Mallem purus a peccato et innocens gehennam intrare, quam peccati corde pollutus cœlorum regna intrare. Surius *in Vita* S. Anselmi. S. Anselm. l. *de beatitud.* cvi.

[2] Infelicissima conditio, misera sors istorum qui de ore veridico audierunt : *In peccato vestro moriemini.* S. August.

se servir de cette menace, pour éviter le malheur dont elle les avertit, afin qu'ils s'en donnent de garde. Car s'il leur parle, c'est pour ne pas leur faire le mal dont il les menace; c'est une dernière faveur qu'il leur accorde, pour leur donner encore un moyen de se sauver, s'ils le veulent, pour leur dire qu'ils se mettent en danger de n'en plus avoir pendant leur vie, et de mourir dans leur péché; c'est leur montrer que ce sera leur faute, s'ils se perdent, puisqu'on leur donne encore moyen d'échapper, s'ils le veulent. C'est bien leur faire voir qu'on n'a pas envie de les frapper, quand on leur dit d'éviter les coups; car si on était animé contre eux de mauvaise volonté, on penserait plutôt à les surprendre, et à les maltraiter en effet, qu'à les avertir du mauvais traitement qu'on veut leur infliger.

L'archer qui avant de débander son arc, crie qu'on se retire, qui frappe du pied contre terre pour faire du bruit, ou même qui jette quelque pierre pour se faire mieux voir, montre bien qu'il n'a pas envie de frapper ceux qui l'entendent; de même, dit David, parlant à Dieu, vous êtes si doux et si bon, que lors même que vous voulez faire justice, vous ne pouvez oublier votre bonté, vous faites du bruit, vous menacez, vous épouvantez, vous criez; et pourquoi tout cela, puisqu'il n'est question que de frapper? Ah! c'est pour ne point frapper, c'est pour témoigner au pécheur qu'il n'aime pas châtier [1]; et s'il faut qu'il en vienne là, s'il faut faire acte de justice, ce ne sera que parce que le pécheur n'a pas voulu profiter de sa bonté [2].

N'est-ce pas là un Dieu bon, puisque lors même qu'il a plus de sujet de punir, c'est alors qu'il montre qu'il n'a de volonté que pour nous pardonner, et que plus il est sévère dans ses menaces, mieux il fait voir sa douceur et sa bonté, car il n'est sé-

[1] Dedisti metuentibus significationem, ut fugiant a facie arcûs, ut liberentur dilecti tui. *Psalm.* LIX.

[2] Id natum ex Dei benignitate, nam qui volunt supplicium infligere, non modo, non id aperiunt sed celant magis, ne id resciverint qui sunt puniendi, et caveant; sed contra omninò Deus et prædicit, et minatur, et terret, et nihil non facit, ut quæ minatur, non faciat. S. Chr.

vère en paroles et en menaces, que pour ne l'être point en effet. C'est pourquoi l'Evangile, qui n'est pas moins rempli de menaces que de promesses, est partout Evangile ou bonne nouvelle; car la menace n'est pas moins bonne que la promesse, quand la menace nous sert pour avoir la promesse; et l'on se sent autant obligé à l'égard de celui, qui nous avertit de prendre garde à une pierre, qui allait tomber sur notre tête, ou à un précipice, dans lequel nous allions nous jeter, que s'il nous eût rendu quelque autre bon service. C'est pourquoi nous devons prier notre bon Jésus de ne point nous épargner dans cette vie, pour nous épargner dans l'autre, de nous réprimander, de nous menacer, de nous épouvanter, pourvu que nous en profitions. Ce sont des traits d'ami, qu'il tire contre ceux qui ne lui témoignent pas assez d'amour, mais il faut s'en servir, il faut apprendre à le craindre si on ne sait l'aimer; il faut se rendre, car autrement tout ce qu'il dit, arrivera avec autant de certitude qu'il est assuré qu'il le dit.

Mon âme, c'est à toi principalement que l'on parle, quand on parle de mourir dans son péché; car s'il n'était question que de mourir, ce ne serait que pour le corps, mais quand on parle de mourir dans son péché, c'est pour l'âme et le corps.

DEUXIÈME POINT.

CETTE PAROLE N'EST PAS MOINS EFFRAYANTE POUR CEUX QUI S'IGNORENT EUX-MÊMES.

S'il en est quelques-uns après les Juifs, qui doivent craindre cette parole effrayante, ce sont ceux qui ne s'étudient point à se connaître, parce qu'ils sont dans un danger évident de mourir dans leur péché. N'est-il pas vrai que, si une personne étant en péché, ne se confessait point, ou que se confessant, elle omit volontairement un péché mortel, et qu'ensuite elle vînt à mourir, on aurait sujet de craindre qu'elle ne fût morte dans un péché?... Or, il en est presque ainsi de ceux qui ne se connaissent pas, car ils ne se confessent jamais bien de leurs péchés, ils en laissent toujours quelques-uns qu'ils devraient confesser, même dans la

dernière confession qu'ils font pour se disposer à la mort. Comment voudriez-vous qu'ils s'en confessassent, puisqu'ils ne les connaissent point, ne se connaissant point eux-mêmes, puisque ce n'est qu'une même connaissance ou ignorance qu'on a de soi-même ou de ses péchés [1]. De sorte que, celui qui ne se connaît point, ne connaît point ses péchés, il ne s'en confesse point, et ainsi il meurt dans son péché.

Mais direz-vous, si on ne se connaît point, si on ne connaît pas ses péchés, l'ignorance n'est-elle pas une excuse? On vous répond que si l'ignorance est pardonnable, on en est excusé; mais si elle est coupable, volontaire et affectée, comme l'on dit, elle n'excuse point; or, elle peut être coupable et affectée de trois manières, qu'il faut bien considérer.

La première, quand on se présente à la confession sans s'être préparé autant qu'il le faudrait raisonnablement, selon l'état et la disposition de la personne qui se confesse; si alors on ignore le péché qu'on devrait confesser, l'ignorance est affectée et coupable, car elle est volontaire, puisque vous ne voulez pas vous examiner, ce qui serait le moyen de la chasser. Et ainsi, c'est une ignorance aussi volontaire, que celle de l'écolier, qui s'en va en classe sans avoir étudié sa leçon, et sans avoir eu d'autre empêchement que sa négligence, qui ne lui a pas permis de se donner la peine nécessaire pour l'étudier et la savoir.

La seconde sorte d'ignorance qui n'excuse point, c'est quand on n'a point voulu se mettre en peine de savoir ce qui était péché ou non, s'il était mortel ou véniel, soit par une négligence naturelle à éclairer sa conscience, soit par quelque autre dessein affecté. Cette ignorance alors est pour le moins aussi coupable et aussi dangereuse, que serait l'ignorance d'un médecin ou d'un prêtre, qui ne sauraient point ce qui appartient à leur profession, faute d'avoir voulu l'étudier [2]. Que diriez-vous s'il arrivait qu'un malade mourût, ou qu'un pénitent ne fût pas

[1] Nempe etsi ignoravi, mecum erit ignorantia mea. *Job.* XIX.

[2] Conticuit populus meus, eo quod non habuerit scientiam ; quia tu scientiam; repulisti, repellam te ne sacerdotio fungaris mihi. *Osee* IV.

bien absous, à raison de cette ignorance volontaire du médecin et du confesseur; seraient-ils excusés?... Et vous donc, si vous n'avez pas voulu savoir ce qui était péché, comment serez-vous excusable, puisque c'est aussi bien votre devoir de le savoir pour vous en confesser, que celui du prêtre pour vous en absoudre?... Ce sont ces ignorants qui disent à Dieu de se retirer, et qu'ils n'en veulent pas tant savoir, quand dans sa bonté il les éclaire, ou par quelque lumière surnaturelle, ou par celle de la raison et de leur conscience, afin qu'ils sachent et qu'ils voient ce qui est bien ou mal [1]. Ils ne veulent pas le voir, de peur d'être obligés de suivre leur conscience, afin d'être plus libres pour faire le mal, sans obligation de s'en confesser, sous prétexte qu'ils l'ignorent et qu'ils n'y pensent pas. Oh! le dangereux prétexte qui cause une si mauvaise ignorance!

Enfin la troisième sorte, c'est de ne pas s'examiner de temps en temps, ou de ne faire aucune réflexion sur soi; pour savoir si l'on n'est point sujet à quelque vice, et si on n'y tombe point, où, quand, et combien de fois; si on le fait par inclination naturelle, par habitude acquise, par compagnie, par fragilité, par inconsidération, ou par malice. De sorte qu'encore que la personne sache bien que l'orgueil, l'envie, la colère, la médisance, l'impureté, la gourmandise, l'avarice et la paresse sont des péchés, elle ne sait pas néanmoins si elle les commet, parce qu'elle ne se connaît point [2]. Elle ne s'y étudie point, elle s'ignore elle-même, mais d'une mauvaise ignorance qui ne l'excuse pas, comme les Juifs n'étaient point excusables, quand ils crucifièrent notre Seigneur, qu'ils ne connaissaient pas. Ils savaient bien que le meurtre, et que l'injustice étaient péchés; mais ils ne savaient pas qu'ils s'en fussent rendus coupables à l'égard de Notre Seigneur, comme saint Pierre le déclare dans l'un des premiers sermons qu'il leur fit [3]. Ce fut par igno-

[1] Ducunt in bonis dies suos, et in puncto ad inferna descendunt. Qui dixerunt Deo, recede a nobis, scientiam viarum tuarum nolumus. *Job.* XXI.

[2] Qui ignorant et errant. *Hebr.* V.

[3] Scio quia per ignorantiam fecistis, sicut et principes vestri. *Act.* III.

rance qu'ils le firent mourir ; mais cette ignorance était volontaire et malicieuse chez plusieurs d'entr'eux, car ils auraient pu reconnaître par la loi, par sa doctrine, et par ses miracles, qu'il était innocent, qu'il était Saint et Dieu. Mais parce qu'ils ne voulurent pas examiner ce point et qu'ils voulurent ignorer le mal qu'ils faisaient, ils ne laisserent pas d'en être coupables, comme leur ignorance était elle-même affectée et criminelle.

Oh qu'il y a de ces ignorants, et qu'il y a danger que vous ne soyez de ce nombre, puisqu'à peine vous connaissez vous depuis tant d'années que vous vivez [1]... A peine savez-vous que tant de paroles, que vous dites de vous-même, soient des paroles d'orgueil, que tant d'affections que vous avez pour les créatures, les biens, les honneurs, vos intérêts, soient autant d'actes de vanité, d'avarice, de sensualité. Vous avouerez facilement que la vanité, l'avarice et les autres désordres sont des péchés, mais que vos paroles, vos affections, vos gestes, vos intentions, vos habits, vos démarches soient autant d'actes de ces péchés, ainsi que Dieu le voit, vous dites que vous n'en savez rien, partant vous ne vous en confesserez jamais [2]....Ainsi vous voyez le danger où l'on est, quand on ne se connaît pas, vous voyez qu'on est en danger de ne se confesser jamais de ses péchés, et de mourir en cet état. O mort, plus funeste que la mort de tous les criminels, qui meurent sur les gibets et sur les échafauds ! Car pour le moins ils se connaissent, et meurent en état de grâce, mais un ignorant de soi-même qui meurt dans un lit, sans savoir à quel point il est orgueilleux, avare et sensuel, celui-là ne s'en confessera pas, il n'en aura aucun regret, et il mourra sans être mort au péché. Car celui qui vit librement dans cet état n'en fait plus aucun cas, il ne le connaît plus pour péché, il ne s'en confesse plus ou il s'en confesse à demi, sans regret, et comme

[1] Tenebris obscuratum habentes intellectum, alienati a vita Dei, per ignorantiam quæ est in illis, propter cæcitatem cordis eorum. *Ephes.* IV.

[2] Et nescis quia tu es miser, et miserabilis, et pauper, et cæcus, et nudus. *Apoc.* III.

s'il ne s'en confessait point; et là-dessus il meurt, ainsi qu'il a vécu, c'est-à-dire dans son péché [1].

TROISIÈME POINT.

ON DOIT DONC AUTANT APPREHENDER DE NE PAS SE CONNAITRE, QUE DE MOURIR DANS SON PÉCHÉ.

La conclusion est aisée à tirer, c'est qu'on doit autant appréhender le danger de ne pas se connaître, que de mourir dans son péché, puisque cette malheureuse mort peut arriver de l'ignorance de nous mêmes, comme un effet de sa cause. Et comme nous dirions qu'on doit autant craindre de mourir dans son péché, que d'être damné, puisque la damnation éternelle est une suite de cette mauvaise mort; de même pouvons-nous dire qu'on doit autant veiller à ne pas s'ignorer soi-même qu'on doit craindre de mourir dans son péché, puisque l'ignorance de soi-même engendre ce malheur. Cela est si véritable, qu'il n'est personne tant soit peu désireux de son salut, qui ne se regarde aussi obligé de s'étudier soi-même, pour apprendre à se connaître, que de travailler à son salut [2]. Mais parce qu'on se persuade aisément qu'on en sait assez, qu'on se connaît suffisamment, qu'il n'y a rien à craindre de ce côté, on pourrait aussi bien se tromper dans cette persuasion, que dans l'ignorance de soi-même; or, pour vous en désabuser, et vous exciter à cette étude si nécessaire, et si délaissée, méditez ces trois avis que vous pourrez communiquer aux autres, quand vous vous en serez pénétré.

Le premier, que si on ne s'étudie tout particulièrement à se bien connaître comme il faut, on vit plutôt dans l'ignorance que dans la connaissance de soi-même [3]; car ne pensez pas que ce soit se connaître que de savoir, en général, qu'on est pécheur, orgueilleux, sujet à la colère ou à toute autre passion, ce n'est là qu'une partie de la connaissance de soi-même, qui ne produit

[1] De manè usque ad vesperam succidentur, et quia nullus intelligit, in æternum peribunt. *Job.* IV.

[2] Non configurati prioribus ignorantiæ vestræ desideriis. I *Pet.* II

[3] Scimus quia omnes scientiam habemus; sed non in omnibus est scientia. I *Cor.* VIII.

pas grand effet. Non la perfection de cette étude consiste à bien reconnaître le degré d'imperfection naturelle et habituelle où l'on peut être; c'est de connaître, de quels principes vient cette imperfection, ou ce vice, quels effets il produit, en quelles circonstances il s'excite; quels remèdes y sont nécessaires, avec quelle diligence on en use, et quel en est le résultat, quels obstacles s'y opposent, quelle violence on s'impose pour rompre ces empêchements, s'ils sont intérieurs où extérieurs, s'ils sont volontaires ou non; c'est la s'étudier et se connaître... [1] C'est ce que vous ne faites pas... Et c'est pourquoi vous avez plus de sujet de vous croire plutôt dans l'ignorance, que dans la connaissance de vous-même; car comme naturellement nous nous ignorons, si nous n'y apportons cette étude, et que néanmoins c'est un de vos moindres soins, comment vous connaitrez-vous? Ne savez-vous pas que votre passion la plus naturelle et la plus dangereuse est celle que vous connaissez le moins, parce qu'étant si naturelle, elle ne paraît pas autrement que sous le nom et la couleur de la nature et de l'inclination particulière; or ce qui nous est naturel, nous semble si innocent, qu'il n'y a point de mal, ou s'il y a du mal, il semble pardonnable et difficile a corriger [2].

Voilà comme chacun pense s'échapper, et se sauver; mais il y sera pris s'il ne suit le second avis, qui est de s'en rapporter toujours plutôt à un autre qu'à soi-même, de croire plutôt le mal qu'on dira de nous, que le bien, et de ne se pas contenter d'entendre le mal, mais d'en apprendre les remèdes, et de rendre compte de l'usage qu'on en fait, comme un malade ferait à son médecin. Et pourquoi ne le feriez-vous pas?... L'âme ne vaut-elle pas bien le corps?... Y a-t-il plus de honte a témoigner le soin qu'on a de son salut, que celui que l'on a de sa santé. N'est-ce pas l'ordre également établi par la Providence divine, que personne quelles que soient ses lumières, ne saurait se gouver-

[1] Cum nulla scientia sit melior illa qua cognoscit homo seipsum, discutiamus cogitationes, locutiones, atque opera nostra. S. Aug. I. *de Sp. et An.* c. LI.

[2] Illud firmissimum tenendum, omnium difficillimum esse seipsum cognoscere, et curare, propterea quod naturaliter quisque seipsum amet. S. Basil.

ner par soi-même dans ses infirmités spirituelles, pas plus que dans ses maladies corporelles.

Aussi le troisième avis dont vous devez faire grand cas dans cette matière, c'est que, lors même que vous seriez fort entendu dans la vie spirituelle et dans la conduite des autres, néanmoins, pour ce qui est de la vôtre, vous ne serez jamais qu'un ignorant, si vous ne vous défiez de vous-même, et si vous ne tenez pour certain que votre amour-propre vous en fera toujours accroire, et vous portera toujours aux excès ou aux défauts, que vous n'éviterez que par la docilité aux avis de votre directeur, si vous avez la commodité d'en avoir un et de le consulter [1], ou par une véritable humilité de cœur, qui vous porte à implorer les lumières du ciel, afin d'être conduit parmi les ténèbres de cette vie, les illusions de nos ennemis, et la présomption de nous-mêmes [2]. Quand il vous manquerait seulement de ne pas reconnaître et pratiquer ces vérités, c'est une marque suffisante qu'on ne se connaît pas, parce que ce sont les principes et les maximes fondamentales de cette science qu'on ne peut ignorer, sans s'ignorer soi-même.

Oh ! combien de fois avez-vous condamné dans les autres les mêmes défauts qui sont en vous, et dont vous vous croyez fort innocent. D'où vient ceci?... Combien de fois avez vous dit, que si vous aviez cette imperfection qui paraît dans celui-là, vous tâcheriez de la corriger, et vous l'avez et plus notablement que lui, mais vous ne la voyez pas.... Combien de fois avez-vous reconnu qu'il n'y a que vanité dans le monde, qu'infirmité dans l'homme, que misère dans la vie? Mais quel est ce monde, qui est cet homme, et de quelle vie parlez-vous? N'est-ce pas vous qui vivez? n'êtes-vous pas homme comme les autres? Ne faites vous pas partie de ce monde, qui n'est que vanité? et néanmoins

[1] Via stulti recta in oculis ejus; qui autem sapiens est, audi et consilia. *Prov.* XI.

[2] Cum viro sancto assiduus esto, quemcumque cognoveris observantem timorem Dei, cujus anima est secundum animam tuam, et qui cum titubaveris in tenebris, condolebit tibi. Cor boni consilii statue tecum. Et in his omnibus deprecare Altissimum, ut dirigat in veritate viam tuam. *Eccli.* XXXVII

avouerez-vous que vous n'êtes que vanité, qu'infirmité et que misère?... Si vous le reconnaissez dans les autres, pourquoi ne le reconnaissez-vous pas en vous, sinon parce que vous ne vous connaissez pas comme vous connaissez les autres?... Que si c'est de vous, aussi bien que des autres, dont vous prétendez parler, comment ne vous laisserez-vous pas conduire, si vous connaissez bien que vous n'êtes que vanité, qu'infirmité et que misère[1]?... O mon Dieu! qui voyez au fonds de mon cœur ce qu'un homme n'y pourrait pas voir, ne pouvez-vous pas aussi mieux me conduire que tous les hommes?... Mon fils, il n'est pas tant question, pour ta conduite, de mon pouvoir, que de ta sujétion; et jamais tu ne me seras mieux soumis, que lorsque tu t'assujettiras à un autre pour être éclairé dans mon service.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Cette parole devait être effrayante pour les Juifs.

Il est vrai que cette parole était effrayante : *Vous mourrez dans votre péché*; car ni le feu de l'enfer, ni le démon, ni l'éternité des peines n'a rien de si horrible que le péché dans une âme, quand, principalement, elle n'est plus capable d'absolution. Mais plus la menace est terrible, plus celui qui la fait, est obligeant, et plus ceux à qui elle est faite, lui en doivent savoir bon gré, car il n'est rigoureux en parole, que pour ne l'être point de fait; il ne fait du bruit avant de frapper, que pour ne point frapper. Vous mourrez, leur disait-il, dans votre péché, si vous ne croyez pas en moi; c'est comme s'il leur eût dit : Croyez donc en moi, pour ne point mourir dans votre péché. Mais ils ne crurent pas plus à cette parole qu'aux autres, et comme ils persistèrent à vivre malicieusement dans leur péché, aussi y sont-ils malheureusement morts; car telle vie, telle mort; et celui qui ne craint point de vivre dans le péché, mérite d'y mourir; celui qui ne fait point de cas des menaces de Dieu, quand il vit, Dieu ne fait point de cas de ses prières quand il meurt; et si une fois il meurt dans son péché, c'en est fait pour jamais, le voilà mort de la seconde mort, qui n'a point de ressource pour la vie, point d'attente du pardon, point de lieu à la grâce....

[1] Nisi quisque adjuvetur a superiore, nullo modo sibi estidoneus ut sese tantis miseriarum implicamentis expediat. S. Aug. I. *de Ser. Domini in monte* cap. III.

Oh! mort, épouvantable qui laisse vivre l'âme pour ne pas la laisser sans tourment; cette âme cherche une troisième mort qu'elle ne trouvera jamais, puisqu'elle ne trouvera jamais la fin de ses misères!... Qu'y a-t-il de semblable dans la mort du corps? Et toutefois, mon âme, combien es-tu soumiseet fidèle à ton corps pour en éviter la mort? n'est-il pas raisonnable que le corps soit obligé à te servir pour éviter la tienne? n'est-il pas temps qu'il s'acquitte de cette obligation, et qu'il meure plutôt pour un temps en te servant, que tu ne meures pour une éternité faute de son service?...

DEUXIÈME POINT.

Cette parole n'est pas moins effrayante pour ceux qui s'ignorent eux-mêmes.

C'est pour nous aussi bien que pour les Juifs, que cette menace de mourir dans notre péché, est à craindre, si nous n'apprenons à nous connaître; car nous sommes en danger de ne point connaître nos péchés, de ne point les confesser, de n'en point avoir de pardon, et de mourir ainsi, ce qui est mourir dans son péché. Si c'était purement par oubli. ou par quelque ignorance pardonnable qu'on ne s'en souvienne pas, il n'y aurait pas autant à craindre; mais quand l'ignorance est volontaire et affectée, elle n'excuse pas, et c'est alors qu'elle est volontaire, quand on ne fait pas ce qu'on pourrait, et ce qu'on devrait faire pour la chasser. Comme si on ne s'examinait nullement, quoiqu'on en ait le moyen, avant de se présenter au prêtre, et que par suite de ce défaut de préparation on omît ce qu'il aurait été nécessaire de confesser, cette omission viendrait de l'ignorance; mais l'ignorance n'excuserait pas l'omission, car elle est volontaire, puisque le défaut de préparation qui est la cause d'une telle ignorance a été volontaire.

De même que si le prêtre, par défaut d'attention ou de connaissances qu'il dépendait de lui d'avoir, ignorait l'état de son pénitent, il ne pourrait se prévaloir de son ignorance, pour se justifier des fautes qu'il commettrait dans l'administration du sacrement; ou qu'une personne qui est obligée de savoir, ce qui se rapporte à sa profession, si elle venait à négliger de l'apprendre, rendrait son ignorance criminelle et responsable de tous les maux qui pourraient s'en suivre. De même aussi si quelqu'un ne se connaît point lui-même, ni ses péchés, s'il ne sait ce que c'est que conscience, ou péché mortel, qu'il ne s'excuse point; il ne peut pas plus justifier son ignorance que ceux dont nous venons de parler, parce qu'il y a également de sa faute; il devait se connaître, il devait et pouvait l'avoir appris, il devait l'avoir étudié. S'il meurt dans cet

état, il mourra dans son péché, il mourra comme s'il n'avait point voulu se confesser, ou qu'il eût caché volontairement un péché. En effet, l'ignorance volontaire de ce qu'on doit savoir, est aussi bien un crime, comme le silence à l'égard d'une faute qu'on doit déclarer; et ainsi mourir dans cette ignorance, c'est mourir dans son péché.

Mais, oh mon Dieu! ne serait-il pas désirable de ne pas savoir ce que c'est que le péché pour ne point le commettre? Oui, mon fils, si c'était par une innocence de vie, et une candeur d'esprit qui sait assez le bien qu'elle doit faire, et qui fait ce qu'elle sait. Mais quand c'est par malice, qu'on ne veut pas savoir, de peur de faire ce qu'on sait, ou par négligence de savoir ce qu'on doit, on n'en pèche pas moins, quoiqu'on ne le sache pas; car on devrait le savoir, et la connaissance qu'on a du mal, n'est pas tant la cause du péché qu'on pourrait avoir commis, que la mauvaise volonté qui abuse de cette connaissance.

TROISIÈME POINT.

On doit donc autant appréhender le danger de ne pas se connaître, que celui de mourir dans son péché.

On voit donc bien qu'il y a autant de danger de ne pas se connaître, que de mourir dans son péché, puisque c'est y mourir de ne pas se connaître. Mais on croira peut-être qu'on se connaît assez, qu'on se confesse, et qu'on s'accuse suffisamment, et qu'ainsi il ne faut point se mettre en peine, ni se troubler davantage sur ce sujet. Défiez-vous de cette pensée; il est bon de ne point se troubler; mais n'appelez pas trouble le soin raisonnable qu'on doit apporter à voir clair dans sa conscience. Croyez que vous ne vous connaîtrez, que quand vous connaîtrez humblement vos fautes dans leurs sources et dans leurs effets, que quand vous en saurez solidement les remèdes, que quand vous les appliquerez prudemment, et que vous romprez courageusement tous les obstacles qui s'y opposent. Et parce qu'on peut se tromper, et que d'ordinaire nous manquons le plus où nous pensons le moins faillir, parce que la passion qui nous fait pécher, nous empêche de connaître le péché, il faut plutôt nous en rapporter à un sage directeur qu'à nous-mêmes.

Si vous ne connaissez cette vérité, que vous n'êtes pas capable de vous connaître et de vous gouverner vous-même, sachez que vous ne vous connaissez pas; vous ne connaissez pas les ruses de l'amour-propre qui en fait le plus souvent accroire; en nous portant toujours à quelque excès ou à quelque défaut, il nous tire hors du droit chemin de l'ordre et de la

vertu, et quand vous sauriez tout, et que vous n'ignoreriez que cette vérité, c'est assez pour ignorer ce que vous devez le plus savoir; c'est assez pour craindre autant de mourir dans votre péché, qu'il y a sujet de craindre que cette ignorance ne soit un péché, et un plus grand péché que vous ne pensez, puisqu'il est en matière si importante et nécessaire, comme est la direction de votre conscience. Ne dites pas à ce sujet que Dieu vous connaît mieux qu'un homme, et qu'il est plus capable de vous gouverner que qui que ce soit au monde; car, comment vous gouvernera-t-il, si vous ne lui obéissez, et comment lui obéirez-vous si vous ne suivez la direction d'un homme, puisqu'il ordonne de la suivre, et qu'il ne gouverne point autrement son Eglise?...

VENDREDI.

DE LA SERVITUDE DU PÉCHÉ DANS LAQUELLE NOUS TOMBONS PAR L'IGNORANCE DE NOUS-MÊMES.

Je vous assure en vérité que quiconque commet le péché est serviteur et esclave du péché [1].

Le Sujet. Quelques-uns des Juifs qui assistaient à la prédication de Notre-Seigneur lui ayant témoigné qu'ils voulaient croire en lui, Jésus leur dit que, pourvu qu'ils ajoutassent foi à ses paroles, ils connaîtraient encore mieux la vérité qu'il leur prêchait, et que cette vérité étant bien connue de leur esprit, les affranchirait de leur esclavage. Mais ceux qui étaient encore dans leur incrédulité et dans leur aveuglement, lui ayant répondu que leur nation était tellement libre, qu'elle n'avait jamais été asservie; il leur répliqua que tous ceux qui se laissaient dominer par le péché, étaient esclaves du péché, et que les esclaves ne sont pas pour demeurer éternellement dans la maison comme les enfants [2]. Ce qui doit s'appliquer particulièrement à la connaissance et à l'ignorance de nous-mêmes, selon le dessein de cette semaine.

[1] Amen, amen dico vobis, quia omnis qui facit peccatum, servus est peccati. *S. Joan.* VIII.

[2] Dicebat ergo Jesus ad eos qui crediderunt ei Judæos : Si vos manseritis in sermone meo, verè discipuli mei eritis, et cognoscetis veritatem, et veritas liberabit vos. Responderunt ei : Semen Abrahæ sumus, et nemini servivimus

La Fin sera donc de voir comment l'ignorance de nous-mêmes nous captive dans le péché, comment la vérité de Jésus nous en délivre, et comment, par conséquent, il faut apprendre cette connaissance et cette vérité.

La Forme est en ces trois points :

1° Combien l'esclavage du péché est misérable.

2° C'est l'ignorance de nous-mêmes, qui nous rend esclaves du péché.

3° La vérité que Jésus nous apporte, nous délivre et nous rend notre liberté.

PREMIER POINT.

COMBIEN L'ESCLAVAGE DU PÉCHÉ EST MISÉRABLE.

C'était un continuel exercice de patience pour notre bon Jésus, d'entendre les demandes et les réparties impertinentes que lui faisaient à toute heure les Juifs qui l'écoutaient ; mais nous sommes particulièrement redevables à sa sagesse et à sa bonté, de leur avoir fait des réponses, qui nous servent maintenant de leçons, pour apprendre à nous connaître et à nous régler selon ses ordres.

Les Juifs lui ayant répondu avec arrogance, qu'ils ne savaient ce que c'était que de servir, il en prit occasion de nous laisser cette divine instruction : *Que quiconque commet le péché, est esclave du péché.* Comme s'il leur eût dit, et à nous en leur personne, que nous nous trompons en pensant qu'il n'y a pas d'autre liberté ou d'autre servitude que celle du corps. Il y en a une autre bien plus considérable en nous-mêmes, qui nous fait libres ou esclaves, selon que nous sommes affranchis du péché, ou que nous y sommes assujettis[1].

C'est cet esclavage du péché qu'il nous faut maintenant considérer ; et pour mieux le reconnaître, représentez-vous le pitoyable état où se trouve réduit un pauvre forçat, qui a été fait prisonnier par des pirates. Il n'est plus à lui, il ne vit plus

unquam, quomodo tu dicis : Liberi eritis? Respondit eis Jesus : Amen dico vobis, quia omnis qui facit peccatum, servus est peccati, servus autem non manet in domo in æternum, filius autem manet in æternum. *Ibid.*

[1] Nescitis quoniam cui exibetis vos servos ad obediendum, servi estis ejus cui obeditis, sive peccati ad mortem, sive obeditionis ad justitiam. *Rom.* VI.

pour lui, il ne fait plus rien pour lui ; il travaille continuellement, et ne reçoit que des coups et des injures pour récompense, enfin, il est traité plus mal que ne serait une bête de service. Mais quelque malheureux et quelque esclave que soit ce misérable, il s'en faut bien qu'il soit aussi malheureux et aussi esclave que le pécheur, puisque son corps seul est assujetti, et que sa volonté est aussi libre que celle du plus grand monarque. Mais un homme vicieux est esclave de corps et d'esprit, quoiqu'il soit libre d'aller et de venir, de faire ou de ne pas faire ; néanmoins parce qu'il ne va et ne vient, et que, en un mot, il ne fait rien que par la passion et le commandement de l'appétit déréglé, qui le fait marcher ou arrêter, on ne peut dire qu'il jouit de sa liberté [1].... C'est obéir à sa passion c'est servir, c'est s'assujettir soi-même contre l'ordre de la vraie liberté ; au lieu que la passion devrait être soumise à la raison, que la chair devrait l'être à l'esprit, et la nature à la grâce [2], nous renversons cet ordre, et nous assujettissons la raison à l'appétit, l'esprit à la chair, et la grâce à la nature. C'est ce désordre qu'a remarqué le Sage, quand il a dit qu'il avait vu des valets à cheval, et leurs maîtres les suivant à pied, comme s'ils étaient leurs laquais [3].

Vous remarquerez en outre, que la servitude est d'autant plus fâcheuse que la personne qui est esclave, est naturellement libre et supérieure à celle qui se l'assujettit, un souverain, par exemple, ou un père sont naturellement les maîtres de leurs sujets et de leurs enfants ; si donc les sujets ou les enfants viennent à se soulever contre leurs légitimes seigneurs, le soulèvement est plus criminel, et la sujétion plus infâme. Il suit de là que cette servitude de l'esprit à la chair, ou de la raison à la passion, est tout à fait insupportable, parce que naturellement, selon tout droit divin et humain, la raison est

[1] Servilis est omnis passio. S. Amb.

[2] Tunc est vera libertas hominis, quando et caro animo judice regitur, et animus Deo præside gubernatur. S. Leo, serm. *de Quad.*

[3] Vidi servos in equis, et principes ambulantes super terram quasi servos. *Eccli.* x.

la partie supérieure de l'homme, comme l'appétit n'en est que la partie inférieure [1].

Si la multitude des maîtres qui commandent, augmente le service, et rend la condition de l'esclave plus misérable, quelle n'est pas la misère de cet esclavage du péché, puisqu'il y a autant de maîtres que de vices et de passions, desquels il faut que le pauvre esprit devienne sujet [2] ? Et encore, si les maîtres s'accordaient, et qu'ils n'ordonnassent tous qu'un même service, ce serait plus supportable ; mais quand chaque maître commande à part, que son commandement ne s'accorde pas avec celui d'un autre, et que néanmoins il faut les exécuter tous, c'est alors que le misérable serviteur sent sa misère, et qu'il gémit sous le fardeau de sa condition. Tel est l'état du pécheur, car servant à l'amour et à la haine, au désir et à la crainte, à la joie et à la tristesse, à l'orgueil et à l'avarice, à la paresse et à la convoitise, il sert des maîtres si différents d'humeur, et de commandements, que servir l'un c'est offenser l'autre [3]. Et jamais ce misérable serviteur ne sert plus mal que quand il pense mieux servir ; car le plus puissant maître qu'il a c'est l'amour-propre, et les meilleurs services qu'il lui rend, sont les plus mauvais; jamais il n'est plus tourmenté par ses autres maîtres, qui sont les autres passions, que quand il a mieux servi son amour-propre.

Mais combien dure cette servitude, et quelle sorte de service fait-on faire à cet esclave ? Il n'y a point de doute que la durée et la bassesse des services surchargent tellement le fardeau, que ce qu'il y a de plus pénible c'est de s'acquitter longtemps de services opposés à la condition de celui qu'on fait servir. Et cependant, c'est pour toujours que ce pécheur est esclave, c'est

[1] Ratio ista cùm irrationales animi motus regit, id scilicet dominatur in homine, cui dominatio lege debetur ea quam æternam esse comperimus. S. Aug. I, *de lib. arb.* c. IX.

[2] Libertatem illis promittentes, cum ipsi servi sint serruptionis : a quo enim quis superatus est, hujus et servus est. II *Petr.* II.

[3] Ambitio, detractio, invidia certant in meipso, de meipso, cujus ego potissimum esse videar. S. Bern. hom. IV, *super Missus est.*

Voyez au livre de l'*Ordre* en la I^re^ p. au disc. XVIII, sect. II.

pour autant de temps qu'il est pécheur, c'est à toute heure, c'est le jour et la nuit, c'est en buvant et en mangeant, c'est au dehors et à la maison; en un mot, c'est partout et en tout temps qu'il sert sa passion; et qu'il ne vit que par les penchants qu'il porte toujours avec lui, et dont il est plus continuellement pressé et affligé, que les Israélites ne l'étaient par les Egyptiens; car encore n'étaient-ils pas toujours avec eux, tandis que la passion ne quitte jamais celui qui lui est asservi.

Quant à la qualité des services, ah Dieu ! qu'elle est indigne d'un homme bien-né, d'un chrétien, d'un frère de Jésus, d'un enfant de Dieu[1]!... Car qu'est-ce qu'une passion dont on est l'esclave? Qu'est-ce qu'un mouvement de la partie animale de l'homme, qui est comme une bête quand elle est sans raison? Et il faut que cet homme qui n'est soumis qu'à Dieu, soit soumis à cette bête ! Ah l'indigne sujétion !... Et comme le démon se sert de nos passions pour se faire obéir de nous, c'est le servir, de servir notre passion. Voyez-vous quel maître vous servez, mais le voyez-vous[2]? Quelque figure que vous vous en formiez, elle sera toujours moindre et au dessous de la laideur de ce monstre infernal, et quand vous en auriez l'idée la plus parfaite, vous ne voyez pas encore le maître que vous servez; car le péché dont vous êtes l'esclave, est si difforme et si monstrueux, que le diable n'a de laideur et de difformité, que parce qu'il a le péché ; et si le péché est si épouvantablement laid et horrible, que sera-ce du serviteur, qui est toujours moins en honneur que le maître, et plus dans le mépris ?...

Si on vient encore à regarder chaque péché en particulier, comme l'orgueil, l'envie, la colère, l'impureté, la gourmandise et les autres, soit dans leurs actes, soit dans leurs habitudes! Ah! Dieu, que verra-t-on... Une idole d'abomination,

[1] Eo quod non servieris Domino Deo tuo in gaudio cordisque lætitia propter rerum omnium abundantiam : servies inimico tuo, et ponet jugum ferreum super cervicem tuam, donec te conterat. *Deut.* VIII.

[2] Resipiscant a Diaboli laqueis a quo captivi tenentur ad ipsius voluntatem. II *Tim.* II.

et un chrétien qui lui sacrifie [1] !... Car autant d'actes de péché, autant de services, autant de sacrifices qu'il offre à ce faux Dieu ; pouvez-vous croire qu'il y ait rien de plus indigne et de plus bas ?... Encore, dans les autres services, quels qu'ils soient, on peut y servir Dieu, on reconnaît et on adore sa providence, on la sert en servant la nécessité qu'elle permet, ce qui relève grandement l'humiliation de l'esclavage, et soulage les peines d'un chrétien ; mais hélas ! dans ce service on ne fait qu'offenser Dieu, puisque c'est un service de péché, et que le péché n'est autre chose que l'offense de Dieu.

Après cela, mon âme, ne cherche point davantage la bassesse et l'indignité de l'esclavage du pécheur, car tu ne trouveras jamais rien de plus bas, et de plus indigne que l'offense d'un Dieu. O mon Dieu! comment recevez-vous donc à votre service de tels serviteurs, puisque vous y recevez des pécheurs ?... Mon fils, c'est afin qu'ils ne soient plus pécheurs, et le plus grand service que l'homme puisse me rendre, c'est de quitter franchement son péché.

DEUXIÈME POINT.

C'EST L'IGNORANCE DE NOUS-MÊMES QUI NOUS REND ESCLAVES DU PÉCHÉ.

Ces vérités sont si épouvantables, que par cela même, nous n'en sommes pas facilement touchés, pensant qu'elles ne nous regardent pas. Mais c'est une erreur et une des misères de cette servitude ; car encore qu'il y ait de plus grands pécheurs que vous, néanmoins, il suffit que vous soyez pécheur, pour craindre raisonnablement que vous ne soyez esclave du péché. Il rêve, ce malade qui croit se bien porter, parce qu'il n'est pas encore mort, et qu'il n'est pas frappé d'une maladie mortelle. Il montre qu'il est insensé, celui qui se persuade être sage, en se comparant avec un furieux, ou avec un homme atteint de la rage. C'est être bien mauvais, de se faire accroire qu'on est bon,

[1] Non érit in te Deus recens. *Psalm.* LXXXVIII.
Cui Deus venter est, recens Deus est, quæcumque vitia habemus et peccata, tot recentes habemus Deos. S. Hier.

parce que l'on n'est pas des plus mauvais. Enfin, c'est être bien esclave de son péché, de l'aimer et de le servir si volontiers, qu'on ne croit pas le servir, ou qu'on soit misérable en le suivant [1]. Si vous saviez ce que c'est qu'un seul péché, ne fût-il que véniel, ce serait assez pour savoir que quiconque est serviteur de ce péché, peut raisonnablement s'appliquer et prendre pour lui en son particulier, ce que l'on dit en général de cette servitude. Quand il n'y aurait qu'une seule passion qui vous dominât, vous n'êtes plus maître de vous-même, mais l'esclave de votre sensualité; et étant tel, vous êtes plus misérable et plus à plaindre que si vous étiez attaché à la chaîne d'un forçat, parce que, d'après le jugement de Dieu, c'est une plus grande misère d'être attaché au moindre péché, que de souffrir toutes les indignités des prisons, des galères et des gibets. Ecoutez ce que dit à ce propos saint Paul : Ne permettez jamais, nous dit-il, que le péché règne en vous, et que ses désirs vous gouvernent [2]. Voyez-vous comme il dit absolument, que vous n'obéissez point au péché, pour vous montrer que quelque soit le péché qui vous commande, vous n'êtes qu'un esclave, puisque vous êtes sous la servitude d'un maître, à qui vous obéissez aussi ponctuellement qu'à un plus grand maître. Et c'est en quoi vous pouvez reconnaître que c'est l'ignorance, qui nous entretient dans cette misérable servitude du péché, comme Dieu l'avait autrefois expressément déclaré à son peuple en lui disant : qu'il n'était captif et esclave, que parce qu'il n'avait pas la science et la connaissance [3]. Car si nous savions véritablement que nous y fussions, et que ce fût un état si misérable que nous venons de le voir, quel est celui qui voudrait y demeurer? Mais parce qu'on n'est pas convaincu entièrement

[1] Comederunt alieni robur ejus, et ipsi nesciunt; sed et cani effusi sunt in eo, et ipse ignoravit.
Et factus est Ephraim quasi columba seducta non habens cor. *Osee* VII.

[2] Non regnet peccatum in vestro mortali corpore ut obedialis concupiscentiis ejus. *Rom.* IX.

[3] Propterea captivus ductus est populus meus, quia non habuit scientiam. *Isaiæ.* V.

de ces vérités, parce qu'on ne fait que les effleurer par manière de considération, on demeure dans l'ignorance, et l'ignorance nous fait demeurer dans cette servitude.

Mais, mon Dieu, permettez-moi, s'il vous plaît, de vous demander, comment il se fait que nous sachions bien que nous sommes pécheurs, que le pécheur est esclave du péché, et que néanmoins nous ignorions cet esclavage, et que nous n'y demeurions que parce que nous l'ignorons? Mon fils, c'est que bien que plusieurs croient assez qu'ils sont pécheurs, néanmoins il n'entrent pas assez dans la vive et actuelle connaissance de l'état d'un pécheur, ils ne se prennent jamais pour ce qu'ils sont. S'ils disent qu'ils sont pécheurs, et qu'on les presse à ce sujet de quitter leur péché, de sortir de cet état, de se mortifier et de se régler davantage, vous les voyez aussitôt changer de visage, de discours et de cœur. Ils disent que tel est leur naturel, et qu'il est impossible de s'en défaire; ils s'en prennent au monde et assurent qu'on ne saurait vivre autrement; ils accusent leurs affaires, les occasions et les temps, comme si le péché pouvait être autre part que dans la volonté ; ils vous protestent qu'ils ont toutes les envies du monde de se mettre dans l'ordre, mais qu'il n'y faut entrer qu'avec le temps, et ce temps est toujours à venir. Enfin, si la conscience leur fait des reproches, ils disent qu'ils n'aiment point les scrupules, et qu'ils ne sauraient servir Dieu par crainte; et si elle les laisse en paix, ils se regardent comme étant en sûreté, et vous répondront hardiment que leur conscience ne les reprend de rien, ils diront, suivant la parole du Sage : qu'ils sont en paix, et qu'il n'y a que plaisir à marcher sur des épines [1].

Tout cela n'est-ce pas de l'ignorance?... Répondez... N'est-ce pas ce qui entretient dans le péché? N'est-ce donc pas l'ignorance qui est une des causes de cette misérable servitude?... Mon âme, reconnaissons ces vérités, et apprenons encore mieux à nous connaître. Ces Juifs à qui Notre-Seigneur parlait, lui

[1] Tot et tam magna mala pacem appellant. *Sap.* XIV.
Sub sentibus delicias esse computabant. *Job.* XXX. 7.

répondirent qu'ils n'avaient jamais servi personne [1]; et peut-être disaient-ils vrai dans le sens qu'ils le prenaient; et néanmoins ils ne disaient pas vrai dans le sens de Jésus-Christ, qui leur assura aussitôt, que celui qui commettait le péché, était esclave du péché. De même, tu diras dans le sens que tu l'entends, que tu n'es pas cet esclave, et que le péché ne règne pas chez toi; mais ne crains-tu point que, dans le sens de Jésus-Christ, tu sois plus grand pécheur, et plus esclave du péché que tu ne le penses? Et n'entends-tu point qu'il te dit que, se fâcher comme tu le fais, qu'aimer comme tu te sens attaché à ce que tu aimes, et parler de toutes choses avec si peu de retenue, c'est servir sa passion et le péché? Que réponds-tu?... O mon Jésus, qui regardâtes la servitude et l'affliction de votre peuple, et le délivrâtes par la puissance de votre bras [2], regardez-moi de telle sorte que je me voie avec vous pour reconnaître encore mieux la misère où je suis, et la liberté où vous voulez me mettre.

TROISIÈME POINT.

LA VÉRITÉ QUE JÉSUS NOUS APPORTE, NOUS DÉLIVRE DE CET ESCLAVAGE ET NOUS REND NOTRE LIBERTÉ.

C'était très à propos pour les Juifs et pour nous, que Notre-Seigneur leur disait que pourvu que nous gardassions sa parole, nous connaîtrions la vérité, et que la vérité nous mettrait dans la vraie liberté [3]. Remarquez comme il oppose la liberté à la servitude, et la connaissance de la vérité à l'ignorance de nous-mêmes, et que tout cela s'apprend dans la pratique de ses enseignements. Ces paroles nous indiquent trois moyens bien puissants, pour nous tirer de cette misérable servitude du péché, et de l'ignorance de nous-mêmes. Le premier moyen est la vraie liberté dont parle Notre-Seigneur, qui est un aussi grand bien que la servitude est un grand mal. Et comme

1 Semen Abrahæ sumus, et nemini servivimus umquam. *S. Joan.* VIII.

2 *Exod* III.

3 Si vos manseritis in sermone meo, vere discipuli mei eritis et cognoscetis veritatem, et veritas liberabit vos. *S. Joan.* VIII.

nous avons vu que la véritable servitude était celle qui nous assujettissait à nos passions et à nos péchés, aussi faut-il maintenant, se représenter et apprendre qu'il n'y a point de plus véritable liberté que celle qui est opposée à cette sujétion [1]. Or puisque nous sommes si naturellement désireux de notre liberté, il faut nous décider franchement à régler nos passions, à ne vouloir que ce que nous pouvons, à faire de nécessité vertu, à ne rien craindre que le péché, ou que l'inclination qui nous y porte, à ne dépendre que de Dieu, à ne regarder les créatures que selon son ordre. Il faut ne s'étonner de rien, n'être point plus empressé dans les grandes affaires que dans les moindres, et n'être pas plus lâche dans les moindres que dans les grandes, à n'être point trop interdit devant les grands, ni trop altier devant les petits, et enfin garder une grande égalité d'esprit dans les diverses circonstances [2]. C'est là être libre, c'est être libre de la liberté de Jésus [3], et il ne tient qu'à nous de l'être. Oh! si un esclave pouvait se mettre en liberté, comme nous le pouvons avec la grâce, et par la considération de la grandeur de cette liberté !...

Voici encore un second moyen que Notre-Seigneur nous présente, qui nous la fera mieux connaître. C'est que cette liberté est la vérité ; car, comme il n'y a rien de plus aimable pour notre volonté que la liberté, ainsi n'y a-t-il rien de mieux reçu par notre entendement que la vérité [4]. Il s'y complaît comme l'œil dans les belles couleurs, et l'oreille dans les sons agréables ; de sorte que si la liberté est jointe à la vérité, c'est pour y attirer notre esprit par les deux facultés de l'entendement et de la volonté, qui le font voler où il est attiré. Or, il est

[1] Sola libertas apud Deum est, non servire peccatis. S. Hier.

Noli libertate uti ad libere peccandum, sed utere ad non peccandum, erit voluntas tua libera, si fuerit pia, prima libertas est carere criminibus. S. Aug.

[2] Quem delectat vera libertas, ab amore rerum mutabilium liber esse appetat. Idem.

[3] Si vos filius liberaverit, vere liberi eritis. S. *Joan.* VIII.

Qua libertate Christus nos liberavit. *Gal.* IV.

[4] Quid enim fortius desiderat anima quam veritatem ? S. August.

aussi véritable que la vraie liberté n'est que dans la vérité, comme il est certain que l'esclavage du péché n'est que dans le mensonge et dans l'ignorance. Et pour ne pas vous y tromper, demandez-vous à vous-même ce que c'est que la vérité ; n'avez-vous pas entendu que c'est la conformité des choses avec l'entendement de Dieu ? De sorte, qu'autant qu'elles seront, comme il entend et qu'il juge qu'elles doivent être, elles seront véritables, parce que c'est son jugement qui fait la vérité des choses, c'est le rapport et la conformité qu'elles y ont ; comme on dit qu'elles ne sont que mensonge et vanité, quand elles n'y ont point de rapport. Or, c'est le jugement de Dieu, que la passion soit au-dessous de la raison, de là suit cette liberté que nous cherchons. Il juge que cela doit être ainsi, il en a déclaré son jugement, et en a porté l'arrêt dès le commencement du monde, quand il dit à l'homme, qu'il faut que l'appétit soit au-dessous de lui [1], arrêt qu'il confirme ensuite, lorsqu'il lui défend d'aller après ses passions [2], et qu'il lui ordonne tout ce qu'il faut faire pour se mettre dans la vraie liberté. C'est donc la vérité que cette vraie liberté, qui ne serait pas vraie, si elle n'était la vérité ; c'est la vérité qu'il faut que nous nous maintenions dans cette liberté [3]. Quand nous y sommes, nous sommes dans la vérité, nous sommes là où nous devons être, parce que c'est l'état où Dieu veut que nous soyons, et c'est ce jugement et cette volonté de Dieu qui font la vérité des choses. O mon Dieu, qui êtes ma vérité, rendez-moi toujours aussi conforme à votre jugement et à votre volonté, que je sais qu'il n'y a point de vérité que dans cette conformité. Mon fils, si tu demeures ferme dans mes paroles, tu apprendras la vérité et la vraie liberté.

C'est le troisième moyen que nous présente ici Notre-Seigneur ; c'est à cela que tend tout ce qu'il dit de l'abnégation de nous-mêmes, de l'obligation de porter notre croix et de le suivre ;

1 Sub te erit appetitus ejus, et tu dominaberis illius. *Gen.* IV.

2 Post concupiscentias tuas non eas, et a voluntate tua avertere. *Eccli.* VIII.

3 Quand la vérité vous aura mis en liberté, vous serez vraiment libre. *Imitat.* liv. III, ch. IV.

tout cela n'est que vérité, et tout cela n'étant aussi que pour nous mettre dans la liberté, il ne faut que demeurer dans l'observance de ces paroles, pour demeurer dans la vérité et dans la liberté. Ce n'est pas assez de les lire, de les méditer et de les entendre, il faut les observer, et non pas quelquefois, mais toujours; car il faut y demeurer. C'est la demeure dans l'observance et la pratique des avis de notre bon Jésus, qui nous en fera mieux connaître la vérité; c'est ainsi qu'on connaît plus sûrement ceux avec lesquels on demeure, qu'on vit plus librement avec eux, sans ces craintes et ces défiances qui viennent de ce que l'on ne se connaît point. C'est pourquoi l'Apôtre ne recommande rien tant que cette fermeté, et cette constance dans ce que l'on a une fois appris et résolu de faire [1]. Oh! si vous aviez un peu demeuré avec Jésus, vous le connaîtriez beaucoup mieux que vous ne faites!... Il ne faut que le connaître pour l'aimer, il ne faut que l'aimer pour être dans la vraie liberté des enfants de Dieu, et pour n'être plus soumis qu'à son amour. Mon âme, la vraie liberté ne nous met pas hors de sujétion, mais elle fait qu'au lieu d'être assujetti à la passion, la passion est assujettie à la raison, et la raison l'est à Dieu. O mon Dieu! commandez au milieu de tous vos ennemis [2].

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Combien l'esclavage du péché est misérable.

Quiconque commet le péche est esclave du péché, disait Notre-Seigneur aux Juifs, qui se vantaient de n'avoir jamais servi personne. On peut rapporter tous les maux de l'esclavage du corps, à ces trois chefs. Premièrement, l'esclave n'est pas libre de faire ce qu'il voudrait; secondement, non-seulement il ne fait pas ce qu'il veut, mais il fait ce qu'il ne voudrait pas, souffrant beaucoup d'indignités; enfin, il est assujetti à une personne,

[1] Stabiles estote et immobiles, abundantes in opere Domini semper. I *Cor.* v.

Sicut accepistis Jesum Christum Dominum, in ipso ambulate radicali et superædificati in ipso. *Colos.* II.

[2] Dominare in medio inimicorum tuorum. *Psalm.* CIX.

à qui naturellement il ne devrait pas l'être, et à qui, peut-être, il pouvait commander. Tout ceci se retrouve dans l'esclavage du péché. En effet, premièrement, le pécheur ne fait pas souvent le bien qu'il voudrait faire, en étant empêché par sa passion, dont il est l'esclave. Plus la personne semble être bonne et spirituelle, plus son esclavage est manifeste; car la conscience la presse plus vivement de faire le bien, si elle en est empêchée par quelque affection, elle fait assez voir que cette passion est trop forte, puisque la conscience malgré ses instances ne peut l'emporter.

En second lieu, cette personne dominée par une passion, consent à mille indignités, qu'elle ne voudrait pas souffrir si elle n'y était assujettie. Que ne lui font souffrir l'amour, la crainte, la tristesse, et les vices qui les accompagnent : l'orgueil, l'envie, la colère, l'impureté, l'avarice, la gourmandise et la paresse? Quel tourment de forçat peut être comparé à celui d'une âme, qui se sent d'un côté pressée de se sauver, de se perfectionner et de n'aimer que son Dieu; et qui de l'autre voit qu'elle se damne, qu'elle se diffame devant Dieu, et qu'elle n'aime que son plaisir. Quel service plus bas et plus indigne de la personne qui sert, que de voir l'esprit servir la chair, la grâce assujettie à la nature, un chrétien soumis au démon, et un enfant de Dieu enchaîné par le péché, qui est son ennemi.

Si enfin l'esclave se trouve misérable de se voir commandé par un moindre que lui, n'est-ce pas la misère de notre esclavage qui est d'autant plus déplorable qu'on la souffre volontairement, lorsqu'on pourrait aisément s'en dégager si on le voulait? Mon âme tu penseras peut-être que tu as cet avantage dans ta servitude, que tu n'es dans la captivité que parce que tu veux y être; mais tu en es plus misérable, de ce que, pouvant dès maintenant te mettre en liberté, tu aimes mieux être captive. Et ne te vante point trop d'en pouvoir sortir quand tu voudras, car il n'arrive que trop souvent que la passion se rend tellement maîtresse absolue de l'esprit, que l'esprit ne peut plus s'en retirer, quand il le voudrait, à moins d'une grâce extraordinaire ; et c'est alors que les grâces ordinaires mêmes lui manquent, pour avoir autant de fois manqué à la grâce qu'il a consenti à la passion, et qu'il a différé de s'en dégager, en étant prié et pressé par ses douces remontrances. Ne les avez-vous pas ressenties, et n'y avez-vous pas résisté?... Dites-lui encore maintenant : O mon Dieu découvrez-moi, s'il vous plaît, quelle est la passion qui domine le plus dans mon cœur, afin que je vous en fasse le sacrifice ! Et pour que ces bons sentiments se réalisent, écoutez ce qu'il vous répondra....

DEUXIÈME POINT.

C'est l'ignorance de nous-mêmes qui nous enchaîne dans le péché.

Mon peuple est captif, parce qu'il est ignorant, et qu'il ne sait pas ce qu'il devrait savoir. Oui, c'est l'ignorance qui nous rend ainsi esclaves du péché; on n'en sait pas la misère, on n'en connaît pas la trahison, on pense que ce n'est que plaisir, que passe-temps ; on ne croit pas faire tant de mal, comme on dit, on ne se persuade pas qu'on puisse vivre autrement ; on en dit bien encore davantage pour l'excuser. Mais tout ce qu'on en peut dire, ne vient que de l'ignorance ou de la malice, et si vous croyez que vous êtes moins mauvais et moins esclave que les autres, vous êtes peut-être plus ignorant, parce que vous ne savez pas que pour être esclave, il suffit d'avoir une seule passion, qui ne porte même qu'à un péché véniel; si on y est assujetti, on est serviteur de la passion, et c'est aussi bien à vous, qu'aux Juifs et aux autres pécheurs, que Notre-Seigneur déclare, que quiconque commet le péché, est serviteur du péché, puisqu'on n'est serviteur, que parce qu'on est pécheur.

Mon âme, nous ferions mieux de penser à sortir de cette servitude, qu'à nous excuser si nous y sommes. Mais, mon Dieu, comment peut-on en sortir, puisqu'on ne peut vivre sans péché ? Mon fils, le malheur du péché n'est pas tant de pécher, que de pécher par affection ; c'est ce qui fait entrer dans l'esclavage du péché, et c'est d'où il te faut sortir.

TROISIÈME POINT.

La vérité que Jésus nous apporte, nous délivre de cet esclavage et nous rend notre liberté.

Puisque c'est l'ignorance qui nous arrête dans la servitude du péché, il ne faut que connaître la vérité pour nous en délivrer, disait le bon Jésus ; et pour la bien connaître, il ne faut que demeurer dans la pratique de ses paroles et de ses enseignements, qui ne tendent tous qu'à nous mettre dans cette sainte liberté qui nous affranchit du péché, et de ses convoitises. Mais il faut y demeurer, il faut y vivre constamment; autrement, comme on ne connaît pas les personnes avec lesquelles on ne demeure pas; de même celui qui ne demeure pas dans l'exercice continuel des paroles de Jésus, qui nous donnent la vérité, comme celles-ci entr'autres : *Quiconque veut venir après moi, qu'il se renonce lui-même, qu'il porte sa*

croix, et me suive; celui-là ne connaîtra jamais bien cette vérité, il dira toujours qu'il y a trop de peine et de contrainte à vivre ainsi; et néanmoins c'est la vraie liberté, c'est le jugement que Dieu en porte. Mais vous ne la connaissez pas, parce que vous ne demeurez pas dans sa parole; et c'est une maxime que nous donne aujourd'hui notre Maître, que pour parvenir à la vraie liberté, il faut connaître la vérité et pour connaître la vérité, il faut demeurer dans sa parole, qui nous la fait connaître et aimer avec le temps. O mon Dieu! je cacherai si profondément dans mon cœur vos saintes paroles, que personne ne me les ravira, et tant que j'aurai un cœur et la vie, elles demeureront avec moi, et nous vivrons ensemble [1].

SAMEDI.

DU DÉSHONNEUR QUE NOUS FAISONS A NOTRE-SEIGNEUR PAR L'IGNORANCE DE NOUS-MÊMES, QUI NOUS TIENT DANS LA CAPTIVITÉ DU PÉCHÉ.

C'est vous qui me déshonorez [2].

Le sujet. Les Juifs en étant venus à cette extrémité d'impudence et d'impiété, d'oser blasphémer contre la personne sacrée de Jésus, en disant qu'il était excommunié et possédé du démon, il se contenta de leur faire cette modeste réponse : Je ne suis point possédé du démon, comme vous le dites, puisque je ne dis rien qu'à la gloire de Dieu mon Père; je ne vous ai pas donné sujet de me déshonorer ainsi par votre impiété; je ne cherche point mon honneur, car il y quelqu'un qui en prend soin, et qui me conservera contre vos impostures [3].

La Fin sera d'appliquer ces paroles à notre sujet de la semaine, et de remarquer que nous déshonorons Jésus-Christ, en demeurant dans cette ignorance de nous-mêmes, qui nous retient dans l'esclavage du péché.

La Forme est en ces trois points:

1° Les Juifs déshonorèrent Notre-Seigneur par leurs blasphèmes.

[1] In corde meo abscondi eloquia tua ut non peccem tibi. *Psalm.* CXVIII.

[2] Vos autem inhonorastis me. *S. Joan.* VIII.

[3] Ego dæmonium non habeo, sed honorifico Patrem meum, vos autem inhonorastis me. Ego non quæro gloriam meam, est qui quærat et judicet.

2° Nous le déshonorons par l'ignorance de nous-mêmes, qui nous retient esclaves du péché.

3° Nous devons nous efforcer d'en sortir, par la considération du déshonneur que nous faisons à Notre-Seigneur.

PREMIER POINT.

LES JUIFS DÉSHONORENT NOTRE-SEIGNEUR PAR LEURS BLASPHÈMES.

Si le blanc se fait mieux remarquer étant placé à côté du noir, et si la vertu brille davantage près du vice, nous pouvons ici reconnaître l'admirable douceur du Sauveur de nos âmes répondant aux Juifs, qui le chargeaient d'injures et de blasphèmes. Y a-t-il rien de plus piquant et de plus impie que ces injures, dont ils le diffamèrent, en disant qu'il était un excommunié et un démoniaque? Et qu'y a-t-il de plus doux que cette réponse, par laquelle il leur remontre tout simplement qu'il n'est pas tel qu'ils disent, qu'il ne cherche que la gloire de son Père, quoique aux dépens de la sienne, dont il ne se met pas en peine, en laissant tout le soin à son Père [1]?

Nous avons à nous reconnaître dans les Juifs, en remarquant que nous nous élevons souvent contre ceux qui nous avertissent de nos devoirs, ainsi qu'ils se soulevent contre Notre-Seigneur, et que nous attentons même contre la divinité, en blasphémant souvent en nous, et en disant que Dieu a tort de nous traiter de la sorte, qu'il devrait nous gouverner autrement, et qu'il devrait nous mieux récompenser qu'il ne fait en ce monde [2]. Mais au contraire, vous avez dans la personne de Jésus-Christ de quoi apprendre, comment il faudrait traiter honnêtement ceux qui vous chargent d'injures, si ce bonheur vous arrive d'en recevoir quelques-unes [3]. Voilà comme il faudrait s'adoucir d'autant

[1] Nonne bene dicimus nos quia Samaritanus es tu, et dœmonium habes? Hoc ut falsum negat, sed ut patiens opprobrium non reddit. *Interl.*

Ubi quærebat Dominum eos docere, et contra eorum superbiam invehi, asper erat. Ubi vero exprobrantes suffert, multa mansuetudine utebatur, ut studeret disceremus quæ ad eum pertinent, vindicare, quæ verò ad nos, despicere. S. Chrys.

[2] Illi sunt murmurantes, querulosi, secundum desideria sua ambulantes, et os eorum loquitur superba. *S. Judæ.*

[3] Imitemur ejus patientiam, ut perveniamus ad potentiam. S. August.

plus qu'ils s'aigrissent, comme il faudrait montrer qu'on ne se cherche point, en témoignant clairement qu'on accepte de bon cœur le mépris pour la gloire de Dieu. Mais afin que vous appreniez mieux à fuir l'exemple des Juifs, et à imiter celui de Notre-Seigneur, considérez plus particulièrement, qu'ils avancent trois sortes de blasphèmes, qui sont également injurieux à l'honneur de Jésus-Christ qui les souffre.

Premièrement, ils l'appellent un Samaritain, c'est-à-dire excommunié, hérétique, schismatique [1], car les Juifs tenaient les Samaritains pour tels. Quel blasphème et quelle imposture contre une telle personne!... Ils ajoutent ensuite qu'il est démoniaque, ce qui est encore bien plus étrange; et on ne saurait assez s'étonner comment ces hommes, qui l'avaient admiré si souvent, aient pu inventer un blasphème si exécrable. C'était sans doute pour décrier sa doctrine et ses œuvres, qu'ils ne pouvaient pas nier; mais comme le peuple en était ravi, pour le détromper, ils s'avisent de dire que c'est le diable qui parle par sa bouche, et qui fait tous ces prodiges, qui ne sont que des enchantements et des illusions [2]. Oh! qu'ils montrent bien eux-mêmes que c'est ce malin esprit qui les possède, puisqu'une telle impiété ne pouvait partir d'autre lieu que de l'enfer.

Enfin, pour donner plus de créance à leur discours, ils l'assurent avec une telle impudence, que si auparavant ils n'avaient fait que le penser ou en parler en leur particulier, ils se sentent maintenant obligés de le publier ouvertement, et de le soutenir en sa présence et en face de tout le monde. Oui, lui disent-ils, c'est justement ce que nous avons dit, que tu n'étais qu'un excommunié, et que c'était le démon qui te faisait parler [3]. O peuple insensé! est-ce là ce que vous rendez à votre Seigneur, à qui

[1] Samaritanum dicunt tanquam ritus Judaicos dissolventem. Theophr.

[2] Id dicunt illi, vel quia ejus sermones transcendebant capacitatem humanam; dicebat enim Deum Patrem suum, seque de cœlo descendisse, etc.

Vel quia putabant eum in principe dæmoniorum demonia ejicere. Orig.

[3] Nonne bene dicimus nos, etc. Supra.

Nunc cognovimus quia Dæmonium habes. Ibid. VIII.

vous avez tant d'obligation [1] ? C'est Moïse qui parla ainsi à leurs ancêtres, qui cependant n'en étaient pas encore venus à cet excès d'ingratitude.

Mais, mon Jésus ! est-ce ainsi que vous souffrez que l'on décrie votre personne, vos actions, et votre doctrine? Quoi, votre sainte humanité, qui est possédée personnellement par la divinité, souffrirez-vous qu'on dise que c'est le démon qui la possède?... Quoi, vous qui êtes descendu du ciel pour apporter la paix sur la terre, pour unir tous les hommes dans l'union d'une église nourrie de votre chair, et animée de votre esprit, vous permettez qu'on vous appelle schismatique, hérétique et excommunié?.... Oui, mon Fils, je le permets, je l'ai enduré volontiers, et je l'endure encore tous les jours, afin que tu apprennes à mon exemple, qu'il ne faut pas attendre d'autres récompenses du monde, après que tu lui auras rendu tous les meilleurs services, et que tu ne t'en troubles point pour cela ; car s'ils ont ainsi traité de Beelzébuth le Père de famille, que doivent attendre les serviteurs [2] ? C'est encore afin que tu apprennes par la détestation que tu ressens de leur impiété, à examiner si tu n'y a point part, s'il ne t'échappe rien de semblable contre ma personne, toi qui me déshonores et m'offenses à peu près, comme ces blasphémateurs m'ont diffamé ; car il y en a encore aujourd'hui plusieurs, qui méditent ce que j'ai reproché aux Juifs, et qui ne font pas semblant d'entendre dans leur méditation, que je leur fais le même reproche, et que je leur dis en ami et à l'oreille : *C'est vous qui me déshonorez* [3]. O mon Dieu ! est-ce à moi que vous parlez? serais-je bien assez misérable pour vous déshonorer ainsi?... Parlez, mon Dieu, parlez, car j'aime mieux me reconnaître si je suis tel, que de l'être sans le savoir....

[1] Hæccine reddis Domino, populе stulte et insipiens. *Deut.* XXXII.

[2] Si patrem familias Beelzebuth vocaverunt, quanto magis domesticos ejus? *S. Matth.* X.

[3] Ecce injuriam suscipiens Deus non contumeliosa verba respondet ; cum à proximis contumeliam accipis, etiam eorum vera mala tacere debes, ne ministerium justæ correptionis in arma verbatur furoris. S. Greg.

DEUXIÈME POINT,

NOUS DÉSHONORONS NOTRE-SEIGNEUR PAR L'IGNORANCE DE NOUS-MÊMES, QUI NOUS RETIENT DANS L'ESCLAVAGE DU PÉCHÉ.

C'est ici qu'il faut reconnaître l'extrémité du malheur où nous plonge la misérable servitude du péché, et l'ignorance de nous-mêmes; car c'est principalement par cette servitude, et par cette ignorance, que nous déshonorons notre Jésus dans ses trois qualités de Seigneur, de Sauveur et de Maître. Premièrement dans celle de Seigneur, en tant que par cette servitude du péché nous nous retirons de son service; car il n'est pas possible d'être sujet de deux seigneurs aussi contraires que Jésus et le péché [1]; il n'est pas possible qu'un serviteur du péché, qui ne l'est que parce qu'il obéit à ses passions, soit serviteur de Jésus, puisqu'on n'est proprement son serviteur, que quand on lui assujettit son humeur et ses passions. Car son royaume et son empire, c'est de régner en nous [2]; c'est de lui assujettir tous nos désirs, toutes nos craintes, et en un mot, tout notre cœur et toutes ses affections, d'où il est infailliblement chassé, quand la passion et l'amour-propre gouvernent ce cœur, et ses passions, et quand on devient serviteur du péché. Ah! quel affront et quel déshonneur pour un Seigneur si souverain!.... Nous ne voulons pas, disons-nous, qu'il soit notre seigneur, qu'il établisse son royaume en nous, et qu'il nous gouverne par ses lois et ses maximes [3]. Et pourquoi ne le voulons-nous pas? que nous a-t-il fait? que craignons-nous? Est-ce qu'il est trop dur et trop austère, qu'il y a moins de plaisir, d'honneur, de bien à être son sujet, qu'à être le sujet et le serviteur du péché?... Répondez : il faut nécessairement avouer qu'il n'y a que ces considérations de biens, d'honneurs, et de plaisirs, qui nous retirent de son service, et qui nous fassent consentir au péché. Mais en

[1] Rupisti vincula mea, et dixisti : non serviam. *Jerem.* II ; *S. Matth.* VI.
[2] Ecce enim regnum Dei intra vos est. *S. Luc.* XVII.
[3] Nolumus hunc regnare super nos. *S. Luc.* XIX.

conscience, croyons-nous oui ou non qu'il y ait plus de bien et de bonheur au service du péché qu'au service de Notre-Seigneur [1]?.... Si nous le croyons, quel déshonneur ne lui faisons-nous pas de croire qu'il y ait plus de bien à la suite du péché qu'à la sienne? C'est presque dire que le péché est meilleur que lui, c'est dire que le mal est bien, et le bien, mal. Si vous ne le croyez pas, comme il y a bien de l'apparence que vous n'en croyez rien, n'est-ce pas toujours lui faire affront de quitter son service pour servir le péché, encore qu'on sache bien qu'il y a plus d'honneur, de plaisir et de bien à son service, qu'à celui du péché? Eh bien, mon âme, si nous sommes esclaves d'un si malheureux maître, si nous vivons selon nos passions, que sommes-nous? que faisons-nous? qu'entendons-nous? *C'est vous qui me déshonorez.* Ah! parole plus aiguë et plus perçante qu'une épée à deux tranchants [2]....

C'est encore à sa qualité de Sauveur que ce déshonneur s'attache; car n'étant notre Sauveur que pour nous mériter des grâces, des secours et des moyens de lui assujettir nos passions, quand nous venons à pécher, ou à nous rendre serviteurs du péché, nous anéantissons ces grâces, qui n'ont rien moins coûté que le sang et la vie de ce Sauveur [3]. N'est-ce pas le mépriser? n'est-ce pas le déshonorer?... O mon Jésus! celui qui saurait cela, comment pourrait-il vous traiter ainsi? Mon fils, si tu ne le sais pas, tu n'en es pas excusable, car c'est offenser ma qualité de Maître, et ce n'est pas moins me déshonorer, que si tu le savais.

En effet, quelle honte et quel affront pour un Maître, quand il arrive que ses disciples sont aussi ignorants, après toutes les instructions qu'il leur a soigneusement données, que s'il ne les eût point instruits? En êtes-vous encore là, disait ce bon Maître à ses disciples, qui au bout de trois ans qu'il leur avait tant

[1] *Rom.* VI.

[2] *Hebr.* IV.

[3] In hoc enim Christus mortuus est, et resurrexit : ut et mortuorum et vivorum dominetur. *Rom.* XIV.

parlé de son Père, demandaient à le voir. Eh quoi! leur dit-il, il y a tant de temps que je suis avec vous, et vous me faites encore ces demandes, qui montrent bien que vous n'avez rien appris avec moi [1]?... N'est-ce pas ce qu'il pourrait nous répondre, quand nous nous excusons sur notre ignorance, qui nous accuse davantage, en accusant notre maître, comme s'il n'avait pas eu le soin ou la capacité de nous instruire? Et comme c'est principalement l'ignorance qui nous retient dans ce misérable esclavage du péché, ainsi que nous l'avons médité, tant que nous serons dans cet esclavage, et dans cette ignorance, ne sera-t-pas en droit de nous dire : *C'est vous qui me déshonorez?* Eh quoi? vous ne savez pas encore ce que je vous répétais si souvent : *Qu'il ne fallait point vivre selon ses passions, si on voulait vivre par ma grâce et par mon esprit?* Je ne vous ai presque point parlé d'autre chose, je vous l'avoue; mais c'était afin qu'elle s'imprimât mieux dans votre esprit, et que vous ne puissiez alléguer aucune excuse d'ignorance : et après tant de redites, vous voilà encore aussi ignorant, que si je ne vous eusse rien dit [1], puisque vous voilà encore dans la servitude du péché, qui n'est que l'entretien de la vie animale, et de l'humeur naturelle. Cette ignorance donc n'est-elle pas pour moi un déshonneur?

C'est votre faute, direz-vous; oui, mais c'est cette faute qui me déshonore; car encore que l'ignorance du disciple vienne de sa faute, néanmoins le Maître en est toujours honteux, quand particulièrement le disciple a de l'esprit, et qu'il a suffisamment étudié. Que peut-on dire après cela, s'il est ignorant, sinon qu'il y a aussi de la faute du maître. Or, vous ne manquez pas d'esprit; car je vous donne même le mien pour apprendre ce que je vous enseigne, ce qu'aucun maître ne saurait faire; et vous avez assez étudié, ayant fait tant de méditations, comme vous en faites tous les jours. Et après cela, être encore ignorant!

[1] Tanto tempore vobiscum sum, et non cognovistis me. S. *Joan.* XIV.

[2] Etenim cùm deberetis magistri esse propter tempus, rursum indigetis ut vos doceamini quæ sint elementa exordii sermonum Dei. *Hebr.* v.

Ah! vous me déshonorez, vous à qui je répète si souvent et si familièrement ces leçons, vous qui faites état de les étudier et de les enseigner aux autres; vous qui me tenez pour votre bon Maître, comme je le suis en effet, en vous aimant tout particulièrement, et en n'épargnant rien de ce que l'amour fait faire à un Maître pour son disciple. Et après tout cela, comment pourriez-vous être ignorant sans m'offenser et sans me déshonorer?....

O mon Jésus! il me viendrait encore en pensée de vous dire, que je ne savais pas vous déshonorer ainsi; mais puisque tout ce que je saurais avancer pour excuser mon ignorance, ne fait qu'augmenter mon crime, j'aime mieux ne rien dire pour m'excuser, afin qu'il ne me reste qu'à implorer votre bonté et votre miséricorde, et à dire avec ces pauvres lépreux [1] : Jésus, notre maître, ayez pitié de nous. Mon fils, si tu ne connais pas ta misère, comment peux-tu dire qu'on ait pitié de toi? et si tu la connais, veux-tu donc y demeurer?...

TROISIÈME POINT.

NOUS DEVONS NOUS EFFORCER DE SORTIR DE CET ESCLAVAGE PAR LA CONSIDÉRATION DU DÉSHONNEUR, QUE NOUS CAUSONS A NOTRE-SEIGNEUR.

De peur qu'une si grande bonté et patience, comme était celle que Notre-Seigneur avait montrée à ses calomniateurs, ne les rendît plus insolents, il leur parla en ces termes, qui toutefois leur montraient la douceur de son esprit, mais qui la montraient plus puissante et plus redoutable qu'ils ne pensaient. Je ne cherche point ma gloire, leur disait-il; mais il y a quelqu'un qui la cherche pour moi [2]. Comme s'il leur eût dit : Si vous ne voyez pas maintenant que je fasse justice, ou que je ne la demande point à Dieu, mon Père, pour le déshonneur et l'injure que vous me faites, vous ne devez pas laisser de la craindre; car mon Père

[1] *S. Luc.* XVII.

[2] Ego autem non quæro gloriam meam; est qui quærat et judicet. *Joan.* VIII.

qui cherche mon honneur, comme je ne cherche que le sien, se ressentira infailliblement du tort que vous me faites, et en tirera justice. Nous apprenons de ces paroles, qu'encore que la considération de la personne du Fils de Dieu, que nous déshonorons par nos libertés, fût capable de nous rappeler à notre devoir; néaumoins, comme il semble que Notre-Seigneur ne tire pas vengeance de ce qui le touche, nous devons craindre son Père, qui s'y intéresse par trois de ses attributs, que nous devons considérer et respecter.

Le premier est la fidélité à sa parole, soit qu'il promette, soit qu'il menace. Or, quand il promit à Moïse d'envoyer son Fils en qualité de prophète et de maître, il menaça en même temps, que tous ceux qui le déshonoreraient en ne l'écoutant point, en seraient châtiés, et qu'il en serait le vengeur[1]. Il faut donc que ces Juifs et que tous ceux qui le déshonorent, ressentent aussi infailliblement l'effet de cette parole, qu'il est infaillible que Dieu est véritable et fidèle dans ses paroles.

L'autre attribut est la justice même de Dieu; quand même il n'en aurait point donné sa parole, il doit nous suffire de savoir, que Dieu est juste et qu'il châtie les pécheurs[2] Or, y a-t-il pécheurs plus coupables que les Juifs qui traitèrent si mal le Fils de Dieu, ou que nous qui faisons si peu d'état de ses grâces, que malgré toutes celles qu'il nous donne plus abondamment qu'à tant d'autres, pour nous assujettir à lui, nous aimons mieux être serviteurs du péché que les serviteurs de Jésus ! Ah! cela crie vengeance au cœur du Père ! bien que se ne soit qu'en matière légère, et que ces péches ne soient que véniels, quand ce sont des péchés par affection, et qui marquent qu'il y a de l'amour et de la servitude, cela ne se pardonne point sans châtiment.

[1] Prophetam suscitabo eis de medio fratrum suorum similem tuî, et ponam verba mea in ore ejus, loqueturque ad eos omnia quæ præcepero illi.

Qui autem verba ejus quæ loquetur in nomine meo, audire noluerit, ego ultor existam. *Deut.* XVIII.

[2] Deus æmulator et ulciscens Dominus, ulciscens Dominus et habens furorem, ulciscens Dominus in hostes suos et irascens ipse inimicis suis. *Nahum.* I.

Et parce que nous faisons les ignorants dans ces péchés d'affection, et dans ces servitudes du péché, comme si nous ne savions pas qu'il y eût péché, ou qu'il fût grandement à craindre, il appartient à la sagesse de Dieu pour troisième attribut, d'en prendre une particulière connaissance, et comme dit Notre-Seigneur, de chercher et de juger cet esclave du péché qui voudrait presque tromper Dieu, et lui faire accroire qu'il n'y a point de mal en ce qu'il fait[1]. Ah! Dieu le voit et le sait, et il le jugera comme il le sait, et non pas comme nous le pensons[2].

Voilà donc ce qui doit nous servir de conclusion pour le dessein de toute la semaine, voilà ce qui doit nous faire connaître le bien ou le mal de la connaissance ou de l'ignorance de nous-mêmes. C'est que, nous connaissant pécheurs et misérables, nous nous humilions et détestions nos péchés; et qu'ainsi nous apaisions la justice de Dieu, et nous y remédiions par les moyens qu'il nous en donne. Tandis que nous ignorant nous-mêmes, nous dissimulons ce que nous sommes, par une malice affectée, qui veut nous faire aimer le mal de nos passions, et de nos mouvements naturels, sans nous faire conscience que nous soyons mauvais. Ce qui déplaît fort à Dieu, irrite sa bonté et sa sagesse, et nous expose à la rigueur de sa justice; car c'est comme lui faire la leçon, et lui dire qu'il n'y a point de mal où il pense qu'il y en a, ou bien c'est comme se cacher de lui, afin qu'il ne le sache pas; ce qui est une impiété moins pardonnable en ceux qui doivent mieux connaître que les autres, les sentiments de Dieu.

N'êtes-vous pas de ce nombre?... N'y a-t-il donc pas de quoi craindre et de quoi se résoudre à s'étudier soi-même, à se considérer, à se défier de son humeur, à ne l'excuser jamais, à l'assujettir toujours à la raison, et à la grâce? Que si parfois on la suit, ce soit plutôt par surprise que par affection. Oui, mon Dieu, je prends cette résolution, moyennant votre grâce, et je

[1] Est qui quærat et judicet. Ego ego sum : ego vidi, dicit Dominus. *Jerem.* VII.

[2] Et dixerunt : Non videbit Dominus, nec intelliget Deus Jacob Intelligite insipientes in populo, et stulti aliquando sapite, etc. *Psalm.* XCIII.

désire sacrifier désormais tous mes caprices à cette résolution, puisque trop souvent j'ai sacrifié mes résolutions à mes caprices... Mon fils, ma grâce ne te manquera pas au besoin, mais ne te persuade pas qu'elle t'ôte toute la peine qu'il y a de résister à ton humeur. En effet, ce sera plulôt pour supporter la peine qu'on éprouve à résister, qu'elle te sera donnée, que pour t'enlever cette peine.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Combien les Juifs déshonorèrent Notre-Seigneur par leurs blasphèmes

C'est vous qui me déshonorez. Ce fut aux Juifs que Notre-Seigneur adressa ces paroles, quand par une impiété exécrable ils eurent l'impudence de lui dire qu'il n'était qu'un samaritain, qu'un excommunié, et qu'un démoniaque, et qu'ils tenaient cela si assuré, qu'ils n'en doutaient plus ; et qu'ils le voulaient publier à tout le monde, afin qu'on le reconnût, et qu'on le traitât comme tel. Oh! quelle injure, quel déshonneur pour un homme-Dieu, qui était si éloigné de ces reproches, qu'on s'étonne ou comment la première pensée en est venue à ces misérables, ou comment ce bon Jésus s'est contenté de leur répondre tout simplement qu'ils le déshonoraient, sans les châtier plus rigoureusement! Mais c'est le propre de sa bonté d'éclater davantage dans les oppressions, et de paraître plus sensiblement, lorsqu'il semble qu'elle devrait se retirer, et livrer le pécheur à la justice.

Pour nous, nous n'avons de douceur qu'avec ceux qui nous flattent ou qui ne nous disent mot. Que si on nous attaque tant soit peu, nous ne trouvons plus en nous qu'aigreur et qu'amertume, et nous pensons avoir raison. Oh! que Jésus se comportait bien autrement! Si jamais il parla sévèrement à ses Apôtres et aux Juifs, ce fut après quelques louanges qu'ils lui avaient données ; mais quand ses ennemis le persécutaient davantage, c'était alors qu'il paraissait le moins ému. Car comme il voulait nous apprendre à contenir notre naturel et à vivre selon l'esprit, plutôt que selon la passion, il est sérieux parmi les louanges qu'on lui donne et affable dans les injures, parce que c'est ainsi qu'il nous apprend mieux à dompter notre nature, qui a des sentiments opposés.

Mon Jésus, s'il vous plaît d'ajouter à votre exemple la grâce de le

suivre ; vous ajouterez autant à votre douceur que vous me donnerez de grâce pour l'imiter.

DEUXIÈME POINT.

Comment nous le déshonorons par l'ignorance de nous-mêmes, qui nous retient dans l'esclavage du péché.

C'est vous qui me déshonorez. C'est maintenant à nous que ces paroles s'adressent, si nous sommes encore dans l'esclavage de nos passions, où nous entretient l'ignorance de nous mêmes ; car, pendant que nous vivons ainsi, nous le déshonorons en ces trois qualités de Seigneur, de Sauveur, et de Maître, qui devraient être pour nous les plus considérables et les plus honorables. N'est-il pas votre vrai et légitime Seigneur, pour régner dans votre cœur, et pour y gouverner vos passions ? Et comment peut-il les gouverner si vous êtes leur esclave, puisque vous n'êtes leur esclave, que parce qu'elles vous gouvernent ? Et si elles règnent en vous, comment Jésus peut-il régner, puisque son royaume n'est principalement que pour leur commander ?...

Cependant que de grâces perdues, et quel déshonneur à la qualité de Sauveur, qui nous avait acquis par son sang ces grâces, que nous rendons inutiles en nous rendant esclaves du péché, puisque c'était pour nous retirer de cet esclavage qu'il avait répandu tout son sang, et qu'il nous avait mérité toutes ces grâces ? Après cela nous ferons encore les ignorants, comme si nous ne savions pas bien toutes ces vérités ! Mais ne sera-ce pas aussi le déshonorer en sa qualité de maître, qui a si peu d'honneur en ses disciples, qu'après les avoir enseignés si longtemps, et après leur avoir donné son esprit pour apprendre, ils s'excusent encore sur leur ignorance, et ne font pas semblant de savoir, ou d'avoir été instruits ? Ah ! que vous me déshonorez, vous principalement à qui je fais autant de leçons que je donne de méditations ! Eh quoi ! vous vivez encore selon votre humeur, et vous vous y excusez aussi librement, que si je ne vous eusse point entretenu sur ce sujet ?... Que lui répondrez-vous ?...

TROISIÈME POINT.

Qu'il faut se servir de cette considération pour nous retirer de l'esclavage du péché.

Il suffirait à une âme chrétienne et religieuse de considérer ce déshonneur qu'elle fait à son Seigneur, son Sauveur et son Maître, pour se remettre à son devoir, sans attendre d'y être pressée davantage par me-

nace et par crainte. Mais parce qu'il vaut toujours mieux agir, même par crainte, que de ne rien faire, l'Ecriture nous en donne toujours des motifs pour suppléer aux autres; c'est pour cet effet que ce bon Jésus avertit les Juifs, encore qu'il ne voulût point user de ses droits contre eux, et leur demander réparation d'honneur, que néanmoins ils n'en seraient pas quittes, et qu'ils en resteraient toujours responsables à Dieu son Père, qui avait assez de fidélité, de justice et de sagesse pour vouloir les châtier, pour le pouvoir, et pour en savoir les moyens.

C'est à nous de profiter de cet avis, et de penser sérieusement s'il n'y a pas sujet de craindre du côté de la justice de Dieu, pour ceux qui abusent de la bonté de son Fils, et qui, ayant des obligations particulières de l'honorer, le déshonorent en servant un maître qui lui est si contraire. Ne vous flattez pas en répondant que vous l'honorez toujours en votre cœur; car ce n'est point l'honorer de cœur, que de n'avoir point le cœur soumis à la grâce, mais à ses propres caprices, et de ne pas même prendre garde, quand c'est la grâce qui le touche, ou la passion qui l'emporte. N'allez pas aussi vous excuser vainement sur la petitesse des choses, ou des fautes, dont il s'agit; car si vous comprenez bien la question, c'est que quiconque est serviteur du péché, deshonore Jésus; et on peut être serviteur du péché, quoiqu'il ne soit que petit : d'où il suit qu'on peut déshonorer Jésus-Christ même par un petit péché.

Ecoutez bien ce mot qui sera conclusion de toute cette semaine : Ce n'est pas tant la grandeur, ou la petitesse du mal qui nous fait serviteurs du péché, que l'affection et l'attache au péché, c'est où est l'esclavage, c'est où est le déshonneur, c'est à cela qu'il faut remédier en ôtant cette attache. Mon Seigneur, il me semble que je hais tant le péché, que je ne saurais me persuader que j'y puisse être attaché; puisque l'attache ne vient que de l'amour, quel amour puis-je avoir pour lui, car il ne m'inspire que de la haine et de l'horreur? Mon fils, je te l'ai déjà dit : c'est que tu aimes trop ton plaisir, ton honneur et tes intérêts, d'où vient le péché, et tu es si attaché à ton honneur que tu ne te veux pas persuader qu'il y ait en cela du péché, de peur d'être obligé de t'en détacher.... Méditez bien cet avis...

MÉDITATIONS

POUR LES FÊTES DES SAINTS

QUI PEUVENT TOMBER

DU TREIZIÈME AU VINGTIÈME DIMANCHE
APRÈS LA PENTECOTE.

VINGTIÈME JOUR D'AOUT.

SAINT BERNARD, ABBÉ.

Mon Bien-aimé m'est comme un petit faisceau de myrrhe, et il demeurera toujours sur mon sein [1].

Le Sujet se prend de ces paroles, que saint Bernard, dans un de ces sermons sur les Cantiques, s'applique à lui-même. Il proteste qu'il avait cette dévotion entre les autres, d'avoir la mémoire de la Passion de Notre-Seigneur si gravée dans son esprit, qu'il pouvait dire qu'elle lui était comme ce faisceau de myrrhe dont parle l'Épouse. Il raconte qu'il en recevait ce bien sur tous les autres biens, que dans la diversité des circonstances, il se trouvait invariable, et ne perdait jamais sa dévotion, tant qu'il portait cette myrrhe sur son cœur; et pour ne la perdre point, il la portait toujours. C'est pourquoi il insiste particulièrement sur le mot *demeurera,* voulant dire, que c'était dans cette fermeté de demeurer constamment, que consistait la dévotion. D'où est venu qu'on le peint avec les instruments de la Passion, qu'il porte entre ses bras; car, en effet, il nous apprend qu'il les avait ainsi tous ramassés dans son esprit, pour se les représenter, et se fortifier par cette vue, dans ses travaux.

La Fin sera de reconnaître et d'imiter cette constance de dévotion de saint Bernard, qui paraît parmi toutes les variétés de la vie qu'il a menée; et de nous servir pour l'acquérir du moyen dont il a usé, qui est d'avoir le souvenir de la Passion de Notre-Seigneur gravé dans notre cœur.

[1] Fasciculus myrrhæ Dilectus meus mihi, inter ubera mea commorabitur. *Cant.* I; Serm. XLIII infrà.

La Forme est en ces trois points :

1° La plus belle propriété de la dévotion, c'est d'être invariable, malgré la diverseté des circonstances.

2° Telle a été celle de saint Bernard, parmi une vie très-changeante et très-diversifiée, dans les affaires qu'il a eues pour l'intérêt de l'Eglise.

3° La mémoire de la Passion a servi à cet effet, et nous devons apprendre à son exemple, à en user de la sorte.

PREMIER POINT.

LA PLUS BELLE PROPRIÉTÉ DE LA DÉVOTION, C'EST D'ÊTRE INVARIABLE MALGRÉ LA DIVERSITÉ DES CIRCONSTANCES.

Nulle vertu peut être n'est plus difficile à bien reconnaître que la dévotion ; car autant de personnes, presque aussi autant de dévotions. Mais pour la mieux reconnaître, on lui assure certaines propriétés, dont la plus sûre est la constance, la fermeté et l'invariabilité. Toutefois cette constance ne consiste pas à avoir toujours les mêmes pratiques, et les mêmes exercices de dévotion, ni à être toujours dans des goûts spirituels ; ni à ne point changer d'affections, ou de façon de prier, de méditer, et de bien faire; car la dévotion n'est pas intéressée dans tous ces changements, qui arrivent souvent sans qu'il y ait de notre faute, comme aussi ils peuvent avoir lieu pour de bonnes raisons. Mais ce qui perd et ruine la dévotion, c'est de la changer ou de la quitter par notre faute, ou sans cause raisonnable, alléguant nos dispositions, nos affaires, ou d'autres circonstances[1]. De sorte que la constance consiste proprement à garder toujours une même volonté de servir Dieu, et de vaquer aux exercices de dévotion, selon la grâce qu'on en ressent, et selon le moyen raisonnable qu'on en a. Or, comme en cette vie les dispositions des personnes sont si mobiles, les affaires si diverses, et les circonstances si variées et si différentes, il arrive que la dévotion se perd ou se change, selon cette mobilité. Mais s'il n'y a que le goût, ou les actes de dévotion qui se changent et se quittent avec raison, et que la volonté soit toujours prête à

[1] Stabiles, et immobiles, abundantes in omni opere Domini semper. *I Cor.* xv.

faire, en tout temps et en toute occasion, tout ce qu'elle pourra avec la grâce, pour l'honneur et le service de Dieu; la dévotion demeure intacte, car la volonté demeure toujours dans le désir d'être à Dieu. Or, la vraie dévotion n'est qu'une bonne volonté, qui s'est donnée entièrement à Dieu [1], d'où vous voyez que la constance est la propriété la plus belle et la plus naturelle de la dévotion; car c'est cette propriété qui fait la véritable et solide dévotion, en faisant que la volonté soit tout à Dieu, sans jamais s'en retirer, ce qui constitue la vraie dévotion.

Mais n'entendez pas par bonne volonté ces velléités de paresseux, qui veulent et qui ne veulent pas [2]. Car il n'y a point de bonne volonté ni de dévotion, qui ne fasse ou ne soit prête à faire tout ce qu'elle juge raisonnablement devoir faire, selon sa condition, selon le lieu, le temps, les personnes et les autres circonstances; de sorte que si elle le peut, et qu'elle juge devoir l'exécuter, elle le fait, ou si elle ne le fait pas, c'est qu'elle ne le peut pas, ou qu'elle ne juge pas le devoir faire. Comment donc tant de gens qui savent bien en vérité qu'ils ne sont pas dévots, peuvent-ils dire qu'ils ont la bonne volonté de l'être ; puisque s'ils avaient cette volonté, ils auraient aussi la dévotion, qui n'est autre chose que cette bonne volonté? Mais pour connaître si elle est bonne, il faut voir si on fait constamment ce qu'on sait, ce qu'on peut, et ce qu'on doit ; car si on y manque ce n'est que faute de volonté, et cette faute fait que la volonté n'est pas bonne, et qu'il n'y a point de dévotion, quoiqu'il ait parfois quelque bon sentiment. Oh ! quelle était à propos la prière de ces hommes, qui souhaitaient que Dieu nous donnât à tous un même cœur, pour le servir et pour faire sa volonté, d'un grand courage et d'un esprit bien dispos [3]. Mon Dieu, il n'y a rien qui soit tant à moi que ma volonté, et rien qui soit tant à vous; car elle est plus à vous qu'à moi, et toute la liberté que j'y ai, n'est

[1] Devotio nihil aliud esse videtur quam voluntas quædam prompta tradendi se ad ea quæ pertinent ad Dei famulatum. S. Thom. II, II, q. LXXXII, a. 1.

[2] Vult et non vult piger, anima autem operantium impinguabitur. *Prov.* XIII.

[3] Det vobis cor omnibus ut colatis eum et faciatis ejus voluntatem corde magno et animo volenti. *II Mach.* I.

que pour vous donner volontiers et de bon cœur ce qui vous est justement dû.

DEUXIÈME POINT.

TELLE A ÉTÉ LA DÉVOTION DE SAINT BERNARD PARMI UNE VIE CHANGEANTE ET DIVERSIFIÉE, DANS LES AFFAIRES QU'IL A EUES POUR LE BIEN DE L'ÉGLISE.

Il n'est personne qui ait entendu parler de saint Bernard, sans avoir entendu parler de sa dévotion, car presque toujours on le nomme le dévot saint Bernard; et quiconque a lu sa vie, ou entendu parler de lui, sait qu'il a mené la vie la plus sujette aux changements, et la plus occupée de divers travaux. Car, quoiqu'il fût religieux de profession, et qu'il ne fut jamais qu'abbé de Clairvaux, ayant refusé toutes les autres dignités, néanmoins, pendant les années qu'il a gouverné cette abbaye jusqu'à sa mort, il n'y a eu au monde aucune affaire importante pour la gloire de Dieu, pour le bien de toute l'Église, pour le bien particulier des personnes les plus élevées de toute la chrétienté, où il n'ait été employé, et à laquelle il n'ait travaillé. S'il y avait un religieux à réformer, un monastère à régler, si un chapitre était divisé, si un évêque souhaitait quelque chose pour le bien de son diocese, si les princes étaient désunis, si les rois en guerre, si l'Église dans les schismes, si les cardinaux, et si les papes étaient dans la peine; tout fondait à Clairvaux sur saint Bernard, et le saint répondait à tout, comme on le voit dans ses épitres, qui sont adressées à tous les plus grands personnages de son temps, soit qu'ils appartinssent ou non au royaume de France.

Il dut aller en Italie, pour faire lui seul les affaires de toute l'Eglise, qui était divisée par un malheureux schisme, et pour rendre la paix à toute la chrétienté; et puis il fallut que le pape, que la ville de Rome et toute l'Italie vînt à Clairvaux pour le voir, et en être assistée ou consolee. Quelle plus grande variété d'occupations que celle-là? Ce n'est pas tout, car il fallait même qu'il allât à la guerre; on voulait le faire général des armées contre les infidèles, et il n'y avait point de meilleur

conseil de guerre que le sien, ni de meilleures armes que sa présence. Et tout cela n'était point seulement pour un jour, pour un mois, pour une année; mais toute sa vie se passa au milieu de ces occupations si diverses et si mêlées, qu'il disait de lui-même, qu'il était la chimère de son siècle, n'étant à son avis, ni séculier ni religieux, mais une partie de l'un et une partie de l'autre, tant il était distrait et retiré des exercices de la religion et de la dévotion [1].

Néanmoins, ô la merveille de son siècle! il était partout le dévot saint Bernard, il était partout dévot, et aussi dévot que dans son cloître, dans sa chambre, ou au chœur. Non pas qu'il psalmodiât partout ou qu'il méditât, ou qu'il gardât le silence, car il ne le pouvait pas, et la dévotion ne consiste pas en cela; mais c'est que partout il ne s'épargnait point, il ne se démentait point; il faisait tout le possible pour prier s'il pouvait, et pour prier avec toute l'attention qu'il pouvait, et pour traiter les affaires avec un esprit aussi dévot et aussi tranquille, que s'il n'eut parlé ou médité que de Dieu et du ciel. C'est là être dévot, car c'est être constant, parmi la variété des rencontres, qui ont coutume de changer les volontés. De sorte, que quand on tient bon et ferme, sans s'arrêter ni changer de volonté, sans laisser par lâcheté rien de ce qu'on peut et qu'on doit faire, pour la perfection, c'est montrer en effet qu'on est dévot. C'est ce que faisait saint Bernard, et ce qui le faisait appeler partout, le dévot saint Bernard.

Mais ce qui montre mieux encore son invariable constance parmi la variété et l'inconstance des événements, c'est que s'il est vrai qu'il a eu des succès admirables, qu'il a vu des rebelles à l'Eglise et des schismatiques, des capitaines, des comtes et d'autres se jeter à ses pieds, et se rendre à sa merci, et que tout le monde lui applaudissait comme à un saint, aussi est-il véri-

[1] Clamat ad vos mea monstruosa vita, mea ærumnosa conscientia. Ego enim quædam chimæra mei sæculi, nec clericum gero, nec laïcum. Nam monachi jamdudum exui conversionem, non habitum. Nolo scribere de me quod vos per alios audivisse existimo quid actitem, quid studeam, per quæ discrimina versèr in mundo, imò per quæ jacter præcipitia. S. Bern. ep. CCXLIX.

table qu'il a reçu de grandes disgrâces, s'il faut ainsi les appeler, ou pour dire mieux, de grandes visites de Dieu et des épreuves de sa fidélité. Car, un temps fut qu'on ne l'appelait que faux prophète, qu'un trompeur, qu'un hypocrite et un dissimulé. Ce fut quand, après avoir excité tout le monde à la guerre contre les infidèles, les chrétiens y eurent un si mauvais succès, qu'on ne faisait que murmurer dans toute la chrétienté contre l'abbé de Clairvaux, qu'on disait faire des miracles, pour montrer que Dieu voulait qu'on entreprît cette guerre contre les Sarrasins, et dont l'entreprise ne fut que malheureuse. En effet, il avait fait des miracles sans fin pour ce sujet, mais les jugements de Dieu sont autres que ceux des hommes ; Dieu qui voyait bien disposés ces chrétiens qui s'étaient exposés pour la foi, les aima mieux dans son paradis, que dans la terre sainte qu'ils voulaient conquérir. Mais les hommes, qui ne comprenaient pas ces desseins de Dieu, considéraient ces pertes comme des malheurs, et ne savaient à qui s'en prendre, sinon à celui en qui ils avaient eu confiance, et dont ils pensaient avoir été trompés. Cependant, pensez-vous que saint Bernard fut ébranlé au milieu de ces changements ? Comme les prospérités ne touchaient point à sa dévotion, aussi les adversités n'en approchaient point ; car, gardant partout une même égalité d'esprit, il se trouvait partout en même volonté d'être à Dieu, de le louer, le bénir et le servir selon ses volontés.

Mais ce qui est encore plus étonnant, et ce qui fait mieux voir en quoi consiste la véritable dévotion, et que celle de saint Bernard était véritable, c'est qu'autant il a eu de changements extérieurs, autant aussi il en a ressenti d'intérieurs, qui étaient bien plus capables de le faire changer que toutes ces occupations extérieures. En effet, outre sa constitution naturelle, qui était très-faible et sujette aux variations de l'air, il ressentait parfois après ses contemplations et ses plus sensibles goûts de dévotion, des dégoûts et des ennuis si affligeants, qu'il fait pitié quand il les raconte ; et si ce n'était lui qui en fît le rapport, on ne pourrait pas croire, ou qu'il eût été constamment dévot,

ou que sa dévotion eût pu être constante parmi ces dégoûts et ces ennuis [1]. Néanmoins comme on ne doit pas se flatter d'avoir de la dévotion pour en éprouver quelque goût, aussi ne doit-on pas se désespérer quand on y ressent du dégoût. C'est même là que la vraie dévotion se fait voir, quand ne s'arrêtant point à ces goûts et ces dégoûts, elle sait aussi bien servir Dieu, et lui garder une fidélité et une volonté invariable, parmi les insensibilités des choses divines, qui nous peuvent arriver en cette vie, comme parmi les dévotions les plus tendres et les plus sensibles. O dévot saint Bernard, je pensais vous demander la grâce de ressentir de la dévotion; mais j'apprends qu'il vaut mieux l'avoir que de la ressentir, et je vous prie de me faire connaître si bien cette vérité, que pour être dévot, j'apprenne auparavant de vous-même ce que c'est que d'être dévot.

TROISIÈME POINT.

LE SOUVENIR DE LA PASSION A SERVI AU SAINT POUR CET EFFET, ET NOUS DEVONS APPRENDRE A SON EXEMPLE A EN USER DE LA SORTE.

Il suffit d'entendre parler ce grand saint, en quelque lieu qu'il parle, pour comprendre combien il était dévot, car ses paroles ne respirent que la dévotion, alors même qu'il dit n'en point avoir. Il a jugé à propos, pour la gloire de Dieu, de nous découvrir le moyen dont il s'est servi pour se maintenir dans cette constance d'esprit et de ferveur, au milieu des inégalités du monde et de la chair. Voici donc comment il témoigne que ç'a été par la vertu de la Passion de Notre-Seigneur, dont il avait si bien pénétré les mystères, et se les était rendus si familiers, qu'il en gardait la mémoire partout; cette sainte représentation l'affermissait si puissamment que rien ne l'ébranlait;

[1] Sane ab heri et nudius tertius invasit me languor iste animi, et mentis hebetudo, insolita quædam inertia spiritûs. Currebam bene; sed ecce lapis offensionis in via, impegi, et corrui. Superbia inventa est in me, et Dominus declinavit in ira a servo suo : hinc illa sterilitas animæ, et devotionis inopia quam patior. Quomodo ita exaruit cor meum, coagulatum est sicut terra sine aqua. Nec compungi ad lachrymas queo, tanta est duritia cordis. Non sapit psalmus, non legere libet, non orare delectat : meditationes solitas non invenio. Ubi illa inebriatio spiritûs? Ubi mentis serenitas, etc. S. Bern. ser. XXXIV *in Cant*

écoutons ce qu'il dit dans le sermon quarante-troisième, sur ces paroles du Cantique que nous avons citées, sermon auquel il a donné ce titre : Que la considération de la Passion et des travaux de Jésus-Christ, fait que l'Épouse ou l'âme s'avance toujours parmi les prospérités ou les adversités de ce monde, sans en recevoir aucun dommage ni altération [1].

« Pour ce qui est de moi, mes frères, dit-il[2], je vous avoue que si j'ai quelque dévotion, la gloire en doit être à notre bon Jésus et à sa sainte Passion; j'ai appris depuis mon entrée dans la religion, à en réunir tous les mystères comme dans un bouquet, ou petit faisceau, de telle sorte que je l'ai toujours devant moi, comme si je portais les liens, la colonne, les épines et les clous de mon Sauveur; j'ai aussi présent dans mon esprit tous ses travaux, toutes ses veilles, ses jeûnes, ses prières, ses larmes, ses injures et tous ses tourments, comme si je les voyais de mes yeux. C'est la myrrhe de l'épouse, ai-je dit à part moi, myrrhe qu'elle faisait attacher sur son sein, pour la porter toujours. Et j'ai pris la même résolution de me l'attacher de si près, ou de me l'attacher si fermement que rien ne puisse me la ravir; je me suis déclaré hautement pour cette dévotion, j'y ai mis toute ma sagesse, ma perfection, ma science, mon avancement et toute l'attente de mon mérite. C'est là où j'apprends ce que c'est que la dévotion, apprenant à y boire aussi bien l'amertume du calice de mon Jésus, que la douceur de l'onction de son esprit. C'est ce

[1] Quod consideratio Passionis et laborum Christi facit sponsam, id est, animam pergere illæsam inter prospera et adversa hujus mundi. Serm. XLIII.

[2] Fasciculus Myrrhæ, dilectus meus mihi, inter ubera mea commorabitur.... Et ego fratres ab ineunte mea conversione pro acervo meritorum, quæ mihi deesse sciebam, hunc mihi fasciculum colligare, et inter ubera mea collocare curavi, collectum ex omnibus anxietatibus, et amaritudinibus Domini mei : Primùm videlicet infantilium illarum necessitatum : deinde laborum quos pertulit in prædicando, fatigationum in discurrendo, vigiliarum in orando, tentationum in jejunando, lachrymarum in compatiendo, insidiarum in colloquendo : postremò periculorum in falsis fratibus, convitiorum, sputorum, colaphorum, subsannationum, exprobationum, clavorum, horumque similium, quæ in salutem nostri generis sylva evangelica copiosissime noscitur protulisse, etc. Mihi hic salutaris fasciculus servatus est. Nemo tollet eum a me, inter ubera mea commorabitur. Hæc meditari dixi sapientiam, in his justitiæ mihi perfectionem constitui, in his plenitudinem scientiæ, in his divitias salutis, in his copias meritorum. Ex his inter-

qui me rend ferme dans la variété de tant de contrariétés, qui traversent ma pauvre vie. C'est ce qui me sert de contre-poids entre l'adversité et la prospérité : de sorte que, quand l'une ou l'autre rencontre me hausse ou m'abat plus qu'il ne faut, je n'ai qu'à regarder mon bouquet de myrrhe, et à me souvenir de mon Sauveur étant au jardin ou sur la croix, et me voilà aussitôt rentré dans le calme, et dans le chemin royal de l'égalité de l'esprit, sans pencher plus d'un côté que de l'autre. Je n'ai rien qui me donne tant d'accès et de sainte privauté auprès de mon bon juge, comme de penser qu'il est mon Sauveur, et rien qui m'entretienne dans une solide dévotion, comme de considérer que celui qui est si puissant, s'est rendu si aimable, si doux, si humble, et même si imitable. C'est pour cela que je n'ai presque point d'autre discours à la bouche, comme vous le savez, ni d'autres pensées dans mon cœur; elles font l'objet de tous mes livres, et, en un mot, c'est là ma plus sublime philosophie, de savoir Jésus et Jésus crucifié! Je ne demande point avec l'Epouse où il repose à midi, puisque je le tiens entre mes bras, sur mon sein et sur mon cœur; je ne demande point où il prend son repas à cette même heure, puisque je le vois mon Sauveur sur la croix. Je ne doute pas que ce ne soit une dévotion plus sublime et plus relevée, de contempler ce repos que l'Epoux prend vers le midi; mais je me trouve plus facilement et plus sûrement recueilli en méditant la croix, qu'en cherchant à contempler ce mystique repos; ainsi je me tiens à la croix, et a

dum potus salutaris amaritudinis, ex his rursum suavis unctio consolationis. Hæc me erigunt in adversis, in prosperis reprimunt, et inter læta tristiaque vitæ præsentis, via regia incedenti, tutum præbent utrobique ducatum, hinc inde mala imminentia propulsando. Hæc mihi conciliant mundi judicem, dum tremendum potestatibus, mitem humilemque figurant, dum non solum placabilem, sed et imitabilem eum repræsentant, qui inaccessibilis est principatibus, terribilis apud reges terræ. Propterea hæc mihi in ore frequenter, sicut vos scitis : hæc in corde semper, sicut Deus scit : hæc stylo meo admodùm familiaria, sicut apparet : hæc mea sublimior interim philosophia, scire Jesum, et hunc crucifixum. Non requiro, sicut sponsa, ubi cubet in meridie, quem lætus amplector mea inter ubera commorantem. Non requiro ubi pascat in meridie, quem intueor salvatorem in cruce. Illud sublimius, istud suavius, vel paratius. Panis illud, hoc lac : hoc viscera reficit parvulorum, hoc replet ubera matrum : Et ideo inter ubera mea commorabitur.

cette dévotion qui nourrit les petits, qui suffit aux plus grands, et jamais je ne la quitterai. »

Et puis, exhortant ses frères, et nous avec eux, à pratiquer cette dévotion : « Faites de même, mes très-chers frères, leur dit-il [1], ramassez ces mystères en une sorte de bouquet que vous porterez sur vous, au dedans de vous, et devant vous, comme celui qui, portant cette merveilleuse grappe de raisin de la terre promise, l'avait devant les yeux. Apprenons à traiter avec lui, avec autant de familiarité et de dévotion, que faisaient Siméon, Zacharie, saint Joseph ou la sainte Vierge. Si l'Epouse nous dit qu'elle le portait sur son sein, ce n'est que pour nous avertir de ce que nous devons faire; et tant s'en faut que nous devions rien craindre dans cette dévotion; il faut, au contraire, avoir cette dévotion, pour chasser toutes les vaines appréhensions, et pour nous donner courage à la vue de notre Jésus, dont l'exemple et la grâce font passer doucement parmi les peines, ceux qui s'en servent. »

Voilà ce que vous dit aujourd'hui saint Bernard, touchant la véritable dévotion. Il l'enseigne en maître, il en a reçu la grâce toute particulière, il en a l'expérience indubitable, il en fait leçon à tous les plus capables. A qui croirez-vous, si vous ne le croyez? Et si c'est-là sa dévotion, d'être ferme et constant dans les contrariétés, sans mollir ni se détourner de part ni d'autre; si c'est par la vue de Jesus qu'on acquiert cette fermeté, concluez, que si vous désirez la vraie dévotion, il faut marcher en la présence de Jésus. S'il y avait quelque autre qu'on pût consulter

[1] Hunc et vos dulcissimi tam dilectum fasciculum colligite vobis, hunc medullis inserite cordis, hoc munite aditum pectoris ut et vobis inter ubera commoretur. Habete illum semper non retrò in humeris, sed ante præ oculis, ne portantes et non odorantes, et onus premat, et odor non erigat. Memeniote quia accepit eum Simeon in ulnis suis, Maria gestavit in utero, fovit in gremio, sponsa sibi inter ubera collacavit. Et ne quid prætermittam, factum est verbum in manu Zachariæ Prophetæ, necnon et quorumdam aliorum, Arbitror et Joseph virum Mariæ, super genua frequenter illi arrisisse. Ili omnes ante se eum habuerunt, et nullas retrò.

Exemplo ergo sint vobis, ut et vos similiter faciatis. Si enim ante oculos habueritis quem portatis, pro certo videntes angustias Domini, lenius vestras portatis, ipso auxiliante Ecclesiæ sponso, qui est super omnia Deus benedictus in sæcula. Amen. D. Bern. ser. XLIII, *in Cant.*

sur ce sujet, ce serait le livre si précieux de l'*Imitation de Jésus*. Or, voyez comme il parle conformément à notre saint : L'homme dévot, dit-il[1], porte toujours avec lui son consolateur Jésus; et, s'entretenant avec lui, il lui dit souvent : Mon Seigneur Jésus, assistez-moi en tout lieu et à toute heure ; que ma consolation soit de me passer volontiers de tout soulagement humain ; et quand même cette consolation viendrait à me manquer, que votre volonté et l'épreuve qu'il vous plaira faire de ma fidélité, me tienne lieu de tout contentement.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Que la plus belle propriété de la dévotion c'est d'être constante.

La véritable dévotion n'étant que la volonté de se donner à Dieu ; il faut que la dévotion soit constante pour être vraie, car autrement la volonté ne serait pas toute à son Dieu. Arrière donc ces dévots, qui ne sont dévots qu'aux jours de fêtes et dans les églises ; c'est partout, c'est parmi les affaires, c'est à la ville, c'est aux champs, c'est en tout temps ; c'est en tout lieu que notre volonté doit être à Dieu, et qu'elle doit faire tout ce qu'elle pourra pour le servir.

DEUXIÈME POINT.

Telle a été la dévotion de saint Bernard parmi les affaires les plus diverses.

Telle était la dévotion de saint Bernard ; elle n'était point attachée à son cloître ni à son oratoire ; mais elle allait partout avec lui, et le rendait si égal dans la diversité des affaires, qu'il traitait pour toute l'Eglise, que quelque part qu'il fût, et quelque affaire qu'il maniât, il était toujours le dévot saint Bernard. Quand même il eût été aride et désolé, il n'eût pas laissé d'être dévot ; car il y a des actes de dévotion pour ce temps-là, aussi bien que pour un autre. C'est là le propre de la véritable dévotion de faire des actes pieux, qui soient propres au temps, aux lieux et à l'état où l'on se trouve. O grand saint ! faites-moi, s'il vous

[1] Devotus homo, ubique secum fert consolatorem suum Jesum, et dicit ad eum : Adesto mihi Domine Jesu, in omni loco et tempore, hæc mihi sit consolatio, libenter velle carere omni humano solatio. Et si tuo defuerit consolatio, sit mihi tua voluntas et justa probatio pro summo solatio, non enim in perpetuum irasceris, nec in æternum comminaberis. III *de Imitat.* c. XVI.

plaît, bien apprendre et retenir cette vérité : que ce n'est pas abandonner la dévotion, que de laisser un acte de piété pour en prendre un autre, qui est plus à propos.

TROISIÈME POINT.

Le souvenir de la Passion lui a servi pour atteindre ce but.

Ce qui rendait ce saint constant et toujours le même, parmi la diversité des lieux et des temps où il se trouvait, c'était le souvenir de la Passion de Jésus, qu'il portait gravée dans son cœur, comme l'Epouse disait, qu'elle avait un bouquet de myrrhe pour l'attacher sur son sein. C'était là sa dévotion, sa science et son adresse ; la matière de ses méditations, de ses livres et de ses discours, c'était de s'occuper de Jésus-Christ. La seule pensée de ce Seigneur l'affermissait tellement, que quand la prospérité ou l'adversité se présentaient, il marchait au milieu, sans chanceler. C'est lui-même qui nous le dit, et qui nous exhorte à en faire autant. C'est lui qui nous assure que pour être dévots, il faut l'être partout, il faut faire comme lui un bouquet des instruments et des mystères de la Passion de Jésus-Christ, et l'avoir toujours devant les yeux. Ne le voulez-vous pas?... Faites pour cet effet ce que le Saint-Esprit vous inspirera, ou demandez ce divin Esprit, afin qu'il vous inspire ce que vous devez faire.

VINGT-QUATRIÈME JOUR D'AOUT.

SAINT BARTHÉLEMY, APOTRE.

La victime qu'on doit immoler étant écorchée on la mettra en morceaux [1].

Le Sujet. Nous appliquerons ces paroles à saint Barthélemy, qui ayant été écorché tout vif, et ensuite décapité a eu l'honneur de se voir réduit à l'état d'une victime; ainsi il a offert son corps en sacrifice, et par une sorte de tourment le plus sensible qu'on puisse souffrir.

La Fin sera d'apprendre à ne point traiter notre corps avec délicatesse, mais à l'offrir plutôt en sacrifice, à l'exemple de ce saint, qui a livré le sien à de si cruels supplices.

[1] Detracta pelle hostiæ, artus in frusta concidant. *Levit.* I.

LA FORME est en ces trois points :

1° Du cruel supplice qu'a souffert ce saint Apôtre ;
2° Du sacrifice qu'il a offert de son corps, par ce supplice ;
3° De celui que nous pouvons faire de nos corps à son exemple.

PREMIER POINT.

CRUEL SUPPLICE QU'A SOUFFERT CE SAINT APÔTRE.

Considérez s'il ne fallait pas qu'un tyran eût rejeté tout sentiment d'humanité, pour en venir à ce point de cruauté, de dépouiller ce saint Apôtre de sa peau ; peut-être était-ce une rage et une invention du mauvais esprit, qui avait par ce supplice commencé les tourments de Job, en couvrant tout son corps d'un horrible ulcère [1]. En effet, on remarque dans la vie de notre saint, qu'encore que le diable n'eût pas épargné les autres disciples de Jésus-Christ, il semblait en vouloir plus particulièrement à celui-ci, parce que ce saint Apôtre l'avait aussi plus particulièrement combattu en renversant ses idoles, et en faisant voir si à découvert ses fourberies, qu'il convertit un roi d'Arménie avec tout son royaume en peu de temps. L'ennemi donc, furieux de se voir découvert, suscita les prêtres des idoles et le frère de ce roi converti, pour se venger du saint; et, s'étant emparé de leur cœur, il leur suggéra cet horrible supplice de l'écorcher tout vif. Ce qu'ils firent avec toute la cruauté imaginable, après s'être emparés de sa personne, Dieu le permit, pour nous apprendre que de quelque côté que nous viennent les peines, que nous endurons à son service, elles doivent toujours être les bienvenues.

Regardez comme ils s'y prennent par toutes les parties du corps, les unes après les autres. Quelle rage ! quelle fureur de la part de ces misérables !... Quelle patience dans ce saint !... Que pensait-il? que disait-il ?...Ne pourriez-vous pas penser de même dans vos peines? Ah ! mon Dieu, mon malheur c'est de ne pas avoir l'esprit assez libre dans mes afflictions, pour savoir et choi-

[1] Percussit Job ulcere pessimo, a planta pedis usque ad verticem ejus. *Job.* II.

sir ce que je dois penser! C'est pour cela, mon fils, que maintenant que tu as l'esprit libre, tu dois te préparer pour le temps de l'affliction, et attendre le mal comme on attend un ennemi.

DEUXIÈME POINT.

SACRIFICE QUE LE SAINT A OFFERT DE SON CORPS PAR CE SUPPLICE.

Tout véritable martyre est une sorte de sacrifice; néanmoins nous pouvons penser que saint Barthélemy, se voyant dans l'état où l'on mettait les victimes anciennes selon la loi des sacrifices, eut une intention particulière de s'offrir en sacrifice, et d'accepter ce genre de martyre, quoique cruel, d'autant plus volontiers qu'il se voyait traité, comme une hostie et une victime qu'on allait immoler. Il se souvenait des paroles de son bon Maître, qui les avait avertis que, quand on les maltraiterait, on croirait faire des sacrifices agréables à Dieu [1]. Il se représentait son exemple, et, pensant à la nudité de son Sauveur, il se trouvait heureux d'être dépouillé de sa peau, pour honorer le dépouillement d'habits, de biens et d'honneur qu'avait souffert son Maître. Il lui offrait la fidélité de son cœur, qui n'épargnait rien pour son amour, et se réjouissait en pensant que, si Joseph avait témoigné son amour pour la vertu en abandonnant son manteau, plutôt que de commettre une lâcheté [2], il avait, lui aussi, de quoi contenter son Dieu et son Seigneur, en laissant par amour pour lui bien plus que ses habits. Il se voyait prêt à s'envoler au plus tôt, pour jouir des chastes embrassements de son époux. Il se disait, comme l'Epouse pour s'encouragér a souffrir plus volontiers; je vais être dépouillé de ma tunique, il n'y a plus d'apparence que je puisse la reprendre [3].

Oh! jouissez, grand saint, des joies de votre Maître, vous les avez bien méritées : Que si la vue du ciel vous a fait aimer vos tourments, la vue de vos tourments me fait estimer le ciel.

[1] Venit hora, ut omnis qui interficit vos, arbitretur obsequium se præstare Deo. S. *Joan.* XVI.

[2] *Gen.* XXXIX.

[3] **Expoliavit me tunica mea, quomodo induar illa?** *Cant.* V.

TROISIÈME POINT.

SACRIFICE QUE NOUS POUVONS FAIRE DE NOS CORPS A SON EXEMPLE.

Ceux qui traitent leurs corps avec délicatesse, ne s'arrêteront pas à considérer le cruel traitement, qu'a souffert ce grand Apôtre, ou bien ils apprendront à se mortifier. C'est l'instruction que nous en devons tirer, suivant ce que nous recommande saint Paul, que nous fassions de nos corps une hostie vivante, sainte et agréable à Dieu [1]. Ce qui peut se faire de trois façons, ou en le mortifiant par des jeûnes et autres austérités, ou en supportant par vertu les peines qui se rencontrent par nécessité; ou enfin, en nous abstenant des plaisirs sensuels, des légèretés de mouvements et de gestes, qui sont trop négligés, en nous tenant étroitement dans les lois d'une bienséance conforme à notre état, sans donner la liberté à nos yeux, à notre langue, à nos bras, à nos pieds, ni à aucune partie du corps, de se remuer autrement que selon l'ordre voulu de Dieu.

C'est peu de chose, dites-vous, après l'exemple d'un si cruel supplice. Mais quand on vous présente quelque plus grande peine, n'en murmurez-vous pas?... Encore vaut-il mieux faire peu, que de ne rien faire; et qui s'accoutume à souffrir dans les petites occasions, se rend capable de souffrir dans de plus grandes. Mais qu'on souffre, ou qu'on ne souffre pas, cela importe fort peu pour le sacrifice de notre corps, qui s'accomplit suffisamment quand on arrête, et qu'on règle tous ses plaisirs mauvais, quand même on aurait du plaisir à les régler.

O mon Dieu! qu'avaient fait vos Apôtres, pour souffrir autant qu'ils ont souffert? Mon fils, ils m'avaient rendu toutes sortes de bons services, et c'est là la récompense que j'accorde en cette vie à mes meilleurs serviteurs, je leur donne des occasions de beaucoup souffrir....

[1] Obsecro itaque vos fratres per misericordiam Dei, ut exhibeatis corpora vestra hostiam viventem, sanctam · Deo placentem, rationabile obsequium vestrum. *Rom.* XII.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Du cruel supplice qu'a souffert ce saint Apôtre.

Il ne faut que se représenter ce que c'est que d'être écorché tout vif depuis la tête jusqu'aux pieds, pour penser combien a été cruel le supplice qu'a souffert ce saint Apôtre. Sans doute que jamais des hommes n'auraient été aussi cruels, si le démon ne s'en fût mêlé; Dieu l'a permis pour nous apprendre que de quelque côté que viennent les peines endurées pour son service, elles doivent toujours être les bienvenues.

DEUXIÈME POINT.

Du sacrifice qu'il a offert de son corps par ce supplice.

Pensez comme ce saint se voyant écorché ainsi qu'on écorcherait les victimes, se réjouit de se voir en cet état; se souvenant des paroles et des exemples de son bon Maître, il s'offrit en sacrifice d'autant plus volontiers, que son sacrifice était sanglant et digne d'être offert. Oh! que les saints ont acheté chèrement ce que nous avons à si bon marché! Et encore, mon âme, nous avons peine de donner ce qu'on nous demande....

TROISIÈME POINT.

Du sacrifice que nous devons faire de nos corps à son exemple.

Animons-nous par l'exemple de ce grand saint, et par la parole de saint Paul, à faire de nos corps une hostie vivante, sainte et agréable à Dieu. Ce qui se fait ou en se mortifiant soi-même, ou en acceptant volontiers les peines qui se présentent, ou en s'abstenant de tout plaisir, excepté du plaisir de se mortifier; car ce plaisir n'empêche pas le sacrifice des autres plaisirs, mais plutôt il l'accomplit et le perfectionne.

VINGT-CINQUIÈME JOUR D'AOUT.

SAINT LOUIS ROI DE FRANCE.

Dieu lui a donné sujet d'un grand combat, pour qu'il remportât une grande victoire [1].

Le sujet sera sur ces paroles qui s'appliquent non-seulement au patriarche Jacob, mais aussi à tous les grands hommes qui ont eu à combattre en cette vie. Or, saint Louis a eu une large part dans ces combats du Seigneur; nous verrons donc comment il a combattu et triomphé, et comment, par ses combats et ses triomphes il est devenu un grand saint.

La Fin sera d'apprendre à combattre, à vaincre et à devenir saint dans sa condition, à l'exemple de saint Louis.

La Forme est en ces trois points :

1° Du combat qu'a eu à soutenir saint Louis.

2° De la victoire qu'il a remportée.

3° De la sainteté qu'il a ainsi acquise.

PREMIER POINT.

DU COMBAT QUE SAINT LOUIS A EU A SOUTENIR.

Saint Louis ne fût pas plutôt roi de France, qu'il eût presque tout son royaume à combattre; des factions et des troubles s'étant élevés, bien qu'il n'eût encore que neuf ans, guidé par les conseils de sa pieuse mère, qui était chargée de la régence, il les apaisa avec autant de bonheur que de vertu. Il ne manqua pas non plus d'autres ennemis, près et loin de son royaume, et en les combattant, il montra toujours sa valeur et sa générosité. Mais ce n'est pas de ces combats qu'il s'agit, nous voulons parler d'une autre lutte plus méritoire pour lui, lutte contre la puissance, contre la royauté et même contre le monde,

[1] Dedit illi certamen forte, ut vinceret. *Sap.* x.

car tout cela se trouvait réuni dans sa personne. C'était lui qui faisait les deux camps, c'était à raison de sa dignité qu'il avait une puissance royale à combattre, et c'était dans sa personne qu'il l'a devait combattre. C'était à sa royauté et à sa puissance que le monde avec tous ses attraits s'attachait pour perdre son âme; et c'est contre ce monde qu'il a eu à combattre, pour la sauver et la perfectionner. C'est en un mot contre la puissance de mal faire, qui est dans les puissants de la terre qu'il a eu à combattre; ce qui fait que son combat a été d'autant plus fort et puissant, qu'il a été contre les séductions de la puissance elle-même.

Il est vrai, qu'en conscience et devant Dieu, les puissants de la terre n'ont pas plus de puissance de pécher que les plus petits; car ils ont aussi bien que tous leurs sujets un Dieu, de qui ils dépendent. Néanmoins, comme ce Dieu bon laisse vivre les hommes avec leur liberté, et comme les hommes abusent de cette bonté, et se servent plutôt de leur liberté pour le mal que pour le bien; il n'est que trop vrai, que les puissants de la terre, sont plus puissants pour mal faire, car ils ont en quelque sorte plus de liberté. Ils ont plus de biens, plus de plaisirs, plus d'honneurs, plus d'ambition; ce qui est comme les amorces du péché. Ils ont plus de flatteurs, plus d'impunité, plus d'attaches, plus d'occasions; en un mot, ils ont d'autant plus de moyens de mal faire qu'ils ont le pouvoir de faire tout ce qu'ils veulent, et que c'est une puissante amorce à faire beaucoup de mal, que d'en pouvoir faire beaucoup. Ecoutez comment ces grands du monde, parlent au livre de la Sagesse [1], comme ils s'excitent à se servir du pouvoir qu'ils ont de prendre leurs plaisirs; comme ils ne veulent point d'autre loi

[1] Venite et fruamur bonis quæ sunt, et utamur creatura tamquam in juventute celeriter, vino pretioso et unguentis nos impleamus : et non prætereat nos flos temporis. Coronemus nos rosis antequam marcescant : Nullum pratum sit, quod non pertranseat luxuria nostra. Nemo nostrum exors sit luxuriæ nostræ : Ubique relinquamus signa lætitiæ : quoniam hæc est pars nostra, et hæc est sors. Opprimamus pauperem justum et non parcamus viduæ, nec veterani revereamur canos multi temporis : sit autem fortitudo nostra, lex justitiæ : quod enim infirmum est, inutile invenitur. *Sap.* II.

que leur puissance, comme ils ne pensent avoir de puissance que pour faire impunément tout ce qui leur plaît? N'est-ce pas le sentiment commun du monde, et de la vie ordinaire des riches, des seigneurs et des plus puissants de la terre.

C'est donc contre cette puissance, et contre toutes les fausses persuasions du monde, et de la nature corrompue, qui en abusent que ce saint a livré ses combats. C'est ce fort combat que Dieu lui a donné, en lui donnant sa sainte crainte avec la royauté. En effet, autant la royauté lui donnait de puissance pour pécher, autant la crainte de Dieu la combattait. Et plus cette puissance était grande, plus aussi le combat était grand. Comme c'était à toute heure et en tout lieu qu'il avait cette puissance, il la combattait à toute heure et en tout lieu; or, puisque ce fut tout le temps de sa vie qu'il eut cette puissance, ce fut aussi tout le temps de sa vie que dura ce combat. Pensez un peu quelle puissance et quels combats, quelles richesses, quels plaisirs, quels honneurs ne pouvait-il pas se donner! Quels combats pour n'en prendre qu'autant que la crainte de Dieu lui en pouvait permettre!...

Et ce qui est plus admirable, ne pouvait-il pas pour le moins souhaiter la conquête de l'Orient, la défaite des ennemis de Dieu, la délivrance de tant de chrétiens et le recouvrement de la terre sainte? Ne pouvait-il pas désirer que les deux grands voyages qu'il entreprit dans ce but réussissent heureusement, qu'il en reçut de l'honneur, ou que Dieu même en fût glorifié? Néanmoins Dieu, en disposant autrement, il faut que le roi soit fait prisonnier à son premier voyage, et qu'il meure à son second, au premier siége qu'il établira devant une ville ennemie. N'était-ce pas un terrible combat à soutenir, et d'autant plus pénible que ses prétentions n'étaient que très-saintes, et qu'il voyait tout lui mal réussir? O mon Dieu! que ne lui donniez-vous plutôt tous vos ennemis à combattre, que ces combats intérieurs, qu'il lui fallut livrer en mourant, sans combattre vos ennemis?... Mon âme, ne serrons pas trop cette question; car c'est un des plus grands exemples des secrets jugements de

Dieu, que nous devons admirer, et il vaut mieux respecter ses jugements que de les sonder avec trop de curiosité. Contentons-nous d'admirer le fort et puissant combat de saint Louis, et d'adorer la divine Providence qui lui a fourni les occasions de livrer un tel combat.

DEUXIÈME POINT.

VICTOIRE QUE SAINT LOUIS A REMPORTÉE DE CE COMBAT.

Ce n'est pas tout de combattre, il faut remporter la victoire; particulièrement en ce combat, où le salut de l'âme dépend de la victoire, et c'est aussi pour cela que Dieu fournit l'occasion de combattre, pour donner sujet de vaincre et triompher. C'est pourquoi Dieu ayant accordé à saint Louis la couronne du premier, et du plus florissant royaume de la chrétienté, lui donna aussi sa crainte et son amour, pour combattre tellement la puissance qu'il aurait de mal faire, qu'il en remportât la victoire.

En effet, autant il a eu de combats, autant a-t-il eu de victoires, car jamais il n'a combattu cette puissance qu'il avait de mal faire, qu'il ne l'ait surmontée, l'empêchant non-seulement de mal faire, mais s'en servant au contraire, pour faire d'autant plus de bien et moins de mal, qu'il avait de puissance. Oh! la noble et la royale victoire, quand on bat et qu'on défait son ennemi par ses propres armes! L'ennemi de notre saint était ce grand pouvoir qu'il avait de tout faire, mais que fait-il de ce pouvoir? Comment combat-il cet ennemi? comment le surmonte-t-il?... Un autre s'en servirait pour être vicieux, lui s'en sert pour être vertueux[1]; un autre eût abusé de ses grandes richesses pour ses plaisirs, il les emploie en aumônes, en fondations, et à toutes sortes d'œuvres de charité; un autre ferait gloire de sa table, il n'y pratique que des actes d'humilité, en nourrissant les pauvres, en mangeant avec eux, en mangeant de leurs restes, en leur lavant les mains et les pieds. Un autre se serait

[1] Hæc omnia sanctis in bona, sic et impiis et peccatoribus in mala convertentur. *Eccli.* XXXIX.

facilement dispensé d'observer les jeûnes commandés; lui, bien loin de s'en dispenser, se faisait comme un devoir de jeûner tous les vendredis de l'année, et souvent au pain et à l'eau, de porter le cilice tous les jours, ou de donner quatre écus aux pauvres, de dire tous les jours les heures canoniales, et d'entendre deux messes. Tandis qu'un autre se fût abattu, irrité dans les malheurs, et eût cru perdre ce qu'il laissait au monde, il déploya à l'heure de la mort son courage royal, et offrit à Dieu ses biens, ses desseins et sa vie. Et qui lui avait donné ce pouvoir, sinon sa dignité royale? Car s'il n'avait pas été roi, il n'aurait pas eu le moyen de faire tant de bien. D'un autre côté, est-ce que cette dignité ne lui donnait pas aussi la puissance de mal faire? Oui, elle aurait pu la lui donner, mais saint Louis l'a si bien combattue et surmontée, qu'au lieu d'être puissante à mal faire, il l'a rendue puissante pour bien faire; au lieu d'en être vaincu pour se laisser aller au vice, il l'a vaincue pour la faire servir à la vertu; et comme il eût été plus mauvais en abusant de sa puissance royale pour son plaisir, aussi a-t-il été meilleur et plus grand saint, en s'en servant dignement selon la raison et la grâce... C'est là trancher la tête aux Goliaths et aux Holofernes avec leurs propres épées [1]; c'est vaincre le plus noblement et le plus dignement qu'on puisse faire; c'est vaincre en roi, mais en roi de France, qui, ayant plus de puissance que tous les autres, pouvait aussi bien que d'autres en abuser pour mal faire, ou s'en servir pour ses plaisirs, tandis qu'il a mieux aimé ne s'en servir que pour éviter le mal et faire du bien, pour donner l'exemple à tous les autres rois de se rendre aussi bien rois d'eux-mêmes que de leurs peuples.

Grand roi, qui avez été assez fort pour dominer même la puissance, et qui d'ennemie qu'elle était, en avez fait votre sujette; faites-nous reconnaître et ressentir ce que peut une âme avec la grâce de son Dieu, quand elle veut se servir de sa puissance, pour bien faire et non pour mal faire....

[1] *Reg.* XVII; *Judith.* XIII.

TROISIÈME POINT.

DE LA SAINTETÉ QU'IL A AINSI ACQUISE.

Il est si rare de trouver un homme riche et puissant, qui se préserve de ces taches et de ces reproches, que les richesses et la puissance ont coutume de laisser. Le Sage cherche cet homme partout le monde [1], pour le louer et l'exalter, en protestant que s'il se trouve, il mérite d'être appelé bienheureux, d'être reconnu pour saint, à cause qu'il a eu le pouvoir de passer par-dessus les lois, et de faire du mal, sans l'avoir fait. C'est donc pour cela que nous devons particulièrement reconnaître que saint Louis a mérité d'être saint, et qu'il est arrivé à un haut point de sainteté, non pas seulement pour avoir fait les aumônes, pratiqué les austérités, les actes d'humilité et les autres bonnes œuvres qu'il a faites ; mais pour les avoir faites malgré cette puissance royale, qui étant ordinairement plus portée aux mouvements de la nature que de la grâce, rend les œuvres meilleures, si elles sont bonnes, les vertus plus excellentes et plus héroïques, si elles sont vertus. Elle ne s'arrête guère dans la médiocrité du bien ; elle ne fait rien que de grand, ou elle ne fait rien ; car la puissance étant grande, de quelque côté qu'elle se tourne, elle y montre sa grandeur, soit pour le mal, soit pour le bien. Et comme nous voyons qu'il n'y a point eu au monde de plus débordés dans leurs vices, que les plus puissants ; ainsi devons-nous croire que quand ils se sont mis à bien faire, leur vertu n'a point été médiocre, car leur puissance était grande, et en s'en servant selon son étendue, ils ont pu se signaler aussi bien en sainteté, que les autres en malice.

[1] Beatus dives qui inventus est sine macula, et qui post aurum non abiit nec speravit in pecunia et thesauris, quis est hic, et laudabimus eum ? fecit enim mirabilia in vita sua.

Qui probatus est in illo, et perfectus est, erit illi gloria æterna, qui potuit transgredi, et non est transgressus, facere mala et non fecit : Ideo stabilita sunt bona illius in Domino, et eleemosynas illius enarrabit omnis Ecclesia sanctorum. *Eccli.* XXXI.

Ajoutez que la plus grande partie du mérite des saints, consiste dans l'innocence qu'ils ont gardée, surtout depuis leur conversion, en travaillant à ne consentir jamais à aucune sorte de péché, autant qu'ils le pouvaient avec la grâce, et à se conserver purs de toutes les affections sensuelles et mondaines; et plus ils ont eu d'occasions pour se laisser entraîner au mal, plus ils y ont résisté généreusement; mais aussi plus ils ont pratiqué de vertus et acquis de mérites. Par ceci, il est facile de voir qu'elle est la sainteté de saint Louis, qui, au milieu de tant d'occasions, a su conserver l'innocence et la pureté de vie. Son mérite est d'autant plus grand, qu'à raison de sa condition, il a été plus exposé à des pensées d'orgueil, de vanité, d'ambition et à d'autres plus mauvaises encore. Cependant, il les a tellement vaincues et repoussées qu'il a conservé l'innocence de son baptême, et pratiqué la perfection évangélique autant que sa condition le permettait.

N'est-ce pas là cet homme juste dont parle le Sage [1] qui pouvant faire le mal, ne l'a point fait.... Mais quel mérite y a-t-il donc à ne point faire le mal?... C'est que ce mal étant si facile, je dirais presque si séduisant, si naturel dans une condition puissante, à laquelle tout est soumis; chaque fois qu'on y résiste, on fait acte de grande vertu, et on acquiert de grands biens spirituels. Si un homme, dans un état ordinaire, sait régler tous les mouvements de la nature, s'opposer à ce qu'ils ont de déréglé, combattre leurs tendances mauvaises par des vertus contraires, il sera sur la voie de la perfection et ne tardera pas à devenir un saint. Il est si difficile, en effet, de garder l'innocence de mœurs et l'intégrité de vie!.... Mais si aux difficultés de la nature, on ajoute les séductions des richesses et de la puissance, on comprendra la prière de Salomon [2] priant Dieu de le préserver des richesses comme de l'extrême pauvreté, à

[1] Sapiens cor et intelligibile abstinebit se a peccatis, et in operibus justitiæ successus habebit. *Eccli.* III.

[2] Mendicitatem et divitias ne dederis mihi; tribue tantum victui meo necessaria, ne forte satiatus illiciar ad negandum, et dicam, quis est Dominus? aut egestate compulsus furer, et perjurem nomen Dei mei. *Prov.* XXX, *Gen.* XXXIX.

cause des dangers de ces deux états; ou comprendra aussi la grande sainteté de saint Louis demeuré pur, innocent, vertueux parmi les énivrements de la puissance, et toutes les séductions de la richesse, qui venaient se surajouter aux penchants de notre mauvaise nature.... Ah! si saint Jean Chrysostome a pu dire que ce n'était pas un moindre miracle de voir le chaste Joseph dans l'Egypte, que les enfants de Babylone sains et entiers dans la fournaise: Pourquoi ne serions-nous pas aussi ravis d'admiration sur la vie de saint Louis, qui a pu faire en plus de mille rencontres, ce que Joseph n'a fait qu'une fois.

Grand saint, je vous prierais volontiers pour les grands, afin qu'il sûssent comme vous se sanctifier dans leur grandeur et leur puissance; mais je sais trop par moi-même, que les petits ne laissent pas de pouvoir faire du mal, et d'abuser du pouvoir qu'ils en ont. C'est pourquoi je vous prie pour les grands et les petits, que nous soyons tous pénétrés de cette vérité si importante pour notre salut : Que si nous avons la puissance de pécher, nous avons aussi le pouvoir avec la grâce de résister à cette puissance, et que nous sommes obligés d'y résister, et de ne point pécher, comme si nous n'en avions pas la puissance [1].

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Du combat de saint Louis.

Un grand et puissant roi a d'autant plus à combattre pour être saint, qu'il a de grandeur et de puissance qui combat la sainteté. Ce n'est pas qu'un plus puissant ait plus de droit de pécher que le moindre de ses sujets, mais c'est qu'il se donne ordinairement plus de liberté, et personne ne la lui conteste, s'il n'a lui-même la crainte de Dieu qui doit combattre cette puissance et liberté. C'est là le combat de saint Louis; à peine fut-il roi, qu'il apprit à craindre Dieu : et si la royauté lui donnait puissance de mal faire, cette sainte crainte le rendait fort pour combattre

[1] Non enim possumus aliquid adversus veritatem. I *Cor.* XIII.
Noli libertate abuti, sed utere ad non peccandum. S. Aug. et fuse II, *de lib. arb.* c. I.

cette puissance. Le combat était sérieux, il est vrai, mais le sujet le méritait, car si un homme peut combattre pour être roi, un roi peut bien combattre pour être saint.

DEUXIÈME POINT.

De la victoire qu'il en a remportée.

Ce n'est pas tout de combattre, il faut vaincre ou être vaincu en ce combat de sainteté. Saint Louis en est sorti victorieux, de la plus noble victoire qu'on puisse remporter sur l'ennemi : car il l'a combattu et vaincu par ses propres armes. Quel est cet ennemi qui s'opposait à sa sainteté? Sa puissance royale; ce sera cette puissance qui servira à sa sainteté, oui, au lieu qu'un autre roi employerait sa puissance à mal faire, il l'employait à bien faire; et autant que Louis était un puissant roi, autant s'est-il fait un grand saint. C'est là être puissant, de faire de sa puissance tout ce qu'on veut, et de n'en vouloir user que pour bien faire.

TROISIÈME POINT.

De la sainteté qu'il a ainsi acquise.

Cela est si rare que les riches et les puissants soient des saints, que le Sage demande d'en voir, par rareté : car en effet, il fait beau les voir et contempler non-seulement parce qu'ils sont rares, mais parce qu'ils sont de grands saints. Comme ils ont une grande puissance de faire bien ou mal : de quel côté qu'ils tournent leur puissance ils sont grandement bons ou grandement mauvais. Donc parce que saint Louis employait toute sa puissance à éviter le mal et à faire le bien, il s'est autant acquis de sainteté, qu'il s'est présenté d'occasions de bien ou de mal faire, car il ne méritait pas moins en s'abstenant du mal qu'il pouvait commettre, qu'en faisant le bien qu'il pratiquait. Pensez maintenant combien d'occasions se présentent à un roi, et jugez si un roi qui s'est servi de toutes ces occasions pour être saint, n'a pas eu le moyen de se faire un grand saint. Que cela montre bien qu'il ne tient qu'à nous d'être saint en notre condition, puisque les conditions, qui sont, ce semble, les plus éloignées de sainteté, y servent d'autant plus, qu'on peut faire passer en bien le mal qu'on pourrait faire! Que n'êtes-vous donc saint, puisqu'il ne tient qu'à vous, et que vous pouvez même vous servir pour être saint, de ce qui empêche les autres de l'être?...

VINGT-HUITIÈME JOUR D'AOUT.

SAINT AUGUSTIN, ÉVÊQUE
ET DOCTEUR DE L'ÉGLISE.

Seigneur vous m'avez percé le cœur de vos flèches [1].

Le Sujet. Nous nous arrêterons à cette pensée si souvent exprimée par saint Augustin dans ses divers ouvrages, où il dit : que Dieu lui avait tellement touché le cœur de son amour, qu'il en ressentait tout ce que l'on dit des dards et des blessures de l'amour divin. Ces paroles sont rapportées au second point de cette méditation. Voyez, au surplus, dans le huitième volume, les méditations communes aux saints pontifes, aux saints docteurs et aux saints fondateurs d'ordres religieux, qui toutes lui conviennent parfaitement.

La Fin de cette méditation pourra être de reconnaître quelles sont les flèches ou blessures du saint amour, comme elles sont admirables en saint Augustin, et quels effets elles ont produit en lui, et ceux qu'elles doivent produire en nous.

La Forme est en ces trois points :

1° Quelles sont les flèches ou blessures du saint amour.

2° Qu'elles ont été admirables en saint Augustin.

3° Qu'elles ont produit en lui d'admirables effets, et sont capables d'en produire de semblables en nous.

PREMIER POINT.

QUELLES SONT LES FLÈCHES OU BLESSURES DU SAINT AMOUR.

Sur ces paroles de l'Epoux aux Cantiques, *vous m'avez blessé le cœur, ma Sœur et mon Epouse : Vous m'avez blessé le cœur par un de vos yeux et par un de vos cheveux* [2] ; les saints Pères et les interprètes de l'Ecriture prennent occasion de nous enseigner qu'il y a des flèches et des blessures du saint amour. Si Dieu en la personne de l'Epoux avoue à son Epouse, qu'il en est

[1] Sagittæ tuæ infixæ sunt mihi. *Psalm.* XXXVII.

[2] Vulnerasti cor meum, soror mea sponsa, vulnerasti cor meum in uno oculorum tuorum, et in uno crine colli tui. *Cant.* IV. *Interpretes ibi passim.*

touché et blessé, l'Épouse a bien plus sujet de se laisser toucher et transpercer par celles de son Époux. C'est particulièrement de ces sortes de flèches dont l'âme se sent frappée en aimant son Bien-Aimé, que nous parlons ici avec les saints Pères et les interprètes, qui nous les exposent en ces quatre façons.

La première, quand il plait à Dieu de toucher quelque cœur, et se faire aimer de lui par des actes d'amour fréquents et ardents ; ce cœur éprouve alors comme des pointes qui sont inexplicables, mais qui sont véritables, par lesquelles il est pénétré d'un si sensible regret de n'avoir aimé pas un Dieu si bon. Il se sent tellement porté à l'aimer désormais et à le faire aimer, qu'il éprouve de la peine et de la douleur de voir et de sentir qu'il l'aime si peu, en comparaison du désir qu'il a de l'aimer ; car il le voit si beau, si bon, si aimable, et il éprouve un si vif désir de l'aimer, sans pouvoir néanmoins l'aimer autant qu'il le désire ! Cette impuissance jointe au désir, est pour lui une sorte de martyre ; mais qu'il y a de plaisirs dans ces douleurs !...

La seconde façon est, que le cœur se sentant ainsi impuissant à aimer Dieu autant qu'il voudrait, s'élance dans des désirs si ardents et si forts de voir son Bien-Aimé, pour le pouvoir aimer davantage ; que ces désirs sont comme des dards, qui le percent et le blessent d'autant plus amoureusement, qu'il sait qu'il aimera un jour comme il le doit, qu'il ne sait pas quand ce sera, qu'il attend ce bienheureux jour, et qu'il languit dans cette attente ; cette langueur est quelquefois capable de lui ravir la vie ; mais jamais il ne vit mieux, que quand il est prêt à mourir de cette mort.

La troisième se fait par une sorte de participation aux blessures de Jésus-Christ crucifié ; le cœur ayant contemplé, comment ce Sauveur a été blessé dans son âme et dans son corps par amour pour lui se sent alors si touché de compassion et d'amour réciproque, que les plaies de Jésus sont les plaies de ce cœur, qui le contemple mourant sur la croix, et qui meurt avec lui, de lui avoir causé ces plaies, ou de n'en pouvoir pas souffrir de sensibles comme lui pour son amour. C'est alors que

Jonathas, fils du roi Saül, donne à David son arc et ses flèches, pour lui témoigner son amour, et que David pleure si tendrement ce prince après sa mort [1].

La quatrième enfin est, quand le cœur par la force de l'amour se trouve tellement tout à Dieu, qu'il ne lui reste plus rien pour l'amour-propre, ni pour l'amour des créatures; quand il est retiré et comme retranché du monde, sans néanmoins en être séparé de demeure et de conversation. Cette séparation intérieure que l'amour de Dieu fait, est comme un dard et comme un coup mortel, parce qu'en effet, le cœur est mort selon la vie animale et sensuelle à toutes les choses du monde, et il ne vit plus que de la vie spirituelle et divine [2]. De même que si le cœur était véritablement frappé d'un trait sensible, il mourrait aussitôt, ou s'il vivait ce ne serait plus de la vie naturelle, mais seulement par grâce et par miracle; ainsi, quand le cœur est spirituellement percé de l'amour de Dieu, il ne vit plus de la vie sensuelle, il n'aime plus aucune chose par passion, il n'a plus de passions déréglées, mais tout n'est qu'amour de Dieu, et cet amour n'est qu'une vie surnaturelle, spirituelle et divine. Ah! mon Dieu, voilà mon cœur, frappez-le, s'il vous plaît, et enfoncez si avant en moi ces flèches si désirables, qu'aucune main ne soit capable de les arracher, afin que je les porte tant que je vivrai, ou que je meure par suite de leurs salutaires blessures.

DEUXIÈME POINT.

CES FLÈCHES DU DIVIN AMOUR AVAIENT PERCÉ SAINT-AUGUSTIN.

Saint Augustin n'eût été qu'à moitié admirable, si les merveilles de l'amour divin ne se fussent rencontrées en lui avec les miracles de son esprit et de sa science; car comme la charité surpasse de beaucoup la science, si admirable que puisse être la science, la personne ne sera point admirable, si la charité ne s'y rencontre. Mais aussi, si la charité s'y fait admirer, on peut dire que cette personne est de tout point admirable, et en

[1] *Reg.* XVIII.

[2] Christo confixus sum cruci. Vivo autem jam non ego, vivit verò in me Christus. *Gal.* II.

quelque sorte incomparable. C'est une première merveille de la charité, ou le premier signe qu'elle a été grande dans saint Augustin, puisqu'en lui elle a si bien pu s'accorder avec la science. En effet, comme l'enseigne saint Thomas, ceux qui excellent dans l'entendement et la spéculation des sciences et des connaissances sublimes et relevées, demeurent pour l'ordinaire fort secs et arides dans leurs volontés, parce que les forces de l'âme montent toutes vers l'entendement pour y travailler, et il n'en demeure que fort peu pour les affections. Néanmoins saint Augustin est si également rempli de lumière dans son entendement et d'ardeur dans sa volonté, qu'au lieu que sa science refroidisse ses affections, c'est elle qui les échauffe, et qui les entretient; de sorte que son amour apparaît surtout dans sa science et sa science dans son amour. O grand saint, apprenez-nous à aimer comme vous, ou bien dites-nous où vous avez appris ces merveilles, pour y étudier, et pour apprendre à mieux aimer que nous ne l'avons fait jusqu'ici.

La sconde marque que ce grand saint était atteint de ces merveilleuses blesssures du divin amour, c'est qu'il n'y a rien dont il parle si souvent et si affectueusement que de ce sujet. La bouche parle de l'abondance du cœur, dit la Vérité, et si vous voyez un malade qui s'entretienne souvent de son mal, pardonnez-lui, car il le ressent, et le sentiment le fait parler. Aussi, certes, pouvons-nous dire que saint Augustin ressentait vivement ces amoureuses plaies, parce qu'il en parlait souvent, et il en parlait si souvent, parce qu'il les ressentait très-vivement. *Vous aviez percé mon cœur des flèches de votre amour* [1], dit-il, dans ses Confessions. Et encore : *Je ne doute plus que je ne vous aime, mon Dieu, car ma conscience et mon cœur m'en donnent un témoignage certain. Ce cœur je sens que vous l'avez frappé de votre parole comme d'une flèche, et que depuis ce coup, j'ai su ce que c'était que de vous aimer* [2]. Et ailleurs : *Mais qu'est-ce*

[1] Sagittaveras tu cor meum charitas tua. IX *Conf.* II.

[2] Non dubia sed certa conscientia. Domine amo te! percussisti cor meum verbo tuo et amavi te. X *Conf.* VI.

que je vois, qu'est-ce que je ressens qui me frappe le cœur sans l'offenser, et après le coup je frissonne de peur, et puis je deviens tout en feu [1]. Etre ainsi touché, c'est véritablement aimer, et il n'appartient qu'à ceux-là qui ressentent ainsi ces traits d'en parler, et encore n'ont-ils point de paroles suffisantes pour exprimer leurs sentiments.

La troisième marque encore plus éclatante, pour faire voir combien les ardeurs de son cœur étaient pressantes, c'est de voir ses méditations, ses soliloques, et les entretiens d'esprit qu'il avait avec Dieu ; car au lieu que nous faisons de grands discours dans nos méditations, pour disposer peu à peu nos volontés à prendre feu , lui aussitôt se trouve embrasé, et sans méditation,sans discours,et sans autre forme d'oraison, il s'entretient continuellement avec son Dieu, lui parlant avec tant de tendresse et d'ardeur qu'on voit bien que c'est un cœur qui est frappé, et que tout son esprit est passé en amour. C'était pour blâmer les impies de son temps, que David disait d'eux [2] qu'ils avaient passé dans l'affection de leur cœur. Mais c'est pour admirer l'excellence de la charité de saint Augustin, que nous devons reconnaître que son admirable esprit avait passé dans l'ardeur de son cœur, puisque tout son esprit ne s'arrêtait qu'à aimer, et qu'ayant un si grand esprit, il fallait que son amour fût sublime et excellent [3]. Il est vrai qu'il y avait de la grâce, et que la charité ne s'exerce pas ainsi par nos forces naturelles : mais supposé ce don du ciel, dont nous ne pouvons douter, l'esprit et le tempérament naturel y servait de beaucoup; et c'est en quoi paraît l'admirable douceur de la grâce, qui se sert ainsi de la nature, pour agir et pour produire plus puissamment ses merveilleux effets.

Enfin, pour quatrième marque que son amour n'était point commun, mais transcendant et admirable, c'est qu'on rapporte qu'il avait souvent ces paroles en bouche et plus encore

[1] Quid est illud quod interlucet mihi et percutit cor meum sine læsione et inhorresco et inardesco ? II *Conf.* IV.

[2] Transierunt in affectum cordis. *Psalm.* XXXVI.

[3] Et quid erat quod me delectabat nisi amare et amari ? II *Conf.* II.

au cœur : Que si par impossible Augustin eut été Dieu, et Dieu Augustin ; il eut voulu, lui, devenir Augustin, pour que Dieu fût Dieu. Ces paroles bien comprises, montrent le plus haut degré de l'amour divin ; encore faut-il dire que le saint en ressentait mieux les effets, que nous ne saurions nous-mêmes les comprendre. Oh! si du moins nous aimions autant que nous savons qu'il faut aimer! Grand saint, faites tomber sur nous quelques étincelles des ardeurs qui brûlent votre cœur.

TROISIÈME POINT.

CES BLESSURES D'AMOUR ONT PRODUIT D'ADMIRABLES EFFETS DANS SAINT AUGUSTIN ET SONT CAPABLES D'EN PRODUIRE EN NOUS.

Quand il n'y aurait que les sentiments et les actes d'amour, que ces divins traits ont opérés dans le cœur de saint Augustin, qu'ils avaient percé, ce serait assez pour nous faire convenir, que comme il n'y a point de vertu si excellente que la charité, ni d'actes si relevés que ces blessures d'amour, ainsi le cœur de ce saint qui ne vivait que dans ces langueurs, était un cœur tout divin, et un séraphin plutôt qu'un homme. Nous pouvons néanmoins encore remarquer quatre notables effets, que ces blessures ont opérés dans les quatre facultés de ce grand saint, et que ce divin amour peut produire dans nos âmes, selon qu'il y sera plus ou moins grand.

Premièrement dans l'entendement, des lumières et des clartés surnaturelles qu'il a eues si abondamment, qu'on peut dire qu'il a eu encore plus d'esprit et de science par grâce que par nature, qu'il en avait plus d'infuse que d'acquise[1]. C'est de lui qu'on peut dire qu'il a plus appris en aimant qu'en étudiant[2]. L'amour fait savourer et goûter ce qu'on sait, et le goût en donne une nouvelle science, qui est si lumineuse, qu'on croirait n'avoir rien su, avant d'avoir ainsi goûté ce que l'on savait.

En second lieu, la volonté demeure si épurée et tellement sanctifiée par le moyen de ces divins traits d'amour, qu'on dirait que le

[1] Sapientia, sapientia est, quæ interlucet mihi, discindens nubilum meum, etc II *Conf.* IX.

[2] *Imitat.* liv. III, ch. XLIII.

cœur n'est blessé que pour s'ouvrir,et qu'il ne s'ouvre que pour sortir tout ce qu'il y a de trop naturel et d'humain; afin qu'étant vide de tout ce qui n'est pas Dieu, Dieu y entre plus abondamment, selon ce que le saint écrit lui-même, qu'à proportion que nous serons vides des créatures, le Créateur nous remplira [1]. De là venait, que non-seulement il aimait Dieu, comme nous avons dit, mais qu'il aimait le prochain du même amour de Dieu, et qu'il a tellement travaillé pour le salut et la perfection de toutes sortes de personnes, que les prélats et les prêtres, les ecclésiastiques et les laïques, les réguliers et les séculiers, les hommes et les femmes, les religieux et les ermites prennent des règles de perfection dans sa vie et ses règlements; et qu'il y a près de trente Ordres religieux, tous divers en l'église, qui sont néanmoins saintement unis sous la règle et la discipline du grand saint Augustin. Oh que ne peut pas faire un homme qui aime Dieu de tout son cœur! car n'y ayant que Dieu en cet homme, il n'y a rien que de divin et de parfait.

Le troisième effet de cet amour excellent s'arrête à l'appétit concupiscible, et l'éloigne non-seulement de tout désordre, comme font les vertus morales; mais il le possède et s'en sert tellement qu'il le fait servir à ses opérations, et qu'il fait dire: Mon cœur et ma chair se sont réjouis dans le Dieu vivant [2]. En effet, l'onction de l'esprit découlait si abondamment dans l'âme de saint Augustin, qu'elle se répandait jusque dans l'appétit et sur le corps; de sorte que quand il pensait à Dieu, quand il en parlait, ou qu'il en entendait parler, il fondait tout en larmes, et ressentait des joies et des consolations si sensibles, qu'il ne peut pas dire ce que c'est, mais qu'il peut bien dire, que si elles duraient longtemps, il ne pourrait rester en vie [3]. Et quand il entendait psalmodier, son cœur en tressaillait, et s'épanouissait tellement, qu'il douta s'il n'empêcherait point en son Eglise la psalmodie, pour se priver du plaisir qu'il y trouvait,mais il fut bientôt rassuré sur ce doute,

[1] Exinani quod implendum est, etc. *In* I S. *Joan.* III.
[2] Cor meum et caro mea exultaverunt in Deum vivum. *Psalm.* LXXXIII.
[3] Nescio quid erit, sed scio quod vita præsens non erit.

en apprenant à tourner ce plaisir en pur amour, et à ne rien craindre où il n'y a que pur amour[1].

Quant au dernier effet que l'amour produit dans nos âmes, il fortifie l'appétit irascible si puissamment, que l'homme qui aime fortement, a la force de la colère sans en avoir l'aigreur; il résiste à tout ce qui s'oppose à la vérité, et la défend en combattant les errants, de telle sorte, que c'est plutôt l'erreur qui est combattue, que la personne[2]. En effet, puisque c'est la charité qui s'en mêle, elle édifie en détruisant, elle soutient en attaquant, et elle cède en vainquant et triomphant. Voilà comment saint Augustin a eu une force plus qu'humaine, pour combattre toutes les hérésies, et les erreurs de son temps; mais ces combats se passaient avec tant de douce efficacité, que ses ennemis l'aimaient et le redoutaient; et quoi qu'ils eussent bien ambitionné l'honneur de le vaincre, ils se trouvaient néanmoins honorés dans leur défaite, d'avoir combattu contre un tel capitaine.

Certes on pourrait lui appliquer tout ce qui se dit de Simon, fils d'Onias grand prêtre, qui a soutenu la maison de Dieu en sa vie, et qui a fortifié le temple; la hauteur du temple a été fondée par lui, comme aussi sa double structure et ses hautes murailles. C'est en ses jours que les puits des eaux claires ont coulé, et qu'ils ont arrosé avec abondance comme une grande mer[3]. Car, en effet, n'est-ce pas chez lui que saint Thomas, et toute la théologie, ont puisé leurs meilleures raisons, comme c'est de lui que saint Dominique, saint Norbert, et tant d'autres saints fondateurs, ont tiré leurs premiers desseins et leurs règlements. N'est-il pas vrai, qu'en matière de doctrine et de

[1] Verumtamen cum reminiscor lacrymas quas fudi ad cantus Ecclesiæ, etc. X *Conf.* xxx.

[2] Debemus amando corripere : non nocendi aviditate, sed studio corrigendi. S. Aug. ser. xvi, *de verbis Domini*

[3] Sacerdos magnus qui in vita sua suffulsit domum, et in diebus suis corroboravit templum.

In diebus ipsius emanaverunt putei aquarum, et quasi mare adimpleti sunt supra modum.

Quasi stella matutina in medio nebulæ et quasi luna plena in diebus suis lucet. Et quasi sol refulgens sic ille effulsit in templo Dei, etc. *Eccli.* L.

mœurs on croit se tenir d'autant plus près de la vérité, qu'on se tient près du grand saint Augustin? Et après tout, c'est la merveille des merveilles, l'honneur de son honneur, la grandeur de ses grandeurs, qu'il était si modeste et si humble, qu'il serait difficile de décider, si saint Augustin a été plus élevé par ses talents par dessus les autres docteurs, ou plus bas par sentiment d'humilité. Il ne faut que voir comme il parle à un prêtre, lui qui était évêque, comme il est prêt à recevoir les conseils de qui que ce soit qui dise mieux que lui [1], comme il se soumet à la censure de tous, comme il rétracte lui-même ce de quoi on l'a averti, ou qu'il a reconnu avec le temps n'être pas véritable. Enfin tout rempli de l'amour de Dieu qu'il était, il se tenait toujours pour un pécheur, il veut mourir dans le regret de n'avoir pas toujours vécu dans l'amour, et donne ce dernier avis en mourant, qu'il ne faut jamais partir de ce monde, sans avoir reconnu et pleuré avec David, qu'on n'y ait pas assez aimé et servi Dieu. O mon Dieu! que je n'attende pas seulement à cette heure à reconnaître et à déplorer ce malheur; car j'ai trop longtemps vécu sans vous aimer, pour attendre à la dernière heure de ma vie, de le regretter. Mais, commençant dès maintenant, que je puisse continuer tout le reste de mes jours, afin que si je ne sais pas aimer, je sache pour le moins pleurer le malheur de ne pas savoir vous aimer.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Quelles sont les flèches ou blessures du saint amour.

Quand vous entendez parler de flèches et de traits qui transpercent le cœur de ceux qui aiment Dieu, et des douces blessures qu'ils en ressentent, sachez que cela se doit entendre des regrets qu'ils ont de n'avoir pas aimé Dieu par le passé; ou de ne le pouvoir pas encore aimer à présent comme ils en sentent le désir; ou de l'attente qu'ils ont de le pouvoir aimer davantage au ciel, et que cependant ils languissent

[1] In epistolis ad S. Hier. et alios.

d'amour, surtout quand ils voient les plaies de leur Dieu crucifié; cette vue leur perce le cœur, et leur donne l'heureux coup de la mort, ne vivant plus que de la vie de grâce et de charité, qui est la mort des sens. Oh, que je puisse mourir de cette mort, pour vivre de cette vie!....

DEUXIÈME POINT.

Qu'elles ont été admirables en saint Augustin.

Tous ces élans d'amour sont admirables en eux-mêmes, mais ils le sont encore davantage dans saint Augustin : car d'avoir été si sublime dans son entendement, et si ardent dans sa volonté, comme il rapporte lui-même qu'il a été, cela ne s'est pu faire sans un miracle de grâce, ou sans que les traits, ou les coups du divin amour, n'aient été bien violents. Pour s'en convaincre il suffit de l'entendre quand il parle de Dieu, ou quand il lui parle ou quand il donne la liberté à son cœur, de penser ce qu'il voudrait bien faire pour son Dieu. Ah! si l'amour parlait, il ne parlerait pas autrement, et si la bouche ne parle que de l'abondance du cœur, on peut bien assurer que le divin amour abondait en son cœur. Oh! s'il en tombait sur moi quelque petite goutte!...

TROISIÈME POINT.

Qu'elles ont produit de très-notables effets.

Si l'amour n'est jamais oisif, que n'aura pas fait un si grand amour dans toutes les facultés de l'âme de ce divin amant; et cette âme étant toute pleine de Dieu, que n'aura-t-elle pas fait pour le service de tout le monde! Certes, si on peut dire, que croire et faire sont comme les deux yeux de l'Eglise, on peut dire que saint Augustin a autant travaillé pour la conservation de ces deux yeux, qu'il est véritable de dire, que sa doctrine et sa règle de vie, servent de conduite pour bien croire et pour bien faire. Il est à saint Thomas ce que saint Thomas est à la théologie; et il est à la plus grande partie des fondateurs de religion ce qu'ils sont à leur ordre. C'est en ces jours que se sont creusés les puits de science et de vertu, d'où les siècles suivants ont puisé leurs règlements. Grand saint, dont les merveilles et les grandeurs sont admirées de tout le monde, je n'admire rien tant que votre humilité dans vos merveilles. Plût à Dieu que je fusse aussi humble dans ma bassesse, que que vous l'avez été dans vos grandeurs.

VINGT-NEUVIÈME JOUR D'AOUT.

DÉCOLLATION DE SAINT JEAN-BAPTISTE.

Hérode ayant commandé qu'on coupât la tête de saint Jean-Baptiste dans la prison, on lui apporta la tête du saint dans un bassin [1].

Le Sujet et la Fin de la méditation seront de reconnaître en saint Jean et en Hérode, combien les affections du cœur sont puissantes, de quelque côté qu'elles se tournent, soit au bien, soit au mal.

La Forme est en ces trois points.

1° Puissance de l'affection au bien, remarquable en saint Jean.

2° Puissance de l'affection au mal dans la personne d'Hérode.

3° Apprendre à ne s'affectionner qu'au bien.

PREMIER POINT.

LA PUISSANCE DE L'AFFECTION AU BIEN REMARQUABLE EN SAINT JEAN.

Saint Jean-Baptiste s'étant retiré, dès son bas âge, au désert, y demeurait si constamment, qu'on ne lit point qu'il en soit jamais sorti, sinon pour cette occasion qui se présente, et pas même pour aller voir Notre-Seigneur, qu'il avait tant souhaité de voir [2]. N'est-il pas surprenant que Notre-Seigneur soit venu le trouver dans son désert, sans que saint Jean ait quitté son désert, pour l'aller visiter? Mais, quand il eut entendu qu'Hérode vivait mal, et qu'il scandalisait le peuple, par un inceste public, ayant la femme de son frère, il sort de son désert, il le va trouver, il lui parle hardiment, il aime mieux être en prison que de se taire, il aime mieux mourir que de vivre sans parler,

[1] Misso spiculatore præcepit afferri caput ejus in disco. Et decollavit eum in carcere, et attulit caput ejus in disco. *S. Marci* VI.

[2] Ipse enim Herodes misit, ac tenuit Joannem, et vinxit eum, in carcere propter Herodiadem uxorem Philippi fratris sui, qui duxerat eam. Dicebat enim Joannes Herodi : Non licet tibi habere uxorem fratris tui : Herodias autem insidiabatur illi et volebat occidere eum nec poterat.

Herodes enim metuebat Joannem, sciens eum virum justum et sanctum : et custodiebat eum, et audito eo, multa faciebat et libenter eum audiebat. *S. Marc.* VI.

il aime mieux perdre la vie, que le zèle de la gloire de Dieu et du salut des âmes.

Ne faut-il pas convenir que cette sainte affection qu'avait saint Jean pour le salut de ce roi, fût puissante, puisqu'elle lui fait quitter ce qu'il n'avait point quitté pour la dévotion qu'il portait à Jésus, qui néanmoins était si grande, qu'elle l'avait fait tressaillir dès le ventre de sa mère. D'un autre côté, quel courage pour parler ainsi à un roi, qui était assez puissant, pour oser entreprendre un tel crime, et vivre avec la femme de son frère, sans que ce frère ni pas un de son royaume lui en osât parler? De plus, il savait bien qu'il n'y gagnerait rien, qu'il y perdrait la tête et la vie; il savait bien la rage qu'avait la malheureuse Hérodias contre lui, que tôt ou tard il en porterait la peine. N'eût-il pas eu plus de contentement de suivre son bon maître Jésus, d'assister à ses prédications et à ses miracles, ou tout au plus, d'attendre ses ordres dans son désert, sans se jeter lui-même dans une prison, et dans des périls évidents de mort?... N'importe, puisque Dieu lui a donné particulièrement cette âme à gouverner et à sauver; l'affection qu'il en ressent est plus forte et puissante que toutes ces considérations, et elle ne le quittera point qu'il n'ait fait mourir le péché, ou qu'il ne meure en combattant contre ce monstre, pour la justice et la vertu. Oh! quel honneur pour saint Jean, de mourir pour la défense de la chasteté! Mais quel honneur pour la chasteté, d'avoir eu un tel protecteur! Une si noble vertu ne pouvait être mieux soutenue, que par le premier homme du monde; et un si grand homme ne pouvait mourir pour une meilleure cause.

DEUXIÈME POINT.

PUISSANCE DE L'AFFECTION AU MAL DANS LA PERSONNE D'HÉRODE.

Voyez, d'un autre côté, ce que peut une mauvaise affection; voilà une comédienne qui danse devant Hérode, qui lui agrée tellement, qu'elle l'oblige de lui offrir par serment tout ce qu'elle demandera, quand ce serait la moitié de son royaume.

Inspirée de sa mère Hérodias, elle demande la tête de saint Jean. Le roi ressent de l'horreur pour ce crime; néanmoins il la lui accorde; on tranche la tête du saint dans la prison, on lui apporte cette tête dans un plat, il en fait présent à la fille, et la fille à la mère[1]. N'est-ce pas là un spectacle qui fait voir qu'une mauvaise affection est aussi puissante pour le mal, qu'une bonne l'est pour le bien, puisqu'il y avait tant de raisons pour s'opposer à cette cruauté, et qu'il n'y a rien eu que la puissance de l'affection, qui ait résisté à toutes ces raisons, et qui l'ait emporté?

Considérez premièrement, quelle indiscrétion de faire une telle promesse, pour un sujet si peu considérable! Et puis, quelle témérité de l'assurer, et de s'y obliger par un serment exprès! Quelle impiété, qu'entendant la demande de la tête de ce grand homme, qu'il respectait comme un saint, et qu'il ne laissait pas d'écouter et d'approuver en la plus grande partie de ses avis, il accorde cette demande contre sa conscience, contre son honneur, contre toute équité! Et que dira-t-on dans le royaume? Comment se pourra-t-il jamais laver de cette tache? Quoi! c'est pour récompenser une danseuse, qu'on donne la tête du plus grand homme du monde!... Un cœur tant soit peu généreux pourrait-il s'être laissé aller à cette lâcheté, si l'affection ne l'avait dépravé et abruti? Mon Dieu, que le Sage faisait une belle prière : « Ne permettez pas, s'il vous plaît, que je sois abandonné à une affection, qui me porte au mal[2]. »

[1] Et cum dies opportunus accidisset, Herodes natalis sui cœnam fecit Principibus, et Tribunis et Primis Galilææ. Cumque introisset filia ipsius Herodiadis, et saltasset, et placuisset Herodi, simulque recumbentibus, rex ait puellæ : Pete a me quod vis, et dabo tibi, et juravit illi quia quidquid petieris dabo tibi, licet dimidium regni mei.

Quæ cum exisset, dixit matri suæ. Quid petam? At illa dixit : Caput Joannis Baptistæ. Cumque introisset statim cum festinatione ad regem petivit dicens : Volo ut protinus des mihi in disco caput Joannis Baptistæ. Et contristatus est rex, propter jusjurandum, et propter simul discumbentes noluit eam contristare, sed misso spiculatore, etc. *S. Marc.* VI.

[2] Animæ irreverenti et infrunitæ ne tradas me. *Eccli.* XXIII.

TROISIÈME POINT.

IL FAUT APPRENDRE A NE S'AFFECTIONER QU'AU BIEN.

La conclusion que nous devons tirer de ces deux considérations, c'est que puisque l'affection est si puissante, de quelque côté qu'elle se tourne, soit au bien, soit au mal, qu'elle fait entreprendre tout ce qu'elle veut ; nous nous gardions des mauvaises affections, dont nous ne pourrions qu'attendre du malheur ; et nous en prenions de bonnes, qui nous peuvent grandement servir pour de saintes entreprises. Assurément, comme il n'y a que l'affection que nous avons trop grande, pour les choses de ce monde, qui nous fasse exécuter ce que nous n'oserions pas entreprendre ; aussi n'y a-t-il que le défaut d'affection pour les choses spirituelles, qui nous fasse laisser ce que nous ne laisserions pas, si nous y avions un peu plus de bon cœur[1].

Mais prenez garde, que comme la mauvaise affection ne s'attache pas directement au péché qu'on ne saurait aimer, mais à la chose qui fait le péché ; aussi le défaut d'affection n'est pas tant contre la vertu et la dévotion qu'on ne veut pas haïr, que contre les exercices et les sujets de vertu, qui nous semblent fâcheux ; il faut pourtant les aimer autant que la vertu même, puisque la vertu ne subsiste en réalité, que par ces exercices[2]. Remarquez aussi, que la première faute que fit Hérode contre saint Jean, ce fut de l'emprisonner : d'où après il se laissa plus facilement aller à le faire mourir ; car c'est ainsi, qu'ayant pris la liberté de faire un moindre mal, nous avons plus de pente pour tomber dans un plus grand.

Enfin, voyez la différence qu'il y a devant Dieu, de saint Jean et d'Hérode. C'est leur affection qui met cette différence ; car le reste de la vie se règle selon le mouvement du cœur et de son affection, comme par son premier mobile : leur vie était ce qu'était l'affection de leur cœur ; et vous aurez autant de rap-

[1] Abivimus unusquisque in sensum cordis nostri. *Bar.* I.

[2] Tene, disciplinam, ne dimittas eam, quia ipsa est vita tua. *Prov.* IV.

port avec l'un ou l'autre de ces deux hommes ; que vous aurez de bonnes ou de mauvaises affections. Mais comme il n'est pas nécessaire, pour que votre vie soit bonne, que vos affections soient aussi relevées et aussi excellentes que celles d'un saint Jean ; ainsi ne faut-il pas que pour être jugé mauvais, vous en veniez jusqu'aux excès d'Hérode. Vous savez assez qu'il y a d'autres affections mauvaises, qui ne sont que trop capables de vous dérégler. Quand vous n'auriez que cette persuasion, que l'on est assez bon, pourvu qu'on ne soit pas des plus méchants : vous seriez un de ces libertins, qui disent à Dieu : Retirez-vous de nous, nous n'en voulons pas savoir davantage de peur de devenir meilleurs[1]. Eh bien, ne serait-ce pas là être assez méchant? C'est le malheureux état de tous ceux qui ne veulent pas être aussi bons, que Dieu leur en offre la grâce ! O mon Dieu ! donnez-moi cette première grâce, de ne jamais mépriser ou refuser les autres.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Puissance de l'affection au bien, remarquable en saint Jean.

Saint Jean quitte son désert, après y être demeuré trente ans sans en sortir, pas même pour aller voir Notre-Seigneur, et s'en va promptement en la cour d'Hérode pour lui parler. Il faut bien dire qu'il y a sujet. Il lui parle : le roi s'en fâche ; il ne laisse pas de lui parler encore, le roi s'en irrite davantage, et le met en prison, où il mourra plutôt, que de vivre sans parler pour la défense de la chasteté, qu'il voit trop offensée, et qu'il aime trop, pour ne pas la défendre. O que l'honneur de cette vertu fut dignement soutenu par la mort d'un si grand homme ! et que la mort d'un tel homme fut honorée par un si bon sujet !

DEUXIÈME POINT.

Puissance de l'affection au mal dans la personne d'Hérode.

Mais comment Hérode put-il se laisser aller à condamner à mort un si grand homme? Car il savait bien que c'était un saint, il le respectait

[1] Qui dixerunt Deo : Recede à nobis, scientiam viarum tuarum nolumus. *Job.* XXI.

en cette qualité, il n'ignorait pas en quelle estime le peuple le tenait; que c'était-être non-seulement adultère, incestueux, mais cruel et impie, que de consentir à ce crime, qui criait vengeance au ciel et à la terre ; qu'au reste ce n'était qu'une petite danseuse qui avait fait une telle demande, et qu'il pouvait la renvoyer d'une seule parole. Et néanmoins, ô prodige de cruauté! Il commande en plein banquet, qu'on aille décapiter le saint, et qu'on apporte aussitôt sa tête dans un plat pour satisfaire à son affection! O maudite affection, que tu es puissante à faire du mal, quand on te laisse faire, et quand il n'y a ni raison ni conscience qui te retienne.

TROISIÈME POINT.

Il faut apprendre à ne s'affectionner qu'au bien.

C'est pourquoi il y faut bien prendre garde, et si on ne peut pas vivre sans quelques affections, qu'on n'en prenne que de bonnes. Mais ce n'est pas assez d'aimer en général la vertu, il faut venir aux cas particuliers où la vertu s'exerce. Comme ce n'est rien dire, quand on dit qu'on hait le péché, et que néanmoins on n'en fuit pas l'occasion. Il faut éviter même les plus petites occasions, de peur de tomber dans de plus grandes : car si Hérode n'eut pas mis saint Jean en prison, peut-être qu'il ne l'eut pas fait décapiter. Oh! qu'elle différence de ces deux hommes! Mon âme, auquel des deux voudrais-tu ressembler? Cela dépend de tes affections, car selon quelles seront plus ou moins bonnes, tu auras du rapport à l'un ou à l'autre; quoiqu'elles ne soient pas si bonnes ou si mauvaises qu'elles étaient en saint Jean ou en Hérode. C'est être assez méchant que de ne vouloir pas être aussi bon que Dieu veut que nous le soyons. C'est lui dire qu'il se retire de nous, quand nous ne faisons pas semblant de le voir ou de l'entendre, lorsqu'il nous parle. O mon Dieu! approchez-vous plutôt et ne nous laissez jamais dans nos affections naturelles sans les régler et les conduire par vos grâces.

HUITIÈME JOUR DE SEPTEMBRE.

NATIVITÉ DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

Voilà celle que Dieu a préparée pour être l'épouse du Saint-Esprit, et la mère de son fils [1].

Le Sujet emprunte ces paroles qui furent dites de Rebecca, pour nous faire considérer dans la sainte Vierge ce qu'elle doit être un jour, afin de mieux reconnaître ce qu'elle est, dès le premier jour de sa naissance. Dieu l'ayant destinée à être la mère de son Fils, nous devons croire non-seulement qu'il dut la préparer à cette éminente dignité en lui communiquant les grâces nécessaires, mais encore que c'est à sa Nativité qu'il les lui a communiquées abondamment, ce moment étant une des plus notables parties de la vie qu'elle devait mener sur la terre. Nous apprenons de là, que c'est aussi l'ordre de la Providence de Dieu de préparer ainsi nos âmes par les premières grâces, pour les rendre capables de plus grandes, qu'il a dessein de leur communiquer, si nous nous en rendons dignes, à l'exemple de la sainte Vierge.

La Fin est, qu'ayant appris les grandeurs de la Nativité de Notre Dame, par la considération de celles que mérite la dignité de mère du Fils de Dieu, et comment les unes ont servi de préparation aux autres; nous sachions aussi que les grâces et les avantages que Dieu nous accorde, nous sont donnés pour nous préparer, et nous mettre en état de correspondre aux desseins qu'il a de notre perfection.

La Forme est en ces trois points :

1° La dignité de mère de Dieu nous fait connaître les grâces, que la sainte Vierge a reçues au jour de sa Nativité.

2° Ces grâces lui ont aussi servi de préparation, pour arriver à cette dignité.

[1] Ipsa est mulier quam præparavit? Dominus filio domini mei. *Genes.* XXIV.

3° C'est ainsi que nous devons nous servir des grâces que Dieu nous donne.

PREMIER POINT.

LA DIGNITÉ DE MÈRE DE DIEU NOUS FAIT CONNAITRE LES GRACES, QUE LA SAINTE VIERGE A REÇUES AU JOUR DE SA NATIVITÉ.

Ce n'est pas sans mystère que l'Ecriture sainte ne nous dit rien de particulier, touchant la naissance de la sainte Vierge, et que dans la description qu'elle fait de sa généalogie, elle se contente de nous déclarer qu'elle était l'épouse de Joseph, et que c'est d'elle que Jésus-Christ est né [1]. Elle veut nous faire entendre par ces quelques mots qui renferment beaucoup de choses, que pour connaître les grandeurs de sa Nativité, il ne faut que savoir qu'elle a été prédestinée pour être mère de Dieu, car c'est de là qu'il en faut prendre connaissance; mais aussi la connaissance que nous y puisons, nous oblige à reconnaître des grâces et des grandeurs si éminentes, que nous ne pourrions jamais les croire, si nous ne connaissions auparavant la grandeur de la dignité de mère de Dieu. Vous pouvez donc vous arrêter quelque temps à considérer, que la grandeur de cette dignité, est le fondement de toutes les autres grandeurs, et combien elle surpasse tout ce que nous pouvons dire et imaginer, afin de mieux connaître les autres grâces qui en sont la conséquence. Néanmoins, parce que ce sont des vérités indubitables, qu'il faut plutôt croire et présupposer que prouver, passez à la considération des grâces, qui doivent accompagner la naissance de celle, que Dieu a préparée pour être la mère de son fils. Et pour y procéder plus solidement et plus assurément.

Représentez-vous que le dessein de Dieu n'a pas été seulement de faire cette petite fille qui naît aujourd'hui, la mère de son Fils, mais sa très-digne mère, c'est-à-dire, une mère qui en

[1] Jacob genuit Joseph virum Mariæ, de qua natus est Jesus, qui vocatur Christus S. *Matth.* I.

fût digne, une mère qui fût aussi parfaite et accomplie, que le mérite la dignité de mère de Dieu ; dignité qui est si haute et si relevée, que Dieu ne peut pas faire une mère plus grande, ni élever à une plus haute dignité, une pure créature [1], si ce n'est par l'union hypostatique, la créature étant unie personnellement au créateur. La sagesse divine ayant donc résolu de faire de cette fille une mère aussi digne, que le mérite la dignité de mère de Dieu, vous pouvez penser si cette divine sagesse ne savait pas ce qu'il fallait pour la rendre digne autant que le demande cette souveraine dignité, qui est en quelque sorte infinie, comme dit saint Thomas [2], et si elle ne pouvait pas tout ce qu'elle savait être à propos de faire. Qu'en dites-vous?... Si donc aujourd'hui elle a fait naître cette fille pour être la digne mère de Dieu, ne faut-il pas avouer qu'elle l'a fait naître avec les grâces et les avantages, que mérite cette dignité incomparable.

Bien que Dieu ait fait de grands hommes et de grands saints, de personnes qui n'ont eu qu'une naissance ordinaire, toutefois comme il n'y a eu aucun saint qui ait pu arriver au mérite de la mère de Dieu, nous ne devons pas nous arrêter, en parlant d'elle, à ce qui se passe d'ordinaire dans les autres saints ; car ici tout est extraordinaire et au-dessus des lois et des règles communes.

C'est une chose nouvelle et toute particulière, dit un prophète, que Dieu doit créer sur la terre, quand il fera qu'une femme sera enceinte d'un enfant qui sera homme dès qu'il sera enfant [3] ; aussi devons-nous penser qu'il a tellement préparé et disposé cette femme, qui doit être la mère de cet homme, que cette préparation a dû être toute particulière et pleine de miracles.

Si cependant on veut tirer quelque argument de ce qui s'est

[1] S. Bonavent.

[2] 1 p. q. xxv, a. 6, ad. 4.

[3] Creavit Dominus novum super terram, fœmina circomdabit virum. *Jerem.* xxxi.

passé dans les autres saints, pour juger de ce qui a pu se faire dans la Nativité de la mère de Dieu, la conclusion nous sera avantageuse, car nous avons beaucoup de saints qui ont été honorés dans leur naissance, par des signes et des faveurs particulières [1]. Quand il n'y aurait que saint Jean, dont l'Ecriture nous dit [2], que dès les premiers jours de sa naissance, on y remarquait tant de merveilles qu'on voyait bien qu'il devait être un grand homme ; c'est assez pour conclure, qu'autant la mère de Jésus est plus que son précurseur et son serviteur, autant sa Nativité a dû être environnée de plus grandes merveilles. Etes-vous encore sans esprit et sans intelligence, pourrait nous dire, Notre-Seigneur, comme il le dit à ses Apôtres [3], pour ne pas comprendre ce que porte ce titre si noble et si élevé de mère de Dieu?

C'est donc par la considération de ce haut titre d'honneur, que nous pouvons juger des excellences et des prérogatives, qui ont rendu cette nativité célèbre entre les autres ; de sorte que, comme l'on dit après saint Anselme pour prouver son Immaculée Conception : Qu'il était convenable que la sainte Vierge, qui devait être Mère de Dieu, fût ornée d'une telle pureté qu'on ne pût en imaginer une plus grande [4] ; de même, doit-on assurer de sa Nativité qu'elle a dû être accompagnée de tant de faveurs du ciel, que les anges, ne pussent concevoir des faveurs plus distinguées, et mieux proportionnées à la qualité de celle qui naissait [5]. N'est-ce pas ce qui nous est signifié par le ravissement qui leur fait dire en ce saint jour, ce que l'Epoux avait prédit longtemps auparavant dans ses Cantiques. *Quelle est*

[1] Ne miretur quisquam si mater Dei ante debitam ætatem habuerit usum liberi arbitrii, et fulserit tanto lumine rationis, cum et plerique alii sancti in pueritia eorum ante debitam ætatem habuerunt virtutem, gratiam et lumen. *S. Bernardin. de festiv. B.V. c.* II.

[2] Et posuerunt omnes qui audierunt in corde suo, dicentes : Quis putas puer iste erit ? Et enim manus Domini erat cum illo. *S. Luc.* I.

[3] Adhuc et vos sine intellectu estis. *S. Matth.* XV.

[4] S. Anselmus *de conceptu Virginis,* cap. XXXVIII.

[5] Rationabiliter creditur B. V. Mariam quæ genuit Unigenitum a Patre ple-

celle-ci qui paraît aujourd'hui comme une aurore brillante, belle comme la lune, choisie comme le Soleil, terrible comme une armée rangée en bataille[1] *?..*

Voyez vous comme ils n'en parlent qu'avec admiration? Ce qui est une marque évidente que les grandeurs qu'ils admirent surpassent leurs idées. Que pourrons nous comprendre de ces merveilles, nous qui sommes plus éloignés de la capacité de ces bienheureux esprits, que le ciel n'est distant de la terre ?... Sans doute, nous ne sommes pas capables de nous représenter les miracles de nature et de grâce, que la Trinité a pris plaisir d'opérer dans le corps et dans l'âme de celle, que le Père regardait comme sa fille bien-aimée, le Fils comme sa très honorée mère, et le Saint-Esprit comme sa chère épouse. Ne laissons pas néanmoins d'admirer avec les anges ce que nous ne pouvons pas comprendre , et considérons attentivement quatre sortes de priviléges et de miracles qui nous sont représentés dans ces quatre symboles, dont-ils se servent. [2].

Le premier symbole est celui de l'aurore. De même que l'aurore naît du soleil, et le fait naître en quelque sorte, puisque le soleil ne se lève jamais sur notre horizon, qu'après que l'aurore y a paru ; de même la sainte Vierge étant une pure créature ne peut venir au monde que par la puissance du Créateur ; mais aussi le Créateur en se faisant son Fils, prend naissance d'elle, comme elle naît de lui. Oh! quel privilège! Que la fille soit la mère, que l'effet soit la cause, et que la créature produise son Créateur !... Mais ce qui appartient de plus près à la Nativité de la sainte Vierge, c'est qu'elle naît comme une aurore, venant au monde avec l'usage et la liberté de la raison qui fut à la vérité une grande et éclatante lumière, si on la considère en elle-même, mais qui n'était, si on la compare aux lumières

num gratiæ et veritatis, majora omnibus gratiæ privilegia accepisse, atque fuisse in utero sanctificatam. S. Th. III, p. q. XXVII, a. 1.

[1] Quæ est ista quæ progreditur quasi aurora consurgens, pulchra ut luna, electa ut sol, terribilis ut castrorum acies ordinata ? *Cant.* VI.

[2] D. Bernardus de his quatuor symbolis fusè, in deprecatione ad Virginem Mariam post sermones *de Assumptione.*

surnaturelles dont son entendement fut éclairé, qu'une lumière d'aurore, et comme le point du jour qui devait toujours croître avec l'âge. Ce n'est pas un article de foi qu'elle soit née avec l'usage de la raison, mais c'est une opinion très-probable et un sentiment de piété, qui est si légitime et si bien fondé sur la raison et sur l'autorité des saints Pères et des Docteurs [1], qu'il ne faut qu'un peu considérer ce qu'ils en disent pour y acquiescer.

On ne saurait douter que Dieu n'ait pu lui accorder cette faveur, pourquoi doutera-t-on qu'il l'ait voulu, puisqu'il a créé les anges et nos premiers parents, avec cette liberté actuelle de pouvoir mériter s'ils le voulaient. Ne semble-t-il pas raisonnable qu'il accorde pour le moins autant à la mère de son Fils qu'à quelques autres créatures, selon que sa condition humaine et mortelle le permettait [2]? Quel honneur et quel bonheur pour cette fille de pouvoir connaître et aimer son Dieu aussitôt qu'elle est née? Est-il croyable que Dieu ne lui ait pas accordé cette faveur?... Quelle perte et quel dommage d'attendre six ou sept ans que l'intelligence s'ouvre, et qu'elle puisse discerner le bien d'avec le mal, sans pouvoir pendant ce temps rien mériter? Peut-on penser que Dieu l'ait privée si longtemps d'un si grand bien? S'il avait dessein de la préparer pour être la digne Mère de son Fils, n'était-ce pas en ne perdant aucun moment de sa vie, sans mériter et sans croître en grâces, qu'elle se disposait mieux à cette dignité, plutôt qu'en passant tant d'années sans rien faire!... Si saint Jean, à connu son Seigneur et son Sauveur dès le ventre de sa mère [3], pourquoi n'aura-t-elle pas pu le connaître dans le même temps, et entrer dans le monde avec cette connaissance, qui était si honorable

[1] S. Bernardin, et alii infra.

[2] Quod vel paucis mortalium constat fuisse collatum, fas certe non est suspicari, tantæ Virgini esse negatum, per quam omnis mortalitas emersit ad vitam. S. Bern. ep. CLXXIV.

[3] Habebat intelligendi sensum, qui exultandi habebat affectum. Amb. 1, *in S. Luc.*

Nec enim ullam sensit infantiæ ætatem, qui supra naturam, supra ætatem in utero situs matris, a mensura cœpit ætatis plenitudinis Christi. Idem.

pour Dieu, si profitable pour elle, si conforme à la dignité de mère de Dieu, et si propre au dessein que Dieu avait de la rendre sa digne mère?

N'est-ce pas pour cela qu'elle est nommée Marie, c'est-à-dire excellente, souveraine, illuminée et illuminante? Et comment remplirait-elle parfaitement la signification de ces beaux noms, si elle n'usait de ces lumières aussitôt qu'elle en peut être capable; et si elle ne pouvait en être capable aussitôt qu'elle est née, comment a-t-elle été capable de naître en grâce?

Après donc que vous aurez reconnu et révéré ce premier miracle de la naissance de la Sainte-Vierge, passez à la considération du second qui est exprimé par ces paroles : *Belle comme la lune*. La beauté de son corps était parfaitement accomplie, puisque c'était un corps formé plutôt par la grâce que par la nature, et que ce corps devait fournir la matière et la substance de celui du Fils de Dieu. Mais la beauté de son âme était encore plus ravissante aux yeux de Dieu, qui avoue qu'il en est comme passionné[1]. C'était de l'abondance de cette grâce qui sanctifie l'âme que provenait cette beauté; car l'âme est aussi belle et agréable à Dieu qu'elle a de grâce sanctifiante; or, l'âme de la Vierge en fut ornée dès le premier jour de sa vie avec une telle abondance, qu'elle surpasse celle de tous les saints ensemble. C'est pourquoi on lui applique ce verset du Psalmiste : *Ses fondements sont jetés sur les saintes montagnes*[2]; c'est-à-dire que dès le premier moment de sa vie, elle s'est trouvée dans une sainteté plus éminente que celle de tous les saints. Et la raison en est évidente, puisqu'à proportion que quelqu'un est appelé à une plus haute dignité dans le service de Dieu, Dieu a coutume de lui communiquer plus de grâce et de sainteté, pour en être plus dignement servi. Or, la dignité

[1] *Cant.* IV.

[2] Fundamenta ejus in montibus sanctis : diligit Dominus portas Sion super omnia tabernacula Jacob. Gloriosa dicta sunt de te : civitas Dei. *Psalm.* LXXXVI.

de mère de Dieu étant incomparablement plus relevée que celle de tous les saints, la grâce aussi qui lui a été donnée a été plus abondante[1], et ensuite, la beauté intérieure de son âme plus excellente. O Belle comme la lune! j'ose dire que vous la surpassez en beauté, car au lieu de décroître comme cet astre, vous irez toujours croissant et avançant en grâce, et en beauté tant que vous vivrez.

La troisième merveille qui est comprise dans ces mots : *Choisie comme le soleil*, nous fait considérer que, comme elle a été choisie entre toutes les créatures pour être la mère du Créateur, faveur particulière et incomparable; de même a-t-elle reçu avec la grâce sanctifiante, tant de lumières surnaturelles dans son entendement, pour connaître Dieu plus parfaitement, et tant d'ardeurs dans sa volonté, pour l'aimer avec plus de ferveur, qu'on ne peut mieux les exprimer qu'en disant qu'elle était comme un soleil[2].

Enfin, le quatrième et dernier miracle qui en comprend beaucoup d'autres, c'est que comme il n'y a rien de plus régulier ni de plus terrible pour les ennemis qu'une armée bien rangée; de même n'y a-t-il jamais eu enfant qui soit né comme Marie, avec une telle régularité d'humeurs et de tempérament, avec des inclinations qui fussent aussi soumises à la raison et à la grâce, comme les siennes y étaient parfaitement subordonnées. De sorte que, dès ce premier jour jusqu'au dernier de sa vie, il n'y eut jamais aucun mouvement déréglé dans son cœur, aucune parole ni pensée inutile, aucun regard des yeux ni aucun geste du corps, qui ne fût selon la bienséance et la perfection de la vertu. Aussi ne fut-elle atteinte par aucun péché si léger qu'il pût être, n'ayant aucun ennemi intérieur qui la portât au mal, ni aucun ennemi extérieur qui pût la solliciter à le vouloir. Quand même tous les démons auraient réuni leurs efforts, ils redoutaient tellement cette sainte âme qui était

[1] Congregationes aquarum vocavit Deus maria, locus autem omnium gratiarum vocatur Maria. Albert. Mag super Missus est.

[2] Mulier amicta Sole. *Apoc.* XII.

comme une armée rangée dans l'ordre de toutes les vertus, qu'ils n'osaient en approcher, ou qu'ils s'en retiraient aussitôt à leur confusion[1].

Voilà une partie des merveilles qui devaient accompagner, la naissance de celle qui devait être la mère de Dieu. Ne séparez jamais cette dignité de mère, d'avec cette naissance de Marie. Car à ne la regarder que comme fille de Joachim et d'Anne, peut-être qu'il semblerait qu'on excède dans ses louanges; mais si on la considère comme Mère de Dieu, il y a plus sujet de craindre le défaut de l'excès. Et comme on vous a déjà dit qu'on ne vous obligeait pas sous peine d'infidélité, à croire que la Sainte-Vierge soit née avec l'usage de la raison, on vous répète aussi que vous pouvez le croire sans aucun doute, ou danger de témérité; car s'il y a quelques personnes capables qui refusent de le croire, il y en a d'autres aussi savantes qui le soutiennent solidement[2], et vous pouvez avec autant de sureté les suivre, qu'il est permis aux autres de n'en rien croire. Si l'Eglise m'apprend qu'elle est très-digne de toute sorte de louanges[3], et que cette louange n'est point indigne d'elle, je serai bien plus aise de me joindre à ceux qui lui rendent l'honneur ou la louange, qui peut lui être raisonnablement donnée, qu'à ceux qui lui refusent ce qu'on peut lui donner.

Mon âme, saluons ce miracle de grâce, réjouissons-nous avec elle, admirons ses grandeurs, reconnaissons l'empire qu'elle a sur nous; offrons-nous à son service, et disons-lui avec vérité, que si nous pouvions lui donner plus de louanges qu'on ne lui en a jamais donné, nous le ferions de bon cœur; mais puisque nous ne le pouvons pas, soyons du moins dans cette résolution de ne rien retrancher de l'honneur et des louanges que les Saints lui ont données.

[1] Cæteris sanctis præcipitur, ut in mortali eorum corpore peccatum non regnet; soli Virgini singulariter datur, ut mortale corpus ejus, peccatum non inhabitet. Richard Vict. lib. de Emman.

[2] S. Bernadinus et alii apud Suarez in III, p. q. XXVII, art. 5, sect. VII.

[3] Omni laude dignissima.

DEUXIÈME POINT.

CES GRACES LUI ONT SERVI DE PRÉPARATION POUR ARRIVER A LA DIGNITÉ DE MÈRE DIEU.

C'est un grand ouvrage que nous entreprenons, disait David, en parlant du dessein qu'il avait de bâtir un temple à Dieu; car ce n'est pas à un homme, mais à un Dieu que nous préparons une demeure[1]. C'est ce que nous pouvons aussi véritablement dire de la Sainte-Vierge, qu'il est vrai qu'elle devait être la maison et le temple de Dieu; c'est donc un grand ouvrage de la préparer pour un si haut dessein. Et comme tous ces préparatifs devaient se faire par le moyen des grâces et des dons spirituels, c'est pour cela qu'elle fut prévenue de tant de bénédictions du ciel dans sa nativité[2]. C'est aussi pour cette raison que ces grâces qu'elle reçut ne furent point oiseuses et inutiles; mais elles allaient toujours croissant autant qu'elle avait de capacité pour les faire croître à tous moments, afin qu'elle méritât d'autant plus qu'elle aurait plus de grâces, afin aussi que son mérite et ses grâces la rendissent plus digne mère de Dieu, et afin qu'elle eût l'honneur non-seulement d'avoir été choisie pour cette dignité, mais encore d'y avoir contribué, de l'avoir méritée, et de s'en être rendue digne par son mérite[3].

Oh quelle grandeur pour cette petite fille d'être née aujourd'hui, pour être un jour la mère de son Dieu! mais que cette grandeur est plus sublime quand on dit qu'aussitôt qu'elle est née, elle travaille à s'en rendre plus digne et plus capable!... C'est beaucoup d'honneur qu'elle soit née avec les grâces dont elle est prévenue, mais c'est un plus grand honneur, qu'elle se

[1] Opus namque grande est, neque enim homini præparatur habitatio, sed Deo. Ego autem totis viribus meis præparavi impensas domûs Dei mei. I *Par.* XIX.

[2] Sanctificavit tabernaculum suum Altissimus. *Psalm.* XLV.

[3] Veluti oliva fructifera omnis virtutis habitaculum facta est, cum ab omni sæculari vita et carnali concupiscentia procul mentem abstraxisset, et sic virgineum animum simul et corpus conservasset, ut decebat eam quæ in sinu Deum susceptura erat. *S. Damasc. de fide orth.* l. IV, c. XV.

serve de ces grâces pour se rendre digne d'être mère de Dieu. Considérez et admirez le soin qu'elle prenait pour travailler avec la grâce, et pour se préparer à cette dignité.

Premièrement, aussitôt qu'elle a l'usage de la raison, soit dès aujourd'hui, soit plus tard, c'est assez que ce soit au moment qu'elle en a été capable, elle connait et adore son Dieu ; elle s'offre à accomplir ses desseins, se soumet à ses ordres, et s'unit tellement à son amour, que jamais elle ne s'en sépara. Non-seulement jamais elle ne le perdit, mais de plus elle l'accrut à tous moments, et elle s'avança toujours tellement de degré en degré, qu'encore qu'elle fût à sa naissance comme un soleil de lumière et de grâces, comparée à tous les autres saints, néanmoins, comme nous l'avons dit, elle n'est que comme une aurore, eu égard à elle-même, et à ce qu'elle deviendra par l'accroissement de ses lumières et des autres grâces.

Secondement, elle ne s'avançait pas seulement en multipliant ses actes de vertu ou en s'élevant à un plus haut degré, mais encore en rendant ses actes plus parfaits; de sorte qu'elle méritait autant qu'elle était capable de mériter ; et non-seulement elle s'efforçait de ne perdre aucun moment sans faire de nouveaux progrès, mais comme elle n'était point empêchée par ses inclinations, qui toutes étaient soumises à la raison et à la grâce, elle s'avançait autant dans l'entière perfection de chaque acte de vertu, qu'elle en produisait d'actes. Oh quel avancement !...

Enfin, ce qui apportait la dernière perfection à tout le reste, c'est qu'elle ne travaillait à croître et à se perfectionner en grâces qu'en vue du dessein que Dieu avait sur elle, soit qu'elle le connût en particulier, soit qu'elle ne connût qu'en général que Dieu avait quelque grand dessein sur sa perfection, puisqu'elle se voyait prévenue de tant de grâces. Elle s'y portait de toute l'étendue de ses forces, afin que ce dessein fût entièrement accompli, et que Dieu en reçût la gloire et le contentement qu'il en voulait.

O Sainte-Vierge, que votre naissance est illustre par le reste de votre vie, que vous avez dignement passée; mais que toute votre vie est obligée à votre naissance, pour avoir eu un corps si accompli et une âme si parfaite, afin de mener une vie qui fût si admirable. Mon âme, admirons tellement ces merveilles que nous y apprenions aussi, que nous ne sommes nés que pour accomplir les desseins de Dieu sur nous; que nous avons reçu des grâces pour cet effet, et qu'il nous faut travailler avec elles.

TROISIÈME POINT.

C'EST AINSI QUE NOUS DEVONS NOUS SERVIR DES GRACES POUR ACCOMPLIR LES DESSEINS DE DIEU.

Nous devons tellement nous affectionner au service, à l'amour et au respect des grandeurs de la Sainte-Vierge, que nous devons aussi penser à l'imiter. En effet, nous ne la servirons jamais mieux qu'en suivant ses exemples, et nous ne pouvons lui faire aucune prière qui lui soit plus agréable, que de lui présenter le désir que nous avons de nous rendre fidèles aux grâces que Dieu nous donne, pour accomplir les desseins qu'il a sur nous[1]. C'est bien de demander des grâces à la mère de grâce; mais comme nous manquons moins de grâces, que de fidélité à les bien employer, il est mieux de la prier de nous obtenir cette fidélité. Et pour apprendre à former cette prière, considérons ces trois vérités. L'une, que Dieu a un dessein particulier sur nous dans notre vocation, comme il en avait un dans la naissance de la Sainte-Vierge. L'autre, qu'il nous donne des grâces et des moyens pour arriver à ce dessein, comme nous avons vu que la Sainte-Vierge en avait reçu à cet effet. Et la troisième, que nous devons y coopérer ainsi qu'elle l'a fait, puisque c'est l'ordre de la providence de Dieu, d'exiger de ses créatures qu'elles travaillent avec ses grâces[2], et que si nous y manquons, nous allons contre ses desseins. Quelque bien que nous

[1] Ut impetres ejus orationis suffragium, non deseras conversationis exemplum. S. Bern.

[2] Certando secundum operationem ejus. *Colloss* I.

semblions faire d'autre part, ce n'est pas un vrai bien, puisqu'il n'est pas conforme au dessein et à la volonté de Dieu, et que ce n'est que dans cette conformité que consiste le bien véritable.

Entendez-vous bien ces vérités? mais comment vous y conformez-vous?... Que de temps mal employé! que de grâces perdues! Ah que votre vie ressemble peu à celle de la Sainte Vierge! et que vous avez sujet de vous confondre de ce défaut de ressemblance!... On ne vous reproche pas les premières années de votre enfance; mais depuis que vous avez la raison, comment vous en êtes-vous servi? depuis que vous avez plus de lumières et de grâces, comment les avez-vous employées?... Si la Vierge s'est élevée à un si haut degré de perfection, c'est qu'elle a commencé de bonne heure[1]; et vous qui avez tant tardé, comment pourrez-vous arriver où vous êtes appelé, puisque pour y aller il ne fallait pas moins que toute votre vie?... Ne vous excusez point sur la différence de ses grâces et des vôtres, car on vous demande seulement de suivre celles qui vous ont été données, comme elle a correspondu à celles qu'elle a reçues. Voyez ce que Dieu demande de vous, afin qu'il vous donne ce qu'il a projeté; et souvenez-vous que s'il a fallu que la Sainte Vierge ait travaillé avec les premières grâces, pour mériter les secondes, vous ne devez pas vous exempter de ce travail[2]; car si vous n'avez rien à lui présenter aujourd'hui, vous n'avez rien non plus à lui demander et à attendre de sa bonté. Or le plus beau présent que vous sauriez lui faire, c'est de lui offrir cette bonne volonté de vivre conformément à votre vocation, et aux grâces que vous recevez tous les jours, et de vous donner tout à lui, comme il est tout à vous; c'est la plus belle prière que vous puissiez lui faire, comme on vous l'a dit, de lui demander cette fidélité.

Faites-en la demande selon que la dévotion vous le suggérera, et témoignez-lui que vous voulez faire attention aujour-

[1] Surge, propera, amica mea et veni. *Cant.* II.
[2] Ego dilecto meo, et ad me conversio ejus. *Cant.* VII.

d'hui pour son honneur et son respect, à tous les bons mouvements qui vous viendront de faire quelque bien, ou d'empêcher quelque mal, soit en vous, soit dans les autres.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

La dignité de mère de Dieu nous fait connaître les grâces que la sainte Vierge a reçues dans sa Nativité.

Pour rendre vos devoirs à celle qui naît aujourd'hui, il faut connaître ses grandeurs; pour les connaître, il ne faut que savoir qu'elle est celle que Dieu a préparée pour être la mère de son fils; et c'est dans sa Nativité, qui est une des plus nobles parties de sa vie, qu'il l'a préparée à ce grand dessein. Dieu la prépare par l'effusion de ses grâces,et sa grandeur consiste en ce qu'elle est née avec autant de grâces,qu'il était convenable qu'en reçut celle,que Dieu préparait pour être la digne mère de son Fils Oh quelle dignité! Oh qu'il fallait de dons naturels et surnaturels pour être capable d'arriver à cette dignité!... Aucun esprit humain n'est capable de comprendre jusqu'où s'élevait cet excès de grâces, sinon celui de la sainte Vierge, qui voyant les merveilles que Dieu lui avait faites, l'en louait et l'en aimait, et commençait ainsi à se disposer à ces plus grandes faveurs que Dieu ne devait accomplir, que lorsqu'elle y serait disposée et s'en serait rendue digne. Oh que ceux-là ont donc grand tort, qui refusent d'admettre qu'elle a joui de l'usage de sa raison dès le premier instant de sa naissance, ils lui otent le moyen de se connaître, de se mieux préparer et de se rendre plus digne des grands desseins de Dieu ! car plutôt elle commencera à mériter, et plus nombreux seront ses mérites. Pourquoi donc veut-on lui refuser le moyen de mériter,autant qu'elle peut souhaiter et qu'on lui peut donner? O Vierge sainte, vivez et en même temps que vous vivez, louez celui qui doit prendre sa vie de vous; votre vie n'est point trop longue, pour mériter une si grande faveur, et cette louange n'est point trop élevée, pour que nous vous la refusions.

DEUXIÈME POINT.

Ces grâces lui ont servi de préparation pour arriver à cette dignite.

Quoique la sainte Vierge fut si éclatante en toutes sortes de grâces dès le premier jour de sa nativité, qu'elle était comme un soleil en com-

paraison des autres saints et des anges; elle n'était cependant qu'une aurore comparée à elle-même, et eu égard au progrès qu'elle faisait tous les jours, de lumière en lumière, de grâce en grâce, de vertu en vertu, et de perfection en perfection. Si elle naquit avec tant de grâces, ce fut afin d'en acquérir davantage, en profitant de celles qu'elle avait, et d'en profiter avec tant d'avantage, que non-seulement elle fut mère de Dieu, parce qu'elle fut choisie pour cette dignité, mais parce qu'elle s'en rendit digne, et qu'elle la mérita en correspondant aux grâces qui lui furent données. Oh quel honneur! Quelle fidélité! Qu'admirerai-je davantage en elle, ou d'avoir reçu autant de grâces qu'il en fallait pour mériter cette incomparable dignité, ou d'avoir autant travaillé que ces grâces le méritaient?

TROISIÈME POINT.

C'est ainsi qu'il faut que nous correspondions a la grâce.

C'est ainsi qu'il nous faudrait travailler pour être fidèles à notre vocation, et pour accomplir tous les desseins de Dieu. Comme la sainte Vierge, nous sommes nés pour accomplir les desseins que Dieu a sur nous. Comme elle, nous avons les grâces nécessaires pour y arriver, mais nous ne sommes pas aussi fidèles et aussi vigilants qu'elle le fut. C'est ce qu'il nous faut reconnaître, et si nous voulons l'honorer aujourd'hui, si nous voulons la prier et avoir droit à son assistance, c'est de l'imiter dans sa fidélité. Ce sont moins les grâces que nous devons lui demander, que le soin et la vigilance, pour bien user de celles que nous avons. Nous sommes assez riches, si nous savons nous servir de nos biens ; nous ne sommes pauvres que par nos pertes, et nos pertes ne viennent que de notre faute et de notre négligence.

QUATORZIÈME JOUR DE SEPTEMBRE.

L'EXALTATION DE LA SAINTE CROIX.

J'exalterai parmi les peuples le signe que j'ai choisi pour me faire connaître [1].

Le Sujet prenant ce mot de *signe*, dont se sert le Prophète, dans le sens qui nous est plus familier, s'applique à trois sortes de croix. Il nous fait considérer, comment ce sont des signes de Notre-Seigneur, comment il les exalte dans le monde, et comment il en est qui s'y opposent.

La Fin sera, qu'après avoir reconnu qu'il y a des ennemis de la croix, comme parle saint Paul, qui s'opposent à son exaltation, nous tâchions d'être plutôt du nombre de ceux, parmi lesquels la croix est exaltée et en honneur, que de ceux qui la méprisent.

La Forme est en ces trois points :

1° Il y a trois sortes de croix qui sont le signe de Notre-Seigneur.

2° Comment il les exalte parmi les peuples.

3° Nous devons nous efforcer d'être du nombre de ceux parmi lesquels la croix est exaltée.

PREMIER POINT.

IL Y A TROIS SORTES DE CROIX, QUI SONT LE SIGNE DE NOTRE-SEIGNEUR.

Afin de rendre notre méditation plus fructueuse, et plus capable de nous porter à la pratique de la vertu particulière, dont nous avons besoin; nous devons avant tout, remarquer qu'il y a trois sortes de croix, qui ont un tel rapport les unes avec les autres, que nous ne saurions respecter ou mépriser l'une, sans que le respect ou le mépris ne rejaillisse sur les deux autres. La première est celle sur laquelle Notre-Seigneur fût étendu et expira. La seconde est son image et sa ressemblance, que nous avons tous les jours sous les yeux. Et la troisième ce sont les peines et les souffrances que nous sommes obligés de supporter [2],

[1] Ad populos exaltabo signum meum. *Isa.* XLIX.

[2] Tollat crucem suam, et sequatur me. S. *Matth.* XVI.

d'après l'exemple qui nous en a été donné sur la première croix, et qui nous est représenté par la seconde.

Ces trois sortes de croix sont ce signe que notre Seigneur a choisi pour se faire connaître, c'est-à-dire pour faire connaître ses bontés, ses miséricordes, et pour nous faire aussi connaître à lui. Quel signe de bonté, de miséricorde, de patience, d'humilité, de charité, et de toutes les autres vertus, ne parait pas dans la première ?

La seconde n'est-elle pas le signe de notre religion, de notre foi, de nos espérances, et de notre salut[1] ?

Et qui doute que la troisième ne soit aussi le signe et la marque de notre fidélité, de notre amour, et de notre vertu, quand nous souffrons volontiers pour l'amour de celui qui a tant souffert pour nous, et que nous lui témoignons le désir que nous avons de nous conformer à sa croix et à ses peines[2] ? C'est le signe qui distingue la vraie vertu de celle qui est fausse et simulée.

Défions-nous, mon âme, défions-nous toujours de ces vertus et de ces dévotions qui ne veulent rien souffrir ; car la croix est le signe de la véritable vertu, et là où il n'y a point de souffrance, il n'y a de signe, que pour marquer qu'il n'y a point de vertu. Tel est le témoignage que rendent dans les enfers tous ceux qui n'ont rien voulu souffrir sur la terre : Nous n'avons, disent-ils, laissé aucun signe, aucune marque de véritable vertu[3].

DEUXIÈME POINT.

C'est donc ce signe que notre Seigneur promet par son Prophète d'exalter ; et nous allons voir maintenant qu'il a en effet réalisé sa promesse. Ce mot d'exaltation signifie l'honneur qui

[1] Fac serpentem æneum et pone eum pro signo. Num. 21.
Hoc erit signum fœderis, quod constitui inter me et omnem carnem super terram. *Gen.* IX.
In brevi turbati sunt, signum habentes salutis. *Sap.* XVI.

[2] Signa thau super frontes virorum gementium. *Ezech.* IV.

[3] Et virtutis quidem nullum signum valuimus ostendere. *Sap.* V.

est rendu à une chose qui était méprisée, l'action de relever ce qui était à bas, et négligé; et ainsi notre Seigneur a exalté sa propre croix, en même temps qu'il l'a prise pour signe de sa bonté, et pour l'instrument de notre rédemption [1] ; il l'a sanctifiée et honorée par son attouchement ; il l'a rendue aussi adorable, que elle était auparavant méprisable. N'est-ce pas vrai?... Quel honneur n'a-t-on pas rendu à la vraie croix, principalement depuis qu'elle fut trouvée par sainte Hélène, mère de l'Empereur Constantin ; qu'elle fut posée sur le Calvaire pour être adorée de tout le monde ; et qu'ayant été prise et emportée de là par les Perses, elle y fut rapportée par l'empereur Héraclius. Et enfin, la terre sainte étant profanée par les ennemis de la religion, Notre-Seigneur a voulu disperser sa croix dans le monde, pour l'exalter partout, et pour la faire adorer par tous les hommes [2]. Oh que cette croix était pesante et pénible quand Jésus y fut attaché, mais maintenant quelle est douce! Oh! que ces clous étaient acérés et blessants quand ils transperçaient sa chair sacrée, mais maintenant qu'ils sont pleins de douceur, depuis qu'ils ont porté le poids si aimable de son corps [3] !..

L'autre sorte de croix est aussi exaltée, comme nous le voyons dans nos églises, sur nos places publiques, dans nos maisons, et sur nos personnes. Elle l'est même dans nos actions, car le chrétien ne commence aucune action importante, qu'après avoir formé la croix, en signe du respect et de l'amour qu'il a pour celui qui l'a tellement aimé, en mourant sur la croix. Elle est aujourd'hui un honneur pour les princes, les rois, et les empereurs [4] ; il n'y a rien de saint et de sacré, que par le moyen de la croix, c'est elle qui consacre nos autels, nos églises, nos sacrements, et nos prêtres [5]. Enfin, nous l'adorons comme si

[1] Exaltavi lignum humile, et siccavi lignum viride, et frondere feci lignum aridum. *S. Ezech.* XVII.

[2] Exaltabor in gentibus, et exaltabor in terra. *Psalm.* XLV.

[3] Dulce lignum, dulces clavi, dulcia ferens pondera.
Beata cujus brachiis secli pependit pretium *Hym. de la Pas.*

[4] Attende gloriam crucis ipsius : jam in fronte regum crux illa fixa est, cui inimici insultaverunt. *S. August. in Psalm.* LIV.

[5] *S.* Th. 3 p. q. 25 a. 4.

c'était Jésus-Christ, parce qu'elle est son image ; c'est lui que nous adorons dans sa croix, c'est lui qui est exalté et honoré dans les honneurs qu'on lui rend ; c'est lui qui l'exalte et qui l'exaltera bien davantage, quand il fera paraître ce signe, comme il l'a dit, au grand jour du jugement, afin que tout le monde bon gré malgré le reconnaisse [1]. C'est de bon cœur que je vous adore maintenant, ô sainte croix, et que je me tiens honoré de vous honorer, ou d'être méprisé par les impies, en vous rendant les honneurs qui vous sont dus.

La troisième croix qui est celle des peines et des souffrances, n'est pas moins exaltée par Notre-Seigneur, quand dans sa personne, dans son Evangile, dans ses Apôtres, dans ses martyrs et dans tous les saints, elle est en si grand respect et vénération, qu'il n'y a rien de plus estimé que de souffrir [2]. N'est-ce pas elle qui fait les bienheureux de l'Evangile ? N'est-ce pas elle qui nous rend plus semblables à Jésus-Christ, et qui nous fait participer plus sûrement à toutes ses grâces et à tous ses mérites ? Qui sont ceux dont Notre-Seigneur se sert plus ordinairement pour faire de vrais miracles, pour convertir les âmes, et pour produire toute sorte de fruits dans son église, sinon ceux qui ne s'épargnent point à son service, qui tiennent à honneur d'être méprisés pour lui, qui portent généreusement leur croix en prêchant Jésus-Christ crucifié [3]. Il exalte la croix des souffrances, quand il exalte ceux qui souffrent ; ou s'il permet qu'ils soient humiliés pour un temps, il est indubitable qu'il les exaltera ensuite, que celui qui veut être élevé, n'a qu'à s'humilier, car la parole lui est donnée, que tôt ou tard, il le sera ou en cette vie, ou en l'autre [4].

O mon Jésus, c'est à vous que l'exaltation est due, car vous vous êtes vraiment humilié [5]. Mon fils, comme mon humilité

[1] Et tunc parebit signum Filii hominis in cœlo.

[2] Ecce beatificamus eos qui sustinuerunt. S. *Jac.* v.

[3] Ideo omnia sustineo propter electos, ut et ipsi salutem consequantur. II *Tim.* II.

[4] Qui se humiliaverit, exaltabitur. S. *Matth.* XXIII.

[5] Humiliavit semetipsum factus obediens usque ad mortem, mortem autem crucis propter quod et Deus exaltavit illum. *Phil.* II.

te sert d'exemple, de même, je veux que mon exaltation te serve d'assurance et de garantie, pour croire à ma parole.

TROISIÈME POINT.

NOUS DEVONS PRENDRE GARDE DE N'ÊTRE PAS AU NOMBRE DE CEUX QUI MÉPRISENT LES CROIX.

Les infidèles, les hérétiques, et les hommes sensuels s'opposent à l'exaltation de ces trois croix; autant Notre-Seigneur les élève, autant ils les abaissent. Ce sont ces ennemis de la croix dont saint Paul ne parlait qu'en pleurant[1]; en effet, c'est une chose lamentable, de voir des ennemis de leur bien, de leur salut, et de leur perfection. Ne vous arrêtez aux infidèles et aux hérétiques, qui blasphèment contre les deux premières croix, que pour déplorer avec saint Paul leur malheur, ou pour implorer en leur faveur la grâce du salut par la vertu de la croix. Venez aux hommes sensuels, qui refusent et méprisent la troisième croix, et ne vous imaginez pas que ce sont seulement les libertins et les débauchés qui se moquent de Dieu, mais craignez que ce ne soit vous-même, vous qui ne voulez pas vous crucifier et vous mortifier autant qu'il le faudrait, vous qui ne souffrez qu'à regret, et qui n'avez pas pour les peines le respect que vous leur devez, puisque vous ne les recevez pas avec l'accueil et l'amour qu'elles méritent. N'est-ce pas vrai!... Mais n'est-ce pas s'opposer au dessein de Jésus, qui ne veut pas moins exalter la croix des souffrances que la sienne propre, et qui ne veut le faire qu'en vous la faisant aimer et estimer[2]? Que dites-vous d'un Juif qui ne fait point de cas de la vraie croix? Mais que dira-t-il de vous, s'il vous voit faire grand cas, de ce bois que Jésus a sanctifié et honoré, et ne tenir aucun compte des souffrances, qu'il a autant honorées et sanctifiées que les deux autres croix?... Ecoutez ce qu'ils ont dit quelquefois : Si nous voyions les chrétiens vivre conformément à leur croyance, il

[1] Multi ambulant quos sæpe dicebam vobis, nunc autem et fleus dico, inimicos crucis Christi, quorum finis interitus. *Philip.* III.

[2] Qui non accipit crucem suam, et sequitur me, non est me dignus. *S. Matth.* X.

n'y aurait plus de Juifs ni d'infidèles ; mais en les voyant vivre autrement qu'ils ne croient, nous jugeons qu'ils ne font que semblant de croire [1] ! Ah ! quel reproche !

En effet, ce n'est pas croire comme il faut, que la croix que nous adorons soit adorable, si nous ne faisons des souffrances le cas qu'il en faut faire ; car la même raison et le même Jésus qui me font adorer la croix de bois, doivent me faire estimer et aimer la croix des peines et des souffrances. Et quand les saints disent qu'ils se glorifient dans la croix [2], ou qu'ils s'écrient à la vue des instruments de leur supplice : *O bonne croix*, ce n'est pas tant au bois et au feu qu'ils s'adressent et qu'ils estiment bons, que les peines qu'ils y vont endurer. Ah ! mon Dieu, que je suis confus de ne pas aimer les peines ! Je me sens si convaincu de ces raisons, que je croirais moins souffrir en souffrant, qu'en entendant les motifs qui me portent à aimer les peines, et en voyant que je les fuis toujours. Mon âme, souviens-toi de la croix de ton Sauveur ; les croix que nous voyons ne sont exposées que pour nous la rappeler ; mais ce souvenir nous profitera peu, s'il ne nous fait aimer les croix, qui nous sont présentées pour souffrir.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Il y a trois sortes de croix qui sont le signe de Notre-Seigneur.

Sur ces paroles du Prophète : *J'exalterai mon signe parmi les peuples*, considérez qu'il y a trois sortes de croix, qui sont le signe de Notre-Seigneur, dans ce sens qu'elles nous le font connaître et qu'elles nous font connaître à lui. La première est la vraie croix, où il a souffert, et en souffrant nous a donné des signes évidents de sa bonté et de sa miséricorde. La seconde est son image que nous voyons exposée partout en signe de notre religion et de notre salut. Et la troisième croix est celle des souf-

[1] In vita Card. Bell.

[2] Christo confixus sum cruci.

Qui sunt Christi, carnem suam crucifixerunt cum vitiis et concupiscentiis.

Mihi autem absit gloriari nisi in cruce Domini nostri, Jesu Christi per quem mihi mundus crucifixus est, et ego mundo. *Gal.* II, V, et VI.

frances, qui est un signe de notre fidélité, quand nous souffrons gaiement, et elle est une marque qui distingue la vraie vertu de la fausse. Nous n'avons laissé aucun signe de véritable vertu, s'écrient dans les enfers, ces malheureux qui n'ont rien voulu souffrir sur la terre. C'est trop tard maintenant pour eux de faire cet aveu, mais il est encore temps pour nous de nous instruire par leur expérience.

DEUXIÈME POINT.

Comment Notre-Seigneur exalte ces croix.

Quand Notre-Seigneur promet par ce Prophète d'exalter ces signes et ces croix, c'est comme s'il nous disait, qu'il les environnerait de respect et d'honneur. Nous voyons en effet, que sa croix a été sanctifiée par son saint attouchement, et par le dessein qu'il a eu d'en faire l'instrument de notre Rédemption. Mais comme elle avait été cachée en terre, et enlevée par les ennemis de notre religion, il a voulu l'honorer par une miraculeuse invention, et par l'exaltation triomphante qui en a été faite à pareil jour sur le mont du Calvaire. Les croix qui sont les images de celle-là, reçoivent partout le même honneur qui est rendu à Jésus-Christ; car c'est ainsi qu'il les exalte, et qu'il s'est lui-même exalté et honoré dans l'honneur qu'on leur rend. Et enfin, les croix qu'il faut souffrir, sont si honorées dans sa personne, dans son Evangile et dans ses saints, que c'est dans les souffrances qu'il place la béatitude; ceux qu'il honore davantage de ses dons et de ses grâces, sont ceux qui souffrent le mieux, et ceux-là seront plus élevés dans le ciel qui auront été ici-bas pour quelque temps humiliés. Mon âme, si nous désirons de l'honneur, désirons cet honneur qui dure éternellement; et souffrons cette petite humiliation qui conduit à cet honneur.

TROISIÈME POINT.

Il y a des ennemis qui s'y opposent.

Trois sortes d'ennemis s'opposent à ces trois sortes de croix : les infidèles à la première, les hérétiques à la seconde, les sensuels à la troisième. Ce sont ces ennemis de la croix que saint Paul déplorait. Et vous, à vous entendre parler, vous détestez tous ces ennemis de la croix comme ce saint Apôtre; mais à vous voir vivre, ne dirait-on pas que vous êtes de ces sensuels qui aiment si peu à souffrir, qu'ils ne souffrent que le moins qu'ils peuvent, et ne souffrent jamais qu'à regret et avec déplaisir? N'est-ce pas être ennemi de la croix, que d'être ennemi des souffrances,

puisque les souffrances sont une croix ? N'est-ce pas s'opposer aux desseins qu'a Jésus d'exalter cette croix aussi bien que les autres, puisqu'il ne veut l'exalter qu'en la faisant aimer et supporter? Que direz-vous à un juif? mais plutôt que dirait-il en vous voyant mépriser cette sorte de croix, que vous ne voulez pas porter, comme il méprise l'autre qu'il ne veut pas adorer? Ah si nous y voulions penser!... Et pourquoi ne le voulons-nous pas, puisque les croix ne sont exposées et qu'on en fait la fête, que pour nous y faire penser, et pour nous apprendre à souffrir de bon cœur, en souvenir de celui qui a tant souffert pour notre amour?..

VINGT-ET-UNIÈME JOUR DE SEPTEMBRE.

SAINT MATHIEU APOTRE ET ÉVANGÉLISTE.

Jésus vit un homme appelé Matthieu qui était assis près de son comptoir et lui dit : Suivez-moi, ce qu'il fit aussitôt [1].

Le Sujet de la vocation admirable de ce saint apôtre, est si ample, qu'il a fourni de matière aux méditations de toute une semaine [2]. Mais, ce qui semble être plus remarquable dans toute cette histoire, c'est qu'en même temps que saint Matthieu fit paraître une si prompte obéissance à la parole de Jésus, qui l'appelait à son service, qu'il se convertit et quitta tous ses biens; les Pharisiens qui étaient présents, témoignèrent une si mauvaise disposition d'esprit pour leur salut, qu'au lieu de profiter de cet exemple, ils ne firent que murmurer contre Jésus et ses disciples, de ce qu'ils s'entretenaient avec les Publicains. Etait-ce donc un si grand péché de converser avec les pécheurs, pour traiter avec eux de leur conversion?... Nous voyons ici d'un côté la puissance de la grâce, si nous voulons y correspondre,et de l'autre, la malice de notre liberté qui résiste. Apprenons donc à nous défier autant de nous-mêmes, que nous avons sujet de nous confier en la grâce de Dieu.

[1] Cum transiret indè Jesus, vidit hominem sedentem in telonio, Matthæum nomine et ait illi : Sequere me. Et surgens, secutus est eum. S. *Matth.* IX.

[2] Voyez la cinquième semaine après l'Epiphanie.

La Fin sera de considérer combien il est important de vivre toujours entre l'espérance et la crainte, la confiance et la défiance. Comme on doit mettre toute sa confiance dans la puissance de la grâce, qui paraît dans la vocation de saint Matthieu, du moins nous pouvons trouver un sujet raisonnable de craindre et de nous défier de nous-mêmes, par la considération de la malice de notre volonté, qui nous est représentée dans la résistance que les Pharisiens font à la grâce.

La Forme est en ces trois points :

1° Combien il importe de mettre dans une juste mesure sa confiance en la grâce, et de se défier de soi-même.

2° La vocation de saint Matthieu nous apprend à mettre notre confiance dans la grâce.

3° La résistance des Pharisiens nous apprend qu'il faut se défier de soi-même.

PREMIER POINT.

COMBIEN IL IMPORTE DE METTRE SA CONFIANCE DANS LA GRACE ET DE SE DÉFIER DE SOI-MÊME.

Quand l'Ecriture nous avertit si souvent de marcher droit dans le bon chemin, sans pencher plus d'un côté que d'un autre, parce que les extrémités sont toujours vicieuses [1] ; il faut se servir de cet avis, nous disent les saints Pères, principalement quand il s'agit de l'espérance et de la crainte, de la confiance et de la défiance ; parce que comme il n'y a point d'extrémité plus dangereuse que de craindre à l'excès, ou de trop présumer [2] ; de même, n'y a-t-il rien de plus important que de pouvoir trouver un juste milieu entre ces deux extrêmes, et de s'y tenir constamment malgré toutes les oppositions du monde, de la nature corrompue et du démon. Voyez les Israélites, quand Dieu leur eut commandé d'entrer dans la terre promise, leur promettant son secours pour combattre tous les ennemis qui s'opposeraient à cette entrée ; ils n'en voulurent rien faire, car ils se défiaient de leurs forces dans cette entreprise, qui leur sem-

[1] Ne declines ad dexteram neque ad sinistram : averte pedem tuum a malo, vias enim quæ a dextris sunt, novit Dominus, perversæ verò sunt quæ a sinistris sunt. *Prov.* IV.

[2] Ex utroque homines periclitantur, et sperando et desperando. S. Aug.

blait téméraire [1]. Ils firent mal, ils craignirent trop, ils devaient espérer davantage, et se confier en la parole qui leur était donnée, que Dieu combattrait avec eux. Voyez-les, au contraire, un peu après qu'ils eurent été repris de leur faute, et que Dieu leur eut défendu de se présenter devant leurs ennemis ; ils entreprennent de les attaquer et se présentent hardiment pour combattre [2]. Ils firent encore mal ; ce fut présomption, et ils tombèrent dans une autre extrémité.

Voilà où en sont aujourd'hui la plupart des personnes ; elles craignent où il ne faut pas craindre, elles se défient où il faudrait mettre sa confiance, et elles présument et s'avancent quand elles devraient craindre et se défier, si elles se connaissaient bien. N'est-ce pas là un grand désordre, qui est cause de beaucoup de malheurs? Mais d'où vient ce désordre, sinon de ce que nous ne pensons pas combien d'un côté nous sommes forts avec la grâce, et quel sujet nous avons de nous y confier ; et d'où viennent les défiances déréglées, sinon de ce que nous ne réfléchissons pas à ce puissant motif de confiance. Nous ne considérons pas combien nous sommes faibles pour le bien ; combien nous sommes capables de commettre le mal, si nous n'y prenons garde, et quel sujet nous avons de nous défier de nous-mêmes par la vue de nos faiblesses, au lieu de nous abandonner à la présomption, faute de considérer ce motif de défiance. De sorte que, pour remédier à ce désordre et aux malheurs qui en proviennent, et pour apprendre à nous confier, et à nous défier dans une juste mesure, nous devons ici considérer ce que nous pouvons avec Dieu, et ce que nous pouvons de nous-mêmes, ou plutôt ce que nous ne pouvons pas par nous-mêmes. O mon Dieu, je ne puis pas même entrer dans cette considération, ou en tirer le profit que vous voulez que j'en tire, si je ne suis aidé de votre grâce !... Mon âme, espérons

[1] Nequaquam ad hunc populum valemus ascendere, quia fortior nobis est. *Num.* 13.

[2] Parati sumus ascendere ad locum de quo Dominus locutus est, quia peccavimus. Quibus Moyses : Cur, inquit, transgredimini verbum Domini quod vobis non cedet in prosperum, etc. Ibid. 14.

cette grâce, et allons apprendre de notre saint Apôtre, comment il faut espérer avec la grâce, et comment avec elle nous sommes plus puissants que nous le pensons.

DEUXIÈME POINT.

LA VOCATION DE SAINT MATTHIEU NOUS APPREND A NOUS CONFIER DANS LA GRACE.

Représentez-vous ce qu'était saint Matthieu, avant d'être appelé par Notre-Seigneur, et puis ce qu'il est devenu après sa vocation. Vous aurez suffisamment de quoi reconnaître la puissance de la grâce, quand on n'y résiste pas; car ce ne fût que par son moyen qu'il a passé dans un autre état, qui était si différent et si éloigné du premier.

Il était Juif de nation, de la province de Galilée, et de la ville de Cana, où Notre-Seigneur fit son premier miracle. Sa profession était celle de receveur des impôts, profession qui était assez mal vue parmi les Juifs, qui prétendaient être exempts de tous subsides; aussi regardaient-ils tous ces gens qu'ils appelaient du nom de publicains, comme des pécheurs publics et infâmes, qui ne méritaient pas qu'on s'entretînt avec eux. De là vient qu'ils s'étonnent ici que Notre-Seigneur ne faisait point de difficultés de les fréquenter. Car outre que cette profession leur était odieuse, ils se persuadaient que ces officiers ne pouvaient pas vivre dans leur condition en bonne conscience, et qu'il n'y avait que ceux qui avait rejeté tout sentiment honnête qui pouvaient l'exercer [1].

Cet homme donc étant tel, et le chef de tous ces publicains, qu'en pouvait-on espérer, ou comment pouvait-on penser qu'un homme attaché à ses biens comme lui [2], dût les quitter aussitôt qu'on le lui dira, quand on voit un jeune homme de bonne famille, et qui n'avait jamais rien fait contre les commandements de Dieu, ne pouvoir s'y résoudre, malgré les conseils et les exhortations du Sauveur [3]. Et néanmoins, ô merveille de la

[1] Deterius sedebat publicanus in telonio quam paralyticus jacebat in lecto : hic carnis patiebatur paralysin : ille mentis paralyticus doloribus succum bibebat invitus; Publicanus vitiis voluntariis serviebat. S. Chrysolog.

[2] Propria reliquit qui rapiebat aliena. S. Ambros.

[3] S. *Matth.* XIX,

grâce ! Jésus n'a pas plutôt regardé ce publicain, il ne lui a pas plutôt commandé de le suivre, qu'il se lève aussitôt; et il sort, il le suit, il renonce à tous ses biens, il devient un apôtre et le premier évangéliste [1]. Plus tard, il ira prêcher l'Evangile dans un des plus grands royaumes du monde, dans l'Éthiopie, où il mourra pour la défense de la foi et de la chasteté qu'il avait persuadée, à la fille du roi.

D'où vient ce changement? Ne vient-il pas de la grâce? Ne faut-il pas avouer qu'elle est bien puissante pour avoir pu opérer ce changement dans un tel homme?... Réjouissez-vous avec lui de son bonheur, et apprenez par cet exemple à vous confier dans la grâce et dans la vertu de Jésus-Christ. Apprenez à ne point vous excuser sur la difficulté de ce qui vous est ordonné, sachant que la grâce ne vous manquera pas dans ces occasions, où Dieu veut vous employer, et que la grâce qui vous fait connaître les ordres de Dieu, est assez forte et assez puissante pour vous les faire exécuter, si vous le voulez [2]. Mais mon Dieu, tous n'ont pas une grâce aussi forte que celle que ce saint a reçue. Mon fils, c'est assez que tu l'ais assez forte pour accomplir ce qu'on demandera de toi ; et comme tu peux espérer que dans le moment où l'on veut t'employer à quelque office, la grâce ne te manquera pas; de même, dois-tu espérer qu'avec cette grâce, tu pourras t'acquitter de ton office [3].

TROISIÈME POINT.

LA RESISTANCE DES PHARISIENS NOUS APPREND QU'IL FAUT AUSSI SE DÉFIER DE SOI-MÊME.

Saint Matthieu fut si reconnaissant de la grâce qu'il venait de recevoir de Jésus, que pensant à se dépouiller de tous ses biens,

[1] Non lucra solum reliquit, sed pericula etiam Matthæus contempsit quæ ipsi solique ejus familiæ a civitatis magistratibus imminebant. S. Basil.

[2] Est homo marcidus egens recuperatione, plus deficiens virtute, et abundans paupertate, et oculus Dei respexit illum in bono, et erexit eum ab humilitate ipsius, et exaltavit caput ejus, et mirati sunt in illo multi, et oraverunt Deum. *Eccli.* XI.

Facile est enim in oculis Dei subitô honestare pauperem. *Ibid.*

[3] Ne timeas quia ego tecum sum,ne declines quia ego Deus tuus confortavi te. *Isai.* XIV.

il crut qu'il ne pouvait mieux les employer pour la dernière fois, qu'en recevant dans sa maison son Maître et son Seigneur; il l'invite donc avec ses Apôtres et convie en même temps quelques autres publicains, pour les rendre témoins de sa conversion et les exciter à l'imiter, s'ils le voulaient, en participant aux grâces que Jésus leur ferait [1]. Les voilà donc à table ; mais voilà aussi que des Pharisiens s'y trouvent, et qu'au lieu d'admirer le changement prodigieux d'un publicain devenu un apôtre, et la puissance de celui qui l'a ainsi changé, ils se mettent à le calomnier, à murmurer contre le Maître et ses disciples, et à dire que ce genre de vie était loin d'être parfait, puisqu'il permettait l'usage de toute sorte de viandes, tandis que les disciples de saint Jean et les Pharisiens ne faisaient que jeûner, et que partant ils étaient de plus grands saints [2].

Quelle présomption! mais sans parler de leurs murmures, de leur vanité, n'est-ce pas assez de les voir si endurcis dans leurs superstitions et dans leurs vices que, quelque grâce que Notre-Seigneur leur ait présentée, ils s'y soient toujours opposés [3]? Ne faut-il pas avouer qu'il y a une dangereuse malice dans l'homme, qui peut résister à la grâce qui est si forte, comme nous l'avons vu en l'exemple de saint Matthieu, et que néanmoins elle est rejetée par notre liberté, comme nous le voyons dans la personne de ces Pharisiens [4]? Ce qui nous apprend que comme nous pouvons tout avec la grâce, nous ne pouvons aussi rien sans elle, et qu'elle ne fait rien si nous n'y voulons coopérer; que souvent nous ne le voulons pas, et que cette liberté que nous avons de le vouloir, ou de ne pas le vou-

[1] Et fecit ei convivium magnum Levi in domo sua. Et erat turba multa Publicanorum et aliorum qui cum illis erant discumbentes. Et murmurabant Pharisæi et Scribæ eorum, dicentes ad Discipulos ejus : Quare cum Publicanis et peccatoribus manducatis et bibitis? *S. Luc.* v.

[2] Et erant Discipuli Joannis et Pharisæi jejunantes. Et veniunt et dicunt illi. Quare Discipuli Joannis et Pharisæorum jejunant, tui autem Discipuli non jejunant? *S. Marc.* II.

[3] Pharisæi et Legisperiti consilium Dei spreverunt in semetipsis. *S. Luc.* VII.

[4] Et non vultis venire ad me, ut vitam habeatis. *S. Joan.* v.

Sed non omnes obediunt Evangelio, Isaias enim dicit : Domine quis credidit auditui nostro? *Rom.* x.

loir, est souvent débauchée par notre mauvaise nature qui la porte plutôt au mal qu'au bien, et que par conséquent nous devons autant nous défier de nous-mêmes, que nous avons de sujet d'espérer et de nous confier dans la grâce de Dieu [1].

Il semblera que cette défiance empêche la confiance; mais, au contraire, il n'y a rien qui la relève davantage, que de savoir que nous ne pouvons rien de nous-mêmes, sinon nous opposer aux grâces de Dieu; car que nous reste-t-il sinon d'espérer en Dieu, étant dépourvus d'autre part de tous moyens? Si dans cette défiance nous ne voulions rien faire de ce qui nous est ordonné, nous aurions tort; car il faut espérer en la grâce, comme nous l'avons dit, et il faut y coopérer en espérant. Mais parce qu'il arrive souvent qu'en travaillant avec la grâce; nous présumons que c'est par nos forces et par notre industrie que nous en viendrons à bout [2], que nous nous attribuons le succès de nos travaux, et que nous nous avançons souvent plus que la grâce ne le voudrait, apprenons à craindre en espérant, à craindre de notre part, en espérant de la part de Dieu; apprenons à craindre notre mauvaise nature, en espérant en la bonté de Dieu, et à nous défier de notre liberté, qui peut s'opposer à tous les desseins de Dieu, en espérant en sa grâce, qui peut aussi nous les faire accomplir [3]. En agissant ainsi, notre confiance deviendra toute pure et toute parfaite, étant dégagée de la vaine confiance en nous-mêmes, qui est aussi contraire à celle que nous devons avoir en Dieu, que l'orgueil et la présomption y sont opposés.

[1] Noli altum sapere sed time. *Rom.* XI.

Qui bonus est hauriet gratiam a Domino, qui autem confidit in cogitationibus suis, impie agit. *Proverb.* XII

Horum versiculorum connexio talis est ; Qui bonus est non confidit cogitationibus suis sed Domini gratiam quærit, ac per illam accipit, ut piè vivere possit. Qui autem cogitationibus suis confidit, bonus esse nequit. Nam quia gratiam superni adjutoris petere non curat, meritò in impia actione perdurat. S. Hier.

[2] Hæc sanctis causa est tremendi ac metuendi, ne ipsis operibus pietatis elati deserantur ope gratiæ, et remaneant in infirmitate naturæ. S. Leo.

[3] Habe fiduciam in Domino, ex toto corde tuo, et ne innitaris prudentiæ tuæ. In omnibus viis tuis cogita illum, et ipse diriget gressus tuos.

Ne sis sapiens apud temetipsum, time Deum, et recede a malo. *Prov.* III.

S'appuyer sur soi-même, oh! que c'est un frêle appui; c'est assez pour tomber [1].

Mon Dieu, qui êtes toute ma force, employez, s'il vous plait votre puissance, pour me faire connaître mon impuissance, et pour m'obliger à m'en défier autant que je dois me confier en votre force.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Il importe de se confier en la grâce, et de se défier de soi-même.

Il n'y a rien si dangereux que de quitter le droit chemin et de se porter à quelque extrémité, par exemple à trop craindre là où il faut espérer, et à trop espérer là où il faut craindre. La crainte sans espérance c'est le désespoir, et si l'espérance est sans la crainte, c'est présomption. L'un sans l'autre ne vaut rien; mais pour avoir l'un et l'autre tout ensemble, il ne faut que penser à ce que nous sommes par le moyen de la grâce, et à ce que nous sommes de nous-mêmes. Nous verrons l'un dans la conversion de saint Mathieu, et l'autre dans l'obstination des Pharisiens. Mais mon Dieu, pour le voir j'ai besoin de votre grâce, et je l'espère, puisqu'il vous plaît de m'appeler maintenant à considérer ces vérités.

DEUXIEME POINT.

La vocation de saint Matthieu nous apprend à nous confier dans la grâce.

Voyez ce qu'était saint Mathieu, avant d'être saint, et ce qu'il est devenu après avoir été seulement regardé et appelé par Notre-Seigneur. Quel changement! un publicain, un pécheur devient apôtre et évangéliste! un homme qui ne pensait qu'à acquérir des biens aux dépens de son âme, quitte tout pour ne penser qu'au salut de son âme, et au salut de tout un royaume où il est envoyé!... D'où vient ce changement, sinon de la grâce? et si la grâce est si puissante pour opérer un tel changement, ne faut-il pas apprendre qu'il n'y a rien de si difficile que nous ne puissions avec la grâce, et qu'il faut espérer l'obtenir quand Dieu nous appelle à quelque emploi, ou quand nous devons remplir les devoirs de

[1] Maledictus homo qui confidit in homine, et ponit carnem brachium suum, et a Domino recedit cor ejus.

Benedictus vir qui confidit in Domino, et erit Dominus fiducia ejus. *Jerem.* VII.

notre état et de notre vocation. Mon âme, ne dis point que tu n'as pas la grâce des saints, car tu en as assez pour être sainte, puisque tu en as autant qu'il te faut pour accomplir les volontés de Dieu, et que pour être saint, il suffit d'accomplir ses volontés.

TROISIÈME POINT.

La résistance des Pharisiens nous apprend qu'il faut se défier de soi.

Dans le même instant où notre saint Apôtre obéissait à la grâce, les Pharisiens y résistaient; et si la grâce de Dieu a été assez puissante pour faire un Apôtre d'un publicain, la liberté de l'homme a été assez maligne pour rendre les Pharisiens hypocrites et présomptueux, malgré toutes les grâces et les moyens qu'ils avaient pour se convertir. Oh que cette connaissance de notre liberté et de notre malice, nous donne sujet de craindre et de nous défier de nous mêmes! car si nous pouvons consentir aux grâces nous pouvons aussi y résister, et nous avons une nature qui nous en retire plutôt qu'elle ne nous y assujettit; aussi arrive-t-il que nous y résistons plus souvent, que nous ne les suivons.

Cette défiance de nous-mêmes n'empêche point la confiance en Dieu; mais plutôt elle la purifie et la perfectionne, en tant qu'elle nous fait connaître que tout notre bien vient de Dieu, et tout le mal de nous. Si dans cette connaissance de nous-mêmes, nous n'avions point de confiance en Dieu, nous ferions mal; mais aussi si dans la confiance en Dieu, nous n'avions pas cette humble connaissance, nous pourrions nous en faire accroire, et nous attribuer ce qui n'est dû qu'à Dieu seul, et nous ferions un autre mal. Demeurons donc dans ce milieu et dans cet état, en nous efforçant d'accomplir la volonté de Dieu avec la confiance que nous avons en lui, nous ne laisserons pas cependant de vivre dans une sainte crainte et dans une véritable humilité, sachant bien que si Dieu ne nous assistait, nous pourrions nous éloigner de ses ordres et de sa volonté, et périr aussi misérablement que tous ceux qui s'en sont retirés, et qui se sont ainsi perdus.

VINGT-NEUVIÈME JOUR DE SEPTEMBRE.

SAINT MICHEL, ARCHANGE.

Si votre main ou votre pied vous servent de scandale et d'occasion de pêcher, coupez-les, tranchez-les.

Si c'est votre œil qui vous scandalise, ne l'épargnez pas non plus; mais arrachez-le, et jetez-le bien loin de vous [1].

Le Sujet qui est pris dans l'Evangile du jour et qui a été traité ailleurs [2], nous fera connaître les grandeurs de l'archange saint-Michel, et il nous apprendra à combattre l'ennemi qui nous fait la guerre par les membres de notre corps, comme ce saint archange l'a combattu et terrassé, quand il se révolta la première fois contre Dieu.

La Fin est de considérer qu'ayant en cette vie à combattre contre le démon, ainsi que saint Michel le combattit, nous, pouvons aussi employer les mêmes armes, dont il s'est servi pour en triompher.

La Forme est en ces trois points :

1° Combat de saint Michel contre le démon.

2° Nous avons à lutter contre le même ennemi.

3° Nous pouvons vaincre le démon en nous servant des mêmes armes que saint Michel.

PREMIER POINT.

COMBAT DE SAINT MICHEL CONTRE LE DÉMON.

Il s'est livré un grand combat dans le ciel, dit saint Jean dans son Apocalypse, c'est entre les bons et mauvais anges; saint Michel d'un côté avec les siens, et le Dragon de l'autre avec ses apostats, qui ont été défaits et chassés pour toujours du ciel [3].

Ce combat peut s'entendre de celui qui eut lieu au commen-

[1] Si manus tua, vel pes tuus scandalizat te, abscinde eum, et projice abs te. Et si oculus tuus scandalizat te, erue eum, et projice abs te. S. *Matth.* XVIII.

[2] Voyez la cinquième semaine après la Pent.

[3] Et factum est prelium magnum in cœlo. Michaël et Angeli ejus præliabantur cum dracone, et draco pugnabat et Angeli ejus, et non valuerunt : neque locus inventus est eorum amplius in cœlo. *Apoc.* XII.

cement du monde ou de celui qui aura lieu à la fin du monde; nous considérons seulement comment il se passa lorsque tous les anges furent créés. Ces purs esprits furent créés dans la grâce, mais non pas dans la gloire; parce que la sagesse divine qui voulait faire des créatures capables d'une béatitude éternelle, ne voulait point les faire entrer dans la jouissance de cette béatitude, qu'ils n'eussent auparavant reconnu leur Dieu et leur Créateur, et qu'ils n'eussent mérité d'y entrer par cette reconnaissance[1]. A l'instant donc où ils furent créés, le commandement leur fut donné d'adorer leur Souverain, de s'humilier sous sa puissance, et de reconnaître leur dépendance à son égard. Le premier et le plus parfait d'entre tous les anges, qu'on nomme communément Lucifer, s'y refusa et crut pouvoir arriver à la gloire éternelle par ses propres forces, sans dépendre de Dieu et sans s'humilier sous ses lois et ses ordres[2]. Il tenta de séduire tous les autres anges, dont la troisième partie se mit de son parti, et s'opposa formellement à l'ordre et au commandement qui leur était donné, de faire un acte d'obéissance et d'humilité pour reconnaître leur créateur, prétendant qu'ils n'avaient que faire de lui, qu'ils pouvaient devenir bienheureux par leur propre vertu, sans tenir leur bonheur de sa grâce et de sa dépendance. Quelle révolte! quelle présomption!...

Les deux autres parties des anges demeurèrent dans leur devoir, obéirent au commandement, rendirent leurs respects et leurs reconnaissances à leur Dieu. Et le premier d'entre eux se sentant obligé de témoigner son zèle et son courage contre les rebelles, s'écria d'une voix forte qui se fit entendre par tout le ciel, selon que les anges s'entreparlent et se font entendre : *Qui est semblable à Dieu*[3]?

[1] S. *Th.* I, qq. LXII et LXIII.

[2] Tu signaculum similitudinis, plenus sapientia et perfectus decore, in deliciis paradisi Dei fuisti, omnis lapis pretiosus operimentum tuum, etc.

Tu Cherubim extensus et protegens, et posui te in monte sancto Dei, in medio lapidum ignitorum ambulasti, Perfectus in viis tuis à die conditionis tuæ donec inventa est iniquitas in te. Et elevatum est cor tuum in decore tuo, perdidisti sapientiam tuam in decore tuo, in terram projecì te. *Ezech.* XXVIII.

[3] Quis ut Deus ?

C'était cet archange que nous honorons aujourd'hui, qui, pour avoir ainsi parlé, mérita d'être appelé de ce beau nom de *Michel*, qui porte dans sa signification les mêmes mots qu'il avait prononcés : *Qui est semblable à Dieu?* Ces paroles furent les armes dont il se servit pour combattre les révoltés, ce fut l'épée et le bouclier avec lesquels il entreprit de résister à celui qui s'opposait à Dieu. Il n'en fallut pas davantage pour l'abattre lui et tous ses complices ; car à l'instant où elles furent entendues, toute cette troupe maudite fut défaite, et précipitée dans l'abîme qui leur fut préparé aussitôt[1] ; et ces infâmes et malheureux esprits auront la honte et le regret toute l'éternité, d'avoir été battus et chassés par un de leurs semblables, eux qui voulaient s'en prendre à Dieu et s'égaler à lui.

Pensez un peu maintenant quelle confusion ce fut pour ce prince des ténèbres, et quel honneur pour notre saint archange. L'Écriture, les saints Pères et toute l'Église en parlent si honorablement, que vous ne sauriez l'honorer autant qu'il le mérite. Il est le grand prince dont parle Daniel[2] ; il est le chef de l'armée de Dieu, dit saint Jean[3], le surintendant des âmes, l'ange tutélaire de toute l'Église, comme il l'était autrefois de la synagogue. Saint François lui portait tant de respect, qu'il jeûnait un carême en son honneur. Saint Basile-le-Grand lui était particulièrement dévôt, et il ne lui parlait point autrement que comme au premier de tous les anges, des archanges, des principautés, des vertus, des puissances, des dominations, des trônes, des chérubins et des séraphins : Vous êtes le plus eminent de tous, lui dit-il ; mais vous ne laissez pas d'être le plus humble et le plus attentif à nos prières[4]. Continuez de l'honorer et de le prier avec ce grand docteur.

[1] Angelis peccantibus non pepercit, sed rudentibus inferni detractos in tartarum tradidit cruciandos, in judicium reservari. II *Pet.* II.

Angelos qui non servaverunt suum principatum, sed dereliquerunt suum domicilium in judicium magni diei, vinculis æternis sub caligine reservavit. *Judæ* VI.

[2] Michael unus de principibus primis. Michael Princeps vester. *Dan.* X.

Michael Princeps magnus qui fuit pro filiis populi tui. *Ibid.* XII.

[3] Michael et Angeli ejus prœliabantur cum dracone. *Apoc.* XII.

[4] Tibi, o Michael, Duci supernorum spirituum, qui dignitate et honoribus prælatus es cæteris omnibus spiritibus supernis, tibi inquam supplico. S. Basil.

DEUXIÈME POINT.

NOUS AVONS A LUTTER CONTRE LE MÊME ENNEMI.

L'orgueil de ceux qui vous haïssent s'élève toujours, disait David parlant à Dieu[1]; et en parlant des démons, qui bien que vaincus et chassés du ciel, n'en aspirent pas moins par leur orgueil à s'égaler à Dieu et à lui faire la guerre, non pas pour être glorieux et bienheureux comme lui, car ils voient bien qu'il n'y a plus de ressource; mais afin de se faire servir par les hommes, et de s'opposer ainsi à Dieu, en éloignant ses amis de son service, de leur salut et de leur perfection. C'est ce dragon qu'on appelle Satan, qui séduit tout le monde, dit saint Jean, un peu après qu'il a parlé de sa défaite par saint Michel[2]. Mais comment nous séduit-il? N'est-ce pas par nos yeux, par nos mains et par les membres de notre corps? N'est-ce pas par nos concupiscences et nos affections[3], qui nous sont signifiées par ces parties du corps dont parle l'Evangile? N'est-ce pas encore par les personnes qui nous approchent, qu'elles nous soient supérieures, égales, ou inférieures? C'est cet œil, cette main, ce pied qui nous servent de scandale, et qui nous font pécher, comme vous l'avez considéré ailleurs. Mais c'est ce séducteur qui se met de la partie, c'est contre lui que nous combattons, quand nous résistons à nos mouvements déréglés[4]; car c'est lui qui les dérègle; c'est lui qui échauffe tellement la colère, l'envie, la lubricité et les autres passions, qu'elles se changent en vices et en péchés. Les premiers mouvements peuvent bien commencer de nous-mêmes; mais il les excite et il s'en sert pour nous faire parler, et pour en venir aux effets, si nous ne combattons. Ce n'est pas tant son propre, d'allumer les

[1] Superbia eorum qui te oderunt, ascendit semper. *Psalm.* LXXIII.

[2] Et projectus est draco ille magnus, serpens antiquus, qui vocatur Diabolus et Satanas, qui seduxit universum orbem et projectus est in terram, et angeli ejus cum illo missi sunt. *Apoc.* XII.

[3] Unusquisque tentatur à concupiscentia sua abstractus et illectus. *S. Jac.* I.

[4] In quibus aliquando ambulastis secundum principem, potestatis aeris hujus spiritus qui nunc operatur in filios dissidentiæ. *Ephes.* II.

charbons, dit Job, que de les embraser et de les enflammer pour tout brûler[1].

Ah ! Dieu, que cette considération nous doit servir de puissant motif pour être sur nos gardes ! Nous n'avons pas seulement affaire avec la chair et le sang, quand il est question de combattre contre une mauvaise passion ; mais nous avons tout l'enfer sur les bras[2]. Nous avons pour ennemis les mêmes esprits et les mêmes puissances, que saint Michel avait. Nous avons le même combat et le même sujet ; car c'est toujours contre Dieu que Satan se soulève en nous sollicitant, c'est pour l'offenser, c'est pour rompre ses desseins, c'est pour nous retirer de lui, c'est pour se faire servir et adorer par nous[3]. Le péché n'est rien moins qu'une apostasie, et qu'une infâme désertion du parti de Dieu au parti du démon, qui remporte autant de conquêtes et de victoires sur lui, qu'il fait périr d'âmes ou qu'il les fait pécher.

Mon âme, ne trembles-tu point à ces mots, et à la pensée d'avoir été si malheureuse, de t'être laissée tellement séduire et tromper par cet ennemi, que tu as quitté Dieu pour le suivre ? O mon Dieu que j'en ai regret ! ô saint Archange, vengez-moi, s'il vous plaît, de mon ennemi, puisqu'il est aussi le vôtre et celui de notre Dieu.

TROISIÈME POINT.

NOUS POUVONS REMPORTER LA VICTOIRE EN NOUS SERVANT DES MÊMES ARMES QUE SAINT MICHEL.

Ce n'est pas tout de prier et d'honorer ce prince de tous les Anges, il faut encore combattre comme lui et avec lui ; puisque nous avons à prendre les places de ces anges apostats, il faut les mériter en combattant ; et puisqu'ils nous font la guerre, par

[1] Halitus ejus prunas arderefacit, et flamma de ore ejus egreditur. *Job.* XLI.

[2] Induite vos armaturam Dei, ut possitis stare adversus insidias Diaboli, quoniam non est vobis colluctatio adversus carnem et sanguinem, sed adversus principes et potestates adversus mundi rectores, tenebrarum harum, contra spiritualia nequitiæ in cælestibus. *Ephes.* VI.

[3] A quo quis superatus est, hujus et servus est. II *Pet.* II.

nos mauvaises passions, ou par les personnes qui les émeuvent et entretiennent, toutes choses désignées par notre œil, par la main et par les pieds ; il faut couper et retrancher cette main et ce pied. Voilà le saint Archange qui vous présente son épée pour cet effet : Apprenez à dire comme lui dans les tentations et les combats : *Qui est semblable à Dieu*[1] ? Ce sont les armes dont il s'est servi dans son combat, comme vous l'avez considéré ; ce seront les vôtres si vous voulez. Vous n'en sauriez avoir de plus convenables, n'y de plus fortes ; la seule prononciation de ces mots mettra votre ennemi en fuite ; il se rappellera la confusion que ces mots lui ont causée[2]. Que si vous voulez épargner les paroles de la bouche, et que le combat se passe dans un lieu où il ni ait que le cœur qui puisse parler par la pensée ; pensez au sens de ces paroles, et la victoire est à vous. Pensez qu'en ce combat il y va du péché, et que dans le péché il y va du service de Dieu, ou du service du diable, du respect de Dieu, ou du respect du monde, du contentement de Dieu, ou du contentement de votre appétit, et puis en cette pensée dites au fond de votre cœur[3]. Et qui est semblable à Dieu ?... Est-ce le diable, pour le servir plutôt que Dieu ?... Est-ce le monde, pour lui porter plus de respect qu'à Dieu ?... Est-ce la chair et ses appétits, pour les vouloir plutôt contenter, que Dieu ?... Et cependant c'est de quoi il est question dans ce combat ; car si je cède je quitte Dieu pour servir le démon, le monde et l'appétit. Ah qui est semblable à Dieu ! Est-il possible que je mette en regard, et en comparaison le diable et Dieu, le monde et Dieu, ma passion et mon Dieu ?..... Jamais, jamais je ne consentirai à ce désordre.

Non à moins que d'être un des suppôts de l'enfer, une âme ne

[1] Quis Deus similis tui ? *Mich.* VII.

[2] Non est similis tui Domine, magnus es tu, et magnum nomen tuum in fortitudine. Quis non timebit te, o Rex gentium? *Jer.* X.

[3] Nunc fit idem quale si Rex suos quidem heredes, filii vero coheredes post alia quoque innumera beneficia nos constituere volens, contemnatur : Latronum vero Princeps qui nos parentesque nostros innumeris affecit incommodis, uno tantum obolo prætento, a nobis adoratur. Regnum Deus pollicetur, et contemnitur : gehennam ministrat Diabolus et honoratur ? hic Deus, ille Diabolus. S. *Chrysost.* hom. XIX.

consentirait jamais à un péché, si dans le moment du combat elle se représentait ces horribles comparaisons, et se disait : Qui est semblable à Dieu, pour le suivre plutôt que Dieu? Il faudrait que ce fût un autre Dieu, pour le suivre, ce qui est impossible, et quand il serait possible, serait-ce le démon, le monde ou ma passion? Armons-nous de ces armes, prenons cette armure de Dieu[1]; et commençons à dire pour nous en souvenir, et continuer dans toutes les circonstances : Comme il n'y a rien de semblable à Dieu, aussi n'y a-t-il rien qui doive me faire quitter Dieu; ah que je me quitte plutôt mille fois moi-même que de le quitter une seule fois!

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Combat et victoire de saint Michel contre le diable.

Un grand combat, dit saint Jean, s'est fait dans le ciel entre le prince des bons, et le premier des mauvais anges.

Ces mauvais anges furent aussi bien créés dans la bonté et dans la grâce que les autres, mais ils ne persistèrent pas. Ils eussent voulu se mettre eux-mêmes dans leur gloire et dans leur bonheur éternel, sans reconnaître leur créateur : sans s'humilier au-dessous de lui, et sans obéir au commandement qu'il leur fit de l'adorer. C'était trop présumer, c'était une présomption trop insupportable, pour n'en pas tirer vengeance. Mais pour mieux la punir Dieu ne voulut point y mettre autrement la main, qu'en commandant au premier des bons anges de châtier ces rebelles; ce qu'il fit aussitôt prononçant ces mots qui sont le signe de son respect pour Dieu : *Qui est semblable à Dieu?* mots sacrés qui sont le nom de *Michel*, qui depuis lui est demeuré, et qui lui a mérité autant d'honneur au ciel et sur la terre, que Satan a eu de confusion dans ce combat, et en aura pour jamais. O saint archange triomphez de cet ennemi à chaque fois qu'il renouvelle ce combat, afin que votre honneur se renouvelle autant de fois.

[1] *Ephes.* VI.

DEUXIÈME POINT.

Combat que nous avons a soutenir contre ce même ennemi.

C'est ce Satan qui a été vaincu, c'est ce grand séducteur du monde, dit le même saint Jean. Cependant il ne se tient pas tellement pour vaincu, qu'il n'ait toujours ses prétentions contre Dieu, et il ne voit pas de meilleur moyen de les faire valoir qu'en nous séduisant par nos yeux, par nos autres sens, par nos affections, par les objets, et par les personnes du monde. Ce sont les yeux, les mains et les pieds dont il est parlé en l'Evangile, qui nous servent de scandale, et dont il se sert pour nous faire pécher. Qui dirait que le plaisir que nous prenons à manger, à parler et à vivre à notre caprice, c'est la guerre que le démon fait à Dieu et à nos âmes? Ah c'est vraiment nous séduire et de la manière la plus dangereuse, que de nous prendre par nos plaisirs?... Mais c'est vraiment être lâche et infidèle, que de savoir qu'on est ainsi séduit, et de ne pas y prendre garde! Saint Michel, découvrez-nous ces tromperies et daignez nous en délivrer.

TROISIÈME POINT.

Victoire que nous pouvons remporter, en nous servant des mêmes armes que saint Michel.

Mais tout en priant ce saint archange; il faut savoir aussi que nous devons combattre avec lui et comme lui. Nous avons les mêmes ennemis, nous avons les mêmes armes pour les vaincre? *Qui est semblable a Dieu*, disait-il au premier ange, qui voulait s'égaler au créateur. C'en fut assez pour rabattre son orgueil et sa présomption. Que ne disons-nous de même dans l'occasion du péché; puisque c'est le même ennemi qui ne prétend rien moins, en nous faisant pécher, que de s'égaler à Dieu en se faisant servir et obéir par le péché? C'est l'épée qui doit couper la main et le pied, c'est-à-dire l'occasion du péché; car, si nous considérions comme il est vrai, qu'il n'y a rien de semblable à Dieu, et que néanmoins par le péché nous lui égalons et préférons le diable, le monde et notre passion. Ah! jamais, jamais nous ne consentirions à préférer le diable à Dieu. N'est-il pas vrai?... Et néanmoins nous avons fait cette préférence autant de fois que nous avons péché. Ah! que jamais cela ne nous arrive, et que dans les plaisirs qui se présentent, nous ayons toujours à la bouche et au cœur, de peur de nous laisser séduire : *qui est semblable à Dieu*? Est-ce ce plaisir, est-ce cet honneur, est-ce cette créature? Est-ce le démon qui s'en sert pour me faire abandonner mon Dieu?...

TABLE DU SIXIÈME VOLUME.

QUATORZIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE. Nous ne pouvons servir Jésus et notre humeur qui sont deux maitres opposés 1

Dessein des Méditations de cette semaine. 13

LUNDI. Plainte des Pharisiens contre les disciples de Notre-Seigneur, sur ce qu'ils ne s'étaient pas lavé les mains, au milieu du repas 13

MARDI. De l'erreur des Pharisiens et de ceux qui font le mal, sous le prétexte de faire quelque bien . . 24

MERCREDI. D'une autre sorte d'erreur, qui a lieu quand le cœur ne s'accorde pas avec les œuvres 36

JEUDI. Autre erreur, qui vient d'une trop grande confiance en nous-mêmes 46

VENDREDI. D'une autre illusion, qui consiste à croire que les péchés d'affection sont moins graves que les autres. 56

SAMEDI. De la chananéenne. — Sa conduite nous prémunit contre cette illusion qui consiste à dire, qu'il est inutile de travailler à sa perfection, qu'il faut en laisser le soin à Dieu. 65

QUINZIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE. Résurrection du fils de la veuve de Naïm. 76

Sujet des Méditations de cette semaine. 88

LUNDI. De l'opinion des hommes touchant la personne de Notre-Seigneur; profession de foi de saint Pierre. 89

MARDI. De l'opinion des hommes touchant les peines et les affronts; Notre-Seigneur prédit sa Passion et reprend saint Pierre 101

MERCREDI. De la mortification intérieure des affections. . . 112

JEUDI. Transfiguration de Notre-Seigneur; sur le sentiment humain contraire à celui de Dieu touchant les goûts spirituels 124

VENDREDI. Du démon que les Apôtres ne peuvent chasser . . 136

SAMEDI. Notre-Seigneur paie le tribut auquel il n'était point soumis 150

SEIZIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE. De l'hydropique guéri par Notre-Seigneur, dans la maison du Pharisien qui l'avait invité. 161

Dessein des Méditations de cette semaine. 171

LUNDI. De la ressemblance qu'il faut nécessairement avoir avec les enfants 172

MARDI. Le plus petit est le plus grand 187

MERCREDI. De la correction fraternelle 197

JEUDI. Du pardon des injures 208

VENDREDI. De la docilité propre aux enfants de Dieu. . . . 217

SAMEDI. Douceur d'esprit et mansuétude des enfants de Dieu 228

DIX-SEPTIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE. Grandeur du premier commandement 237

Sujet des Méditations de cette semaine. 247

LUNDI. L'attachement aux biens de ce monde est un obstacle à la perfection 248

MARDI. De la perfection, qui se trouve dans [illegible] fait détachement de toutes choses . . [illegible] . . . 264

MERCREDI. De la tristesse de ceux qui ne quit[illegible]pas leurs affections pour se donner à Dieu. 273

JEUDI. De la difficulté de se sauver, quand on est attaché aux objets de ce monde. 287

VENDREDI. De l'assurance du salut dans le détachement de toutes choses 303

SAMEDI. Du centuple qui est promis dès cette vie à ceux qui quittent tout. 320

DIX-HUITIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE. Guérison du paralytique appliquée à la sainte communion. . . . 338

Sujet des Méditations de cette semaine 350

LUNDI. Du bon emploi du temps 350

MARDI. Sur la ferveur qu'on doit apporter dans ses actions pour augmenter leur mérite 366

MERCREDI. Qu'il faut faire toutes ses actions à temps et à propos 377

JEUDI. De l'indifférence, qui nous est nécessaire pour connaître, et pour faire la volonté de Dieu dans toutes nos actions 387

VENDREDI. Du bon jugement qu'il faut faire des choses, pour bien faire toutes nos actions 399

SAMEDI. De la soif de notre perfection. 410

DIX-NEUVIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE. De la parabole des conviés au banquet appliquée à la sainte communion 421

Sujet des Méditations de cette semaine. 433

LUNDI. De la femme adultère et de ses accusateurs renvoyés par Notre-Seigneur 433

MARDI. Jésus est la lumière du monde pour nous aider à nous connaître nous-mêmes 444

MERCREDI. De la connaissance de soi-même pour croître dans la connaissance de Dieu. 455

JEUDI. grand mal que peut causer l'ignorance de soi-même, qui est de mourir dans son péché . . . 472

VENDREDI. la servitude du péché, dans laquelle nous tombons par l'ignorance de nous-mêmes 485

SAMEDI. Du déshonneur que nous faisons à Notre-Seigneur par l'ignorance de nous-mêmes 499

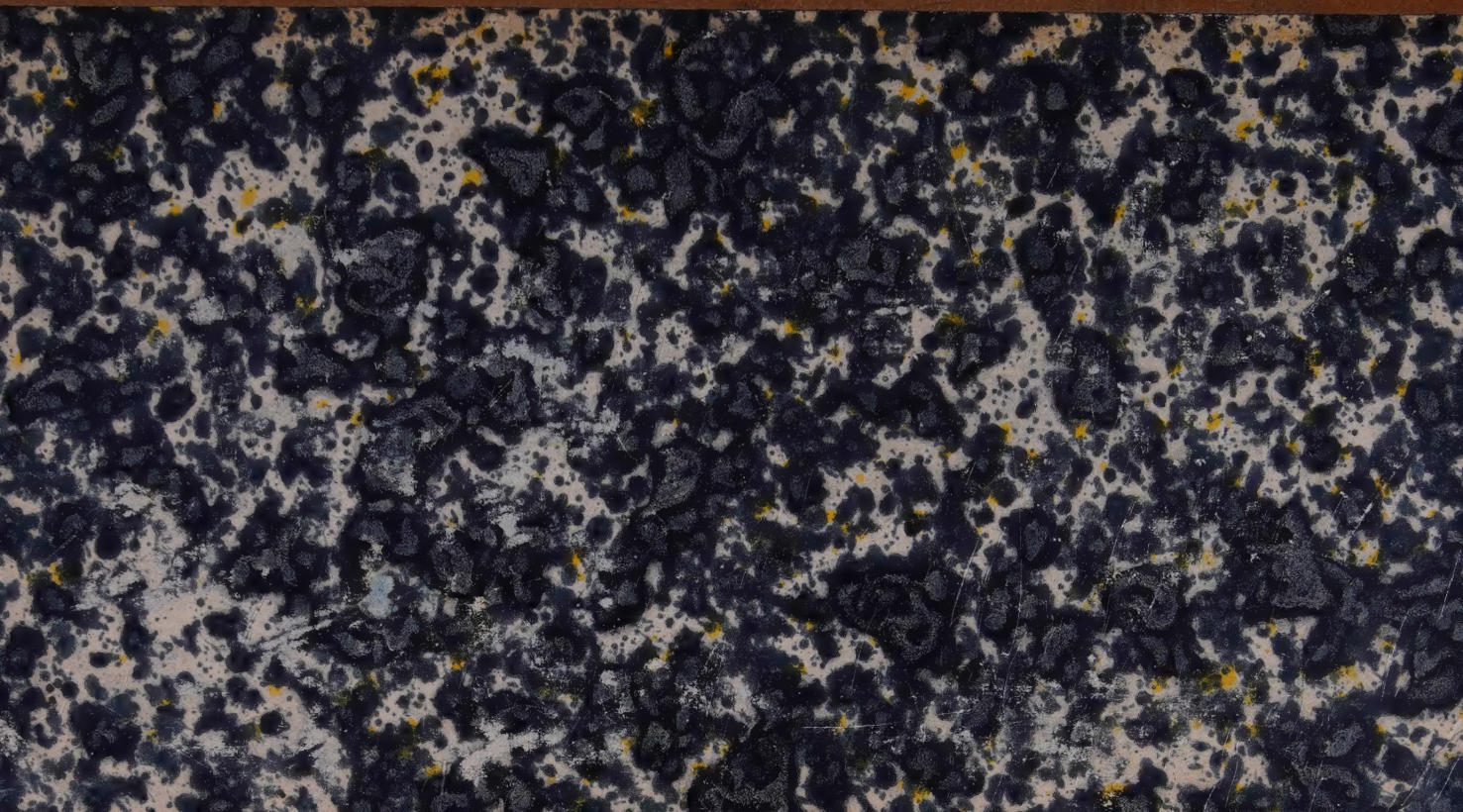
MÉDITATIONS POUR LES FÊTES DES SAINTS.

QUI PEUVENT TOMBER DU QUATORZIÈME AU VINGTIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

VINGTIÈME JOUR D'AOUT. Saint Bernard, abbé 513
VINGT-QUATRIÈME JOUR D'AOUT. Saint Barthelemy, apôtre 524
VINGT-CINQUIÈME JOUR D'AOUT. Saint Louis, roi de France 529
VINGT-HUITIÈME JOUR D'AOUT. Saint Augustin, évêque et docteur . 538
VINGT-NEUVIÈME JOUR D'AOUT. Décollation de saint Jean-Baptiste. . 548
HUITIÈME JOUR DE SEPTEMBRE. Nativité de la très-sainte Vierge . . 554
QUATORZIÈME JOUR DE SEPTEMBRE. Exaltation de la Sainte-Croix. . 569
VINGT-ET-UNIÈME JOUR DE SEPTEMBRE. Saint Matthieu, apôtre et évangéliste 576
VINGT-NEUVIÈME JOUR DE SEPTEMBRE. Saint Michel, archange . . . 585

Sain -Quentin. — Imprimerie J. Moureau.

246.723
H334
44603
HAYNEUVE, S. J., JULIEN
AUTHOR
Méditations sur la Vie N.S.J.C. 6
TITLE

DATE LOANED	BORROWER'S NAME	ROOM NUMBER
6/29/43	Malone D. E.	
44	" " "	
	STORAGE - CBPL	

44603